

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172246 8

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

to the

New York Public Library

Digitized by Google

*DM
Mercure

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
AVRIL. 1758.
PREMIER VOLUME.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
335299
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE *Bureau du Mercure eſt chez M.* LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.*

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

On ſupplie les perſonnes des provinces d'en-

Digitized by Google

voyer par la poſte, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en ſoit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne ſeront pas affranchis, reſteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le ſieur Lutton; & il obſervera de reſter à ſon Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque ſemaine, après-midi.

On prie les perſonnes qui envoient des Livres, Eſtampes & Muſique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut ſe procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainſi que les Livres, Eſtampes & Muſique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Feſſard & Marcenay.

Le choix des meilleures pieces des anciens Mercures, qui ſe continue, comprend auſſi un choix général fait dans tous les Journaux ſous le titre de *Nouveaux Choix, par M. de Baſtide.* Il ſe délivre au Bureau du Mercure. Le format, le nombre des volumes, & les conditions ſont les mêmes pour une année : chaque volume compoſé de cinq articles peut ſe diviſer, & l'on vend chaque article ſéparément en faveur des Amateurs de chacun.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AVRIL. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LES TORTS.

SERVET eut tort, il fut un ſot
D'oſer dans un ſiecle falot
S'avouer antitrinitaire,
Et notre illuſtre acrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour convaincre ſon adverſaire.
Et tort notre antique Sénat
D'avoir prêté ſon miniſtere

Digitized by Google

A ce dangereux coup d'état.
Quelle barbare inconſéquence !
O malheureux ſiecle ignorant !
On déteſtoit l'intolérance
Qui déſoloit toute la France,
Et l'on étoit intolérant.
Pour ce Cenſeur épiſtolaire,
Qui dans ſon pétulant eſſort
Vient réveiller le chat qui dort ;
Et dans un ample commentaire
Prône ce qu'il auroit dû taire,
Je laiſſe à juger s'il a tort.
Quant à vous, célebre Voltaire,
Vous avez tort ; c'eſt mon avis :
Vous vous plaiſez en ce pays,
Ménagez ce qu'on y révere,
Vous avez à ſatiété
Les biens où la raiſon aſpire ;
L'opulence, la liberté,
La paix qu'en cent lieux on deſire,
Des droits à l'immortalité,
Cent fois plus qu'on ne ſçauroit dire.
On a du goût, on vous admire :
Tronchin veille à votre ſanté ;
Cela vaut bien en vérité
Qu'on immole à ſa ſûreté
Le triſte plaiſir de médire.

Digitized by Google

ESSAI sur la Médiocrité des Conditions, traduit de l'Anglois de M. Hume.

UN ruiſſeau rencontrant ſur ſon paſſage un autre ruiſſeau avec lequel il avoit été long-temps uni de la plus étroite amitié, lui dit avec un ton de hauteur & de dédain : « Quoi ! mon frere, toujours dans » le même état ! toujours foible & ram- » pant ! N'êtes-vous pas honteux en me » voyant ? Moi, qui n'étois, il y a quel- » que temps, que votre égal, me voilà à » préſent une grande riviere, & je ſerai » dans peu le rival du Rhin & du Danube, » pourvu que ces pluies favorables conti- » nuent à étendre mes bords. Il eſt vrai, » répondit l'humble ruiſſeau, que vous » êtes devenu bien conſidérable ; mais il » me ſemble que vous êtes devenu en » même temps un peu bruyant & fangeux. » Pour moi, je ſuis content de rouler mes » flots avec moins de fracas, & plus de » pureté. »

Sans m'arrêter à ſuivre les applications de cette fable, elle me donnera lieu de comparer les différens états de la vie, & de faire ſentir à ceux de mes Lecteurs qui ſe trouvent placés dans une condition

Digitized by Google

médiocre, combien elle est préférable à toutes les autres ; la plus grande partie des hommes, capables de réflexion, sont dans cette classe ; c'est à eux principalement que doivent être adressés les discours de morale. Les grands trop livrés aux plaisirs, & les petits trop occupés à pourvoir aux besoins pressans de la vie, ne peuvent guere prêter l'oreille à la voix paisible de la philosophie. Les conditions moyennes, plus heureuses à bien des égards, le sont surtout, en ce qu'on y trouve un bonheur que l'on peut contempler à son aise, & dont les charmes augmentent à mesure que l'on compare cet état avec ceux qui sont au dessus & au dessous.

La priere d'Agur est assez connue. « Je » vous demande deux choses, grand Dieu ! » ne me les refusez pas avant que je meure. » Ecartez de moi la vanité & le mensonge ; » mettez moi entre les richesses & la pau- » vreté, & donnez-moi la nourriture qui » me convient, de peur que dans l'abon- » dance je ne vous méconnoisse, & ne » demande : *Qui est le Seigneur* ? Ou de » peur que dans l'indigence je ne devien- » ne méchant, & ne prenne le nom de » mon Dieu en vain. » Cette priere nous fait envisager avec raison les conditions médiocres, comme plus propres à mettre

la vertu dans une parfaite sécurité. J'ajouterai qu'elles fourniſſent plus d'occaſions de la faire paroître, & qu'elles ouvrent la plus libre carriere à toutes les bonnes qualités dont un homme peut être doué. Il ne reſte guere aux hommes, qui ſont placés dans les derniers rangs, d'autres vertus à pratiquer que la patience, la réſignation, l'induſtrie & la probité. Ceux qui ſont élevés aux plus hauts degrés, peuvent faire briller la généroſité, l'humanité, l'affabilité, la bienfaiſance. Celui qui ſe trouve entre ces deux extrêmes, peut exercer les premieres vertus envers ſes ſupérieurs, & les dernieres envers ſes inférieurs. Toutes les qualités morales qui orneront ſon ame, peuvent ſe montrer & développer leur activité, & il s'aſſurera par-là de ſes progrès dans la vertu, plus aiſément que ſi ſes bonnes qualités reſtoient ſans objet & ſans action.

Mais il y a une autre vertu qui ne ſe rencontre guere qu'avec l'égalité, & qui par conſéquent ſemble particuliérement réſervée aux conditions moyennes de la ſociété. Cette vertu eſt l'amitié. Il y a ſans doute des ames généreuſes qui ne peuvent s'empêcher d'envier aux grands le pouvoir flatteur d'obliger, quand ils le veulent, leurs ſemblables, & de s'acquérir l'eſtime &

Digitized by Google

l'amitié des gens de mérite. Assez heureux pour ne faire jamais d'avances inutiles, ils ne sont point obligés de se lier à des gens pour qui ils ne se sentent aucun penchant ; au lieu que les hommes d'un état inférieur sont souvent exposés à voir leurs offres d'amitié dédaignées, lors même qu'ils sentent plus vivement le prix & le besoin de l'amitié. Mais s'il est plus facile aux grands de se faire des amis, ils ne peuvent pas compter avec autant de confiance sur leur sincérité, que les hommes d'un rang moins élevé. Les faveurs qu'ils répandent, attirent à eux plus de flatteurs que d'amis. On a très-bien observé que nous nous attachons davantage, par les services que nous rendons que par ceux que nous recevons, & qu'un homme s'expose à perdre ses amis par les bienfaits mêmes dont il les accable. Je choisirois donc une condition médiocre, & je voudrois que mes engagemens avec mon ami fussent serrés par des services réciproquement reçus & rendus. J'ai l'ame trop haute pour vouloir que les obligations fussent toutes de mon côté, & si elles étoient du côté de mon ami, je craindrois aussi que sa fierté n'en fût blessée, & que la liberté & l'égalité de notre union n'en fussent altérées.

Nous remarquerons aussi que cette mé-

Digitized by Google

diocrité d'état n'eſt pas moins favorable aux développemens des lumieres & des talens, qu'à ceux de la vertu ; elles nous met plus à portée de parvenir à la connoiſſance des hommes & des affaires, qu'un rang plus élevé. Un homme privé pénetre plus librement dans les détails de la vie humaine : chaque choſe ſe préſente à lui dans ſon vrai point de vue, & avec ſes couleurs naturelles ; il a plus de loiſir pour faire des obſervations : il eſt animé d'ailleurs par un motif d'ambition qui le porte à étendre ſes connoiſſances ; il ſent qu'il ne peut prétendre à aucune ſorte de diſtinction & de ſupériorité dans le monde, que par ſa propre induſtrie. Je n'oublierai pas une remarque qui pourra paroître un peu ſinguliere ; c'eſt que la Providence a ſagement réglé que les conditions médiocres ſeroient plus favorables aux progrès de nos talens naturels ; parce qu'il faut en effet plus de capacité pour remplir les devoirs de ces conditions, que pour ſe conduire dans celles d'un ordre ſupérieur. On feroit un grand Monarque avec moins d'eſprit & moins de force de génie, qu'il n'en faut pour faire un bon Avocat & un habile Médecin. Prenons une ſuite de Rois placés ſur le trône par leur naiſſance ; les Rois d'Angleterre, par exemple, qui ne

Digitized by Google

jouent pas le rôle le plus brillant dans l'hiſtoire. Depuis Guillaume le Conquérant, juſqu'au Roi régnant, on compte vingt-huit Souverains, ſans parler de ceux qui ſont morts en minorité, & il y en a huit qu'on peut regarder comme des Princes d'un grand talent, Guillaume, Henri II, Edouard I, Edouard III, Henri V, Henri VII, Eliſabeth, & le dernier Roi Guillaume. Or tout le monde conviendra, je penſe, que dans le cours ordinaire des choſes, de vingt-huits Juriſconſultes, on n'en trouvera pas huit qui par leur talens naturels ſe faſſent une réputation dans leur art. Enfin il faut plutôt, pour bien gouverner, un grand fonds de vertu, d'équité & d'humanité, qu'une grande capacité. Je ne ſçais quel Pape avoit coutume de dire : *Ne penſons qu'à nous amuſer, mes amis, le monde ſe gouvernera de lui même.* Il y a, à la vérité, des temps orageux, tels que ceux du regne d'Henri IV, qui demandent la plus grande vigueur, & un Prince qui eût eu moins de courage & de talens que ce grand Monarque, auroit ſuccombé ſous le fardeau. Mais ces circonſtances ſont rares, & même alors la fortune fait au moins la moitié de l'ouvrage.

Mais ſi les profeſſions ordinaires, telles que celles du Juriſconſulte & du Médecin,

Digitized by Google

exigent autant, ou plus de capacité même que les emplois plus élevés, il eſt inconteſtable qu'il faut un eſprit d'une trempe encore plus délicate pour briller dans la philoſophie, dans la poéſie, ou dans quelqu'autre partie diſtinguée de la littérature. Le courage & la fermeté ſont particuliérement néceſſaires à un homme de guerre, la juſtice & l'humanité à un homme d'état, le génie & les lumieres à l'homme de lettres. On a trouvé dans tout les temps & dans tous les pays de grands Généraux & d'habiles Politiques, & il n'eſt pas rare d'en rencontrer chez les Nations les plus barbares. La Suede étoit plongée dans l'ignorance, lorſqu'elle produiſit Guſtave-Vaſa & Guſtave-Adolphe. La Moſcovie étoit barbare, quand le Czar y parut, & Carthage peut-être ne l'étoit pas moins, lorſqu'elle vit naître Annibal. Mais l'Angleterre a dû s'élever par une gradation lente de ſes Spencers, à ſes Johnſons, à ſes Wallers, à ſes Driden, avant d'arriver à un Pope & à un Addiſſon. Un heureux talent pour les beaux Arts & les Sciences, eſt une eſpece de prodige parmi les hommes. Il faut être doué par la nature du plus riche génie qui puiſſe ſortir de ſes mains. L'éducation & l'exemple doivent le cultiver & l'enrichir, & l'art achever

enſuite de le porter à la perfection. On n'eſt point étonné de voir Koulikan ſortir du ſein de la Perſe ; mais Homere qui s'éleve au milieu de la Grece encore ſauvage, eſt un ſujet éternel d'admiration.

Un homme ne ſçauroit développer ſon génie pour la guerre, ſi les circonſtances l'éloignent du commandement, & l'on voit rarement dans un état pluſieurs hommes à la fois commander les armées. Combien y a-t'il eu de Marlboroug qui n'ont jamais pu parvenir à la tête d'un Régiment ? Mais je ſuis bien perſuadé qu'il n'y a eu en Angleterre qu'un Milton depuis cent ans. Quiconque a du talent pour la poéſie peut s'y livrer, & perſonne ne trouva plus d'obſtacles à ſuivre ſon génie que ce divin Poëte.

Si l'on meſuroit les rangs des hommes ſur leur génie & leur capacité, plutôt que ſur leurs vertus & l'utilité qu'ils procurent à la ſociété, il faudroit placer les grands Philoſophes à la tête de l'eſpece humaine. Il n'y en a peut-être pas eu plus de deux ſur la terre qui puſſent prétendre juſtement à cette gloire. Du moins Galilée & Newton me paroiſſent laiſſer tous les Philoſophes ſi loin derriere eux, qu'on n'en peut mettre aucun autre en parallele.

Les grands Poëtes ſeroient au ſecond rangs : cette ſorte de génie, quoique très-

Digitized by Google

rare, l'eſt cependant encore moins que le génie de la philoſophie. Des Poëtes anciens qui nous reſtent, il n'y a qu'Homere chez les Grecs qui me paroiſſe mériter ce titre; Virgile, Horace & Lucrece chez les Romain; Milton & Pope chez les Anglois; Corneille, Racine, Boileau & Voltaire chez les François; le Taſſe & l'Arioſte chez les Italiens.

Les grands Orateurs & les grands Hiſtoriens ſont peut-être plus rares encore que les grands Poëtes; mais comme les occaſions de produire les talens qu'exige l'éloquence, & d'acquérir les connoiſſances néceſſaires pour écrire l'hiſtoire, dépendent en quelque ſorte du hazard, il eſt difficile de juger ſi les talens de l'Hiſtorien & de l'Orateur ſont ſupérieurs à ceux du Philoſophe & du Poëte.

LES DEUX SERINS,

A Mademoiſelle A. C.

FABLE.

Deux Serins à joli corſage,
Œil vif & bec mignon,
Etoient au printemps de leur âge:
Tout annonçoit en eux cette aimable ſaiſon.

Digitized by Google

Propos demi-malins, regards, agaceries,
Humeur légere, & mille autres folies ;
On leur avoit appris tout ce qu'on peut ſçavoir :
Siffler, chanter, voler à la toilette,
Dire à propos, & bon jour, & bon ſoir,
Rendre dix airs de ſérinette,
Baiſez, baiſez, & tous ces riens charmans
Dont on orne l'eſprit des Oiſeaux à talens.
Avint le temps de les mettre en ménage.
On les affiche, on les prône à l'entour ;
Maint acquéreur arrive avec la cage,
Triſte priſon, affreux ſéjour,
Si la porte n'en eſt confiée à l'amour.
Parmi ces aſpirans tous empreſſés à plaire,
Deux écartent la foule & fixent tous les yeux ;
L'une étoit riche & vieille douairiere,
Dans un équipage pompeux,
Qu'environnoient le faſte & l'opulence,
Tout étaloit de la magnificence
Les attributs ambitieux.
Elle tenoit une cage élégante,
Où l'or avec l'azur mêlés aux diamans,
Par une main ſçavante,
Formoient divers compartimens ;
L'autre modeſte autant que belle,
Sa cage étoit ſimple comme elle,
Mais admirable en ſa ſimplicité.
La porte en étoit couronnée
De ces deux mots : la liberté.

Digitized by Google

La liberté ! tréſor pour toute ame bien née.
Il faut choiſir : Serins, décidez-vous.
L'un ébloui par l'appât des richeſſes,
Sans doute accompagné de trompeuſes promeſſes,
Vole vers la cabane où brillent les bijoux.
L'autre moins vain, mais bien plus ſage,
Préfere la modeſte cage
Dont la déviſe étoit tout l'ornement.
De ces Oiſeaux le ſort fut différent.
Celui-ci careſſé d'une Maîtreſſe aimable,
Paſſoit ſes jours dans les plaiſirs :
Tout ſecondoit ſes innocens déſirs.
Il voloit ſur ſon ſein, il chantoit à ſa table,
Se promenoit, & rentroit à ſa voix :
Sa cage étoit une retraite ſûre,
Où le beſoin l'invitoit quelquefois,
Mais qui n'avoit ni verroux, ni ſerrure.
Le premier au contraire enfermé dans un trou,
Voyoit le jour, comme un hibou,
Reclus dans un cabinet ſombre,
Où nul être n'avoit accès :
Pour compagnons il n'avoit que ſon ombre ;
Pour entretien, que ſes regrets.
Souvent la Mégere inhumaine
Venoit lui demander des chants ;
Et la cruelle inſultoit à ſa peine,
Quand la douleur arrêtoit ſes accens.
Pour s'échapper, il uſe en vain d'adreſſe ;
Tous les jaloux ſont défians :

Digitized by Google

Sur ce chapitre la traîtreſſe
Eût enſeigné les plus ſçavans.
Par des maux ſi cuiſans ſon ame eſt déchirée ;
Il ſuccombe, en voyant deſſécher ſes beaux jours.
La douleur, non les ans, en termine le cours :
Fille ſouvent ſe prend à la cage dorée.

H. D. P.

AZÉMA,

Hiſtoire Orientale.

FELIME, Reine de Bactriane, tomba dans une profonde triſteſſe, dont elle ne dit jamais la cauſe. Ses chagrins s'aigrirent à un tel point, qu'ils terminerent ſes jours.

L'Eunuque Aſpard avoit gouverné l'Etat avec une autorité preſqu'abſolue. Comme la Reine n'avoit laiſſé que des parens très-éloignés, il crut devoir garantir le Royaume des malheurs d'une guerre civile. On venoit d'envoyer pour le Palais, une femme dont le viſage reſſembloit beaucoup à celui de la Reine, & par une conformité ſinguliere, elle avoit les mêmes déplaiſirs.

L'Eunuque la plaça ſur le Trône, réſolu de maintenir ſon autorité qu'il vit en ce moment liée avec le bien de l'Etat.

Digitized by Google

Cependant le Prince d'Hircanie entra avec une armée dans la Bactriane. Une bataille finit cette guerre, & délivra l'Etat d'un formidable ennemi. Un soldat nouvellement arrivé dans l'armée des Bactriens, fit des prodiges de valeur. Il perça jusqu'au lieu où combattoit le Prince d'Hircanie, & le fit son prisonnier. Il avoit remis le Prince à un Officier, & sans dire son *nom*, il alloit rentrer dans la foule: mais suivi par les acclamations de toute l'armée, il fut mené en triomphe à la tente du Général. Il parut devant lui avec une noble assurance: il parla modestement de son action. Le Général lui offrit des récompenses, on l'y vit insensible: il voulut le combler d'honneurs, il y parut accoutumé.

L'Eunuque Aspard jugea que cet Etranger n'étoit pas un homme ordinaire. Il le fit venir à la Cour, & quand il le vit de plus près, il se confirma encore plus dans cette pensée. Sa personne lui donna de l'admiration, & la tristesse même qui paroissoit sur son visage, lui inspira du respect. Il loua sa valeur, & lui dit les choses du monde les plus flatteuses. Seigneur, lui dit l'Etranger, je suis confus de vos bontés; mais excusez un malheureux, que l'horreur de sa situation rend presque incapa-

Digitized by Google

ble de les sentir, & encore plus d'y r
pondre. Ses yeux se remplirent de larme
L'Eunuque en fut attendri. Vous êt
malheureux, lui dit-il, soyez donc me
ami. Il y a un moment que je vous adm
rois, à présent je vous aime. Je cherch
rai à vous consoler, & j'espere que vo
voudrez bien faire usage de ma raison
de la vôtre. Puis il ajouta : Prenez un a
partement dans mon palais : celui qui l'ha
bite aime la vertu, & vous n'y serez poin
étranger. Le poste que j'occupe, m'a fai
jusqu'à présent beaucoup de flatteurs & pe
d'amis : je prie les Dieux de me conserve
celui qu'ils me donnent aujourd'hui. Vou
êtes malheureux, Arsame (c'étoit le nom
de l'inconnu), & vos malheurs n'ont poin
abattu votre courage : tant de sagesse dan
un âge si tendre, vous donne droit à l
sensibilité de tous les cœurs vertueux. De
puis ce temps, ils eurent toujours l'un
pour l'autre les sentimens de l'amitié l
plus tendre.

Le lendemain fut un jour de fête pour
tous les Bactriens. La Reine sortit de son
palais suivie de toute sa Cour. Elle paroiſ
soit sur son char, au milieu d'un peuple
nombreux. Un voile qui couvroit son vi
sage, laissoit voir une taille charmante :
la beauté se cachoit, mais les graces se
montroient partout.

Digitized by Google

Elle descendit de son char, & entra dans le temple. Tous les Grands de Bactriane étoient autour d'elle. Elle se prosterna, elle adora les Dieux dans le silence, elle se leva & dit à haute voix : Dieux immortels ! la Reine de Bactriane vient vous rendre grace de la victoire que vous lui avez donnée : mettez le comble à vos faveurs, en permettant que jamais elle n'en abuse ; faites qu'elle n'ait ni passions, ni foiblesses, ni caprices ; que ses craintes soient, de faire le mal, & ses espérances de faire le bien, & puisqu'elle ne peut être heureuse, dit-elle d'une voix que les sanglots ne purent arrêter, faites du moins que ses peuples le soient.

A mesure que la Reine parloit, l'Etranger changeoit de visage ; un trouble inconnu s'emparoit de ses sens, un froid mortel se glissoit dans ses veines ; ses yeux se couvroient de larmes, il tomba évanoui. Des gens d'Aspard le prirent dans leurs bras, le retirerent du temple, & le porterent dans le palais. On le mit sur un lit, on lui donna toutes sortes de secours, & à peine avoit-il repris ses sens, qu'Aspard arriva. J'ai été dans une inquiétude mortelle. Ai-je dû craindre pour vos jours ? Vos chagrins se sont-ils aigris ? Avez-vous quelque nouveau sujet de peine ?... Hélas !

Digitized by Google

Seigneur, que me demandez-vous ? Les événemens de ma vie ſont liés à une chaîne qui les tient tous : la fortune, qui n'a ceſſé de m'accabler, me pourſuit juſque dans les bras de l'amitié, & pour vous dire celui d'aujourd'hui, il faudroit vous raconter tous les autres. Ceſſez, généreux Aſpard, ceſſez de vous intéreſſer pour un malheureux qui ſemble partager l'étoile qui le domine avec tous les objets qui l'environnent ; la mort ſeule eſt capable d'arrêter le cours de mes peines.

L'Eunuque fit retirer tout le monde. Il le conjura de s'ouvrir à lui. Croyez-vous qu'un cœur agité ne trouve point de douceur à confier ſes peines ? C'eſt comme ſi on ſe repoſoit dans un lieu plus tranquille. Parlez-moi de vos malheurs ; n'oubliez rien ; les moindres circonſtances de votre vie deviennent intéreſſantes pour moi. Au nom de la plus tendre amitié qui fût jamais.... Il n'étoit pas au pouvoir de l'Etranger de refuſer quelque choſe à Aſpard. Il ſe tut un moment & commença ainſi.

L'amour a fait tout le bonheur & le malheur de ma vie : d'abord il l'avoit ſemé de peines & de plaiſirs, il n'y a laiſſé enſuite que les plaintes, les pleurs & les regrets.

Je ſuis né dans la Médie. Je perdis mon

Digitized by Google

pere dès mon enfance, mes parens prirent soin de ma jeunesse & de mon éducation. A l'âge de quinze ans ils m'établirent, & mon palais fut bientôt rempli des beautés les plus rares. Si les plaisirs seuls, sans le sentiment, pouvoient rendre les hommes heureux, je jouirois encore sans trouble & sans alarmes, de ceux que me procuroient ma jeunesse & les grands biens que je possédois.

Parmi les beautés dont mon serrail étoit rempli, la seule Azéma ne montra pas les complaisances de ses compagnes; mais aucune d'elles ne montroit autant d'amour. Elle avoit une fierté mêlée de quelque chose de si tendre, ses sentimens étoient si nobles, si différens de ceux qu'une dépendance éternelle fait naître dans le cœur des femmes d'Asie, elle avoit d'ailleurs tant de beauté, que bientôt je l'aimai seule, & j'ignorai toutes les autres.

Ma naissance, mes richesses, mon âge & quelques avantages personnels, déterminerent le Roi à me donner sa fille. C'est une coutume inviolable des Medes, que ceux qui reçoivent un pareil honneur, renvoient toutes leurs femmes; personne ne devant plus disputer un cœur que de si grandes Princesses daignent accepter. Je ne vis dans cette grande alliance que la perte

Digitized by Google

de ce que j'avois dans le monde de plus cher ; mais il me fallut dévorer mes larmes, & montrer une feinte gaieté ; tandis que toute la Cour me félicitoit d'une faveur dont elle est toujours idolâtre, & qui faisoit mon désespoir.

Azéma ne demandoit point à me voir, elle ne faisoit pas un pas pour me rencontrer, & moi, je craignois sa présence, & je la cherchois. J'allai dans son appartement. J'étois désolé ; mes genoux fuioient sous moi. Je l'abordai en tremblant. Azéma, lui dis-je, je vous perds... Mais sans me faire ni caresses, ni reproches, sans lever les yeux, sans verser de larmes, elle garda un profond silence. Une pâleur mortelle paroissoit sur son visage, & je voyois dans son air une certaine indignation mêlée de désespoir.

Je voulus l'embrasser, elle me parut glacée, & je ne lui sentis de mouvement que pour s'échapper de mes bras. Je voyois bien que si je n'avois pas craint pour Azéma, j'aurois refusé la Princesse, & que je me serois exposé à la plus affreuse vengeance : mais quand je me représentois que mon refus seroit infailliblement suivi de sa mort, mon esprit se confondoit ; & je ne trouvois en moi de forces que pour m'abandonner à mon malheur. Le jour fatal arrive.

Digitized by Google

arrive. On me conduit dans le palais du Roi ; & de ce moment funeſte, il ne m'eſt plus permis de ſortir, ni de voir ma chere Azéma. Je ne devois plus penſer qu'à adorer la Princeſſe, & ne chercher de félicité qu'auprès d'elle.

Le jour que la cérémonie du mariage ſe fit, on envoya enlever de mon palais toutes mes femmes. Azéma qui avoit gagné un de mes Eunuques, mit un Eſclave de ſa taille & de ſon air ſous ſes voiles & ſes habits, & ſe cacha dans un lieu ſecret. Elle avoit fait entendre à l'Eunuque qu'elle vouloit ſe retirer parmi les Prêtreſſes des Dieux.

Le ſoir que je menai la Princeſſe dans ma maiſon, le lit nuptial étoit préparé ; je l'y portai moi-même. Sa beauté, ſon innocence, ſes graces, que ſçais-je ! car l'amour ſe peint dans tous ces objets, la grandeur de ſa naiſſance auroient pu me conſoler, & peut-être me rendre infidele : connoître, apprendre, ſentir même qu'on en eſt aimé, combien d'excuſes pour un amour infidele ! Mais écoutez ce récit affreux ; le ſouvenir m'en glace encore d'effroi. Dans l'horreur de la nuit Azéma entre dans ma chambre ; ſa fureur eſt peinte dans ſes yeux ; elle découvre un flambeau, & s'approchant de la Princeſſe, elle

Digitized by Google

lui plonge un poignard dans le sein : elle le retire encore tout sanglant, & se tournant vers moi d'un air animé : Allons, me dit-elle, Arsame, quittons ces lieux infortunés, ou si tu ne veux pas me suivre, mourons ici. Tout mon sang se glaça dans mes veines ; & quand j'eus un peu repris mes esprits : Eh bien, lui dis-je, cruelle Azéma, puisqu'il ne m'est plus permis d'espérer de vivre dans ma patrie, allons, fuyons, & quittons ce lieu tout rempli de vos fureurs. L'ame encore remplie du coup affreux qui venoit de se faire à mes yeux, je cours tout agité dans mes appartemens ; j'emporte tout ce que je peux de mes richesses. J'en chargeai deux Esclaves fideles : je leur fis prendre divers chemins. Azéma me prenant par la main : La nuit nous favorise, dit-elle ; partons. Je la suis, le cœur rempli d'amour, d'horreur & de crainte.

Je ne vous dirai point les périls infinis que nous courûmes. Azéma, malgré la foiblesse de son sexe, étoit la premiere à m'encourager : l'amour lui prêtoit ses aîles ; & lorsque je craignois qu'elle ne fût accablée, je la voyois marcher devant moi.

Après plusieurs jours de marche, nous arrivâmes dans la Margiane ; nos Esclaves nous y rejoignirent, & nous remirent

les trésors que nous leur avions confiés. Cette terre étrangere nous parut une nouvelle patrie. Délivrés de la crainte importune qui ne nous avoit pas quitté jusques-là, nous vécûmes à la campagne, loin du monde & du bruit. Charmés l'un de l'autre, nous nous entretenions de nos plaisirs présens & de nos peines passées. L'amour occupé à remplir tous nos momens, les marquoit sans cesse par des plaisirs nouveaux.

La passion d'Azéma & la mienne prenoient des impressions de notre différente éducation & de nos divers caracteres. Azéma ne respiroit que pour aimer; sa passion étoit sa vie; toute son ame respiroit l'amour: il n'étoit pas en elle de m'aimer moins, elle ne pouvoit pas non plus m'aimer davantage. Je paroissois aimer avec plus d'emportement, parce qu'il sembloit que je n'aimois pas toujours de même. Azéma seule étoit capable de m'occuper; mais il y avoit des choses qui pouvoient me distraire. Je suivois les cerfs dans les forêts, & j'allois combattre les bêtes féroces. Hélas! pourquoi ne pouvons-nous être heureux d'un bonheur présent? pourquoi notre ame quitte-t'elle une félicité dont elle jouit, pour une félicité qu'elle espere? Bientôt l'idée de ma premiere

Digitized by Google

grandeur vint s'offrir à mon esprit : je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les Etats du Roi de Margianne, pourquoi n'irai-je pas à la cour ? Je suis proscrit de mon pays, & je vis inconnu dans celui-ci : je me vois sans appui & sans défense. Mon esprit fut persuadé, & je me défiai de mon cœur. Le sentiment de mon amour me parut une foiblesse, & malgré les prieres d'Azéma, malgré ses larmes, je la quittai.

Je ne vous dirai point l'affreuse violence que je me fis, je fus cent fois sur le point de revenir. Je voulois m'aller jetter aux genoux d'Azéma ; mais la honte de me démentir, la certitude que je n'aurois pas la force de me séparer d'elle, l'habitude que j'avois prise de commander à mon cœur des choses difficiles, tout cela me fit continuer mon chemin.

Je fus reçu du Roi avec toutes sortes de distinctions : à peine eus-je le temps de m'apperçevoir que je fusse étranger à sa cour. J'étois de toutes ses parties de plaisir ; il me préféra bientôt à tous ceux de mon âge, & bientôt il n'y eut point de rangs ni de dignités que je ne pusse espérer en Margianne. Dans le bruit & le tumulte de cette cour, je ne goûtois que de fausses

joies. Le souvenir d'Azéma me suivoit partout, & je sentois dans le sein des plaisirs mêmes, qu'elle manquoit à mon cœur. Je connoissois mon bonheur, & je le fuyois; je n'étois point d'accord avec moi-même, je pouvois goûter des plaisirs réels, & je courois après un vain fantôme.

Azéma, depuis mon départ, n'avoit point eu de sentiment qui n'eût été d'abord combattu par un autre. Elle avoit toutes les passions, & elle n'étoit contente d'aucune : elle vouloit se plaindre, elle prenoit la plume pour m'écrire, le dépit lui faisoit changer de pensée; elle ne pouvoit se résoudre à me marquer de la sensibilité, encore moins de l'indifférence : mais enfin la douleur gagna toute son ame, fixa ses irrésolutions, & je reçus cette lettre :

« Si vous aviez gardé dans votre cœur » le moindre sentiment de pitié, vous ne » m'auriez jamais quittée; vous auriez ré- » pondu à un amour si tendre, & respecté » nos malheurs; vous m'auriez sacrifié des » idées vaines. Cruel! vous auriez cru » perdre quelque chose en perdant un cœur » qui ne brûle que pour vous. Comment » pouvez-vous sçavoir si, en ne vous » voyant plus, j'aurai le courage de sou- » tenir la vie? & si je meurs, barbare, » pouvez-vous douter que ce ne soit pour

Digitized by Google

» vous ? Oh Dieux ! pour vous Arſame ! » mon amour ſi induſtrieux à m'affliger, ne » m'auroit jamais fait craindre ce genre de » ſupplice ; je croyois que je n'aurois à » pleurer que vos malheurs, & que je » ſerois toute ma vie inſenſible ſur les » miens. »

Je ne pus lire cette lettre ſans verſer des larmes : mon cœur fut ſaiſi de triſteſſe, & au ſentiment de pitié, il ſe joignit un cruel remord de faire le malheur de ce que j'aimois plus que ma vie. Il me vint dans l'eſprit d'engager Azéma à venir à la cour : je ne reſtai ſur cette idée qu'un moment. La cour de Margianne eſt la ſeule d'Aſie où les femmes ne ſont point ſéparées du commerce des hommes ; & plutôt que de ſouffrir que la beauté d'Azéma fît la félicité d'autres yeux que les miens, & qu'elle pût régner dans quelqu'autre cœur que ce fût au monde, j'aurois accepté mille morts ; je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner auprès d'elle. Vous ſerez étonné, quand vous ſçaurez les raiſons qui me firent différer l'exécution de ce deſſein.

J'attendois à tous les momens des marques brillantes de la faveur du Roi. Je m'imaginai que paroiſſant aux yeux d'Azéma avec un éclat nouveau, je me juſti-

Digitized by Google

fierois plus aisément auprès d'elle ; je pensai qu'elle m'en aimeroit davantage, & je goûtois d'avance le plaisir d'aller porter ma nouvelle fortune à ses pieds.

Je lui appris la raison qui me faisoit différer mon voyage, & ce fut cela même qui la mit au désespoir. Ma faveur auprès du Roi avoit été si rapide, qu'on l'attribua au goût que la Princesse de Margiane avoit pour moi. C'est une de ces choses que l'on croit toujours, quand elles ont été dites une fois. Un Esclave qu'Azéma avoit mise auprès de moi, lui écrivit ce qu'il avoit entendu dire. L'idée que j'allois tenir ma fortune de la main d'une Rivale, la mit au désespoir ; son amour s'indigna, & elle prit son parti. Elle se défit de la plûpart de ses Esclaves, en choisit de nouveaux, envoya meubler un palais dans le pays des Hircaniens, se déguisa, prit avec elle trois Eunuques, qui ne m'étoient pas connus, vint secrettement à la cour ; elle instruisit l'Esclave qui lui étoit fidele, & prit des mesures pour m'enlever dès le lendemain.

Je devois aller me baigner dans l'Araspe : l'Esclave me mena vers un endroit du rivage, où Azéma m'attendoit. J'étois à peine déshabillé, qu'on me saisit : on jetta sur moi une robe de femme ; on me fit

entrer dans une litiere fermée ; on marcha nuit & jour : nous eûmes bientôt quitté la Margianne, & nous arrivâmes dans le pays des Hircaniens. Je fus enfermé dans un vaste palais. On me faisoit entendre que la Prêtresse, qu'on disoit avoir de l'amour pour moi, m'avoit fait enlever & conduire secrettement dans une terre de sa dépendance.

Azéma ne vouloit point être connue, ni que je fusse connu ; elle cherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étoient point du secret, la prenoit pour la Prêtresse ; mais un homme enfermé dans son palais, auroit démenti ce caractere. On me laissa donc mes habits de femme, & on crut que j'étois une fille nouvellement achetée, & destinée pour la servir.

J'étois encore dans ma seizieme année ; on disoit que j'avois toute la fraîcheur de la jeunesse, & on me louoit sur ma beauté, comme si j'eusse été une fille du palais. Azéma, qui sçavoit que la passion pour la gloire m'avoit déterminé à la quitter, songea à amollir mon courage par toutes sortes de moyens. Je fus mis entre les mains des Eunuques ; on passoit les journées à me parer ; on versoit sur moi les essences les plus délicieuses ; je ne sortois jamais de la maison ; on m'apprenoit à

Digitized by Google

travailler moi-même à ma parure, & surtout on vouloit m'accoutumer à cette obéissance sous laquelle les femmes sont gémies en Orient, dans les sérails.

Je vous dirai bien que j'étois indigné de me voir traiter ainsi : il n'y a rien que je n'eusse osé pour rompre mes chaînes ; mais me voyant sans armes, entouré de gens qui avoient toujours les yeux sur moi, je ne craignois point d'entreprendre, mais de manquer mon entreprise. J'espérai que dans la suite, je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque Eunuque, & sortir de ce séjour, ou mourir.

J'avouerai cependant qu'une espece de curiosité de voir le dénouement de toute cette aventure sembloit ralentir mes pensées : dans la honte & la confusion que je ressentois, j'étois néanmoins surpris de n'en avoir pas davantage : mon ame formoit des projets ; ils finissoient tous par un certain trouble ; un charme secret & une force invincible me retenoit dans ce palais.

La feinte Prêtresse étoit toujours voilée, & je n'entendois jamais sa voix. Elle passoit presque toutes les journées à me regarder par une jalousie pratiquée à ma chambre ; quelquefois elle me faisoit venir

Digitized by Google

dans son appartement. Là, ses filles chantoient les airs les plus tendres : il me sembloit que tout exprimoit son amour : je n'étois jamais assez près d'elle ; elle n'étoit occupée que de moi ; il y avoit toujours quelque chose à raccommoder à ma parure ; elle défaisoit mes cheveux pour les arranger encore, & elle n'étoit jamais contente de ce qu'elle avoit faite.

Un jour on vint me dire qu'elle me permettoit de la voir. Je la trouvai sur un sopha de pourpre. Ses voiles la couvroient encore ; sa tête étoit mollement penchée, & elle me sembloit dans une douce langueur. J'approchai, & une de ses filles me parla ainsi : L'amour vous favorise : c'est lui qui sous ce déguisement vous a fait venir ici. La Prêtresse vous aime : tous les cœurs lui seroient soumis, & elle ne veut que le vôtre. Comment, dis-je en soupirant, pourrai-je donner un cœur qui n'est point à moi ? Ma chere Azéma en est la maîtresse, & elle la sera toujours. Je ne vis point qu'Azéma marqua de l'émotion à ces paroles ; mais elle m'a dit depuis, qu'elle n'a jamais sentie une plus grande joie. Téméraire, me dit cette femme, la Prêtresse doit être offensée comme les Dieux, lorsqu'on est assez malheureux pour ne pas l'aimer. Je lui rendrai, répon-

Digitized by Google

dis-je, toutes sortes d'hommages ; mon respect, ma reconnoissance ne finiront jamais ; mais le cruel destin ne me permet pas de l'aimer.

Divine Prêtresse, ajoutai-je en me jettant à ses genoux, je vous conjure, par votre gloire, d'oublier un homme, qui, par un amour éternel pour une autre, ne sera jamais digne de vous.

J'entendis qu'elle jetta un profond soupir : je crus m'appercevoir que son visage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon insensibilité ; j'aurois voulu, ce que je ne trouvois pas possible, être fidele à mon amour, & ne pas désespérer le sien.

On me ramena dans mon appartement, & quelques jours après, je reçus un billet d'une main qui m'étoit inconnue.

» L'amour de la Prêtresse est violent, » mais il n'est pas tyrannique : elle ne se » plaindra pas même de vos refus, si vous » lui faites voir qu'ils sont légitimes. Ve- » nez lui apprendre les raisons que vous » avez pour être si fidele à cette Azéma. »

Je fus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'histoire de ma vie. Lorsque je lui parlois de mon amour, je l'entendois soupirer : elle tenoit ma main dans la sienne, & dans ces momens touchans elle la serroit malgré elle. Recommencez,

Digitized by Google

me disoit une de ses femmes, à cet endroit où vous fûtes si désespéré, lorsque le Roi de Médie vous donna sa fille; redites-nous les craintes que vous eûtes pour elle dans votre fuite; Parlez à la Prêtresse des plaisirs que vous goûtiez, lorsque vous étiez dans votre solitude chez les Margiens. Je n'avois jamais dit toutes les circonstances : je répétois, elle croyoit entendre pour la premiere fois; je finissois, elle s'imaginoit que j'allois commencer. Le lendemain je reçus ce billet :

» Je comprens bien votre amour, & je » n'exige point que vous me le sacrifiez : » mais êtes-vous sûr que cette Azéma vous » aime encore? Peut-être refusez-vous pour » une ingrate, le cœur d'une personne qui » vous adore. »

Je fis cette réponse :

» Azéma m'aime à un tel point, que je » ne sçaurois demander aux Dieux qu'ils » augmentent son amour. Hélas! peut-» être qu'elle m'a trop aimé! je me sou-» viens d'une lettre qu'elle m'écrivit quel-» que temps après que je l'eus quittée : si » vous aviez vu les expressions terribles & » tendres de sa douleur.... Je crains que » pendant que je suis retenu dans ces lieux, » le désespoir de m'avoir perdu, & son » dégoût pour la vie, ne lui fassent pren-

Digitized by Google

» dre une résolution qui me mettroit au » tombeau. »

Elle me fit cette réponse :

» Soyez heureux, Arsame, & donnez » tout votre amour à la beauté qui vous ai- » me: pour moi, je ne veux que votre ami- » tié. Venez ce soir me marquer celle que » vous avez pour une personne qui auroit » été à vous si vous l'aviez aimée. »

Je fus reconduit dans son appartement. Là, je sentis tout ce qui peut porter à la volupté. On avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables ; elle étoit sur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs ; elle y paroissoit languissamment couchée ; elle me tendit la main, & me fit asseoir auprès d'elle : un voile qui lui couvroit le visage, descendoit avec grace sur son sein, & me laissoit entrevoir la forme du plus beau corps. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés, & quand elle les vit s'enflammer, la toile sembla s'ouvrir d'elle-même. Dans ce moment elle me serra la main ; mes yeux errerent partout. Il n'y a, m'écriai-je, que ma chere Azéma qui soit aussi belle ! Mais j'atteste les Dieux que ma fidélité.... Elle se jetta à mon col, & me serra dans ses bras. Tout d'un coup la chambre s'obscurcit, son voile s'ouvrit, & elle me donna un

Digitized by Google

baiſer. Je fus tout hors de moi ; l'idée d'Azéma s'éloigna de mon eſprit : un reſte de ſouvenir combattoit encore pour elle ; mais il ne me paroiſſoit preſque plus que comme un ſonge.... J'allois.... j'allois la préférer à elle-même ; lorſque tout-à coup elle fit un effort. Elle fut ſecourue, elle ſe déroba de moi, & je la perdis. Je retournai dans mon appartement, ſurpris moi-même de mon inconſtance. Le lendemain on entra dans ma chambre. On me rendit les habits de mon ſexe, & le ſoir on mena chez celle dont l'idée m'enchantoit encore. J'approchai d'elle, je me mis à ſes genoux ; & tranſporté d'amour, je parlai de mon bonheur ; je me plaignis de mes propres refus, je demandai, je promis, j'exigeai, j'oſai tout dire, je voulus tout voir ; mais je trouvai un changement étrange. Elle me parut glacée, & lorſqu'elle m'eut aſſez écouté, & qu'elle eut joui de tout mon embarras, elle me parla & j'entendis ſa voix pour la premiere fois : Ne voulez-vous point voir le viſage de celle que vous aimez ? Ce ſon de voix me pénétra, je reſtai immobile : j'eſpérai que ce ſeroit Azéma, & je le craignis. Découvrez ce bandeau me dit-elle. Je le fis, & je vis le viſage d'Azéma. Je voulus parler, & ma voix s'arrêta. L'amour, la ſurpriſe, la honte, tou-

Digitized by Google

tes les passions me saisirent tour-à-tour. Vous êtes Azéma, lui dis-je ? Oui, perfide, répondit-elle, je la suis. Azéma, lui dis-je d'une voix entrecoupée, pourquoi vous jouez-vous ainsi d'un malheureux amour ? Je voulus l'embrasser. Seigneur, me dit-elle, je suis à vous ; mais laissez-moi. Hélas ! j'avois espéré de vous revoir plus fidele : contentez-vous de commander ici ; punissez-moi, si vous voulez, de ce que j'ai fait. Arsame, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne le méritiez pas.

Ma chere Azéma, lui dis-je, pourquoi me désespérez-vous ? Auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que j'ai toujours adorés ? Convenez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'étoit-ce pas vous que j'aimois ? ne sont-ce pas ces beautés qui m'ont toujours charmé ? Ah ! dit-elle, vous auriez aimé une autre que moi ! Je n'aurois point, lui dis-je, aimé une autre que vous ; tout ce qui n'auroit point été vous, m'auroit déplu ? Qu'auroit-ce été lorsque je n'aurois point vu cet adorable visage, que je n'aurois point entendu cette voix, que je n'aurois point trouvé ces yeux ? Mais de grace, ne me désespérez pas ; songez que de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai sans doute commis la moindre. Je sentis à la langueur de ses yeux qu'elle n'étoit plus

Digitized by Google

irritée ; je le sentis à sa voix languissante. Azéma revenue à elle, me dit : Mon cher Arsame, l'amour que j'ai eu pour vous, m'a fait faire des choses bien extraordinaires ; mais croyez qu'un amour bien violent n'a de regles & de loix que lui-même. On ne le connoît guere, si on ne met les caprices au nombre de ses plus grands plaisirs. Mais au nom des Dieux, ne me quitte plus. Que peut il te manquer ? Tu es heureux si tu m'aime : tu es sûr que jamais mortel n'a été tant aimé que toi : dis-moi, promets, jure-moi que tu resteras ici. Je lui fis mille sermens, ils ne furent interrompus que par mes baisers, & elle les reçut avec transport.

J'étois enivré de plaisirs, & je n'imaginois pas même les peines. Quelle étoit mon erreur ! Je touchois au revers du monde le plus affreux.

Le Prince du pays (Asmer étoit son nom) étoit un tyran capable de tous les crimes : mais rien ne le rendoit plus insupportable que les outrages continuels qu'il faisoit au sexe, sur lequel il n'étoit pas permis de lever les yeux. Il apprit par un esclave sorti du serrail d'Azéma, qu'elle étoit la plus belle personne de l'Orient. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à me l'enlever. Une nuit, une grosse

Digitized by Google

troupe de gens armés entoura ma maison, & le matin je reçus un ordre du tyran de lui envoyer Azéma. Je vis l'impossibilité de la faire sauver ou de la défendre. Ma premiere idée fut de lui donner la mort, dans le sommeil où elle étoit ensevelie. Conduit par mon désespoir, je pris mon poignard : je courus, j'entrai dans sa chambre, j'ouvris les rideaux : j'allois lever le bras; mais un mouvement inconnu m'arrêta, je reculai d'horreur, tous mes sens se glacerent. Une nouvelle rage me saisit : je voulus aller me jetter au milieu des Satellites du tyran, & immoler tout ce qui se présenteroit à moi : mon esprit s'ouvrit pour un plus grand dessein; un calme affreux succéda à la confusion où je me trouvois. Je résolus de prendre les habits que j'avois eu il y a quelques mois; de monter, sous le nom d'Azéma, dans la litiere que le tyran lui avoit destinée, de me faire mener à lui, de cacher surtout à Azéma le péril que je courois & de la faire sauver dans un autre pays. Outre que je ne voyois point d'autres ressources, je ressentois un plaisir secret à faire une action de courage sous les mêmes habits avec lesquels l'aveugle amour avoit auparavant avili mon sexe.

J'exécutai tout de sang froid; je ne me-

nai qu'une esclave fidelle, & je me livrai aux femmes & aux Eunuques que le tyran avoit envoyés. Je ne restai pas deux jours en chemins, & quand j'arrivai, la nuit étoit déja avancée. Asmer, le traître Asmer donnoit un festin à ses femmes & à ses favoris dans une salle de ses jardins. Il étoit dans cette gaieté stupide que donne la débauche lorsqu'elle est poussée à l'excès. Je lui fus annoncé : il ordonna qu'on me fît venir ; j'entrai dans la salle du festin, & mon esclave se tint à la porte. Le tyran me fit mettre auprès de lui : je l'enviſageai plein de colere, de rage & du désir de la plus affreuse vengeance ; & lorsque sa fureur brutale alloit l'éclaircir sur mon sexe, je lui plongeai mon poignard dans le sein. Je l'en retirai pour percer un homme qui avoit paru le vouloir secourir. Mon esclave à qui j'avois donné mes ordres, donna la mort au premier qui se présenta pour sortir. On crut que tout étoit environné de conjurés. Parmi tant d'objets, on ne voit que deux poignards, & la peur les multipliant sans nombre, tout resta immobile. Je sortis, nous fermâmes la porte ; nous fuîmes : nous rencontrâmes un Eunuque dans les jardins. Je te plongerai, lui dis-je, ce fer dans le sein ; si tu ne me fais sortir d'ici. C'étoit un Jar-

Digitized by Google

dinier qui, tout tremblant de peur, me mena à une porte qu'il ouvrit : je la lui fis refermer, & lui ordonnai de me suivre.

Je jettai mes habits, & je pris un manteau d'esclave. Nous nous enfonçâmes dans les bois, & par un bonheur inespéré, lorsque nous étions accablés de lassitude, nous trouvâmes un marchand qui faisoit paître ses chameaux. Nous le contraignîmes à nous mener hors de ce pays funeste. A mesure que j'évitois tant de dangers, mon cœur devenoit moins tranquille. Il falloit revoir Azéma, & tout me faisoit craindre pour elle. Ses femmes & ses Eunuques lui avoient caché l'horreur de notre situation ; mais en ne me voyant point malheureux, elle me jugeoit coupable ; elle croyoit que j'avois manqué, en la quittant, à tant de sermens que je lui avois faits : elle ne pouvoit concevoir cette barbarie, de l'avoir abandonnée sans lui rien dire : l'amour voit tout ce qu'il craint.

La vie lui devint insupportable. Elle prit du poison. Il ne fit pas son effet violemment. J'arrivai, je la trouvai mourante. Azéma, lui dis-je, je vous perds !... Ah ! si vous m'aviez aimé ! Cruelle Azéma, hélas ! que vous ai-je fait ? Elle versa quelques larmes. Cher Arsame, me dit-elle d'une voix mourante, il n'y a qu'un

Digitized by Google

moment que la mort me paroiſſoit délicieuſe, à préſent elle me paroit terrible, depuis que je vous revois. Je ſens que je voudrois vivre pour vous, & que mon ame vous quitte malgré elle. Conſervez mon ſouvenir, & ſi j'apprends qu'il vous eſt cher, contez que je ne ſerai point tourmentée parmi les ombres. J'ai du moins cette conſolation, cher Arſame, de mourir dans vos bras. Ses yeux ſe fermerent. Il me ſeroit impoſſible de dire comment je n'expirai pas auſſi-tôt. On me ſépara d'Azéma, & je crus qu'on me ſéparoit de moi-même. Je fixai mes yeux ſur ce cher objet, & je reſtai immobile. J'étois demeuré ſtupide. On m'ôta à ce terrible ſpectacle, & je ſentis mon ame reprendre toute ſa ſenſibilité. On m'entraîna, je tournois les yeux vers ce fatal objet de ma douleur, & j'aurois donné mille vies pour la voir, pour l'entendre encore un moment. Ses dernieres paroles avoient percé mon cœur; le ſon de ſa voix que je croyois encore entendre, me mettoit hors de moi-même. J'entrai en fureur; je ſautai ſur mon poignard; j'allois me délivrer d'une odieuſe vie: c'en étoit fait. On m'arrêta. Je ſortis de ce palais funeſte pour n'y plus rentrer. Je courois dans les bois, je rempliſſois l'air de mes cris: Quand je devenois plus tranquille, toutes

Digitized by Google

les forces de mon ame la fixoient à sa douleur : il me sembla qu'il ne me restoit plus rien dans le monde, que ma tristesse & le nom d'Azéma. Ce nom, je le prononçois d'une voix terrible, & je rentrois dans le silence. Mon esprit s'aliéna, & quand la raison me fut revenue, je résolus de m'ôter la vie. La fureur me fit quitter ce dessein. Tu veux mourir, me dis-je à moi-même, & Azéma n'est point vengée ? Tu veux mourir & le fils du tyran est en Hircanie, qui se baigne dans les délices ? Il vit encore & tu veux mourir. Je me mis en chemin pour l'aller chercher, & venger dans son sang, Azéma & mon amour. Lorsque j'appris qu'il vous avoit déclaré la guerre, j'ai volé à vous. Je suis arrivé trois jours avant la bataille, & j'ai fait l'action que vous connoissez. J'aurois percé le fils du tyran, mais j'ai mieux aimé le faire prisonnier. Je veux qu'il traîne dans la honte & dans les fers, une vie aussi malheureuse que la mienne : je veux qu'il apprenne que j'ai fait mourir le dernier de sa maison : & réduit son palais en cendres : je veux que le nom d'Azéma soit terrible pour lui, comme il l'est pour moi.

Oui, j'exterminerai tous ceux qui n'ont point étouffé cette voix sacrilege par laquelle son pere a demandé Azéma. Je sens

Digitized by Google

bien que depuis que je ſuis vengé, je ne ſuis pas plus heureux, & que l'eſpoir de la vengeance touche plus que la vengeance même. Non, rien ne peut me ſoulager : il me ſemble que de tous côtés, tout vient toucher mon cœur dans un endroit douloureux ; tout me repréſente Azéma ; tout me retrace ſon idée, elle me ſuit, tout me parle d'elle. Ce matin encore je ſuis entré dans le temple ; la Reine a parlé : j'ai trouvé quelque conformité entre ſa voix & celle d'Azéma, j'ai rougi, j'ai pâli, je ſuis tombé évanoui.

L'Etranger parloit encore lorſque la Reine envoya ſçavoir s'il étoit en état de paroître en ſa préſence. Cela le mit dans un trouble que l'on ne peut exprimer. Il adoroit cet ordre & il s'en plaignoit : il étoit ravi d'entendre encore une fois la voix de la Reine, & il craignoit de l'entendre. Il ſe leva. Il vouloit courir, il vouloit s'arrêter : il ſe faiſoit en lui une confuſion étrange de déſirs & de penſées. Il arriva dans l'appartement de la Reine. Elle le vit & tombant ſur une de ſes femmes ; Arſame, dit-elle, c'eſt vous ? Et tout à coup reprenant ſes eſprits, elle ſe précipita vers lui, & le ſerrant dans ſes bras : Arſame, c'eſt vous ? Azéma, lui dit-il, comment les Dieux vous ont-ils rendus à

Digitized by Google

la vie? Et levant son voile... Azéma, c'est vous? Quel prodige! Quel bonheur! ô Dieux! La joie, les transports les saisirent; ils se tenoient embrassés; ils vouloient tout dire. Quand Azéma put parler, elle se hâta de raconter comment une de ses femmes avoit substitué au poison une liqueur assoupissante; comment elle avoit été trois jours sans mouvement; comment elle avoit été rendue à la vie. Sa premiere parole avoit été le nom d'Arsame: ses yeux ne s'étoient ouverts que pour le voir: elle l'avoit fait chercher, elle l'avoit cherché elle-même. Arsame étoit tout hors de lui: sa joie le troubloit tellement qu'il n'entendoit pas même les choses qui faisoient sa félicité.

L'Eunuque Aspard prit d'abord son parti. Vous êtes, dit-il à Arsame, le mari de la Reine, soyez donc mon Roi. Il s'inclina, & ayant assemblé le serrail: Venez saluer l'époux que la Reine vient de choisir, dit-il; il va paroître sur le trône; venez l'adorer. Dans le même jour Arsame fut déclaré Roi de Bactriane; dans le même jour il récompensa l'armée victorieuse; dans le même jour il rendit la liberté au Prince d'Hircanie. Il crut régner sur tout l'univers, parce qu'il régnoit sur le cœur d'Azéma, à qui le trône étoit double-

Digitized by Google

ment dû par le mérite & par la naissance. Elle étoit sœur de Félime, & fut exposée en naissant pour des raisons trop longues à dire, & qu'on doit surtout supprimer dans un dénouement. Aspar en étoit seul instruit. En couronnant Azéma, il avoit agi en ministre non moins honnête homme qu'habile. Ce fut un acte de justice autant qu'un coup de politique.

VERS

*A Madame ***, sur les* Tablettes Enchantées, *Conte qui a paru dans le second Volume de Janvier* 1758.

PROTECTEUR des tendres Amans,
C'est toi, puissant génie : ah ! c'est toi que j'implore.
Par le magique effet de tes enchantemens,
Laisse-moi soulager le feu qui me dévore.
Brillans honneurs, fastueuse opulence,
Frivoles rangs, vaine distinction,
Gloire insensée, orgueilleuse science,
Vous n'êtes point l'objet de mon ambition.
Si tu connois l'adorable Glicère,
Facilement tu peux le pénétrer.
Mes vœux, oui, tous mes vœux se bornent à lui plaire :

Après

Après un tel bonheur que puis-je desirer ?
Comme Zelmis, elle est touchante & belle ;
Comme Zelmis, par mille attraits vainqueurs,
Elle charme l'esprit & captive les cœurs :
O ciel ! comme Zelmis, est-elle donc cruelle ?
Secourable & puissant Génie,
Telle est la Reine de mon sort,
Puisque je dois, ô Dieux ! l'aimer toute ma vie,
Que ne suis-je un autre Agenor !

J. FONT.

VERS

Au sujet de ce que M. de Boissy a dit dans le Mercure de Février, qu'il feroit main-basse sur toutes les Pieces qui n'annonceroient point de talent.

PLEUREZ, jeunes Auteurs, dont la Muse insipide
Dans les champs de la gloire entre & marche sans guide.
Pour vous Mercure est las d'essuyer des mépris,
Désormais il renonce à porter vos écrits,
Vos petits Madrigaux, vos plaintes langoureuses,
Toutes ces stances doucereuses
Par qui vous prétendez enchanter les esprits,
Pour avoir de plaisir fait pâmer une *Iris*,
Qui croit en les lisant qu'elle n'a point d'égale.

Digitized by Google

Dans la réforme générale
Le premier je ſerai compris ;
Et maint autre après moi qui ne s'en doute guere ;
Tant en Province qu'à Paris.
Pleurons, pleurons, mes chers Confreres ;
Mais non, remercions plutôt
Celui qui, ſur notre délire,
Pouvant lâcher plus d'un bon mot,
A nos dépens veut empêcher de rire.

Par l'Anonyme de Chartrait, près Melun.

SUITE ſur M. de Fontenelle, *par M. l'Abbé* Trublet, *contenant des corrections & des additions aux articles précédens.*

MERCURE d'Avril 1757, *premier volume, page* 57, *ſur l'Opéra de Pſyché.*

I. J'ai dit que je ne doutois guere que l'Epître dédicatoire de l'Opéra de *Pſyché* au Roi, au nom de l'Académie Royale de muſique, ne fût de M. de F. Je devois en être sûr, & ne point douter : mais j'avois oublié que cette Epître a été inſérée par M. de F. lui-même dans le tom. 8 de ſes Œuvres, pag. 302.

II. Le nom de *Pſyché* (car il n'y a pas d'autre à propos) me rappelle une petite anecdote que je vais placer ici.

Digitized by Google

M. le Président *Hénault* avoit fait, il y a plus de 40 ans, une Epître dans le genre des Héroïdes d'*Ovide*; c'est *Psyché* qui écrit à *l'Amour* après qu'il l'a abandonnée, pour se justifier de sa curiosité. M. de F. à qui cette Epître plut beaucoup, envoya ce Madrigal à M. le P. H.

Hier Apollon tenant chapitre,
On lui présenta cette Epître.
Calliope la lut. Eh bien! qu'en dites-vous,
Dit Phœbus aux neuf sœurs? La piece fut vantée;
Psyché n'auroit pas mieux écrit à son époux.
Je le crois bien, reprit le Dieu jaloux;
C'est une lettre interceptée.

Nous aurions bien desiré d'avoir cette Epître, pour confirmer le jugement de M. de F.

Sur Thétis & Pelée page 59 du même Mercure.

I. Cet Opéra est le seul de *Colasse* qui soit resté au théâtre. La musique en est bonne; mais les paroles ont bien contribué à le conserver. M. de F. m'a dit qu'il l'avoit lu à *Quinault* quelques mois avant sa mort, arrivée le 26 octobre 1688. Il n'avoit que 53 ans. Ce Poëte si grand dans le genre lyrique, qu'il l'avoit à la fois inventé & perfectionné, très-content de l'ou-

Digitized by Google

vrage, invita M. de F. à continuer, & lui dit : *Vous ſerez mon ſucceſſeur.*

On croit ſans peine que M. de F. avoit beaucoup d'eſtime pour l'eſprit & le talent de M. *Quinault*, & qu'il étoit bien éloigné d'en penſer comme M. *Deſpreaux*. Mais il m'a dit de plus, que c'étoit l'homme du caractere le plus aimable, & entre autres, de la plus grande modeſtie.

II. La muſique de *Thétis* fut trouvée ſi belle, que comme *Colaſſe* avoit travaillé ſous *Lully*, mort en 1687, on le ſoupçonna d'avoir profité du porte-feuille de ſon maître. M. de F. m'a dit que cela pouvoit abſolument être vrai de la muſique inſtrumentale ; mais qu'il étoit sûr que toute la muſique vocale étoit de *Colaſſe*, ne lui ayant donné ſes paroles que depuis la mort de *Lully*.

Sur la Tragédie d'Aſpar, page 60.

I. MM. *Parfaict* n'ont pas même nommé cette Tragédie dans leur *hiſtoire du théâtre françois*, ni dans leur *dictionnaire des théâtres de Paris*, & cela par égard pour M. de F.

II. On ſçait que *Racine* fit contre cette piece une épigramme & des couplets. L'épigramme eſt très-connue, parce qu'elle a été imprimée. Les couplets le ſont moins. Je n'en connois même que deux, quoique

Digitized by Google

j'aie entendu dire qu'il y en avoit plusieurs. Comme ils sont plaisans, ils feront quelque plaisir au lecteur, & peut-être une sorte d'honneur à *Racine*; mais d'ailleurs je crois que l'histoire des Grands Hommes, surtout dans les lettres & dans les sciences, doit faire mention de ce qui a été écrit contr'eux de leur temps, fût-ce des Satyres. Elle le doit pour être entiérement vraie & sincere (1). Elle le doit encore pour la consolation, & même pour l'instruction des pareils de ces grands hommes.

Voici donc ces couplets :

I.

Adieu, ville peu courtoise,
Où je crus être adoré.
Aspar est désespéré ;
Le Poulaillier de *Pontoise*
Me doit remmener demain
Voir ma famille Bourgeoise ;
Me doit remmener demain,
Un bâton blanc à la main.

II.

Mon aventure est étrange :
On m'adoroit à *Rouen*.
Dans le *Mercure galant*

(1) On sçait les deux regles de *Ciceron* pour l'histoire. *Ne quid falsi dicere audeat ; deinde ne quid veri non audeat.* Cic. Orat.

Digitized by Google

J'avois plus d'esprit qu'un Ange.
Cependant je pars demain
Sans argent & sans louange ;
Cependant je pars demain,
Un bâton blanc à la main.

On attribue encore à *Racine* d'autres couplets sur la réception de M. de F. à l'Académie françoise. C'est une espece de relation de l'assemblée publique tenue à cette occasion. On sera encore bien aise de les trouver ici ; il n'existe plus personne qu'ils puissent blesser. Je les éclaircirai ensuite par quelques remarques où l'on trouvera diverses anecdotes littéraires.

I.

Or écoutez, noble assistance,
Ce qu'à l'Académie on fit,
Dans la mémorable Séance
Où l'on reçut un bel-esprit.
Ce qui fut dit
Par ces modeles d'éloquence,
A bien mérité d'être écrit.

II.

Quand le Novice Académique
Eut salué fort humblement,
D'une normande rhétorique
Il commença son compliment,
Où sottement

Digitized by Google

De ſa nobleſſe poétique,
Il fit un long dénombrement.

III.

Corneille, diſeur de nouvelles,
Suppôt du Mercure galant,
Loua ſon neveu *Fontenelles*,
Et vanta le prix excellent
De ſon talent;
Non ſatisfait des bagatelles
Qu'il dit de lui douze fois l'an.

IV.

Entêté de ſon faux ſyſtême,
Perrault, philoſophe mutin,
Diſputa d'une force extrême;
Et coëffé de ſon avertin,
Fit le lutin,
Pour prouver clairement lui-même,
Qu'il n'entend ni grec, ni latin.

V.

Doyen de peſante figure,
Qui trouvez le ſecret nouveau,
De parler aux Rois en peinture,
Et d'apoſtropher leur tableau:
Ah! qu'il fait beau
De te voir en cette poſture
Faire à *Louis* le pied de veau!

VI.

Si tu ne ſçavois pas mieux faire,

Digitized by Google

Lavau falloit-il imprimer ?
Ne sors point de ton caractere ;
Contente-toi de déclamer,
Sans présumer
Que ton éloquence grossiere
Sur le papier puisse charmer.

VII.

Boyer, *le Clerc*, couple inutile,
Grands massacreurs de Hollandois,
Porteurs de Madrigaux en ville ;
Moitié Gascons, moitié François,
Vieux Albigeois,
Allez exercer votre style
Près du successeur d'Henri trois.

VIII.

Touchant les vers de *Benserade*,
On a fort long-temps balancé,
Si c'est louange ou pasquinade ;
Mais le bon homme est fort baissé ;
Il est passé :
Qu'on lui chante une sérénade
De *Requiescat in pace.*

IX.

Prions donc, Messieurs, je vous prie,
Leur protecteur, le grand *Louis*,
Que du corps de l'Académie
Tous ignorans soient interdits,
Comme jadis,
Quand *Richelieu*, ce grand génie,

Digitized by Google

Prit les premiers quatre fois dix (1).

Notes sur les Couplets précédens.

Second Couplet.

Il fit un long dénombrement.

Ce prétendu long dénombrement se réduit à ce peu de paroles.

« Le mérite d'autrui, *dit M. de F.* » vous a encore plus fortement sollicités » en ma faveur. Je tiens, par le bonheur de » ma naissance, à un grand nom qui, dans » la plus noble espece des productions de

(1) Je me crois obligé de déclarer ici que M. *Racine* à qui j'ai parlé de ces couplets & des deux précédens, doute fort qu'ils soient de son pere, & sa raison d'en douter est que les amis les plus intimes de cet illustre Poëte ne lui en ont jamais parlé. Il ne les connoît même que depuis la mort de M. de F. par M. *Thiriot* qui les lui a récités, & qui les donne sans balancer à *Racine*, les lui ayant toujours entendu attribuer. Je les ai eus par une autre voie, & de quelqu'un qui les tenoit de feue Madame la Marquise *de Mimeure*, auparavant Mademoiselle *d'Achy*. Elle pouvoit bien les tenir de M. de F. même. Il communiquoit volontiers, lorsqu'il les avoit, les pieces faites contre lui; & l'on sçait qu'il laissa prendre copie, chez M. le Marquis *de Lassay*, de la lettre que Mademoiselle *de Launay*, depuis Madame *de Staal*, lui avoit écrite sur l'aventure de Mademoiselle *Tetar*. *Voyez le Mercure de Juillet 1757, p. 81, & les Mémoires de Madame* de Staal, *t. I, p. 246.*

Digitized by Google

» l'esprit, efface tous les autres noms »
» &c. »

Le mot *efface* dut blesser *Racine*, & je conviendrai sans peine qu'il étoit trop fort. Si *Corneille* surpasse *Racine*, il ne l'efface pas; deux grands hommes ne s'effacent point l'un l'autre. Mais le premier étoit oncle de M. de F. le second étoit son ennemi déclaré, & il avoit traversé de toutes ses forces avec M. *Despréaux*, son élection à l'Académie. La preuve en est dans leurs lettres mêmes, données au public par M. *Racine*, fils.

La *Bruyere*, ami de *Racine*, en parla bien différemment, relativement à *Corneille*, lorsque deux ans après (juin 1693) il fut aussi reçu à l'Académie. « Quelques-» uns, *dit-il*, ne souffrent pas que *Cor-» neille* lui soit préféré, quelques autres » qu'il lui soit égalé. Ils en appellent à » l'autre siecle; ils attendent la fin de » quelques vieillards qui, touchés indif-» féremment de tout qui rappelle leurs » premieres années, n'aiment peut-être » dans *Oedipe* que le souvenir de leur jeu-» nesse. »

Cet endroit du discours de la B. surtout la fin où l'on crut voir une raillerie amere, blessa beaucoup les partisans de *Corneille*; & en général, ce discours, quoique

Digitized by Google

très-beau, fut peu goûté, lorſqu'il fut prononcé : il ne s'eſt pas même relevé à la lecture ; & j'entends encore tous les jours citer la *Bruyere*, lorſqu'on parle d'Académiciens célebres par d'excellens ouvrages, & qui pourtant n'ont fait à leur réception à l'Académie, qu'un diſcours médiocre ou même mauvais. Je ſuis bien éloigné de penſer ainſi de celui de la *Bruyere*. Je n'en connois guere d'auſſi beaux, & je n'ai point craint de le dire plus d'une fois à M. de F. même. J'avoue qu'il n'étoit pas de mon avis ; mais il avoit ſes raiſons ou plutôt ſes motifs.

Troiſieme Couplets.

Qu'il dit de lui douze fois l'an.

J'ai déja dit que *Thomas Corneille* travailloit au Mercure avec M. de *Viſé* ; qu'on y trouve pluſieurs petites pieces de M. de F. tant en proſe qu'en vers ; qu'elles y ſont quelquefois accompagnées de quelques éloges, & j'ai cité en entier (1) celui qui précede la piece intitulée : *l'Amour noyé*.

La *Bruyere* très-piqué de la maniere peu favorable dont le *Mercure* avoit parlé de

(1) Mercure d'Avril, 1757, premier volume, page 72.

ſon diſcours à l'Académie, s'en plaignit très-vivement dans la préface qu'il mit à la tête de ce diſcours, lorſqu'il le fit réimprimer à la ſuite de ſes *caracteres*. Il dit » que quelques Académiciens violant les » loix de l'Académie françoiſe qui défend » aux Académiciens d'écrire ou de faire » écrire contre leurs confreres, lâcherent » ſur lui deux Auteurs aſſociés à une mê- » me gazette, &c. « & on lit à la marge *Mercure galant*.

Plus bas il les déſigne encore, en diſant, *les deux Auteurs de la gazette que j'ai citée*, & ailleurs, *les Gazetiers*, &c. Ce ſont-là des injures ſans eſprit, & dès-lors peu dignes d'un Ecrivain qui en avoit autant que la *Bruyere* : en général, toute cette préface eſt du ſtyle le plus amer. J'ajoute qu'il eſt évident qu'en plus d'un endroit l'Auteur a eu en vue M. de F. auſſi-bien que M. de *Viſe* & *Thomas Corneille*.

Dans ſon diſcours, M. de la B. loua, peignit & caractériſa parfaitement bien tous ceux des Académiciens qui avoient alors quelque réputation. Il n'y pas un mot pour M. de F. Cependant je le repéte, ce diſcours fut prononcé en 1693, & dès lors M. de F. avoit fait ſes *dialogues*, ſes *églogues*, *l'hiſtoire des oracles*, la *plura-*

Digitized by Google

Traité des mondes &c. Dans le temps, ce silence fit peut-être quelque tort à M. de F. aujourd'hui il n'en peut faire qu'à M. de la B.

J'ai vu plusieurs personnes persuadées sur ce discours, où elles avoient trouvé tous les Académiciens célebres en 1693, excepté M. de F. qu'il n'avoit été reçu à l'Académie Françoise, qu'après M. de la *Bruyere*.

Je sçais bien que *l'histoire de l'Académie des Sciences* augmenta beaucoup sa réputation; mais elle ne fit que l'augmenter, & encore une fois, ses précédens ouvrages lui en avoient déja fait une très-grande. (1)

(1) Cela est vrai même des *Dialogues des Morts*. *Bayle* faisant l'extrait de l'*Histoire des Oracles* dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, Février 1687, ajouta au titre de l'ouvrage qui étoit Anonyme, *par l'Auteur des Dialogues des Morts*, après quoi il débute ainsi :

« Les *Dialogues* dont on parle dans ce titre ont » fait tant d'honneur à M. de F. qu'on s'imagine » que, pour prévenir favorablement les Lecteurs, » il faut leur caractériser par cet endroit-là tout » ce qu'il donne au public. Assurément c'est une » fort bonne époque pour sa gloire; & quand il » arriveroit, contre toutes les apparences, que ce » qu'il publiera désormais n'augmenteroit point » sa réputation, il trouveroit une agréable ressource dans ces *Dialogues*, & il pourroit y renvoyer à coup sûr les gens qui voudroient le

Digitized by Google

Pour un auſſi grand Peintre que M. *de la Bruyere*, c'étoit un bonheur que d'avoir à peindre un Ecrivain d'un caractere auſſi original que M. de F. Les ſujets qui offrent quelque choſe de particulier, fourniſſent par eux-mêmes du neuf & du piquant. On pourroit donc dire qu'en manquant à M. de F. M. de la B. ſe manqua à lui-même.

Quatrieme Couplet.

Qu'il n'entend ni grec, ni latin.

Dans l'aſſemblée publique pour la réception de M. de F. M. *Perrault* préſenta (c'eſt l'expreſſion du recueil de l'Académie de 1691) & M. l'Abbé *de Lavau* lut pour lui deux pieces de poéſie, *la Marquiſe de Saluſſes ou la patience de Griſelidis, nouvelle* agréablement verſifiée, & un Epître à M. le Préſident *Roſe*, un de ſes confreres dans l'Académie, & Secretaire du Cabinet. Mais il n'y a rien dans ces deux

» bien connoître. M. *de Balzac* diſoit quelque-
» fois, que ceux qui voudroient ſçavoir de ſes
» nouvelles lui feroient plaiſir de les chercher
» dans l'année 1626. C'étoit donc là ſon époque
» favorite. Il n'y a guere de bons Auteurs qui
» n'en ayent une plus favorable que toutes les
» autres, & qui n'eſt pas toujours la plus éloignée
» de leur coup d'eſſai. »

Digitized by Google

pieces à quoi le couplet puiſſe avoir rapport. M. *Perrault* en lut donc ou en fit lire quelque autre qu'on ne trouve point dans le recueil ; & c'eſt peut-être ſon *Epître ſur le génie*, adreſſée à M. de F. Elle eſt fort connue, ayant été imprimée pluſieurs fois. Je crois pourtant qu'on ſera bien aiſe de trouver ici le morceau qui la termine. C'eſt un éloge de M. de F., & M. P. y ramena ſon opinion ſur les anciens & ſur les modernes.

En vain quelques Auteurs dont la muſe ſtérile
N'eût jamais rien chanté ſans *Homere* & *Virgile*,
Prétendent qu'en nos jours on doit ſe contenter
De voir les Anciens & de les imiter :
Combien, ſans le ſecours de ces rares modeles,
En voit-on s'élever par des routes nouvelles !
Combien de traits charmans ſemés dans tes écrits,
Ne doivent qu'à toi ſeul & leur être & leur prix!
N'a-t'on pas vu des morts aux rives infernales
Briller de cent beautés toutes originales,
Et plaire aux plus chagrins, ſans redire en François
Ce qu'un aimable Grec leur fit dire autrefois ?
De l'églogue en tes vers éclate le mérite,
Sans qu'il en coûte rien au fameux *Théocrite*,
Qui jamais ne fit plaindre un amoureux deſtin,
D'un ton ſi délicat, ſi galant & ſi fin,

Digitized by Google

M. de F. eſt peut-être celui de nos Ecrivains célebres qui a le moins emprunté des autres Auteurs, ſoit anciens, ſoit modernes. Il connoiſſoit pourtant bien tous ceux qui méritoient d'être connus, & il les avoit lus dans leur langue. Outre le latin qu'il poſſédoit ſi bien dès l'âge de 13 à 14 ans, (1) il ſçavoit le grec, l'italien & l'eſpagnol. Le dernier étoit encore à la mode ſur la fin du ſiecle précédent. L'Anglois n'y eſt venu que dans la vieilleſſe de M. de F. & il regrettoit de n'avoir pas prévu qu'il y viendroit; il l'auroit appris dans ſa jeuneſſe, & la connoiſſance d'une langue dans laquelle il a été écrit des ouvrages ſi ſçavans ſur les mathématiques & la phyſique, eût été très-utile au Secretaire de l'Académie des Sciences. J'ajoute qu'il eût eu le plaiſir d'y lire ſes propres louanges. M. de F. a été ſouvent loué par les Anglois tant en proſe qu'en vers. On peut voir entr'autres une très-jolie piece ſur la *pluralité des mondes*, dans le 3. tom. du recueil intitulé, *A collection of poems, &c. London* 1748.

Je puis rappeller ici la piece de M. *Ma-*

(1) On en verra la preuve dans le *Balinod*, qu'il préſenta pour le prix à *Rouen*, en 1670. J'en ai parlé dans le Mercure du premier volume d'Avril 1757, p. 75.

Digitized by Google

ty, composée en Angleterre; mais en françois, & intitulée *Fauxhall*. On la trouve dans le *Journal Britannique* du même M. *Maty*, avril 1750, & dans un des Mercures de la même année.

Je l'avois indiqué à M. l'Abbé *Raynal*, chargé alors de la composition du *Mercure*. Elle est précédée d'une lettre de l'Auteur à M. de F. mêlée de prose & de vers. Nous croyons faire plaisir au plus grand nombre de nos lecteurs, de redonner ici cette lettre.

A M. de Fontenelle.

Aimable & sage Fontenelle,
Toi, que dans le déclin des ans
Orne une guirlande immortelle
De fleurs que l'amour renouvelle;
Et que ne peut flétrir le temps.
Sage Platon, divin Orphée,
Que Minerve & que Cythérée
Empêchent même de vieillir,
Où pourrai-je te découvrir?
Sera-ce au haut de l'Empirée,
Où tu suis les célestes corps;
Dans cette profonde contrée,
Où tu fais badiner les morts;
Où sur les bords d'une fontaine,
Près de Corylas & d'Ismene,
Dont tu sens & peins les transports?

Digitized by Google

T'irai-je chercher au portique,
Dont tu dévoiles les leçons ;
Au fond de quelque temple antique,
Que tu dépeuples de démons ;
Ou bien au ſpectacle magique
Dont ta muſe anime les ſons ?
Si de ces demeures ſublimes,
Encor vers les terreſtres lieux,
Tu daignes abaiſſer les yeux,
Reçois avec ces foibles rimes
Mon encens, mon cœur & mes vœux.

Oui, c'eſt à vous, c'eſt au peintre des graces & à l'interprete de la ſageſſe, que j'offre des Eſſais, dont l'exécution eſt peut-être plus imparfaite que l'entrepriſe ne fut téméraire. Mais l'une & l'autre le fuſſent-elles davantage, elles me fourniſſent du moins une occaſion de m'adreſſer à l'homme qui, de toutes les beautés de la France, eſt celle que je regrette le plus de n'avoir jamais vue. J'ai d'autant plus de plaiſir de vous rendre cet hommage, qu'il ne ſera ſoupçonné de partialité par aucun de ceux qui ont lu vos Ouvrages.

Vivez long-temps, vivez toujours aimable,
Entre la ſageſſe & les ris.
Vous ſeriez immortel, ſi le ſort équitable
Vous permettoit de vivre autant que vos écrits.

Londres, le 2 Octobre 1741.

Digitized by Google

On a cru trouver quelque reſſemblance entre la proſe de *Seneque* & celle de M. de F. entre ſes vers & ceux d'*Ovide*; mais il me ſemble qu'elle ſe réduit à ce qu'ils ſont tous trois très-féconds en tours ingénieux. D'ailleurs, il y a entr'eux de très-grandes différences, & pour ne parler que de la maniere & du ſtyle, & laiſſer là le fonds des choſes, bien ſupérieur dans M. de F. ſon ſtyle en proſe n'eſt point coupé & haché comme celui de *Seneque*; & en vers, il n'eſt point diffus comme celui d'*Ovide*. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il n'a cherché à imiter ni l'un, ni l'autre. S'il s'étoit propoſé quelque modele, ç'auroit été *Cicéron* dans ſes ouvrages philoſophiques. On peut voir comment il en parle dans la préface de la *pluralité des mondes* (1). Mais voici un mot encore plus déciſif, déciſif ſurtout par l'objet de l'écrit où M. de F. l'a placé. C'eſt dans ſa *digreſſion ſur les anciens & les modernes*. « Je n'imagine rien, » dit-il, au deſſus de *Cicéron* & de *Tite-Live*. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent leurs défauts; mais je ne crois pas qu'on puiſſe » avoir moins de défauts avec autant de

(1) L'excellence de ſon génie & la grande réputation qu'il avoit acquiſe, lui garantiſſoient le ſuccès de cette nouvelle ſorte d'ouvrages qu'il donnoit au Public, &c.

Digitized by Google

» grandes qualités, & l'on ſçait aſſez que » c'eſt la ſeule maniere dont on puiſſe dire » que les hommes ſoient parfaits ſur quel- » que choſe. «

Le principal défaut, pour le remarquer en paſſant, que M. de F. trouvoit à *Cicéron*, c'eſt d'être un peu diffus & trop verbeux; & d'autres, des anciens mêmes, le lui ont reproché. Ce reproche ſeroit peut-être injuſte, ſi *Cicéron* n'étoit diffus que dans ſes livres philoſophiques, par exemple dans celui de la *nature des Dieux*; car il y traitoit des matieres nouvelles au plus grand nombre de ſes lecteurs; mais il l'eſt dans tous ſes ouvrages, dans ceux ſur la morale, ſur la rhétorique, &c. riche en belles paroles, il les prodigue. On ſent que ſon tour d'eſprit le portoit à cette abondance, & peut-être encore l'habitude à l'éloquence du barreau & de la place publique. L'Orateur devenu Philoſophe & Ecrivain didactique, étoit encore trop Orateur; mais s'il en valoit moins à certains égards, il en valoit mieux à d'autres; du moins je le répete, pour le plus grand nombre de ſes lecteurs; il en étoit plus clair, plus développé, &c.

J'avoue que M. de F. s'étoit dit de bonne heure : *mais ſi au raiſonnable, au naturel & au ſimple des Auteurs du ſiecle d'Au-*

Digitized by Google

guſte, on joignoit l'ingénieux & le piquant des Ecrivains du ſiecle ſuivant, ne ſurpaſſeroit-on pas les uns & les autres? Voilà ſon but, & je crois qu'il l'a atteint.

M. de F. ne laſſe ni n'ennuie. C'eſt qu'il eſt à la fois ingénieux & naturel. S'il n'étoit qu'ingénieux, il laſſeroit; s'il n'étoit que naturel, il ennuyeroit.

J'ajoute qu'il attache & amuſe; c'eſt qu'il eſt ſolide & agréable, profond & clair; clair, dis-je, ſans être diffus, & ſouvent enjoué.

A quel autre donc pourroit-on plus juſtement appliquer la définition qu'*Horace* a donnée d'un Auteur parfait dans ce vers ſi connu,

Omne tulit punctum cui miſcuit utile dulci,

La perfection complette, & ſi je puis m'exprimer ainſi, la parfaite perfection ſeroit de réunir toutes les ſortes d'utile & d'agréable; mais cette perfection n'exiſte point, parce qu'elle eſt phyſiquement impoſſible. On a pourtant l'injuſtice de l'exiger. C'eſt comme ſi on vouloit qu'une belle femme fût à la fois blonde & brune.

Qu'on me nomme un Ecrivain, qui, avec plus de chaleur que M. de F. ait autant de juſteſſe, & je le lui préférerai.

Digitized by Google

Cinquieme Couplet.

Doyen de pesante figure.

C'est M. *Charpentier*, alors Doyen de l'Académie, où il avoit été reçu le 7 janvier 1651. Il étoit très grand & très-gros, & sa voix étoit assortie à sa figure & à sa taille. C'est à cette forte voix de M. *Charpentier*, & à la surdité de l'Abbé *de la Chambre*, que *Benserade* avoit fait allusion, lorsque dans les *portraits des* 40 *Académiciens vivans en* 1684, piece de vers qu'il lut à la réception de *Thomas Corneille*, il avoit dit :

Et le tonnant Charpentier
Qu'entend l'Abbé de la Chambre.

Bayle parle de cette piece dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, janvier 1685, art. 3, où il rend compte de la réception de MM. *Corneille* & *Bergeret* à l'Académie Françoise. On sçait que *Thomas* succéda à *Pierre* dans cette compagnie, & que *Racine* répondit aux discours des deux Récipiendaires. « Ces trois discours, *dit* » *Bayle*, durerent une heure préciſément » (1), après quoi M. *de Benserade* lut une

(1) Quelques lignes auparavant, *Bayle* avoit dit : « On l'admira (*Racine*) principalement dans » l'éloge de feu M. *Corneille*, qui fut court & bien

Digitized by Google

» piece de sa façon, qui fut extrêmement » applaudie. C'est le portrait en raccourci » des 40 Académiciens, par rapport à » leurs personnes, à leurs talens, à leurs » aventures & à leur fortune. Il parle avec » liberté de chacun d'eux; mais avec ce » tour fin & inimitable dont il s'est servi » tant de fois pour faire des vers de ballets, » personnellement propres aux Dames & » aux Seigneurs de la Cour qui devoient » paroître dans les entrées. »

Cette espece de liste de l'Académie, n'a jamais été imprimée. *Furetiere* qui en parle dans son 3^e^. factum, dit :

» La liste scandaleuse..... qu'il (*Benserade*) eut la témérité de lire publiquement » dans une des assemblées solemnelles, contenoit de choses si choquantes & si outrageuses, qu'elles attirerent les menaces d'une personne de la premiere qualité qui y prenoit intérêt; de sorte que, nonobstant son imprudence, il fut obligé de la supprimer, pour la bonne amitié qu'il portoit à ses épaules. (1) »

» tourné. » *Bayle* avoit été mal informé; cet éloge ne fut point *court*. Il contient cinq grandes pages dans le *Recueil des Harangues de l'Académie Françoise*, 2 *vol. p.* 158.

(1) « *Furetiere*, *dit M. l'Abbé d'Olivet*, non » contents d'avoir oublié ce qu'il devoit à sa com-

Digitized by Google

M. de F. avoit retenu beaucoup de vers de cette piece. En voici quelques-uns. Elle commençoit de la maniere suivante.

De ce corps célebre & rare,
Louis le Grand se déclare
Le protecteur, le soutien ;
Et l'on peut mettre à la marge
Que certains Rois voudroient bien
Qu'il s'en tînt à cette charge.

Sur l'égalité qui regne entre tous les Académiciens, *Benserade* disoit :

Là se perdent les grands noms
Des Harlais, des Novions ;
Auprès d'eux, ou vis-à-vis,
Est l'Abbé de Furetiere,
Qui n'est pas de leur avis.

M. l'Abbé *d'Olivet* cite encore ceux-ci dans son *histoire de l'Académie*, art. de M. *Bergeret*, au sujet de la *préférence injuste* (c'est son expression) qui lui fut donnée

» pagnie, oublia dès lors ce qu'un homme d'hon-
» neur se doit toujours à lui-même. Sa colere lui
» dicta des volumes de médisances & de railleries
» contre ses anciens Confreres ; mais railleries
» grossieres, médisances brutales, qui ne donnent
» pas une trop bonne idée de son esprit, & qui en
» donnent une bien plus mauvaise de son cœur. »
Hist. de l'Acad. Fran.

sur

Digitized by Google

ſur *Menage*, préférence, diſoit *Benſerade*,

Dont la troupe de Ménage
Appella comme d'abus
Au tribunal de Phébus.

On peut voir encore dans la même hiſtoire l'art. de *Benſerade*.

Je reviens au couplet contre M. *Charpentier*, pour l'éclaircir encore par une note.

Doyen de peſante figure,
Qui trouvez le ſecret nouveau
De parler aux Rois en peinture,
Et d'apoſtropher leur tableau.

Ces vers ont rapport au panégyrique du Roi prononcé par M. *Charpentier* le 24 juillet 1679, dans l'aſſemblée publique qui ſe tint pour la réception de M. *Verjus*, Comte de *Crecy*. Vers la fin de ſon diſcours, l'Orateur s'exprime ainſi :

« Mais, Meſſieurs, laiſſez-moi oublier » que je ſuis en votre préſence ; laiſſez-moi » jouir de la douce imagination que je » parle à ce grand Prince, & accordez à » mon emportement un honneur que la » fortune a refuſé à mon zele. C'eſt donc » à vous, ô grand Roi ! que j'adreſſerai » déſormais ma parole, & peut-être que

Digitized by Google

» vous l'entendrez du haut de votre trô-
» ne. »

Le reſte du diſcours s'adreſſe en effet au Roi, l'Orateur regardant ſon portrait qui étoit dans la ſalle de l'Académie. Les Prédicateurs en uſent quelquefois ainſi en chaire, dans les panégyriques des Saints, & adreſſent la parole à leur portrait, ou à leur ſtatue. L'*apoſtrophe* de M. *Charpentier* n'étoit donc point ridicule, & on ne la trouveroit point telle dans un Orateur grec ou romain, dans un ancien; mais un moderne eſt jugé plus ſévérement. D'ailleurs cette apoſtrophe pouvoit paroître trop flatteuſe. Enfin les grandes figures ſont les plus ſuſceptibles de ridicule, ne fût-ce que parce qu'elles ſont d'un uſage moins fréquent. Point de milieu, on admire, ou l'on rit.

Il faut avouer, ſans préjudice du reſpect & de l'admiration dûs à Louis XIV, que ce Prince s'eſt laiſſé donner trop de louanges & des louanges exceſſives. On lui rendoit une eſpece de culte; on *l'adoroit*. Mais il y a deux manieres *d'adorer* les Rois, l'admiration & l'amour. On adoroit *Louis le Grand*; on adore *Louis le Bien-aimé*.

Du vivant même de *Louis XIV*, on a oſé, & ailleurs que dans la Chaire Evangélique, on a oſé, dis-je, l'avertir de

Digitized by Google

craindre la flatterie, & l'orgueil qu'elle inspire. On a osé lui insinuer que par cet orgueil, il pouvoit ternir la gloire de ses exploits, & perdre le mérite de ses vertus. M. de F. citoit volontiers deux vers d'une piece adressée à ce Monarque, & dont l'Auteur lui étoit inconnu.

Le Démon Duelliste & le Blasphémateur
Cherchent à se venger par le Démon flatteur (1).

La Bruyere a eu le courage de s'élever contre les louanges données à *Louis XIV* dans les prologues des Opéras. C'est dans la préface que j'ai déja citée, de son discours de réception à l'Académie françoise, où répondant aux critiques qu'en avoient faites les *Théobaldes* (c'est le nom qu'il leur donne), il dit : « Si ma harangue n'é-» toit pas en effet composée *d'un style affec-*» *té, dur & interrompu*, ni chargé de » louanges fades & outrées, telles qu'on » les lit dans les *prologues d'Opéra*, & » dans tant d'Epitres dédicatoires; il ne » faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé » *Théobalde.* (2) »

(1) M. de F. croyoit, mais sans en être sûr, que ces vers étoient de M. *Barbier d'Aucour*, de l'Académie Françoise. J'ignore si la piece d'où ils sont tirés a été imprimée.

(2) Ce qu'on trouve ici en italique, y est aussi dans la *Bruyere*.

Digitized by Google

Sixieme Couplet.

Si tu ne sçavois pas mieux faire,
Lavau, falloit-il imprimer?

J'ai déja dit dans la note sur le 4^e^ couplet, que l'Abbé *de Lavau* lut pour l'Auteur, deux pieces de poésie de M. *Perrault*. Il lut encore l'Epitre de M. *Boyer* au Roi sur la prise de *Mons*, & celle de Madame *Deshoulieres* à M. le Duc *de Bourgogne* sur le même sujet. Toutes ces lectures prouvent qu'il avoit du moins le talent de bien lire, de déclamer, talent, pour l'observer en passant, que tous les Auteurs n'ont pas, lors même qu'ils ont de la voix, & une voix flexible, ce qui n'est pas aisé à expliquer; car il semble qu'avec un pareil organe, il ne faut, pour bien lire, qu'entendre & sentir ce qu'on lit. Or, un Auteur entend & sent son propre ouvrage. Quoi qu'il en soit, l'Abbé *de Lavau* prononça un discours de sa façon sur la prise de *Mons*. Il débute de la maniere suivante.

« Pour contribuer à la solemnité de cette journée, je voudrois bien, je l'avoue, » faire quelque autre chose que de lire les » ouvrages des autres, &c. »

Vient ensuite l'éloge du Récipiendaire

M. de F. J'en ai cité une partie dans le *Mercure* de juin, page 81.

Ce discours de l'Abbé de *Lavau* ne se trouve que dans le recueil de l'Académie de 1691. On l'a omis dans celui des harangues en 4. vol. in-12, & sans doute comme trop médiocre.

Septieme Couplet sur MM. Boyer & le Clerc.

Vieux Albigeois, &c.

Ils étoient l'un & l'autre d'*Alby*. On connoît les deux épigrammes de *Racine* sur *l'Iphigénie de le Clerc*, & sur la *Judith de Boyer*; elles sont dans la derniere édition de ses œuvres.

Huitieme Couplet.

Touchant les vers de Benserade, &c.

Je ne puis dire sur cette piece que ce que j'en trouve dans le *Journal* de M. *de Beauval* à l'occasion de la réception de M. de F. « M. *de Benserade*, *dit le Journaliste*, fit la clôture de la séance, par la » lecture d'une piece de sa façon, sous le » titre de *Caprice*, laquelle ne sentoit rien » moins que la sécheresse de son âge qui » approche de 80 ans. » *Histoire des ouvrages des Sçavans*, *mai* 1691, *t.* 7.

Digitized by Google

Voilà comme la même piece & le même Auteur ſont loués par les uns & cruellement déchirés par les autres. Tout Ecrivain doit s'y attendre. M. de F. l'a dit dans les quatre vers ſuivans, faits dans ſes dernieres années.

Dans la lice où tu vas courir
Songe un peu combien tu hazardes ;
Il faut avec courage également offrir,
Et ton front aux lauriers, & ton nez aux nazardes.

On peut voir le portrait de *Benſerade* dans la *Bruyere*, ſous le nom de *Théobalde*, chapitre *de la ſociété & de la converſation*. C'eſt *Benſerade* vieilli, & très-reſſemblant, malgré la *charge* ordinaire au Peintre. Il eſt inconcevable que la *Bruyere* ait oſé publier de pareils portraits, du vivant même de leurs originaux. Cependant ſon livre en eſt plein, & dut lui faire bien des ennemis, peut-être auſſi des amis. En déchirant certaines gens, il plaiſoit à d'autres.

M. de F. qui avoit beaucoup connu *Benſerade*, en citoit volontiers pluſieurs traits, les uns pleins de ſel & d'eſprit (1),

(1) Comme ce qu'il dit à *Racine* : « Si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer M. *Corneille*, » c'étoit vous ; vous ne l'avez pourtant pas enterré. » C'eſt M. de F. qui nous a conſervé ce

les autres ingénieux encore, mais de mauvais goût, des jeux de mots, plaisans néanmoins, & M. de F. ne les donnoit que pour ce qu'ils étoient. *Benserade* lui-même n'en faisoit guere plus de cas; du moins il s'étoit moqué de ceux qui se plaisent à dire de pareilles pointes; & M. de F. se souvenoit de deux vers d'un de ses Ballets, où l'un des personnages disoit de *Jupiter*, représenté par un Seigneur de la cour, diseur de mauvais bons mots:

Jupiter descend même à la tutlupinade;
Chez les pauvres mortels on ne va point plus bas.

La suite dans le Mercure prochain.

bon mot, souvent cité depuis, & très-connu aujourd'hui.

L'AMOUR ATTRAPÉ.

Belle Thémire, sous vos doigts,
Quand un ruban, couleur de rose,
Eut subi la métamorphose
Qu'il attendoit de votre choix,
Je vis l'enfant malin qui vous regardoit faire,
Déchirer le cordon qui portoit son carquois.
Il cesse, dit-il, de me plaire:
Celui-là m'ira mieux, je crois.

Digitized by Google

Thémire n'oſera regretter un ouvrage
Dont ſe ſera paré l'Amour.
Il peut bien de mon corps ne faire pas le tour ;
Mais j'y trouve un autre avantage :
Je n'en eus jamais de mieux fait ;
Et quoique celui que je quitte,
De ma mere ſoit un bienfait,
Jamais il n'eut tant de mérite.
Ces plis ingénieux viennent de m'enchanter.
Que je vais dans le Ciel reparoître avec grace ! ...
L'Amour dit, puis remet le collier à ſa place,
Et ne s'attendoit pas que vous alliez l'ôter.
Déja de ſon carquois il avoit défait l'autre,
Quand il ne trouve plus le vôtre.
Ce Dieu ne fut pas fin alors ;
Il s'abandonne à des remords :
Il contoit ſur une parure
Dont il s'étoit promis un charme tout nouveau.
Pour raccommoder ſa ceinture,
Il n'avoit plus que ſon bandeau.
Vous aviez donc eu la malice
De le mettre dans l'embarras ?
L'Amour pleuroit, votre juſtice
Devoit le tirer de ce pas.
Vous remontrâtes votre ouvrage,
Il n'en falloit pas davantage ;
L'Amour eſt prompt, il s'en ſaiſit ;
Ses pleurs couloient, mais il ſourit ;
Je craignois : .. mais je le vis tire ;

Digitized by Google

L'Amour souvent est furieux.
Vous l'aviez attrapé, Thémire,
Vous avez plus fait que les Dieux.

ÉPITRE (1).

O bel objet desiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Chéré!
Que n'êtes-vous où nous sommes?
Jamais plus juste desir
N'anima mon cœur sincere.
Les Belles faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir.
C'est ici le pur asyle
De ces plaisirs tant aimés:
La paix les a renfermés
Dans ce Prieuré tranquille.
Hyer il en étoit plein.
J'en vois naître aujourd'hui mille;
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin;

(1) *Comme cette jolie piece est de M. Piron, dont on vient de publier les Œuvres, & qu'elle ne s'y trouve pas, nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs de l'insérer ici. Quand même elle auroit déja paru dans quelque Recueil périodique, la réimpression en sera toujours agréable, & l'on n'aura pas la peine de l'aller chercher ailleurs.*

Digitized by Google

C'eſt que le temps ſoit mobile,
Et que ſon ſable inhumain
Marque déja le chemin
Qui nous rappelle à la ville.
Décrirai-je ces plaiſirs
Que ramene chaque Aurore,
Plus riants que les Zéphyrs,
Quand ils vont careſſer Flore ?
Pourquoi les décrire ? hélas !
Un ſeul mot les rend croyables,
Et vante aſſez leurs appas.
Ils m'ont rendu ſupportables
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux cependant les peindre
Pour occuper mon loiſir.
Y puiſſai-je réuſſir
De maniere à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y deſira !
Des plaiſirs, en ce cas là,
Parfait ſeroit l'aſſemblage !
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux perſonnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux ſont fous & deux ſont ſages.
Providence en tout ceci :
Mêlange, qui Dieu merc,
Sans relâche nous balotte,

Digitized by Google

Et nous promene à grands pas ;
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un Quatrain de notre espece ;
Et voyez courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
Tantôt des regles en jeu,
Et tantôt les purs caprices ;
Voilà pour les gens du lieu,
Voici quant à ses délices.
Sçachez que premiérement
Le prieural hermitage
Consiste en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Très-bien conçu pour l'usage :
Tout s'y resserre ou s'étend,
Selon son juste mérite.
C'est pour cela, dit l'Hermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la Chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite
De la cave aux galetas
Voit cette sentence écrite :
Courte Messe & longs repas.
Rien ne manque aux délicats ;
Cuisine en ragoûts féconde,
Cave où le Nectar abonde,

Et la glaciere à deux pas :
Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelas,
Doux ſommeil entre deux draps :
Un calme dont rien n'approche :
Jamais le moindre fracas
De carroſſe ni de cloche :
Paix, bombance, liberté ;
Liberté ſans anicroche :
L'horloge, à la vérité
(Qui voudra nous le reproche)
Rarement eſt remonté ;
Mais non pas le tourne-broche.
Une autre félicité,
Après Bénédicité,
C'eſt de voir par la fenêtre
De notre ſalle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraize qui vient de naître ;
De voir la petite faux
Moiſſonner, à notre vue,
Là, de jeunes artichauds,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier & l'eſtragon,
Qui tout à l'heure en ſalade,
Vont piquer près du dindon.
L'appétit le plus malade.
Du même lieu nous voyons
Venir l'innocence même ;

Digitized by Google

Lyſe qui, ſur des clayons,
Nous apporte de la crême
Blanche un peu plus que ſa main,
Mais moins blanche que ſon ſein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Où ne toucherent jamais,
Ni Capron, ni Carmeline:
C'eſt elle auſſi qui, le ſoir,
En cent poſtures gentilles
(Où je voudrois bien vous voir),
Dreſſe & redreſſe nos quilles;
Jeu tout des plus innocens,
Où, pour aiguiſer nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons du temps,
Avant que le ſoupé ſonne.
Le quillier eſt dans un bois,
Qui touche à la maiſonnette:
Bois d'une beauté complette,
Triſte & charmant à la fois:
Bois ſemblable aux lieux terribles,
Où loin des profanes yeux,
Les Druides & leurs Dieux
Se rendoient inacceſſibles
A nos crédules Ayeux;
Mais dans ces cantons paiſibles,
Et moins ſuperſtitieux,
Bois où l'Amour a des armes,

Digitized by Google

A qui l'auſtere pudeur
Se ſoumettroit ſans alarmes :
Bois où, même avec douceur,
Dans le plus cruel malheur,
L'Amant verſeroit des larmes :
Bois où tout, juſqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Jamais en effet l'Amour
Ne trouveroit un ſéjour
Plus propre à ſon badinage.
Qu'il y ſeroit amuſé !
Car je le ſçais par uſage,
C'eſt un enfant aviſé :
Dans un Quinconce, il eſt ſage ;
Mais plus l'endroit eſt ſauvage,
Plus il eſt apprivoiſé.
Diſparoiſſez, lieux ſuperbes,
Où rien ne croît au hazard,
Où l'arbre eſt l'enfant de l'art ;
Où le ſable, au lieu des herbes,
Nous attriſte le regard ;
Lieux, où la ſotte induſtrie
Arrondit tout au cizeau,
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide ſymmétrie,
Et de l'ennuyeux niveau.
Ici, l'auguſte nature,
Dans toute ſa majeſté,

Digitized by Google

Offre une vive peinture
De la noble liberté,
Sublime & toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit.
Sa variété révele
Une reſſource éternelle,
Que jamais rien ne tarit.
Qu'en ce point l'art eſt loin d'elle!
Son chef-d'œuvre ſe décrit;
Mais la beauté naturelle
Reſte au deſſus du réeit.
Sous l'épais & haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Les temps, la hache & l'orage,
Je me retrace l'image
De l'engageante Chéré.
Ah! qu'au fonds de ce boccage
Son aſpect ſeroit charmant!
Les beaux lieux! l'heureux moment!
Que de fleurs ſur ſon paſſage!
Que de ſoupirs éloquens!
Que les gages de ma flamme
Seroient tendres & fréquens!
Mais où s'égare mon ame?
O bel objet deſiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Chéré!
Que n'êtes-vous où nous ſommes?

A Saint-Ouën, le 24 Juin 1730.

Digitized by Google

Le mot de l'Enigme du Mercure de Mars eſt *le Manchon*. Celui du Logogryphe eſt *Bourſe*, dans lequel on trouve *brou, os, or, roue, ove, Burſe, ours, bourre, obus, orbe, rue, bouſe, ſorbe, bure, ruſe, roſe, boue, ro, buſe, robe.*

ENIGME.

J'offre à tes yeux, ami Lecteur,
Un lieu ſouvent plein d'horreur,
Dont l'orgueil des Héros s'honore;
Que le ſimple vulgaire abhorre,
Quoique ſa curioſité
Le cherche avec avidité.
Aux appas d'Iris inſenſible,
Elle ſçait me rendre flexible.
Le Guerrier vigilant me craint;
Le Moine en me quittant ſe plaint.
Je ſuis l'écueil du mariage,
Ce qui convient à tout âge,
Au Potentat comme au Berger:
En un ſeul mot, pour abréger,
Je ſuis un vrai lieu de miſere
Au Louvre comme à la chaumiere.

Par Mlle de la Boiſſierre, à Moulins.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Quoique d'un grand uſage à la cour, à la ville,
Chez la ruſtique gent, je ne ſuis guere utile.
Qu'on diviſe en deux mes huit piés,
On aura dans les deux moitiés
Un bénéfice, enſuite un os de bête ou d'homme.
En les tranſpoſant tous, qu'on combine, on produit
Un Muſulman, un Empereur de Rome;
Tout ce qui n'eſt pas doux, tout ce qui n'eſt pas cuit:
Ce qui ſert de paſſage
A la ville, au village:
L'oppoſé du néant;
Certain terme qui fixe un grand événement,
Dans la chronologie,
D'où partent les Sçavans
Pour ſupputer les ſiecles & les ans:
Une riviere en Normandie,
Dont la Seine reçoit les eaux:
L'Iſle où régna Minos:
Ce qui fait que le Nil, en répandant ſon onde,
Rend l'Egypte féconde:
Une épithete adaptée aux oiſeaux,
Une ville au pays de Caux:

Digitized by Google

Un volatile, un grand Seigneur en France ;
Tout ce qu'on fait avec décence :
L'eau du globe terreſtre, élevée en vapeurs ;
Ce que doit faire un Peintre employant ſes couleurs :
Tout ce qui n'eſt pas dur, tout ce qui n'eſt pas tendre ;
Tout ce qui n'eſt pas habillé,
&c. Mon nom eſt aſſez détaillé,
Pour que l'on puiſſe le comprendre.

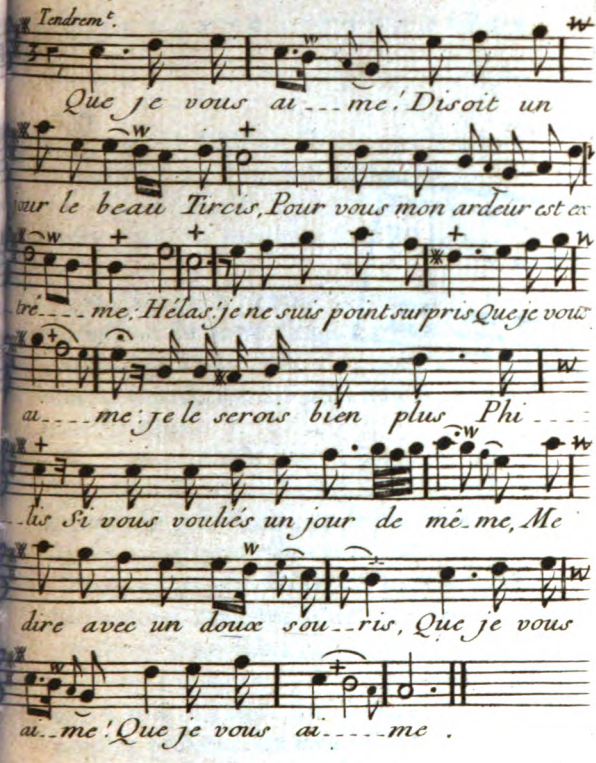
A S. N. lez-Senlis.

CHANSON.

QUE je vous aime !
Diſoit un jour le beau Tircis,
Pour vous mon ardeur eſt extrême :
Hélas ! je ne ſuis pas ſurpris
Que je vous aime ;
Je le ſerois bien plus, Philis,
Si vous vouliez un jour de même
Me dire avec un doux ſouris :
Que je vous aime !

Digitized by Google

Air par Mr. Légat de Furcy.



ai par Mlle Labassée. Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ŒUVRES d'Alexis Piron, avec figures en taille-douce d'après le deſſein de M. Cochin. 3 volumes *in* 12. *A Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques. Prix 7 liv. 10 ſ. brochés.

Ces Œuvres ſi juſtement attendues, n'ont pas beſoin de notre éloge. La meilleure façon de les louer, eſt d'en nommer l'Auteur. Sa célébrité dit plus que le plus fort panégyrique.

La Métromanie, cette piece de génie, & vraiment créée, ſuffiroit ſeule pour immortaliſer M. Piron, & le placer au rang de nos premiers Poëtes comiques.

L'ouvrage eſt diviſé en trois volumes. Le premier contient l'*Ecole des Peres*, comédie en cinq actes, plus connue ſous le titre *des Fils ingrats*, & Calliſthene tragédie. L'une & l'autre ſont précédées de deux amples préfaces. Le ſecond tome renferme *les Courſes de Tempé*, paſtorale en un acte, avec une préface & un divertiſſement. *Di-*

Digitized by Google

thyrambe ſur la convaleſcence du Roi. Poëme de Fontenoi, ou Eſſai d'un chant pour ſervir à un poëme héroïque de *la Louiſiade, anecdote comique & littéraire* au ſujet des deux pieces précédentes. *Odes ſacrées, Guſtave Vaſa*, tragédie, précedée de deux Epîtres & d'une préface. Le troiſieme contient la *Métromanie*, comédie en cinq actes, & *Corſés* tragédie. Chacune de ces pieces a ſa préface. Il eût été à ſouhaiter que l'Auteur eût un peu diminué le volume de ſes préfaces, & augmenté celui de ſes pieces fugitives, parmi leſquelles il y en a un grand nombre de charmantes : telle eſt ſon Epître à Mlle. Chéré, dont nous avons enrichi la partie fugitive de ce Mercure.

Cette édition fait honneur au Sr. Ducheſne. Elle eſt élégante & faite avec ſoin : ce qui ſurtout y ajoute un nouveau prix, ce ſont les gravures qui la décorent. Elles ſont de la plus grande beauté & dignes de l'ouvrage.

L'HISTOIRE de M. le Marquis de Creſcy, traduite de l'Anglois par Madame de ***. *A Amſterdam*, ſans nom de Libraire, & ſe trouve à *Paris* à la porte du Palais Royal, 1758. 1 vol. *in*-12. Prix 1 liv. 16. ſ.

Ce Roman mérite ſon grand ſuccès. Il réunit tout ce qui peut plaire. Les graces du ſtyle, la chaleur de l'intérêt, la déli-

Digitized by Google

cateſſe des ſentimens, la vérité & la variété des caracteres. Les réflexions y ſont courtes, priſes dans l'uſage du monde, & toujours en action. Il joint au mérite des détails celui de l'enſemble, & nous penſons qu'il ſeroit un chef-d'œuvre en ſon genre, s'il ne péchoit par le dénouement. Nos tragédies ſe terminent par le fer, & nos romans par le poiſon. Celui que l'Auteur emploie dans cette hiſtoire, fâche d'autant plus que la femme du Marquis de Creſcy a l'ame trop vertueuſe & les paſſions trop douces, pour mourir d'une mort ſi tragique, & qui ne ſeroit vraiſemblable que dans une amante d'un caractere impétueux & d'un amour emporté. Nous eſpérons que l'extrait que nous donnerons de cette brochure dans le Mercure prochain, juſtifiera notre éloge & notre critique.

Le Spectacle des beaux Arts, ou Conſidérations touchant leur nature, leurs objets, leurs effets & leurs regles principales, avec des Obſervations ſur la maniere de les enviſager, ſur les diſpoſitions néceſſaires pour les cultiver, & ſur les moyens propres pour les étendre & les perfectionner. Par M. Lacombe Avocat, un volume *in*-12. *A Paris*, chez *Hardy*, Libraire, rue S. Jacques au-deſſus de celle de la Parcheminerie, à la Colonne d'Or, 1758.

Digitized by Google

Le Spectacle de la nature, ouvrage de M. Pluche, a fait naître à M. de Lacombe, ainsi qu'il le dit dans sa préface, l'idée de présenter le spectacle des beaux arts. L'exécution d'un plan si vaste demanderoit plusieurs volumes. L'Auteur ne donne aujourd'hui que celui-ci qu'on pourroit appeller le premier; car il nous apprend que son succès l'encouragera à en publier plusieurs autres.

Le volume est divisé en trois parties, dont la premiere contient des réflexions générales sur les beaux arts, la seconde traite de la Poésie, & la troisieme de la Musique.

Dans les généralités sur les arts, on trouve un examen sur la disposition & les talens nécessaires pour y réussir. L'Auteur y considere les obstacles qui ont pu empêcher leur établissement, ou retarder leurs progrès, les causes de leur décadence, les avantages qu'ils procurent, & les grandes époques de leurs triomphes. Toutes ces questions traitées succinctement, servent d'introduction au détail des arts qui sont la matiere des autres parties.

Les différens genres de poésie sont l'objet de la seconde partie, qui n'est, à proprement parler, qu'une poétique. Le zele éclairé de l'Auteur y propose différentes

Digitized by Google

vues, qui mériteroient d'être réalisées. Par exemple, nous ne pouvons qu'applaudir au nouveau genre de comédies lyriques dont il voudroit enrichir la scene françoise.

» Le poëme tragique (dit l'Auteur page » 157) n'est point la seule richesse que le » théâtre lyrique peut acquérir : il est en» core en droit de s'approprier le genre co» mique, c'est-à-dire, les pieces de ca» ractere, les pieces d'intrigue & celles de » sentiment. Le comique de caractere sur» tout peut être pour ce théâtre d'une ress» source infinie. Il fournira au Poëte & » au Musicien un moyen sûr de sortir de » la monotonie éternelle d'expression mê» lées, & de sentimens doucereux qui ca» ractérisent ordinairement nos opéra ly» riques. Quels sujets plus féconds, quels » traits plus marqués, quels tableaux plus » intéressans peuvent exercer le talent du » Musicien, que les caracteres d'un Joueur, » d'un Misanthrope, d'un Avare, d'un » Jaloux, d'un Grondeur! &c. »

Ce que l'Auteur dit dans sa troisieme partie, *sur le sujet du chant* qui doit toujours être pris dans l'expression simple & naturelle de la chose qu'on veut représenter, est une très-bonne leçon pour la plûpart des Musiciens modernes, qui ne re-

Digitized by Google

cherchent que des ornemens ambitieux. Ce chapitre mérite d'être lu avec attention. En général, cette troiſieme partie renferme, pour la plûpart des lecteurs, des choſes neuves & moins familieres que tout ce qui regarde la poéſie.

Les fables Egyptiennes & Grecques dévoilées & réduites au même principe, avec une explication des Hiéroglyphes & de la guerre de Troye. Par Don Antoine Joſeph Pernety, Réligieux Bénédictin de la Congrégation de St. Maur, *in*-12 tome premier 580 pag. tome ſecond 627. *A Paris*, chez *Bauche*, Libraire, quai des Auguſtins, à Sainte Génevieve & à Saint Jean dans le déſert 1758.

Depuis longtemps la Philoſophie hermétique eſt dans le plus grand diſcrédit. La bonne Phyſique a fait diſparoître toutes ces explications myſtiques des fables anciennes. En nous dévoilant la vérité, elle a jetté le plus grand ridicule ſur les erreurs monſtrueuſes que les Adeptes ont cru être la ſcience de la nature.

Don Pernety a oſé braver cette dériſion générale jettée ſur la ſcience hermétique. Armé de la plus vaſte & de la plus profonde littérature, il a réuni dans un corps d'ouvrage méthodique, les explications que les Alchymiſtes ont donné des fables Egyptiennes

Digitized by Google

Egyptiennes & Grecques. Lorſque ce ſecours manque à l'Auteur, il y ſupplée par des explications de ſa façon. Enfin il a formé un corps complet de ſcience hermétique.

Il ne ſeroit pas poſſible de faire connoître l'immenſité des choſes ſingulieres & extraordinaires que contient cet ouvrage : nous nous contenterons d'en rapporter quelques traits qui puiſſent indiquer aux ſecteurs le ton dont il eſt écrit.

Il y eſt dit, par exemple (page 209.) que les métaux ont deux ſortes de maladies. « La premiere eſt appellée originelle » & incurable, la ſeconde vient de la di» verſité du ſoufre qui fait leurs imperfec» tions, ſçavoir la lepre de Saturne, la » jauniſſe de Vénus, l'enrhumement de » Jupiter, l'hydropiſie de Mercure & la » galle de Mars. »

Lorſque Don Pernety parle de Vénus, il dit qu'il voit clairement ce que les Anciens ont voulu exprimer par ſes adulteres avec Mars, & par ſon mariage avec Vulcain.

« Ce dernier étant le feu philoſophique » (t. 2, pag. 112), eſt-il ſurprenant qu'il » ait été marié avec la matiere des Philo» ſophes ? S'il ſurprit cette Déeſſe avec le » Dieu de la guerre, c'eſt que la couleur

Digitized by Google

» de rouille de fer semble être tellement
» unie avec la couleur citrine & safranée
» appellée Vénus, qu'on ne les distingue
» qu'après que le rouge est dans tout son
» éclat. Alors Mars & Vénus se trouvent
» pris dans les filets de Vulcain, & le soleil
» qui les y voit, les décele ; car la couleur
» rouge est précisément le soleil philosophi-
» que. Le fruit de l'astre lunaire (pag. 301)
» est Adonis, ou l'or philosophique que les
» Nayades & les Nymphes reçoivent à sa
» naissance. Il naît en effet au milieu de
» l'eau mercurielle qui le nourrit, & a
» soin de lui jusques à sa perfection.

» A mesure qu'Adonis grandit, il de-
» vient beau de plus en plus. N'est-ce pas
» la couleur de l'or philosophique qui se
» fortifie & devient plus brillante ? Vénus
» en devient éperduement amoureuse &
» l'accompagne dans les divertissemens
» qu'il prend à la chasse. Rien de plus sim-
» ple que cela ; il ne pouvoit pas même se
» faire que Vénus ne l'aimât éperduement,
» & qu'elle ne l'accompagnât pas jusqu'au
» moment malheureux où Adonis fut mu-
» & mourut. En voici la raison. La pierre
» passe de la couleur blanche à la safranée,
» appellée Vénus par les Philosophes. Pen-
» dant que cette couleur dure, il se fait
» une circulation de la matiere dans le va-

Digitized by Google

» se : c'est la chasse où Vénus suit Adonis, » La couleur de rouille qui succede à la » safranée, est nommée Mars. Voilà le sanglier que Mars jaloux envoie contre Adonis. Celui-ci meurt de la blessure, parce qu'il ne reste plus rien de volatil en lui. Vénus conserva même après la mort de son amant, l'amour qu'elle avoit pour lui, parce que la couleur rouge que l'Adonis philosophique prend dans sa fixation, conserve toujours une partie de cette couleur safranée qu'il avoit pendant qu'il chassoit avec Vénus. Les roses que le sang de cette Déesse teignit en rouge pendant qu'elle couroit au secours de son amant, ne signifient autre chose que la couleur rouge qui succede à la blanche par l'entremise de la safranée »

Aux yeux de Don pernety, le siege de Troye n'est qu'une opération de chymie exprimée par des allégories. Les Héros ne lui paroissent que des alembics, leurs combats sont des distillations, & la prise de la Ville après dix ans de travaux, est la composition de l'or philosophique après des opérations très-fatiguantes.

DICTIONNAIRE Mytho-Hermétique, dans lequel on trouve des allégories fabuleuses des Poëtes, les métaphores, les énigmes & les

Digitized by Google

termes barbares des Philosophes Hermétiques, expliqués par le même Auteur & chez le même Libraire.

Ce dictionnaire est une suite de l'ouvrage dont nous venons de rendre compte. Il en forme comme le 3^e. volume.

Traité de la paix intérieure, en 4 parties, seconde édition revue, corrigée & augmentée par l'Auteur, & mise dans un meilleur ordre. *A Paris*, chez Claude *Hériſſant*, fils, Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or & aux trois Vertus, 1758.

Traités choisis de S. Augustin Evêque d'Hippône sur la grace de Dieu, le libre arbitre de l'homme, & la prédestination des Saints, fidélement traduits sur la nouvelle édition latine de ces mêmes traités, imprimée à Rome en 1754 avec les permissions ordinaires, & dédiée au Pape Benoît XIV, en 2 volumes in-12. *A Paris*, chez P. G. *Cavelier*, Libraire, rue St. Jacques, au Lys d'or, 1758.

Les Elemens de sections coniques démontrées par synthese, ouvrage dans lequel on a renfermé le petit traité des sections coniques de M. de la Hire, par M. Mauduit, Professeur de Mathématiques, un volume

Digitized by Google

in-8°. A Paris, chez *Desaint & Saillant*, Libraires, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le collége, 1757.

Il y a deux méthodes en usage dans les Mathématiques, l'analyse & la synthese. Celle-ci appuyée sur des principes évidens ou des propositions clairement démontrées, marche d'un pas lent, mais assuré, à la démonstration des vérités qu'elle annonce. Elle ne parle que par théorêmes, & tous ses pas sont éclairés par le flambeau de l'évidence. Au contraire, l'analyse suppose d'abord ce qui est en question, & selon que la chaîne de ses conséquences la conduit à quelque vérité ou à quelque absurdité, elle en conclud la vérité ou la fausseté de son hypothese.

La premiere de ces méthodes, comme la plus capable d'éclairer l'esprit, est celle qui a été suivie dans ces nouveaux élemens de sections coniques. Ce ne sont pas ici des calculs algébriques qui conduisent par des routes inconnues; mais des propositions clairement démontrées, qui mettent la vérité dans tout son jour. On doit applaudir au zele infatigable de l'Auteur. Il a renouvellé les méthodes rigoureuses de l'ancienne géométrie: il lui eût été plus aisé de traiter les coniques par analyse; mais son ouvrage eût été beaucoup moins utile.

Digitized by Google

L'Auteur avertit dans sa préface, que le livre qu'il présente au Public, n'étoit dans son principe qu'une nouvelle édition des élémens de M. *de la Hire*. Il a suivi le plan de cet Auteur, sans en copier les démonstrations qui ne lui ont pas toujours paru rigoureuses, ni clairement exprimées. Ce sont ici des élemens synthétiques à la portée des commençans. En un mot, ce livre peut servir d'introduction à tous les autres faits sur la même matiere, & même au grand traité des sections coniques, qui passe pour un des plus difficiles & un des plus beaux ouvrages que nous ayons en ce genre.

Chaque section conique est traitée en particulier. La parabole, l'ellipse & l'hyperbole forment autant de livres. L'Auteur passe ensuite à la considération de toutes ces figures dans le cône. Il rend sensible la maniere dont elles s'y engendrent, & achève d'en faire connoître les propriétés élémentaires. Il est à souhaiter que cet ouvrage fasse renaître le goût de la synthese un peu trop abandonnée.

La Trigonométrie Sphérique, résolue par le moyen de la regle & du compas, d'où l'on tire une maniere très-aisée & très lumineuse de la résoudre par les sinus. Par M. Siméon

Digitized by Google

Valette. *A Bourges*, chez la veuve *Boyer*, & *à Paris*, chez *Barbou*, rue Saint Jacques.

Cet Ouvrage que nous avions simplement annoncé dans le premier volume d'Octobre de l'année derniere, & qui est d'un assez petit volume, puisqu'il ne contient pas 150 pages *in*-8°, nous a paru estimé des Connoisseurs. La pratique de la trigonométrie sphérique y est arrangée de façon, qu'elle n'exige la connoissance d'aucune théorie, de maniere qu'il n'est point de commençant qui n'en puisse faire usage. On y trouve tous les cas résolus sans ambiguité & sans difficulté, à l'exception de ceux qui sont nécessairement indéterminés. L'Auteur suppose connue la trigonométrie rectiligne, à laquelle il semble en effet qu'il n'y a plus rien à ajouter; il n'a pas jugé à propos, & avec raison, de grossir son livre de ce qui se trouve ailleurs. Le tout est terminé par un traité de gnomonique, où l'Auteur a renfermé en 30 pages ce qu'on peut dire de plus intéressant sur cette science, & ce qui a produit de beaucoup plus gros volumes. Mais afin qu'on ne nous en croye pas sur notre seule parole, nous allons mettre sous les yeux du Lecteur l'approbation que l'Académie des Sciences a donnée à cet Ouvrage.

Digitized by Google

Extrait des Regiſtres de l'Académie royale des Sciences, du 3 Septembre 1755.

Nous avons examiné, au nom de l'Académie, un Ouvrage qui a pour titre, *La Trigonométrie Sphérique réſolue par le moyen de la regle & du compas, d'où l'on tire une maniere très-aiſée & très-lumineuſe de la réſoudre par les ſinus; par M. Siméon Valette.*

Avant l'invention des logarithmes, on réſolvoit déja les triangles ſphériques par des proportions entre les ſinus ou tangentes des parties connues, & les ſinus ou tangentes des parties cherchées; mais pour abréger ces proportions, qui ſuppoſoient des multiplications & des diviſions de ſinus, on avoit imaginé la méthode de la proſtaphereſe, qui devenoit fort ſimple par le moyen de la regle ſuivante.

Si le rayon du cercle eſt au ſinus d'un angle A, comme le ſinus d'un angle B eſt à un quatrieme terme, on pourra trouver ce dernier terme ſans aucune multiplication, en prenant la moitié de la ſomme des ſinus, de la ſomme & de la différence de l'arc B, & du complément de l'arc A. C'eſt ainſi qu'on pouvoit trouver d'une maniere ingénieuſe dans les anciennes méthodes, un ſecours que *Neper* a rendu plus général par la découverte des loga-

Digitized by Google

rithmes. *Snellius* dit à la page 152 de sa Trigonométrie, publiée par *Hortensius* en 1627, que *Regiomontanus* s'en étoit servi le premier pour trouver la hauteur du soleil, étant donné l'angle horaire; il réduisoit aussi à peu près par une semblable méthode, les produits des sinus ou des cosinus, à des sommes ou à des différences de sinus ou de cosinus simples.

Cette prostaphereſe servoit admirablement à résoudre les triangles sphériques obliquangles, sans les réduire à des triangles rectangles, & au moyen d'une seule multiplication, les autres analogies se faisant par la prostaphereſe: alors elles étoient tirées des triangles rectilignes que formoient les sinus ou les cosinus des côtés cherchés; ce que l'on a appellé quelquefois *méthode de projection*.

Cette voie de résolution a presque été oubliée des Astronomes depuis l'invention des logarithmes; si ce n'est que les Géometres y sont toujours retombés, lorsqu'ils ont exprimé par des équations les propriétés des triangles sphériques.

Par exemple, pour exprimer le rapport qu'il y a entre les trois côtés d'un triangle sphérique & un de ses angles, on trouve une équation composée de trois termes, & chaque terme de trois dimensions, tous

Digitized by Google

les facteurs étant des sinus ou des cosinus des côtés donnés ; ce qui indique les trois analogies de la méthode précédente.

L'Auteur de cet Ouvrage déja connu par son talent pour les belles-lettres, & également versé dans les mathématiques, a cherché une maniere de simplifier les projections : il les réduit à des opérations simples que les personnes les moins instruites peuvent mettre en usage pour éviter de se tromper dans le calcul, & à des figures planes par le moyen desquelles on apperçoit tous les rapports qu'il y a entre les quantités données & les quantités inconnues. Par exemple étant donnés l'hypoténuse & un angle, l'Auteur en déduit par une opération graphique assez simple, un triangle rectiligne dans lequel on apperçoit sept à huit analogies différentes, qui peuvent indifféremment servir à trouver le côté que l'on cherchoit. *Clavius*, dans son *Traité des Astrolabes*, avoit aussi donné la maniere de trouver les différentes voies qui conduisoient à une même solution.

La premiere partie de cet Ouvrage traite de la pratique seule des triangles sphériques rectangles : cette partie comprend pour chaque cas l'opération graphique propre à trouver la quantité qu'on cherche, & la proportion qui sert à la trouver.

Digitized by Google

par le calcul : on y trouve pour chaque cas autant de figures (1), qu'il peut y avoir de variétés dans les especes des côtés ou des angles.

La seconde partie comprend la pratique des triangles obliquangles, dont les opérations graphiques se trouvent presque aussi simples que celles des triangles rectangles.

La troisieme partie comprend la théorie des triangles rectangles, c'est-à-dire les démonstrations qui conviennent à toutes les constructions des deux premieres parties, dans lesquelles l'Auteur avoit voulu séparer ce qui n'est que d'usage, des démonstrations qui ne sont à l'égard du praticien que de pure curiosité.

Ces démonstrations ne supposent que les définitions les plus simples de la nature des triangles sphériques, pourvu que l'on conçoive les plans relevés les uns sur les autres, suivant les angles droits ou obliques qu'il font réellement dans la sphere. La difficulté qui naît de cette espece de fiction essentielle dans toutes les démonstrations stéréométriques, est commune à toutes les méthodes de trigonométrie sphérique ; mais on trouve dans celle-ci l'avan-

(1) On a trouvé le moyen d'abréger le nombre de ces figures.

Digitized by Google

tage de supprimer la quantité de propositions préliminaires dont certaines méthodes sont chargées, & de réduire tout à quelques définitions faciles à comprendre.

La quatrieme & derniere partie renferme les démonstrations des triangles obliquangles, & de toutes les constructions qu'on a employées dans la seconde partie.

Ainsi les deux dernieres parties présentent les démonstrations de toutes les regles & de tous les préceptes que les deux premieres parties comprennent. L'Auteur fait voir dans le plus grand détail quelles sont les conditions de chaque cas; mais ce qu'il y a de plus utile encore, c'est que par cette méthode l'Auteur détermine dans plusieurs cas entre l'aigu & l'obtus, ce qui ne paroît pas déterminé par les conditions du problême. Par exemple étant donnés deux côtés, & un angle qui ne soit pas compris entre les deux côtés, ou deux angles & un côté non compris entre ces angles, les trois autres quantités peuvent souvent être moindres ou plus grandes que 90 degrés, la projection montre toujours les cas où cette incertitude est essentiellement attachée au problême, & ceux où elle peut être fixée par les conditions supposées. Plusieurs Auteurs ont négligé totalement cette détermination, sous prétexte que

Digitized by Google

dans l'application de la trigonométrie aux questions particulieres, on sçait toujours si ce qu'on cherche est aigu ou obtus ; mais cette raison n'est point exacte : car si on cherchoit, par exemple, dans un lieu connu l'azimuth du soleil par le moyen de sa hauteur, & pour une heure donnée, on ne trouveroit point si sa déclinaison est septentrionale ou méridionale, & si son amplitude est vers le midi ou vers le nord. De même supposé qu'un Navigateur cherchât près de la ligne l'heure & la latitude du lieu par le moyen de la hauteur, de la déclinaison & de l'azimuth du soleil, il ne pourroit sçavoir si sa latitude est méridionale ou septentrionale, ni trouver s'il est plus ou moins de six heures, c'est-à-dire si l'angle horaire est aigu ou obtus.

Les démonstrations de l'Auteur, quoi qu'un peu longues, sont aussi abrégées qu'elles le peuvent être suivant cette méthode : on peut les employer sans perdre de vue le triangle sur lequel on opere, & elles ne supposent pas un aussi grand nombre de principes que les démonstrations de plusieurs autres méthodes. Cet Ouvrage suppose dans son Auteur une parfaite connoissance en cette partie, & il nous a paru qu'il seroit utile au Public. *Signé*, La Caille, Le François, De la Lande.

Digitized by Google

Je certifie le préſent extrait conforme à ſon original, & au jugement de la Compagnie. *A Paris, ce 6 Septembre* 1755. *Signé*, Grandjean-de Fouchi, *Secretaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.*

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, on trouve dans *l'Art de converſer*, au ſujet de *Vaux-le-Peny* cette note, *Jolie campagne près Melun.* Elle a fait prendre le change à bien des lecteurs. Ils m'ont attribué ce poëme, & ſe croyoient d'autant mieux fondés, qu'il a paru dans un ancien journal de *Verdun*, une petite piece de moi en ſtyle payſan, datée de cet endroit. Sur cette idée, j'ai reçu quelques éloges d'une part, & beaucoup de critiques de l'autre; j'avois beau proteſter contre, les Apologiſtes me répondoient qu'il ne falloit pas être ſi modeſte, & les cenſeurs, ſi orgueilleux. Les premiers ſoutenoient que je n'avois encore rien fait d'auſſi bon (jugez, Monſieur, comme mon amour propre devoit être flatté!) & les autres me diſoient ſententieuſement, que le ſort des armes étoit journalier.

Tant que les imputations n'ont été que

Digitized by Google

verbales, je me ſuis contenté d'en rire ; l'impreſſion les confirme, & je romps le ſilence. En parcourant *la France littéraire*, j'y ai vu mon nom avec l'annonce de *l'art de converſer* ; indigné qu'on me couvrît d'un plagiat, j'ai volé chez *Duheſne*, il s'eſt excuſé en ſe rejettant ſur le détail immenſe de ſon *Almanach des Beaux-Arts*, & a fini par m'aſſurer qu'il rectifieroit l'année prochaine cette erreur ; mais elle ſubſiſteroit encore trop longtemps. Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien inſérer promptement ma lettre dans votre Mercure.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur mon déſaveu, je vous envoie quelques (1) feuillets qui me ſont tombés par hazard, de ce poëme ſous le titre de *la converſation ou l'art de converſer* imprimé en 1742 à *Autun* & ſigné du R. P. *Janvier*, Chanoine régulier de l'Abbaye de St. Symphorien de la même Ville. Si c'eſt lui qui l'a récemment diviſé en quatre chants, pourquoi n'avoir pas indiqué que c'étoit une nouvelle édition ? Pourquoi avoir changé le ſéjour de *Meulan* en celui de *Berni*, celui de *Chêne de cœur* en celui de *Vaux-le-Pény*, le nom de *Bignon* en celui de *Cler-*

(1) Nous avons lu ces feuillets, qui juſtifient ce que l'Anonyme avance.

mont, &c. ? Tout ceci m'a bien l'air d'un larcin déguisé ; mais ce n'est point à moi à démêler ce mystere au Public ; il me suffit de le détromper à mon égard.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Anonyme de Chartrait, près Melun.

A Paris, ce 6 Mars 1758.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, la place que vous accordez si gracieusement dans vos Mercures à tout ce qui intéresse les Belles-Lettres, publie votre zele pour leur avancement, & me persuade que vous voudrez bien avoir les mêmes égards pour les observations critiques que j'ai l'honneur de vous adresser. Comme elles ont pour objet un point essentiel à l'histoire des deux Bourgognes, j'ose croire que les Historiens intéressés à fixer enfin nos regards, voudront bien s'y prêter, & qu'ils auront cette attention de donner le texte original qui doit trancher le nœud de la difficulté. Voici ce dont il s'agit :

Jusqu'à la fin du seizieme siecle, le Comté de Bourgogne avoit compté parmi

Digitized by Google

ſes Héros, le célebre Henri, pere du fondateur du Royaume de Portugal (1). L'autorité ſur laquelle les Hiſtoriens de cette Province appuyerent leurs prétentions, paroiſſoit irreprochable : ils y appercevoient un Prélat diſtingué (2), inſtruit & contemporain ; trois caracteres bien capables de faire un titre ſéduiſant, & de captiver les ſuffrages. Ce ſentiment qui jouiſſoit de tout le crédit d'une vérité démontrée, reçut néanmoins une atteinte mortelle en 1596, par l'édition qui ſe fit à Francfort d'un fragment de l'hiſtoire de France, que l'on attribue à un Moine de l'Abbaye de Fleury, qui écrivoit au commencement du douzieme ſiecle.

C'eſt dans ce monument inconnu juſques alors, & tiré du cabinet de Pierre Pithou, que, ſelon les Auteurs de l'hiſtoire généalogique de la Maiſon de France, (3) « on lit page 88, qu'Henri l'un des » enfans du fils de Robert Duc de Bourgo» gne, paſſa en Eſpagne avec d'autres » François au ſecours du Roi Alphonſe

(1) Henri, Comte Souverain de Portugal dès l'an 1094 ou environ, mourut en 1112.

(2) Rodrigue Ximénez, Archevêque de Tolede, qui écrivoit en 1208.

(3) Page 170, édit. de 1726, t. 11.

Digitized by Google

» contre les infideles, qui lui donna en » mariage sa fille naturelle. »

J'avoue qu'une autorité de cette espece, suffiroit seule pour prononcer irrévocablement en faveur de ce qu'elle dépose ; si la maxime qui a sagement établi qu'un fait, pour être cru, feroit préalablement saisi d'un œil ferme, ne permettoit à tout lecteur d'examiner de près le texte qui renverse l'ancien sentiment & qui le détruit. Appuyé de cette loi judicieuse, je dis d'abord que les continuateurs de l'histoire généalogique de la Maison de France, s'étant donné la commission de traiter à fonds cette difficulté, il est étonnant qu'ils n'ayent pas rapporté le texte original du Moine de Fleury, comme on le pratique ordinairement en pareil cas ; par-là ils assuroient au fait contesté une solution qui fixoit sans retour les suffrages, & les disputes seroient absolument terminées.

Cependant, qu'il me soit permis de le dire, tout concourt à nous persuader que les continuateurs ont effectivement prétendu rapporter la piece décisive du fragment : non-seulement ils en citent la page avec soin ; mais encore ils donnent en lettres italiques le texte dont j'ai parlé ci-dessus : deux indices en usage chez tous les Historiens, pour annoncer que c'est à la source

Digitized by Google

même qu'ils ont puisé, & qu'ils parlent sur le vu d'un original. Il est donc en quelque sorte démontré que les continuateurs ont littéralement copié le texte original qu'ils attribuent au fragment de l'édition de Pithou. Or, à quelle objection également forte & sérieuse, le nouveau sentiment & son appui ne sont ils pas exposés ? Parloit-on en 1110 (temps auquel vivoit le Moine de Fleury), un François aussi pur ? Le lecteur aimeroit-il mieux penser que ces Auteurs exacts pour des faits qui ne sont pas aussi intéressans, ont essayé ici de le surprendre ? Mais ne pressons point ce raisonnement, & passons auparavant à un autre exemple.

L'Auteur de l'histoire de Portugal également engagé à faire triompher le nouveau système qu'il adopte, se donne pour avoir consulté à son tour le monument de l'Abbaye de Fleury, comme il est facile d'en juger par ses propres paroles : « Toutes ces opinions (1) ont été détruites dans » un manuscrit trouvé dans l'Abbaye de » Fleury, & imprimé à Francfort par les » soins de Pierre Pithou. Ce manuscrit » l'ouvrage d'un Bénédictin contient tout » ce qui s'est passé depuis 897 jusqu'en

(1) Hist. de Portugal, t. 1, p. 157, & suiv.

» 1110. *Il y parle* de Robert Roi de Fran-
» ce & de ſes deſcendans, juſqu'à Phi-
» lippe I du nom. *On voit par ce manuſ-*
» *crit*, monument qu'on ne peut rejetter,
» que Robert premier Duc de Bourgogne,
» frere d'Henri I du nom, Roi de Fran-
» ce, tous deux fils de Robert le Dévot,
» eut de ſa femme Hermengarde, Henri
» ſon unique héritier; Henri mourut en
» 1067, avant ſon pere, laiſſant de Sy-
» bille de Bourgogne-Comté, Hugues qui
» ſuccéda à ſon ayeul & mourut ſans en-
» fans.... Henry Comte de Portugal, &
» l'Abbé Renaud ».

Qui ne croiroit que cet Auteur a vu ou l'édition faite par Pierre Pithou, ou l'original même ? Pourquoi, s'il a conſulté l'un ou l'autre, n'en a-t-il pas rapporté les propres termes ? Il eſt donc dans le même cas, que les continuateurs qui nous apprennent (1) que le recueil que Pierre Pithou fit imprimer en 1596, contenoit le fragment dont nous avons parlé, & des morceaux de pluſieurs anciens Ecrivains de notre hiſtoire.

Le ſecond exemple qui établit que les Auteurs dont j'ai fait mention juſqu'ici, n'ont point connu, quoi qu'ils en diſent,

(1) *Ibid. ac ſup.*

Digitized by Google

le recueil de Pierre Pithou, nous laisse entrevoir. 1°. Qu'ils n'ont point eu d'autre guide que Théodore Godefroy, qui fit imprimer en 1624 un traité sur l'origine des Rois de Portugal, où cet Auteur annonce qu'il n'écrit que sur l'édition de Francfort. 2°. Que ce dernier n'a pas même rapporté le texte intéressant & original qu'on demande aujourd'hui avec justice; puisque ses copistes l'auroient sûrement préférés au texte françois que nous trouvons dans leurs ouvrages. 3°. Que Théodore Godefroi pourroit bien être le seul qui ait eu connoissance du recueil que l'on a si fort recommandé à nos respects, & à qui nous ne devons encore que nos attentions. Essayons de fortifier cette conjecture.

Parmi le nombre des Auteurs qui se sont engagés à traiter, *ex professo*, cette question, n'est-il pas singulier, qu'au lieu de nous conduire du premier mot à la source, on les voie tous attachés sur les pas des uns & des autres, se guider sur Godefroi, sans oser le citer nommément, pour prétendre plus sûrement à la gloire de persuader leurs lecteurs, qu'ils n'ont parlé que sur un monument respectable, & sur la foi des Auteurs contemporains? Tels sont néanmoins ceux que les continuateurs citent (1) eux-

(1) *Ibid. ac sup.*

Digitized by Google

mêmes, auxquels on peut accollet les Dupleix, les Dom Plancher, les Abbés Velly (1), & tant d'autres, qui n'ont pas même pensé à vérifier Godefroi, sur un fait aussi intéressant que celui qu'ils entreprenoient de traiter.

Cette vérification sur l'édition de 1596, qui devient plus nécessaire que jamais pour autoriser le cours d'un système que l'on a peut-être trop facilement admis, seroit-elle moins essentielle à l'authenticité du fragment qui captive si fort la foi de nos Historiens ? Déja j'apperçois que la confiance qu'ils ont accordée à ce monument, ou plutôt à Godefroi, les a fait passer sur les erreurs qu'il contient, motif également nouveau & pressant pour répéter le texte original, comme on va le voir. On fait dire au manuscrit du Moine de Fleury (2) que Robert, premier Duc de Bourgogne, eut de sa femme Hermengarde, Henri son unique héritier : sur quoi j'observe. 1°. Que Dom Plancher prouve invincible-

(1) Dupleix, Hist. de Fr. t. 1, p. 47. Hist. de Bourgogne, t. 1, pp. 370 & 371. L'Hist. de Fr. de l'Abbé Velly, t. 2, p. 419. Ce dernier a sans doute voulu dire qu'Henri, tige des Rois de Portugal, étoit petit-fils de Robert, Duc de Bourgogne, & non pas son fils.

(2) Hist. de Portugal, *loco citat.*

Digitized by Google

ment que l'épouſe de ce Prince s'appelloit *Hélie*, comme on peut s'en convaincre par une charte de l'an 1045, que cet Auteur rapporte aux preuves de ſon hiſtoire de Bourgogne (1), & à la fin de laquelle on lit : *Signum ipſius Domini Roberti Ducis, qui hanc donationem fecit. Signum Helie conjugis ejus, ſignum duorum filiorum eorum Hugenis & Henrici, &c.* 2°. Qu'Henri n'étoit pas l'unique héritier du Duc Robert, comme le prouve cette charte. Ducheſne lui donne encore (2) deux autres fils & deux filles.

Selon les Continuateurs (3) le manuſcrit a été tiré du cabinet de Pierre Pithou ; l'Auteur de l'hiſtoire du Portugal (4) dit au contraire que ce manuſcrit a été trouvé dans l'Abbaye de Fleury ; une pareille méſintelligence ne ſuffiroit-elle donc pas pour répandre de juſtes ſoupçons ſur l'authenticité & l'exiſtence de ce monument ? On préſumeroit volontiers qu'une main trop intéreſſée lui a donné le jour, ou qu'il a des défauts bien capables de balancer ſon autorité, & de lui faire craindre la lumie-

(1) T. 1, aux preuv. p. xxvij.
(2) Du Chêne, l. 3, p. 271, après Dom Planchet ; t. 1, p. 269.
(3) *Loco jam cit.*
(4) T. 1, p. 155.

Digitized by Google

re. Suſpendons néanmoins notre jugement; attendons, il eſt juſte, la déciſion des Sçavans : leur ſilence à cet égard rendroit bientôt la vie au ſentiment de Rodrigue Ximénés, & les partiſans de cet Auteur ne manqueroient pas de ſe prévaloir avec avantage de cette omiſſion. J'ai dit plus haut que cet Hiſtorien faiſoit une autorité irréprochable. En effet, ce Prélat diſtingué par ſon rang, puiſqu'il étoit Archevêque de Tolede, écrivoit en 1208, comme l'avouent les continuateurs (1) : il avoit donc vécu dans le ſiecle même d'Henri Comte de Portugal, ſi on ne peut raiſonnablement conteſter que cet Auteur avoit au moins quarante ans, lorſqu'il fit ſon livre *de Rebus Hiſpanicis*. Il y traite d'un fait intéreſſant, arrivé ſoixante & quelques années auparavant, dans un pays limitrophe à celui qu'il habite; on eſt même en droit de dire qu'il écrivoit dans une Province où l'intrépidité & les hauts faits du Comte Henri n'avoient encore pu vieillir. Inſtruit de la frappante révolution qui vit chaſſer les Maures, il conſacre à la mémoire du Prince victorieux un chapitre de ſon ouvrage; il y dit en termes clairs (2),

(1) Voyez l'Hiſtoire générale de la Maiſon de France.

(2) Chap. 2, liv. 6, après Dupleix, t. 1, p. 47.

que

Digitized by Google

que ce conquérant est du Comté de Bourgogne, *ex partibus Bisuntinis*, & l'on prétend qu'il s'est trompé, qu'il a ignoré la patrie de ce Prince, qu'il a été insensible au motif vif & pressant qui engage tout Historien à s'informer exactement de l'origine du héros qu'il célebre, qu'il n'a pu être à portée de consulter des personnes également sûres & éclairées, soit à la Cour d'Espagne, soit à celle de Portugal où régnoit alors le petit fils du Comte Henri. Que cet Auteur enfin ne s'est point inquiété de ce qu'on pourroit penser de son erreur, dans deux Royaumes où la plus saine partie étoit en état de la relever : en ce cas il convient de démontrer cette faute capitale d'une maniere qui ne souffre plus de réplique.

Telles sont, Monsieur, les observations que je vous supplie d'insérer dans votre Mercure ; afin que la citation du texte original, donnée par quelque Sçavant qui voudra bien nous constater l'authenticité du fragment de l'Abbaye de Fleury, puisse répandre un jour plus assuré sur l'histoire des deux Bourgognes. Vous partagerez vous-même la gloire de cette précieuse découverte, si vous m'accordez la grace que j'ai l'honneur de vous demander. Je vous en aurai en particulier la plus vive obli-

gation, & c'eſt dans ces ſentimens que je vous prie de me croire avec reſpect, &c.

P. J. M. D. C.

A Auxonne, ce 1 Mars 1758.

A l'Auteur de l'Almanach de Picardie.

VOTRE Almanach, Monſieur, mérite des éloges chaque année; il s'y eſt gliſſé cette-ci une légere inadvertance. On lit à la page 224, que le boiſſeau de bled d'Aumale peſe 30 livres, & que ſa contenance eſt d'un demi-pied cube; vous partez du principe, que le pied cube contient 60 liv. On en doit conclure ſeulement que ce boiſſeau contient la moitié du pied cube, & non pas un demi-pied cube qui eſt au pied comme un eſt à huit; ce qui fait une grande différence. Le demi-pied ne contient que 7 liv. $\frac{1}{2}$, & le boiſſeau de bled d'Aumale en contient 30. L'exactitude reclame contre la poſition de votre almanach: elle a lieu de ſurprendre; car votre capacité & votre attention ſont connues avantageuſement. J'ai l'honneur d'être &c.

F. E. M. V. D. B.

Le 2 Mars 1758.

Digitized by Google

DISSERTATION *sur l'origine & les progrès de l'art de graver en bois*, pour éclaircir quelques traits de l'histoire de l'Imprimerie, & prouver que Guttemberg n'en est pas l'inventeur : par M. Fournier le jeune, Graveur & Fondeur de caracteres d'Imprimerie. *A Paris*, chez *J. Barbou* 1758, *in*-12, 92. pag.

Cette dissertation est divisée en 3 parties. La premiere nous apprend l'usage ancien de la sculpture & gravure en bois, la seconde ses premiers progrès en Allemagne, & la troisieme sa perfection & sa décadence.

En Egypte, en Grece & à Rome, dit l'Auteur, on gravoit, on sculptoit en relief des figures, des ornemens, des marques, des noms ou devises sur des vases qui servoient aux sacrifices, sur de petites tables de bois où l'on posoit les services, sur les bois de lits, sur les mortiers à piler le bled, sur les divers ustenciles nécessaires à la vie, sur les charriots & sur les boucliers. Ces opérations se faisoient sur le bois, sur la pierre & sur les métaux. Cet art fut porté en Grece à un si haut point de perfection & de délicatesse, que l'histoire nous apprend que Callicrate gravoit des vers d'Homere sur un grain de millet.

Digitized by Google

Les Chinois impriment depuis très-long-temps leurs livres en planches de bois fixes. Il n'eſt pas permis de douter que cette maniere d'imprimer parfaitement, ſemblable aux premiers eſſais d'impreſſion de Guttemberg, ne fût connue dans les Indes au moins deux ſiecles avant qu'on en fît uſage en Europe.

Les Orientaux ont même porté cet art à un très-grand degré de perfection. Les lettres & ornemens ſont taillés avec hardieſſe, & l'impreſſion en eſt admirable. Ils emploient avec une adreſſe ſinguliere l'or, l'argent & les couleurs.

Les cartes à jouer qui ſont imprimées avec des planches de bois gravées & enſuite colorées, étoient en uſage en France, en Allemagne, en Italie & en Angleterre, avant l'invention de l'Imprimerie. Dans les archives de la Chambre des Comptes, on trouve une ſomme paſſée en 1391 pour un jeu de cartes acheté, afin de divertir Charles VI qui commençoit à tomber en démence.

L'art de graver ſur le bois, des deſſeins ou figures pour les imprimer ſur le papier, avec une encre épaiſſe & gluante, & en former des images, fut encore antérieur à Guttemberg. Cet Artiſte, à qui on attribue vulgairement l'invention de l'Impri-

Digitized by Google

fierre, n'a d'autre gloire, dit M. Fournier, que le courage d'avoir fait une grande entrepriſe. Environ l'an 1445, il s'aſſocia à Mayence Jean Fauſt, Bourgeois de cette ville. Ces deux aſſociés, après avoir fait jurer à leurs ouvriers un ſecret inviolable, mirent au jour une bible qui n'a aucune marque ſenſible de la gravure en bois. Il n'y a aucun ornement qui puiſſe déceler cet art. Les lettres ſeulement ſont gravées & imprimées, les ſommaires ſont écrits à la main en lettres rouges; à chaque chapitre il y a une place vuide plus ou moins grande, où l'on a peint la premiere lettre en miniature, ſuivant l'uſage du temps pour les manuſcrits, & aider par-là à la ſéduction.

L'intérêt ayant déſuni ces deux Entrepreneurs, Fauſt s'aſſocia avec Schoiffer, le plus intelligent & le plus habile ouvrier de cette typographie naiſſante. Pour l'emporter ſur Guttemberg qui étoit devenu leur antagoniſte, ils graverent avec le plus grand ſoin de nouveaux caracteres mobiles de bois. Ils firent de grandes lettres de 4 & 5 pouces de haut, chargées d'ornemens de fleurs & d'animaux. Ces lettres ſont très-délicatement gravées: enfin le premier ouvrage qui ſortit de cette ſociété, fut un chef-d'œuvre d'impreſſion. Cette rapidité de l'art, dit M. Fournier, eſt une preuve

Digitized by Google

qu'il ne consistoit qu'à faire usage de la gravure en bois très-connue, & déja fort perfectionnée.

Nous venons de rendre compte des deux premieres parties de cette dissertation. La troisieme contient des détails très-curieux sur le véritable art typographique, c'est-à-dire, sur l'impression en lettres de métail mobile. Cet art fut inventé vers l'an 1457 par Pierre Schoiffer. En 1462 ce nouvel art commença à se répandre, & les Imprimeries se multiplierent. Il faut lire la dissertation de M. Fournier pour s'instruire de quantité d'anecdotes très-curieuses sur les commencemens de l'Imprimerie, & sur l'entiere décadence de l'art de graver en bois.

De Imitatione Christi, Libri IV, ad octo manuscriptorum, ac primarum. Editionum fidem castigati, & mendis plus sexcentis expurgati. Ex Recensione Josephi Valart, Presbyter. Hesdinensis, & Academici Ambianensis. Parisiis, Typis J. Barbou, viâ San-Jacobeâ, 1758. in-12.

Le mérite de cet Ouvrage est trop connu pour nous arrêter à en parler. Ce traité dont on a plusieurs traductions en toutes sortes de Langues, doit être dans les mains de tous les Chrétiens qui cherchent leur

Digitized by Google

édification, & qui veulent se former à la pratique des devoirs de la morale évangélique, & à la solide piété. Aussi son utilité l'a-t'il rendu d'un usage presque indispensable, & c'est un des livres qu'on a peut-être réimprimés le plus de fois. Cependant les fréquentes éditions qui s'en sont faites en différens temps, n'ont pas détourné M. Valart d'en donner une nouvelle. Il a dirigé celle que nous annonçons, & autant que nous en pouvons juger, elle a des avantages réels sur les précédentes. Il nous assure l'avoir revue non seulement sur huit manuscrits, dont un est le plus ancien de tous ceux que nous ayons de ce Traité, mais encore sur les premieres éditions qu'il a pour cet effet collationnées entre elles. Il est parvenu par ce moyen à corriger une infinité de fautes qui s'étoient glissées dans les éditions postérieures.

Comme l'Auteur de l'Imitation, qui a écrit en latin, s'est moins attaché à la pureté de la diction, qu'à celle des sentimens & des préceptes, qui sont le caractere de son Ouvrage, il s'y trouve beaucoup de termes qui s'éloignent du goût de la bonne latinité, soit par rapport à la construction ou à la signification dans laquelle il les employe. L'Editeur a pris soin de les recueillir dans un petit vocabulaire qu'il a mis à

la suite de l'Ouvrage. Le volume est terminé par une Dissertation de sa façon sur l'Auteur de l'Imitation. Je ne sçais pourquoi il a jugé à propos de l'écrire en françois. Il me semble qu'il eût été plus convenable de la composer dans la même Langue que le texte qu'il fait réimprimer. Dire qu'il a voulu par-là en rendre la lecture plus générale en la mettant à la portée de tout le monde, ce seroit une raison qui pourroit avoir lieu dans tout autre cas que celui dont il s'agit. Car l'édition étant purement latine, elle ne sçauroit convenir qu'à ceux qui entendent cette Langue, pour l'usage desquels on l'a entreprise. M. Valart a partagé sa Dissertation en trois articles. Le premier est destiné à faire voir que l'Imitation est plus ancienne que d'Akempis, par des passages tirés de l'Ouvrage même, qui peuvent fournir quelques lumieres touchant l'Auteur. Le but du second est de fixer le temps où elle a été composée. Si l'on en fait Auteur Thomas d'Akempis, il est constant que la date de sa composition doit correspondre au quinzieme siecle. L'Editeur prétend au contraire qu'elle est bien antérieure, puisqu'il l'a fait remonter jusqu'au treizieme. C'est ce qu'il tâche d'établir par des raisons dont on pourra voir la spécification dans la Dissertation

même. Il se propose dans le troisieme article de déterminer quel est l'Auteur de l'Imitation. C'est une question qui a partagé les Sçavans, & sur laquelle on n'a point encore formé de décision définitive. On fait communément honneur de cet Ouvrage à Thomas d'Akempis, mort vers l'an 1471. Cette opinion, qui est la plus suivie, n'est pourtant pas la mieux fondée. Mais il y en a plusieurs qui l'attribuent à Jean Gerſen, Abbé de Verceil, qui vivoit dans le treizieme siecle. Cela a été le sujet de contestations très-vives entre les Bénédictins & les Chanoines Réguliers, qui de part & d'autres ont réclamé ce Traité dans des écrits composés exprès à cette occasion, comme étant l'Ouvrage d'une personne de leur Ordre. Ils sont, à dire vrai, les seuls qui ayent pu s'intéresser à une dispute de cette nature, que le temps a assoupie, sans qu'aucun des deux partis ait renoncé à ses prétentions. L'Editeur ne balance pas à se déclarer pour Jean Gerſen, sur l'autorité des plus anciens manuscrits, à la tête desquels il est expressément nommé comme l'Auteur de l'Ouvrage, avec sa qualité qui y est marquée. M. Valart finit par nous avertir que le sentiment qu'il soutient, est celui du célebre M. du Cange, dont le témoignage

Digitized by Google

doit être assurément compté pour quelque chose dans ces sortes de matieres; puisqu'il avoit feuilleté un assez grand nombre de manuscrits pour être plus en état que personne d'en connoître l'âge. A l'égard de la partie typographique de cette nouvelle édition, elle nous paroît mériter les éloges qui sont dûs, à juste titre, au sieur Barbou, pour la beauté & l'élégance de celles de divers Auteurs Latins, qu'il a déja données dans le même format.

DÉFENSE de la Chronologie fondée sur les Monumens de l'Histoire ancienne, contre le système chronologique de M. Newton; par M. Fréret, Pensionnaire & Secretaire perpétuel de l'Académie royale des Belles-Lettres. *A Paris*, chez *Durand*, rue du Foin, au Griffon, 1758. *in*-4°. de 506 pages, sans compter la préface qui en a 55.

Comme nous sommes pressés du temps, nous renvoyons au mois prochain l'extrait que nous nous sommes proposés de faire de cet Ouvrage posthume de M. Fréret, dont M. de Bougainville est l'Editeur.

Digitized by Google

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, j'ai vu dans les petites affiches de lundi 6 février, deux ouvrages annoncés sous le nom du *Chevalier de Laborie, Officier au Régiment de Vierset*, l'un est intitulé, *Lettre sur l'éducation des femmes, avec un éloge de l'imagination*; l'autre, *Poésies diverses*, chez *Duchesne*, 1758.

Il ne fut jamais un plagiat si maladroit & si hardi. Ces deux ouvrages sont tirés, mot pour mot, l'un, de mes *Considérations, sur les révolutions des arts*; l'autre, de mes *Pièces fugitives*, qui se débitent depuis trois ans, chez *Brocas & Jorry*.

Vous tenez, Monsieur, un rang trop distingué dans la République des Lettres, pour ne pas vous intéresser à ceux qui ont du moins le mérite de la chérir. C'est à ce titre que je vous prie de me rendre justice dans votre Mercure d'avril, en y insérant ma Lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE MEHEGAN.

A Paris, ce 12 Février 1758.

Voilà la seconde fois que M. l'Abbé de Méhegan crie au plagiat. Il doit en être

Digitized by Google

flatté dans le fonds : ce malheur n'arrive qu'aux bons Ecrivains.

La nouvelle édition de l'Abrégé de l'Hiſtoire de France & Romaine ; par M. Ragois, Précepteur de M. le Duc du Maine. *In*-12, chez *Barbou*, rue S. Jacques.

Fabularum Æſopiarum libri quinque à P. Deſbillon, in-12. *Editione nova emendatior*. Chez le même Libraire.

Nous ne pourrons donner l'extrait de la traduction des Œuvres dramatiques d'*Apoſtole Zeno*, qu'au prochain Mercure.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE.

DIVORCE DE L'HISTOIRE ET DE LA FABLE.

Suite de la Dissertation critique du P. Féijoo, Bénédictin Espagnol.

M. Huet n'est pas plus heureux dans ses autres rapports, que dans ceux que nous avons donnés pour exemple. Ce seroit un grand ouvrage que de vouloir le suivre, attendu que son projet embrasse presque tous les Dieux & les Héros de la fable, dont il n'en fait qu'un seul & unique, qui toujours a trait à Moyse; je dis Dieux & Héros, parce que M. Huet réserve les Déesses & les Héroïnes pour figurer, soit avec Séphora, femme de Moyse, soit avec Marie, sa sœur. Voilà en vérité un système magnifique, s'il pouvoit se soutenir: mais sa grandeur découvre sa foiblesse, ne-

Digitized by Google

pouvant manquer de lui arriver, ce qu'on voit dans les grands édifices qui, lorsqu'ils n'ont pas de solides fondemens, plus ils sont élevés, & plutôt ils s'écroulent.

N'étant donc pas possible d'attaquer toutes les assertions de M. Huet les unes après les autres, je combattrai son système en gros; j'espere le faire de façon à lui enlever toute apparence de probabilité.

Il faut d'abord supposer que l'idolâtrie commença bien avant la naissance de Moyse, & qu'elle étoit trop étendue pour que Moyse pût en être l'objet. Ceci se prouve évidemment par plusieurs passages de l'Ecriture. Il est dit expressément dans le Livre de Josué, ch. 24, que Tharé le pere, & Nachor le frere d'Abraham, étoient Idolâtres. Ceux-ci précéderent Moyse de quatre siecles. Les Idoles de Laban, dont il est fait mention dans la Genese, ch. 31, étoient aussi fort antérieures à Moyse. L'Idole de Moloch étoit adorée par quelques Nations long-temps avant Moyse, comme on le voit par le dix-huitieme chapitre du Lévitique.

L'idolâtrie étoit très-commune du temps de Moyse. Il est certain qu'elle régnoit en Egypte, puisque Moyse parlant à Pharaon, appelle le Dieu véritable, le Dieu des Hébreux; d'où il suit que Pharaon & les

Digitized by Google

Egyptiens ne le reconnoiſſoient pas pour tel. Il lui dit auſſi qu'il n'y avoit point de Dieu comme ſon Dieu : *Ut ſcias quoniam non eſt ſicut Dominus noſter.* Il eſt vraiſemblable que le Veau d'or que les Iſraélites adorèrent dans le déſert, étoit l'image du Bœuf que les Egyptiens, de qui ils prirent cette ſuperſtition, adoroient ſous le nom d'Apis.

Il n'eſt pas moins conſtant que l'idolâtrie étoit établie dans nombre d'autres Nations. Moloch avoit un culte chez les Ammonites. Les Moabites étoient Idolâtres, & leurs femmes firent prévariquer les Iſraélites, en les portant à adorer leurs faux Dieux (num. cap. 25.). Dans le ſeptieme chapitre du Deutéronome, il eſt fait mention de ſept Nations Idolâtres.

Voilà ce qui ne peut être révoqué en doute, étant appuyé de l'Ecriture.

Il y a des apparences bien fondées que l'idolâtrie étoit enracinée du temps de Moyſe, non ſeulement parmi les Nations ci-deſſus mentionnées; mais encore chez toutes les autres dont l'Ecriture ne parle pas, étant inutile à l'hiſtoire des Iſraélites. Je le ſuppoſe 1°. ſur l'expreſſion employée dans l'Ecriture, de Dieu des Hébreux, de Dieu d'Iſraël, expreſſion qui indique que les ſeuls Iſraélites, connoiſſoient & ado-

Digitized by Google

roient le Dieu véritable ; 2°. parce qu'il n'est pas vraisemblable que si dans ce temps là il y eût eu un autre peuple fidele à son Créateur, la divine Providence n'eût pris soin de nous le faire connoître, ainsi que les hommes éminens en vertu, qui y auroient brillé, soit par la plume de Moyse, soit par quelqu'autre Ecrivain canonique ; 3°. si la lumiere de la véritable Religion étoit éteinte chez les Nations voisines des Israélites, qui voyoient leurs cultes, & les prodiges que Dieu opéroit en leur faveur, que doit-on penser des peuples éloignés ?

L'idolâtrie étant supposée dès le temps de Moyse dans presque toutes les Nations du monde, ou du moins dans un très-grand nombre, voici comme je raisonne contre le système de M. Huet. Il est totalement incroyable que toutes ces Nations Idolâtres se dépouillassent si promptement, & d'un commun accord, de leurs anciennes erreurs, pour se former une nouvelle fausse Religion, dont l'objet auroit été Moyse même ; il est donc faux que toutes les Idoles du paganisme représentassent la personne de Moyse. Je prouve ma premiere proposition. Si ce grand changement dans le culte étoit arrivé, il auroit naturellement commencé chez les Nations voi-

Digitized by Google

sines des Israélites ; celles-ci ayant été les premieres, qui apprirent & expérimenterent les prodiges que Moyse opéroit, & qu'auroit été de celles là qu'auroit passé dans les éloignées la nouvelle idolâtrie, avec la connoissance des prodiges : or ce changement dans les Nations voisines n'est pas admirable, parce que, comme elles n'ignoroient pas les prodiges que Moyse opéroit, elles sçavoient aussi, du moins en général, quelle étoit la Religion que lui & les Hébreux professoient. Elles sçavoient, dis je, que les Hébreux n'adoroient pas Moyse ; mais que Moyse & les Hébreux adoroient un Dieu invisible, au nom & par le suprême pouvoir duquel s'exécutoient les prodiges dont Moyse n'étoit que le simple instrument. Conséquemment si ces prodiges avoient fait impression sur leur esprit pour changer de Religion, ils auroient embrassé celle de Moyse & des Hébreux, bien loin de se faire une Divinité d'un homme que tout annonçoit n'opérer que par une puissance surnaturelle.

Rendons sensible la force de cet argument par l'exemple des Egyptiens. Ceux-ci virent les grandes actions de Moyse : se porterent-ils pour cela à le reconnoître pour une Divinité, & à lui offrir un culte comme tel ? Non sans doute, parce qu'ils

Digitized by Google

ſçavoient par Moyſe même & par les Hébreux, que rien ne s'opéroit que par l'ordre, ſous l'autorité & la conduite d'un Dieu que Moyſe & tout ſon peuple adoroient, à qui ils rendoient un culte public, & qu'ils appelloient tantôt le Dieu des Hébreux, tantôt le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, qui étoient bien anciens à l'égard de Moyſe. Par conſéquent ces Nations voiſines, en les ſuppoſant excitées par les prodiges à changer de Religion, auroient embraſſé celle des Hébreux, & adoré le Dieu véritable, & non Moyſe ſon Miniſtre, puiſqu'elles auroient vu que tout le peuple ne le regardoit que comme ſon chef & ſon protecteur.

Ayant prouvé que les Nations voiſines des Hébreux ne pouvoient point prendre Moyſe pour l'objet de leur culte, il eſt aiſé de conclure de même pour les Nations éloignées, qui n'auroient pu l'apprendre que des premieres : or ſi les connoiſſances que celles-ci leur auroient donné des prodiges de Moyſe, avoient dû les faire changer de Religion, c'auroit été pour les porter à adorer non Moyſe, mais le Dieu de Moyſe.

A cet argument qui me paroît ſans replique, j'en ajouterai un autre qui n'aura pas moins de poids. Aucune de toutes les

Digitized by Google

Nations Idolâtres ne conserva le nom de Moyse, entendant par-là un personnage qu'elles vénéraſſent comme une Divinité : donc aucune n'en fit son Dieu. L'antécédent est inniable. Il n'y a aucun monument de la Religion d'aucun peuple, ni dans les livres, ni sur les marbres, où l'on lise le nom de Moyse avec la signification d'une Divinité ; la conséquence qui s'ensuit est d'une certitude morale : car si toutes les Nations eussent dans un temps rendu un culte à Moyse, il est moralement impossible qu'il n'y en eût eu quelqu'une qui eût conservé son nom. Comment pouvoir se figurer, le nombre des Nations de la terre étant si grand, que toutes s'étant accordées, comme le prétend M. Huet, à adorer Moyse, toutes, sans exception, eussent oublié son nom ? Les peuples sont tenaces à conserver les noms de leurs Dieux ; cela ne peut pas être autrement, parce que ces noms sont tous les jours sur la langue & dans la mémoire de chaque individu : aussi voit-on que depuis Hésiode & Homere, jusqu'à l'extinction du Paganisme, période qui, suivant l'antiquité que donnent à Homere les marbres d'Arondel, comprend douze siecles, les Grecs conserverent les mêmes noms de leurs fausses Divinités : Jupiter, Junon, Diane, &c.

Digitized by Google

Il est donc contre toute vraisemblance que quelque Nation, & même le plus grand nombre, n'eût point conservé le nom de Moyse, si dans un temps il avoit été la Divinité que toutes eussent adorée.

Le système de M. Huet est donc destitué de tout solide fondement, & le rapport qu'il a trouvé entre les erreurs du Paganisme & les vérités de l'Ecriture, n'a jamais existé que dans son imagination.

Le dernier argument que nous venons de proposer contre M. Huet, peut servir contre tous les autres Auteurs qui, par différentes routes, ont cherché à venir au même but. Il est certain qu'il n'y a dans aucune des fables du Paganisme aucun des noms propres de l'Ecriture, quoi qu'on ait cru y en trouver. Pour peu de réflexion que l'on y fasse, on reconnoît qu'outre la distinction visible de l'expression, la signification en est très-différente. Burtler prétend, par exemple, que le mot Evoé, souvent répété dans les fêtes de Bacchus, exprime le nom d'Eve notre premiere mere. Les Commentateurs de Plaute, de Virgile & d'Ovide, qui ont trouvé ce mot dans les ouvrages de ces Poëtes, le regardent cependant comme une interjection qui exprime seulement le sentiment d'affection de celui qui le prononce, ce qui est

conforme aux Dictionnaires Latins & Grecs qui lui donnent cette signification : *Bene sit illi.* (Evohé ou Evan : c'étoit le cri que les Bacchantes faisoient pour chanter les louanges de Bacchus. *Dictionnaire abrégé de la Fable*).

J'avoue qu'il peut se rencontrer quelque fable, dont on peut faire une heureuse application à quelque histoire véritable ; mais cela ne prouve pas que l'histoire ait donné lieu à la fable. Le seul hazard est capable de produire ces rapports. Quel est l'homme de bon sens qui, parce qu'il lui arrivera aujourd'hui quelque chose de ce qu'il aura rêvé hier, en infere quelque connexion entre le rêve & l'événement ? Il est presqu'impossible que dans le nombre d'idées que l'imagination produit, il n'y en ait quelqu'une qui ne soit casuellement liée à quelques réalités. Il faut en dire autant des fictions volontaires. Parmi tant d'absurdités & d'erreurs qui se trouvoient chez les Gentils, ç'auroit été une grande merveille qu'il n'y en eût pas eu quelqu'une qui eût la fausse lueur d'une vérité révélée.

Il est vrai que comme cette *coincidence* peut-être purement casuelle, elle peut-être aussi relative ou de connexion ; c'est-à-dire qu'il est possible que quelqu'une des his-

Digitized by Google

toires sacrées, dégénérant peu-à-peu de la pureté, à proportion des circonstances que la malice, ou l'ignorance des hommes lui auroit ôté ou ajouté, elle eût été à la fin transformée en une fable du Paganisme. La création, l'entreprise punissable de ceux que l'Ecriture appelle des Géans, la corruption universelle des hommes, le déluge, sont des faits défigurés dans les Métamorphoses d'Ovide. Mais il y a bien de la différence entre établir que telle ou telle fable dérive de l'histoire sacrée, & faire de cet exemple un système général pour toutes les erreurs du Paganisme; & encore le rapport de ce petit nombre de fables doit-il être donné comme probable, & non comme certain, parce que, comme nous l'avons insinué ci-dessus, la seule casualité a pu l'occasionner.

En nous fixant prudemment à ce milieu, nous nous éloignons d'autant de l'opinion commune qui fait dériver toutes les fables de l'histoire sacrée, sans trop nous rapprocher du système particulier de M. Bianchini, un des modernes Sçavans Italiens, qui prétend que toutes ont leur source dans les histoires profanes. Suivant cet Auteur, tout autant d'histoires de Héros & de Divinités que les antiques monumens nous ont conservées, toutes ont eu

Digitized by Google

pour objet des hommes qui, dans les temps éloignés, se rendirent fameux par différentes routes (l'amour du merveilleux, vient de dire M. l'Abbé Trouillet, avoit porté les anciens peuples à ne montrer leurs grands personnages que sous le voile de l'allégorie. De-là sont nées la plûpart des fables du Paganisme, & des obscurités que renferme l'antiqué profane. *Mercure, second volume d'Avril* 1756). Leurs actions ayant été recueillies, soit par les Poëtes, soit par des flatteurs, soit par leurs créatures, soit enfin par leurs propres descendans; il atriva que les premiers par profession, les seconds par intérêt, les troisiemes par reconnoissance, les derniers pour leur gloire, les revêtirent de nombre de circonstances fabuleuses; & de cet assemblage de mensonge & de vérité, sortit toute la théologie du paganisme.

On ne peut révoquer en doute que les hommes n'ayent très-fréquemment divinisé leurs semblables par quelqu'un de ces quatre motifs. Il y a plus de 2500 ans que cette fureur s'est emparée de l'esprit des Poëtes, & encore aujourd'hui n'en sont-ils pas entiérement guéris, n'y ayant pas de jolie femme que leur plume n'éleve au rang d'une Déesse. Les flatteurs faisoient des Divinités de ceux qui, par leurs vices,

Digitized by Google

étoient même indignes de conserver le nom d'hommes ; les apothéoses des Empereurs Romains en sont une preuve. La vanité des descendans a attribué une origine toute divine à nombre d'Empires & de Républiques ; les Romains non contens de donner pour pere le Dieu Mars à Romulus leur fondateur, firent de Romulus même leur Dieu tutélaire.

C'est à l'amour qu'est dûe la plus ancienne possession de déifier les mortels. Nous lisons dans le Livre de la Sagesse, chap. 14, qu'un pere extrêmement affligé de la mort de son fils, qui lui étoit enlevé à la fleur de son âge, en fit faire l'effigie pour soulager sa tendresse qui, passant les bornes des sentimens humains, fit bientôt de l'image l'objet de son adoration ; l'autorité étendit la superstition jusqu'aux serviteurs, le mauvais exemple de ceux-ci passa au peuple, & du peuple à toute la Religion. Ce délire occasionné par la même passion, s'empara pendant plusieurs siecles des plus grands hommes de l'antiquité. Ciceron, ce Ciceron l'Oracle des Romains dans le temps, & depuis l'admiration de tous les siecles, s'oublia si fort à la mort de sa chere fille Tullie, qu'il fut bien longtemps dans le dessein de lui ériger un Temple comme à une Divinité. Ses écrits

nous

Digitized by Google

nous certifient une si folle extravagance.

L'Empereur Adrien poussa cette ridicule impiété au suprême degré ; il fit bâtir des Temples, dresser des Autels, établit des Prêtres, des fêtes, des Sacrifices : pour qui ? pour un jeune Bithynien, nommé Antinous, compagnon de ses abominables turpitudes qui, suivant quelques Auteurs, se noya cruellement dans le Nil, ou qui, comme d'autres le rapportent, offrit sa vie dans un sacrifice magique qui se faisoit pour la prolongation des jours de l'Empereur, & qui exigeoit une victime volontaire.

Mais quoiqu'il soit vrai que les sentimens d'amour, de vanité ou d'intérêt, appuyés des fictions poétiques, ayent divinisé nombre de mortels, le système de M. Bianchini ne peut pas pour cela subsister dans sa généralité ; 1°. par l'exclusion qu'il donne à toutes les histoires sacrées qui, comme nous l'avons observé, purent être altérées, de la même maniere que les profanes, par les Poëtes ; 2°. parce que quelques fictions purent être totales, de façon que la fable n'eût aucun mêlange de l'histoire. Qu'est ce qui empêchoit qu'un fourbe de profession passant dans quelque région éloignée, n'y racontât des prodiges de quelque Héros de sa Nation qui n'au-

Digitized by Google

roit jamais existé, & qu'ensuite ce pays, où le mensonge auroit été répandu, n'adoptât pour sa Divinité le Héros imaginaire ? 3°. Parce qu'une grande partie du Paganisme ayant adoré les astres, qu'on croyoit animés, il est à présumer que ces objets donnerent lieu à quelques fictions. L'adoration du soleil, par exemple, étant enracinée, on put feindre, & il est naturel qu'on ait feint que la Divinité qui l'animoit, avoit opéré telles & telles choses, sans que cela eût le moindre rapport à aucun homme, mais seulement à la Divinité imaginaire.

Peut-être enfin, le grand nombre de fables du Paganisme n'eut-il d'autre principe que la représentation mystique ou morale, politique ou philosophique que quelques-uns lui attribuent ; je veux dire qu'il se peut que ceux qui forgerent ces narrations, n'eurent d'autre intention que de représenter obscurément, & sous le voile de la fable, des mysteres théologiques, ou des maximes philosophiques ou morales, & que par la suite l'ignorance du peuple les faisant prendre à la lettre, on vint à en former une théologie, ou une Religion ridicule, à laquelle les Auteurs n'avoient jamais pensé. Il est constant que les Egyptiens cachoient sous des hiérogli-

Digitized by Google

phes, non seulement leur Religion, mais encore leur histoire, leur politique, leur philosophie, dont on ne donnoit l'explication qu'aux Rois & aux Prêtres du Soleil. Il est vraisemblable qu'à l'imitation des Egyptiens (dans ces siecles où ceux-ci étoient réputés les plus sages du monde), nombre d'autres Nations ait pratiqué la même chose; comme il est aussi possible que les Egyptiens imitassent quelque Nation qui leur fût antérieure dans la réputation de science (on prétend que les fables doivent leur origine aux Phéniciens, qui décrivoient des choses ordinaires d'une maniere toute figurée & toute hyperbolique. *Fureriere*). Enfin, cette pratique put être commune dans l'antiquité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un très-grand nombre de fables du Paganisme ont une application bien plus propre à la physique, à la morale & à la politique, qu'à l'histoire. Voyez le fameux Bacon dans son Traité de *Sapientia veterum*, où, en suivant cette opinion, il explique très-heureusement beaucoup de ces fables.

Concluons que cette matiere est bien plus susceptible d'une infinité de conjectures, que d'aucun système général & solide. C'est ce que nous avons cherché à prouver dans cette Dissertation, spéciale-

Digitized by Google

ment par rapport à l'union de la fable avec l'hiſtoire, & plus particuliérement encore avec l'hiſtoire ſacrée, qui eſt auſſi éloignée des erreurs du Paganiſme, que la plus grande vérité l'eſt du plus grand menſonge.

MEDAILLES.

Deviſes pour les Jettons du premier Janvier 1758.

TRÉSOR ROYAL.

NEPTUNE environné de fleuves qui lui préſentent leurs Urnes.

Legende. Dant accipiuntque viciſſim.
Exergue. Tréſor Royal.

1758.

PARTIES CASUELLES.

Un Oiſeau détachant quelques-unes de ſes plumes pour garnir ſon nid.

Légende. Sobolem pia cura juvabit.
Exergue. Parties caſuelles.

1758.

MAISON DE LA REINE.

Un cryſtal taillé à facettes, rendant pluſieurs images du Soleil.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

JETTONS DE



Digitized by Google

L'ANNÉE 1758.

V.



VI.



VII.



VIII.



IX.



X.



XI.



XII.



Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

Légende. *Quot ab uno lumine Soles.*
Exergue. Maiſon de la Reine.
1758.

MAISON DE MADAME LA DAUPHINE.

La planette de Jupiter avec ſes quatre Lunes.
Légende. *Quaterno ſidere felix.*
Exergue. Maiſon de Madame la Dauphine. 1758.

EXTRAORDINAIRE DES GUERRES.

Hercules, allié de Pirithoüs, abattant les Centaures à coups de maſſue.
Légende. *Sic fœdera ſancit.*
Exergue. Extraordinaire des Guerres.
1758.

ORDINAIRE DES GUERRES.

Un cheval armé en guerre, retenu à la barriere.
Légende. *Impatiens pugnæ.*
Exergue. Ordinaire des Guerres.
1758.

MARINE.

Deux Argonautes aîlés pourſuivant les Harpies.
Légende. *Ferro & pernicibus alis.*
Exergue. Marine.
1758.

Digitized by Google

COLONIES.

Des Aigles qui passent la mer.

Légende. *Eadem trans æquora virtus.*

Exergue. Colonies.

1758.

BÂTIMENS DU ROI.

Un trophée composé des instrumens des trois arts ; Architecture, Peinture & Sculpture.

Légende. *Et his quoque vincimus armis.*

Exergue. Bâtimens du Roi.

1758.

MENUS PLAISIRS.

Des Génies avec des lauriers & des guirlandes.

Légende. *Placet empta labore voluptas.*

Exergue. Menus plaisirs.

1758.

ARTILLERIE ET GENIE.

Pallas tenant d'une main la foudre, & de l'autre un plan de fortifications qu'elle considere attentivement.

Légende. *Novos meditata triumphos.*

Exergue. Corps royal d'Artillerie & du Génie.

1758.

Digitized by Google

CHAMBRE AUX DENIERS.

Une plante de laurier.
Légende. *Nulla tempestate mutatur.*
Exergue. Chambre aux Deniers.
1758.

HISTOIRE NATURELLE.

REMARQUE sur un poisson qu'on croit être la Torpile.

UNE tempête ayant fait échouer sur la côte du Croisic, un poisson que personne du pays ne connoissoit, on me l'apporta. Je le comparai avec différentes figures de poissons dessinées d'après nature, & je trouvai qu'il ressembloit parfaitement à la fameuse torpile, si célebre dans l'histoire naturelle des poissons. Sa réputation piqua ma curiosité, & j'entrepris à l'aide du scalpel, de sonder son méchanisme intérieur. Le désir de connoître la nature métamorphose souvent les Physiciens en anatomistes. Je m'attendois, vu sa configuration extérieure d'y trouver des arêtes; mais à leur place, je n'y découvris que des especes d'os cartilagineux tels que ceux

Digitized by Google

de la raie. Les fibres de sa chair avoient beaucoup de rapport à ceux de la morue, & étoient à peu près de la même blancheur; mais une singularité que je ne dois pas obmettre, c'est qu'il s'y trouvoit beaucoup d'endroits teints intérieurement du plus beau couleur de rose. J'abandonne ici la dissection pour passer aux remarques physiques que j'ai à faire sur cet animal.

En insérant le doigt vers son cœur, je sentis une piquure assez vive : je crus d'abord que quelque arête très-fine étoit la cause d'un tel effet; mais m'étant assuré de la fausseté de ma conjecture, je ne sçavois plus à quoi attribuer cette espece de piquure beaucoup plus violente que celle de la matiere électrique, lorsqu'elle est mise en mouvement par la force centrifuge d'un globe de verre. Je fis mettre dans le même endroit le doigt de la personne qui m'aidoit dans cette opération, elle ressentit la même douleur : mais ma surprise augmenta bien davantage, lorsque quelques momens après, je sentis une véritable crampe dans toute l'étendue de ma main, avec un engourdissement dans le bras, accompagné de mouvemens de frisson qui sembloient couler de nerf en nerf. Je ne doutai plus alors que cette qualité engourdissante, qu'on attribue à la torpille lors-

Digitized by Google

qu'elle eſt vivante, ne ſe fût conſervée en partie après ſa mort même. Sur ces entrefaites, deux ſoldats de milice trouverent la chair de ce poiſſon ſi belle, qu'ils me la demanderent avec inſtance pour la goûter. Je leur dis de quoi il s'agiſſoit, & qu'ils riſquoient tout au moins une indigeſtion. Je me laiſſai fléchir par leurs prieres, lorſque j'eus fait réflexion, qu'une eſpece de raie appellée *tremblar* par les Pêcheurs, ſans doute à cauſe de la propriété qu'elle a de communiquer à la jambe un mouvement de tremblement convulſif, lorſque l'on poſe deſſus ſon pied nu, ne fait cependant aucun mal à ceux qui en mangent. Effectivement, il ne leur en arriva rien; ils la trouverent au contraire délicieuſe, mais de tels palais ſont de fort mauvais Juges en fins ragoûts. Ceci nous fait voir, que ce qui peut opérer certains effets ſur les nerfs de la peau, n'a plus le même pouvoir ſur ceux de l'eſtomac.

Pline le Naturaliſte, dit, liv. 32, chap. 1: *Ex eodem mari torpedo etiam procul & à longinquo, vel ſi haſtâ virgâve attingatur, quamvis præva lidos lacertos torpeſcere quamlibet ad curſum veloces alligati pedes tradunt.* Si ces effets ſont vrais (car les anciens Naturaliſtes étoient de grands exagéra-

teurs, & souvent même quelque chose de plus), il n'est pas douteux que la mort du poisson n'ait éteint cette activité, au point de n'en plus laisser que de foibles restes. Je ne m'arrêterai pas à raisonner sur la nature de cette matiere, qui fixe en quelque façon nos mouvemens musculaires. C'est bien assez pour un Physicien de raisonner sur les choses visibles, sans prétendre encore y joindre l'invisible.

Le même Pline dit dans un autre endroit, liv. 9, chap. 42. *Novit torpedo vim suam, ipsa non torpens mersaque in limo se occultat.*

Je suis en état de prouver qu'elle s'attache au rocher même; la partie dont elle se sert pour cet usage, est peut-être unique dans les habitans des ondes, son méchanisme est des plus curieux, & d'autant plus à notre portée, que nous pouvons l'imiter & le contrefaire.

Un jeu d'enfant (la boule de Savon) fournit au grand Newton les plus habiles expériences qui ayent jamais été faites dans la physique expérimentale. Un autre jeu d'enfant me fournira ici l'expérience dont j'ai besoin pour expliquer l'action méchanique de la partie qui sert à la torpile à s'attacher contre le rocher assez fortement, pour résister à l'agitation des flots.

Digitized by Google

Un cuir mouillé, attaché au bout d'une corde, ſert aux enfans à élever de terre des cailloux dont la ſurface eſt aſſez polie pour permettre au cuir de s'y appliquer immédiatement. Tout Phyſicien en ſçait la raiſon, mais je trouve à propos de la répéter ici en faveur de ceux qui ne la ſçavent pas. La corde étant attachée au centre du cuir, fait tout ſon effort à ce ſeul point pour le détacher de la pierre; mais ſa flexibilité naturelle lui permet de s'élever en cet endroit, quoique toutes les parties qui ſe trouvent plus près de ſa circonférence, reſtent encore pendant ce temps-là, comme collées ſur le caillou. Il ſe fait donc alors un vuide entre le cuir & la pierre, mais aucun vuide ne peut ſe faire à la ſurface de notre ſphéroïde terreſtre, qu'une colonne d'air d'une peſanteur égale à 27 pouces de Mercure, ne preſſe en raiſon de ſon poids ſur le cuir & en deſſous de la pierre pour en rapprocher les ſurfaces déſunies; ne pouvant trouver aucune iſſue au travers de leurs pores pour s'inſinuer entre deux, cette force devenant victorieuſe de la peſanteur abſolue du caillou, le force de ſuivre le cuir. Notre poiſſon a immédiatement entre les deux nageoires, qui ſe trouvent au deſſous des ouies, une partie membraneuſe à peu près circulaire, qui fait en

Digitized by Google

ſa faveur l'office du cuir mouillé que je viens de décrire. Le milieu de cette membrane eſt de la grandeur d'un écu de ſix livres, lorſque le poiſſon eſt frais ; elle eſt ſemée par compartiment de petites éminences ſpongieuſes, qui ſervent à la prémunir contre la dureté des frottemens : tel eſt l'uſage des ſubſtances ſpongieuſes qu'on découvre ſous les pattes des chiens, des chats, &c. Tout au tour s'étend une membrane plus fine, qui ne ſurpaſſe guere en épaiſſeur une feuille de parchemin, & dont les fibres ont la même direction que les rayons d'un cercle. La grandeur totale de cette piece repond à celle d'une petite ſoucoupe à café.

Lorſqu'elle ſe trouve immédiatement appliquée contre le rocher, l'agitation de l'onde faiſant effort pour ſoulever le poiſſon, opere un vuide vers ſon centre, que la colonne d'eau jointe à celle de l'air s'efforcent de venir remplir : elles preſſent par conſéquent le poiſſon en raiſon de la ſurface du vuide qui ſe trouve ſous la membrane. Donc cet effort augmente à meſure qu'il s'en détache une plus grande partie de la ſurface du rocher. Si quelqu'un, par hazard, révoquoit en doute la vérité du fait, je ſuis en état de lui montrer la peau de ce poiſſon, fourrée &c.

Digitized by Google

très-bien conservée, où l'on peut voir la partie dont je viens de faire la description ; j'offre même de l'envoyer à Paris au premier Naturaliste qui la désirera.

Un Méchanicien qui est un peu Naturaliste, voit dans certains poissons & dans quantité d'insectes, des modeles de machines dont les hommes se croient les premiers inventeurs ; au reste, il se pourroit très-bien faire qu'ils n'eussent fait qu'imiter la nature dans le commencement de l'invention des arts, & dans ce cas nous lui serions encore redevable de nous avoir appris elle-même à l'embellir par les travaux de nos mains. Ce n'est en effet que depuis qu'on s'est mis à l'observer, & à tâcher de lui arracher ses secrets par d'ingénieux artifices, que nous pouvons dire avoir fait quelques progrès dans les vérités physiques. Que les bons esprits doivent regretter le temps que tant de beaux génies, & chez les Anciens, & chez les Modernes, ont passé à imaginer la nature & à la faire quadrer avec leur système ! J'ose le dire ici, un système n'est qu'un obstacle de plus à la découverte de la vérité : c'est vouloir construire un édifice avec des matériaux qu'on ne connoît point assez : l'on bâtit au hazard, & le temps fait toujours voir à la postérité que les Architectes se sont trompés, tandis qu'un fait

Digitized by Google

bien approfondi reste pour toujours.

DE VILLENEUVE.

Au Croisic, ce 26 Février 1758.

CHIRURGIE.

DESCRIPTION d'un Enfant surnaturel, qui a été présenté à l'Académie royale de Chirurgie, le 6 Septembre dernier.

1°. CET enfant est venu à terme: il a dix-huit pouces de long, & est épais sur les épaules d'un pied trois pouces & demi.

2°. Il a deux têtes, que l'on peut nommer tête droite & tête gauche.

3°. Ces deux têtes sont soutenues sur deux cols bien distincts, composés de vertebres.

4°. Il a quatre bras, deux latéralement & deux postérieurement; de sorte que ce sujet est double supérieurement, & simple inférieurement, & d'ailleurs beaucoup d'autres particularités.

Le sieur Castel étudiant en chirurgie, possesseur de ce phénomene, propose aux amateurs de l'histoire naturelle, de leur faire l'analyse de ce sujet. Si quelqu'un desire en décorer son cabinet, il pourra s'adresser chez M. Visinet, Maître Perruquier, rue Mont-Martre, au coin de la rue du Mail.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Six Duo à deux violons, ou pardessus, dédiés à M. le Marquis d'Etampes, Colonel aux Grenadiers de France, par M. Milandre. Gravés par Mlle Cheron. Prix 6 liv. en blanc. *A Paris*, chez l'Auteur, rue Quincampoix, près S. Josse. Et aux adresses ordinaires. Avec privilege du Roi.

Troisieme Livre de Sonates à violon seul, & basse, dédié à Madame Isabelle, Comtesse de Parlisle, par Félice Dejardino. Prix 6 liv. Aux adresses ordinaires de Musique.

Cet Auteur est connu avec avantage dans le Public par plusieurs Ouvrages qui ont plû extrêmement.

L'Éloge de la Voix, Cantatille à voix seule & symphonie, dédiée à Madame de

Digitized by Google

Blair, Intendante du Hainaut & du Cambresis; par M. Légat-de Furcy, Maître de Musique & de Clavecin. Prix 1 l. 16 s. Gravée par Mlle Vandôme, & se vend à *Paris*, chez l'Auteur, rue de Long-pont, près S. Gervais, & aux adresses ordinaires. Les paroles sont de l'*Anonyme de Chartrait, près Melun.*

A L'AUTEUR DU MERCURE.

PRÉCIS de l'idée de l'Essai de M. Clément sur la composition & sur l'accompagnement du Clavecin.

TOUT ce qui a été dit par les Anciens & par les Modernes sur l'harmonie, & que j'ai recueilli dans cet Essai, se réduit à ceci :

L'harmonie est une ; le fonds en est le même, quoique les Anciens & les Modernes en ayent parlé différemment.

Tout est consonnance ou dissonnance à l'oreille ; la premiere la flatte, la seconde la choque ; l'une répare ce que l'autre a fait sentir de désagréable.

L'harmonie consonnante n'est qu'un accord parfait, qui se trouve dans la nature & dans la division d'un corps sonore, que

l'on fait raisonner ; expérience connue de tout le monde.

L'harmonie dissonnante n'est qu'un accord de septieme fondé sur trois tierces qui se succedent, & dont la derniere, qui forme la septieme touchant l'octave, forme le son dissonnant. Voilà tout le système harmonique : car si tous les accords de l'harmonie tirent leur origine de ces deux là, il ne faut donc reconnoître pour accords fondamentaux qu'un accord parfait & un accord de septieme, qui prennent différens noms suivant les notes du ton sur lesquelles on les fait entendre. Aussi l'accord parfait tonique s'appelle-t'il 6 sur la médiante, & $\frac{6}{4}$ sur la dominante ? Aussi l'accord de septieme dominante prend-t'il le nom de 6 sur la seconde note, de 4 sur la quatrieme, en descendant l'octave, de 7 sur la note sensible, & ainsi des autres.

Vous trouverez tout cela développé dans ce petit Essai, surtout dans une colonne qui réunit sous un seul point de vue tout ce qui concerne chaque accord en particulier. Sur une même ligne on voit l'accord, son nom, son chiffre, son accompagnement ou les sons qui le composent, son usage, & sa dérivaison ou origine ; ce qui facilite beaucoup la théo-

Digitized by Google

rie & la pratique de la compoſition, & ſurtout de l'accompagnement du clavecin, dont la pratique devient bien plus facile aux jeunes gens par cette méthode qui, en leur mettant deux accords ſous les doigts, leur donne tout de ſuite la pratique de tous les autres.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai l'honneur de vous développer ſur mon petit Ouvrage; je vous prie de le lire, & vous y verrez réuni en abrégé ce qui a été écrit ſur l'harmonie.

Peu de perſonnes n'ont pas réuſſi par cette méthode d'accompagnement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

T. CLEMENT.

VENUS vengée, Cantatille à voix ſeule & accompagnement, dédiée à M. L. de Lagery, par C. H. Blainville, gravée par Mademoiſelle Vandôme. *A Paris*, chez l'Auteur, rue de la Harpe, au café de Condé; chez M. *Bayard*, rue S. Honoré, à la Regle d'or; chez M. *le Clerc*, rue du Roule, à la Croix d'or; chez Mademoiſelle *Caſtagneri*, rue des Prouvaires, à la Muſique royale; chez M. *le Menu*, rue du Roule, à la Clef d'or.

Cette nouvelle Cantatille eſt d'un Auteur dont le talent eſt connu. On y trouve

Digitized by Google

du chant & de l'harmonie. L'entrelassement des modes y est aussi bien entendu que la bonne modulation.

GRAVURE.

Le sieur François, Auteur de l'art de graver dans le goût du crayon, vient de mettre au jour un Dessein de M. Carle-Vanloo, qui représente des Soldats habillés à l'antique, & occupés autour d'une table à boire de la biere. Ce Dessein avoit paru dans le dernier Sallon, où il avoit fait l'admiration de tous les Connoisseurs. En effet les figures y sont bien groupées, leur action est vive & naturelle, & tous les accessoires sont bien entendus. Ce morceau est très-bien rendu par le Graveur. La hardiesse & la précision du Dessein, le moëlleux & le large du crayon y sont fidélement copiés. C'est en même temps un Dessein d'étude & une Estampe qui fait tableau. Cette gravure est dédiée à M. le Marquis de Marigny, Conseiller du Roi en ses Conseils, Commandeur des Ordres de Sa Majesté, Directeur & Ordonnateur général de ses Bâtimens, Jardins, Arts, Académies, & Manufactures royales.

Digitized by Google

Le ſieur Moitte a mis au jour une Eſtampe repréſentant un *Repos de chaſſe*, d'après Bénard. Le ſujet nous a paru rendu avec beaucoup de légéreté & de grace. Cette gravure eſt dédiée à M. Cochin, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Garde des Deſſeins du cabinet du Roi, & Secretaire perpétuel de l'Académie royale de Peinture. Le prix eſt de 2 liv.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

L'Academie royale de Muſique a continué avec ſuccès juſqu'à la clôture de ſon Théâtre, les repréſentations de la Tragédie d'*Enée & Lavinie*. Plus on l'a vue, plus on a applaudi M. Dauvergne, & plus on a été forcé de rendre à ſon grand talent toute la juſtice qu'il mérite. Que ne doit-on pas attendre de lui, quand il fera choix d'un Poëme plus heureux ! On peut dire avec vérité que cet Opera, à un article près, réunit tout ce qu'on peut deſirer. Il eſt parfaitement habillé, la muſique en eſt excellente, les Ballets en ſont charmans. Il ne lui manque que des paroles.

Pour la gloire de M. de Fontenelle, nous ne ferons pas l'extrait d'une Poéſie ſi peu digne de lui. Ce ſeroit bleſſer en quelque ſorte les mânes de ce grand homme, & nous croyons ne pouvoir mieux les honorer qu'en gardant un ſilence reſpectueux ſur cette triſte production.

Digitized by Google

COMEDIE FRANÇOISE.

Le lundi 27 Février, les Comédiens François ont représenté pour la premiere fois *Astarbé*, Tragédie nouvelle. C'est la premiere piece de M. Colardo, qui n'a, dit-on, que 23 ans. Un premier parterre l'a jugée avec trop de rigueur. Un second Public lui a prodigué les applaudissemens, & nous pensons qu'il a été plus juste même en les exagérant. On ne peut pas annoncer un talent plus marqué pour la poésie, & quoi qu'on en dise, c'est le premier du théâtre. Il couvre seul les défauts d'un voile séducteur, & met les beautés dans le jour le plus brillant: il porte enfin la magie jusqu'au point de faire tout écouter avec plaisir, en dépit du défaut d'intérêt & de conduite. C'est ce que nous avons éprouvé à la représentation de la Tragedie de M. Colardo. Ce n'est pas assez de dire qu'il fait de beaux vers, il possede ce don aujourd'hui devenu si rare, cette contexture parfaite, cet ensemble harmonieux d'une versification toujours noble, toujours soutenue, qui fait sur l'oreille & sur l'ame le même effet que produit une excellente musique. Ajoutons qu'il pense

Digitized by Google

plus fortement qu'il n'eſt permis à ſon âge, & qu'il exprime encore mieux ce qu'il penſe ; il joint ſouvent la force de Corneille à l'élégance de Racine. Il eſt abondant en images & ſobre en épitheres. Il n'employe que celles qui peignent. On peut ſeulement lui reprocher d'avoir un peu trop de ce que les autres n'ont pas aſſez. C'eſt une profuſion de penſées & de traits dont la continuité fatiguent. Ses éclairs, quoiqu'ils brillent ſans efforts, ſont trop fréquens, & l'on eſt ébloui de tant de lumiere.

Il y a tout lieu de préſumer qu'il ira toujours en croiſſant. Son ſecond Ouvrage doit enchérir ſur ſon premier. Mieux inſtruit de l'art du théâtre, il fera ſans doute un choix plus heureux ; il conſtruira mieux ſa fable, il obſervera mieux la liaiſon des ſcenes, & joindra au mérite des détails celui de l'enſemble. Il ſeroit à ſouhaiter que M. de la Touche eût conduit Aſtarbé, & que M. Colardo eût fait les vers d'Iphigénie. Nous penſons que de tous les deux réunis, on feroit un excellent Poëte tragique. Les cinq repréſentations qu'on a données d'Aſtarbé ont toujours été des plus fortes, & également applaudies : nous ne doutons point qu'on ne la reprenne après Pâques. On doit cet encouragement

à un jeune Auteur, dont le coup d'essai annonce tout ce qu'on peut espérer d'un vrai talent.

Le samedi 11 Mars, les mêmes Comédiens ont fermé leur Théâtre par *Inès de Castro*, avec le compliment d'usage. M. de Belcour s'en est bien acquité à son ordinaire.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont fait la clôture de leur Théâtre le samedi 11 Mars, par la *Noce interrompue*, suivie de *la Fille mal gardée*, parodie de l'acte de la Provençale. Le sujet de cette nouvelle Parodie est un vieux Magister de village, qui a pour écolière la jeune & belle Nicolete dont il est éperduement amoureux. Craignant la coquetterie de ce charmant objet, il le cache à tous les regards, & ne l'entretient que de sa prétendue laideur. La naïve Nicolete s'est mirée dans les eaux pures d'un ruisseau, & a été fort satisfaite de sa figure. Un jeune Amant qui, à l'insçu du jaloux, lui a parlé d'amour, l'a encore mieux persuadée. Une vieille Gouvernante du Magister, impérieuse & brusque, veille à tous ses pas. Elle avertit le jaloux que les

Digitized by Google

les Amans peuvent s'introduire par une breche faite au mur du jardin ; ce qui l'oblige d'aller dans la guinguette prochaine chercher des Maçons. Pendant son absence la surveillante donne dans un piege que Nicolette lui tend ; l'Amant arrive en cabriolet, & enleve sa chere Maîtresse. Le Magister apprend une si triste nouvelle, & en est désespéré.

Cette Parodie est ornée de plusieurs Ariettes Italiennes. Celle qui fait le plus de plaisir & d'effet, est chantée par Mlle Favart, qui fait avec succès le rôle de Nicolette, & qui est en habit d'enfant. Dans cette Ariette, on entend des sons mal articulés d'une écoliere qui épele, mêlés avec des sanglots & des pleurs, le Magister y joint ses emportemens & ses brusqueries. Le tout ensemble fait un tableau des plus agréables.

M. *Deshayes* a fait le compliment qui a été fort applaudi.

OPERA COMIQUE.

Le samedi 18 Mars, l'Opera Comique a fait la clôture de son Théâtre par le *Magazin des Modernes*, précédé des *Troqueurs*, & suivi du *Peintre amoureux de son Modele*;

Digitized by Google

& de sa Parodie intitulée, *Gilles, garçon Peintre, amoureux & rival*, Parade avec des divertissemens, & le compliment à l'ordinaire.

Gilles qui broye des couleurs, & le bon homme Cassandre qui peint des enseignes; Colombine, sa chambriere, & la belle Zirzabelle qui sert de modele pour un enseigne à biere, sont les personnages de cette Parade, digne d'être représentée en dehors. Les paroles même pourroient scandaliser chez Bienfait. Il n'en est pas de même de la musique : elle ne seroit déplacée sur aucun théâtre. Les Ariettes sont bien coupées & ont beaucoup d'expression.

CONCERT SPIRITUEL.

Le Dimanche de la Passion 12 Mars, le Concert a commencé par une Symphonie; ensuite *Exaltabo te*, Motet à grand chœur de M. de la Lande, où Mlle Sixte a chanté; M. Vachon a joué un Concerto de sa composition avec la même réussite. M. Muguet a chanté un petit Motet de M. Mouret. Mlle d'Heuzé a joué sur l'orgue un Concerto de M. Balbastre. Mlle le Miere a chanté un petit Motet. Ce Concert a fini

Digitized by Google

par *Bonum eſt*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

Le mardi 14 Mars, le Concert a commencé par une Symphonie ſuivie de *Deus miſereatur*, Motet à grand chœur de M. Daveſne. M. Vachon a joué enſuite un Concerto de ſa compoſition. Mlle Veſtris-de Giardini a chanté deux airs Italiens. M. Balbaſtre a joué ſur l'orgue l'ouverture de l'Opera Languedocien. Mlle Fel a chanté un petit Motet. Le Concert a fini par un Poëme intitulé les *Iſraélites à la Montagne d'Oreb*, mis en muſique par M. Mondonville.

Ce Poëme qu'on peut appeller un *Oratorio* François, a eu le plus brillant ſuccès, & le mérite. Il eſt de la plus grande beauté. On peut avancer qu'il eſt eſſai & modele tout à la fois. Il prouve mieux que tout ce qu'on a pu écrire, que notre muſique eſt ſuſceptible de tous les modes & de toutes les expreſſions qu'on lui avoit refuſées : il enrichit notre muſique d'un nouveau genre qui lui manquoit. Pour tout dire en un mot, il eſt digne de la muſique de M. Mondonville, qui l'a rendu avec toute la ſublimité que le ſujet demande, & qui, à un ſpectacle différent, ſemble avoir trouvé ſon Quinault. Il faudra à l'avenir aller au Concert pour

Digitized by Google

entendre de bonnes paroles françoises. Ce Poëme de M. l'Abbé de Voisenon, on peut le nommer sans le commettre, mérite d'être consacré dans les fastes des Spectacles François. Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs de l'inférer ici dans son entier.

LES ISRAÉLITES
A LA MONTAGNE D'OREB,
POEME.

Chœur d'Israélites.

Helas ! Dieu nous conduit dans ce séjour d'allarmes,
Et nous y sommes immolés :
Nous n'avons que nos larmes
Pour éteindre la soif dont nous sommes brûlés.

Aaron.

Respectons du Seigneur la volonté suprême ;
Il peut tarir la source de nos pleurs :
Même en nous frappant, il nous aime ;
Adorons ses décrets jusques dans nos malheurs.

Le Chœur.

Pourquoi détruit-il son ouvrage ?
Par les revers & l'opprobre flétri,
Est-ce là ce Peuple chéri
Qu'il appelle son héritage ?

Digitized by Google

Aaron.

Auprès de l'Eternel Moyſe eſt votre appui ;
Craignez de l'irriter par votre impatience :
Tremblez, il paroît, il s'avance ;
Vos murmures, vos cris ont percé juſqu'à lui.

Un prélude annonce Moyſe.

Moyſe.

Quelles clameurs ont frappé mon oreille ;
Et d'un Dieu de clémence ont fait un Dieu vengeur ?

Le Chœur.

Des maux que nous ſouffrons, vous ſeul êtes l'auteur ;
Nous gémiſſons, & le Seigneur ſommeille !

Moyſe.

Peuple ſéditieux & digne de mépris ;
Aux bontés du Très-Haut réſerviez-vous ce prix ?

Le Chœur.

Que ſont devenus ſes Oracles ?
Trouvons-nous en ces lieux ce qu'il nous a promis ?
Ce Dieu ſi bienfaiſant nous traite en ennemis.

Moyſe.

Ingrats, avez-vous donc oublié ſes miracles ?
C'eſt ce Dieu dont le bras vous ſoutint tant de fois :
A la mer étonnée, il impoſa des loix ;

Digitized by Google

Il conduiſit vos pas dans ſes routes profondes,
Et les flots diviſés revinrent à ſa voix
Engloutir l'ennemi dans l'abîme des Ondes.
Il ſouffrit, il calma vos cris tumultueux.
Expirans de langueur, en cet état funeſte,
La mort levoit ſon glaive affreux,
Il ouvrit les portes des Cieux,
Et fit tomber pour vous un aliment céleſte.
Du Pere le plus tendre implorez le ſecours;
N'armez plus contre vous ſa puiſſance infinie;
Soyez ſoumis au Dieu dont vous tenez la vie,
C'eſt l'unique moyen d'en prolonger le cours.
Dieu veut vous éprouver; que vos pleurs le fléchiſſent.

Le Chœur.

Il rejette nos cœurs, lui, qui les a formés;
C'eſt en vain qu'ils gémiſſent,
Nos femmes, nos enfans périſſent;
Les tombeaux ſont ouverts, & les Cieux ſont fermés.

Moyſe.

Ciel! quels objets! quelles victimes!

Le Chœur.

Nous périſſons.

Moyſe.

Quel ſpectacle d'horreur!
J'oublie, en voyant leur malheur,
Que leurs murmures ſont des crimes.

Digitized by Google

Le Chœur.

Nous périssons.

Moyse.

Dans ces momens affreux,
Seigneur, n'écoute plus le cri de la vengeance.

Le Chœur.

Hélas!

Moyse.

De ta clémence
Répands les trésors précieux.
Hâte-toi.

Le Chœur.

Nous mourons.

Moyse.

Que vas-tu faire? arrête:
Ils sont tous tes enfans.

Le Chœur.

O sort! ô triste sort!

Moyse.

Lance plutôt la foudre sur ma tête,
Ne frappe que moi seul, je me livre à la mort.

Le Chœur.

Nous expirons.

Moyse.

Grand Dieu, la foi la plus ardente
M'ordonne de tout espérer;
Tu ne peux tromper mon attente.
Ton peuple est tout prêt d'expirer.
Ranime sa force mourante,

Digitized by Google

Pour te bénir, & t'adorer.

Moyſe frappe le rocher, il en ſort des torrens d'eaux.

Le Chœur.

O prodige ! ô miracle ! ô puiſſance ſuprême !
D'impétueux torrens s'élancent du rocher.

Moyſe.

Dieu devroit vous punir, & Dieu veut vous toucher ;
Il vous prévient, il vous cherche, il vous aime ;
Il daigne ne vous reprocher
L'oubli de ſes bienfaits, que par ſa bonté même.
A ces traits éclatans, connoiſſez l'Eternel,
Adorez le Dieu d'Iſraël.

Le Chœur.

Adorons le Dieu d'Iſraël.

Moyſe.

Il appelle, il attire, il commande, il terraſſe ;
Sans forcer notre volonté :
Il a de ce rocher briſé la dureté,
C'eſt l'image des cœurs qu'il frappe de ſa grace.
A ces traits éclatans, connoiſſez l'Eternel,
Adorez le Dieu d'Iſraël.

Le Chœur.

Adorons le Dieu d'Iſraël.

Moyſe, Aaron & le Chœur.

Que le Seigneur eſt grand ! que ſa puiſſance étonne !

Digitized by Google

Sa bonté remplit l'Univers.
Que sa vengeance éclate, tonne ;
Qu'il frappe les peuples pervers
Qui refusent d'aimer un Maître qui pardonne.

La musique du récitatif de Moyse,

Ingrats, avez-vous donc oublié, &c.

est admirable. Celle du Chœur,

Nous périssons,

est du plus grand pathétique, & le dernier Chœur,

Que le Seigneur est grand ! &c.

réunit tout ce qui peut rendre un chœur parfait ; la majesté, la force & la richesse d'harmonie.

Le vendredi 17 du même mois, le Concert a commencé par une Symphonie suivie de *Diligam te*, Motet à grand chœur de M. Madin. Mlle Vestris-de Giardini a chanté deux airs Italiens. M. Vachon a joué un Concerto de sa composition. Mlle le Mierre a chanté un petit Motet. On a exécuté *Exultate, justi*, Concerto de voix de M. Mondonville. Le Concert a fini par le Motet françois du même Auteur.

La réussite de ce nouvel Oratorio a été confirmée par la plus brillante assemblée & les plus grands applaudissemens. Quelle gloire pour le Poëte & pour le Mu-

Digitized by Google

ſicien ! On peut leur appliquer avec vérité ce vers de Quinault :

L'honneur eſt égal entre vous.

Le Dimanche des Rameaux le Concert Spirituel commença par une Symphonie ſuivie de *Diligam te*, Motet à grand chœur de Gilles, dans lequel Mlle Sixte chanta. Enſuite M. Vachon joua un Concerto de ſa compoſition. Mlle Veſtris-de Giardini chanta deux airs Italiens. M. Balbaſtre joua ſur l'orgue un Concerto de ſa compoſition. Mlle Fel chanta un petit Motet. Ce Concert a fini par *Cœli enarrant*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

La ſuite des Concerts au prochain Volume.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU NORD.

De Stockolm, *le 9 Février.*

On eſt préſentement inſtruit des circonſtances qui ont obligé nos troupes d'abandonner Anclam & Demmin. L'armée qui avoit pris ſes quartiers d'hyver en deça de la Peene, comptoit y tenir juſqu'à ce que le temps lui permît de pourſuivre ſes avantages, parce qu'on ne prévoyoit pas que cette riviere, & les marais qui l'environnent, duſſent ſe glacer, comme il eſt très-rare en effet que ces eaux ſe gelent. Mais le froid vif qui commença quelques jours avant Noël, devint tout-à-coup ſi violent, que dès le 28 Décembre la cavalerie pouvoit paſſer la Peene ſur la glace. Comme alors la poſition de nos troupes n'étoit rien moins qu'avantageuſe, & que tous les poſtes ſur la Peene étoient expoſés, le Maréchal de Sternberg prit la réſolution de retirer ſes quartiers, & de raſſembler les troupes entre Ruhtenberg & Stralſund. Ainſi le Comte d'Hamilton, Lieutenant général, évacua le 29 Anclam, & le Lieutenant colonel Sparre, quittant Wollgaſt, ſe replia ſur Greiffswald. Le Major général de Lugen, qui commandoit à Tribſées, en ayant auſſi retiré ſes troupes, undéta chement de cent hommes, commandé par

Digitized by Google

le Capitaine Sternroos, fut attaqué près de Nossendorf par les Hussards Prussiens de Malachowski, & il en fut enveloppé. Ce Capitaine se jetta dans une maison, où il fit une vigoureuse défense. Les ennemis y mirent le feu pour l'obliger d'en sortir; il se fit jour l'épée à la main, & rejoignit le corps du Général de Lugen.

Le même jour 29 Décembre, le Colonel Carpelan, qui commandoit à Demmin, reçut ordre d'abandonner cette Place, & de se rendre au corps de l'armée. Mais comme il disposoit sa retraite, il fut bloqué de toutes parts par dix bataillons & trente-quatre escadrons Prussiens, aux ordres du Maréchal de Lehwald. D'abord les ennemis le sommerent de se rendre, avec la garnison, prisonnier de guerre. Il répondit que ces conditions n'étoient pas faites pour des Suédois. Sur cette réponse, l'ennemi commença l'attaque par un feu très-vif de canons, de mortiers & d'obuz. On lui riposta de maniere, qu'on lui démonta plusieurs pieces d'artillerie. Le lendemain, le Maréchal de Lehwal fit faire d'autres propositions. Elles furent également rejettées, & le Colonel Carpelan envoya les Majors During & Wrangel offrir l'évacuation de la Place, mais à la seule condition de se retirer librement avec tout ce qui appartenoit aux Suédois. Les Prussiens voulurent exiger que la garnison s'engageât à ne point servir d'un an contre le Roi du Prusse ou ses Alliés; le Colonel ayant tenu ferme, obtint enfin la capitulation qu'il souhaitoit, & elle fut signée le 30 au soir. Il sortit le premier Janvier de Demmin avec toute la garnison, & le 4 il rejoignit à Ludershagen le Général Lybecker.

Les douze ou treize mille hommes destinés à passer en Poméranie, pour renforcer l'armée du

Digitized by Google

Roi, se rendent de tous côtés dans les ports où ils doivent être embarqués, & l'on travaille en conséquence avec toute l'activité possible à réparer les Galeres qui doivent transporter ces Troupes. Il part aussi continuellement des provisions pour Stralsund & l'Isle de Rugen.

ALLEMAGNE.

De Konigsberg, *le 13 Février.*

Toute la Prusse est actuellement au pouvoir des troupes Russiennes. En entrant sur le territoire d'Elbing, elles ont pris environ quarante soldats qui occupoient un petit Fort. La garnison que le Général Fermer a laissée ici est de six mille hommes, infanterie & cavalerie. Les Cosaques de son armée observent la même discipline que les troupes nationales, & sont traités en conséquence sur le pied de troupes régulieres.

On assure qu'avant un mois, l'armée Russienne sera forte au moins de quatre-vingts mille hommes, & qu'il en marchera la moitié vers la Siléfie. Le corps du Général Fermer est en pleine marche pour se rendre dans la Poméranie.

Konigsberg vient d'être imposée par les Russiens à une contribution de cinquante mille écus. Les Commissaires de l'Impératrice font de grands amas de vivres à Kowno, pour y établir un magazin capable de faire subsister un corps de quarante mille hommes.

L'armée Russienne est en mouvement pour s'approcher de la Vistule. Le Major général Stolfen est entré le 11 dans Marienwerder avec un détachement de trois cens hommes.

On ne peut qu'admirer la modération des Rus-

Digitized by Google

ſiens dans toute leur conduite à notre égard. Cependant on a toujours lieu de craindre que les violences exercées en Saxe, ne les forcent enfin d'en venir à de fâcheuſes repréſailles.

De Leipsick, *le 25 Février.*

Les Etats des Cercles de Saxe ſont toujours aſſemblés ici. Le 16 de Février, M. de Borck, Miniſtre du Roi de Pruſſe, propoſa de la part de ſon Maître, aux Députés des Cercles, de remettre aux Etats l'adminiſtration des revenus de l'Electorat, à condition 1°. de payer au Roi de Pruſſe la ſomme de ſix millions d'écus, y compris le produit des domaines & de l'acciſe générale, ou celle de quatre millions & demi, ſans ces deux branches des revenus; 2°. de donner encore en portions & rations la valeur de cent mille écus par mois, pour l'entretien des troupes Pruſſiennes qui ſont en Saxe; 3°. d'acquitter en outre exactement ce que cet Electorat redoit de l'année derniere.

Ces demandes n'interrompent point le cours des exécutions militaires qui ſe font avec plus de rigueur que jamais. Elles commencerent le 8 Janvier dans les Bailliages de Moiſſen & d'Oſchutz, pour la livraiſon de deux mille wiſpels, ou quarante-huit mille boiſſeaux de froment à quoi le Cercle de Miſnie eſt taxé. On menace de traiter de même les autres Bailliages, & de condamner au double ceux qui n'auront pas fourni leur contingent. Pluſieurs Cercles, que les événemens de la guerre aſſujettiſſent également aux ordres des deux partis ennemis, ont beau repréſenter les obſtacles que ces ordres contradictoires apportent aux fournitures qu'on exige d'eux, on veut qu'elles

Digitized by Google

ſe faſſent à quelque prix que ce ſoit, à peine d'être livrés au pillage des Huſſards, & pour les Gentilshommes dont on pourra ſe ſaiſir, d'être mis dans la Forteresſe de Magdebourg.

On a exécuté dans cette Ville douze Marchands Italiens, taxés enſemble à quinze mille écus *de douceurs* (ainſi nomme-t'on cette nouvelle taxe), pour le premier bataillon des Gardes Pruſſiennes. Mêmes exactions à Dreſde, mêmes violences de la part du Commandant. Propriétaires & Locataires de maiſons, pauvres & riches, tout y eſt taxé.

A l'égard des Saxons enrôlés de force, qui ont déſerté des troupes Pruſſiennes, le Directoire de Torgau a enjoint aux Tribunaux de Juſtice, ſous les plus ſéveres menaces, de confiſquer tous leurs biens meubles & immeubles, ſans exception, de les faire vendre à l'encan dans le terme de ſix ſemaines, & d'en faire porter le prix à la caiſſe militaire des Pruſſiens. Le même traitement ſera fait aux Officiers Saxons qui ont paſſé au ſervice de l'Empereur ou de l'Empire. On veut encore forcer les parens des déſerteurs à les repréſenter. Un payſan du Bailliage de Noſſen qu'on avoit arrêté pour répondre de ſon fils qui étoit fugitif, cherchant à ſe ſauver lui-même, a été jetté mort ſur le carreau.

On a mis le ſcellé ſur l'hôtel des Monnoies à Dreſde, & l'on n'en ſçait pas la raiſon, à moins que les malverſations du Juif Ephraïm, qui depuis la guerre ont été portées à l'excès, ne lui ayent attiré cette diſgrace.

Les Députés des Etats ſont encore ici. Le premier payement des ſix cens mille écus qu'ils ont été contraints d'accorder ſous le nom ſpécieux de don gratuit, ſe fait actuellement avec la plus grande rigueur. La moindre Terre noble eſt taxée

Digitized by Google

à mille écus, & les autres à proportion.

Nos Magistrats sont aux arrêts à l'Hôtel de Ville, & gardés par soixante soldats. On permet seulement aux plus âgés de retourner chez eux le soir; les autres sont obligés de rester & de coucher sur des paillasses. Il y a sur toutes les maisons & sur les biens de fonds une nouvelle taxe fixée à deux pour cent du prix de la derniere acquisition. Les Locataires sont imposés à quatre gros par écu de tout bail qui excede vingt écus par an. Si l'on manque d'argent comptant pour satisfaire à ces exactions, il faut donner de l'argenterie ou des marchandises; les Prussiens s'accommodent de tout. Indépendamment de ces taxes, chaque Négociant est encore obligé de payer séparément mille ou deux mille écus. Le commerce est entiérement suspendu, & l'on ne permet plus le transport d'aucunes marchandises. Enfin les soldats vont de maison en maison, & prennent de force tout ce qu'on ne veut pas leur donner. Dresde, Chemnitz, Naumbourg, Mersebourg, sont traités à peu près de même. On vend aux Juifs à très-vil prix les meubles, habits, effets, jusqu'aux lits mêmes des habitans qui ne sont point en état de payer les taxes.

A Dresde, la cherté des vivres & la misere des habitans sont à un tel point, qu'un grand nombre est réduit à la mendicité. La Princesse Royale &, à son exemple, plusieurs personnes de distinction, sont obligées, pour les faire vivre, de faire distribuer une certaine quantité de pain par semaine.

Le Directeur des biens que le Comte de Bruhl posséde dans la basse-Lusace, a reçu ordre du Commandant de Dresde de s'y rendre au plutôt, pour rendre compte du revenu de ces biens.

Tous les maux dont Léipsick est accablé

viennent d'être portés à leur comble. Nos Magistrats ont été forcés de prêter serment de fidélité aux Prussiens. Pour leur arracher ce serment, on avoit planté le canon contre l'Hôtel de Ville. Les Prussiens ont voulu exiger le même serment des Etats de Saxe, mais ces Etats l'ont refusé; ils ont même déclaré hautement qu'ils périroient plutôt que de manquer de fidélité à leur Souverain légitime, & plusieurs Députés ont disparu. La Terre du Comte de Loeser, Maréchal héréditaire & Président né des Etats, & celle du Baron de Ponickau, Ministre de Saxe à la Diete de l'Empire, ont été depuis ravagées & détruites comme celles du Comte & de la Comtesse de Bruhl. Il est à remarquer que le fameux partisan Meyer, exécuteur de ces violences, a été long-temps au service de Saxe.

On apprend de Dresde que le Commandant Prussien a aussi obligé les Magistrats de cette Ville de prêter serment de fidélité à son Maître, & que la même cérémonie va se faire dans les autres Villes & Bailliages de l'Electorat.

Le château de Lavenstein, appartenant au Comte de Bunau, Chambellan du Roi, a été ravagé par les Prussiens, & tous les effets, meubles, bestiaux, &c. ont été transportés à Dresde.

De Vienne, *le 27 Février.*

On ne croit pas que la santé du Prince Charles, qui est considérablement altérée par les fatigues de la derniere campagne, lui permette de commander l'armée Impériale dans la campagne prochaine. Ainsi, selon toutes les apparences, le Feld-Maréchal Comte de Daun sera chargé du commandement en chef.

L'échange des prisonniers respectifs faits dans

Digitized by Google

la derniere campagne eſt enfin réglé. Les Commiſſaires Impériaux & ceux du Roi de Pruſſe, vont ſe rendre pour cet effet à Peterſwalde & à Jagerndorff, & les troupes qui doivent être échangées ſont en marche. Il a paſſé par ici le 11 douze cens Croates, qui eſcortoient huit cens priſonniers Pruſſiens, & le 14, il a défilé une autre Colonne de douze cens Croates qui vont en Boheme.

On forme aux environs de cette Ville un nouveau corps de Pionniers, & un autre corps deſtiné uniquement à la garde des équipages : ils ſe levent l'un & l'autre avec tout le ſuccès poſſible.

Les enrollemens conditionnels ont très-bien réuſſi dans cette Capitale, ainſi qu'à Linz, en Stirie, & dans les autres Etats héréditaires de l'Impératrice-Reine.

M. le Comte de Broglie, Ambaſſadeur du Roi Très-Chrétien auprès du Roi de Pologne, eſt arrivé de Warſovie, & retourne en France pour rétablir ſa ſanté.

Tout ce qu'il y avoit ici d'Officiers Généraux & autres, ont eu ordre de partir ſans délai, pour rejoindre leurs corps. Le Feld-Maréchal Comte de Daun eſt auſſi ſur ſon départ.

Le 23 Février, la glace dont le Danube étoit couvert, ſe rompit ſi ſubitement & avec une telle violence, que quatre arches du grand pont furent emportées.

La marche des troupes qui viennent d'Italie, pour aller renforcer l'armée de Boheme, a été retardée quelque temps par le débordement de l'Adige ; mais on a des avis certains que la tête de ces troupes eſt arrivée dans le Tirol.

Les ennemis ont été chaſſés de Troppau le 18 par le Marquis de Ville, & ils ſe ſont retirés avec

Digitized by Google

perte. Le lendemain de la retraite, le régiment de Stechau, dragons, croyant que les Prussiens occupoient encore ce poste, s'approcha des fauxbourgs de la Ville. On le fit attaquer par les Uhlans, par les Hussards de Karoly, & par les Hussards Carlstadiens, qui le mirent bientôt en fuite, lui tuerent du monde, & firent prisonniers le Major Prussien qui le commandoit, un Capitaine, six Lieutenans, un Enseigne, & deux cens soixante Dragons.

De Hambourg, *le 2 Mars.*

Ce qui vient de se passer à Zerbst cause un étonnement général. Un détachement de Hussards Prussiens étant revenu dans cette Ville pour enlever le Marquis de Fraygne, a procédé de cette maniere. Ils investirent d'abord le château, où le Prince régnant avoit cru devoir mettre le Marquis à couvert des violences qu'il avoit déja essuyées, & le tinrent bloqué pendant un jour. L'Officier qui commandoit le détachement fit ensuite braquer le canon, & somma le Prince de lui livrer le Marquis de Fraygne. Après quelques négociations tentées infructueusement auprès du Roi de Prusse & du Prince Henry, le Commandant Prussien déclara, que, si le Marquis ne lui étoit pas remis avant le 24 Février, il auroit recours aux voies extrêmes. Sur ces dispositions, le Marquis de Fraygne, pour empêcher qu'à son occasion on n'achevât de violer tous les droits, en forçant jusqu'à l'asyle d'un Prince Souverain & libre, qui n'est en guerre avec personne, prit le parti de se remettre volontairement entre les mains des Prussiens. Il fut donc conduit sur le champ à la citadelle de Magdebourg, où il est

Digitized by Google

traité avec autant de rigueur que le plus coupable sujet pourroit l'être sous l'autorité légitime de son Souverain naturel.

Quelques jours après cet événement, la Princesse douairiere d'Anhalt-Zerbst, & le Prince régnant son fils, se sont retirés dans cette Ville, pour se soustraire à de nouvelles extrêmités de la part des Prussiens.

DU CAMP D'HAMELEN, *le 9 Mars.*

Les troupes d'Hanovre, de Brunswick & de Hesse, auxquelles plusieurs régimens Prussiens s'étoient joints, se mirent en mouvement le 18 du mois dernier, pour attaquer nos quartiers. Un corps considérable des ennemis se porta sur Vehrden, ce qui obligea M. le Marquis de Saint-Chamans, Maréchal de Camp, commandant alors dans ce poste, qui n'est d'aucune défense, de l'évacuer, & les inondations l'obligerent de se replier sur Brême.

Le 23 Février, M le Comte de Chabot-la Serre, Brigadier des Armées du Roi & Colonel des Volontaires Royaux, fut vivement attaqué dans Hoya par des troupes supérieures aux siennes. Il avoit sous ses ordres le régiment des Gardes Lorraines, deux compagnies de Grenadiers, deux Piquets de Bretagne, & cent Dragons du régiment Mestre de Camp Général. Il fit la plus vigoureuse défense, & se battit de rue en rue : enfin forcé de se retirer dans le château, il obtint une capitulation très-honorable & sortit, ainsi que les troupes qu'il commandoit, avec tous les honneur de la guerre. Le régiment des Gardes Lorraines a beaucoup perdu à cette attaque. M. le Chevalier Mecles, Lieutenant-Colonel du régiment Mestre de

Digitized by Google

Camp Général, qui étoit venu volontairement avec ſes Dragons, & M de Prade, Aide Major de ce corps, ont été tués. M. le Chevalier de Lemps, Lieutenant-Colonel du régiment de Bretagne, s'eſt fort diſtingué, ainſi que tous les Officiers des différens corps.

M. le Comte de Chabot ayant fait ſçavoir le 24 à M. le Comte de Saint-Germain l'événement de Hoya, ce Lieutenant général jugea qu'il ne pouvoit plus être d'aucune utilité dans Brême au reſte de l'armée dont il ſe trouvoit ſéparé, & qu'en y reſtant, il couroit riſque d'être coupé tout-à-fait par l'ennemi ; ainſi il fit ſur le champ ſes diſpoſitions pour ſe retirer avec ſa nombreuſe garniſon. Il a fait ſa retraite dans le meilleur ordre juſqu'à Oſnabruck, où il a trouvé le régiment de Champagne, deux régimens de Cavalerie, & le régiment Colonel général des Dragons.

M. le Comte de Clermont ayant jugé à propos de replier ſon quartier général pour donner le temps à tous les corps de ſon armée de le joindre, ce Prince partit le 28 d'Hanovre dans le plus grand ordre, & en faiſant obſerver à ſes troupes la plus exacte diſcipline. Il a fait diſtribuer aux pauvres les farines qui ne pouvoient ſe tranſporter. Il avoit donné ſes ordres pour faire évacuer dès le 26 les Villes de Zell, de Brunſwick, de Wolfenbuttel, & tous les autres poſtes que nos troupes occupoient. Cette retraite générale n'a pu ſe faire ſans perdre les malades qui ne ſe ſont pas trouvés en état de ſupporter le tranſport, quelques chariots mal attelés, & beaucoup de proviſions ; mais on a pris de juſtes meſures pour empêcher l'ennemi de profiter de nos magazins.

Le 9 Mars, toute l'armée ſe trouvoit raſſemblée à Hamelen, où M. le Comte de Clermont a établi

Digitized by Google

son quartier général. Depuis ce Prince a donné ordre de jetter un pont sur le Weser à Rhintlen, pour assurer la communication avec le corps que commande M. le Comte de Saint-Germain sur la rive gauche de cette riviere, & pour observer de plus près les mouvemens des ennemis sur Munden.

De Prague, *le 3 Mars.*

On assure ici que, suivant le plan d'opérations concerté à Vienne, l'Impératrice-Reine aura trois grandes armées qui agiront tout à la fois ; l'une en Silésie, sous les ordres du Feld-Maréchal Comte de Daun ; la deuxieme, commandée par le Feld-Maréchal Comte de Nadasty, du côté de Troppau ; & la troisieme, dans la Lusace, aux ordres du Feld-Maréchal Bathiani.

Plusieurs lettres ont confirmé l'action particuliere dont voici le détail. Le 16 Février, un Officier de nos troupes vint loger à Kaldekerich. Il n'avoit qu'un petit détachement avec lui, & cependant il fit marquer des logemens pour mille hommes ; mais il n'exigea pour sa troupe que les provisions nécessaires, & fit observer le meilleur ordre. A peine ce qu'il avoit demandé aux habitans lui fut délivré, qu'il parut un corps de troupes ennemies fort supérieur au sien, dans le dessein de l'enlever. Le Capitaine n'eut que le temps de s'emparer du cimetiere, & de s'y retrancher comme il put. Les Prussiens voulurent l'y forcer, & des deux côtés on se fusilla vivement. Après une demi-heure de combat, ils sommerent l'Officier de se rendre. Celui-ci pour toute réponse dit, qu'il avoit fait marquer du logement pour deux Bataillons, & qu'il étoit bien résolu de tenir jusqu'à leur arrivée. Le feu recommença sur la

Digitized by Google

champ ; mais l'Officier voulant ménager ſon monde, fit demander des conditions. Pendant les pourparlers qui ſuſpendirent l'attaque, l'Officier reconnut une maiſon qui communiquoit au cimetiere. Il fit ſortir par-là ſon Lieutenant avec la moitié de ſa troupe. Ce dernier après quelques détours vint charger les Pruſſiens en queue, & le Capitaine ſortant tout-à-coup du cimetiere, força la tête. Les Pruſſiens, qui crurent alors avoir ſur les bras les mille hommes dont on avoit parlé, furent culbutés, & ſe retirerent en déſordre, laiſſant ſur la place vingt-ſept hommes morts, ſans les bleſſés qu'ils remmenerent avec eux. Le nom de ce Capitaine eſt Lallieux, & le Lieutenant ſe nomme Ryſſ.

ESPAGNE.

De Lisbonne, *le* 10 *Janvier.*

Le 31 de Décembre, vers les ſix heures du matin, cette Ville a encore reſſenti un nouveau tremblement de terre dont la ſecouſſe a duré trente ou trente-deux ſecondes. Elle étoit accompagnée d'un bruit ſouterrein. C'eſt la plus violente qu'on ait eſſuyée depuis celle du premier Novembre 1755 ; mais elle n'a point cauſé de dommage.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

M. Bernard de Boulinvilliers prêta ſerment entre les mains du Roi pour la charge de Prevôt,

Digitized by Google

Maître des Cérémonies de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, dont il a été revêtu sur la démission de M. de Lamoignon.

Par une Ordonnance du Roi rendue le premier Février, les Volontaires du Dauphiné vont être considérablement augmentés. Ce corps qui étoit de cent vingt hommes, en six Compagnies de vingt hommes chacune, dont cinq d'Infanterie & une de Dragons, sera porté à quatre cens vingt hommes en six Compagnies, chacune de soixante-dix hommes, dont quarante d'Infanterie & trente de Dragons. Il aura dorénavant le titre de *Régiment des Volontaires du Dauphiné.*

M. le Marquis de Paulmy ayant obtenu du Roi la permission de se démettre de la charge de Secretaire d'Etat au département de la Guerre, Sa Majesté a nommé M. le Maréchal de Belle-Isle pour le remplacer.

Sa Majesté a disposé du Régiment de Mailly en faveur de M. le Marquis de Talaru, & de celui de Talaru en faveur de M. le Duc de Mazarin.

M. le Marquis de Pons a obtenu du Roi l'agrément de Colonel en second du Régiment de Dragons d'Orléans.

Le 7 Mars, le Roi fit dans la plaine des Sablons la revue du Régiment des Gardes Françoises, & de celui des Gardes Suisses. Ces deux Régimens, après avoir fait l'exercice, défilerent en présence de Sa Majesté. Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Madame Infante, Madame, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, assisterent à cette revue.

Par une Ordonnance du Roi du 20 Février dernier, il est enjoint aux Officiers des troupes des armées du Roi en Allemagne, qui se sont rendus en France sur des passeports, pour y travailler aux

Digitized by Google

aux recrues de leurs corps, de s'acheminer dans le courant de ce mois, des lieux où ils sont aux quartiers généraux à portée de la frontiere assignés à chaque corps pour y rassembler ses recrues, & d'y être rendus au premier Avril prochain au plus tard. Veut Sa Majesté, 1°. Que lesdites recrues, ainsi que les chevaux de remonte des régimens de Cavalerie, de Hussards, de Dragons & de Troupes légeres, soient conduits par lesdits Officiers absens, & que ceux qui pour cet effet ne se trouveront pas rendus auxdits quartiers au premier Avril, soient punis & privés en outre de leurs appointemens, pour tout le temps de leur absence; 2°. Les Officiers qui auront joint leur corps avec lesdites recrues dans le mois d'Avril ou dans les premiers jours de Mai, suivant l'éloignement desdits corps, seront employés présens dans les revues qui seront faites par les Commissaires des Guerres, & y seront rappellés pour être payés du temps de leur absence, grace dont seront privés ceux qui n'auront pas joint; 3°. Si quelques-uns desdits Officiers absens s'étoient mis en route pour rejoindre leurs corps, & y arrivoient avant le temps ci-dessus marqué, ils seront aussi rappellés dans lesdites revues, pour les mois précédens de leur absence.

Le Roi a fait Maréchaux de France M. le Comte de Bercheny, Lieutenant général, & M. le Comte de Conflans, Vice Amiral.

Sa Majesté a tenu le Sceau pour la 23, 24 & 25e fois.

Les Lieutenans Généraux nommés par le Roi pour servir pendant la présente campagne dans l'armée commandée par M. le Comte de Clermont, sont MM. le Marquis de Villemeur, le Duc de Randan, le Marquis de Contades, le

Digitized by Google

Comte de Mortaigne, le Marquis d'Armentieres, les Ducs de Briſſac & de Chevreuſe, les Marquis d'Anlezy, de Morangies & de Sourches, le Comte de Fitz-James, le Chevalier de Nicolai, le Duc de Fitz-James, le ſieur de Chevert, le Comte de Noailles, le Duc de Broglie, le Chevalier de Muy, le Comte de Lorges, le Duc de Lauraguais, les Comtes d'Andlau & de Guerchy, le Duc d'Havrey, le Marquis de Saint-Pern, le Comte de Saint-Germain & le Marquis de Valiere. Les Maréchaux de Camp ſont, MM. les Marquis de Crillon & de Torcy, le Chevalier du Châtelet, le Marquis de Poyanne, le Comte de Montmorency, le Chevalier de Fontenay, les Comtes de Vogué & d'Orlick, les ſieurs de Planta, Caſtella & Boccard, le Comte de Lutzelbourg, les Marquis d'Auvet, d'Eſcars, de Dreux & des Salles, les Comtes de Champignelles & de Raugrave, le ſieur de Beaſobre, les Comtes de Vence & de Bergeyck, le Marquis de Voyer, le Chevalier de la Touche, les Marquis de Laval & de Monteynard, le Prince de Beauveau, le Comte de la Guiche, le Chevalier de Pons, les Marquis de Maupeou & de Béthune, le Comte de Ségur, les Marquis de Leyde, de Roquépine, de Monty, de Traiſnel, & le Comte d'Egmont.

Le Roi, par Edit de ce mois, enregiſtré au Parlement, a créé dix nouvelles charges de Payeurs, & autant de Contrôleurs des Rentes ſur l'Hôtel de Ville de Paris. La finance de chacune des premieres eſt de trois cens cinquante mille livres, & celle de chaque charge de Contrôleur, de quatre-vingt-dix mille livres.

On mande de Toulouſe, que le feu prit le 21 Février à huit heures du ſoir en cette Ville, au quartier des Pénitens noirs, que l'incendie a duré juſqu'au matin du jour ſuivant, qu'il a conſumé

huit maisons, avec une grande quantité de meubles; mais qu'heureusement il n'a péri personne.

Le 5 Janvier, les Pénitens Blancs de Montpellier ont célébré l'Anniversaire de la fondation qu'ils ont établie par délibération du 6 février 1757, pour la conservation des jours sacrés du Roi. Cette délibération fut exécutée pour la premiere fois le 11 février de la même année avec tant de ferveur, que le produit des offrandes procura la liberté de deux Prisonniers. C'est sans doute à cette preuve d'amour & de fidélité, que cette Compagnie est redevable de la permission qu'elle obtint au mois de mars suivant, d'avoir un Suisse à la grande livrée du Roi.

Ce fut le 4 janvier de cette année, que la cloche à l'heure de midi annonça l'anniversaire de cette solemnité. On posa les armoiries du Roi avec banderolles sur le portail de la Chapelle; les Freres s'assemblerent au Chœur à trois heures. Un de Messieurs les Syndics crut ne pouvoir choisir un temps plus propre pour faire part de la lettre de M. le Comte de Saint Florentin, par laquelle ce Ministre veut bien honorer cette Compagnie de son aggrégation. Les freres déja affectés par l'objet qui les rassembloit, furent pénétrés de la plus vive reconnoissance, & le *Te Deum* fut chanté en actions de graces; on chanta ensuite les premieres vêpres de la Trinité avec solemnité; à l'issue des vêpres la cloche sonna jusqu'à l'entrée de la nuit.

Le lendemain, les freres artisans s'abstinrent de toutes œuvres serviles, chaque frere voulant prendre dans son état & dans sa profession des momens si précieux pour satisfaire son inclination pour le meilleur des Rois.

Le Saint Sacrement fut exposé à 5 heures du

matin avec la permiſſion de M. l'Evêque de Montpellier qui a bien voulu concourir au zele & à la fidélité des Pénitens par ſon approbation ; on célébra ſans ceſſe des Meſſes depuis l'heure de cinq heures juſqu'à 10, auxquelles aſſiſta un concours de peuple & d'ames fidelles qui y firent leur dévotion avec une édification qui exprimoit leurs ſentimens ; les freres s'aſſemblerent à 8 heures pour chanter l'office de la Trinité ; l'auguſte aſſemblée des Etats de la Province de Languedoc ſe forma à onze heures, à la maiſon de l'Oratoire, en habit de cérémonies, ſuivant la délibération du 3, pour aſſiſter à la grande-Meſſe des Pénitens Blancs, après en avoir été invités par les députés de cette compagnie; M. l'ancien Prieur en l'abſence de M. le Prieur en charge fut à l'Oratoire avec une députation pour complimenter l'aſſemblée des Etats en la perſonne de M. l'Archevêque de Narbonne, & pour leur diſtribuer des exemplaires de la délibération du 6 février 1757. Les Etats en corps furent enſuite à la Chapelle des Pénitens, & M. l'ancien Prieur eut l'honneur de leur préſenter l'eau bénite, Mrs. les Commiſſaires du Roi qui avoient été également invités par les Pénitens, ſe rendirent enſuite à ladite Chapelle en habit de cérémonie, & M. l'ancien Prieur eut l'honneur de leur préſenter l'eau bénite, & de les complimenter en la perſonne de M. le Maréchal Comte de Thomont, Commandant en Chef dans la Province.

La grande Meſſe fut célébrée par M. l'Evêque de Montpellier, aſſiſté des dignités de ſon Chapitre, & fut chantée par la muſique des Etats, la piété & la modeſtie des freres lors de l'offrande au nombre de près de 300, & le recueillement de ceux qui communierent, mériterent les éloges de l'aſſemblée, ainſi que le bon ordre dans une Chapelle d'une très-petite étendue. Les perſonnes

Digitized by Google

en place & de la premiere distinction qui n'avoient pu être placées dans l'Eglise, occupoient les tribunes ; la décoration de cette Chapelle en bois peint, doré & en tableau, ne permirent pas d'autre décoration : l'autel fut simplement, mais noblement décoré suivant l'usage de cette compagnie, par 12 cierges à la Parisienne de 10 pieds de hauteur, portés par des grands & magnifiques chandeliers d'argent. A la fin de la Messe, les freres chanterent en faux bourdon l'*Exaudiat*, pendant lequel on tira un nombre de boîtes, afin d'inviter les Citoyens à unir leurs vœux aux chants & prieres des Pénitens. Mrs. les Commissaires du Roi furent accompagnés jusqu'à la porte de l'Eglise, par les députés de la Compagnie, ainsi que l'assemblée des Etats ; le Saint Sacrement fut toujours exposé à la piété des fideles : les freres se releverent de demi-heures en demi heures, pour y faire station : les vêpres étant chantées à 3 heures avec la même solemnité, la bénédiction fut donnée par M. d'Usés, M. l'Evêque de Montpellier s'en étant exempté sur la fatigue du matin.

M. l'Archevêque de Narbonne satisfait d'un établissement si conforme à ses sentimens, a bien voulu honorer cette Compagnie de son aggrégation après avoir célébré la Messe de Communauté le jour des Rois, & n'a pu refuser aux empressemens de Mrs. les Pénitens pénétrés de l'honneur qu'ils avoient reçu la veille par la présence des Etats, de leur permettre d'aggréger cette auguste assemblée dans la participation de leurs prieres & bonnes œuvres, ce qui a été approuvé par acclamation, par délibération des Etats dudit jour du même mois.

Tel a été l'événement, & telles sont les suites honorables d'une cérémonie qui, renouvellée cha-

Digitized by Google

que année, transmettra à la postérité, que le regne de Louis le bien aimé fut pour cette compagnie un temps de ferveur. Le ciel sera propice à ses vœux en multipliant les jours sacrés de Louis le bien-aimé, & cette compagnie se glorifiera toujours d'avoir la priorité parmi les différens établissemens faits dans la même intention.

Nous apprenons de Marseille, que le Capitaine Chin, commandant la Barque *le Saint-Esprit*, & venant du Cap François, ayant rencontré le 6 janvier, dans le Golfe de Verre, près de Carthagene, la Tartane du Patron Jean-Baptiste d'Agde, dont les Anglois s'étoient emparé, il l'a reprise & renvoyée dans ce port, où elle est arrivée le 26. Le même a appris à Alicante, où il a touché, que l'Escadre du sieur de la Clue s'est emparé en route de dix Navires Anglois.

Les Navires Anglois *l'Alouette*, chargé de chanvre & de lin, *la Rose*, de Stockton, ayant une cargaison composée de différentes marchandises, & le Bateau *les Trois Sœurs*, allant à Londres avec des morues fraîches, ont été pris par le Corsaire *le Moissonneur* de Dunkerque.

Le Capitaine Antoine Vasse, commandant *l'Aventurier*, autre Corsaire de Dunkerque, s'est emparé des Navires Anglois *le May*, de Leith & *le Frederic*, de Londres. Cette derniere prise, qui alloit de Petersbourg à Corck, avec un chargement de chanvre & de fer, a été conduite en Norwege.

Les Corsaires *le Machault* & *le Comte de Saint-Germain*, de Dunkerque; y ont conduit les Navires Anglois *le Succès*, & *le Marchand*, de Stockholm, *l'Elisabeth*, *l'Anne* & *le Marchand*, d'Edimbourg, & *le Marchand*, de Rotterdam. Ces six bâtimens sont chargés de charbon de terre.

Digitized by Google

Il est encore arrivé à Dunkerque un Brigantin Anglois appellé *la Jeanne & Marguerite*, dont la cargaison est composée de différentes marchandises, & qui a été pris par le Corsaire *le Comte d'Ayen*, de Boulogne.

Les Navires Anglois *la Franchise*, de Corck, chargé de fruit & de sel, & *la Jeune*, chargé d'indigo, de sucre, de café & de bois de Campeche, ont été pris par les Corsaires *le Mesnil* & *la Nymphe*, de Granville. *La Jeune* a été conduit dans ce dernier port; l'autre prise est arrivée à Morlaix.

Le Capitaine Desvalons-Macé, commandant le Corsaire *l'Helene*, de Saint-Malo, y a conduit le Navire Anglois *la Parfaite Union*, de 360 tonneaux, venant de Rhode-Island, & allant à Londres, avec une cargaison d'indigo, de café, de bois de campeche, de gayac, d'huile de baleine, & d'autres marchandises. Cette prise est estimée plus de trois cens mille livres.

Le sieur de Gouyon, commandant le Corsaire *la Duchesse de Fitz-James*, de Saint-Malo, s'est rendu maître d'un Corsaire de Jerzey, armé de 8 canons & de 40 hommes d'équipage, qui est arrivé à Cherbourg.

Le Groignard, autre Corsaire de Saint-Malo, a conduit dans le même port de Cherbourg un Brigantin Anglois de 200 tonneaux, chargé de charbon de terre.

Le Navire François *le Polly*, chargé de sucre & de café, a été enlevé par le Corsaire *le Maras*, de Saint-Malo, à un Corsaire de Bristol, qui s'en étoit emparé.

On mande de Saint-Jean-de-Luz, qu'il y est arrivé un Navire Anglois appellé *le Priory*, de Pool, qui a pour chargement 930 quintaux de

Digitized by Google

morues, & 28 demi-barriques d'huile de poisson. Ce Bâtiment a été pris par le Corsaire *la Basquaise*, de ce port.

Les Capitaines Rondemy & Jean Olive, commandans, l'un le Corsaire *le Roi Gaspard*, de Marseille, l'autre la Barque *la Marie Diligente*, de Martigue, armée en guerre & en marchandises, se sont rendus maîtres, le premier, du Corsaire Anglois *le Osborne*, armé de 80 hommes d'équipage, le second, du Senaw *l'Anne Betine*, chargé de chanvre & de graine de lin.

Par les lettres venues de Saint-Domingue, on apprend que les Corsaires de cette isle y ont conduit soixante-deux Navires Anglois qui sont: la Goëlette, *le Jean-de-Nancy*; un Bateau Hollandois repris sur les Anglois; le Bateau, *la Fleur de la mer*; le Brigantin, *le Severn*; le Bateau, *le Guilleaume*; le Brigantin, *le Poli*; un Corsaire repris sur les Anglois; le Brigantin, *l'Elisabeth*; le Corsaire, *les Deux Freres*; la Goëlette, *la Jeanne*; le Bateau, *le Diamant*; le Brigantin, *la Marie-Marthe*; la Goëlette, *la Fortune*; la Goëlette, *la Charmante-Folie*; la Goëlette, *le Roi Georges*; le Corsaire, *la Revanche*; le Corsaire, *le George*; le Corsaire, *la Tarte*; la Goëlette, *le Loup*, avec un Bateau; le Bateau, *la Marie-Joseph*; le Navire, *le Munety*; le Bateau, *la Charmante-Bedfy*; le Bateau, *l'Amitié*; le Brigantin, *le Roi Georges*; le Senaw, *le Derfor*; le Bateau, *les Deux-Freres*; le Brigantin, *l'Africain*; la Goëlette, *la Norwege*; le Brigantin, *la Suzanne*; la Goëlette, *le Ringeard*; le Senaw, *la Rebecca*; le Brigantin, du même nom; le Bateau, *le Diamant*; le Senaw, *le Grandison*; le Bateau, *le Guillaume*; le Brigantin, *le Jean de Greenoeck*; la Goëlette, *Lancop de Lancoster*;

Digitized by Google

le François; le Brigantin, *le Dauphin*; la Goëlette, *l'Anne*; le Navire, *le Cigne*; une Barque reprise sur les Anglois; le Bateau, *l'Hirondelle*; le Bateau, *le Thomas*; le Bateau, *la Bonite*; le Bateau, *l'Esther*; le Brigantin; *l'Ame*; *le Prince-Sauvage*, Navire Negrier, de Briſtol; le Paquebot, *le Duc de Falmouth*; le Navire, *le Succès*; la Goëlette, *la Pauline*; le Senaw, *la Syrene*; le Navire, *le Tanger*; le Senaw, *le Succès*; le Navire, *l'Iſabelle-Marie*; le Bateau, *le Thomas*; la Goëlette, *le Saint Etienne*; le Bateau, *le Dauphin & le Hardewiche*; le Brigantin, *l'Hirondelle*; le Senaw, *l'Uniſé*; le Brigantin, *l'Aimable-Jeanne*; le Bateau, *la Bonne-Aventure*. Tous ces Bâtimens avoient des cargaiſons conſidérables, à l'exception des Corſaires.

Le ſieur Canon, commandant la Frégate du Roi *la Valeur*, s'eſt rendu maître du Corſaire Anglois *le Vernon*, de Londres, armé de 12 canons, 16 pierriers, & 43 hommes d'équipage, il l'a conduit à Dunkerque.

La Revanche, Corſaire de Dunkerque, commandé par le Capitaine Monnier, s'eſt emparé de la Frégate Angloiſe *la Van-Anna*, de 200 tonneaux, chargée de coton, d'huile d'olive, de raiſins & de bled. Cette priſe a été conduite à Dieppe. Le même Corſaire a rançonné pour 750 guinées les Navires Anglois *l'Anſon & le William*, dont il s'étoit rendu maître.

Le Corſaire *l'Emerillon*, de Calais, a pris & conduit dans ce port le Navire Anglois *le Hollen*, de Montroſe, ayant pour chargement 182 barils de ſaumon.

Le Sloop Anglois *la Providence*, chargé de grains, a été pris par le Corſaire *le Villemur*, de Dieppe, qui l'a conduit au Havre.

Digitized by Google

Il est arrivé à Dieppe un Navire Anglois, dont le Corsaire *la Marquise de Leeds*, de Boulogne, s'est emparé, & qui n'a pour chargement que des pierres de taille plattes.

On apprend par des lettres écrites de Saint-Malo, que le Capitaine Avice, commandant le Corsaire *la Comtesse de Bentheim*, de ce port, y a conduit deux prises : l'une est le Navire Anglois *le Fantyn*, de 220 tonneaux, chargé d'environ 200 boucauts de sucre, de 7 boucauts de café, de gingembre, de bois de Campeche & de dents d'Eléphant ; l'autre est le Corsaire *le Prince Edouard*, de Grenezey, (ci-devant *la Sauterelle*, de Brest,) armé de 14 canons, & de 80 hommes d'équipage.

Le Bateau *le Georges*, de Jerzey, chargé de balots de bas, a été pris par le Corsaire *l'Eclair*, de Saint Malo, qui l'a fait conduire à Cherbourg.

Le Corsaire *le Samson*, de Bayonne, s'est rendu maître du Corsaire *le Koirke*, de Grenezey, armé de 10 canons, 12 pierriers, & 45 hommes d'équipage.

On mande du passage qu'il y est arrivé un Navire Anglois qui a été pris par le Corsaire *le Labour*, de Saint-Jean-de-Luz, & dont la cargaison consiste en 401 boucauts de sucre, 150 barriques de vin de Madere, & autres marchandises.

Les Vaisseaux *la Compagnie des Indes* & *le Duc de Bethune*, venant des Indes Orientales richement chargés, l'un en marchandises de la Chine, l'autre en marchandises de la côte de Coromandel & de Bengale, sont arrivés au port de l'Orient en Bretagne les 10 & 12 de ce mois.

Le Vaisseau *la Compagnie des Indes*, aux atterrages des côtes de Bretagne, a été atteint par un Corsaire Anglois de 14 canons, contre lequel il

Digitized by Google

c'eſt battu pendant pluſieurs heures ; ſa bonne contenance a fait lâcher priſe à ce Corſaire.

Le Vaiſſeau *le Duc de Bethune*, a auſſi été attaqué à la hauteur de 40 degrés de latitude Nord, par un Corſaire Anglois de 30 canons de 10 livres de balle, & nonobſtant la foibleſſe de ce Vaiſſeau, qui n'étoit monté que de 16 canons, il a forcé le Corſaire Anglois de l'abandonner. Le ſieur Sainromain, qui le commandoit, a été bleſſé au bras de deux coups de feu, & il a eu huit hommes de ſon équipage tués & pluſieurs bleſſés.

La Compagnie a reçu, par le Vaiſſeau *le Duc de Béthune*, la nouvelle de l'arrivée de pluſieurs de ſes vaiſſeaux à Pondichery, où ils ont remis les munitions & les ſecours dont cette place pouvoit avoir beſoin.

On écrit de Marſeille que le Capitaine Gaſſin de Martigues, de cette Ville, commandant le Brigantin *le Fameux*, a fait dans ſes différentes croiſieres douze priſes qu'il a conduites à Cadix, à l'exception d'une ſeule qui lui a été enlevée.

BÉNÉFICES DONNÉS.

Sa Majeſté a nommé à l'Abbaye de la Joye près de Nemours, Ordre de Cîteaux, Dioceſe de Sens, la Dame de Barbançon-Nantouillet, Religieuſe de l'Abbaye de Fontaine, Dioceſe de Meaux, & à l'Abbaye de Saint Paul, Ordre de Saint Benoît, Dioceſe de Soiſſons, la Dame de Margeret, Religieuſe Bernardine de l'Abbaye du Pont-aux-Dames, Ordre de Cîteaux ; à l'Archevêché de Lyon, M. l'Evêque d'Autun ; à l'Abbaye de Trois-Fontaines, Ordre de Cîteaux, Dioceſe de Châlons-ſur-Marne, M. l'Abbé Comte de Bernis, Miniſtre

Digitized by Google

& Secretaire d'Etat, ayant le département des Affaires Etrangeres, & Commandeur nommé de l'Ordre du S. Esprit; à l'Abbaye séculiere d'Aisnay, Diocese & Ville de Lyon, M. l'Abbé de Jarente, Trésorier du Chapitre de Saint Victor de Marseille, & Vicaire Général du même Diocese; au Prieuré de Renty, Ordre de S. Benoît, Diocese de Boulogne, à M. Belletruse, Prêtre du Diocese de Digne.

MARIAGE ET MORTS.

Le premier Février dernier M. Laurent Grimod de la Reyniere, Fermier général, & l'un des Administrateurs des Postes & relais de France, épousa Mademoiselle Susanne-Françoise-Elisabeth de Jarente-d'Orgeval, fille de Messire Alexandre-Balthasar de Jarente-de-Senas, Baron de Luce, Lacroixhaute, Marquis d'Orgeval, & de Dame Elisabeth de Rambault-de Saint-Maurice.

La Bénédiction nuptiale leur a été donnée par M. l'Evêque d'Orléans dans l'Eglise de Panthemont.

Messire N. Donadieu, Grand-Vicaire d'Alais, Prieur Commendataire des Prieurés de Renty, Diocese de Boulogne-sur-Mer, & de Tournac, Ordre de Cluny, Diocese d'Alais, mourut à Uzez le 30 Janvier dans sa soixante-troisieme année.

Messire N. de Vanolles, Abbé Commendataire de l'Abbaye royale de Ressons, Ordre de Saint-Benoît, Diocese de Rouen, est mort à Rheims le 8 Février âgé de 58 ans.

Messire Alexandre-Hector de Gouvernet, Seigneur de Vexclause, est mort à Bagnols, Diocese

d'Usez, le 10 Février dernier, âgé de quatre-vingt-seize ans.

Dame Marie-Françoise de Gelas-Leberon, épouse de Messire Marc-Antoine de Levis-Coufan, Baron de Lugny, ancien Capitaine aux Gardes, est morte le 17 Février dans la cinquante-unieme année de son âge.

Messire Pierre Guerin de Tencin, Cardinal de la Sainte Eglise Romaine, Archevêque de Lyon & Proviseur de Sorbonne, Ministre d'Etat, Abbé des Abbayes de Vezelay, Diocese d'Autun, de Trois Fontaines, Ordre de Cîteaux, Diocese de Châlons-sur-Marne; d'Aisnay, Diocese de Lyon, & d'Abondance en Savoye, est mort en son Palais Archiépiscopal le 2 Mars, dans la quatre-vingt-quatrieme année de son âge. Le Cardinal de Tencin avoit été nommé à l'Archevêché d'Embrun en 1724, & à celui de Lyon en 1740 (1).

Messire Guy de Durfort, Duc de Lorge, Comte & Baron de Quintin, Vicomte de Pommerit, est décédé à Chaillot le 3 Mars, âgé de soixante-quinze ans.

(1) *Il s'est glissé une erreur assez considérable dans la Gazette de France du 11 de ce mois, p. 128, par rapport à l'âge de M. le Cardinal de Tencin. Il y est dit qu'il avoit 84 ans. Cela est fautif, puisque ce Cardinal étoit né en 1679, le 22 du mois d'Août. Ainsi il étoit âgé de 77 ans, six mois & plusieurs jours. C'est ce que l'on a appris d'une personne qui a approché de très-près M. le Cardinal, & qui nous a assuré le tenir de lui-même. Il est à propos de relever aussi une faute moins importante de l'Almanach Royal (p. 46), où l'on a fait ce Cardinal plus jeune d'un an qu'il n'étoit, en marquant la date de sa naissance au 22 Août de l'année 1680.*

Digitized by Google

Messire Louis-George, Comte de Clermont-Gallerande, Maréchal des Camps & Armées du Roi, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Orléans, est mort le même jour en cette Ville, âgé de soixante-quatorze ans.

Messire Bernard Drohin-de Valenceau, Brigadier des Armées du Roi, ancien Lieutenant-Colonel du Régiment de l'Artillerie & du Génie, & Commandant d'un Bataillon de son nom, est décédé le 4 Mars à Avalon en Bourgogne, âgé de quatre-vingt-treize ans & deux mois. Il avoit cinquante-neuf ans de service, & il étoit retiré depuis le premier Mars 1744.

SUPPLÉMENT
A L'ARTICLE CHIRURGIE.

Hôpital de M. le Maréchal Duc de Biron.

Dixieme traitement depuis son établissement.

Le nommé Brindamour, de la Compagnie de Sinety, est entré le 24 Novembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Saint-Antoine, de la Compagnie de Gauville, est entré le 24 Novembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé la Faveur, Compagnie de Ratilly, est entré le premier Décembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Lépine, Compagnie de Poudenx, est entré le premier Décembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Digitized by Google

Le nommé Beaudevin, Compagnie de Guer, est entré le premier Décembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Lapierre, Compagnie des Despiez, est entré le premier Décembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Comtois, Compagnie de la Ferriere, est entré le 28 Novembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Cuisy, Compagnie de Chevalier, est entré le 28 Novembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Alphonse, de la Compagnie de Coëttrieux, est entré le 28 Novembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé la Sonde, Compagnie de la Vieuville, est entré le 28 Novembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Le nommé Robert, de la Compagnie de Visé, est entré le 28 Novembre, & est sorti le 3 Janvier parfaitement guéri.

Expérience faite à Rheims.

Lettre de M. Mérie, Maître en Chirurgie, à M. Keyser, en date du 14 Février 1758.

Je crois devoir vous faire part, Monsieur, du succès de vos dragées antivénériennes, dont je viens de me servir sur une homme d'environ quarante ans, lequel avoit deux larges & profondes pustules vérolíques avec un gonflement considérable dans les glandes inguinales. Ce qui lui étoit survenu à la suite de plusieurs g... maltraitées, & qui a été parfaitement guéri le trente-cinquieme jour de l'usage de vos dragées, quoique le malade soit sorti tous les jours pour aller à ses occupa-

Digitized by Google

tions ordinaires, excepté les jours de purgation. Le tout a été exécuté sous les yeux d'un habile Médecin de cette Ville. Cet exemple me prouve l'efficacité de votre remede, que j'administrerai désormais avec la plus grande confiance à tous ceux qui seront dans le cas d'en avoir besoin, & qui s'adresseront à moi. Je me flatte qu'en suivant exactement votre méthode & vos conseils dans les cas particuliers, je réussirai toujours, & me ferai gloire de contribuer avec vous au bien de la société. J'ai l'honneur d'être, &c. Signé, *Méric.*

Lettre de M. Perrin maître en Chirurgie, & Greffier de M. le premier Chirurgien du Roi, à Vernon en Normandie, à M. Keyser.

J'ai été longtemps sans vous donner de mes nouvelles, Monsieur, parce qu'avant de rien prononcer sur l'efficacité de vos remedes, & malgré la quantité des cures que je vous ai vu faire, j'ai voulu par moi-même être sûr d'une qui fût bien radicale; la voici, & je me hâte de vous en faire part, en vous priant de la faire insérer dans le Mercure.

Elizabeth Laurent âgée de 35 ans, femme de Jean Grenier Vigneron de la Paroisse de Nieville avoit pris à Paris en 1756 un nourrisson. Quelque temps après son retour, cet enfant devint cruel: ce qu'elle attribua à des tranchées, maladies assez ordinaires aux enfans nouveaux nés. Au mois de mars, il survint des boutons à cet enfant lesquels jettoient un pus verdâtre, & ne furent pas regardés comme des pustules, quoique c'en étoit bien effectivement. L'on se contenta de saigner & purger la nourrice, de lui faire prendre des plantes rafraichissantes, ce qui ne fit aucun effet. Les boutons se multiplierent de plus en plus,

Digitized by Google

il survint des ulceres, l'enfant mourut & son corps devint dans une si grande mortification, qu'on fut obligé de l'enterrer deux heures après.

La nourrice vers ce même temps fut attaquée des plus violens maux de tête, des douleurs dans tous les membres & dans les articulations des démangeaisons cruelles aux nymphes, des ulceres & deux chancres, dont il y en avoit un qui commençoit à ronger les parties, un condilôme; enfin cette femme étoit dans un état affreux, sans qu'on eût voulu connoître son mal, ni que le Chirurgien qui la soignoit, eût imaginé de lui donner le Mercure. Dans cet état, elle vint donc me consulter, je n'eus rien de plus pressé que de lui conseiller votre remede, je la fis voir à un Seigneur de notre Ville, qui toujours prêt à secourir & protéger les malheureux, voulut bien écrire à M. le Major des Gardes-Françoises, pour lui procurer le remede qu'elle a pris, & au moyen de quoi elle est parfaitement guérie, dormant bien, & dans le meilleur embonpoint. Je l'ai suivie exactement. Aucun symptôme n'a reparu, & la femme a accouché depuis très-heureusement. Or, quoique votre remede n'ait pas besoin, Monsieur, de l'authenticité de cette cure pour le faire adopter, je me serois reproché de ne l'avoir pas rendue publique, en certifiant avec vérité que l'effet de la cure a été prompt & radical, le traitement fort doux, & que cette malheureuse n'a souffert en aucune maniere. A Vernon, ce 6 décembre 1757. *Perrin*

M. Keyser prévient Messieurs ses Correspondans, que ne pouvant insérer toutes les lettres & les certificats qu'ils lui envoient, dans le petit espace du Mercure qui lui est accordé, ils ne

Digitized by Google

ſoient pas étonnés de n'y voir que ceux qui paroiſſant les plus authentiques, y ſeront mis de préférence, mais en petit nombre, & il ſera dans un volume de l'année, un extrait de toutes les autres cures qui auront été faites dans toutes les Villes en général par telle & telle perſonne. Il les prie auſſi de vouloir bien obſerver avec la plus grande attention, que comme il eſt par fois des tempéramens délicats & ſinguliers, ſi ſenſibles à l'impreſſion du mercure, que le moindre uſage leur occaſionne la ſalivation, quand il leur tombera de ces tempéramens, ils ayent la bonté de leur adminiſtrer le remede en très-petites doſes, & de ſe contenter de traîner la cure en longueur, laquelle ne ſera pas moins radicale. N'étant pas poſſible d'ailleurs de faire mieux, & ſon remede, quoique préparé différemment, étant toujours le Mercure.

Il ſupplie auſſi le public d'obſerver, que toutes les lettres & certificats qu'il a l'honneur de lui préſenter, ſont d'autant moins mandiées & ſuſpectes, qu'elles lui viennent de la part de toutes ſortes de perſonnes, dont il n'a l'honneur, ni d'être connu, ni d'être ami, qu'en envoyant partout, & il l'oſe dire avec vérité, pour des ſommes conſidérables, ſon remede dans toutes les Provinces, il a ſupplié ces mêmes perſonnes d'en faire les épreuves gratis pour ſoulager dans tous les endroits, les malheureux qui leur tomberont ſous la main, & ſe convaincre authentiquement de la vérité & de l'efficacité du remede, avant de lui donner la confiance qu'il eſpere mériter, & avant d'en faire uſage par préférence. Que peut-il faire de plus ?

Il demeure toujours rue & iſle S. Louis, près le Pont-rouge.

Digitized by Google

AVIS.

Les lampes optiques de M. Rabiqueau se multipliant considérablement, il est obligé d'avertir qu'un petit défaut d'attention, prive plusieurs personnes de jouir de la beauté qu'ils remarquent, tant au cabinet, que chez plusieurs Princes & Seigneurs, &c.

Le défaut le plus général, est qu'on tient toujours les meches trop grosses; ce qui rend la lumiere plus rouge, & forme plutôt champignon: ainsi on doit être exact à les laisser plus petites que plus grosses, flottant dans le porte-meches, sans tomber. Il faut couper le brûlé tous les jours, & régler la hauteur des meches au fil fer, ou trois lignes de sortie. Les bouteilles se rempliront plutôt que plus tard, afin de ne pas laisser les meches sans huile: ce défaut fait brûler les meches en dedans, & produit un feu qui s'alonge, fait casser les verres, & peut même fondre l'étain. Quoiqu'on ait donné une instruction pour remettre des bouteilles, si on les casse, il y a des personnes qui remettent des bouteilles à l'aventure; & l'huile n'est plus à son point. D'autres se sont contentés de mettre de l'huile dans le réservoir des meches; ce qui produit encore un mauvais effet, l'huile s'abaissant trop. Pour parer à ces inconvéniens, il faut que les domestiques viennent avec la lampe, & une bouteille ou deux, on les leur ajustera. Pour la Province, il faut qu'ils ayent soin de les casser & régler à la hauteur déterminée. Il vient presque tous les jours des personnes, soit de Paris ou des Provinces, qui veulent voir l'effet des lampes au billard. On est obligé de les renvoyer à la

Digitized by Google

nuit, la plûpart venant dans le jour, même à l'heure des représentations physiques & méchaniques, qui se font tous les après midi jusqu'à sept heures du soir au cabinet privilégié du Roi, rue S. Jacques, vis-à-vis les filles Ste. Marie, seul endroit où l'on vend les lampes optiques.

AUTRE.

LE sieur Cartier, nouvellement arrivé en cette Ville, débite une pommade faite avec des simples, pour le teint, & qui a beaucoup de vertus, entr'autres. 1°. Elle conserve le teint toujours très-frais & la peau très-blanche. Elle empêche les rides, & ôte les taches de rousseur, en s'en servant tous les soirs: elle ôte aussi parfaitement le rouge. 2°. Elle emporte les boutons de telle espece qu'ils soient au visage & au reste du corps, sans les faire rentrer en dedans. 3°. Elle est aussi très-bonne pour les personnes couperosées, ou qui ont le teint échauffé. 4°. Elle guérit les dartres vives & farineuses. 5°. Elle adoucit beaucoup les Hémorroïdes. 6°. Elle efface la marque que laissent les coups de soleil, en s'en servant sur le champ. 7°. Enfin elle est bonne pour tous les vices auxquels la peau est sujette. Elle peut se conserver au moins six ans, en la tenant dans un endroit sec, supporte même la mer. Si elle jaunissoit, on la remanieroit avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, & elle reprendroit sa premiere blancheur. Il est bon d'observer que quand elle jauniroit, elle ne perdroit que le coup d'œil, sans perdre rien de ses qualités. Cette pommade se débite au café dans le Palais du Luxembourg. Il y a des pots de 6. l. & de 3. l. Le nom de l'Auteur est sur les pots.

Digitized by Google

AUTRE.

La veuve du sieur Bunon, Dentiste des Enfans de France, donne avis qu'elle débite journellement chez elle, rue des Saints Peres, fauxbourg Saint Germain, la troisieme porte cochere à main droite en entrant par la rue de Grenelle, les Remedes de feu son mari, dont elle a seule la composition, & qu'elle a toujours préparés elle-même. L'on en trouvera toujours chez le sieur Georget, son frere, Chirurgien, rue Sainte Avoye, au coin de la rue de Braque, pour la commodité des personnes qui logent au Marais. Sçavoir, 1°. Un Elixir anti-scorbutique qui affermit les dents, dissipe le gonflement & l'inflammation des gencives, les fortifie, les fait recroître, dissipe & prévient toutes les afflictions scorbutiques, & appaise la douleur des dents. 2°. Une Eau appellée Souveraine, qui affermit aussi les dents, rétablit les gencives, en dissipe toutes tumeurs, chancres & boutons qui viennent aussi à la langue, à l'intérieur des levres & des joues, en se rinçant la bouche de quelques gouttes dans de l'eau tous les jours, & elle la rend fraîche & sans odeurs, & en éloigne les corruptions, elle calme la douleur des dents. 3°. Un Opiat pour affermir & blanchir les dents, dissiper le sang épais & grossier des gencives, qui les rend tendres & mollasses, & cause de l'odeur dans la bouche. 4°. Une Poudre de Corail pour blanchir les dents & les entretenir; elle empêche que le limon ne se forme en tartre, & qu'il ne corrompe les gencives, & elle les conserve fermes & bonnes, de sorte qu'elle peut souffrir pour les personnes qui ont soin de leurs dents, sans qu'il soit néces-

Digitized by Google

faire de leur faire nettoyer. Les plus petites bouteilles d'Elixir sont d'une livre dix sols. Les plus petites bouteilles d'Eau Souveraine, sont d'une livre quatre sols, mais plus grandes que celles de l'élixir. Les pots d'Opiat, les petits, sont d'une livre dix sols. Les boîtes de Poudre de Corail, sont d'une livre quatre sols.

AUTRE.

MADAME Lepreux, Marchande Lingere à Paris, rue & près l'Echelle du Temple, à l'Ange Gardien, donne avis au public qu'elle vend une poudre qui a la vertu d'enlever sur le champ de dessus les toiles, mousselines & dentelles, les taches d'encre & de rouille, sans aucun danger de rien gâter, quand même lesdites taches seroient anciennes, & que les choses susdites auroient été blanchies; elle les ôte sur les étoffes de soie & de laine blanche. Elle se vend 24 sols le paquet, avec la maniere de les enlever. L'on en fait l'expérience sur le champ devant les personnes qui le souhaitent.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier volume du Mercure du mois d'Avril, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Mars 1758.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

Les Torts, page 5
Essai sur la Médiocrité des Conditions, traduit de l'Anglois de M. Hume, 7
Les deux Serins, à Mademoiselle A. C. Fable, 15
Azema, Histoire Orientale, 18
Vers à Madame ***, sur les Tablettes Enchantées. Conte qui a paru dans le second volume de Janvier 1758, 48
Vers au sujet de ce que M. de Boissy a dit dans le Mercure de Février, qu'il feroit main-basse sur toutes les Pieces qui n'annonceroient point de talent, 49
Suite de M. de Fontenelle, par M. l'Abbé Trublet, contenant des corrections & additions aux articles précédens, 50
L'Amour attrapé, 79
Epître de M. Piron, 83
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure du mois de Mars, 88
Enigme, ibid.
Logogryphe, 89
Chanson, 90

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 91
Lettre à l'Auteur du Mercure, 110
Autre Lettre à l'Auteur du Mercure, 112
Lettre à l'Auteur de l'Almanach de Picardie, 122
Lettre à l'Auteur du Mercure, 131

Digitized by Google

ART. III. Sciences et Belles Lettres.

Hiſtoire. Divorce de l'Hiſtoire & de la Fable. Suite de la Diſſertation critique du P. Féijoo, Bénédictin Eſpagnol, 133

Médailles. Deviſes pour les Jettons du premier Janvier 1758, 148

Hiſtoire Naturelle. Remarques ſur un poiſſon qu'on croit être la Tortile, 151

Chirurgie. Deſcription d'un Enfant ſurnaturel, qui a été préſenté à l'Académie royale de Chirurgie, le 6 Septembre dernier, 158

ART. IV. Beaux-Arts.

Muſique, 159

A l'Auteur du Mercure. Précis de l'idée de M. Clément ſur la compoſition & ſur l'accompagnement du Clavecin, 160

Gravure, 163

ART. V. Spectacles.

Opera, 165

Comédie Françoiſe, 166

Comédie Italienne, 168

Opera Comique, 169

Concert Spirituel, 170

Les Iſraélites à la montagne d'Oreb. Poëme, 172

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 179

Nouvelles de la Cour, de Paris &c, 191

Bénéfices donnés, 203

Mariage & Morts, 204

Supplément à l'article de Chirurgie, 206

Avis divers, 211

La Chanſon notée doit regarder la page 90, & la planche des Médailles, la page 148.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
AVRIL. 1758.
SECOND VOLUME.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.*

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Martenay.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AVRIL 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LE CHÊNE ET LE TEMPS,
FABLE;

A Madame ....

UN Chêne un jour désirant s'établir,
Alla chercher place qui pût lui plaire.
Une parut être bien son affaire :
Il s'y fixa. Dieux ! quel fut son plaisir
De prendre mille petits soins

Digitized by Google

Pour rendre la demeure sûre !
Jetter racines sans mesure
Ne fut ce qui l'occupa moins.
Il avoit sçu faire choix d'un terrein
Qu'il ne pût pas taxer d'ingratitude.
Notre arbre ainsi, sans nulle inquiétude ;
S'éleve en peu sous un ciel très-serein.
Vient le temps jaloux, envieux,
Qui toujours se plaît à détruire.
Je sçaurai, dit-il, te réduire,
Petit superbe, audacieux.
Je t'ai bien vu prendre tous tes ébats ;
Si je voulus lors te laisser tranquile
Dans ce beau lieu fixer ton domicile,
Mince Chêneau, ne t'en étonne pas ;
J'avois une bonne raison.
Bien loin de m'opposer qu'un être
Prenne jour, je le laisse naître ;
Mais pour devenir son poison.
Le Temps rassemble à l'instant tous les vents,
Et les excite à renverser le Chêne.
En vain sur lui leur fureur se déchaîne :
Portez ailleurs tous vos mugissemens,
Dit-il : temps ennemi, crois-moi,
Ma force vient de mes années ;
Et mes heureuses destinées
N'ont pas d'autre source que toi.
C'est ici-bas par ta rapidité
Que chacun doit terminer sa carriere ;

Digitized by Google

Mais il en eſt à qui ta longueur meurtriere
Donne de la ſolidité.
Tel eſt ſon effet ſur les cœurs ;
Lorſqu'en eux l'amitié domine,
Par le temps elle s'enracine
Malgré lui-même & ſes fureurs.
Oui, belle Eglé, je ſens que chaque jour
Sur moi vos yeux étendent leur empire ;
Plus les ans vont, plus pour vous je reſpire.
Le Chêne eſt fait pour peindre mon amour.

A Dreux, le premier Janvier.

RÉFLEXIONS ſur l'inconſtance, qui tiendront lieu d'un Conte.

J'étois ces jours derniers chez Madame de ***, femme aimable, quoique ſur le retour, & auſſi digne d'eſtime par la délicateſſe de ſon eſprit, & les qualités de ſon cœur, qu'elle mérite de reſpect par ſes vertus. Je goûtois près d'elle les douceurs d'un entretien plein de ſentimens & de raiſon, lorſqu'on annonça le jeune Tréville. Il entra auſſi-tôt ; mais comment entra-t-il ? Sa phyſionomie étoit altérée : ſes yeux ardens, malgré l'abattement qu'il laiſſoit appercevoir, me firent ſoupçonner qu'il étoit tourmenté par le chagrin le plus

Digitized by Google

violent, & nous ne fûmes pas long-temps sans en être parfaitement instruits. Il venoit le confier à Madame de ***, & chercher auprès d'elle des consolations qu'elle est plus propre à donner que personne, & qu'elle ne refuse jamais à ses amis.

Qu'avez-vous, Tréville ? lui dit cette Dame, je vous trouve défait. Ceci m'a tout l'air d'un chagrin causé par l'amour. Auriez-vous encore essuyé quelque nouvelle tracasserie de la part de la belle Ismene ? Le pauvre Tréville attendoit cette ouverture : le nom de son ingrate ne fut pas plutôt prononcé, qu'il nous fit un détail circonstancié de l'inconstance de sa maîtresse, mais avec des couleurs si vives, mais avec des preuves si fortes & si convaincantes, mais avec un contraste si frappant de la droiture de ses procédés, avec la mauvaise foi d'Ismene, que nous ne pûmes l'entendre sans en être attendris.

Lui ayant laissé le loisir d'exhaler tout son mécontentement, & de soulager son cœur par un déluge de plaintes, il tomba enfin dans une espece d'accablement qui lui fit garder un silence, avant-coureur d'un désespoir marqué. Madame de *** saisit alors cet instant, & lui dit : Votre situation est triste, mon cher Tréville : il suffit d'avoir un cœur pour connoître tou-

Digitized by Google

re l'amertume dont le vôtre eſt abreuvé, & la partager avec vous. Votre malheur eſt conſtaté ; mais c'eſt peut-être un bien : je ne déſeſpere pas au moins de vous en convaincre, & de vous renvoyer plus tranquille, ſi vous voulez m'entendre.

Ce qui vous bleſſe ſinguliérement, dites-vous, c'eſt qu'on vous préfere le Chevalier de *** qui eſt un vrai étourdi, fait exprès, par l'éclat de ſes aſſiduités, pour afficher une femme, & la perdre de réputation ; qui, plus que ſingulier dans ſes allures, a un caractere & une façon de penſer qui ne reſſemble à rien ; dont l'eſprit eſt borné, le jugement louche, la converſation ſtérile, l'humeur fâcheuſe d'une ſenſibilité ſi puérile, qu'elle annonce la médiocrité de ſon mérite, & qui joint à cela une figure peu avantageuſe. Etes-vous content ? Eſt-ce bien là votre rival ? Vous voyez que je le connois, & que je ne le ménage pas ; cependant je n'en conclurai pas moins qu'il devoit l'emporter ſur vous. Connoiſſez les femmes, mon cher Tréville, l'intérêt que je prends à vos peines, fera que je vais manquer à ce que je dois à mon ſexe. Vous n'imagineriez pas ce que vaut un plumet ſur la plûpart de nous ? Oui, un plumet eſt capable de nous renverſer la cervelle ; ce ſera bien

pis encore, si vous y ajoutez un habit brillant, une épée & une friſure avantageuſement ſingulieres. L'eſprit, les ſentimens, la bonne foi, la tendreſſe, ne peuvent compenſer ce mérite : or, convenez-en, le Chevalier le poſſede ſupérieurement.

Ce n'eſt pas tout ; vous avez un pere qui demande à être ménagé : mais ce pere obſerve vos démarches. N'agréant pas vos ſentimens pour Iſmene, vous êtes contraint de ne la voir que rarement & à la dérobée, votre charge vous oblige à fréquenter le Palais ; voilà bien des momens enlevés à votre amour. Votre maîtreſſe cependant craint la ſolitude, elle n'aime pas à être ſeule ; le Chevalier, ſi vous voulez, eſt un ſot, mais ce ſot la voit à toutes les heures, & publiquement : il l'accompagne au jeu, il lui donne le bras à la promenade & au ſpectacle, il ne la quitte point, c'eſt ſon ombre. Tient-on contre de pareilles aſſiduités ? Il n'eſt pas un ouvrage de femmes qu'il ignore, & où il n'excelle : il découpe comme une Fée, il raccommode un évantail dans la derniere perfection, & ce Chevalier eſt Colonel, tandis que vous n'êtes qu'un Conſeiller. Se donner à vous, c'eſt de propos délibéré tomber dans la ſeconde claſſe, c'eſt dire

Digitized by Google

au public qu'on approche trente ans, ou qu'on les a ; cet aveu n'eſt-il pas coûteux à notre vanité ? Devez vous trouver mauvais qu'Iſmene ſe l'épargne ?

Vous-même, Tréville, n'eſt-ce pas par amour propre que vous êtes chagrin ? N'eſt-ce pas lui qui anime votre déſeſpoir ? Votre peine la plus ſenſible n'eſt-elle pas d'avoir été prévenu par une femme que vous étiez cependant ſur le point d'abandonner & de mortifier par votre inconſtance ? Ne déguiſons rien, ſoyons de bonne foi ; votre paſſion pour elle n'étoit plus la même ; l'habitude en faiſoit peut-être le lien le plus fort. Déja vous étiez mécontent de ſon eſprit, vous lui en trouviez moins qu'à la Marquiſe de *** ; vous m'avez avoué, dans le temps même que vous n'aviez pas à vous en plaindre, que ſes manieres n'étoient pas toujours du bon ton, que ſa façon de penſer n'avoit rien de relevé, en un mot vous faiſiez des comparaiſons, & un amant qui compare, ſi ce n'eſt à l'avantage de ſa maîtreſſe, je dis qu'il n'aime plus, ou qu'il cherche à rompre. Jugez-en vous-même par les diſpoſitions où vous étiez, lorſque vous commençâtes à aimer Iſmene ? Ses graces, ſon eſprit, ſa figure, étoient autant de chef-d'œuvres d'une nature toujours pro-

digne à son égard, & vous n'eussiez pas trouvé bon qu'on vous eût contredit. C'est qu'alors l'amour ne vous laissoit voir Ismene qu'à travers le voile trompeur de votre passion, & que ce voile usé par le temps, l'illusion a cessé. Elle s'en est sans doute apperçue, elle a pris les devants, pouvez-vous le trouver mauvais ?

Ce qui vous désespere encore, c'est la comparaison que vous faites de votre fortuné rival, avec vous. La préférence qu'il obtient vous humilie, & met votre amour-propre en défaut. Pauvre dupe ! Avez-vous donc jamais imaginé que le mérite nous décidoit en amour ? Ce sentiment fut-il jamais le résultat d'une délibération réfléchie, & d'un dessein prémédité sur la réputation acquise, ou sur l'estime publique vraiment méritée, par la personne à laquelle nous voulons nous attacher ? Non, mon cher ami. Le hazard nous présente un objet ; sa figure, ses façons, la tournure de son esprit nous plaisent, nous l'aimons. Si dans la suite nous trouvons un vrai mérite à cet objet, tant-mieux pour nous ; notre vanité y trouve son compte, nous nous attribuons un goût fin & délicat, nous nous glorifions de notre choix, la joie que nous en ressentons, fera peut-être que nous l'en aimerons davantage, mais

Digitized by Google

ce sera toujours par un retour sur nous-mêmes; car s'il eût été moins parfait, nous n'eussions pas pour cela cessé de l'aimer. Tant d'amans mal assortis en sont la preuve. Si donc on vous a aimé sans sçavoir ce que vous valiez, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on en aime un autre avec la même incertitude? Quel tort cela fait-il à votre amour propre? vos bonnes qualités n'ayant pas plus contribué à votre engagement, qu'elles n'entrent dans votre rupture.

A mesure que Madame de *** parloit, je voyois Tréville reprendre sa tranquillité. Ses yeux s'adouciſſoient: il lui échappoit, il est vrai, des soupirs; mais ils étoient moins douloureux, sa respiration étoit plus libre, & c'est là un bon signe dans les amans malheureux. Madame de *** profitant de cette disposition poursuivit ainsi.

Il n'est rien de stable ici-bas: nos goûts, nos humeurs, notre façon de penser, l'idée même que nous nous sommes formée du bonheur, tout varie. Comment pourrions-nous, au milieu de ces viciſſitudes, conserver un attachement durable pour le même objet? Il nous plaisoit hier par des qualités qui nous sont indifférentes aujourd'hui; les rapports qui se trouvoient entre lui & nous, & qui faisoient que nous l'ai-

Digitized by Google

mions, par un retour d'amour propre, ont disparus, nous avons acquis une façon d'être différente, il faut donc que notre façon de sentir le soit aussi. Si vous me passez cette idée, mon cher Tréville, il me sera aisé de vous faire voir qu'on ne peut jamais faire un crime de l'inconstance. Ce changement organique, si j'ose m'exprimer ainsi, arrivant à l'un ou à l'autre des deux amans, ou même à tous deux, ne doit-il pas naturellement s'en faire un dans leur amour? l'objet de ce sentiment n'étant plus le même. N'est-ce pas de ce principe que découle l'instabilité des jugemens que nous portons sur la même personne? que nous aimons quelquefois celles qui nous étoient la veille plus qu'indifférentes, que nous leur faisons occuper dans notre cœur la place de celles que peu auparavant nous idolâtrions, tandis que celles-ci sont oubliées sans retour? Ne soyons donc pas surpris si l'on change, & si l'on apperçoit quelquefois si tard des défauts qui choquent dans la personne que nous aimions. Ils n'y étoient pas moins, mais nous les voyions d'un autre œil, nous en faisions peut-être même des agrémens. Est-ce notre faute à présent si nous n'aimons plus? Est-ce la faute de notre amant? Ni l'un ni l'autre. Nous y tenions peut-être

par les endroits que nous trouvons en lui défectueux. En deux mots, dans tous les tendres engagemens on cherche le plaisir : dès qu'il disparoît, l'amour s'envole. Voilà, je crois, la justification de l'inconstance bien avancée. Appuyons-la encore d'un autre motif.

Avant que d'aimer, nous nous créons en idée une personne telle que nous la désirerions pour réunir tous nos vœux. Jeunesse, beauté, esprit, talens, graces, délicatesse, sentimens du cœur, tout lui est prodigué, mais toujours de l'espece la plus analogue à notre goût & à notre caractere. Cette provision faite, nous allons à la découverte ; nous passons en revue, nous examinons tous les objets qui se présentent. En rencontrons-nous un que nous puissions croire être ressemblant à l'idole que nous avons formée, nouveaux Pygmalions, notre cœur s'émeut, un feu dangereux s'y glisse, nous aimons. Ce n'est pas encore là le temps de l'examen ; on n'a de loisir que pour aimer. Mais l'habitude de se voir, rend moins séduisant ce que nous avons vu si souvent ; bientôt le portrait ne sera plus si ressemblant, il y aura quelques traits manqués. Le temps multipliera ces défauts ; honteux de nous être mépris, nous ne tarderons pas à chercher ailleurs

une ressemblance plus parfaite, que nous ne trouverons jamais. Notre bel âge se passe dans cette recherche. Souvent trompés, heureux quelques momens; voilà l'histoire de tous les amans. Et comptez bien, mon cher Tréville, que tout cela est réciproque. Les hommes nous trompent souvent sans le vouloir, nous les trompons nous-mêmes sans dessein : aussi l'empire d'amour n'est-il composé en plus grande partie que de dupes.

Et voilà précisément ce qui me révolte, répondit Tréville. Persuadé d'une partie des raisons que vous venez de me détailler, Madame, avec autant de pénétration que d'esprit, je me rendrois; l'inconstance d'Ismene me seroit supportable, si elle n'eût pas mis de la manœuvre dans son changement, & que je pusse le regarder comme un effet de son étoile ou de la mienne. Mais agissant avec candeur & probité, n'ai-je pas sujet de me plaindre qu'à l'inconstance la plus marquée, elle ait joint la perfidie la plus noire? L'amour ne se commande pas, lui disois-je un jour, après lui avoir fait des reproches sur les assiduités qu'elle permettoit au Chevalier; mais on est en droit d'exiger la bonne foi. Pourquoi ne pas dire ingénuement, je ne vous aime plus? On n'auroit alors que le

Digitized by Google

regret d'avoir perdu une amante, & on se sauveroit la honte d'avoir été dupe.

Vous proposez là une belle chimere, mon cher Tréville, reprit Madame de ***: croyez-vous donc qu'un tel aveu soit facile à faire? Ne sentez-vous pas qu'il est humiliant pour celui qui le reçoit? & que la politesse, l'humanité même veulent qu'on lui épargne cet affront? D'ailleurs seriez-vous demeuré sans replique? Il auroit fallu entrer dans des explications, répondre à des plaintes, à des reproches, bien mérités sans doute; mais qu'Ismene auroit été très-décidée à mériter encore davantage: situation désagréable, qu'elle a bien fait de vous épargner à l'un & à l'autre. D'ailleurs ses façons ne vous ont-elles pas assez averti? Depuis longtemps vous en convenez, elle n'étoit plus la même à votre égard; ses empressemens étoient ralentis, vos lettres ne lui causoient plus cette douce émotion que vous remarquiez dans les commencemens de votre commerce, ses entretiens étoient plus courts, ils étoient plus froids; est-ce donc sa faute si vous n'avez pas entendu tout ce que cela vouloit dire? C'est donc par ménagement pour vous, & par un fonds d'estime qu'elle vous conserve encore, qu'elle n'a pas osé vous dire que son cœur ne

Digitized by Google

pouvait plus répondre à vos sentimens.

Mais enfin je le veux, elle a tort. Ce sera encore une raison de plus pour vous consoler de son inconstance. Pouvez-vous regretter une personne à qui vous pensez avoir raison de croire l'esprit dissimulé & le cœur faux ? Vous donneriez par-là une bien mauvaise idée de votre goût. Votre probité, la délicatesse de vos sentimens, méritent quelque chose de mieux, vous le trouverez sans doute. Mais à tout événement, qu'il ne vous échappe jamais rien de désavantageux sur le compte d'Ismene, ce seroit vous déshonorer : pouvez-vous abuser de la circonspection à laquelle son état l'oblige, & qui, l'empêchant d'avouer qu'elle vous ait aimée, lui ôte le moyen de dire la raison pour laquelle elle ne vous aime plus ? Ce seroit là pêcher contre l'honnête homme. Il suffit qu'elle vous ait aimé, ne seroit-ce qu'un instant, pour que vous lui deviez des égards. Un galant homme ne s'en dispense pas avec la femme la plus méprisable : quelle doit donc être votre conduite avec Ismene, à qui vous n'avez d'autre crime à imputer que celui d'avoir obéi à un penchant qu'elle se reproche peut-être en y cédant. Votre conduite est tracée dans ces deux vers:

Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,

Digitized by Google

L'honnête-homme trompé s'éloigne, & ne dit mot.

Vous êtes, je le crois, trop raisonnable pour ne pas vous y conformer.

Quelle est la force, quel est l'ascendant de la raison & de l'esprit, quand une belle personne les fait valoir! Tréville sortit de cette conversation, sinon parfaitement consolé, au moins avec les dispositions à l'être bientôt: il prononçoit déja le nom de son infidelle sans émotion & sans aigreur, & si j'ajoute foi à la promesse qu'il répéta cent fois de ne jamais renouer avec elle, je crois aussi pouvoir garantir qu'il ne lui manquera jamais en rien, qu'il l'estimera, & qu'elle pourroit peut-être trouver en lui dans la suite un bon ami: ressource heureuse qu'une femme raisonnable ne sçauroit trop se ménager.

D....

A A... en Bourgogne, ce 6 Mars 1758.

L'AVEU INGÉNU.

Belle Eucharis, je vous adore;
M'aimez-vous, ma chere Eucharis?
Dites, m'aimez-vous?... Je l'ignore,
Berger: qui me l'auroit appris?

Digitized by Google

L'amour... l'amour !.. oui, l'amour même,
Le Dieu des plus tendres plaisirs,
Ce doux charme qui fait qu'on aime,
Qui réunit tous les désirs ;
Ce doux penchant qu'un rien fait naître,
Que rien ne peut anéantir,
Ce que le cœur seul peut sentir...
Ah ! vous me l'avez fait connoître.

A M. DE BOISSY.

MONSIEUR, j'ai l'honneur de vous envoyer ma récolte de cet automne, peut-être n'y trouverez-vous rien qui flatte un peu votre goût ; mais pour vous offrir quelque chose de plus délicat, il m'en eût couté des soins, peut-être encore inutiles, & c'est ce qui n'entre pas dans le plan que je me suis tracé : soit raison, soit paresse, je n'aime guere de mes fruits littéraires, que l'agrément de les cueillir à mon aise. J'ose donc vous les livrer, tels à peu près qu'ils me sont venus sous la main, beaucoup plus confus de la vilité du présent, qu'inquiet du sort que vous lui réservez. Recevrez-vous le tout sans exception ; n'en retiendrez-vous, après un triage sévere, qu'un tiers, un quart, un cinquie-

Digitized by Google

me ; n'en ſervirez-vous au public que de de légers eſſais, pour ne lui faire avaler l'ennui qu'à petits coups ? Tout cela, Monſieur, eſt ſouverainement à votre diſpoſition. La deſtinée de mes foibles productions n'eſt pas moins votre affaire que la mienne. Si je m'amuſe par fois à pſalmodier dans le bas-chœur du ſacré vallon, vous en êtes la ſeule, ou du moins la principale cauſe. Vos ſuffrages ſéduiſans ont fait prendre à ma voix un eſſor que je n'aurois jamais oſé lui permettre ſans cela. D'un trait de plume,

D'un médiocre proſateur,
Vous avez eu l'art de me rendre
Un aſſez facile Rimeur.
Si quelque jour de vous entendre,
Je pouvois avoir le bonheur,
Deſtin, hélas ! qu'avec ardeur
Depuis ſi long-temps je ſouhaite,
Vous rendriez, j'en crois mon cœur,
La métamorphoſe parfaite ;
D'un foible verſificateur,
Par votre talent créateur,
Vous ſçauriez faire un bon Poëte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Aux Amognes, le 5 Décembre 1757.

Digitized by Google

LETTRE en réponse à M. l'Abbé de ... Chanoine d'Autun.

QUAND vous exigez, mon cher Ami, que je renoue avec la poésie, que vous consultez peu mes vrais intérêts ! Vous aimez mon repos & mon bonheur, je le sçais, & cependant par vos instances pressantes, vous ne tendez à rien moins qu'à me faire hazarder l'un & l'autre. Si vous aviez jetté les yeux sur les divers précipices qui bordent le chemin de l'Hélicon, loin de m'engager à reprendre cette route périlleuse, vous me féliciteriez d'en être sorti, & vous n'exerceriez, j'en suis sûr, l'ascendant qu'une longue amitié vous a donné sur mon cœur, que pour me détourner d'y rentrer jamais. Mais vous me connoissez, dites-vous,

Aimant la paix, craignant le bruit,
Autant ou plus que la mort même !
Sur les mœurs, & les goûts qu'on fuit,
D'une indifférence suprême :
Laissant, libre de tout système,
Parler chacun comme il lui duit,
Peu pressé de parler moi-même :
Fuyant sans aigreur qui me fuit ;
Sans passion aimant qui m'aime ;

Digitized by Google

Rimant enfin par goût, bien moins que par ennui ;
Ce seroit, dites-vous, un malheur bien gratuit,
Un cas bien rare & bien fortuit,
Si, dans quelque disgrace extrême,
L'art des vers jamais me conduit.

Il est vrai que la constitution de mon caractere, autant que la foiblesse de mes talens, est toute propre à me rassurer contre de certains hazards.

Quand je vois des esprits sublimes,
Nés pour réformer l'univers,
Jouets des plus fougueux travers,
Dégrader les vertus, légitimer les crimes,
Et dans de détestables rimes,
Substituer aux plus saines maximes
Des principes faux & pervers :
Quand je vois l'art des vers, ce langage admirable,
Fait pour chanter des Rois les gestes immortels,
Et célébrer des Dieux la clémence adorable,
Traduit en un art exécrable,
Sapper le trône & les Autels :
Du cygne innocent & paisible,
Quand j'entens le gosier flatteur,
Devenu l'organe terrible
Du courroux & de la clameur,
Pousser le sifflement horrible

Du fier aspic mis en fureur ;
Quand je vois les Graces timides,
Epriſes d'un tranſport ſoudain,
Voler les flammes à la main,
Sur les traces des Euménides,
Pour tourmenter le genre humain ;
Quand je vois, en un mot, cette lumiere pure,
Qu'un mortel (1) téméraire oſa ravir aux Dieux,
Changeant, pour nous punir, d'effet & de nature,
Faire luire ſur nous un jour plus odieux ;
Que ne ſeroit la nuit la plus obſcure :
Non, contre les talens en ſecret révolté,
Je regrette que ton ſyſtême,
Rouſſeau (2), ne ſoit qu'un vain problême
Enfanté par l'abſurdité ;
Et dans mon cœur, ô ſainte vérité !
Pardonne-moi cet énorme blaſphême,
Oui, je me ſens preſque tenté
De préférer, à ta recherche même,
Une paiſible oiſiveté.

Mais de combien d'écueils n'eſt pas ſemée la mer poétique ? Quand il n'y auroit que cette prévention (3) ſecrette & épidé-

(1) Prométhée.

(2) Le Citoyen de Geneve, connu par ſes Diſcours ſur le danger des Lettres, & ſur l'origine, &c.

(3) Je parle ici d'après mon expérience perſonnelle. Je m'apperçois que les vers, pour peu que je vouluſſe m'y livrer à forfait, me rendroient

mique,

Digitized by Google

mique, dont on eſt preſque généralement préoccupé contre tout ce qui parle le jargon du parnaſſe; que ce cri de ſurpriſe & de frayeur qui s'éleve bruſquement dans une contrée à l'apparition d'un Poëte, comme à l'aſpect d'un animal furieux, prêt à fondre, la gueule béante ſur les paſſans; vous m'avouerez que ce ſeroit toujours, comme dit Boileau, *un fort méchant métier que celui de rimer.* Auſſi vous aſſurerai-je très-ſincérement que, ſi je m'en mêle quel-

de fort vilains offices; parce qu'on veut que les Muſes, ainſi que les abeilles, ayent un aiguillon; on s'imagine qu'à propos de bottes, pour ainſi dire, je vais en percer quiconque n'aura pas le don de me plaire. En vain ma conduite dément-elle cet injuſte ſoupçon; elle ne peut le détruire. Mon malheur, que je ſouffre cependant, graces à Dieu, avec aſſez de réſignation, ne ſe borne pas là. Les perſonnes qui ne me craignent pas, me condamnent encore plus nettement, que celles qui ſont aſſez bonnes pour me craindre. La belle occupation, diſent-elles avec un air de mépris décidé, pour un homme d'un certain état, d'enfiler puérilement des mots au bout les uns des autres, & de les faire conſonner entr'eux! Il eſt vrai qu'il y en a peu de plus ridicule, & qu'il vaudroit beaucoup mieux, à leur exemple, dans les intervalles de ſes devoirs, ſe déſennuier tout bonnement à ne rien faire du tout, ou bien à dormir innocemment couché de ſon long dans un bon fauteuil; mais n'a pas cet heureux talent là qui veut.

Digitized by Google

quefois, c'eſt que je n'ai rien de mieux à faire. Que n'ai-je une Cure, ou ſeulement un pauvre petit Bénéfice ſimple,

De quelque mille écus de rente,
La moitié même ſuffiroit.
Ah! que bientôt on me verroit,
Auſſi vite, auſſi prompt qu'un trait
Lancé par une main puiſſante,
Du Pinde enfiler la deſcente,
Et, ſans le plus léger regret,
Dire adieu pour jamais à la troupe ſçavante;
Environné chez moi d'un cortege d'amis,
Qu'attireroit ſans ceſſe ſur ma trace
L'art renommé d'un Cuiſinier exquis,
Et que la peur d'encourir ma diſgrace
Rendroit zélés, attentifs & ſoumis:
Sur une Majordôme auſſi ſûre que ſage,
Me repoſant du tracas du ménage,
Et de mille ennuyeux ſoucis:
D'un troupeau de parens avides,
Par un goût d'épargnes ſordides,
Peu ſoigneux d'allumer l'orgueil & les déſirs:
Paſſant, volant enfin de plaiſirs en plaiſirs,
Entre le jeu, la table & des courſes rapides,
Je partagerois mes loiſirs.
Des pauvres filles de mémoire,
Si par hazard il étoit queſtion,
Ce ſeroit tout au plus dans quelques airs à boire,
Ou, dévouant leur art à la dériſion,

Digitized by Google

Du seul Bacchus j'aurois l'ambition
D'exalter les faits & la gloire.
Pour de lectures, point, Seulement, par façon,
Dans les jours, ou d'amis on peut avoir disette,
Je pourrois du Mercure entonner la Chanson,
Lire l'Enigme & la Gazette,

Vous me regardez d'un air étonné.... Eh! Monsieur le Vénérable, les richesses font tous les jours de plus grands miracles que cela; aussi voit-on qu'il n'y a pas d'autel mieux paré que celui de la fortune. Mais enfin ne fissent-elles d'autres effets sur moi que de me guérir de la sotte manie des vers, en détournant mon goût sur des objets plus raisonnables, tels, par exemple, que la levée d'une bonne dîme, le battage d'une vaste grange, la recherche d'une vieille limite, &c. occupations qui me feroient rentrer dans l'esprit de mon état, ce seroit toujours un fort bon office qu'elles me rendroient: vous ne voudrez pas en convenir, &, pour m'amorcer, je vois l'appât que vous m'allez tendre; les éloges que Paris & la Province.... Paris! ah! mon cher, ses louanges me font beaucoup moins d'honneur que vous ne pensez. Persuadé sans doute,

Que nous autres gens de Village,
Peuple grossier, race sauvage,

Digitized by Google

Sans talent, sans légéreté,
Ne devons avoir en partage
Que l'ignorance & la rusticité :
De notre part la moindre bagatelle,
Où quelque peu d'urbanité,
Quelque trait d'esprit étincelle,
Lui paroît de toute beauté.
De ce que son suffrage a pour moi d'honorable ;
Je ne suis donc pas plus fier que surpris :
Ce n'est, je crois, que par mépris
Qu'il me trouve moins méprisable.

Au reste, je crains si fort de m'attirer le reproche d'insensibilité ou d'ingratitude, que je consens, s'il le faut, de prendre pour bons les éloges gracieux dont on veut bien m'honorer ; mais à une condition ; c'est qu'il n'en sera ni plus, ni moins, & que la reconnoissance ne m'engagera en rigueur qu'à de purs remercimens *in petto*. Mon but, en rimant quelques miseres campagnardes, ne fut jamais d'arborer l'enseigne d'Auteur. Je pense, graces à Dieu, un peu plus sensément. Je sçais trop bien que ce n'est pas à un sauvage comme moi, sans connoissance du monde, sans relation, & presque sans culture & sans livres, qu'il appartient de prétendre contribuer au plaisir du Public. Pour quelques méchantes saillies, naïves, si l'on veut,

Digitized by Google

qui lui échapperont par hazard, combien d'inepties & de puérilités, malgré qu'il en ait, ne couleront pas en foule de sa plume, comme d'une source naturelle ?

Quand j'apprens donc que R...t
Ce Seigneur charmant, adorable,
Dont l'ame vaste réunit
Tant de justesse à tant d'esprit,
Tant de grandeur à l'air le plus affable,
Tant de talens au ton le plus uni,
Accorde à mes vers son suffrage,
Vous vous imaginez, je gage,
Que j'en suis bien flatté : nanni.

Non, je ne me persuaderai jamais que M. le M. de R. connu par la délicatesse & l'universalité de son goût, trouve rien dans mes foibles essais qui l'amuse réellement ; mais peut-être y découvre-t'il par une pénétration de regard propre aux grands génies, un germe heureux qui, développé par un travail assidu, pourroit produire un jour des fruits estimables. A ce compte, son approbation, en la supposant véritable, ne porteroit réguliérement que sur un mérite futur, qu'il pense que j'acquerrai. Mais pour parvenir à ce terme glorieux, il faut du moins y tendre, & je vous avoue sincérement que c'est

Digitized by Google

tout le plus loin de ma pensée. Si j'entre par fois

Dans la poétique carriere,
C'est sans aucuns engagemens :
M'y distraire quelques momens,
A regarder, assis au bout de la barriere,
L'activité des chars, l'ardeur des aspirans :
Pour un qui vole au but, en voir cent par derriere,
Abattus, pâles, expirans,
Gémir, foulés dans la poussiere,
Sous les pieds de leurs concurrens :
Entonner, s'il le faut, quelques vers à la gloire
Du mortel fortuné dont mille cris bruyans
Viennent de toutes parts m'annoncer la victoire ;
Mêler sans art, à ses lauriers brillans,
Quelques-unes des fleurs dont se parent nos champs :
Cher Ami, voilà mon histoire,
Et l'unique but où je tends.

Quel pauvre but ! vous entens-je dire, en haussant les épaules. Peut-on se laisser appésantir par un goût si pusillanisme ? Qu'y a-t'il donc au monde de plus séduisant, de plus noble, de plus digne même de l'être qui pense, que de prétendre à la palme des beaux arts ? que de courir une lice, où, pour peu qu'on veuille s'efforcer,

Digitized by Google

on trouve toujours au moins des fleurs à cueillir ; où les Muſes, juges impartiales & naturellement indulgentes de la courſe, diſtribuant les prix ſelon la nature & la diverſité des talens, n'en laiſſent aucun ſans récompenſes, & les égalent preſque tous dans leur eſtime, lorſque chacun d'eux, dans le genre qui lui eſt propre, s'éleve au degré de perfection dont il eſt ſuſceptible ; où les vainqueurs enfin, couronnés des vrais lauriers que la nature avoue aux yeux d'une multitude toujours prompte à s'extaſier...

Oui, je le crois, tous ces brillans propos ;
Quand on les *oit*, au retour de matine,
Le corps penché ſur un lit de repos,
D'où l'œil chargé d'un reſte de pavots,
Et tendrement tourné vers la cuiſine,
L'eſprit exempt de tout ſoin qui chagrine,
Sur un bufet rayonnant de cryſtaux ;
On apperçoit Iſabelle ou Juſtine,
En linge frais, en jupe ſimple & fine,
D'un air riant, d'un pied libre & diſpos,
En attendant d'aimables commenſaux,
D'un déjeuné qu'on dévore à ſa mine,
Porter, ranger les divers matériaux :
Oui, quand d'un vin de la graviere (1),

(1) *Cantou de Bourgogne renommé par ſon vin.*

Fait dans la meilleure saiſon,
Entre un pâté dont la façon
Marque le prix de la matiere,
Et l'omoplatte d'un jambon,
Tout frais tiré de la chaudiere,
On voit briller maint gros flacon;

Oui, je n'en doute pas, ces propos de courſes littéraires, de combats d'eſprits, de couronnes poétiques, &c. doivent, dans un ame dont le corps eſt à ſon aiſe & nage dans les plaiſirs, allumer la plus vive & la plus agréable chaleur; & je n'ai aucune peine à croire qu'on ne puiſſe alors s'imaginer aiſément qu'il n'eſt rien de plus flatteur & de plus noble que de s'élancer à tire-d'aîles au temple de la Gloire. Mais malheureuſement ces magnifiques propos ne ſont, dans le fonds, que de purs propos de table, faits uniquement pour animer la converſation; & ce temple merveilleux, qu'un vain phantôme qui, comme tous les autres, pour être apperçu, a beſoin qu'on le regarde avec des yeux un peu troublés, & dans une certaine poſition: autrement tout s'évanouit, & diſparoît.

Sortons du manoir délectable
De ce mortel chéri des Dieux,
Qu'un ſommeil doux, officieux,

Digitized by Google

Sur un ſopha délicieux,
Vient d'étendre au ſortir de table.
Laiſſons dans un ſonge flatteur
S'égayer ſon ame tranquille :
Hélas ! trop tôt, pour ſon malheur,
Le ſon d'une cloche incivile,
En ſurſaut l'appellant au chœur,
D'une digeſtion facile
Va venir troubler la douceur.

Echappons-nous de la ville, ſéjour enchanteur de l'abondance, du luxe & des plaiſirs ; & portons nos pas vers la campagne, retraite iſolée, où, du temps de nos peres, régnoit, dit-on, la belle nature, l'aimable paix, l'heureuſe ſimplicité, & où habitent du nôtre, la barbarie, l'inquiétude, la triſteſſe & l'indigence.

Avançons vers cette chaumiere,
Ridicule jouet d'Eole mutiné,
Que ſa poſition auprès d'un cimetiere,
Bien moins que ſon état chancelant, incliné,
Nous annonce être un preſbytere,
Séjour aux ſoucis deſtiné.
A travers cette clôture,
Ouverte de tout côté,
Voyez de cette maſure
L'habitant déconcerté,
Qui ſuſpectant la viſite

Digitized by Google

De quelque sot patasite,
A notre aspect se tapit
Contre un mur en découpure,
Dont mainte large échancrure
Le décele & le trahit.

A son air sec, à sa taille évidée, à son accoutrement délabré; c'est, n'en doutons point, un de ces manœuvres évangéliques, gagés pour travailler à la vigne du Seigneur. Voilà justement l'homme qu'il nous faut, le vrai contraste de notre dormeur paisible. A ce pauvre hère, à qui les loix rigoureuses de l'usage ne permettent pas de vivre seul de sa modique prébende, ou de se contenter tout au plus d'une simple domestique, obligé, s'il ne veut pas, graces aux bons soins de sa fidele économe, aller mourir quelques années plutôt à l'hôpital, obligé, dis-je, de prendre garde

Si cette bonne chatemite,
Pendant que lui, dans ses repas,
Vit plus maigrement qu'un hermite,
Pour elle en secret ne fait pas
Bouillir grassement la marmite.
Si pendant que d'un vin au bas
Le Pasteur humblement s'abreuve,
D'une futaille toute neuve,

Digitized by Google

La comere, avec quelque gas,
N'a pas soin de faire l'épreuve.
Si, pendant que pour un défunt,
Le pauvre diable encore à jeun,
Fait l'Office dans son Eglise,
Il n'arrive pas bien souvent
Qu'en sa cuisine on solemnise
La fête de quelque vivant.
Enfin si le bled de réserve,
Que notre bon homme conserve,
Pour se munir, l'hyver prochain,
D'une méchante soutanelle,
Changeant de place & de destin,
Sans bruit, chaque jour par parcelle,
Porté chez un *Blatier* (1) voisin,
Ne fournit pas la perronelle,
De tablier, de jupon fin,
De mousseline & de dentelle.

A ce pauvre honteux Ecclésiastique tourmenté par mille soins différens, perpétuels, disgracieux, garotté à jamais dans sa misere, & souffrant d'avance par un pressentiment malheureux qu'il ne peut écarter, avec ses peines présentes, celles que lui prépare un triste avenir. A ce misérable portionnaire enfin, à qui peut être dans le moment un bourreau d'Huissier

(1) Gens qui voiturent le grain au Marché.

Digitized by Google

vient de signifier par la saisie de sa pension, pour fait de décimes, qu'il faut mourir de faim; allez un peu, je vous prie, parler de musique, &c. Peignez-lui de votre mieux la gloire, le plaisir qu'il y a, pour un être pensant, de charmer une multitude, &c. montrez-lui du doigt les couronnes, les guirlandes qui . . . vous riez.

Ami, ce bon solitaire,
Dont j'ai tracé le portrait;
Si vous le supposez fait,
Du côté du caractere,
De façon que gai, satisfait
Du sort fâcheux, ou prospere,
Auquel le ciel le soumet,
Il ait le don de se faire
Un jeu de ce qui seroit,
Pour un autre, le sujet
D'un fonds de tristesse amere:
Ami, ce bon Solitaire,
Dont vous plaignez la misere;
C'est votre ami trait pour trait.

Jugez après cela, sans parler des devoirs indispensables d'un état, qui en comporte tant, & de si pénibles, à la campagne surtout, s'il m'est possible de me livrer au goût de la rime, le plus séduisant & le moins compatible qu'il y ait avec les autres

Digitized by Google

goûts. Au reste, quand je voudrois lui abandonner la meilleure partie de mon temps, qu'en résulteroit-il ! Est-ce dans une situation comme celle où je suis, dans une contrée sauvage, au milieu des bois, éloigné de quatre lieues du séjour des humains, que les objets de la belle poésie viendront se peindre à mon imagination ? est-ce dans l'antre des Cyclopes (1) que les Muses, du moins quelques-unes des plus aimables, oseront venir m'inspirer ? Encore

Si, comme vous, assis à table,
Auprès de Faye 1, & de Héraut 2,
M'abreuvant d'un jus comparable
A celui que l'on boit là haut ;
Partageant la gaîté charmante
De mille agréables propos,
Il me falloit sur mes pipeaux
Chercher quelque chanson plaisante ;
Pour une, j'en trouverois trente.
Si l'Hôte du double côteau
Me refusoit son assistance,
Mon sort n'en seroit que plus beau :
Sous l'air du badin Vachereau 3,

(1) *La contrée des Amognes est remplie de forges & de fourneaux. Elle est plus propre à donner des compagnons à Vulcain, qu'à faire des éleves à Apollon.*

1. 2. 3. *Chanoines d'Autun, pleins d'esprit, de*

Digitized by Google

Le Dieu Côme, avec abondance,
Suppléeroit à ſon défaut.

Voici donc, pour finir une fois pour toutes, quel eſt mon dernier mot; c'eſt ſans lier aucun commerce ſuivi avec les Muſes, j'entends les Muſes chantantes; de ne les cultiver que comme a fait certaine eſpece de gens de par le monde, dont l'intimité ſeroit dangereuſe, & qu'on ne voit que par bienſéance, ou par beſoin. Je prévois ce que vous allez me dire : leurs faveurs, du moins les plus rares, ne ſeront pas pour moi. Je le ſçais bien : auſſi n'y comptai-je pas plus que ſur leur crédit. *Laudantur & algent.*

Je ſuis avec, &c.

Aux Amognes, le 29 Septembre 1757.

goût & de politeſſe. Ils partagent ces qualités aimables avec la plus grande partie de leur Chapitre, où elles ſont ſi communes, qu'on les croiroit exigées des récipiendaires par les réglemens.

Digitized by Google

VERS

D'une jeune Ecoliere sur le retour d'un Abbé de ses amis.

CHARMANT Abbé, sur ton retour,
Que ne puis-je essayer ma lyre !
Pardonne à ce tendre délire,
Toujours on pardonne à l'Amour.
Mais en vain je brûle d'écrire,
Ce même amour a causé mon malheur ;
J'ai tant médité mon bonheur,
Que j'ai perdu le temps de te le dire.

ENVOI.

Boissy, de ma lyre naissante,
Au Pinde sois l'introducteur ;
Quand le favori nous présente,
L'on n'est pas long-temps sans faveur.

*Par Mlle V**.*

Cet Envoi est trop flatteur pour nous, & les Vers qui le précedent le sont encore plus pour M. l'Abbé.

Digitized by Google

SUR LA DURÉE DE CERTAINES PASSIONS.

Lettre à M. de . . .

Vous êtes donc bien surpris, Monsieur, de la force & de la durée des passions qu'inspirent les femmes d'un certain âge. Sçavez-vous que Dom Calmet ne donne pas moins de soixante, ou même soixante cinq ans à Judith, lorsqu'Holopherne fut la victime de ses charmes ?

Ceux qui veulent conserver la vraisemblance dans l'histoire d'Helene, se trouvent contrariés par la chronologie. On suppose que cette beauté célebre, étoit à peu près du même âge que ses freres Castor & Pollux, & qu'elle avoit environ vingt ans, quand ils allerent avec les autres Argonautes à Colchos. De cette expédition au siege de Troye, on compte environ trente ans. Helene en avoit donc cinquante, lorsque Pâris l'enleva. Le siege, ou la guerre de Troye dura dix ans, & ce fut la derniere année de ce siege, qu'Agamemnon & Achille se querellerent. L'admiration des Conseillers de Priam pour la divine beauté de cette femme, doit se rap-

Digitized by Google

porter au temps qui suivit cette querelle. Elle avoit donc soixante ans lorsque ses charmes obligerent les Conseillers de ce Roi, d'avouer qu'elle étoit digne de tout ce que faisoient pour elle deux puissantes nations. Ce n'est pas tout. Peu de temps après, Pâris ayant été tué, ses freres firent paroître une égale ardeur pour se marier avec sa veuve. Priam qui craignoit les suites d'une dispute aussi acharnée, leur ordonna le combat, & la promit à celui qui reviendroit victorieux. Helene fut adjugée à Déiphobe. L'un de ses freres nommé Helenus en fut si outré, qu'il sortit de Troye, & qu'il fit tous ses efforts pour hâter la ruine de sa patrie. Etranges effets de la beauté d'une femme qui passoit 60 ans ! Cependant qu'est-ce que ce calcul à l'égard d'un sçavant Chronologiste (1), qui ne lui donne pas moins de quatre-vingts ans, lorsqu'on prétend qu'elle fut enlevée pour la premiere fois ?

Césonie, maîtresse de Caligula & sa femme après qu'il en eut eu des enfans, n'étoit plus (2) jeune quand elle s'empara du cœur & de l'esprit de ce Prince : elle avoit eu trois enfans de son premier mari.

(1) M. de Vignoles. Chronologie de l'Histoire Sainte & des Histoires prophanes.

(2) Suet. Vie de Caligula, chap. 33.

Digitized by Google

Suétone rapporte que ce fut l'excès de son tempérament, & ses raffinemens sur la débauche qui charmerent Caligula. Dans ses transports d'admiration pour elle, il la montroit en habit de guerre à ses soldats, & toute nue à ses amis.

Marie d'Arragon, femme du Marquis du Guast, l'un des bons Généraux de Charles-Quint, fut belle, désirable même jusques dans sa vieillesse. Quand je dis désirable, je m'en rapporte à Brantome, qui, parlant de cette Dame nous apprend (1), » que de vrai elle se montroit encore très-» belle & fort aimable, voire plus que ses » deux filles toutes belles & jeunes qu'elles » étoient. Si avoit-elle alors près de soixan-» te bonnes années ». Le grand Prieur François de Lorraine Général des Galeres, en devint alors amoureux, & Brantome étant retourné à Naples environ six ans après, ne la trouva que fort peu changée, « en-» core aussi belle qu'elle eût bien fait com-» mettre un péché mortel ou de fait, ou » de volonté.

Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, avoit près de quarante ans, lorsqu'Henri II en devint amoureux. Le pouvoir de ses charmes fut moins surprenant

(1) Dames galantes, t. 2.

Digitized by Google

que la durée de sa beauté. Ce sera encore le même Brantome que je suivrai dans son langage naïf. (1) « J'ai vu Madame la Duchesse de Valentinois en l'âge de soixante-dix ans, aussi belle de face, aussi fraîche & aussi aimable comme en l'âge de trente ans. Aussi fut-elle fort aimée & servie d'un des grands Rois & valeureux du monde... Je vis cette Dame, six mois avant qu'elle mourût, si belle encore, que je ne sçache cœur de rocher qui ne s'en fût ému, encore qu'auparavant elle se fût rompu une jambe sur le pavé d'Orléans, allant & se tenant à cheval aussi dextrement & dispotement comme elle avoit jamais fait; mais le cheval tomba & glissa sous elle, & pour telle rupture & maux & douleurs qu'elle endura, il eût semblé que sa belle face s'en fût changée; mais rien moins que cela: car sa beauté, sa grace, sa majesté, sa belle apparence étoient toutes pareilles qu'elle avoit toujours eu, & surtout elle avoit une très-grande blancheur, & sans se farder aucunement; mais on dit bien que tous les matins elle usoit de quelques bouillons composés d'or potable, & autres drogues que je ne sçais pas comme les bons Médecins & doctes Apothicaires. Je

(1) Dames galantes, t. 2.

Digitized by Google

» crois que si cette Dame eût encore vécu » cent ans, qu'elle n'eût jamais vieilli, » fût de visage, tant il étoit bien composé, » fût de corps caché & couvert, tant il » étoit de bonne trempe & belle habitude. » C'est dommage que la terre couvre ce » beau corps. »

Madame la Duchesse de Portsmouth, maîtresse de Charles II Roi d'Angleterre, a conservé sa beauté jusqu'à 70 ans.

La célebre Ninon Lenclos, qui vivoit encore en 1704, a fait des passions dans l'âge le plus avancé : elles n'étoient point l'effet des charmes de son esprit, quoiqu'elle en eût beaucoup : on en vouloit à son corps. On nomme encore ceux à qui elle a bien voulu accorder ses faveurs à quatre-vingts ans.

Je ne vous ai point parlé de plusieurs femmes de l'antiquité, qui ont fait & conservé de brillantes conquêtes malgré le nombre des années : les bornes d'une lettre m'en ont imposé. Je ne désespere pas de voir un livre sur cette matiere. On n'oubliera pas Aspasie, Laïs, Lamie. Quand un Auteur est tourné du côté de la galanterie, encore vaut-il mieux écrire des vérités que tant de fictions, la plûpart très-mal imaginées.

A Vauréas, le 12 Février 1758.

Digitized by Google

L'HYVER ET LE PRINTEMPS,

Par M. Varé, à Granville.

La tendre Zéphyr
Careſſoit ce feuillage ;
L'Aquilon le ravage
Et le fait mourir ;
L'Oiſeau s'en retire ;
Deſcend aux buiſſons,
Et lorſqu'il expire
Parmi les glaçons,
La plaine eſt déſerte,
Et les noirs frimats
Dont elle eſt couverte ;
Effacent de nos climats
Les plus beaux traits de la nature :
Il n'eſt plus de pâture
Pour nos troupeaux,
La terre devient dure ;
Et cette mere, inſenſible à nos maux,
Nous refuſe la nouriture.
Tu ſçais l'attendrir,
Printemps adorable :
Quand ton retour aimable
La fait refleurir,
L'Onde ſe dégele
Et reprend ſon cours ;

Digitized by Google

On passe auprès d'elle
Les plus heureux jours.
Pere de la verdure,
Pere des amours,
Ton haleine pure
Peut tout rajeunir,
Et tu fais finir
Les maux de tout âge :
Que le Rossignol
Reprenne son vol
Pour te rendre hommage
Dessus un rameau
Paré de nouveau :
Qu'à son doux ramage
S'unissent nos voix,
Nos musettes & nos hautbois.

RÉPONSE aux Remarques insérées dans le Mercure de Février dernier, touchant les Réflexions de M. de Vauvenargues au sujet de Rousseau.

QUOIQU'ON attribue souvent aux Auteurs après leur mort, des ouvrages qu'ils n'ont jamais produits, il n'en est pas de même des réflexions de M. de Vauvenargues sur Rousseau, qui furent imprimées dans le Mercure du mois de Juillet 1753.

Digitized by Google

On y reconnoît ce ſtyle noble, & cette délicateſſe de jugement qui lui étoient propres, malgré les reproches que lui fait l'Auteur des Remarques inſerées dans le Mercure du mois de Février dernier. Il prétend que M. de Vauvenargues auroit dû avoir plus de ménagement pour un Poëte tel que Rouſſeau, en qui il ne trouve d'autre mérite, ſelon cet Auteur, que le méchaniſme des vers. Si l'Obſervateur avoit fait plus d'attention aux paroles qu'il critique, il auroit vu que, quoique M. de Vauvenargues regarde le méchaniſme de la verſification comme la partie dominante de Rouſſeau, il eſt ſi éloigné de ne reconnoître d'autre mérite en lui, qu'il ſe plaint que les fortes images qui ſont dans ce Poëte, ne le remuent point aſſez, parce que la paſſion ne les anime pas. Sans diſcuter ſi ce ſentiment, dont M. de Vauvenargues ne veut point faire une loi aux autres, eſt vrai ou non; il en réſulte qu'il reconnoît dans Rouſſeau la force des images, principale qualité de la poéſie, qui doit être une peinture parlante. Il me paroît donc qu'il ne manque pas de ménagement en ce point à l'égard de ce Poëte: en manqueroit-il davantage en ce qu'il n'oſe le mettre à côté de Deſpréaux pour le méchaniſme des vers, à cauſe que Deſpréaux a

Digitized by Google

été son maître ? On peut, dit notre Observateur, être égal & même supérieur à quelqu'un, quoiqu'il ait été notre maître. Cette maxime est vraie en général pour toutes les choses, où les maîtres ont trouvé l'art qu'ils ont enseigné au point de perfection où ils l'ont transmis à leurs éleves, & non dans le cas où, comme Despréaux, ils l'ont porté à un point de perfection inconnu à ceux qui les avoient précédés, & que leurs successeurs n'ont eu qu'à suivre, parce que leur mérite doit se mesurer à la difficulté de parvenir à ce qui n'étoit point encore connu. Mais venons aux réflexions particulieres sur l'Ode de la Fortune, dans laquelle M. de Vauvenargues trouve la plûpart des pensées plus éblouissantes que solides, par exemple celle-ci,

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla ?

M. de Vauvenargues dit, non vraiment, ce n'est point par cet endroit que j'admirerai Silla, mais par ce génie puissant & supérieur, qui éclate dans ses opérations. L'Observateur répond que Rousseau n'a pas dit le contraire, & que son objet n'étoit pas de faire l'éloge des conquérans ; mais la réflexion de M. de Vauvenargues n'en est pas moins juste, puisque Rousseau

ayant

Digitized by Google

ayant dit dans la ſtrophe précédente, que les vertus des conquérans n'étoient que des crimes heureux, il donne à entendre que Silla, en mettant Rome & l'Italie en cendre, ne devoit ſes victoires qu'à ſon bonheur, tandis que ſon génie en fut la principale cauſe. Faut-il parce qu'on ne veut pas faire l'éloge des conquérans, méconnoître leurs qualités eſtimables, & leur en ravir la gloire? On peut déplorer les maux qu'ils ont cauſé, ſans attribuer à la fortune tous leurs triomphes, & ſans dire d'Alexandre....

Mais à la place de Socrate,
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Alexandre n'avoit-il, comme a fort bien remarqué M. de Vauvenargues, que les qualités du conquérant? Etoit-il ſans vertus? L'amitié, la généroſité & la clémence ne furent-elles pas ſon partage? A la place de Socrate, ces mêmes vertus n'auroient-elles pas exiſté? Au contraire, la proſpérité qui corrompit Alexandre, auroit eu moins de priſe ſur lui dans une condition privée. Quoique Deſpréaux eût déja parlé contre Alexandre, en l'appellant écervelé, il étoit beaucoup plus excuſable que Rouſſeau; l'enjouement de la

ſatyre permet des expreſſions, que le ſérieux de l'ode ne ſçauroit admettre, &c. rien n'eſt ſi indécent, en parlant ſérieuſement d'un héros tel qu'Alexandre, que de l'appeller le dernier des mortels. M. de Vauvenargues n'a pas été plus mal fondé à trouver à redire à ce paſſage de Rouſſeau,

L'inexpérience indocile ;
Du compagnon de Paul Emile,
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Perſonne n'ignore, dit-il, que l'habileté d'un Général à la guerre, conſiſte à profiter des fautes des ennemis : envain l'Obſervateur prétend que, quoique perſonne n'ignore cette maxime, le but de Rouſſeau n'étant que de parler des ravages & des maux que font les conquérans, il eſt inutile d'examiner ce qui fait l'habileté des Généraux, il eſt viſible que malgré ce but général, Rouſſeau, dans la ſtrophe dont il s'agit, a voulu parler de ce qui fait la gloire des conquérans : dans cet objet, il a eu tort de croire pouvoir rabaiſſer la gloire d'Annibal, en diſant qu'il devoit tout le ſuccès qu'il eut, à l'inexpérience de ſon adverſaire, comme ſi Annibal n'avoit eu ni capacité, ni valeur, & qu'il ne fût redevable de ſon triomphe qu'à la fortune, qui lui avoit fait rencontrer un adverſaire

si peu habile. Il me semble donc qu'une critique aussi juste & aussi modeste que celle de M. de Vauvenargues méritoit plus de ménagement : bien loin d'avoir repris tout ce qu'il auroit pu, il a épargné cette fameuse strophe,

Montrez-nous, guerriers magnanimes, &c.

qui renferme une proposition fausse dans sa généralité, car il n'est point vrai que les guerriers véritablement magnanimes se démentent au moindre revers, puisque c'est alors que la fermeté & l'étendue du génie se manifestent davantage. Je ne prétends pas cependant dégrader une ode qui est admirée, mais je crois qu'elle est plus admirable par l'expression que par les pensées, qui sont, comme dit M. de Vauvenargues, plus éblouissantes que solides. L'estime que j'ai pour les ouvrages d'un homme qui a honoré la patrie dont je suis, ne m'a pas permis de laisser sans réponse, la critique de ses réflexions sur Rousseau, aussi délicates que vraies.

*Par le sieur de F***, d'Aix en Provence.*

Digitized by Google

LETTRE de M. l'Abbé Aubert *à M.* de Voltaire, *en lui envoyant le Recueil de ses Fables.*

O toi ! dont les sublimes chants
Imitent les sons fiers des clairons, des trompettes,
Daigne écouter mes chansonnettes,
Daigne favoriser mes timides accens.
Des cœurs ambitieux admirable interprête,
Ta muse fait parler les Princes, les Héros :
La mienne fait jaser le Serein, la Fauvette ;
Par l'organe de l'Ane, elle enseigne les sots.
Si quelquefois, dans d'heureuses images,
J'ai peint avec succès le vice ou la vertu :
Voltaire, c'est à toi que l'hommage en est dû ;
J'ai relu cent fois tes Ouvrages.

J'ai toujours pensé, Monsieur, que le premier devoir d'un homme qui vouloit se faire un nom, dans quelque genre de poésie que ce fût, étoit de se former sur vos Ouvrages ; & le second, de vous offrir ses essais. Je m'acquitte de ce dernier soin, en comptant beaucoup sur votre indulgence & sur vos avis. Jusqu'à présent les personnes que j'ai consultées m'ont toutes donné des conseils si opposés, que je ne sçais quel parti prendre. L'un me reproche

Digitized by Google

d'imiter trop la Fontaine, & l'autre, de ne pas l'imiter assez. Celui-ci se plaint que mes morales sont trop longues, celui-là, qu'elles sont trop courtes. Un troisieme voudroit m'obliger à les supprimer toutes, alléguant pour raison, malgré l'exemple de tous les Fabulistes, que le but d'une Fable doit se faire sentir assez de soi-même, pour se passer de cette espece de commentaire que l'on appelle la morale. Il y en a qui voudroient que mes Fables fussent toutes aussi simples que celle de *la Cigale & la Fourmi*, comme si un Fabuliste étoit condamné à n'être lu que par des enfans. Cette variété d'opinions sur mon Recueil m'a mis souvent dans le cas de m'appliquer la Fable du *Meûnier, son Fils & l'Ane.*

Parbleu, dit le Meûnier, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & son pere.

Vous voyez, Monsieur, combien j'ai besoin d'être fixé par des avis sûrs, & dont on ne puisse appeller. Je me déciderai, Monsieur, d'après les vôtres, si je vaux la peine que l'Auteur de la Henriade sacrifie quelques momens à la lecture d'une cinquantaine de Fables, & qu'il daigne m'écrire ce qu'il en pense. J'attends, Monsieur, cette faveur de votre attention à encourager les talens naissans, & je me

Digitized by Google

ſera en tout temps honneur de prendre des leçons du plus beau génie de la France.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 *Janvier* 1758.

RÉPONSE de M. de Voltaire *à M. l'Abbé* Aubert.

Je n'ai reçu, Monſieur, que depuis très-peu de jours dans ma campagne où je ſuis de retour, la Lettre pleine d'eſprit & de graces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuſe. Je ne ſçais quel contretemps a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos Fables avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir, quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la philoſophie la plus digne de l'homme. Celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis* ſont de ce nombre. De telles Fables ſont du ſublime écrit avec naïveté. Vous avez avec le mérite du ſtyle, celui de l'invention, dans un genre où tout paroiſſoit avoir été dit. Je vous remercie, & je vous félicite. Je donnerois ici plus d'étendue à tous les ſentimens que vous m'inſpirez, ſi le mauvais état de ma ſanté me permettoit

les longues lettres. Je peux à peine dicter, mais je n'en ſuis pas moins ſenſible à votre mérite & à votre préſent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Aux Délices, route de Lyon à Geneve, 22 Mars 1758.

Le ſuffrage de M. de Voltaire met le dernier ſceau au ſuccès des Fables de M. l'Abbé Aubert, & l'on ne doit plus douter que perſonne, depuis la Fontaine, n'a mieux traité ce genre. On ne peut trop l'exhorter à continuer. Nous avions porté nous-mêmes le même jugement de ſon livre. Nous ſommes flattés de le trouver conforme à celui du plus grand Poëte de nos jours. Nous ſommes ſûrs à préſent que nous n'avons pas mal jugé.

RONDEAU.

Avec le temps, on quitte la bavette,
On prend l'œil vif, on devient grandelette;
Et ſeins naiſſans agitent le mouchoir:
Dès lors galans commencent à pleuvoir,
Et vont quettant ſuffrages d'amourette.
On a beau fuir l'appas de la fleurette,
Momens perdus! Une pente ſecrete

Digitized by Google

Dans tous les cœurs prévaut sur le devoir
Avec le temps.
Mais contre l'âge il n'eſt point de recette :
On double en vain de ſoins & de toilette
Pour étayer Beauté qui va décheoir,
Plus rien ne ſert conſulter ſon miroir,
D'amour à peine il reſte le ſquelette
Avec le temps.

Par un vieux Commandeur, au château d'Eſaye.

Le mot de l'Enigme du premier Mercure d'Avril eſt *un Lit.* Celui du Logogryphe eſt *Curedent*, dans lequel on trouve *cure, dent, Turc, Dece, rude, cruel, rue, être, crête, ut, ré, Ere, la riviere d'Eure, Crete, crue, dru, la ville d'Eu, Duc oiſeau, Duc Seigneur, décent, nue, nuer, tendre, dur & nud.*

Digitized by Google

ENIGME.

Au Maître à qui je fuis je fus toujours fidele ;
Jamais à ſes ſouhaits je ne parus rebelle :
Clair & vivant flambeau toujours je le conduis ;
Quelque danger qu'il courre, en tous lieux je le ſuis.
Je lui découvre tout aveugle pour moi-même ;
Et pour preuve de ma foi,
Sans lui je ne puis vivre, il peut vivre ſans moi ;
Mais c'eſt toujours par un malheur extrême.
Souvent mon air doux & riant,
N'eſt qu'un appas double & perfide ;
Quelquefois j'ai l'air intrépide,
Audacieux, entreprenant.
A tout ſpectacle je préſide.
Par ma grande légéreté,
Je ſuis le trait le plus rapide :
Sans langue & ſans diſcours, je donne des conſeils ;
J'enflamme, & de frayeur je frappe mes pareils ;
Je tue, & je guéris ; j'accorde, & je refuſe ;
Je permets, je défends, j'autoriſe, & j'excuſe
Dans les uns, j'ai beaucoup plus de vivacité,
Je puis ſervir à différent uſage :
La Coquette ſurtout tire un grand avantage
De mon agilité :

Digitized by Google

D'un ruisseau je suis l'image ;
J'ai des bords, un rivage ;
J'ai toujours de l'humidité,
Je ne coule que dans l'orage :
L'on m'employe en tous lieux, à cent travaux divers ;
Je suis utile au Grand, au Bourgeois, au Champêtre,
Et dans le moment même où tu veux me connoître,
Cher Lecteur, je te sers.

N. T. Brémontier, de Rouen.

LOGOGRYPHE.

Nombre de gens, Lecteur, ont du foible pour moi,
N'en conclus pas que je sois belle ;
Je ne sçaurois me vanter d'être telle,
Mais bien d'avoir certain je ne sçais quoi
Qui séduit ; & de plus je suis fort naturelle,
Défendue, il est vrai, de tout temps par la loi,
Loi divine, Lecteur ; ainsi prends garde à toi,
Et dans l'occasion . . . c'est le moment critique,
Et le seul où je puis . . . finissons ce discours :
Pour me connoître, il faut que l'on s'applique ;
Je vais t'embarrasser par mes petits détours.
A promener de mes pieds à ma tête,

Digitized by Google

Sans oublier ni le col, ni le corps ;
Je l'avouerai, je me fais une fête
D'engager ton esprit à faire des efforts
Pour découvrir un mot dont peut être l'usage,
Pour toi depuis long-temps n'est pas apprentissage ;
Mes pieds qu'il ne faut pas, s'il te plaît, désunir,
T'offrent un peuple entier, & tu peux le choisir ;
Je te présente après la seconde personne,
D'un alphabet de beau monde connu,
Par la mode, & le goût toujours bien soutenu,
Un instrument utile ; ensuite je te donne
A ce qui suit, si tu veux dire bis,
Le joli petit nom, je gage que Philis
Ne m'en dédira pas : consultes-en la Belle ;
Ce peut bien être ainsi que son Amant l'appelle :
Brouillons le tout, & formons d'autres mots :
Voici la qualité qui donne l'importance,
A celui qui jamais dans la classe des sots,
Ne fut choisi pour séjourner en France :
Voici de plus un Moine, un métal précieux,
Un poids, un élément, un oiseau de passage,
Un instrument de mer, un habitant des cieux,
Dont on cite souvent la force & le courage :
Imitez-le, Lecteur, & dans l'occasion.
Point ne serez larron.

Digitized by Google

CHANSON

A Mlle D. R. pour l'engager à paſſer quelques jours de plus qu'elle ne vouloit à la maiſon de campagne de M. D.

Sur l'Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Des charmes de votre préſence,
Ces beaux lieux ſont leurs ornemens ;
C'eſt dans l'agréable eſpérance
De vous retenir plus long-temps :
Voyez ſous vos pas, belle Flore,
Voyez ces jardins s'embellir ;
Que de fleurs vous faites éclore !
Arrêtez-vous pour les cueillir.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ŒUVRES dramatiques de Néricault-Deſtouches, de l'Académie Françoiſe, en 4 volumes *in* 4°. *A Paris*, de l'Imprimerie Royale, 1757, & ſe vend chez *Prault* pere, quai de Gêvres; chez *Prault* fils, quai de Conty; chez *Hériſſant*, rue neuve Notre-Dame, & chez le fils de l'Auteur, rue Royale, place Royale, la derniere porte cochere à main gauche en entrant par la rue S. Antoine : le prix eſt de 36 liv. en feuilles.

On ne peut trop louer le zele de M. Deſtouches d'avoir ſollicité & obtenu pour les Œuvres de ſon illuſtre pere cette édition diſtinguée. Qui mérite mieux cette faveur de la Cour que le premier Poëte comique après Moliere! l'Auteur en un mot du *Philoſophe marié* & du *Glorieux*, deux Pieces immortelles qui ont enrichi le Théâtre François du genre le plus noble de la Comédie, & peut-être à qui rien n'eſt comparable.

Digitized by Google

Nous ne ſçaurions donner une plus juſte idée de cette édition, qu'en rapportant l'avertiſſement que le fils de l'Auteur a mis au commencement du premier volume.

Le Roi, dont les bontés ne ceſſent d'encourager les talens, ayant bien voulu honorer la mémoire de mon pere en ordonnant une édition de ſes œuvres au Louvre, j'ai cru ne pouvoir mieux répondre à cette grace, qu'en portant l'édition au degré de perfection dont elle étoit ſuſceptible.

Je ne m'en ſuis pas rapporté à mes ſoins uniquement pour les corrections, qui ont été faites avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. Un ami de mon pere, auſſi connu par ſes talens, que par ſa place, a bien voulu m'aider dans ce travail. On trouvera beaucoup de changemens dans les premieres pieces, telles que le *Curieux impertinent*, l'*Ingrat*, l'*Irréſolu*, le *Médiſant*, l'*Obſtacle imprévu*; mais ces changemens ne ſont point émanés de nous. Mon pere les avoit préparés: la qualité diſtinctive d'un bon Auteur, eſt de n'être jamais content de ſes ouvrages; M. Deſtouches avoit, j'oſe le dire, porté cette louable défiance à l'excès; il n'avoit ceſſé de revoir ſes premieres pieces ſurtout, avec un œil ſéve-

Digitized by Google

te, persuadé qu'on découvre dans un âge mûr bien des défauts qui ont échappé au feu de la jeunesse ; c'est ce qui a produit des scenes, des actes refondus presqu'en entier. Il comptoit exercer la même critique sur ses autres poëmes ; la mort ne lui a pas permis d'achever cette entreprise, & c'est un regret de plus ajouté à la douleur que m'a causée sa perte. Au surplus, on a retranché de cette édition tout ce qui n'est propre qu'à grossir des volumes, comme épîtres dédicatoires, préfaces, souvent relatives aux temps ; mais on trouvera de plus que dans les éditions précédentes, le *Jeune Homme à l'épreuve*, la *Force du Naturel*, déja connus ; & en œuvres posthumes, & qui n'ont point encore paru, le *Trésor caché*, en cinq actes & en prose, (sujet tiré de Plaute) ; le *Mari confident*, en cinq actes & en vers ; l'*Archi-menteur*, de même ; le *Dépôt*, petite piece en un acte, aussi en vers. Peut-être ces poëmes ne paroîtront-ils pas de la force des premiers, néanmoins on ne les met au jour qu'après avoir consulté plusieurs gens de lettres qui les ont jugés très-dignes d'être publiés. Enfin, on s'est renfermé dans le talent principal de l'Auteur, & l'on ne verra rien ici d'étranger au théâtre, que les discours académiques de M. Destou-

Digitized by Google

ches, & son tombeau, monument érigé par l'amitié la plus tendre.

Ce seroit peut-être ici le lieu de tracer la vie de mon pere, mais cette tâche est un peu trop délicate pour un fils. Je me bornerai à dire qu'il fut dans sa jeunesse envoyé en Angleterre par M. le Duc d'Orléans Régent, & qu'il y fut employé longtemps à des négociations dont il s'acquitta à la satisfaction de ce Grand Prince. Feu mon pere avoit eu le bonheur d'être instruit par M. le Marquis de Puisieulx, dans le temps qu'il étoit Ambassadeur en Suisse, & il dut principalement aux lumieres de cet excellent Politique, les succès de ses négociations. A son retour, le Roi lui accorda une gratification de cent mille livres. La mort de M. le Duc d'Orléans fit éclipser les premiers rayons de fortune qu'il avoit vus luire, il s'en consola avec les Muses, & pour les cultiver avec plus de soin, il prit le parti de la solitude; il acheta une terre dans le dessein de s'y retirer, & de pouvoir se livrer tout entier à son goût pour le dramatique. Il eut l'honneur, avant cette retraite, d'être reçu à l'Académie Françoise, & il entretint toujours des correspondances utiles avec la plûpart des Membres de cette illustre Compagnie. Il s'étoit marié en Angleterre; le

Digitized by Google

ſecret important que cette alliance exigeoit alors, n'ayant point été gardé par une perſonne de la famille à laquelle il s'étoit uni, a donné lieu à la Comédie du *Philoſophe marié*. On ſçait que la vie d'un homme de lettres, peu chargée d'événemens, n'eſt pas fort intéreſſante pour le public en général; mais ce qu'il eſt toujours curieux de connoître, c'eſt le caractere, ce ſont les mœurs des perſonnes qui ſe ſont diſtinguées par leur mérite; & à cet égard, pour bien juger de mon pere, on peut s'en rapporter aux ſentimens vertueux qu'il a répandus dans toutes ſes pieces. Sa droiture, ſa candeur étoient encore moins le fruit d'un heureux naturel, que celui des impreſſions que la religion, à laquelle il a toujours été fidélement attaché, avoit également faites ſur ſon cœur & ſur ſon eſprit.

CONSIDÉRATION ſur les ouvrages d'eſprit, *in*-12. 1758.

L'objet de l'Auteur eſt d'examiner ce qui fait le mérite des ouvrages d'eſprit, & quelles ſont les diſpoſitions qu'il faut apporter pour y réuſſir.

Dans la premiere partie, il démontre, par des exemples, que c'eſt la nature des idées qui fait le mérite des ouvrages d'eſprit, & la différence des ſtyles; il prouve

Digitized by Google

enſuite par le raiſonnement, que les mots n'étant que les ſignes de nos idées, ce ne peut être que les idées qui produiſent cette différence, que ce qu'on appelle ſtyle, ne conſiſte que dans la convenance & l'arrangement, & non dans le choix des mots, qui n'eſt pas libre, comme on ſe l'eſt long-tems imaginé; & enfin, il examine quelles ſont les idées qui conviennent aux différens genres de littérature.

Dans la ſeconde partie, il fait voir, que c'eſt le concours des cauſes phyſiques & morales qui développent les facultés de l'entendement; que la conſtitution, le climat, les âges de l'homme & les ſaiſons, ſont les cauſes phyſiques qui déterminent le talent; & qu'enfin la diſſipation, l'ignorance, la manie d'être univerſel, & les paſſions ſont les cauſes morales, qui retardent les progrès de l'eſprit humain.

Nous nous contenterons de rapporter le paſſage ſuivant, pour faire juger du ton de cet ouvrage.

« Les cauſes morales qui nuiſent le plus » aux progrès de l'eſprit humain, ſont l'i» gnorance & la diſſipation, dans leſquel» les vivent la plûpart des Auteurs qui, » nés avec des talens & de l'eſprit, ſe li» vrent au tourbillon du monde qui les re» cherche & qui leur applaudit: leur eſ-

Digitized by Google

» prit, qui auroit pu s'étendre par la lec-
» ture & la réflexion, se trouve resserré
» dans un cercle de connoissances fort
» étroit, & ne produit que de foibles &
» de frivoles imitations, ou des écrits lé-
» gers & superficiels : ce n'est pas dans le
» tumulte & l'agitation des plaisirs, que
» l'ame acquiert cette force & cette pro-
» fondeur, que les Pascal, les Nicole, les
» Corneille ont mises dans leurs ouvrages ;
» mais en voulant éviter ce danger, il faut
» prendre garde de donner dans un autre
» écueil : un genre de vie trop sédentaire
» & une application forcée, épuisent les
» esprits, & jettent l'ame dans la langueur
» & l'abbattement : dans le cabinet, on
» contracte, sans s'en appercevoir, une
» humeur sombre & austere, qui nous
» rend indifférens sur les plaisirs ; nous
» négligeons ce qu'on nomme agrémens ;
» nous ne voyons plus le monde que par
» ses défauts : l'âpreté cinique & l'humeur
» caustique se glissent dans nos veines,
» qui portent l'empreinte de la mélancolie
» qui nous domine, & par ce ton triste
» & pédant, nous révoltons l'amour pro-
» pre, & nous manquons le but que nous
» nous étions proposé. Ce n'est que dans
» une société choisie, qu'on peut sentir à
» quel point l'agrément est nécessaire, &

Digitized by Google

» combien il contribue au ſuccès d'un ou-
» vrage : c'eſt-là qu'on apprend à connoî-
» tre les paſſions & à les peindre. Dans ces
» entretiens vifs & animés, qui en font
» les délices, l'imagination s'échauffe,
» l'homme ſe montre à découvert, & ces
» traits ſubits de lumiere, qui ſortent du
» choc des idées oppoſées & des différen-
» tes opinions, impriment fortement dans
» l'ame, des vérités de ſentiment que l'eſ-
» prit ſeul ne peut pénétrer.

» Tels ſont les avantages qu'on retire
» du commerce de la ſociété, & ſurtout
» des ſociétés littéraires : les diſputes mo-
» dérées, les diſcuſſions approfondies, les
» obſervations ingénieuſes y aiguiſent les
» eſprits, le goût s'y épure, & le talent
» s'y perfectionne. Quelque ſupérieur que
» ſoit un homme, il ſe trompe quelque-
» fois, & il a beſoin alors qu'on lui faſſe
» connoître ſes erreurs : trop plein de ſon
» ſujet, il croit ſouvent l'avoir rendu, &
» laiſſe à ſes lecteurs le ſoin de tirer les
» conſéquences d'un principe qui n'eſt pas
» ſuffiſamment développé : tantôt c'eſt une
» conſtruction qui n'eſt pas claire, tantôt
» une penſée qui demande des modifica-
» tions, des éclairciſſemens, des reſtric-
» tions : ici, c'eſt une phraſe languiſſan-
» te, qui exigeroit un tour vif & animé ;

Digitized by Google

» là, une expreſſion favorite qui revient ſou-
» vent dans le diſcours, ſans qu'on s'en
» apperçoive : enfin ce ſont mille petits
» défauts que la tendreſſe paternelle ne
» voit point, & qui n'échappent pas à la
» ſagacité d'un critique éclairé. Combien
» l'aveugle préſomption & la folle ſuffiſan-
» ce, n'ont-elles pas égaré d'hommes eſ-
» timables à beaucoup d'égards ! Tel qui
» eût pu s'élever juſqu'au ſommet du Par-
» naſſe, n'aura jamais que la réputation
» d'un Auteur médiocre, pour vouloir
» trop tôt produire au grand jour des ta-
» lens marqués, mais toujours foibles en
» leur naiſſance. »

TRAITÉ hiſtorique & critique de la nature de Dieu, par M. l'Abbé Pichon, Docteur en Théologie : vol. *in*-12 contenant 552 pag. ſans la préface. *A Paris*, chez *J. Baptiſte Garnier*, rue S. Jacques, L'Auteur a raſſemblé dans cet ouvrage tout ce que la Philoſophie tant ancienne que moderne, la Théologie & l'Hiſtoire ont pu lui fournir de plus propre pour donner une juſte idée de la nature divine. Il ſe plaint que pluſieurs Sçavans ont en divers temps altéré les principales notions qu'en avoient les premiers hommes, & qu'ils les ont remplacées pour la plûpart, par autant d'opinions ſingulieres

Digitized by Google

dont il entreprend de faire voir la fauſſeté & le ridicule. Les articles qui concernent l'origine du mal, la poſſibilité de la création, & la providence contiennent beaucoup de raiſonnemens métaphyſiques. Dans tout le cours de l'ouvrage brille une érudition profonde.

CATALOGUE du cabinet d'hiſtoire naturelle de M. Bomare de Valmont, démonſtrateur d'hiſtoire naturelle, & membre de la ſociété littéraire de Clermont-Ferrand, comprenant les minéraux, végétaux, animaux & quelques productions tant de la nature que de l'art. Prix 36 ſ. ſe vend chez l'Auteur, rue de la Verrerie, à la roſe blanche, 1758.

Ce catalogue contient toutes les matieres que l'Auteur a déja démontrées dans un cours public qu'il fit l'année derniere ſur l'hiſtoire naturelle. Son zele pour la ſcience qu'il cultive, mérite d'être encouragé. Auſſi nous empreſſerons-nous d'inſérer dans l'article des ſciences le programme, par lequel il indique un ſecond cours ſur la même matiere, qui doit commencer au mois d'avril de cette année.

ARCHITECTURE ſinguliere. L'élephant triomphal, grand Kioſque à la gloire du

Digitized by Google

Roi, par M. Ribard, Ingénieur, & de l'Académie des sciences & belles-lettres de Beziers. Petit volume in-quarto, grand papier orné de sept planches avec un discours, qui se vend *à Paris*, chez *P. Patte* Graveur, rue des Noyers, la sixieme porte cochere à droite en entrant par la rue S. Jacques. Prix 4 liv. 10 s. enluminé, & 3 l. non enluminé.

Afin de faire concevoir une idée de cet ouvrage tout-à-fait extraordinaire, nous en allons donner un précis.

Cet édifice singulier que l'Auteur a projetté pour être placé sur la montagne qui termine la vue du jardin des Tuileries, représente un élephant richement harnaché; chargé des dépouilles de quinze ennemis vaincus, & portant sur une espece de piédestal la figure de sa Majesté. Tout y paroît vivant, il ne semble même arrêté que pour se désaltérer à une fontaine qui fait avec lui la tête d'une riche cascade. Ce colosse qui a 35 toises de long, & qui seroit construit tout en pierre, est posé sur une terrasse percée de toutes parts par des péristiles ou galeries : au milieu de cette terrasse se trouve un magnifique escalier à trois rampes, qui conduit dans le corps de l'élephant, lequel est distribué en trois étages & orné de pieces aussi régu-

Digitized by Google

lieres & auſſi commodes, que ſi elles appartenoient à un édifice ordinaire. Ces pieces ſont tellement diſpoſées, qu'elles réuniſſent d'une maniere agréable, tout ce qui concerne les amuſemens, les fêtes & les plaiſirs. La ſalle à manger, par exemple, eſt ornée par des peintures & des ſculptures accordées enſemble de façon qu'elle reſſemble au rendez-vous champêtre d'une forêt; les jours n'y donnent que par reflets au travers les feuilles & les branches d'une infinité d'arbres & d'arbuſtes: un ruiſſeau y ſort avec impétuoſité du fonds d'une roche, & après avoir formé pluſieurs détours, l'eau qui paroît fuir dans un lointain, ſe diſtribue pour les offices & les bains, d'où elle s'échappe par la trompe de l'animal comme par une eſpece de ſyphon: on entend dans cette ſalle à manger des concerts d'oiſeaux; on y eſt ſervi par machines; en un mot, elle reſſemble à ces lieux enchantés que décrit la fable.

Pour rendre cet édifice plus merveilleux, comme les oreilles de l'élephant répondent poſitivement ſur l'orqueſtre de la ſalle de bal, on y a ménagé des ouvertuſes, afin d'y placer des portevoix ou corners qui porteroient dans l'occaſion au loin dans la campagne, le ſon des inſtrumens: enfin

Digitized by Google

enfin l'on pourroit y placer des renommées avec des trompettes, dont les plis des draperies pourroient être disposées de maniere, que le moindre vent s'y engageant, leur feroit jouer naturellement quelques airs ou fanfares qui varieroient, suivant le côté d'où le vent pourroit souffler. Telles sont à peu près les idées de l'Artiste qui a imaginé cet édifice aussi singulier que colossal.

Ce morceau d'architecture nous a paru présenter de très-grandes difficultés de construction. La tête surtout est portée en avant, & ne paroît avoir aucun appui. Nous invitons l'Auteur à enrichir le Public de la coupe qu'il se propose de donner aux pierres. La possibilité d'un exécution d'un morceau si difficile, ne peut qu'éclairer beaucoup la théorie de la construction. C'est ainsi que l'idée bizarre de cet Eléphant deviendroit une production avantageuse, puisqu'elle nous procureroit la solution des problêmes les plus difficiles dans l'art de construire.

A M. DE BOISSY.

MONSIEUR, un particulier de la ville de Lyon, possesseur d'un manuscrit, petit *in*-4°. de 225 pages, en date de l'an

1491, par un François de séjour à Naples dans l'hôtel illustrissime du Prince de Salerne, se fait un plaisir d'annoncer le nom des Auteurs contenus dans ce volume. En relisant à leur article, Moreri, Bayle, la bibliothéque de Gesner, &c. les amateurs jugeront du prix de l'annonce.

2; Lettres de Léonard Aretin.

L'Eisagogue, ou introduction à la philosophie morale, par le même Léonard Aretin.

Une lettre de Pogge au même Léonard Aretin.

59 Lettres d'Elisius Calentius.

Une lettre de Livius Colutius au Pape Innocent.

Une lettre d'Alexandre Cortesius à Marc Dolabella, maître du sacré Palais, sur le corps d'une personne du sexe trouvé entier à Rome en 1483.

Une autre lettre d'un inconnu sur le même cadavre qu'il dit être celui de Tulliola fille de Cicéron.

Une lettre de M. T. Cicéron à Pomponius, qui commence par ces mots, *Nestorius nostet.*

Une traduction latine du grec de Lucien, sur les plaintes de la vertu, par Ch. Aretin.

Une traduction latine du grec de Lucien, sur la primauté entre Scipion, Annibal

de Alexandre, par Jean Aurispa.

Une traduction latine du grec de Lucien, sur les funérailles, par Rinutius.

Le traité de Senequ, sur les quatre vertus.

Dispute sur la noblesse entre Publius Cornelius Scipion, & Caius Flaminius, d'un Auteur anonyme.

Le traité sur les héros par Enéas de Piccolominibus, depuis Pape Pie II.

Un mémoire italien pour l'expédition du Royaume de Grenade, de Ferdinand & Isabelle, Rois de Castille & d'Arragon.

Des étymologies & des annotations sur l'ancienne ville de Rome, par un Auteur inconnu.

Tous ces ouvrages, Monsieur, sont écrits en langue latine, à l'exception du mémoire ci-dessus qui est italien. Je ne puis mieux m'adresser qu'à vous, pour enrichir le trésor de la république littéraire, en invitant les personnes qui aiment les nouveautés ou les variantes, de m'honorer par la voie de votre Mercure, d'une réponse sur la valeur & l'usage qu'on doit faire d'un manuscrit de cette conséquence. Il y a des traits singuliers dans plusieurs pieces de la compilation. Voici de quelle maniere le Scribe s'exprime à la fin de l'Isagogue d'Aretin. *Ex inemendato exemplari, furtivè quasimodò & noctu scribendo, rapissimè hoc*

opusculum meo tenui judicio dignum excerpsi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*S***.*

A Lyon, ce 15 Février 1758.

ABRÉGÉ de la Crusca, ou Dictionnaire portatif François & Italien, par le R. P. Fanetti, de la compagnie de Jésus. *A Lyon*, chez Aimé *Delaroche*, rue Mercière, à la Couronne & à la Rose d'or, 1757.

TRADUCTION françoise du traité de Mlle. Stephens sur la gravelle. *A Lyon*, chez Aimé *Delaroche*, & *à Paris*, chez Durand rue du foin.

LE Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite spirituelle, par le R. P. Gabriel Martel de la compagnie de Jésus, nouvelle édition augmentée de lectures pour chaque jour de la retraite. *A Lyon*, chez *J. Deville* Libraire, rue Mercière au grand Hercules.

Nous annonçons la seconde édition de Cléon ou le Petit Maître Esprit fort, par M. de Campigneulles, Garde du Corps du Roi. *A la Haye*; & se trouve *à Lyon*, chez *Delaroche*, Imprimeur de la Ville & du Gouvernement, & *à Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques.

Digitized by Google

NOUVEAU choix de pieces, ou théâtre comique de province, contenant plusieurs opéra comiques, représentés sur différens théâtres de province, prix 2 liv. avec les airs notés. *A Amsterdam*, & se trouve à *Paris*, chez *Cuissart*, Libraire, quai de Gèvres, à l'Ange Gardien, 1758.

L'ombre de Vadé, le labyrinthe d'amour, l'amour libérateur, Iphis ou la fille crue garçon, les apprêts des nôces & les deux rivaux divertissement, sont les pieces contenues dans ce recueil.

LE tome 8^e^ du Mercure de Vittorio Siri, contenant l'histoire générale de l'Europe, depuis 1640 jusqu'en 1655, traduit de l'Italien par M. Requier, se trouve *à Paris*, chez *Durand*, rue du Foin, 1758.

HISTOIRE du commerce & de la navigation des peuples anciens & modernes, ouvrage divisé en deux parties, dont la premiere contient l'histoire politique du commerce des anciens, & la seconde, l'histoire générale du commerce chez les peuples modernes. Premiere partie en 2 tomes. *A Amsterdam*, & se trouve *à Paris*, chez *Desaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais, chez *Durand*, rue du Foin, chez

Digitized by Google

Vincent, rue S. Severin, & chez *Duchesne* rue S. Jacques 1758.

L'Auteur de cet ouvrage est l'Ecrivain sçavant & ingénieux, qui a déja commencé à nous enrichir du premier volume de l'histoire générale des guerres. Ces deux genres quoiqu'opposés en apparence, se réunissent dans la considération du gouvernement. « Un état, dit-il, est fondé sur » un système de législation & sur cinq autres systèmes; système de police générale, système militaire, système politique, système de finance & système de » commerce. » D'après cette maniere de considérer le gouvernement dans ses différentes branches, & l'histoire dans ses détails instructifs, on doit entrevoir que l'ouvrage que nous annonçons est rempli de grandes vues.

Ces cinq systèmes ont entr'eux une relation, une liaison si intime, que les défauts de l'un ne peuvent guere manquer d'influer sur les autres. On sent aisément combien la police générale tient à l'administration intérieure, combien le militaire & le politique sont dépendans l'un de l'autre, combien ils tiennent à celui de finance, combien celui de finance tient à tous les autres; enfin combien celui du commerce influe, & sur les finances, & sur

l'administration, & sur la politique.

Pour ce qui est de l'histoire du commerce & de la navigation que l'Auteur a principalement en vue, il la divise en deux parties, dont la premiere comprend les peuples anciens, ou les Etats qui n'existent plus, & la seconde les peuples modernes ou les Etats que nous voyons aujourd'hui.

La premiere partie est la seule qui paroisse. L'Auteur y passe en revue les peuples anciens qui ont joué le plus grand rôle dans le monde politique, & surtout ceux qui se sont distingués dans le commerce. Il considere quelle a été la forme du gouvernement de chacun en particulier, & ses vicissitudes, le plus ou le moins d'inclination ou d'aptitude de ce peuple pour le commerce, jusques à quel point le commerce a été favorisé par le gouvernement, & quelles en ont été les suites. Enfin il considere l'état de puissance du peuple qui est devenu commerçant avant qu'il s'abandonnât au commerce, & l'état de puissance de ce peuple depuis qu'il s'est livré au commerce, jusques au moment où il a été soumis, ou du moins auquel il paroît s'éclipser.

Le tableau des premiers troubles de la société naissante, donnera une juste idée de la rapidité du style de l'Auteur. « Il

» fallut, dit-il, des réglemens pour assu-
» rer les premieres conventions. On vit des
» législateurs & bientôt des tyrans. L'or-
» gueil fit trouver de la douceur dans le
» commandement, & de l'amertume dans
» l'obéissance. On combattit : les vain-
» queurs opprimerent, les foibles furent
» esclaves ou s'enfuirent. La discorde sé-
» para ce que la nature avoit uni ; la bien-
» faisance s'évanouit, l'usurpation, le
» vol, la cruauté prirent sa place ; les peu-
» ples se pousserent avec la même fureur
» que les flots d'une mer agitée, s'entre-
» choquerent & se briserent de même. Le
» brigandage inonda les campagnes déso-
» lées. Des héros parurent, les peuples
» respirerent ; mais la tyrannie fut entée
» sur l'héroïsme ; & les combats recom-
» mencerent : je dis les combats, car alors
» on se battoit, & l'on ne faisoit pas enco-
» re la guerre. Enfin l'habitude de la sou-
» mission ou de l'esclavage ayant abaissé
» l'orgueil des hommes, la tranquillité re-
» vint ; mais la sérénité ne l'accompa-
» gnoit plus. La sérénité est le prix de la
» liberté.

» Cependant du sein de cet engourdis-
» sement, on vit sortir le commerce.....
» On vit des barques & des vaisseaux char-
» gés de vin, de fruits, de grains, de

Digitized by Google

» métaux brutes & façonnés, d'étoffes tra-
» vaillées & teintes de différentes couleurs.
» On vit, dis-je, ces barques, ces vais-
» seaux suivre le cours des fleuves, des-
» cendre jusques à leur embouchure, oser
» ranger les côtes, & se hazarder de plus
» en plus dans des routes inconnues : la
» manœuvre fut inventée & le pilotage
» devint une profession honorable. Les
» tempêtes firent découvrir de nouvelles
» terres. Les naufrages peuplerent quel-
» ques isles. On vit des colonies s'établir &
» former de nouvelles plantations. Le cours
» des rivieres fut détourné pour fertiliser
» le sol, ou pour faciliter les transports.
» La nature changea de forme sous les ef-
» forts de l'art, la terre s'embellit, les na-
» tions se communiquerent, & échange-
» rent entr'elles le résultat de leurs tra-
» vaux. »

Après ces considérations générales, on trouve le détail du commerce & de la navigation des différens peuples. L'Auteur parle d'abord des Egyptiens, de l'abondance de leur climat, & du commerce que les Grecs faisoient dans cette contrée. Les Arabes & les Ethyopiens y alloient aussi échanger de l'or, de l'argent & du fer avec du bled, des légumes & des laines. Les Phéniciens qui ont été les premiers navi-

Digitized by Google

gateurs, & qui se porterent aux régions les plus éloignées, commencerent aussi avec l'Egypte. Le Mont-Liban fournissoit à ces mêmes Phéniciens du bois pour la construction si leur terrein étoit peu étendu & peu fertile, ils se trouverent à portée d'établir une communication entre l'Asie, l'Europe & l'Afrique : aussi fonderent-ils un commerce immense. Ils établirent des colonies sur presque tous les bords de la Méditerranée.

Salomon inspira aux Juifs l'esprit de commerce qu'ils avoient dédaigné jusques au temps de ce Roi. Il s'associa lui-même avec le Roi de Tyr pour le commerce de la mer rouge : cette association lui valut des richesses prodigieuses. Dans le même temps, les Assyriens faisoient un commerce intérieur qui les enrichissoit, les étrangers apportoient en foule chez eux, tout ce que l'industrie avoit fait imaginer de commode ou d'agréable dont le débit étoit assuré, & ils en emportoient des denrées utiles. Les Medes, les Perses & les Lydiens commercerent aussi. On trouvera dans l'ouvrage dont nous parlons, l'influence que le commerce a eue sur l'histoire de ces différens peuples, & dans les révolutions des états qu'ils composoient.

Après avoir parcouru l'Asie, l'Auteur

revient en Europe, il rappelle les premiers temps de la Grece, il entre dans des détails instructifs sur Corinthe, Corcyre, Athenes, Sparte. Les Egyptiens & les Syriens sous les successeurs d'Alexandre, les Rhodiens & les Siciliens sont aussi considérés comme commerçans : viennent ensuite les Carthaginois & les Romains. Ici les matériaux ont été plus abondans, la matiere plus intéressante & les principes politiques mieux développés. Ces deux chapitres surtout méritent une attention particuliere. Les intérêts de Rome & de Carthage, l'influence du commerce sur la puissance de ces deux fameuses Villes, leur agrandissement, leur luxe, leur décadence & leur ruine, tout y est traité avec profondeur & avec clarté. Dans un siecle où le commerce paroît reprendre toute la faveur qu'il mérite, cette histoire du commerce & de la navigation doit être aussi agréable qu'elle est utile. On y trouvera des exemples pour étayer les raisonnemens que l'on fait en faveur d'une profession, qui constitue la richesse, l'abondance, la gloire & la sûreté d'un Etat.

Méthode facile & abrégée pour apprendre la géographie. *A Bruxelles*, & se trouve chez *Compère*, Libraire, quai des

Auguſtins, au coin de la rue Gillecœur.

Cette méthode dont la diſtribution eſt ſimple & commode, décrit la forme du gouvernement de chaque pays, ſes qualités, les mœurs de ſes habitans, &c. avec beaucoup de préciſion & de clarté, & mérite d'être miſe entre les mains des jeunes gens pour l'inſtruction deſquels il eſt compoſé.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, après avoir tenu tant de place dans votre Mercure de Février, pour relever un mot d'un Journaliſte, qui peut-être ne penſoit pas à moi, je ne peux guere garder le ſilence, lorſqu'un Brigadier des Armées du Roi me fait l'honneur de me critiquer. Je vous prie donc de vouloir bien inſérer dans celui d'Avril les Réflexions que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je ſuis, &c.

Réflexions ſur la Diſſertation Militaire de la Colonne, qui ſe trouve dans le Supplément à l'étude militaire de M. le Baron de Traverſe.

Je n'entreprendrai point de répondre en détail à tout ce que m'oppoſe M. le Baron

de Traverſe. Le commentaire appartient de droit au lecteur éclairé, comme le dit très-bien cet Auteur lui-même dans ſon Avant-propos. D'ailleurs ſa critique ne renferme aucune objection que je n'aye prévenue plus d'une fois. Il faudroit donc, pour la réfuter, me répéter continuellement; ce qui pourroit devenir ennuyeux. Et pourquoi la réfuter? n'ai-je pas aſſez dit qu'un *corps de preuves* peut compter pour rien toute attaque, qui n'eſt point *corps de réfutation?* (1) Que l'on ne peut rien conclure contre mon ſyſtême de deux ou trois objections bonnes ou mauvaiſes (2), *juſqu'à ce qu'on ait répondu, du moins à une vingtaine de celles que j'ai faites contre le ſyſtême accoutumé?* Enfin *qu'il eſt fort inutile d'élever une batterie d'objections contre quelqu'une des preuves que j'ai entaſſées; puiſque cela ne ruinera pas l'édifice, & ne détruira ni la force des autres, ni la bonté du ſyſtême?* Si l'Auteur s'étoit rappellé ces dernieres paroles, il n'auroit pas exigé que *toutes* mes preuves fuſſent démonſtratives & *irrévocables*; il n'auroit pas pris tant de peine à combattre celles que j'ai tirées de l'hiſtoire; il auroit remarqué

(1) Voyez, par exemple, le Projet de Tactique, page 425.

(2) Suite du Projet, art. 2.

Digitized by Google

que ce sont celles sur lesquelles je compte le moins ; que je ne les trouve les meilleures que (1) contre ceux qui *s'opiniâtrent à rejetter* les démonstrations ; enfin que j'en ai assez de cette dernière espece, pour ne pas craindre qu'on mette mon système au rang de ceux *qui n'étoient fondés que sur des événemens, dont les succès étoient faussement attribués à une cause inventée, l'esprit frappé par l'enthousiasme d'un objet lui rapportant souvent les effets les plus contraires.* C'est ainsi que s'exprime l'Auteur dans un long préambule qu'il a mis à la tête de sa Critique. Il y parle beaucoup d'*égaremens*, de *faux éclat*, de *sophismes*, de *la vue tardive de l'entendement de l'homme*. En tout le style de ce morceau ne m'a pas paru fort obligeant, non plus que l'application que la suite de ce chapitre me paroît avoir permis de me dissimuler. Au reste, l'Auteur avant que de la faire plus clairement, nous avertit qu'il n'est point de ceux qui se plaignent *de la quantité d'Ouvrages militaires qui ont été mis au jour, & ne croit pas avec ceux mêmes qui pourroient avoir avancé des propositions trop hasardées, la gloire d'y avoir en grande part à la découverte de la vérité ; s'ils sont assez heureux d'avoir mis l'esprit de critique en train d'en faire la recherche.* Jusqu'à

(1) Projet de Tactique, p. 441.

préſent M. le B. de T. fait toute ma gloire : car il eſt le ſeul eſprit de critique que j'aie mis en train. Mais ſuivons encore un inſtant. *L'Auteur du Projet d'un ordre François en Tactique paroît avoir eu pour but un objet auſſi louable.* L'objet ſeroit louable en effet. Mais ma conſcience m'oblige d'avouer que ce n'étoit pas le mien ; & que je voulois tout bonnement mettre les *Pléſions* au point de gagner des batailles. Ce n'étoit pas une petite beſogne : auſſi ne ſuis-je pas au bout. Par bonheur les critiques ne me décourageront pas.

Mais pour revenir aux preuves que j'ai tirées de l'hiſtoire, il ne me paroît pas que l'Auteur les ait détruites ; & après ce que j'ai dit, je ne croyois pas qu'on pût m'oppoſer la bataille de Cyrus contre Créſus, celle d'Annibal contre Varron, ni même les amours d'Antoine & de Cléopâtre. On veut me prouver par ce dernier trait, & beaucoup de raiſonnemens, que *ce n'eſt pas l'ordre ſeul qui gagne les batailles.* Cela n'étoit pas fort néceſſaire, puiſque je l'ai dit moi-même dans les mêmes termes dont je me ſers ici pour abréger.

L'Auteur m'accorderoit volontiers que la *Colonne* ou *Pléſion* (1) dût être regardée

(1) Comme qui diroit, ou plutôt qui auroit dit il y a 1000 ans, *l'arme à feu ou fuſil.*

comme faisant base du système de Tactique, si je voulois y joindre l'ordre du bataillon; mais ne conçoit pas pourquoi je prétends élever l'édifice de l'un sur les ruines totales de l'autre, & ne donner à mon système qu'*un seul point d'appui.*

Et moi, je ne conçois point cette objection. Pourquoi donc n'ai-je qu'un seul point d'appui? Est-ce parce que je n'ai qu'un ordre habituel? J'ai cela de commun avec toutes les Nations qui ont fait la guerre, & tous les Auteurs qui en ont écrit. Dans ce sens l'on n'a aujourd'hui qu'un seul point d'appui, qui est le bataillon. Mais d'après l'ordonnance habituelle rien n'empêche (la plésion au moins) de manœuvrer, pour prendre une autre forme dans les cas où la premiere ne seroit pas la meilleure; & malgré l'universalité qu'on me reproche tant, je ne la fais jamais combattre dans son état naturel, que lorsqu'il est question d'une affaire de choc, circonstance dans laquelle ni l'Auteur, ni personne ne méconnoît sa supériorité. Mais pourquoi choisir pour ordre habituel celui qui est propre à l'arme blanche? & ne passer à celui qui est propre à la mousqueterie, que par une manœuvre, tandis qu'on fait (ou du moins qu'on veut faire) aujourd'hui précisément le contraire?

Digitized by Google

C'étoit-là la seule question à discuter entre le système que je propose & celui que je combats; question que l'Auteur n'a pas jugé à propos d'*approfondir*, mais que je crois avoir assez approfondie moi-même (1).

J'ai dit que le feu du bataillon est fort peu à craindre pour la plésion, la petitesse de son front lui en épargnant la plus grande partie, & sa vîtesse abrégeant, & par-conséquent diminuant de beaucoup l'effet du reste. L'Auteur pense au contraire qu'elle perdra beaucoup par ce feu *bien nourri & fort étendu*. Je ne répondrai à cela que par sa derniere phrase. Ce que j'ai dit là dessus *est trop à la portée de tous les entendemens, pour prendre la peine d'en faire la démonstration.*

Je finirai par le plus intéressant : c'est l'endroit où l'Auteur vient *au fait, & analyse sans nulle prévention les avantages & désavantages* de la colonne & du bataillon. Le parallele qu'il en fait est totalement à l'avantage de la colonne. Il reconnoît

(1) Voyez, surtout ceci, le Prof. de Tact. p. 28 du Disc. prél. *Id.* pag. 89, 394 & 395, 415 & 416, 362, la suite du Projet, p. 11 de la premiere édition, *id.* pag. 38, *id.* p. 42, & suiv. *id.* art. 3, sect. 9, & autres passages dont un seul devoit peut-être m'épargner cette objection.

Digitized by Google

qu'elle *donne plus de confiance*; parce qu'on est sûr de ne combattre que de front, ayant *ses flancs & son derrière assurés*. Il la compare *aux têtes de sanglier*. Il ne trouve pas à beaucoup près les mêmes avantages & les mêmes ressources dans le bataillon. Il avoue que *la crainte de voir ses flancs dégarnis* intimide le soldat qui, *dès qu'il voit la moindre apparence de pouvoir être tourné, se croit perdu*; que lorsque le bataillon va à la charge, *pour peu qu'il y ait de rangs qui portent*, on est obligé de faire *serrer sur le centre, ce qui fait un mouvement dans tout le bataillon; qui répand l'épouvante*; d'où il arrive que bientôt *l'ordre se change en confusion*, & que le bataillon *se voit obligé de chercher son salut dans la fuite*, trop heureux alors de *gagner par vîtesse un terrein, où il puisse se rallier & se reformer pour revenir à la charge contre l'ennemi, & recommencer la même manœuvre qu'il a déja faite une fois*. Mais vraiment cette manœuvre n'est point bonne à répéter. Une aussi mauvaise scene ne demande pas une seconde représentation. L'Auteur est en cela de mon avis, & aimeroit *mieux en pareil cas revenir la seconde fois à la charge avec le bataillon en colonne, que d'y retourner dans un ordre de bataille, dont il se seroit déja fort mal trouvé*. Et moi j'aime mieux

Digitized by Google

venir en colonne dès la premiere fois, que de commencer par me faire battre en bataillon, & ne prendrois jamais une disposition dont je m'attendrois à me trouver fort mal. L'*éloge d'avoir souvent chargé*, est quelque chose pour des bataillons : les pléfons ne prétendent qu'à celui de les renverser du premier coup, & ne veulent *gagner par vitesse* qu'en avant.

Je n'examinerai point les autres points de la critique. Je croi que ceci suffira. Il me reste à remercier M. le Baron de Traverse des éloges qu'il m'a donnés, & de l'honneur qu'il m'a fait, & à souhaiter celui de persuader un Lecteur aussi éclairé, ce que pourroit faire à préfent une seconde lecture de mon Ouvrage, bien entendu qu'elle se feroit avec toute l'attention que mérite la grandeur & l'importance du sujet.

ALMANACH astronomique & historique de la ville de Lyon & des provinces de Lyonnois, Forez & Beaujolois, revu & corrigé pour l'année de grace 1758 : le prix est de 30 s. broché. *A Lyon*, de l'Imprimerie d'Aimé *Delaroche*, rue Merciere, 1758, & se trouve à *Paris*, chez *Desaint* & *Saillant*, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le collége.

Digitized by Google

Le Dictionnaire italien se trouve chez les mêmes Libraires, & chez *Guerin & Delatour*, Libraires, rue Saint Jacques, à S. Thomas d'Acquin.

PRÉCIS ou fragmens de l'Examen abrégé des différentes Iphigénies en Tauride, en forme de Lettre, adressée à M. de V... Par M. G... D...

Il y a longtemps, Monsieur, qu'on n'avoit vu sur le théâtre françois, une réussite aussi étonnante que celle d'*Iphigénie en Tauride*, Tragédie qui, après avoir été jouée l'été dernier, avec les plus grands applaudissemens, a été reprise le 12 décembre suivant avec autant & plus de succès. Peu de pieces ont éprouvé tant d'indulgence de la part des spectateurs; on ne l'a considérée que par le côté qui lui étoit favorable. La simplicité qui y est observée, l'intérêt qu'on a cru trouver dans les premiers actes, quelques détails brillans, & plus encore les sentimens de la nature & ceux de l'amitié qui y regnent partout, ont fermé les yeux sur les défauts. Voilà l'avantage des Tragédies composées sur des sujets intéressans; on les critique & on le

Digitized by Google

revoit avec plaisir, malgré tout ce qu'on y apperçoit de repréhensible.

La Tragédie d'*Euripide* sur ce sujet, a fourni la matiere à toutes celles qui l'ont suivie. Le fameux *Racine* avoit voulu l'accommoder à notre théâtre, ainsi qu'il avoit fait *Iphigénie en Aulide*; mais la difficulté ou l'impossibilité d'y trouver un beau cinquieme acte le détourna de cette entreprise, & en a détourné plusieurs autres Auteurs. M. *De la Grange Chancel* crut avoir vaincu cette difficulté, & donna sa Tragédie d'*Oreste & Pilade*, en 1697. Il y a dans cette piece de belles situations; mais la complication d'Episodes & d'intrigues amoureuses, l'a trop éloigné de la simplicité grecque. Ses personnages sont *Iphigénie*, *Antenor* son confident, *Oreste*, *Pilade*, *Thoas* Roi des Scythes, & *Thomiris* Reine d'une contrée voisine de la Scythie, & amoureuse de *Thoas*. Le caractere d'*Iphigénie* est beau & assez soutenu; & l'amour que l'Auteur lui a donné pour *Pilade*, produit un grand intérêt dans les premiers actes; parce que *Thoas* ayant ordonné à *Iphigénie*, qui est Prêtresse de Diane, d'immoler tous les Grecs qui aborderont dans ses Etats, *Iphigénie* est balancée entre son devoir & son amour pour *Pilade* dont *Thoas* a appris l'arrivée: Elle allé-

Digitized by Google

gue en vain différens prétextes pour retarder le supplice de *Pilade* : *Thoas* est sur le point de la contraindre à obéir, lorsqu'on annonce à la Prêtresse, qu'un autre Grec ayant fait naufrage sur les côtes de la Scythie vient d'être arrêté. *Iphigénie* prend aussi-tôt le parti de substituer ce Grec à *Pilade*, dont elle a ménagé la fuite. Quelle surprise pour elle, en reconnoissant ce Grec pour *Oreste* son frere, dans l'instant même où elle est prête de l'immoler ! Cette scene est fort belle. L'état d'*Oreste* au moment de la reconnoissance, remplit *Iphigénie* d'épouvante & d'horreur. Ce Prince, pour expier l'assassinat de *Clitemnestre* sa mere, doit toujours être agité par les furies ; jusqu'à ce qu'il ait enlevé la statue de Diane ; la Prêtresse lui en fournit les moyens : *Oreste* revient dans un état tranquille, & *Thoas* périt. Le caractere de ce dernier est manqué, ceux d'*Oreste* & de *Pilade* sont assez conformes à la fable : *Antenor* a peu de part à l'action, & l'Episode de *Themiris* ne fait que la ralentir. On est indigné de voir cette Reine, à qui l'Auteur a donné des sentimens dignes de sa naissance, éprise d'une passion violente pour un tyran qui n'a nul mérite. M. *de la Grange* devoit trouver d'autres ressources pour remplir ses cinq actes : les deux

Digitized by Google

premiers sont froids, le troisieme & le quatrieme ont de grandes beautés, & le cinquieme est très mauvais. Aussi remet-on rarement cette Tragédie au théâtre : au surplus, son principal défaut, ainsi que celui de tous les ouvrages dramatiques de M. *de la Grange*, est dans le style : non-seulement le sien est en général prosaïque & sans élévation, mais souvent encore très-incorrect ; & quoiqu'il s'y trouve de temps en temps des vers heureux, à peine dans la suite y pourra-t-on reconnoître le génie de la langue.

M. *Duché* s'est plus asservi que M. *de la Grange* à *Euripide* son modele, dans son opéra d'*Iphigénie en Tauride*, qui parut d'abord en 1704. C'est notre meilleure Tragédie lyrique, depuis *Armide*, *Atis* & *Thésée*, ces trois chefs-d'œuvres de *Quinault*. On ne peut entendre la reconnoissance d'*Iphigénie* & d'*Oreste*, sans répandre des larmes, même dans un concert : elle est encore mieux conduite, mieux préparée, & rendue d'une façon plus pathétique que dans *la Grange*. Les deux principaux rôles sont très-beaux ; & ceux de *Thoas*, de *Pilade* & d'*Electre*, quoique foibles, n'ont rien d'absolument défectueux. Outre cela, les vers d'*Iphigénie* sont élégans & bien faits ; mais ils sont quel-

Digitized by Google

quefois plus tragiques, peut-être, que lyriques; ce qui a dû fournir des difficultés au Musicien: cependant *Campra*, par la supériorité de son talent, les a surmontées, & a mis admirablement en musique les deux derniers actes de cet opéra; il y a aussi dans les trois premiers, qui sont de *Desmarets*, de très-beaux morceaux, & surtout une musique des fureurs d'*Oreste* au second acte, qui est très-estimée.

Enfin M. *Guymond de la Touche* profitant de ces ouvrages, & surtout du dernier, a traité le même sujet; il n'a pas mieux franchi que M. *de la Grange*, la difficulté du dénouement; sa piece n'est guere mieux écrite, & la conduite en est moins réguliere: cependant il a réussi. Quel motif a donc pu attirer ainsi toute une nation? c'est sans doute, parce que l'Auteur a dépouillé son sujet de tout ornement, de tout sentiment étranger, parce que l'intrigue n'en est pas compliquée, qu'il n'y a point d'amour; ou plutôt, c'est parce que la religion naturelle, ce système devenu le goût du siecle, est le fonds de toute sa piece.

MEMOIRE

MEMOIRE des Libraires associés à l'Encyclopédie, sur les motifs de la suspension actuelle de cet Ouvrage.

Nous allons rapporter quelques morceaux de ce mémoire qui nous a paru très-bien écrit. On y répond aux reproches faits aux Auteurs de l'*Encyclopédie*, & on s'efforce de les rassurer contre les traits de la critique, qui depuis quelque temps, ne cessent de les poursuivre. Voici comme s'expriment les Libraires associés:

« Souvent un ouvrage passager suffit » pour partager les esprits. L'Encyclopédie » annoncée comme devant être l'histoire » générale des arts & des sciences depuis » l'établissement des lettres, a offert à » ses adversaires un corps plus solide à attaquer; elle a été exposée dès sa naissance à toutes les traverses que les passions » ou les divers intérêts peuvent enfanter. » On a cherché à la noircir par les imputations les plus odieuses. Les ridicules de » toute espece ont été joints aux accusations les plus graves; & l'on a vu paroître un déluge de brochures passionnées, » plus propres à soulever les esprits qu'à » les éclairer.

Digitized by Google

» Des animosités particulieres contre » quelques-uns des Auteurs, occasionnées » par la vivacité, peut-être trop grande, » avec laquelle ils ont repoussé les pre- » mieres attaques ; des mouvemens inté- » rieurs de jalousie, qui ont rendu antago- » nistes de l'ouvrage des Gens de lettres, » qui ne devoient pas en être les co-opéra- » teurs ; la révolte enfin de l'amour pro- » pre blessé du ton de décision & de supé- » riorité attribué aux Encyclopédistes, sont » la cause & l'origine de toutes les cla- » meurs.

» S'il est vrai que ce ton choquant pour » les autres, puisse être reproché à ceux » qu'on en accuse, c'est sans doute dans » des ouvrages étrangers à l'Encyclopédie » qu'on le trouve ; mais nous osons dire » que l'ouvrage même en est exempt. Tout » juge impartial y verra régner ce ton d'é- » lévation & de noblesse, qui doit être » l'appanage de l'homme de lettres ; mais » ce n'est point par ce prétendu ton de dé- » cision & de supériorité, c'est par l'éten- » due des connoissances qu'on a révolté les » Auteurs médiocres.

» On se convaincra facilement du peu » de fondement de ce reproche, en lisant » la préface du troisieme volume ; les Edi- » teurs s'y plaignent avec modestie des tra-

Digitized by Google

» verses que l'envie a susciteés à l'Encyclo-
» pédie. Après une justification aussi sim-
» ple que véridique, ils déclarent qu'ils
» regardent ce Dictionnaire, comme très-
» éloigné de la perfection à laquelle il peut
» atteindre un jour, & qu'ils ignorent dans
» quelle vue on leur a fait tenir un lan-
» gage tout opposé. Ils conviennent qu'il a
» dû se glisser des fautes dans un ouvrage
» d'une aussi grande étendue, & ils ajou-
» tent : *Nous avons témoigné au nom de nos Collègues & au nôtre, & nous témoignons encore notre reconnoissance à tous ceux qui voudront bien nous faire appercevoir nos fautes ; nous espérons seulement, que pour avoir remarqué des erreurs dans cet ouvrage immense, on ne prétendra point l'avoir jugé* ».

» Un des moyens employés pour tâcher
» de rendre le soulévement général, a été
» de reprocher à quelques-uns des Auteurs
» des ouvrages furtifs ; mais les principes
» que l'on condamne dans ces écrits, ne
» se retrouvent point dans l'Encyclopédie ;
» ce sont des morceaux étrangers à cet ou-
» vrage, & dont la plûpart sont désavoués
» par ceux à qui on les attribue.

» Le mot *cens* est un des articles qu'on a
» relevés avec le plus d'aigreur, & pour
» insinuer malignement que les Auteurs de

Digitized by Google

» l'Encyclopédie inclinent au matérialiſme,
» on leur a fait dire *que les cerfs parvien-*
» *nent à l'âge de raiſon.* La ſeule lecture de
» l'article fera connoître ſi les accuſateurs
» ſe piquent d'être équitables : voici le paſ-
» ſage tel qu'il ſe trouve dans le tome II,
» pag. 840, lig. 31. *On raconte de leurs*
» *courſes, de leurs repoſées, de leur pâture,*
» *reſſui, diete, jeûnes, purgations, circonſ-*
» *pection, maniere de vivre, ſurtout lorſ-*
» *qu'ils ont atteint l'âge de raiſon, une infi-*
» *nité de choſes merveilleuſes qu'on trouvera*
» *dans Fouilloux, Salnove, &c. qui ont*
» *écrit ſur la chaſſe du* cerf *en enthouſiaſtes*,
» &c. Ces mots, *lorſqu'ils ont atteint l'âge*
» *de raiſon*, ſéparés de ce qui les accompa-
» gne, ont fait crier à l'impiété. On a cru
» ſur la parole des Critiques, que les Au-
» teurs attribuoient ſérieuſement *un âge*
» *de raiſon* aux cerfs, lorſqu'ils citoient
» au contraire cette expreſſion, & celles
» qui l'accompagnent, comme ridicules
» de la part de ceux qui s'en ſont ſervis.
» Eſt-il rien qu'on ne puiſſe condamner,
» quand on voudra dénaturer ainſi des paſ-
» ſages ?

» Nous n'inſiſtons ſur les imputations
» faites à l'encyclopédie, que parce que
» nous voyons avec douleur, qu'un de nos
» Editeurs rebuté de toutes ces vexations,

Digitized by Google

a déja pris le parti de la retraite, & que » nous avons lieu de craindre que tous » ceux qu'on a rendus participans de ſes » dégoûts, ne ſuivent un exemple auſſi » fâcheux pour nous. Il n'y a pas un ſeul » des co-opérateurs, qui ne nous ſoit pré- » cieux, & dont nous ne regretaſſions la » perte en pareil cas; mais nos Editeurs » ſinguliérement, nous ſont d'une néceſſi- » té indiſpenſable, & nous ne craignons » pas d'avancer que ſans le ſecours & la » réunion de ces deux hommes de lettres, » nous ſerions réduits à la triſte impoſſi- » bilité d'achever l'ouvrage. M. d'Alembert, » que nous regrettons, a eu la modeſtie de » ne vouloir être annoncé ſur le frontiſ- » pice de l'Encyclopédie, que comme char- » gé de la partie des mathématiques; mais » nous ne devons pas laiſſer ignorer que, » depuis le commencement de l'entrepri- » ſe, il s'eſt livré avec un zele infatigable » conjointement avec ſon Collegue, à la » direction générale de l'ouvrage, & à la » compoſition d'un grand nombre d'arti- » cles ſur divers ſujets. Nous connoiſſons » mieux que perſonne, les obligations que » lui a l'Encyclopédie, & notre reconnoiſ- » ſance ne peut lui en donner un témoi- » gnage trop authentique; nous le lui de- » vons à un titre d'autant plus juſte, que,

Digitized by Google

» s'il a consacré son temps & ses soins
» l'exécution de cette entreprise, il s'y est
» porté avec un désintéressement qui an-
» nonce la noblesse de son ame. L'amour
» des lettres, l'amour de la nation, & un
» sentiment de bienveillance pour nous,
» ont été les seuls motifs qui l'ayent atta-
» ché à ce travail pénible, & pour le sou-
» tien duquel il falloit avoir beaucoup de
» courage.

» Nous ne pourrions donc trop gémir
» de sa retraite, si la fatalité des circons-
» tances la rendoit sans retour : mais nous
» espérons que, convaincu comme nous-
» mêmes du besoin que nous avons de lui
» pour achever l'Encyclopédie, il cédera à
» la sincérité de nos vœux & à ceux du pu-
» blic. Sa façon de penser honnête & éle-
» vée, lui fera mépriser des atteintes au-
» dessus desquelles sa réputation l'a déjà
» mis ; & il ne refusera pas sans doute à
» l'empressement général, le secours de
» ses lumieres, pour la continuation d'un
» livre qui, malgré les clameurs de l'en-
» vie, immortalisera ses Auteurs ; surtout
» si l'on peut espérer que la critique se ren-
» ferme dans de justes bornes.

» Il est fort naturel que nous nous mon-
» trions jaloux de voir arriver à sa per-
» fection un vaste édifice dont nous avons

Digitized by Google

» préparé les fondemens avec autant de
» frais que de soins & d'appareil. En ef-
» fet, c'est nous qui avons, pour ainsi
» dire, donné l'être à cet ouvrage, par
» l'idée que nous avons conçue les premiers
» de la traduction de l'Encyclopédie angloi-
» se, & de l'amélioration dont elle étoit
» susceptible; projet fort étendu dans la
» suite par les Sçavans, sur lesquels nous
» avons jetté les yeux, & que la voix pu-
» blique nous avoit indiqués d'avance.
» Cette entreprise est la plus considérable
» qui se soit encore formée dans la Librai-
» rie. Elle exigeoit une application infinie,
» des soins journaliers, & un courage à
» toute épreuve. Nous avons fait des per-
» tes considérables avant que de proposer
» des souscriptions; nous avons même cou-
» ru les risques de voir échouer nos projets
» par des traverses & des incidens, dont
» la plus grande partie sera toujours igno-
» rée du public. Enfin, après douze ans &
» plus de travaux & de sollicitudes, l'es-
» poir d'un heureux avenir soutenoit notre
» patience. Mais lorsque nous croyons tou-
» cher au terme désiré, la passion se rani-
» me, & nous enleve les instrumens né-
» cessaires à l'entiere exécution d'un Ou-
» vrage, qui, depuis long temps, est l'ob-
» jet des vœux du public & des nôtres.

Digitized by Google

» L'encyclopédie offre aussi des points » importans d'utilité, en la considérant » comme une simple branche de commer- » ce; elle consomme le travail de nos ma- » nufactures, elle entretient & fait vivre » un grand nombre d'ouvriers différens. » Par cette entreprise, nous enlevons à » l'étranger, le droit de nous vendre cher » ses connoissances; & en les recueillant » dans le sein du Royaume, nous y pro- » curons l'introduction d'un argent qui » augmente les richesses de l'Etat.

Ces considérations, dont tout esprit sensé sera frappé, méritent sans doute qu'on nous accorde, dans la continuation de l'Encyclopédie, la protection & la tranquillité qui nous sont nécessaires, pour procurer au public un monument digne de fixer son attention.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE NATURELLE.

SECOND Cours public sur l'Histoire naturelle, concernant les minéraux, les végétaux & les animaux, relativement aux Arts & Métiers, &c. par M. Bomare de Valmont, Démonstrateur d'histoire naturelle, & de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand; en son cabinet, vieille rue du Temple, à l'hôtel d'Hollande, le samedi 15 Avril 1758, à trois heures précises de relevée, & jours suivans indiqués.

L'EXPOSITION de ce qui regarde le regne minéral, donnera occasion de parler des eaux, des terres, des sables, des pierres & pierreries, des sels, des soufres, des bitumes, des productions de volcans, des concrétions métalliques, des minéraux, des métaux, & enfin de ce qui peut avoir rapport au regne minéral.

Digitized by Google

Le regne végétal renfermera les racines, les écorces, les bois, les feuilles, les bourgeons, les fleurs, les fruits, les semences, les sucs soit liquides, soit concrets, tant de l'art que de la nature, les fécules & autres substances qui y sont analogues.

On finira par le regne animal; les détails qui concernent les insectes & particuliérement la zoologie ou les polypes. Les coquillages, les poissons, les amphibies, les oiseaux, les quadrupedes & l'homme même, sont aussi curieux qu'intéressans.

Toutes les substances qui sont relatives à ces trois regnes, seront exposées aux yeux des auditeurs, & l'on a lieu d'espérer que la beauté, le choix & l'abondance satisferont également l'Artiste & le Naturaliste. En s'instruisant des procédés de l'art & des termes propres à chacun, ils auront occasion d'apprendre comment la plûpart des matieres sont récoltées, trafiquées, altérées & employées.

On ne s'est proposé d'expliquer que ce qui peut être de quelque utilité aux arts, aux métiers, aux besoins & à l'agrément de la vie, & pour la facilité de ceux qui assisteront au Cours, on suivra l'ordre du catalogue imprimé, qui contient toutes les

Digitized by Google

substances qui seront la matiere des leçons.

On est averti de souscrire avant qu'on fasse l'ouverture de ce Cours. On s'adressera à M. Bomare-de Valmont, rue de la Verrerie à la Rose blanche, chez lequel on trouve son catalogue qu'il distribue.

MÉDECINE.

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

Monsieur, j'espere que vous voudrez bien accorder une place dans votre Journal, à quelques réflexions que j'ai faites sur la lettre que M. Laberthonye, Docteur en Médecine à Toulon, y a imprimée au mois de mars dernier, sur la maladie populaire qui a régné dans les hôpitaux militaires & autres de Provence. On ne sçauroit trop éclaircir tout ce qui regarde la Médecine. C'est s'exercer sur l'objet le plus intéressant pour l'humanité, que de travailler à développer & à épurer toutes les connoissances qui vont à étendre & à perfectionner la théorie de l'art précieux de guérir. C'est principalement à cet égard

que les Journaux ſont utiles, en ce qu'ils ouvrent un champ libre à la diſcuſſion & à la critique légitime. M. Laberthonye attribue la cauſe de la maladie, qui a attaqué un ſi grand nombre de ſoldats & de perſonnes du bas peuple dans ſes cantons, à l'uſage immodéré du mauvais vin de la récolte de 1755. Le déſir de concourir aux progrès de notre art qui a engagé ſans doute M. Laberthonye à rendre ſes obſervations publiques, auroit dû le porter à les rendre plus ſatisfaiſantes & plus ſolides, en les mettant dans un plus grand jour, & en les prouvant davantage. En effet, quelles preuves donne-t-il de l'opinion qu'il avance? Ne pouvant pas trouver la cauſe de la maladie populaire, ni dans la diſpoſition propre des corps, ni dans l'intempérie de la ſaiſon, ni dans l'uſage immodéré des fruits, M. Laberthonye imagine qu'il faut la chercher dans la boiſſon de 1756; c'eſt-à-dire, dans le vin de la récolte de 1755, qui ne fut pas naturel dans ſes cantons, & il dit que ce qui démontre ſon aſſertion, c'eſt que la maladie courante a épargné les perſonnes aiſées qui n'ont point bu de ce vin, & celles qui, par état, par tempérance ou par économie n'en ont pas fait un grand uſage, & qu'elle a maltraité au contraire les ſoldats, les ouvriers, les

Digitized by Google

mandians &c. qui en ont bu avec excès : on sent combien cette preuve est équivoque & foible ; pour l'appuyer & la rendre tout-à-fait convaincante, il auroit fallu déterminer quelle étoit la nature de ce vin dans le temps qu'on croit qu'il est devenu malsain, & démontrer qu'un tel vin bu avec excès, a du produire le cours de ventre & le flux de sang qui ont désolé les hôpitaux de Toulon. La chaleur nécessaire pour procurer la maturité des raisins de la recolte de 1755, fut interrompu par les pluyes abondantes qui tomberent durant l'automne, à ce que dit M. Laberthonye ; voici quel dut être le vin de cette année.

On sçait que le suc des raisins est composé d'eau ou phlegme, qui est le véhicule d'une terre qui renferme une huile & un sel acide ; c'est cette terre qui donne le goût acerbe au raisin qui n'est pas encore parvenu à sa maturité. La chaleur du soleil en ouvrant & divisant cette terre, dégage l'huile & les sels acides qu'elle contient, les mêle entr'eux & les confond dans le degré de combinaison qu'il faut, pour qu'il en résulte la proportion qui forme un suc agréable & propre à faire du bon vin.

Supposons avec M. Laberthonye, que

la chaleur de l'automne de 1755 ait été trop foible, l'huile & les sels acides n'auront pas été suffisamment développés, & le vin aura été acerbe & stiptique. On sçait que les effets d'un tel vin dans le corps de l'homme, sont de dessécher, de resserrer & de roidir les solides, & d'épaissir, de condenser & de coaguler les fluides. Supposons à présent que la chaleur de la saison réveille la fermentation de ce vin, je demande à M. Laberthonye quel changement apportera à sa nature cette nouvelle fermentation, & quels effets produira dans le corps humain ce même vin ainsi changé, étant bu en trop grande quantité. Il est certain qu'il tiendra toujours de sa qualité âpre & austere, & qu'il tournera davantage vers l'acide. Un Médecin physicien ne doit pas se contenter de dire qu'un vin, qui en premier lieu a essuyé une fermentation trop foible, & qui a subi une seconde fermentation au renouvellement de la saison, doit dépraver le chyle, qui à son tour appauvrit & pervertit le sang & les fluides qui s'en séparent, & qu'ainsi la bile & les sucs digestifs qui viennent de la même source, doivent participer de la mauvaise qualité. Il est question d'expliquer quelle sera immédiatement son action dans notre corps, & comment les ef-

Digitized by Google

fets de cette action immédiate entraîneront des devoiemens. Ainsi M. Laberthonye ne pouvoit se dispenser d'examiner si la cause prochaine de la maladie a été un relâchement ou une irritation dans les fibres des premieres voies. Il s'est pourtant déterminé à penser, que l'effet du chyle dépravé par la boisson de ce vin malsain, a été de relâcher les fibres : mais est-il aisé de concevoir qu'un vin qui, par sa nature, doit picoter & dessécher les solides & épaissir & coaguler les fluides, puisse causer une fonte dans ceux-ci, & une atonie dans ceux-là? Un tel état des solides & des fluides ne pourroit tout au plus être que la suite d'une ancienne altération du chyle ; mais si le vin dont il est question, n'a produit les dévoiemens qu'après avoir gâté le chyle, & successivement toutes les humeurs qui en dérivent, ainsi que M. Laberthonye paroît le prétendre, est-il possible d'imaginer que l'hipecacuanha & la rhubarbe ayent pu les combattre si promptement? De ce que l'action de ces remedes se borne aux premieres voies, & de ce qu'ils ont agi avec tant de promptitude, quand ils ont été employés au commencement de la maladie, ne doit-on pas inférer que la cause de cette même maladie ne résidoit que là, & qu'elle ne procédoit

point d'une altération ancienne & générale des fluides.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Sumeire, Doct. en Médec.

A Marignand, ce 20 Juin 1757.

CHIRURGIE.

Observations sur les Injections.

Tout le monde convient que rien n'est plus capable de perfectionner la Chirurgie que les observations : mais si elles ne sont pas accompagnées des qualités nécessaires, loin de tourner à l'avantage de la société, elles ne peuvent que lui être infiniment préjudiciables. Ces qualités principales sont une attention active & scrupuleuse à qui rien n'échappe dans l'examen, & une sincérité à l'épreuve de toutes les foiblesses de l'amour propre.

Ce n'est pas que l'exactitude & la sincérité nous rendent infaillibles. Tout homme, quelqu'habile qu'il soit, est sujet à l'erreur ; mais il doit convenir modestement de ses fautes pour en tirer le double avantage de les éviter dans la suite, & de

Digitized by Google

les faire éviter aux autres. C'eſt dans ces ſentimens que j'expoſe les obſervations que j'ai faites ſur les injections dans les plaies. Si je me ſuis écarté ſur ce point de l'opinion de nos plus célebres Obſervateurs dont je reſpecte les lumieres, on ne pourra pas du moins me reprocher de m'être écarté de ces grands modeles, en négligeant l'exactitude & la ſincérité dont ils m'ont donné l'exemple.

Les injections ne ſont autre choſe que des remedes liquides portés dans les plaies ou ſinus, par le moyen d'une ſeringue. L'objet de ces injections eſt de déterger, ou d'incarner les clapiers ou ſinus, qui ſouvent ne ſont acceſſibles qu'à la ſonde, & où quelquefois même elle ne peut parvenir, lorſque ces ſinus pénetrent dans la capacité des ventres, ou des parties charnues, & que leur route eſt tortueuſe & inégale.

Par rapport aux plaies des parties charnues, comme celles qui réſultent des coups de feu ou d'armes blanches, & qui peuvent être compliquées, ou celles des grands abcès, les injections balzamiques & vulnéraires peuvent y avoir lieu dans les commencemens : mais je ſoutiens que ces remedes continués trop long-temps, leur deviendroient préjudiciables. Ils for-

Digitized by Google

meroient autant de corps étrangers qui, s'oppofant à la réunion des chairs, rendroient la cure extrêmement lente ou même impoſſible. En effet, les embouchures des vaiſſeaux venant à ſe racornir, & enſuite à ſe fermer par les fréquentes ſecouſſes que cauſent les injections, il eſt aiſé de ſentir qu'elles ceſſeroient d'épancher ce ſuc agglutinatif, cette lymphe ſalutaire qui opere la guériſon. D'ailleurs, qui eſt-ce qui n'a pas obſervé comme moi qu'il reſtoit ſouvent dans les plaies une grande partie de la liqueur injectée, laquelle, par le moyen de l'injection du lendemain, ſortoit chargée d'un pus ſéreux & de fort mauvaiſe odeur, en plus grande quantité que la plaie n'en auroit fourni en quatre jours en ne l'injectant point?

Pour prévenir ces deux inconvéniens, je me ſuis toujours cru autoriſé par les réflexions que j'ai faites, à ſupprimer l'uſage des injections, en y ſubſtituant un ſimple panſement avec des compreſſes expulſives dans le beſoin. Si quelquefois j'ai cru devoir employer ces injections, ce n'a jamais été que les cinq ou ſix premiers jours ſeulement, comme dans les ulceres ſtiſuleux; & c'eſt du *caput mortuum* du vitriol dans une ſuffiſante quantité d'eau

d'hyssope ou de lavende, dont je me sers alors pour favoriser le suintement des sucs propres à régénérer les chairs. Ce n'est donc que dans ce cas, & pour quelques jours seulement que j'adopte les injections; en tout autre je les abandonne comme inutiles & dangereuses, surtout dans les plaies qui communiquent aux grandes capacités. Les exemples que je vais rapporter donneront du jour à mes observations; je les réduis à un très-petit nombre, qui suffira pour montrer que je ne me détermine qu'avec connoissance de cause.

En 1757, à Vésoul, M. Cardot fils, âgé de 12 ans, avoit à la poitrine du côté droit une fistule qui pénétroit dans la capacité, & qu'on injectoit depuis cinq mois deux fois par jour. Je supprimai d'abord l'usage des injections; & après avoir rafraîchi les bords de la plaie qui étoient renversés & calleux, je fis substituer un petit plumaceau chargé de beaume *d'arœus*, à une tente longue de deux travers de doigt, que l'on introduisoit à chaque pansement dans la fistule; l'enfant fut guéri en moins de douze jours.

En 1758, je fis deux opérations de l'empieme à six jours d'intervalle l'une de l'autre; la premiere, à un Manœuvre de Besançon, qui avoit reçu un coup de cou-

reau entre la cinquieme & sixieme des vraies côtes du côté droit, à trois doigts du sternum. Il s'étoit fait un épanchement de sang assez considérable, & ensuite une grande suppuration. Il fut néanmoins guéri radicalement par le simple secours d'un plumaceau chargé de beaume *d'arceus*. La seconde opération fut faite à un Soldat du Régiment du Roi. Sa plaie étoit entre la sixieme & septieme des vraies côtes, à quatre travers de doigt des vertebres. L'opération réussit assez bien dans les commencemens; mais comme on crut devoir employer les injections déterſives & vulnéraires, &c. le Soldat en mourut: le Manœuvre avoit été un peu négligé, mais sa plaie n'avoit point été injectée. Le Soldat avoit été très-bien soigné, mais injecté régulièrement jusqu'à sa mort.

En 1740, un Soldat du Régiment d'Anjou, infanterie, âgé de 28 ans, fut blessé à la partie droite de la poitrine entre la derniere des vraies côtes, & la premiere des fausses à cinq travers de doigt de l'épine, & la plaie sortoit du côté opposé entre la troisieme & quatrieme des fausses côtes à deux travers de doigt de l'épine. Les accidens furent très fâcheux dans les commencemens: on y apporta les remedes convenables, mais sans aucune espece d'in-

Digitized by Google

jection. Le malade qui étoit entré à l'hôpital de Besançon, le 4 Septembre, en sortit parfaitement guéri le 2 Janvier 1741.

En 1742, un Cavalier de la Mestre de Camp, fut conduit à l'hôpital de Besançon le neuvieme jour de sa blessure. Il avoit reçu un coup de sabre entre la troisieme & cinquieme côte supérieure; la quatrieme qui se trouvoit entre deux étoit coupée transversalement; sa plaie étoit si large & si profonde, qu'il étoit facile de voir le poulmon & de distinguer ses mouvemens. Je supprimai sur le champ les injections qui avoient été employées jusqu'alors, je fis panser le malade avec un double linge trempé dans l'huile d'*hypericum*, assez grand pour ne pas se perdre dans la poitrine. Je coupai ensuite les portions de la quatrieme côte, en partie dépouillée de chair, & en partie vermoulue & sans injections: le malade fut rétabli sept semaines après.

Je passe sous silence le nombre de cures que j'ai faites de plaies pareilles à ces dernieres, sans jamais employer des injections. Je puis parler maintenant de celles qui avoient dégénéré en fistules, lorsqu'on m'en confia le soin; elles ne seront encore que plus concluantes pour la nouvelle méthode.

Digitized by Google

Un nommé Renaud, de Besançon, Dragon dans le Régiment de la Ferronaye, avoit reçu à Montlimard, un coup d'épée à la partie droite de la poitrine, un doigt au dessus du teton : à en juger par l'hémorragie qui avoit suivi le coup, l'épée avoit pénétré le poulmon. Comme le Régiment étoit en marche, il avoit été laissé comme mort ; cependant on lui avoit donné du secours ; & dans l'espace de neuf mois, il avoit été injecté deux fois par jour dans l'hôpital où il étoit : il avoit été conduit ensuite à celui de Lyon, où on ne lui avoit pas plus épargné les injections. Enfin il fut transporté dans celui de Besançon, dans l'espérance d'être plus soulagé dans sa patrie. Ses parens vinrent me le recommander ; je le vis, & pendant deux jours je le laissai sans autre pansement que des linges blancs sur sa plaie. Je détruisis les jours suivans les bords de sa fistule & d'une vieille plaie, j'en fis une récente quant à l'extérieur : par le moyen de petits caustiques, je fis disparoître les callosités intérieures de la plaie. J'y introduisis une petite canule d'argent, que j'y laissai l'espace d'un mois ; & quand je vis qu'il n'y avoit plus de suintement, je retirai la canule ; je rafraichi de nouveau les bords de la plaie que je traitai ensuite comme plaie

simple ; enfin au bout de quinze jours, depuis celui où j'avois ôté la canule, le jeune homme fut radicalement guéri.

Le nommé Beau Séjour, Cavalier dans le Régiment d'Escart, à la suite d'un empieme, avoit été injecté à l'hôpital de Vésoul matin & soir, pendant vingt deux mois. Transporté à l'hôpital de Besançon, je le trouvai dans un parfait anéantissement ; je fis ôter l'appareil de dessus la plaie, & la laissai pendant deux jours couverte d'une simple compresse soutenue par le bandage ordinaire. Je suivis pour celui-ci la méthode que j'avois suivie pour le précédent. Je laissai pendant près de deux mois la canule dans sa fistule ; & après six mois, il fut en état de joindre son Régiment.

Un Savoyard à qui on avoit fait l'opération de l'empieme à l'hôpital des Bourgeois de Besançon, étoit injecté journellement depuis plusieurs mois. Le sieur Darc, Maître en Chirurgie, me pria de le voir : après l'avoir examiné, je fis part à mon Confrere de ma méthode à cet égard, qu'il mit sur le champ en pratique. Ledit Savoyard a été guéri en très-peu de temps par les soins du sieur Jussy, autre de mes Confreres, qui avoit relevé ledit Sr. Darc peu de temps après que j'eus vu le malade.

Digitized by Google

Je ne condamne pas absolument la méthode des Chirurgiens qui injectent les plaies, & elle se pratique journellement ; mais il paroît que la méthode contraire est plus salutaire. Les injections ne sont employées que pour liquéfier les matieres qui ont trop de consistance, laver & déterger les plaies & ulceres, & je ne les crois propres dans les grandes capacités, que pour deux ou trois jours au plus.

On se sert ordinairement d'une tente, que je regarde encore comme plus dangéreuse que les injections, pour fermer, dit-on, l'entrée à l'air extérieur qui seroit pernicieux ; mais j'ai plusieurs observations qui prouvent que l'air ne fait aucune mauvaise impression dans la poitrine, lorsqu'il a la même liberté d'en sortir qu'il en a eue pour y entrer.

Quelques exactes & fidelles que soient ces observations, je les soumets à l'autorité respectable des Maîtres de l'Art : heureux si l'expérience en constate l'utilité ! C'est la plus grande & la seule satisfaction que puissent attendre ceux dont les travaux n'ont pour but que les avantages de l'humanité.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE à l'Auteur du Mercure sur les Accouchemens.

MONSIEUR, les abus dans l'exercice de notre profession, sont trop dangereux pour qu'ils puissent être tolérés sans blesser la probité, dès qu'ils viennent à notre connoissance. Quelques égards que se doivent entr'eux, les Médecins & les Chirurgiens, ils ne sçauroient, sans être coupables, fermer les yeux sur les fautes qu'ils voient commettre. Entre la vie du malade, & la réputation du citoyen, il n'y a pas à balancer : l'une doit être sacrifiée à l'autre. Pourquoi pardonner à l'ignorance ?

Je ne sçais, si je me trompe ; mais je crois que l'on traite très-mal dans ce canton les femmes accouchées, lorsqu'elles se plaignent de ces violentes douleurs, que l'on nomme vulgairement tranchées. L'unique remede que je vois employer dans des cas si terribles, & que je n'ai jamais vu réussir, c'est l'huile d'amandes douces. Ce sont des tranchées, vous disent tranquillement les Médecins & les Chirurgiens de cette Ville. Il faut de l'huile d'amandes douces, & quoi plus ? de l'huile d'amandes, c'est le spécifique. En vain, depuis que je suis établi dans ce pays, & que je

Digitized by Google

me mêle des accouchemens, j'ai voulu détruire une pratique si ignorante. Mes confreres, encore moins Messieurs les Médecins, n'ont jamais voulu se rendre à mes raisons, ni aux observations que je leur ai mises devant les yeux. L'envie de soulager une infinité de victimes de leur préjugé, me force enfin de prendre la plume. Si mes raisons couchées par écrit peuvent faire plus de sensation que lorsque j'ai essayé de les faire valoir moi-même, je serai content, puisque j'aurai rendu un service au public. Je doute néanmoins de pouvoir le détromper, quoique la pratique que je vais annoncer, soit adoptée partout où l'art des accouchemens est connu; parce que, en matiere de santé, surtout lorsqu'une erreur est unanimement reçue, elle ne peut être détruite que par l'aveu de ceux desquels nous la tenons, & qui ont notre confiance. Or, quoique l'expérience & la raison soient pour moi, cette conversion est impossible.

Les douleurs qui accompagnent & qui précedent l'accouchement, ne se terminent point à la sortie de l'enfant & de l'arriere-faix hors de la matrice. La mere en est tourmentée ordinairement. Plusieurs jours après qu'elle est accouchée, elle commence à ressentir des foiblesses, des évanouissemens, des douleurs extrêmes,

Digitized by Google

connues sous le terme vague de tranchées. La malade rapporte le plus fréquemment ces douleurs à la matrice, que l'on trouve pour lors très-dure au tact, aux lombes, à l'ombilic & aux aînes. Nous voyons cependant dans quelques sujets, ces douleurs quitter quelquefois l'utérus & ses attaches, pour parcourir irréguliérement l'abdomen. Souvent elles se fixent à l'estomach ou aux intestins. Ce sont pour lors de vraies coliques stomachales ou intestinales, que nous prouverons plus bas, être toujours du genre des convulsives.

Nous venons de donner une description succincte du siége des tranchées; parcourons à présent leurs différentes causes, afin de juger si l'huile d'amandes est l'unique remede qui puisse convenir dans les deux seules indications que l'accoucheur a à remplir dans des circonstances si pressantes; car l'on ne peut avoir en vue que l'assoupissement de la douleur, par la regle *urgentiori succurrendum*: ou la destruction de la cause par cet autre axiome qui n'est pas toujours vrai en chirurgie, *tollitur effectus sublatâ causâ*.

La manœuvre plus ou moins adroite d'un accoucheur, en arrachant le fœtus du sein de la mere, est une des premieres causes des tranchées. Le mauvais traite-

ment de ce viscere ne dépend pas toujours de nous à la vérité ; mais il est bien des occasions où le public est trop indulgent à notre égard.

Le placenta trop tôt ou trop violemment arraché, les ongles d'un accoucheur imprudent qui auront gratté trop vivement les parois internes de la matrice, un fragment de l'arriere-faix encore adhérent : voilà ce qui occasionne les premiers agacemens de l'utérus, & qui laisse la mere dans des douleurs encore plus vives que celles qui ont précédé l'accouchement. Ce viscere étant tout à la fois sensible & irritable, tout ce qui détermine ces constrictions spasmodiques, entraîne nécessairement les sensations les plus douloureuses.

Dès que l'enfant & l'arriere-faix sont dehors, le sang coule abondamment ; cette perte est nécessaire & salutaire. La femme enceinte se trouvant dans un état de pléthore, il est très-heureux pour elle que les orifices des vaisseaux ne puissent à l'instant se resserrer, afin que le superflu du sang qui occasionnoit tous les accidens de la grossesse, puisse s'évacuer. Si cette perte est proportionnée au tempérament de la malade, je veux dire à la masse des humeurs accumulée, il en résulte un bien. Si elle excede, si elle est supprimée ou di-

Digitized by Google

minuée, la malade reſſent auſſi-tôt les douleurs les plus vives, qui parcourent, comme nous l'avons déja dit, l'eſtomac, le canal inteſtinal ou la matrice. Je dirai en paſſant, que je n'ai jamais vu que ces trois viſceres affectés, & je crois que ce ſont les ſeuls qui peuvent l'être, parce qu'ils ſont les ſeuls dans le bas ventre doués de ſenſibilité, & capables de contraction muſculaire. Ainſi lorſque j'ai dit que les malades rapportoient la douleur au lombes, &c. je n'ai pas voulu dire que ces parties fuſſent ſenſibles. C'eſt par un méchaniſme que le temps ne me permet pas d'expliquer, que les douleurs dont le vrai ſiege eſt pour lors à la matrice, ſe répandent juſques à ces régions. Le foie s'enflamme encore, mais ce n'eſt qu'une ſuite des tranchées. Ce cas d'ailleurs eſt extrêmement rare.

Pluſieurs cauſes produiſent donc ce flux trop abondant de vuidanges, de même que pluſieurs le ſuppriment. Mais quelles qu'elles puiſſent être; que ce ſoient des caillots de ſang retenus dans la matrice, ou des matieres durcies dans le canal inteſtinal, comme l'a obſervé Mauriceau & d'autres avec lui; que ce ſoit un air froid, ou des affections de l'ame trop vives; enfin que ce ſoit par trop de fluidité, ou par trop d'agitation, que le ſang coule, com-

Digitized by Google

me le dit Boerhaave ; ou qu'une trop grande & subite dérivation des parties supérieures, déterminée par le vuide que laisse la sortie de l'enfant, forme des engorgemens dans le bas ventre, & occasionne par-là une suppression, cela est indifférent.

Il est constant que les nerfs sont irrités. L'expérience démontre que sans irritation dans le nerf, transmise à l'ame, il n'y a point de douleur. Il est encore certain que ces tranchées sont toujours accompagnées de resserrement convulsif de la partie souffrante. Pour s'en assurer, que l'on porte la main sur l'endroit où la douleur est fixée, & l'on y trouvera une tension sensible au tact. L'indication naturelle & évidente qui se présente donc à remplir, c'est d'anéantir, s'il est possible, la douleur & la convulsion. N'importe où soit leur siege, & quelle que soit la cause qui les produit ; la cause immédiate dans toutes ces espèces étant l'irritation de la fibre musculaire, & du système nerveux distribué à ces parties.

Examinons à présent quel soulagement l'on peut attendre de l'huile d'amandes douces si célébrée ici. Peut-elle, en parcourant les routes de la circulation, assoupir cette irritabilité de l'une & de l'autre fibre. La propriété anodine que je lui re-

Digitized by Google

connois dans certains cas, peut-elle avoir son effet, lorsqu'il s'agit d'aller calmer une matrice irritée, étant mêlée & confondue dans la masse des humeurs. Je ne crois point qu'un accoucheur qui aura les premieres notions de l'économie animale, ose avancer une pareille théorie.

L'huile d'amandes par ses parties grasses & onctueuses, est très-propre à envelopper des matieres âcres, qui irritent le canal intestinal. C'est de cette façon qu'elle appaise des coliques, qui ont leur cause matérielle dans les premieres voies. C'est par cette même raison qu'elle entre dans les looches pour adoucir l'âcreté du mulus qui irrite la membrane interne des bronches & de la trachée artere. L'huile d'amandes appliquée immédiatement & topiquement, comme on dit, sur quelque partie enflammée & tendue, assouplit & amollit les fibres. C'est pour lors qu'elle est anodine, en ôtant la douleur. Elle l'est par exemple, lorsqu'elle est versée sur la membrane du timpan enflammée & tendue. Elle devient encore béchique, lorsqu'elle assouplit la membrane interne de la trachée artere dans les péripneumonies, &c. Mais que l'on se persuade qu'elle agit dans les secondes voies par sa vertu émolliente, c'est ce que l'expérience ne dé-

Digitized by Google

montrera jamais, & que la théorie ne ſçauroit prouver.

Je ne connois qu'un ſeul cas où l'huile d'amandes puiſſe remédier aux tranchées, c'eſt lorſque les matieres fécales irritent les premieres voies; ce qui arrive très-rarement. Car j'obſerve très-ſouvent que les malades ſe plaignent immédiatement après l'accouchement, de coliques inteſtinales avec foibleſſe qu'elles ne reſſentoient point avant, ni pendant le travail de l'enfantement. Or je demande ſi ces matieres ont contracté tant d'âcreté dans ſi peu de minutes? Quel eſt donc le vrai remede des tranchées? C'eſt l'opium & ſes différentes préparations. Lui ſeul remplit la vraie & unique indication.

L'on ſçait par expérience, que de tous les narcotiques, c'eſt le plus aſſuré & le moins dangereux pour aſſoupir le mouvement & le ſentiment. Il anéantit tout dans la machine pendant ſon action, excepté le mouvement du cœur.

Je ne veux cependant point bannir l'uſage intérieur & extérieur des émolliens, de même que celui des antihyſtériques, &c. Je ſçais qu'ils rempliſſent mon indication, quoique par un méchaniſme différent; la ſaignée elle-même revient à mon but. Je n'ai voulu que prouver l'inutilité de l'hui-

Digitized by Google

le d'amandes, sur laquelle on se repose si aveuglément, & lui substituer les calmans, dont on fait partout ailleurs de si salutaires applications.

L'on reproche, avec raison, à l'opium, de suspendre toutes les évacuations, & que dans ce cas-ci, il peut arrêter totalement le flux des vuidanges. J'avoue que si ce remede n'est pas ordonné par une main sage & prudente, il peut produire le mal que l'on craint; mais s'il est ordonné avec les précautions qu'il doit être prescrit, je soutiens qu'au lieu de supprimer la perte, il la facilitera, & je puis dire lui avoir vu constamment opérer cet effet, lorsque je l'ai fait prendre.

Quand il seroit vrai qu'il devroit tout arrêter, l'on ne doit pas hésiter à le faire prendre. *Periculum est in mora.* Il n'y a pas à balancer; la malade périt dans les douleurs, si vous ne les anéantissez. Il n'y a point de remede plus prompt, ni plus efficace: il faut donc y avoir recours, fut-il encore plus dangereux. *In extremis extrema remedia tentanda sunt.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

F. . . . Chirurgien-Juré de la Ville d'Aurillac, en haute-Auvergne.

Ce 22 Novembre 1757.

Digitized by Google

PROJET de souscription pour la Carte générale de la France, en 173 feuilles, proposé par M. Cassini de Thury.

L'OBJET des souscriptions ordinaires est de se procurer des fonds pour l'exécution d'un projet, & souvent de s'assurer d'avance du profit qu'on en peut retirer. Dans celle que je propose, mon but est plus noble & plus étendu. Le succès de l'Ouvrage est assuré; le Public est présentement en état de juger de son exécution, par les seize feuilles déja publiées: c'est le bien de la chose & l'intérêt du Public que j'ai en vue; & si j'ai résisté jusqu'à présent aux demandes multipliées qui m'ont été faites d'admettre des souscriptions, c'est pour ne point engager le Public à l'acquisition d'un Ouvrage qu'il ne connoissoit pas encore, & qui n'étoit pas alors assez avancé.

Cinquante Citoyens distingués dans tous les Ordres de l'Etat, se sont associés pour supporter les charges d'une entreprise que le Roi honore de sa protection, & pour porter à la plus grande perfection qu'il soit possible un Ouvrage qu'ils sçavent être agréable à Sa Majesté. Leur fortune les

Digitized by Google

met en état de se passer de secours étrangers ; mais la confiance qu'ils ont en moi, & leur désintéressement même, ne me permettent pas de perdre de vue leur intérêt, surtout lorsqu'il s'accorde avec celui du Public. La voie de la souscription offre à la Compagnie le moyen de se soulager d'une partie des charges, en secondant les desirs du Public, & d'accélérer l'exécution de l'Ouvrage, en nous mettant en état de l'achever dans un terme plus court que celui que nous nous étions proposé. Il est juste d'ailleurs de satisfaire l'impatience des habitans des Provinces méridionales qui restent à lever, & de ne leur pas faire attendre dix années une bonne Carte, dont ils ont d'autant plus de besoin qu'ils n'en ont eu jusqu'ici que de fort défectueuses.

La souscription produira encore l'avantage de prévenir la contrefaction : les étrangers qui auront contracté un engagement avec la Compagnie, sçachant qu'ils peuvent se procurer les Cartes originales à un prix modéré, aussi-tôt qu'elles paroîtront, n'écouteront plus les offres des contrefacteurs, dont l'avidité pour le gain défigureroit bientôt nos Cartes par une exécution défectueuse, & surtout par une infinité de fautes d'impression si ordinaires dans les noms propres. Il est juste aussi

Digitized by Google

que ceux qui contribueront volontairement à l'exécution & à l'accélération de l'Ouvrage par leurs avances, puiſſent avoir les Cartes à un moindre prix.

Conditions de la ſouſcription.

La Carte de la France compoſée (1) de cent ſoixante & treize feuilles, coûtera aux Souſcripteurs 562 livres (argent de France) payables en cinq termes, à raiſon de 3 liv. 5 ſols la feuille, au lieu de 4 liv. prix auquel chaque feuille ſera vendue en détail.

Au moyen de cette avance, la Compagnie s'engage à faire tenir les cent ſoixante & treize Cartes particulieres franches de port aux Souſcripteurs, ſoit à leur demeure à Paris, ſoit dans les Villes principales du Royaume qu'ils indiqueront, ſoit dans les Villes capitales des pays étrangers les plus voiſines du lieu de leur réſidence, & ce, à meſure que les Cartes paroîtront.

On payera en ſouſcrivant 162 liv. ſur quoi on déduira quatre livres pour chaque Carte déja payée avant la ſouſcription, &

(1) La Carte des triangles n'eſt pas compriſe dans les cent ſoixante & treize feuilles; les Souſcripteurs qui voudront en faire l'acquiſition la trouveront chez les Débitans, & ne la payeront que 3 liv. 5 ſols.

Digitized by Google

on enverra les ſuivantes aux Souſcripteurs à meſure qu'elles paroîtront, juſques & compris la vingt-neuvieme ; celui qui aura déja payé les ſeize premieres Cartes publiées, n'aura que 98 liv. à payer au lieu de 162 liv.

On payera en recevant la trentieme feuille 100 liv. & l'on recevra ſucceſſivement les ſuivantes ſans rien payer, juſques & compris la cinquante-neuvieme.

On payera en recevant la ſoixantieme 100 liv. & l'on recevra ſucceſſivement les ſuivantes juſques & compris la quatre-vingt-neuvieme.

On payera en recevant la quatre-vingt-dixieme feuille 100 liv. & l'on recevra les ſuivantes ſucceſſivement juſques & compris la cent-dix-neuvieme.

On payera en recevant la cent vingtieme feuille 100 liv. & l'on recevra ſucceſſivement les ſuivantes ſans rien payer juſques & compris la cent ſoixante-treizieme & derniere feuille. Total 562 liv.

Les plus belles épreuves ſeront réſervées pour les Souſcripteurs, ſuivant la date des ſouſcriptions, dont on tiendra regiſtre.

Comme pluſieurs perſonnes, par zele & par l'intérêt qu'elles prennent à la prompte exécution de cet Ouvrage, ont offert de payer, en ſouſcrivant le recueil entier des

Digitized by Google

cent soixante & treize feuilles, en faveur de cette avance, on leur fera une plus grande diminution sur le prix total. Elles ne payeront le recueil complet que cinq cens livres, & elles recevront les feuilles franches de port, à mesure qu'elles paroîtront.

Pour la satisfaction de ceux qui veulent connoître avec exactitude la distance réciproque des lieux, on a calculé soigneusement en toises la distance de toutes les Paroisses du Royaume, tant à la Méridienne de l'Observatoire, qu'à la perpendiculaire de cette Méridienne, & l'on a formé de ces distances calculées autant de Tables alphabétiques que de Cartes. On y a joint une instruction pour conclure des distances calculées, & par une simple addition de nombres, la distance d'une Paroisse quelconque à une autre. On laisse à juger de la longueur de ce travail. Chacune de ces Tables prises séparément sera payée vingt sols; mais on fera une remise de près de moitié à ceux qui voudront souscrire pour le recueil de toutes les Tables, qui ne leur coûtera que quatre-vingt-dix livres en cinq payemens, dont le premier de trente livres, & les suivans de quinze livres; & ils recevront les Tables successivement aux mêmes conditions, & en même temps que les

Digitized by Google

feuilles de la Carte, chaque feuille ayant sa table correspondante.

On sera admis à souscrire jusqu'au premier Octobre 1758 pour la France, & jusqu'au premier Janvier 1759 pour les pays étrangers.

Les Souscripteurs remettront à la caisse de la Compagnie entre les mains de M. Delisle, chez M. Borda, rue neuve des Capucines, le prix de la souscription; & en présentant le billet de la souscription, le sieur Noblesse, Garde du dépôt des Cartes à l'Observatoire Royal à Paris, leur délivrera toutes celles qui auront paru jusqu'au jour de la souscription. Le même tiendra un registre du numero & de la date de chaque billet de souscription & de l'adresse du Souscripteur.

ASSEMBLÉE PUBLIQUE

De l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

L'ACADÉMIE Royale des Inscriptions & belles Lettres, a tenu, selon l'usage, son assemblée publique le premier mardi après le dimanche de Quasimodo. Elle a d'abord adjugé le prix fondé en 1733. Le sujet proposé consistoit à examiner *quel étoit en France*

Digitized by Google

l'état de la Marine & du commerce maritime sous les deux premieres Races. Le prix a été remporté par M. l'Abbé Cartier, sous-maître au Collége Mazarin, & Prieur d'Andrecy. C'est le quatrieme prix qu'il remporte dans cette Académie.

Le Secrétaire a ensuite annoncé que le sujet du prix pour la S. Martin de l'année 1759, seroit d'examiner, *si Sérapis étoit une Divinité originaire d'Egypte, ou si son culte y fut apporté de Sinope; quels sont les attributs distinctifs qui le caractérisent dans les Auteurs & sur les Monumens; quelles pouvoient être l'origine & les raisons de ces attributs, s'ils ont éprouvé des changemens, soit dans les différens âges, soit dans les différens pays où ce culte s'est introduit.*

Après ces annonces, M. Lebeau, Secrétaire perpétuel, a lu l'éloge de M. Peyssonnel, Académicien libre, mort Consul à Smyrne l'année derniere. Cet éloge a été suivi de trois lectures.

M. l'Abbé Barthelemy a lu une dissertation sur l'Alphabet Phénicien, qu'il a découvert par une Inscription de l'isle de Malthe.

M. de la Curne-de Ste. Palaye a lu son quatrieme & dernier mémoire sur la chasse, il a fait voir quel étoit l'état de ce divertissement sous nos derniers Rois, de-

Digitized by Google

puis Henri II, jusqu'à la fin du regne de Louis XIV.

M. l'Abbé de la Bleterie a lu une dissertation sur l'autorité des Empereurs Romains dans le Sénat.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale des Sciences.

Le mercredi 5 Avril 1758, l'Académie royale des Sciences tint son assemblée publique, à laquelle M. le Duc de Chaulnes présida. M. de Fouchy Secretaire, annonça que le prix de cette année dont le sujet étoit *si les corps célestes ont des atmospheres, & supposé qu'ils en ayent, jusqu'où ces atmospheres s'étendent?* avoit été adjugé à la piece n°. 1, qui a pour devise,

. . . . *Hæc cognoscere primùm,*
Inque Domos superas scandere cura fuit.

Dont l'Auteur est le P. Frisi, Clerc Régulier de la Congrégation de Saint Paul, de l'Académie Impériale de Pétersbourg, de celle de l'Institut de Bologne, & Professeur dans l'Université de Pise.

Que l'Académie proposoit pour sujet du prix de 1760, *S'il y a de l'altération dans le mouvement moyen des Planetes, & sup-*

Digitized by Google

posé qu'il y en ait, quelles sont les causes de cette altération ?

Le même Académicien lut ensuite les Eloges de MM. de Réaumur & Nicole.

M. de Bélidor lut un Mémoire intitulé, *Dissertation sur les effets de la Poudre relativement à la plus forte charge du canon.*

M. de Vaucanson lut la Description d'un nouveau Métier pour les Manufactures de Tapisserie.

M. Hérissant lut un Mémoire intitulé, *Eclaircissement sur l'Ossification.*

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie de Besançon, à la rentrée de la S. Martin, le 15 Novembre 1757.

M. Loys, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de Dôle, l'un des Associés Résidens de l'Académie, a fait l'ouverture de cette Séance, par son discours de remerciment.

Pour accomplir l'article de nos statuts, qui impose aux Récipiendaires l'obligation de traiter un sujet dans leurs complimens de réception, il a lu un ouvrage, où il s'est proposé de prouver, *que les talens sont en nous sans être à nous.*

Cet Académicien a terminé son discours

Digitized by Google

par avancer, que tout devoit tendre à l'utilité publique, & que les piéces académiques devoient rouler sur des objets utiles, par préférence à ceux qui ne sont que de pur agrément.

M. l'Abbé Talbert, Président de l'Académie, a répondu à M. Loys, dont il a peint le caractere & les talens; il a ensuite lu une dissertation sur les langues grecque, latine & françoise, dont voici l'extrait.

L'Auteur, après avoir remarqué, que la politique littéraire veut qu'on établisse entre les diverses parties de la littérature, un certain équilibre qui les fasse régner avec le même empire, se plaint de voir l'étude de l'antiquité & surtout des langues sçavantes, négligée, sous prétexte que la langue françoise nous suffit.

De-là, il prend occasion d'examiner si elle a mérité en effet que celles-là soient oubliées, s'il n'est pas de l'intérêt de la nôtre qu'on les cultive, & si enfin nous faisons nos efforts pour donner à la langue françoise les avantages dont elle se pique.

Pour apprécier le mérite des trois langues, il en examine le principe, l'énergie, le tour & l'harmonie. Il remarque que la langue françoise est trop souvent infidelle à ses principes, tandis que les anciennes en ont d'invariables, & que leurs

Digitized by Google

exceptions même ont des loix ; il établit cinq regles qui ſont les fondemens de l'énergie pris dans la nature même. Selon lui, pour bien exprimer, une langue doit avoir des ſons forts, un timbre éclatant, elle doit avoir de la préciſion pour rendre la penſée qui eſt rapide & préciſe, elle doit peindre l'action des objets par le ſon des mots ou par leur arrangement, elle doit être ſuſceptible de détails pour préſenter les objets tout entiers ; enfin elle doit être abondante, afin de pouvoir tout exprimer. L'Auteur applique ſes principes, & prouve par l'analyſe des trois langues, que les anciennes l'emportent dans tous ces points ſur la nôtre.

Il parle enſuite du tour de la phraſe, & il avoue que la période françoiſe a quelque choſe de plus naturel que la grecque & la latine ; mais que cet avantage ne regarde que quelques parties de la phraſe, & non la phraſe entiere, comme on le croit communément. Il balance cet avantage avec le mérite de l'inverſion grecque & latine, & trouve dans celle-ci une ſource de richeſſes & de beautés incompatibles avec l'uniformité de nos périodes.

Il paſſe enfin à l'harmonie, qui eſt ſelon lui, l'unique but de l'inverſion des anciens. Il fait ſentir combien la quantité

Digitized by Google

& les accens étoient inutiles aux anciens à cet égard. Il remarque que la langue françoise a une quantité & même des accens; mais qu'elle les fait trop peu sentir, & n'en peut tirer aucun avantage surtout pour ses vers; qu'elle n'y a suppléé qu'en rendant sa poésie d'une difficulté infinie, sans la rendre aussi forte que celle des anciens.

L'Auteur conclut de-là, qu'il seroit nécessaire & facile d'enrichir notre langue; & il établit des regles fondées sur les préceptes d'Horace; mais il fait voir surtout, que c'est aux langues anciennes à nous former le goût & l'oreille.

Il finit par se plaindre des négligences infinies, des fautes grossieres que l'on se permet dans le langage ordinaire, dans le style des ouvrages, de la rapidité du travail de nos Auteurs, du peu de goût qu'ils ont pour limer, & il oppose leur indolence aux veilles laborieuses des plus grands maîtres, qui manioient cependant un langage plus fécond & plus facile.

M. le Président de Courbouton, Secrétaire perpétuel de l'Académie, a lu ensuite des anecdotes sur la vie de Mercurin d'Arborio, Comte de Gattinara, Président du Parlement de Dôle, Chancelier de l'Empereur & Cardinal.

Digitized by Google

M. de Grand-Fontaine, Vice-Président de l'Académie, fit ensuite lecture de la premiere partie des mémoires, qu'il se propose de faire servir à l'histoire d'Antoine Brun, Plénipotentiaire d'Espagne aux Conférences de Munster.

Les reproches que Brun eut à essuyer sur son goût pour les lettres, & la maniere dont il répondit à ses censeurs, fournissoient à M. de Grand-Fontaine une occasion de seconder les vues de l'Académie, en réveillant & justifiant l'amour des lettres. « Que ces reproches, dit-il, se renouvellent encore parmi nous, que des » hommes de nos jours soient encore persuadés, que les lettres sont pour l'esprit » ce que les romans sont pour le cœur, » que ce genre d'étude est une oisiveté déguisée, que ce talent est la ressource de » ceux qui n'en ont point d'autre.... Voilà » ce qui feroit soupçonner que l'esprit humain ne doit pas encore dater ses progrès de notre siecle, & il ne sera pas effectivement avancé vers sa perfection, tandis que les lettres formeront parmi les » sciences un rameau de l'arbre, au lieu » d'en être réputées la seve qui doit vivifier toutes les branches, tandis que les » idées publiques ne seront pas épurées, » ennoblies & fixées au point de s'accorder

Digitized by Google

» à placer les lettres immédiatement après » les mœurs, dans l'ordre du mérite, & à » enviſager les unes ainſi que les autres, » non comme le devoir d'une profeſſion » particuliere, mais comme l'ornement » indiſpenſable de chaque profeſſion.

M. l'Abbé Bullet a continué par un diſcours ſur l'origine de la poudre à poudrer; qu'il a annoncé comme un amuſement littéraire.

Les cheveux ſont la parure naturelle de l'homme. C'eſt par cette raiſon qu'on a toujours cherché à corriger ce qu'ils pouvoient avoir de défectueux, & à leur donner ce qui leur manquoit d'agrément. Les Anciens les teignoient en blond, parce que cette couleur leur plaiſoit. Quelquefois même ils les couvroient de poudre d'or, pour les rendre plus brillans; cette teinture & cette poudre étoient les deux ſeuls moyens en uſage parmi eux, pour parer leur chevelure. Ils ne connoiſſoient point notre poudre à poudrer; il n'en eſt point parlé dans ce grand nombre d'Auteurs grecs & latins qui nous ſont reſtés. Les Peres de l'Egliſe qui reprochent avec tant de force aux femmes chrétiennes, tous les moyens qu'elles employent pour ſe donner des agrémens qu'elles n'avoient pas, n'ont point fait mention de la poudre. Il

Digitized by Google

n'en eſt point parlé dans nos vieux romans, qui marquent dans un ſi grand détail les ajuſtemens de l'un & de l'autre ſexe. On n'en voit point dans les vieux portraits, quoique les Peintres d'alors repréſentaſſent toujours la perſonne de la même maniere dont elle étoit vêtue & parée.

On lit dans Brantome, que Marguerite de Valois, qui étoit fâchée d'avoir les cheveux très-noirs, recouroit à toutes ſortes d'artifices pour en adoucir la couleur : ſi la poudre eût été alors en uſage, elle ſe ſeroit épargnée ces ſoins. Le premier de nos écrivains, qui ait parlé de la poudre, eſt l'Etoile dans ſon Journal, ſous l'an 1593. Il rapporte que l'on vit dans Paris des Religieuſes ſe promener dans les rues friſées & poudrées. Depuis ce temps, la poudre ſe mit peu à peu à la mode parmi nous. De notre nation, elle a paſſé chez tous les peuples de l'Europe, excepté chez les Turcs, qui n'en peuvent faire uſage dans leurs turbans.

M. le Vacher, Chirurgien-Major de l'Hôpital, l'un des Membres de cette Académie, a terminé la ſéance par la lecture d'un mémoire, *ſur l'abus des injections dans les plaies.*

Ces Obſervations ſont inſérées dans cet article, page 134.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Le succès du Journal de Musique est des plus brillans. M. de la Garde y soutient avec éclat sa grande réputation. On sçait que le gracieux, le chantant, le délicat & le tendre caractérisent cet habile Musicien. Que de beautés dans la Cantatille *du Songe*, qui commence le Journal de Février! Le Duo qui la suit a fait beaucoup de plaisir. *La Brunette*, dans le goût de la Romance, est déja sçue de tout le monde. Le Vaudeville qui termine cet ordinaire est léger & fort agréable.

Le Journal du mois de Mars mérite d'aussi grands éloges. Il commence par *le Triomphe des graces & des talens*, Cantatille avec accompagnement de violon, clavessin, guittare, séparément, ou avec l'un ou l'autre de ces instrumens. *L'Ingénue*,

Digitized by Google

seconde Cantatille, a le même arrangement dans les parties d'accompagnement. Le Duo a pour titre, *le Bon Ménage*. Il est suivi d'un air dans le goût du Vaudeville. Le morceau qui termine ce Journal est dans le mouvement du ménuet. La distribution s'en fait à Paris au Bureau du Mercure; chez l'Auteur, rue de Richelieu, vis-à-vis la rue Villedot, & chez *Prault* & *Ducheſne*, Libraires.

Fragment d'une Lettre écrite de Veniſe.

Vous voulez ſçavoir, Madame, ce que je penſe de l'Opera Italien: il faut vous obéir, & vous rendre compte des ſenſations que ce Spectacle m'a fait éprouver.

J'ai vu des ſalles immenſes & magnifiques, des théâtres vaſtes & pompeuſement décorés, beaucoup de ſpectacle, des Acteurs richement vêtus, des danſes d'une gaieté & d'une légéreté ſinguliére; j'ai entendu des Chanteurs & des Symphoniſtes merveilleux pour la juſteſſe & la préciſion; une muſique facile, abondante, légere, ingénieuſe, brillante: mes yeux ont été enchantés, mes oreilles ravies; mais mon cœur eſt reſté vuide: j'ai cherché l'intérêt; je n'ai trouvé que du bruit, ſça

vant & délicieux à la vérité ; j'écoutois, j'admirois, je n'étois ni attaché, ni ému.

Qu'est-ce que l'Opera Italien ? Il consiste en vingt ou trente scenes de récitatif, terminées fidélement chacune par une Ariette. Les Poëmes ont des beautés, mais souvent peu propres à être mises en musique : on y trouve des préceptes, des sentences, des réflexions, des récits, des expositions, des harangues, des éclairciffemens. Le récitatif a donc dû être mauvais, d'abord par la nature des paroles qu'il ne pouvoit rendre ; mais il l'est encore plus par lui-même : on n'y apperçoit qu'une espece bâtarde entre la déclamation & le chant, voulant tenir de l'un & de l'autre, & les gâtant tous deux ; une psalmodie aride, monotone & forcée, qui n'est propre qu'à contrarier le sentiment & anéantir l'attention, sans vie, sans ame, n'inspirant & ne peignant rien : il faut rendre justice aux Italiens, ils ne l'écoutent jamais.

L'Ariette arrive à la fin de chaque scene : le personnage ne peut quitter le théâtre sans l'avoir chantée ; qu'on assassine son pere, il ne peut aller au secours sans avoir rempli cette loi ; il faut qu'il chante, & sans faire grace d'une seule répétition. Mérope accusée devant les Etats du Royau-

Digitized by Google

me d'avoir fait assassiner son mari, exécute une longue Ariette pour toute réponse, & s'en va. Arraban remet à son fils l'épée ensanglantée dont il vient d'égorger le Roi; on ne fut jamais plus pressé de fuir : le jeune homme chante, & fait des points d'orgue : on ne finiroit pas de rapporter des exemples pareils tirés des meilleures Opera.

Toutes les Ariettes ne sont pas aussi ridiculement déplacées, mais toutes le sont plus ou moins. Souvent la scene est terminée, le personnage reste pour rendre en musique une pensée ingénieuse qui ne tient à rien, une maxime, une comparaison, & ces comparaisons sont toujours tirées des mêmes objets, dont la répétition ne peut manquer de paroître froide ; d'autres fois l'Ariette n'est que la conclusion même de la scene : ce sont des ordres, des conseils, des reproches, des incertitudes ; mais en ce cas, pourquoi quitter la marche du récitatif ? pourquoi tout à coup tant de chant, de bruit, de répétitions symmétriques & de cliquetis d'instrumens ? La nature désavoue un contraste si subit & si bizarre dans une suite des mêmes sentimens.

Comment place-t'on des roulemens très-longs & très-légers dans la tristesse & la

Digitized by Google

douleur ? comment un point d'orgue termine-t'il des ordres donnés par un Roi ? comment le déſeſpoir le plus violent attend-t'il la fin de la ritournelle pour éclater ? comment ſe permet-il de répéter tant de fois les mêmes traits ?

Conſidérez la longueur périodique de l'Ariette, ſes repriſes, ſes retours concertés, l'excès de ſes ornemens, l'action & le geſte de routine, auquel l'Acteur eſt forcé par un chant qui l'occupe & le fatigue ; enfin le déſœuvrement ridicule & inévitable de ceux qui ſont en ſcene avec lui : ſi le récitatif avoit pu inſpirer quelque intérêt, il faudroit qu'il expirât à chaque Ariette.

Je compare les Ariettes diſperſées de l'Opera Italien à des tableaux qui ornent une galerie : chacun d'eux peut produire une impreſſion iſolée ; mais ils ne ſçauroient jamais concourir tous enſemble à une émotion totale & continue. L'intérêt ne marche que par des liaiſons, des nuances, des gradations imperceptibles ; le moindre vuide, le plus léger contraſte, la plus petite interruption l'anéantit : Qui a jamais dit, ou éprouvé que l'impreſſion d'une Ariette ſervît à fortifier celle de la ſcene précédente, ou qu'elle préparât celle qui doit ſuivre ? C'eſt le cas dont parle Horace : *Unus & alter aſſuitur pan-*

Digitized by Google

nus. Jamais aucun Compositeur n'a imaginé de les varier que pour l'oreille : la nature de l'Ariette est donc de flatter l'oreille ; mais elle est en opposition constante & absolue avec l'intérêt. Eh ! qu'est-ce qu'un spectacle qui dure cinq heures sans intérêt ? Il faut s'être obstiné à l'écouter, pour sçavoir jusqu'à quel point de perfection l'ennui peut-être porté.

Si je considere l'Ariette simplement en Musicien, je trouve souvent un sujet heureux, brillant, naturel même ; mais bientôt il m'échappe noyé, perdu, sous les ornemens : l'oreille la plus exercée a peine à saisir ce Prothée actif à se varier, à se contraster, à se tourmenter en cent façons : toujours même nombre de repriſes, de variations, de doubles ; qu'il soit question de tendresse, de fureur, ou d'une simple chanson, la même marche existe, on n'y peut rien changer. La premiere partie de l'air toujours plus vive, plus ornée ; la seconde travaillée avec des notes recherchées, mais moins de mouvement. La premiere toujours fidélement repriſe avec toutes les répétitions placées au même poste : n'oublions pas les points d'orgue qui font exactement l'arriere-garde, les ritournelles qui précedent toujours le chant, les coups de force qui terminent

l'air, & les arpeggio qui poursuivent le Chanteur après qu'il a fini, & il faut convenir que c'est la routine en personne qui a disposé l'Opera Italien, & les parties qui le composent.

En vain les motifs des airs sont variés, ils sont accablés sous la broderie qui les couvre; elle est partout la même, & je n'apperçois qu'elle.

Je vois la musique Italienne comme une coquette bruyante, minaudiere, babillant joliment, & souvent ne disant rien qui intéresse; elle plaît d'abord, & finit quelquefois par fatiguer; elle s'annonce toujours avec fracas, précédée & suivie de tout son cortege, ensevelie dans sa parure: n'esperez pas la surprendre jamais dans une simplicité naïve, dans un négligé intéressant, dans un repos touchant & tendre; elle ne veut qu'éblouir, quelquefois elle s'amuse à jouer le sentiment; mais elle ne l'éprouve, ni ne l'inspire; toujours extrême, si elle l'atteint, c'est pour aller au-delà: l'a-t'elle saisi, bientôt elle le défigure; l'air du caprice se mêle à sa tendresse, le ton de la folie la suit dans sa douleur, la fureur de briller éclate jusques dans son désespoir.

Représentez-vous ensuite une beauté noble & intéressante, tantôt tendre &

Digitized by Google

naïve, tantôt vive & brillante, touchante, ingénieuſe, négligée ou parée; mais toujours avec bienſéance, dédaignant de ſéduire & d'éblouir, ne voulant qu'attacher, ne prétendant point de ſuccès dont elle ait à rougir, toujours décente même dans la paſſion la plus vive, toujours fidelle au ſentiment juſques dans ſa joie la plus éclatante.

Celle-ci ſans doute aura ſes partiſans; mais la premiere avec tous ſes défauts aura les ſiens auſſi, & peut-être en plus grand nombre; la gaieté, la légéreté, l'éclat, ont des droits univerſels: tous les hommes ont des oreilles, peu de gens ont une ame ſenſible, un goût juſte, un cœur délicat, ſuſceptible d'une impreſſion ſérieuſe, continue, attachante & profonde.

L'Opera Italien ne préſente aucunes traces de la variété qui regne dans le nôtre: point de chœurs, point de fêtes liées au ſujet; vous n'y verrez aucune de nos belles imitations de la nature, qui annoncent le débrouillement du cahos, le lever de l'aurore, des bruits de guerre ou de chaſſe, le ſoulévement des flots, le ſifflement des vents, la tempête & le calme renaiſſant; nos belles chanſonnettes, nos ſymphonies céleſtes, infernales, ſauvages, paſtorales: on n'y trouve point de ces airs

Digitized by Google

de chant, d'un genre ſimple, tempéré & doux, qui s'uniſſant entr'eux & ſe mariant avec le récitatif, ſemblent parler tantôt ſi voluptueuſement, tantôt ſi gaiement, & qui ont chacun leur caractere, &, pour ainſi dire, leur phyſionomie ſi vraie, ſi différente & ſi décidée; rien n'y remplace les tréſors de l'imagination Françoiſe; nos bergeries, nos féeries délicieuſes, nos marches, nos ſacrifices, nos oracles, nos chœurs, *tout tremble devant le Seigneur... Brillant ſoleil... ébranlons la terre... l'amour triomphe...* nos ſcenes ſi bien traitées, nos plaintes ſi touchantes, que l'on écoute avec une attention ſi tendre, une rêverie ſi naïve, un intérêt ſi doux & ſi ſéduiſant.

Qu'oppoſe-t'on à toutes ces richeſſes? Vingt Ariettes enfilées au bout de vingt ſcenes d'ennui, toutes ces Ariettes marchant, s'annonçant, finiſſant, répétant, roulant, reprenant de même. L'Opera François forme un ſpectacle noble, majeſtueux, auſſi régulier que varié & intéreſſant dans toutes ſes parties: l'Opera Italien n'eſt qu'une Ariette; il eſt abſolument *inécoutable* dans la moitié au moins de ſa durée. Les Italiens n'écoutent jamais la ſcene, & c'eſt en cela qu'ils ont raiſon:

Digitized by Google

nous écoutons la nôtre, il me semble que le procès est jugé.

A l'égard des Opera bouffons, il ne leur manque que des Poëmes pour être le triomphe de la musique Italienne ; c'est dans ce genre que ses caprices, ses folies, ses contrastes les plus bizarres peuvent trouver une place convenable ; mais la plûpart des Poëmes ne présentent ni intérêt, ni caracteres, ni intrigue, ni détails ; ce sont des Ariettes sur des grimaces ; la seule nouveauté peut leur donner une vogue momentanée : on se lasse enfin de sacrifier son cœur & son goût à ses oreilles.

Un homme d'esprit qui a pris plaisir à se jouer des idées les plus évidentes, a osé dire que nous n'avions point de musique ; son opinion n'a fait que le bruit qu'elle a dû faire : tant de gens qui ne sentent pas qu'un raisonnement fatigue & qu'une Epigramme décide, tant d'hommes communs qui courent après leur original, ne pouvoient manquer d'exciter une rumeur : si la musique n'est faite que pour être admirée & non pour être sentie, si l'homme n'a que des oreilles, si son ame, si son cœur, sont comptés pour rien, sans doute M. Rousseau a eu raison ; en ce cas l'agilité du gosier est tout ; la grace, l'ex-

Digitized by Google

pression, le sentiment, sont des êtres imaginaires; la danse sur la corde méritera seule le nom de danse; le menuet, la sarabande seront indignes de ce nom.

Si la musique ne renferme que des combinaisons de sons sans expression, sans imitation, je dis qu'elle est indigne d'un être qui sent & qui pense. C'est le sentiment seul qui doit être l'objet & la perfection de l'art. Laquelle des deux musiques l'a mieux connu? j'en appelle. J'ai entendu souvent les Italiens eux-mêmes gémir des excès de l'art, & du mauvais goût qu'ils ont introduit chez eux (1). Je suis bien éloigné de prétendre que la musique Françoise soit sans défauts: souvent plaintive, monotone, peinée, languissante, elle récite trop & ne chante pas assez; elle a besoin d'embellissemens, mais elle a saisi la vraie route.

Les Italiens possedent, sans doute, à un haut degré le génie de la musique; mais l'oreille seule a été l'objet de leurs travaux; ils se sont amusés à la séduire par de petites notes brillantes, rapides & volatiles; ils ont négligé le cœur & le sentiment, & semblent même quelquefois avoir pris à tâche de leur insulter; c'est ce que l'on

(1) Voyez l'Essai sur l'Opera Italien, par M. Algarotti, Mercure de France, 1757.

Digitized by Google

voit dans leurs Opera bouffons, où l'imitation des ſentimens n'eſt ſouvent qu'une moquerie; leur ſcience, leur art même les a égarés: le chant a été ſubordonné à la ſymphonie. Le principal perſonnage de leur Opera n'eſt ni Didon, ni Artaxerce, c'eſt le premier violon. L'Ariette admirable dans une fête, eſt déplacée dans la ſcene; elle chante trop, le récitatif ne chante pas aſſez: trop oppoſés & trop voiſins, tous deux ne font que s'entrenuire; ils ont méconnu le beau caractere des voix que la nature a formées, ils font chanter inſipidement la baſſe-taille, & plus encore la haute-contre: en revanche, ils ſe ſont donné des voix factices en dégradant l'humanité. Titus ne parle, ni ne déclame; l'Empereur de Rome n'eſt qu'un oiſeau qui gazouille: il leur faut tant de décorations par Opera, tant d'entrées par Ballet, tant d'Ariettes par acte & par perſonnage. Goldoni n'oſa donner une Comédie ſans un Arlequin & un Pantalon. Leur danſe eſt toute en entrechats, & leur poéſie en Sonnets.

Digitized by Google

PEINTURE.

LETTRE à M. l'Abbé Pernetti, Chevalier de Saint Jean, à Lyon.

MONSIEUR, un Hiſtorien ne ſçauroit être trop attentif à examiner les ſources d'où il tire ſes mémoires. La vérité eſt la premiere loi, & il lui eſt défendu de céder à aucune conſidération. C'eſt dans ces termes que vous vous exprimez dans la préface de vos recherches, pour ſervir à l'hiſtoire de Lyon, ou les Lyonnois dignes de mémoire.

Un Auteur d'auſſi bonne foi que vous, Monſieur, qui ne ſe laſſe point de demander des lumieres à tous ceux qui lui en pourront fournir, ne peut pas trouver mauvais qu'on éclairciſſe un fait qu'il expoſe d'une façon toute oppoſée à ce qu'il eſt : c'eſt à la page 351 du ſecond volume de votre ouvrage, où il eſt fait mention de l'école gratuite de deſſein d'après nature, que pluſieurs amateurs ont formée à Lyon. Il eſt aiſé de ſentir les motifs qui ont engagé ceux qui vous ont fourni cet article à altérer la vérité.

Digitized by Google

J'étois à Lyon lors de cet établissement ; & me suis instruit avec empressement de tout ce qui s'est pratiqué à ce sujet, tant par l'intérêt que je prends au progrès des arts, que par la sincere amitié qui me lie avec M. Frontier, Peintre d'histoire, Officier adjoint & Professeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, aussi recommandable par les qualités du cœur, que par la supériorité de son talent.

Comme les ouvrages d'un Auteur de votre mérite se répandent rapidement, je me hâte, Monsieur, de vous prier de réformer dans une seconde édition de votre ouvrage, l'article dont il s'agit. Il seroit injuste de laisser en son ordre dans l'idée du public, un artiste qui mérite à tous égards une distinction particuliere.

Voici le fait dans l'exacte vérité, dont je supprimerai toute fois, quelques circonstances qui ne font rien au fonds, & cela pour des raisons que je ne rendrai publiques, que si le cas l'exige.

Au commencement de la présente année 1757, plusieurs amateurs se sont associés pour former en cette Ville, & faire les frais d'une école de dessein d'après nature. L'Académie Royale de Peinture & de Sculpture en ayant été informée, jugeant qu'il étoit essentiel qu'il y eût à la tête un

Digitized by Google

sujet capable d'en remplir l'objet, & étant instruite que M. Frontier un de ses Officiers, y tient depuis quelques années avec succès la premiere école de dessein, l'a nommé seul Professeur de ce nouvel établissement, & lui a envoyé des Lettres-Patentes, avec un extrait de sa délibération.

J'ai eu dans le temps, entre les mains, cet acte qui rend tant de justice à mon ami, & j'en ai tiré une copie que voici mot pour mot.

Extrait des Registres de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, du samedi 19 Janvier 1757.

Le Secrétaire a fait lecture d'une lettre de Monsieur Frontier, Adjoint & Professeur présentement à Lyon, dans laquelle après les complimens ordinaires à la Compagnie, il lui fait part d'un projet d'école académique qu'on se propose d'établir dans cette Ville. C'est le fruit du zele de plusieurs Citoyens qui veulent bien contribuer aux frais nécessaires. Il désireroit s'unir à des intentions si louables, en donnant son temps & ses soins; mais sçachant ce qu'il doit à l'Académie, & connoissant que ses privileges sont, que les écoles académiques établies en province, seront gouver-

Digitized by Google

nées & conduites par les Officiers que l'Académie commettra, il ne s'eſt engagé que conditionnellement, & juſqu'à ce qu'il ſoit informé des intentions de la Compagnie.

En conſéquence l'Académie, après avoir délibéré, en vertu des Lettres-Patentes accordées par le Roi, enrégiſtrées en Parlement le 22 Décembre 1676, nomme & inſtitue M. Frontier pour gouverner & conduire l'école académique de la ville de Lyon, ſous ſa protection, & en outre l'autoriſe (conformément à l'article IV du reglement, auſſi régiſtré en Parlement avec leſdites Lettres-Patentes) à ſe faire ſoulager dans les exercices ordinaires, par les gens capables qu'il pourra rencontrer dans ladite Ville, particuliérement s'il ſe trouve quelqu'un des Membres de l'Académie qui veuille ſe joindre à lui pour concourir à cet établiſſement utile.

Enſuite il a été arrêté, que le Secrétaire écriroit à M. Frontier, pour lui témoigner la ſatisfaction que l'Académie reſſent de ſon attachement pour elle, & de ſon zele pour le maintien de ſes privileges, & lui enverroit un extrait de la préſente délibération, auquel il joindroit une copie des Lettres-Patentes ci-deſſus mentionnées, afin qu'il s'y conforme en toutes choſes.

Digitized by Google

Nous, Secrétaire perpétuel & Hiſtoriographe de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, certifions que le préſent extrait eſt véritable & conforme à l'original; en foi de quoi nous y avons appoſé le ſçeau de la Compagnie.

A Paris au Louvre, ce 29 Janvier 1757. *Cochin.*

J'ai encore un petit grief contre vous, Monſieur; vous ne faites aucune mention des Citoyens ſi dignes d'éloge, dont le zele a formé cet établiſſement. Leurs noms méritent cependant, à tous égards, d'être placés dans un ouvrage qui porte le titre de Lyonnois dignes de mémoire. J'ai l'honneur d'en connoître la plûpart, & je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion de leur rendre publiquement mon hommage.

Je vous invite, Monſieur, à réformer cet article; il eſt eſſentiel pour le ſuccès de votre ouvrage. Si dans un fait récent, & qui s'eſt paſſé ſous vos yeux, la vérité eſt altérée, qui conſtatera l'authenticité des autres?

J'ai l'honneur d'être, &c.

VEROPHILE.

Digitized by Google

Noms des Amateurs qui ont établi à leurs frais l'Ecole académique de la ville de Lyon.

MM. Bertin, ancien Intendant, & Menard, Secretaire de l'Intendance.

MM. Soubry & Magnial, Tréforiers de France.

M. Gras, Secretaire du Roi.

MM. Clapeyron; Parent, l'aîné; Monlong, l'aîné; Geneve, l'aîné; Lacourt, fils, & Flachon, Négocians.

M. de la Croix, Chanoine de S. Juft.

M. Goiffon, Secretaire de la Compagnie.

GRAVURE.

M. Moyreau, Graveur du Roi en ſon Académie Royale de peinture & de ſculpture, vient de mettre au jour une nouvelle eſtampe, c'eſt le n°. 85 de ſa ſuite, gravée d'après le tableau original de Philippe Wowermens, qui a pour titre, *Petite Partie de Chaſſe*, &c. qui eſt au cabinet de Monſieur Croſat, Baron de Thiers. L'Auteur demeure rue des Mathurins à Paris.

Digitized by Google

ARTS UTILES.

GNOMONIQUE.

LETTRE à M. de Boiſſy, ſur un Cadran Solaire.

MONSIEUR, vous avez bien voulu, par le Mercure du mois de Février dernier, rendre publique la deſcription d'un cadran tout-à-fait ſingulier.

Cette deſcription, qui vous fut adreſſée par M. le Prieur de Courte, eſt, à peu de choſe près, de la derniere exactitude; je le ſupplie néanmoins de me pardonner, ſi j'oſe en relever une erreur, & ſuppléer une omiſſion.

L'erreur conſiſte en ce qu'il y eſt dit, que c'eſt un cadran vertical; ce qui n'eſt pas: car bien que les lignes horaires ſoient repréſentées par des traits de lumiere ſur la ſurface verticale d'un mur ombragé, il n'en eſt pas moins vrai qu'elles ont été tracées ſur les trois lames de fer évuidées & percées à jour: or, ces lames étant ſituées en forme d'avant-couvert, elles ſont toutes inclinées plus ou moins à l'horizon, de

Digitized by Google

ſorte qu'à parler correctement, ce ſont trois cadrans inclinés & déclinans, deſtinés à n'en repréſenter qu'un ſeul contre le mur.

M. le Prieur a omis d'obſerver, que le bout du doigt de l'Ange n'indique pas ſeulement l'heure préſente; mais encore la ſaiſon où l'on eſt; puiſqu'au ſolſtice d'hiver, ce bout de doigt peint ſe trouve à l'extrêmité inférieure des lignes horaires. Au temps préſent de l'équinoxe, on le voit vers le milieu de ces lignes, & l'on le verra ſans doute au ſolſtice d'été à l'extrêmité ſupérieure de ces mêmes lignes: ce qui doit être entendu de leur apparence lumineuſe.

Au reſte, on peut dire que cet ouvrage eſt une production peu commune, non pas de l'*horlogerie*; mais de la *gnomonique* autrement *horographie*, & même on aura lieu de penſer que ce cadran eſt unique en ſon eſpece, tant qu'on ne ſera pas informé du contraire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Dom DAPREVIN, *Religieux de l'Abbaye de la Charité.*

De Beſançon, ce 17 *Mars* 1758.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

Le mardi 4 avril, tous les Spectacles ont fait leur ouverture. L'Académie Royale de Musique a donné *Enée & Lavinie*, qui lui a valu une forte recette. Le vendredi a été encore plus brillant ; il n'étoit pas possible qu'il y eût plus de monde. Nous sommes charmés que le public confirme le succès que nous avions annoncé à M. d'Auvergne. Il est d'autant plus flatteur, qu'il ne le doit qu'à lui-même. Aussi les applaudissemens lui appartiennent-ils en entier.

On continue à donner les jeudis, *les Amours des Dieux & la Provençale.*

COMEDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François ont continué les représentations *d'Astarbé*. Le public a revu avec plaisir cette Tragédie ; il y avoit le

Digitized by Google

ſamedi une aſſemblée très-nombreuſe. Nous ajouterons à ce que nous avons déja dit dans le Mercure précédent, que l'Auteur doit la plus grande partie de ſon ſuccès théâtral au jeu ſupérieur de Mlle Clairon. Cette excellente Actrice rend le rôle d'Aſtarbé avec beaucoup de force & de nobleſſe. Il ne falloit rien moins que ſon grand talent, pour répandre de la chaleur dans un drame qui renferme plus de traits de caractere que d'action. Toutes les noirceurs de Cléopâtre, de Médée & de tous les méchans illuſtres de l'Antiquité, ſont miſes ſur le compte d'Aſtarbé, & preſque toujours en narration. Une réflexion qui fait honneur aux ſentimens de M. Collardo, c'eſt qu'il eſt verſificateur plus élégant, que conſpirateur habile.

On a remis ſur le même théâtre le mercredi 5 Avril, *le Glorieux*. Mlle Gauſſin y a joué pour la premiere fois & avec diſtinction, le rôle de Soubrette. Qui pouvoit s'en mieux acquitter ! Cette ſoubrette eſt une fille de qualité, qui, réduite à ſervir, conſerve les nobles ſentimens de ſon origine. Elle reconnoît ſon pere accablé d'infortunes & de miſeres : quelle ſituation touchante ? L'Actrice dont nous parlons, l'a rendue avec tant de pathétique, qu'elle a arraché des larmes aux plus inſenſibles.

Digitized by Google

Cette même piece a été jouée le dimanche 9. Les spectateurs qui étoient en très-grand nombre, ont tous également rendu justice au jeu intéressant de Mlle Gaussin.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont ouvert leur théâtre par *la Vie est un songe*, suivie *des Ruses d'amour*, Comédie Italienne.

Le sieur Marignan a débuté dans les rôles d'Arlequin, le mercredi 5 Avril. Il étoit si intimidé, qu'on n'a pas pu décider de son talent.

Le jeudi 6, les mêmes Comédiens ont donné la premiere représentation de *la Nouvelle école des femmes*, Comédie en trois actes en prose, elle est de M. de Moissy, Auteur du *Provincial à Paris*. Cette piece a eu le premier jour un plein succès, qui a été confirmé le samedi par les plus grands applaudissemens & la plus grande assemblée. L'intrigue en est simple, les caracteres vrais & le sujet dans nos mœurs. Que de titres pour prétendre au succès ! Mélite, d'une figure charmante, amoureuse de son époux, se voit quittée pour la belle *Laure*, qui est fille sans état, qui voit de grands Seigneurs sans

Digitized by Google

fortune, & qui vit dans le faste & l'opulence. Cette préférence paroît choquante à Mélite ; elle forme le projet d'aller consulter *Laure* qui ne la connoît pas, sur les moyens de ramener un perfide. Laure consommée dans l'art de subjuguer les hommes, est flattée de la consultation : elle donne ses sages avis, blâme le ton froid & languissant de Mélite, & cette prétendue décence qui est compagne de l'ennui ; elle lui reproche de s'abandonner trop à sa passion, & de ne pas étudier assez les moyens de plaire. Cette conversation est interrompue par un carrosse qui entre dans la cour. Laure apprend que c'est Sainphar qui arrive : elle propose à Mélite de passer dans son cabinet, pour être à portée d'entendre une conversation qui l'instruira encore mieux que les préceptes. Sainphar entre, Laure le gronde, lui inspire de la jalousie, se radoucit, lui tient des propos obligeans, chante des paroles que Sainphar lui a envoyées, propose à Sainphar de chanter un duo ; enfin elle développe l'art de la coquetterie, & finit par envoyer son amant à l'Opéra. Mélite sort de sa prison, remercie Laure de ce qu'elle vient de voir & d'entendre. Sur quelques traits qui échappent à Mélite, Laure découvre que Sainphar est son époux. Il s'étoit

Digitized by Google

soit annoncé garçon. Cette trahison l'offense, elle promet à Mélite de lui renvoyer Sainphar dès le même soir.

Mélite arrivée chez elle, prend un habit de bal; le Chevalier ami de Sainphar, & qui voudroit inspirer à Mélite la vengeance, lui amene une fête fort à propos. Sainphar paroît; les caprices de Laure le mettent hors de lui-même. Il craint de troubler la fête qu'on donne chez lui, il veut se retirer. Mélite le retient. Dans un ballet figuré, elle unit l'hymen avec l'amour. Le Chevalier paroît. Nouvelle entrée dans laquelle un danseur habillé comme le Chevalier, veut faire violence à l'amour. Ce Dieu l'éconduit, & amene Mélite à Sainphar. Le Chevalier fort confus, & Sainphar renoue de tendres chaînes avec son adorable épouse.

Il nous a paru que le caractere de Laure étoit d'après celui de *Ninon Lenclos*. L'esprit, les talens, les graces & le mépris des préjugés; voilà son portrait. Sans être esclave de la décence, elle se respecte. Ses mœurs ne sont ni licencieuses, ni séveres. Généreuse, compatissante, noble & toujours adorable, elle écoute l'amour, & obtient de la considération. Ce caractere est neuf au théâtre, & il y produit un grand effet.

Ce rôle est joué supérieurement par Mlle. Favart. Les scenes de la toilette & de coquetterie, sont d'une vérité à s'y méprendre. Mlle. Catinon s'acquitte à merveille du rôle de Mélite. Cette aimable Actrice change, pour ainsi dire, de figure à volonté. Dans le premier acte, elle est triste, sérieuse & pleine de langueur. Chez Laure, elle est intéressante & ne respire que la confiance & le sentiment. Au dénouement, elle est vive, légere, folâtre & toujours tendre. Le ballet est très-bien dessiné & plein d'action. Il est de M. des Hayes.

CONCERT SPIRITUEL.

On n'a jamais vu les concerts si brillans & si nombreux, qu'ils l'ont été cette année.

Le Concert du lundi-saint 20 Mars, a commencé par une symphonie de M. Rameau, le neveu, ensuite *Jubilate Deo*, motet à grand chœur de M. Mondonville. M. Piffet a joué un concerto de sa composition. Mlle. *** a chanté un petit motet de M. Mouret. M. Balbastre a joué un nouveau concerto de sa composition. Mlle. Lemiere a chanté un petit motet de M. Mondonville, & le concert a fini par le motet d'orgue du même Auteur.

Digitized by Google

Le mardi-saint 21 Mars, le Concert spirituel a commencé par une symphonie, suivie du *Stabat* del Signor Pergoleze. M. l'Abbé Petit a chanté un motet de M. Lefévre. M. Turlet a joué un concerto de violon. Mlle. Fel a chanté *Miserere mei, Deus, ps.* 57. petit motet à voix seule & à grande symphonie, par M. Lebœuf Organiste de l'Abbaye Royale de Panthemont, & d'autres. Le Concert a fini par le motet françois de M. Mondonville.

Le 22 Mars jour du mercredi-saint, le Concert a commencé comme le jour précédent, par une symphonie & le *Stabat*. Ensuite Mlle. Limene a chanté un petit motet de M. Mouret. M. Taschi Musicien de S. A. S. l'Electeur Palatin, a joué sur la viole-d'amour une sonate de sa composition. M. l'Abbé Petit a chanté un motet de M. Lefevre. M. Balbastre a joué sur l'orgue, l'ouverture de Pigmalion, suivie des Sauvages. Le Concert a fini par *De profundis*, motet à grand chœur de M. Mondonville.

Le jeudi-saint 23 Mars, le concert commenca par une symphonie & le *Stabat*. M. Godard chanta *Conserva me*, petit motet de M. Lefévre. M. Vachon joua un concerto de sa composition. Mlle. Lemiere & M. Godard chanterent le premier concerto

Digitized by Google

de voix de M. Mondonville. Le Concert finit, par *Nisi Dominus*, du même Auteur.

Le vendredi-saint 24 Mars, le Concert a commencé par une symphonie de M. Aubert, ensuite *Misere* motet à grand chœur de M. Delalande. On a exécuté le chœur de l'Opéra de Jephté. M. Balbastre a joué sur l'orgue l'ouverture de Polymnie. Mlle. Fel a chanté le deuxieme concerto de voix de M. Mondonville. Le Concert a fini par *De profundis*, motet à grand chœur du même Auteur.

Une symphonie a commencé le Concert du samedi-saint 25 Mars, ensuite *Exaltabo te*, motet à grand chœur de M. Giraud. Mlle. Gibert a chanté un petit motet de M. Mouret. M. Vachon a joué un concerto de sa composition. Mlle. Fel a chanté un petit motet pour le jour; & le Concert a fini par le motet françois de M. Mondonville.

Le dimanche de Pâques 26 Mars, le Concert a commencé par l'ouverture des pieces de claveſſin de M. Mondonville, ensuite *Cantate Domino*, motet à grand chœur de M. Delalande. On a exécuté le chœur de l'Opéra de Jephté. M. Balbastre a joué sur l'orgue un nouveau concerto de sa composition. Mlle. Lemiere a chanté *Regina cœli*, petit motet de M. Mondonville. Mlle. Fel a chanté un petit motet de Fioco,

Digitized by Google

& le Concert a fini par *Venite, exultemus*, motet à grand chœur de M. Mondonville.

Le Concert du lundi de Pâques a commencé par une symphonie del Signor Geminiani, enſuite le motet *Cœli enarrant* de M. Mondonville. M. Vachon a joué un concerto de ſa compoſition. Mlle. Sixte a chanté *Uſquequò*, petit motet de M. Mouret. M. Balbaſtre a joué ſur l'orgue un nouveau concerto de ſa compoſition. Mlle. Fel a chanté *Exultate, juſti*, ſecond concerto de voix de M. Mondonville; le Concert a fini par le motet françois du même Auteur.

Le Concert du mardi 28 Mars a commencé par une ſymphonie, enſuite *Dens venerunt*, motet à grand chœur de feu M. Fanton. M. de la Croix a chanté *Conſerva me*, petit motet de M. Lefévre. M. Vachon a joué le *Printems de Vivaldy*. Mlle. Fel a chanté un petit motet pour le jour. Le concert a fini par le motet d'orgue de M. Mondonville.

Le vendredi avant la Quaſimodo du 31 mars 1758, le Concert a commencé par une ſymphonie ſuivie d'un motet de M. Daveſne. M. Piffet a joué un concerto de ſa compoſition. M. Deſentis a chanté un petit motet. M. Balbaſtre a joué ſur l'orgue, l'ouverture de l'Opéra Languedocien. Mlle. Fel a chanté un petit motet. Le

Digitized by Google

Concert a fini par *Nisi Dominus*, où Meſſieurs Benoiſt pere & fils ont chanté.

Le Dimanche de la Quaſimodo 2 Avril 1758, le Concert a commencé par une ſymphonie ; enſuite *Confitebor*, motet à grand chœur de M. de Lalande. M. Vachon a joué un Concerto de ſa compoſition ; on a exécuté le chœur de Jephté. M Balbaſtre a joué ſur l'orgue, un Concerto de ſa compoſition. Mlle Fel a chanté un petit motet pour le jour, & le Concert a fini par *Venite, exultemus*, motet à grand chœur de M. Mondonville.

Le 3 Avril 1758, jour de l'Annonciation, le Concert Spirituel a commencé par une ſymphonie, enſuite *Dominus regnavit*, motet à grand chœur de M. Mondonville. M. Vachon a joué un Concerto de ſa compoſition ; M. Godard a chanté *Afferte Domino*, petit motet de M. le Fevre. M. Balbaſtre a joué ſur l'orgue, un Concerto de ſa compoſition. Mlle Fel a chanté un petit motet pour le jour. Le Concert a fini par le motet françois de M. de Mondonville.

Le motet françois dont nous avons inſéré les paroles dans le dernier Mercure, a reçu de nouveaux applaudiſſemens le jour de l'Annonciation. Le Concert étoit ce jour-là très-brillant. L'on a remarqué dans ce morceau qui le terminoit, d'heureux changemens de la part du Muſicien. Le premier chœur, entr'autres, qui avoit paru trop chargé d'accompagnement, parce qu'il ouvre le poëme, & ſert d'expoſition, eſt maintenant plus ſimple, plus diſtinct, en ſorte que l'on entend parfaitement les paroles.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

De Constantinople, *le* 10 *Février.*

Au milieu du calme dont jouit cet Empire sous un Prince pacifique, il y a de temps en temps quelques révolutions dans le ministere. Le Mufti, le Chiaoux-Baschi, & les Reis-Effendi ont été depuis peu déposés tous trois. Ils ont eu pour successeurs : le premier, Salik-Effendi, Cadisteker de Romélie ; le second, Bekir-Effendi ; & le troisieme, le Secrétaire du Grand Vizir.

On est ici fort occupé d'une nouvelle dont la confirmation pourroit donner de l'embarras à la Porte. La grande Caravane qui se rassemble tous les ans au Grand Caire, pour passer de-là à la Mecque, est ordinairement escortée par les Troupes du Gouvernement de Damas, au nombre d'environ trente mille hommes. Le dernier Gouverneur de cette Province ayant été déposé depuis peu, s'est dit-on, mis à la tête d'un grand Corps d'Arabes, avec lequel il est tombé si brusquement sur la Caravane & sur les Troupes qui lui servoient d'escorte, qu'il l'a détruite entiérement, & a fait un butin immense. Près de cinquante mille ames, à ce qu'on prétend, ont péri dans cette rencontre.

Digitized by Google

ALLEMAGNE.

De Konigsgratz en Boheme, le 7 Mars.

Depuis près de quinze jours, on a fait partir un Corps de dix-huit mille hommes, commandé par le sieur Buchow, Général de Cavalerie, pour faire lever le siége de Schweidnitz. La tranchée devant cette place est ouverte du 4 de mars.

Le Major Général de Sickowich ayant été chargé de tenter une entreprise sur Liebau, Place qui étoit occupée par des troupes Prussiennes, elles en ont été délogées sans presque aucune perte de notre part. Les ennemis dans cette affaire ont eu cinquante-cinq hommes de tués, & en ont encore perdu près de deux cents en prisonniers & en déserteurs. Le reste a été obligé de se retirer à Landshutt, où l'on assure que le Roi de Prusse étoit en personne pendant l'attaque de Liebau.

Tout est en mouvement dans ce royaume. Le Corps du Général Marshal doit être arrivé à Gabel & à Reechenberg; le Général Haddick est à Toplitz, & le Colonel Mittowski près de Commotau, avec deux Bataillons de Croates. Ceux-ci ont envoyé à Prague le 23 Février, seize charriots chargés de cuivre & d'argent qu'ils ont enlevés aux Prussiens dans le canton d'Erzgeburg en Saxe.

La prise de Troppau, dont s'est emparé le Général de Ville en forçant la Garnison Prussienne, nous a coûté très-peu de monde. Les Bavarois, qui faisoient Partie des six mille hommes employés à ce coup de main, n'y ont perdu que sept à huit hommes.

Digitized by Google

De Dantzick, *le 15 Mars.*

Marienwerder, la derniere place de la Prusse Ducale, fut occupée par les Russiens le 21 de Février, & les Magistrats de cette Ville prêterent le même jour serment de fidélité à l'Impératrice de Russie.

Tout le district d'Elbing qui appartient au Roi de Prusse, est obligé de fournir à l'armée Russienne par chaque Mairie, une mesure de bled, une mesure & demie d'avoine, & quatre quintaux de foin.

Le Général Fermer a envoyé ordre à Thorn, Culm, Graudens, Newenbourg, Mewe, Marienbourg, & aux Places voisines, d'y préparer des quartiers pour seize Régimens d'Infanterie, six de Cavalerie, & deux mille Cosaques. D'autre part, dix mille hommes de Troupes Russiennes ont été réparties dans les Villes de Rifenbourg, Freystad, Gardenfée, Marienwerder, & dans les Bourgs ou Villages voisins.

L'armée Russienne est actuellement de plus de soixante mille hommes, & elle s'avance par détachemens vers la Vistule.

Nous apprenons de Lithuanie, qu'un Corps considérable de Russiens va passer par ce Grand Duché, & qu'il doit diriger sa marche par la Pologne, vers Francfort sur l'Oder. On ajoute qu'un autre Corps des mêmes Troupes marchera par Mewe, Stargard, Berend, &c. & qu'il fera la même route qu'ont fait les Prussiens en allant en Poméranie.

Il a paru à huit ou dix lieues d'ici un Détachement de Hussards Russiens, qui nous a donné quelque inquiétude, par rapport au bruit que fai-

Digitized by Google

ſoient courir des gens auſſi peu inſtruits que mal intentionnés, que les Troupes Ruſſiennes vouloient mettre ici garniſon. Mais nous ſommes bien raſſurés par une lettre que le Général Fermer a écrite au Réſident de Ruſſie en cette Ville. Cette lettre, datée de Konigſberg & du 17 Février dernier, eſt conçue ainſi.

« Ayant appris que quelques eſprits turbulens » & des Nouvelliſtes ont répandu le bruit que j'avois deſſein, non-ſeulement de paſſer avec les » Troupes Impériales que j'ai l'honneur de commander, par la Ville de Dantzick & le Couvent » d'Olive, mais encore d'occuper ces Places, je » ne puis me diſpenſer de vous aſſurer que cette » nouvelle eſt très-fauſſe & entiérement contraire » aux ordres de notre Souveraine. Sa Majeſté Impériale, au lieu de vouloir incommoder les Villes » & les territoires qui jouiſſent de la protection » du Roi de Pologne & de la République, m'a » très-expreſſément ordonné de les regarder comme des Places qui participent à l'alliance & à l'amitié établies entre les deux Cours, & de les » ménager comme les pays propres de Sa Majeſté. Ainſi les habitans de Dantzick doivent être » à l'abri de toute crainte, à la faveur des intentions bienfaiſantes de Sa Majeſté Impériale à » leur égard, intentions dont le temps & toute » ma conduite juſtifieront la droiture. N'avons-» nous pas la plus belle occaſion de faire des conquêtes d'une autre conſéquence pour les Alliés » de notre Souveraine, ſans penſer à l'occupation » des Etats qui ſont ſes amis ? Que Dantzick ſoit » tranquille ſur ce point : elle n'a rien à craindre. » Mais auſſi nous eſpérons que les Dantzickois » tâcheront réciproquement de témoigner leur » attachement au Roi & à la République de Po-

Digitized by Google

» logne, par leur empreſſement à être utiles aux » armes de Sa Majeſté Impériale ».

Après quelques repréſentations faites au Général Fermer par les Magiſtrats d'Elbing, les Troupes Ruſſiennes ont été reçues dans cette Place, & le Major Général Stoffel y commande. La lettre écrite à ces Magiſtrats par le Général Ruſſien, pour les raſſurer, portoit en ſubſtance : « Que » les ordres de l'Impératrice de Ruſſie étant exprès de faire occuper par ſes Troupes, ſi » la raiſon de guerre l'exigeoit, les Villes d'El» bing & de Thorn, il ne dépendoit pas de lui de » laiſſer ces Villes à leur propre garde ; qu'au ſurplus il leur donnoit par écrit les plus fortes aſſurances, que l'entrée des Troupes Impériales ne » cauſeroit pas dans la Ville le moindre embarras » ni aucun dommage ; qu'il lui en reviendroit au » contraire un avantage très-réel, par l'exacte » diſcipline qui ſeroit obſervée & par la conformation que feroient ces Troupes ; que l'intérêt » commun du Roi & de la République de Pologne » exigeoit qu'on prît ce parti, & qu'enfin, loin » que leur préſence dût leur faire la moindre peine, ils devoient les regarder comme leurs propres Troupes ».

Toutes les Troupes Ruſſiennes marchent ſur trois colonnes. L'une, qui conſiſte en dix Régimens d'Infanterie & en mille Huſſards, eſt commandée par le Prince Gallitzin, Lieutenant-Général. La ſeconde, auſſi compoſée de dix Régimens d'Infanterie & d'un Régiment de Huſſards, eſt aux ordres du Lieutenant-Général Soltikof. La troiſieme, qui eſt commandée par le ſieur de Braun, Général en chef, eſt formée d'un pareil nombre de Régimens d'Infanterie & de cinq Régimens de Cavalerie, vingt Compagnies de Gré-

Digitized by Google

nadiers à cheval & trois Régimens de Huſſards. Les deux premieres ſe raſſemblent aux environs de Marienwerder, où le Général Fermer a établi ſon Quartier Général, & tout ſe diſpoſe à paſſer la Viſtule.

Les Troupes légeres ſont déja des courſes dans la Poméranie. Trois cens Huſſards, commandés par un Major, ſe ſont avancés près de Stolpen & ſe ſont portés à Battow, d'où ils ont amené pour ôtages le Capitaine, le Bourguemeſtre & le Notaire de la Ville. Ce détachement a rapporté qu'il n'y avoit pas de Pruſſiens cantonnés en deçà de Stettin, & qu'à leur arrivée les habitans du pays avoient été dans les plus grandes alarmes; mais que la bonne diſcipline & la conduite des ſoldats les avoient bientôt raſſurés, ſurtout lorſqu'ils avoient vu qu'à l'exception du fourrage, on leur payoit tout argent comptant. Depuis, les Poméraniens paroiſſent diſpoſés à ramaſſer des vivres & des fourrages pour l'armée Ruſſienne, lorſqu'elle s'approchera de leurs frontieres.

On prétend que le Général Fermer a reçu des ordres précis de n'obéir à aucun ordre, & de ne ſuivre aucune inſtruction qui ne ſoient ſignés de la propre main de l'Impératrice de Ruſſie.

De Vienne, *le 22 Mars.*

L'Impératrice-Reine a ordonné la levée d'un nouveau Régiment d'Artillerie de campagne, où la paie ſera plus forte que dans tous les autres Corps. Les ſoldats auront la liberté de ne s'engager que pour ſix ans.

Sa Majeſté a donné au Général de Buchow le Régiment de Cuiraſſiers, vacant par la mort du Général Luches.

Digitized by Google

Les motifs du voyage que le Prince de Brunſwick-Bevern a fait en cette Cour, ne paroiſſent point un myſtere; & voici ce qu'on en publie. Peu de jours après que ce Prince eut été fait priſonnier de guerre, il demanda la permiſſion d'écrire au Roi de Pruſſe, & elle lui fut accordée: il écrivit en conſéquence, & plus d'une fois, mais il n'eut jamais de réponſe. Ce Prince alors fit demander à l'Impératrice-Reine, comme une grace particuliere, de pouvoir ſe racheter lui-même, & de payer ſa rançon. La réponſe de Sa Majeſté fut qu'Elle n'en vouloit recevoir aucune, & qu'Elle lui accordoit néanmoins ſa liberté, mais gratuitement. Pénétré d'une bonté ſi rare, ce Prince eſt venu ſur le champ épancher ſa reconnoiſſance aux pieds de l'Impératrice-Reine; & après avoir reçu dans cette Cour l'accueil le plus diſtingué, il en eſt parti avant-hier.

De Dresde, *le 10 Mars.*

Les ſix mille hommes de recrue que le Roi de Pruſſe exige de cet Electorat, ſe levent avec la même rigueur qu'on employe pour toutes les autres exactions, & cette Ville pour ſa part en doit fournir cent trente-cinq.

Cinq cens hommes des Gardes à pied du Roi de Pologne, détenus depuis plus d'un an à Magdebourg, & maintenant réduits aux deux tiers par la miſere & les mauvais traitemens, viennent d'être répartis dans pluſieurs Régimens Pruſſiens, ſans qu'on ait pu les porter encore à prêter ſerment au Roi de Pruſſe. On apprend de Leipſick, qu'il en a paſſé dernierement quatre-vingts, que l'on conduiſoit ſous bonne eſcorte à Freyberg, pour les incorporer dans le Régiment de Hulſen.

Digitized by Google

Le Maréchal Keith a quitté ce canton, pour s'avancer dans le Voigtland avec une partie du Corps qu'il commande ; & la troupe du partisan Meyer, renforcée de quelques escadrons de Hussards, s'est portée jusqu'à Plauen.

De Leipsick, *le* 13 *Mars.*

Les Décrets du Directoire de Torgau, qui se multiplient tous les jours, achevent d'épuiser cet Electorat ; & voici la lettre adressée le 14 de Février par le Maréchal Keith au Baron de Borck, Ministre Prussien en cette Ville. « Monsieur, j'ai » reçu hier un ordre du Roi, par lequel S. M. me » charge de faire lever sur la Ville de Dresde la » somme de cinq cens mille écus, d'employer » pour cet effet les plus rigoureuses exécutions, » de n'épargner absolument personne, & de charger particuliérement les *Catholiques Romains*, » & ceux qui ont des charges à la Cour. J'ai déja » notifié ces ordres aux Magistrats qui font la » répartition de cette somme sur la Ville. Il est » vrai que je ne me flatte pas de la tirer en entier ; » mais comme je veux employer toutes les ri» gueurs dont les François ont usé à Halberstadt, » je compte en pouvoir tirer une bonne partie. » Cet exemple sera peut-être de quelque utilité » aux Etats assemblés à Léipsick. Car V. E. peut » les assurer, que le reste de la Saxe ne sera pas » plus épargné que la Capitale, & que puisqu'on » nous oblige à suivre de mauvais exemples, ils » doivent en porter la peine. Je ne vois qu'un » moyen qui puisse les garantir d'une ruine tota» le, c'est de faire leurs derniers efforts pour con» tenter le Roi qui ne veut plus être amusé par de» belles paroles. Jusqu'ici la Saxe a été peu traitée

Digitized by Google

» en pays ennemi ; mais je vois que les ménage-
» mens tirent à leur fin, & que le Roi irrité des
» ravages que les ennemis ont faits dans ses Etats,
» pourra bien faire ressentir, par de justes repré-
» sailles, les tristes effets de son indignation. J'ai
» déja déclaré ici que je ne permettrois plus de
» faire aucunes représentations à S. M. que j'avois
» reçu ses ordres, & que je trouverois bien moyen
» de les mettre à exécution, &c. »

Ainsi les exactions inouïes que les Prussiens, depuis leur invasion, n'ont fait que continuer ou multiplier, sont colorées aujourd'hui du nom de représailles, & nous payons pour Halberstadt.

La nouvelle monnoie que l'on frappe actuellement dans le Château de Pleissenberg, est au coin du Roi de Prusse.

De Ratisbonne, *le* 18 *Mars.*

Toutes les lettres du Duché de Mecklenbourg ne parlent que de l'excès des demandes, ou des ordres violens adressés par le Maréchal de Lehwald aux habitans de ce Duché. Indépendamment de plus de cent mille sacs de farine qu'ils ont été contraints de nouveau de faire voiturer à Demmin, & des contributions en argent qui ne pourront jamais être acquittées ; ils sont encore forcés de livrer, 1°. seize cens chevaux pour la Cavalerie, tous noirs ou bay-bruns, taille de cinq pieds, & de cinq à six ans, avec les conducteurs nécessaires pour les amener à Berlin, ou à Francfort sur l'Oder ; 2°. Quinze cens chevaux de trait pour le transport des vivres, & quatre cens hommes pour les conduire ; 3°. Trois mille hommes de recrue, robustes & de taille, dont mille tirés des domaines & terres du Duc, mille fournis par les

Digitized by Google

Etats, & pareil nombre par les Villes. La seule Ville de Roſtock entr'autres, en doit fournir deux cens cinquante.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

M. l'Abbé d'Agoult, Chanoine & nouveau Doyen de l'Egliſe de Paris, fut préſenté au Roi le 17 Mars.

Le 19, Dimanche des Rameaux, le Roi, accompagné de Monſeigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Madame Infante, de Madame, & de Meſdames Victoire, Sophie & Louiſe, aſſiſta à la Bénédiction des Palmes. Cette cérémonie fut faite par M. l'Abbé Gergoy, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Muſique, qui préſenta une palme à Sa Majeſté. Le Roi aſſiſta de même à la Proceſſion & à l'adoration de la Croix. Enſuite Sa Majeſté entendit la grand'Meſſe, qui fut auſſi célébrée par M. l'Abbé Gergoy, & chantée par la Muſique.

La Reine aſſiſta dans ſa tribune à l'Office.

Le Roi ayant donné ſon agrément à M. le Marquis de Geſvres pour ſon mariage avec Damoiſelle Françoiſe-Marie du Gueſclin, Leurs Majeſtés & la Famille Royale, en ſignerent le contrat le 19 Mars. Le Roi a accordé à M. le Marquis de Geſvres la ſurvivance du Gouvernement de l'Iſle de France, de la Capitainerie Royale de Montceaux, & du Brevet de retenue de cinquante mille écus accordé au Duc de Treſmes ſon pere.

Digitized by Google

Leurs Majestés & la Famille Royale signerent aussi le même jour le contrat de mariage de M. Hérault de Séchelles, Colonel du Régiment de Rouergue, avec la Demoiselle de la Lande-Magon.

Le jeudi-saint, M. l'Evêque de Dol ayant fait l'Absoute, & le Roi ayant entendu le Sermon de la Cêne du Pere Boule, Religieux Cordelier, Sa Majesté a lavé les pieds à douze pauvres, & les a servis à table. M. le Prince de Condé, Grand-Maître de la Maison du Roi, étoit à la tête des Maîtres d'Hôtel, & il précédoit le service. Les plats étoient portés par Monseigneur le Dauphin, MM. le Duc d'Orléans, le Prince de Conty, le Comte de la Marche, le Comte d'Eu, le Duc de Penthievre, & par les principaux Officiers de Sa Majesté. Après cette cérémonie, le Roi & la Reine se sont rendus à la Chapelle, où Leurs Majestés ont entendu la grand'Messe, & ont ensuite assisté à la Procession.

Le Roi a accordé à M. le Marquis de Montmort, Major de ses Gardes, l'expectative de Commandeur honoraire de l'Ordre de Saint Louis. Sa Majesté lui a donné, en attendant, la permission d'en porter les honneurs.

Quatre Bataillons des Gardes Françoises sont partis d'ici les 9, 11, 13 & 15 de Mars pour Saint-Omer, où ils doivent être rendus en dix jours, & deux Bataillons des Gardes Suisses se sont mis en marche le 9 & le 11 pour la ville d'Aire, où ils ont dû être rendus dans le même espace de temps.

Le Parlement a enrégistré le 10 de Mars deux nouvelles Déclarations du Roi : la premiere, portant Réglement sur la distribution & le jugement des procès ou instances qui étoient pendans dans

Digitized by Google

les quatrieme & cinquieme Chambres des Enquêtes du Parlement de Paris, lors de la suppression d'icelles : la seconde, concernant le remboursement de soixante Offices de Conseillers Laïcs, de quatre Offices de Conseillers-Clercs, & d'une Commission des Requêtes du Palais, vacans ou supprimés en exécution de l'Edit du mois de Décembre 1756.

La disette excessive des fourrages a déterminé M. le Comte de Clermont à passer le Weser, pour se porter sur Paderbon, & ce Prince s'est mis en marche le 17 de Mars.

Le 23, la Reine entendit le Sermon de la Cêne de M. l'Abbé d'Espiard, Chanoine de la Métropole de Besançon, & Conseiller Clerc au Parlement de la même Ville. M. l'Evêque de Dol fit ensuite l'Absoute, après laquelle Sa Majesté lava les pieds à douze pauvres filles & les servit à table. M. le Marquis de Chalmazel, premier Maître d'Hôtel de la Reine, précédoit le service, dont les plats étoient portés par Madame la Dauphine, Madame Infante, Madame, Madame Sophie, Madame la Princesse de Condé, les Dames du Palais, & plusieurs autres Dames de la Cour.

Leurs Majestés & la Famille Royale se rendirent le même jour sur les dix heures du soir à la Chapelle du Château, & firent leurs prieres devant l'Autel où le Saint Sacrement étoit en dépôt.

Le 24, jour du vendredi-saint, le Roi & la Reine, accompagnés de Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Madame Infante, Madame, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, entendirent le sermon de la passion du Pere Chapelain, Jésuite.

Le 26, Fête de Pâques, le Roi, la Reine & la Famille Royale, entendirent la grande Messe

Digitized by Google

célébrée pontificalement par M. l'Evêque de Dol, & chantée par la musique.

Le 28, le Roi, la Reine & la Famille Royale signerent le contrat de mariage de M. le Marquis de Damas-Dantlezy avec Demoiselle Tillieres, & celui de M. de Lamoignon de Baville, avec la Demoiselle Berryer.

Le même jour, le Roi tint le Sceau pour la vingt-sixieme fois.

Sa Majesté a donné le Régiment de la Couronne, vacant par la démission du Comte de Polastron, au Comte de Montbarey, Colonel dans le Régiment des Grenadiers de France, & la place de Colonel dans le même Régiment, à M. le Marquis de Montesquiou, Capitaine dans le Régiment du Roi, Cavalerie.

Voici le détail qu'on a reçu du siége de Minden:

Le 4 du mois de Mars, l'armée Hanovrienne déboucha des bois de Thaudozen & y campa le lendemain 5. Le Prince Héréditaire de Brunswick & M. Dauberg, Lieutenant-Colonel, chargés du siége, envoyerent sommer M. le Marquis de Morangies, Lieutenant-Général des Armées du Roi, qui commandoit dans Minden, de se rendre, en lui offrant la capitulation qu'il pourroit désirer. M. le Marquis de Morangies refusa toute proposition, & répondit qu'il vouloit se défendre. Le même jour, la place fut investie par toute l'armée. Le 6, le Prince Ferdinand de Brunswick s'empara des gorges en avant de Minden, & établit son Quartier Général à Hill. La nuit du 6 au 7, l'ennemi ouvrit la tranchée devant la place hors de la portée du canon, & dans la nuit du 7 il perfectionna la premiere parallele. Le 8, M. le Marquis de Morangies ordonna une sortie de 50 Volontaires d'Infanterie & de 50 Volontaires de Hay-

Digitized by Google

nault à cheval, pour aller enlever dans les Villages voisins, où l'ennemi avoit des postes de cavalerie, des moutons, des bœufs, des vaches & d'autres provisions; ce qui fut exécuté sans peine, parce que les ennemis se retirerent à l'approche du détachement qu'ils crurent plus nombreux: ainsi le convoi entra dans la place sans aucun inconvénient. Le 9, les assiégeans pousserent deux zigzags en avant dans la premiere parallele. Le 10, ils formerent la seconde parallele & acheverent d'embrasser le front de l'attaque. Le même jour, M. le Marquis de Morangies ordonna une sortie de 100 hommes, pour faire entrer du bois dans la place, dont la garnison passoit toutes les nuits au bivouac, ainsi que pour reconnoître en même temps les travaux des ennemis & les tâter. Le feu fut assez vif de part & d'autre; on leur tua 10 à 12 hommes, & les deux objets furent remplis. Le 11, les ennemis pousserent deux zigzags en avant de la seconde parallele, & ils établirent deux batteries de trois pieces de canon chacune, qui tirerent avec si peu de succès, qu'ils firent cesser. Dans l'après-midi du même jour, ils établirent une autre batterie de trois pieces de canon qui tira sur la place: cette batterie fut bientôt éteinte par le feu supérieur de notre artillerie. Le 12, les ennemis établirent cinq batteries de six pieces de canon de 17 & de 33, & une batterie de six mortiers, qui jettoient des bombes de huit pouces. Toutes ces batteries furent en état de tirer le matin, à la réserve d'une seule qu'ils ne démasquerent point: quelques maisons du rempart furent endommagées; cependant, leur feu n'eut pas un grand succès, parce qu'on leur opposa un feu d'artillerie qui les incommoda beaucoup. Le même jour, on commanda cinq Compagnies de Gre-

Digitized by Google

sadiers & cinquante Volontaires, pour faire une sortie & pour attaquer la tranchée. L'ennemi se trouva partout en force, parce que précisément alors on relevoit la tranchée. Le 13, les ennemis firent la troisieme parallele & rapprocherent leurs batteries à 50 toises de la contrescarpe; ils firent pendant toute la journée un feu terrible, & ils jetterent une si prodigieuse quantité de bombes dans la Ville, qu'ils y mirent feu. Le soir, nos batteries se trouverent en mauvais ordre & la poudre manqua. Dans cette extrêmité, les Commandans des Corps s'assemblerent chez M. le Marquis de Morangies, où il fut conclu de rendre la place. Par la capitulation, qui fut signée le 14, la Garnison a été faite prisonniere de guerre.

M. le Duc de Broglie a évacué Cassel, & il s'est mis en marche le 23 avec toutes les Troupes qui sont sous ses ordres, pour joindre l'armée de M. le Comte de Clermont. Il n'y a aucun Corps ennemi à portée de s'opposer à cette jonction.

Le onziéme tirage de la premiere Loterie Royale, se fit le 16 du mois dernier & les jours suivans. Le principal lot est échu au numero 37639; le second lot au numero 27416, & la prime de 40000 livres au numero 19214.

Le Roi, la Reine, & la Famille Royale signerent le 2 d'Avril, le contrat de mariage de M. le Marquis de Chauvelin, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté, & son Ambassadeur auprès du Roi de Sardaigne, avec la Demoiselle Mazade d'Argeville, & celui de M. le Marquis d'Avarey, avec Angélique-Adélaïde-Sophie de Mailly-de Rubempré.

Le trois Avril, le Duc d'Aumont, Premier Gentilhomme de la Chambre, & la Duchesse de Luynes, Dame d'Honneur de la Reine, tinrent

au nom du Roi & de la Reine sur les fonts de Baptême, à la Paroisse du Château, l'enfant du sieur Chatelain, Contrôleur ordinaire de la Bouche du Roi.

Le cinq, le Baron de Lichtenstein, Ministre Plénipotentiaire du Duc de Saxe-Gotha, eut une audience particuliére du Roi, dans laquelle il présenta à Sa Majesté ses Lettres de rappel. Il fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celles de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Monseigneur le Duc de Bourgogne, de Monseigneur le Duc de Berry, de Monseigneur le Comte de Provence, de Madame Infante, de Madame, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, par le sieur Dufort, Introducteur des Ambassadeurs.

Le même jour, M. l'Evêque d'Orleans prêta serment entre les mains du Roi, pour l'Evêché de Condom; & M. l'Evêque de Digne, pour l'Evêché d'Orleans.

Suivant la disposition faite par le Roi des emplois de la Gendarmerie, la Soulieutenance des Gendarmes de Flandres est donnée à M. le Comte de Saint-Chamans, premier Cornette; la premiere Cornette des Chevaux-Légers de Bourgogne, à M. le Baron de Breteuil, Guidon; le Guidon des Gendarmes d'Orléans, à M. le Comte de Noé, Capitaine dans le Régiment de Cavalerie de Vieuville; la Soulieutenance des Chevaux-Légers d'Orléans, à M. le Comte de Fougieres, Enseigne; l'Enseigne des Gendarmes d'Orléans, à M. le Comte de Choiseul-Savigny, second Cornette; la seconde Cornette des Chevaux-Légers de la Reine, à M. le Marquis de Crenolles, Lieutenant dans le Régiment d'Infanterie du Roi; la Compagnie des Chevaux-Légers de Bourgogne, à M. le Comte

Digitized by Google

d'Herbouville, Soulieutenant; la Soulieutenance des Gendarmes d'Aquitaine, à M. le Comte de Custines de Guermnage, Enseigne; l'Enseigne des Gendarmes de Flandres, à M. le Comte de Roncé second Cornette; la seconde Cornette des Chevaux-Légers d'Orléans, à M. le Baron de Choiseul-Bussiere, Lieutenant dans le Régiment du Roi, Infanterie; le Guidon des Gendarmes Ecossois, à M. le Comte de Saisseval, Guidon des Gendarmes de Berry; le Guidon des Gendarmes de Berry, à M. le Marquis le Veneur, Mousquetaire; le Guidon des Gendarmes Bourguignons, à M. le Marquis de Valençay, Capitaine dans le Régiment du Commissaire Général de la Cavalerie; la Soulieutenance des Gendarmes Bourguignons, à M. le Marquis de Carvoisin d'Achy, Enseigne; l'Enseigne des Gendarmes Dauphins, à M. le Comte de Castellane, second Cornette; l'Enseigne des Gendarmes de Bourgogne, à M. le Marquis de Seran, Guidon; le Guidon des Gendarmes Dauphins, à M. le Comte Dauvet, Aide-Major dans le Régiment des Gardes Françoises; la seconde Cornette des Chevaux-Légers d'Aquitaine, à M. le Marquis de Lambertie, Mousquetaire, & le Guidon des Gendarmes de Flandres, à M. le Marquis d'Houdetot, Lieutenant en second dans le Régiment du Roi, Infanterie.

Sa Majesté vient d'accorder des Croix de Saint Louis & différentes graces aux Officiers qui se sont distingués à l'attaque du pont de Weissenfels, sous les ordres de M. le Marquis de Crillon. Les Grenadiers des deux Compagnies du Régiment de Saint Chamond, qui dans cette action ont marqué beaucoup de valeur, ont aussi reçu du Roi chacun une gratification.

Le Roi a nommé Brigadier d'Infanterie M. de

Digitized by Google

Bussy, qui, depuis sept ans, commande en chef les Troupes Françoises dans le Dekan aux Indes Occidentales.

L'Armée du Comte de Clermont est arrivée à Wezel, sans avoir été inquiétée dans sa marche.

Les Troupes qui étoient dans Cassel & dans le pays de Hesse, sont actuellement à Dusseldorp, Capitale du Duché de Bergues, & dans les environs de cette Ville. Elles s'y sont rendues, sans rencontrer le moindre obstacle de la part des ennemis.

La nuit du 31 Mars au premier Avril, M. le Comte de Clermont fut attaqué d'une violente & douloureuse esquinancie, qui a mis sa vie en danger. Il a été saigné trois fois dans le même jour, & on a employé si à propos les remedes convenables, que la santé de ce Prince est parfaitement rétablie.

Les Gazettes d'Angleterre font monter le nombre des vaisseaux que les François leur ont pris, depuis le 25 Octobre 1757, jusqu'au 10 Janvier dernier, à cent cinquante-deux, non compris plusieurs autres bâtimens, comme chaloupes & bateaux de Pêcheurs, & le nombre des vaisseaux François pris par les Anglois, pendant le même temps, à cent navires. Ainsi, selon eux, nos prises excedent les leurs d'environ soixante vaisseaux.

Le Capitaine Guitton, commandant le Corsaire *le Don de Dieu*, de Calais, a rançonné pour 125 guinées deux bateaux Anglois dont il s'étoit emparé.

Le Corsaire *le Machault*, de Granville, a pris & conduit à Saint-Malo le Navire Anglois *le Salisbury*, de Liverpool, qui alloit à la côte de Guinée avec une cargaison d'eau-de-vie, de fer, de poudre de guerre, de fusils, de pistolets, de toiles

toiles peintes, & autres marchandises propres pour la traite des Negres.

Le même Corsaire s'est rendu maître des Navires Anglois *le Recovry* & *l'Europe*, & il les a rançonnés pour 19 mille livres.

Le Capitaine le Tourneur, commandant *le Mesny*, autre Corsaire du même port, y a conduit un Bateau Anglois chargé de vin de Florence, d'huile d'olive & de raisins.

Le Navire Anglois *le Samuel*, de 300 tonneaux, allant de Saint-Christophe à Londres, avec un chargement composé de 365 boucauts de sucre, & de 40 bottes de vin de Madere, a été pris par le Capitaine le Roi, commandant le Corsaire *le Comte de Lingeron* de Saint-Malo, où il a été conduit.

Le Navire Anglois *le Laurier*, pris par le Corsaire *la Revanche* de Dunkerque, a été conduit dans le port d'Abreuvac en Bretagne. Il est chargé de tabac, de savon & d'autres marchandises.

Les Frégates du Roi, *la Calypso* & *l'Eclair*, se sont emparés du Corsaire Anglois *le Tartare*, de Bristol, armé de 12 canons, 10 pierriers, 71 hommes d'équipage, & elles l'ont conduit dans la rade de l'Isle Daix.

Le Corsaire *la Comtesse de la Serre*, de Dunkerque, y a conduit le Navire Anglois *la Lady-Livastwin*, de 60 tonneaux, chargé de vin, d'eau-de-vie & de graine de lin.

Le Sonaw Anglois *la Providence*, de 120 tonneaux, ayant pour cargaison 8 à 10 barriques d'eau-de-vie, 30 barriques de vieux fer, 7 balles de lin, & 30 petits barrils de salpêtre, a été pris par le Corsaire *le Moissonneur*, de Calais.

Deux autres Corsaires de ce port, appellés, l'un *le Don de Dieu*, l'autre *le Bart*, ont remis à

Digitized by Google

Dunkerque les ôtages qu'ils ont pris, pour assurer le paiement de quatre rançons montant ensemble à 375 guinées.

Le Navire Anglois *les Amis*, de 200 tonneaux, chargé de farine, de biere, & d'autres vivres & marchandises destinées pour Gibraltar, a été pris par le Corsaire *la Revanche*, de Dunkerque, qui l'a fait conduire au Havre.

Le Corsaire *la Bellone*, de Saint-Malo, a pris & conduit à Cherbourg le Navire Anglois *le Butterfly*, de 70 tonneaux, chargé de 130 futailles de vin de Madere.

Il est arrivé à Saint-Malo deux prises faites par le Corsaire *l'Auguste*, de ce port : l'une est le Senaw *l'Anne*, de 120 tonneaux, chargé de riz, d'indigo & de bois d'Acajou ; l'autre est le Sloup *l'Endeavour*, de 50 tonneaux, allant de Bristol à la nouvelle Angleterre, avec un chargement de vivres & d'autres denrées, destinés pour cette Colonie.

Le Capitaine Naguille, commandant le Corsaire *le Labourt*, de Saint-Jean-de-Luz, a pris & conduit à Bayonne le Navire Anglois *la Lisse*, de Liverpool, ayant pour cargaison 296 boucauts de sucre, 12 barriques de taffia, 10 barriques d'indigo, 10 barriques de café, &c. & un autre bâtiment chargé de goudron.

Le Chevalier Barrot, autre Corsaire de Bayonne, a conduit à Saint-Sébastien un Navire Anglois chargé de 450 barrils de riz & de quelques pelleteries.

On écrit du Havre de Grace, que le Corsaire *la Comtesse de Filtz-James*, de 30 canons, a relâché à Granville, après s'être longtemps battu contre un Vaisseau de guerre ennemi de 60 canons, qui n'a pu s'en rendre maître.

Digitized by Google

Le Capitaine Robert, commandant le Corsaire *la Comtesse de la Serre*, de Dunkerque, y a fait conduire un Bâtiment, dont la cargaison composée d'indigo, de sucre, de café & d'autres marchandises, est estimée plus de trois cents mille livres.

Le Navire Anglois *la Prospérité*, de Dublin, a été pris par le Corsaire *la Marquise de Mazelet*, de Boulogne, qui l'a rançonné pour sept mille deux cents livres.

Le Comte de Valence, autre Corsaire du même port, a pris & conduit à Cherbourg un Bâtiment Anglois chargé de laine, de fer, de taffia, & de quelques barriques de sucre.

Il est arrivé à Saint-Malo un Corsaire Anglois appellé *la Défiance*, de Jerzey, armé de 6 canons, 6 pierriers & 74 hommes d'équipages: c'est le Corsaire *la Bellone*, de ce port, qui s'en est rendu maître.

On mande de Bayonne, que les Capitaines Guillaume Lavernis & Pierre-Denis Labat, commandant les Corsaires *l'Aurore* & *le Chevalier Barrau*, de ce port, y ont fait conduire, l'un, le Navire Anglois *le Guillaume*, dont la cargaison consiste en huile de poisson & en merrains; l'autre, un Bâtiment appellé *le Tom*, de Philadelphie, chargé de riz.

Le Capitaine de Laire, commandant le Corsaire *la Marquise de Nazelle*, de Boulogne, s'est emparé des Bateaux Anglois *le Moineau* & *la Bonne-Amie*, & il les a rançonnés, l'un pour 50, l'autre pour 60 livres sterlings.

Les Corsaires *le Comte de Valence* & *le Comte d'Ayen*, de Boulogne, ont fait conduire à Cherbourg un petit Navire Anglois chargé de bled.

Le Navire Anglois *la Providence*, de Bristol,

Digitized by Google

armé de 8 canons, & ayant pour chargement 218 boucauts de sucre blanc, 20 tonneaux de gingembre, & 200 dents d'éléphant, a été pris par le Corsaire *le Machault*, de Granville, & conduit à Morlaix.

Le Capitaine Destouches, commandant *le Marquis de Marigny*, autre Corsaire de Granville, a rançonné pour 17000 livres un Navire Anglois dont il s'étoit emparé.

Le Corsaire *le Moras*, de S. Malo, s'est rendu maître du Navire Anglois *le Boston*, de 300 tonneaux, dont la cargaison consiste en 1400 barils de goudron, 30 barils de brai, & quelques douvelles.

On mande de Bayonne qu'il y est arrivé un Navire Anglois appellé *le Pemberton*, de 450 tonneaux, armé de 18 canons & de 45 hommes d'équipage, dont le Corsaire *le Machault*, de 20 Port, s'est rendu maître.

BÉNÉFICES DONNÉS.

Sa Majesté a donné l'Abbaye du Tréport, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Rouen, à M. l'Abbé Comte de Lagusco, Ministre Plénipotentiaire du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, à Rome; l'Abbaye de Poultiere, même Ordre, Diocèse de Langres, à M. l'Abbé de Saintnom, Conseiller au Parlement; l'Abbaye de Sainte Colombe, même Ordre, Diocèse de Sens (sur la démission de M. l'Evêque de Mende) à M. l'Abbé de Livry, Evêque *in partibus*; l'Abbaye de Saint Crespin-le-Grand, même Ordre, Diocèse de Soissons, à M. l'Abbé d'Héricourt, Conseiller au Parlement; l'Abbaye de Lonlay, même Ordre,

Digitized by Google

Diocese du Mans, à M. l'Abbé de Clery-de Serans, Chanoine de Metz; l'Abbaye de Quimperlé, même Ordre, Diocese de Quimper, à M. l'Abbé Berthelot, Instituteur des Enfans de France; l'Abbaye de Tirronneau, Ordre de Cîteaux, Diocese du Mans (sur la démission de M. l'Evêque de Mende) à M. l'Abbé de Saint-Simon, Vicaire Général de Toulouse; l'Abbaye de la Case-Dieu, Ordre de Prémontré, Diocese d'Auch, à M. l'Abbé de Vienne, Chanoine de Notre-Dame; l'Abbaye de Saint Severin, Ordre de S. Augustin, Diocese de Poitiers, à M. l'Abbé de la Noue; l'Abbaye de Ressons, Ordre de Prémontré, Diocese de Rouen, à M. l'Abbé de Salignac-de Fénélon, Vicaire Général de Toul; l'Abbaye de Longuay, même Ordre, Diocese de Rheims, à M. l'Abbé de Saint-Capraise, Vicaire Général de Troyes; l'Abbaye Réguliere de S. Vincent-aux-Bois, Ordre de Saint Augustin, Diocese de Chartres, à M. l'Abbé André, Vicaire Général du même Diocese; l'Abbaye réguliere de Villers-Cotterets, Ordre de Prémontré, Diocese de Soissons, à Dom Richard, Procureur Général de l'Ordre; l'Abbaye de Saint Bénigne de Dijon, Ordre de S. Benoît (sur la démission de M. Desmarets) à M. Poncet-de la Riviere, ancien Evêque de Troyes; l'Abbaye de Montebourg, même Ordre, Diocese de Coutances (sur la démission de M. Poncet-de la Riviere) à M. l'Abbé Desmarets; l'Abbaye de la Bussiere, Ordre de Cîteaux, Diocese d'Autun, à M. l'Abbé Paris; le Prieuré de Montrelais, Diocese de Nantes, à M. l'Abbé Jaloutz, Vicaire Général de Cambray; & l'Abbaye de Saint Denis de Rheims, Ordre de S. Augustin, à M. l'Abbé Comte de Lodran, Chanoine du Chapitre d'Olmutz.

Digitized by Google

MARIAGES ET MORTS.

MESSIRE Charles de Biotiere de Chaffincour, Marquis de Tilly, Chevalier Seigneur de Montfant, de Ris, de Bau, du Treüil des Gardais, de S. Martin, de S. Bluiſe, la Ronde les Giffiers, &c. épouſa le 9 de Mars, Damoiſelle Marie-Anne de Durfort. La célébration du mariage ſe fit dans la Chapelle de l'Hôtel de Duras, & la Bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. l'abbé de Durfort, Grand Vicaire de Narbonne.

La maiſon de Biotiere de Chaffincour, eſt une des plus anciennes du Bourbonnois, d'extraction militaire, & de cette nobleſſe dont on peut trouver l'origine même dans les temps les plus reculés, on voit par ſes titres qui ſont chez M. de Clairambault, qu'elle a toujours été noble, & toujours inviolablement attaché à ſon Roi & à ſa Patrie.

Quant à la maiſon de Durfort, pour tout dire, il ſuffit de la nommer.

Meſſire Louis-Joachim Paris Potier, Marquis de Geſvres, Vicomte de Pledrau & du Pirruit, a épouſé le 4 Avril Françoiſe Marie du Gueſclin, fille de feu Bertrand Ceſar, Marquis du Gueſclin, Meſtre de Camp, Premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Orleans, & de Dame Marguerite Boſc. La Bénédiction nuptiale leur a été donnée à Saint-Ouen par le Cardinal de Geſvres. Le Marquis de Geſvres eſt fils de Louis-Léon Potier de Geſvres, Duc de Treſmes, Pair de France, Marquis de Gandelu, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Gouverneur & Capitaine du Châ-

Digitized by Google

teau & Capitainerie Royale de Montceaux, & Gouverneur Général de l'Isle de France, & de feue Eleonore-Marie de Montmorency-Luxembourg. Les personnes les plus qualifiées de la Cour & de la Ville ont assisté à cette Noce, & toute l'assemblée qui étoit nombreuse a été traitée, avec autant de goût que de magnificence.

M. le Marquis Descars est mort le 14 Février à sa terre de la Mothe-Descars, près de Toulouse, dans la quatre-vingt-deuxieme année de son âge. Il étoit de la même maison, mais d'une autre branche, que les trois Officiers Généraux du nom de Perreuse-Descars, dont un est Maréchal de Camp, un autre Colonel du Régiment de Normandie, & le troisieme aussi Colonel du Régiment Descars, Cavalerie.

Le 19 Février dernier mourut à Haguenau Dame Magdeleine d'Aine, veuve de Messire Etienne Duvivier, Chevalier de l'ordre royal & militaire de S. Louis, Commandant dudit Haguenau, âgée de quatre-vingt-un an accomplis; elle étoit sœur puînée de Marins Bazile Daine, Ecuyer, Commissaire ordonnateur, & Inspecteur Général de l'habillement des troupes de Sa Majesté, ayeul de Messire Daine, Maître des Requêtes. M. Duvivier étoit décédé aussi à Haguenau en 1756, il avoit été nommé Major de cette Place en 1704, & Commandant en 1715. Il étoit entré au Service dès l'année 1697. Ils ne laissent point d'enfans.

Messire Louis-Anne-Jules Potier, Marquis de Novion, mourut en cette Ville le 27 de Février, âgé de soixante-sept ans.

Le 27 Février, mourut dans son Château de Courtozé en Vendômois, Charlotte d'Alboin, épouse de Charles-Louis du Bouchet, Chevalier

Digitized by Google

de l'ordre royal & militaire de S. Louis, dit le Marquis du Bouchet.

Elle étoit fille unique de Trophyme-Joseph, Marquis d'Alboin, Chevalier de l'ordre militaire de S. Louis, Lieutenant pour le Roi à Belle-Isle, & d'Anne-Louise d'Azemard, sœur du Comte de la Serre, Maréchal de Camp, Grand-Croix de l'ordre militaire de S. Louis, Inspecteur d'Infanterie, & Gouverneur des Invalides.

La branche du Marquis du Bouchet, est un rameau de celle de Malefre, puînée de la maison de Bouchet, depuis Seigneur & Marquis de Sourches. Simon, Chevalier, Seigneur de la Guionniere, Jarsan, la Bouverie, la Fremondiere &c, 3e fils de Jean, Seigneur de Malefre, auteur de cette branche établie en Vendômois, fut Chambellan de Charles VII; surprit en 1419, la ville de Laval sur les Anglois, & fut déclaré exempt de tous droits de franc-fiefs, comme noble & extrait d'ancienne lignée le 18 Juin 1458. Il avoit épousé en 1418, Agnès de la Chapelle. Charles, son fils, Seigneur de Jarsan, &c, partagea avec ses freres, le 14 Octobre 1461, & s'allia à Jeanne de Mondoucet. Il en eut Jean, Seigneur de Jarsan &c, majeur le 18 Mars 1500, lequel eut de Barbe d'Amilly, entr'autres enfans, Bertrand, qui fut Capitaine de 50 hommes d'armes, mort sans hoirs; & Nicolas, qui a continué la postérité, & eut de Philippe de Franqueville, plusieurs enfans dont l'aîné Artus, Seigneur de Jarsan, &c, Chevalier de l'ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire du Duc d'Alençon le 6 Septembre 1757, épousa Françoise de Beaufils: il en eut Lancelot, & Abel, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, Gouverneur de la Ville & Château de Preuilli, le 19 Décembre 1622. Lancelot, Seigneur de Jarsan,

Digitized by Google

&c., Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, Capitaine de 50 hommes d'armes, Gouverneur du Vendômois, & de la Ville & Chateau de Vendôme, s'allia le 4 Février 1625, à Géneviéve de Tours; il en eut Louis, Seigneur de la Grand-Salle, Capitaine au Régiment de Mercœur, marié le 7 Février 1659, à Anne de Beaufils. Charles-Louis, leur fils aîné, Capitaine de Grenadiers au Régiment de Quercy, tué en 1705, à la bataille de Cassano, s'étoit allié le 3 Janvier 1703, à Suzanne d'Argy, dont est issu le Marquis du Boucher, marié le 11 Septembre 1740, à Charlotte d'Albois qui donne lieu à cet article, & dont il a eu deux garçons & deux filles.

Messire Jean-François de Baschi, Marquis du Caila, fils unique du Marquis d'Aubais, mourut au Château d'Aubais, Diocèse de Nîmes, le 28 Février, dans sa quarante-uniéme année.

Messire Prix Hay, Abbé Commandataire de l'Abbaye Royale de Brantome, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Perigueux, est mort à Auxerre le 12 Mars, âgé de quatre-vingt ans.

Il est mort dans la Paroisse de Lerat, Diocèse de Lieux, une fille âgée de cent sept ans, nommée Catherine Reymon, native de Montesquion. Quinze jours avant son décès, elle avoit encore un appétit surprenant, & buvoit surtout beaucoup de vin.

Le sieur Albouy, Curé de Saint André de Valborgne, dans le Diocèse d'Alais, qui gouvernoit cette Paroisse depuis 1680, est aussi décédé depuis peu, au même âge de cent sept ans. Il ne buvoit point de vin, & depuis son enfance il ne vivoit que de légumes.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT A LA PARTIE FUGITIVE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, il eſt naturel de vous prendre pour Juge dans le différend poétique qui s'eſt élevé entre ma ſœur & moi; & vous ne pourriez vous récuſer dans cette cauſe, quoique vous y ſoyez intéreſſé, ſans nous faire le plus ſenſible déplaiſir. Voici le fait. Nous nous diſputons qui de nous a le mieux réuſſi dans les vers ci-joints, que nous avons faits en réponſe à ceux que vous adreſſez à M. le Contrôleur Général dans ce dernier Mercure. Liſez, Monſieur, & prononcez; nous ſerons d'accord. Mais comme chez un galant homme, le cœur prend ſouvent la place de l'eſprit, quand il s'agit des intérêts du beau ſexe, c'eſt pour obvier à cet inconvénient, que j'ai cru devoir vous cacher lequel de ces deux petits morceaux eſt de ma ſœur. Si par hazard, Monſieur, vous trouviez qu'ils méritaſſent, ſoit en les laiſſant ſéparés, ſoit en les fondant enſemble, l'attention du public, je ſerois

fort aise, ainsi que ma sœur, qu'il vît par le moyen du Mercure, ce témoignage de l'admiration que nous avons pour vos talens, & de l'estime parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Le Chevalier DE JUILLY-THOMASSIN, *Garde du Corps du Roi.*

A Arc-en-Barois, le 14 Février 1758.

RÉPONSE

Aux Vers de M. Tanevot, à M. le Contrôleur Général.

POURQUOI donc si mal présumer
Des nouveaux accords de ta lyre?
Comme autrefois, ta verve a droit de nous charmer,
Tu n'éprouvas jamais de plus heureux délire.
A ses transports sans crainte abandonne tes sens.
Ta muse semble n'être encor qu'à son printemps;
Pourrois-tu nous priver de ce qu'elle t'inspire?
Quand exprimant tes vœux, par des sons ravissans,
Tu rends à ton Héros ce légitime hommage;
Chacun, cher Tanevot, t'admire & le partage;
Et l'oreille des Dieux, jalouse de ton encens,
Se plaît, sans doute, à tes accens;
Tu parles leur plus pur langage.

Digitized by Google

AUTRE.

Tu ne formas jamais ni des vœux, ni d'accens,
Plus dignes du grand homme à qui tu rends hommage ;
Jupiter eſt jaloux de ton nouvel encens,
Et Phébus l'eſt de ton langage.

REPLIQUE de M. Tanevot.

Dans cette aimable lutte, à ma gloire entreprise,
L'eſprit ne reconnoît qu'un avantage égal :
L'on peut des mêmes fleurs, ſans crainte de mépriſe,
Couronner à la fois l'un & l'autre Rival :
Que ne puis-je au Parnaſſe en cueillir des plus belles !
J'en ornerois le front du frere & de la ſœur ;
Les Pierides immortelles
Ne m'ont point accordé la charmante douceur
De moiſſonner ces plantes ſi chéries,
Qui par le temps ne ſont jamais flétries.
Non tous deux pour vous reſſembler,
Vous avez le même génie ;
Et les talens, prompts à vous accoupler,
N'ont pas moins que le ſang mis en vous l'harmonie ;
Je gagerois qu'aux champs de Mars,
Prête à braver tous les hazards,

Digitized by Google

La sœur suivant le frere où le danger domine,
Pour ne lui rien céder, seroit une héroïne.

ORDONNANCE de Monseigneur l'Intendant, de la Généralité de Rouen, qui accorde aux Habitans de la Campagne, qui entretiennent des Mouches à miel, une diminution de leur Capitation proportionnée au nombre de Ruches qu'ils auront chaque année. Du 15 Novembre 1757.

ANTOINE-Paul-Joseph Feydeau de Brou, Chevalier, Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaires de son Hôtel, Intendant de Justice, Police & Finances en la Généralité de Rouen. Etant informés que plusieurs habitans de la campagne s'appliquent avec succès à élever & à entretenir des ruches à miel, nous avons cru devoir, en les récompensant de leurs soins, encourager ce genre d'industrie, capable de répandre de l'aisance dans les campagnes; & d'y accroître les progrès de la culture, qui en sont la suite nécessaire. Nous sommes portés d'autant plus volontiers à former & à suivre cette résolution, qu'outre les avantages que la culture peut en retirer, il en résultera également un avantage pour le commerce, qui ne sera plus obligé de tirer de l'étranger une aussi grande quantité de cires que celle qu'il fait venir aujourd'hui en France, où la consommation en devient de jour en jour plus considérable. Nous avons cru ne pouvoir exciter plus sûrement les habitans de la campagne à se livrer à cette branche d'industrie qui s'allie si na-

Digitized by Google

turellement avec la culture des terres, qu'en accordant, à ceux qui s'y appliqueront avec une certaine émulation, des récompenses qui, en même temps qu'elles leur seront utiles, ne tourneront point au préjudice de leurs concitoyens & n'en augmenteront point les charges.

ART. I. Ceux qui auront dix ruches garnies de mouches à miel au mois d'Avril de chaque année, jouiront de cinq livres de diminution sur leur capitation, pendant les six premieres années, à compter du mois d'Avril prochain, & plus longtemps même, s'il est jugé nécessaire; & si leur capitation ne monte point à cette somme, ils seront déchargés du payement entier de celle à laquelle ils étoient imposés.

II. Ceux qui auront vingt-cinq ruches garnies de mouches à miel au mois d'Avril, outre les cinq livres de diminution sur la capitation, jouiront encore du privilege d'être taxés d'office à la taille; & pour nous mettre en état de déterminer la somme à laquelle ils devront être taxés, ils seront tenus à nous représenter les quittances des sommes qu'ils ont payées les trois années précédentes.

III. Ceux qui auront quarante-cinq ruches à miel, jouiront du privilege d'être taxés d'office, & ils auront vingt livres de diminution sur leur capitation.

IV. Voulons que ceux que nous aurons ainsi taxés d'office, ne puissent être augmentés à la taille, capitation, industrie & autres impositions, pour raison dudit commerce, tant qu'ils entretiendront la quantité de ruches portée par l'article second, ou même une plus grande quantité; sinon au marc la livre de l'augmentation de taille que nous aurions été obligés de donner à leur pa-

Digitized by Google

roisse, lors de nos départemens, & aussi seulement par proportion aux nouvelles occupations qu'ils pourroient prendre, & aux acquisitions d'immeubles qu'ils auroient faites.

V. Pour nous mettre en état de faire jouir des avantages accordés par les articles précédens, ceux qui auront été dans le cas de les mériter, nous ordonnons qu'ils seront tenus de nous représenter pendant le cours du mois d'Avril de chaque année, un certificat signé du Syndic & de quatre principaux habitans de la Paroisse, qui contiendra le nombre de ruches à miel que possédera celui ou ceux qui desireront jouir desdits avantages, & ledit certificat sera visé d'un de nos subdélégués, avant que de nous être envoyé.

VI. Défendons, sous telles peines qu'il appartiendra, de faire aucunes fausses déclarations, ni de chercher à surprendre notre religion par des signatures données à la sollicitation & sans connoissance de cause.

VII. La diminution que nous accorderons sur la capitation de ceux qui auront été dans le cas de l'obtenir, ne sera point rejettée sur les autres habitans; mais elle passera en décharge dans les comptes des receveurs des tailles, en vertu des ordonnances que nous rendrons à cet effet. Fait à Rouen, en notre hôtel, le 15 Novembre 1757. *Signé*, Feydeau. *Et plus bas* : Par Monseigneur, Dailly.

AVIS.

Les heureux succès que produit le vinaigre romain pour la conservation de la bouche, prouvent que cette composition est la plus parfaite qui

Digitized by Google

se soit trouvée. Ce vinaigre blanchit les dents, arrête le progrès de la carie, empêche que les autres dents ne se carient, & prévient l'haleine forte. Le vinaigre de Turbie se débite avec une réussite parfaite pour la guérison du mal de dents, comme aussi différentes sortes de vinaigres servant à ôter les boutons, tâches du visage, dartres farineuses, blanchir la peau, & noircir les cheveux & sourcils roux ou blancs. Ces vinaigres se vendent chez le sieur Maille, Vinaigrier-Distillateur de leurs Majestés Impériale, & le seul pour la composition de ces sortes de vinaigres. Il tient magasin de vinaigres au nombre de cent soixante-douze sortes. Il demeure à Paris rue S. André des Arts, la troisieme porte cochere à droite par le bout qui fait face à la rue de la Huchette aux Armes Impériales. Les moindres bouteilles sont de trois livres. Aux personnes de Province qui désireront se procurer ces sortes de vinaigres en écrivant une lettre d'avis au sieur Maille, & remettant l'argent par la poste le tout affranchi, on leur fera tenir exactement le vinaigre, ainsi que la façon de s'en servir. Le sieur Maille, après qu'il aura eu l'honneur de présenter à leurs Majestés Impériales, de nouveaux vinaigres en couleur qui n'ont point encore paru, les annoncera dans le Mercure incessamment.

AUTRE.

Le sieur Mangin, maître Perruquier à Paris, rue Montmartre à côté de la porte cochere de la Tuilerie, que nous avons déjà annoncé dans le Mercure de Janvier dernier, comme ayant le secret d'une eau dont les propriétés sont, de pous-

Digitized by Google

ſerver, nettoyer les dents, & en appaiſer & diſſiper les douleurs, a encore le ſecret d'une farine qui blanchit parfaitement les dents; la maniere de s'en ſervir, eſt de tremper le doigt dans l'eau ſuſdite, & enſuite dans la farine à pluſieurs fois, & de s'en frotter les dents. Le prix de chaque petite boîte de farine, ainſi que de chaque fiolle d'eau, eſt de 24 ſols.

AUTRE.

MONSIEUR Marchand continue à faire des cures admirables avec le ſecret qu'il a trouvé de guérir les loupes & les chancres. Il vient d'opérer la parfaite guériſon du pere Tiburce Denielle, Gardien des Recollets d'Arras, d'une loupe monſtrueuſe qu'il avoit ſur le nez, ſous laquelle étoit un chancre qui pénétroit juſqu'au cartilage. Mrs les Médecins & Chirurgiens jugeoient ſon mal incurable, il eſt aujourd'hui ſi parfaitement guéri, qu'on ne voit pas ſur ſon nez la moindre marque qu'il y ait eu du mal. Monſieur Marchand demeure rue du Chantre près du Louvre, à Paris.

AUTRE.

ON conſtruit & arme actuellement à Saſenelle, près la ville de Caën, deux frégates nommées le Comte & la Comteſſe d'Harcourt. La premiere de 150 pieds de longueur de tête en tête, montant trente pieces de canon de 12 livres de balle en batterie, 4 pieces de 18 dans ſon entrepont, & 14 pieces de 6 ſur ſes gaillards, avec 60 pierriers, bordant 40 rames ou environs. La ſeconde de 145 pieds de longueur, de tête en tête, mon-

Digitized by Google

tant 28 pieces de canon de 12 livres de balle en batterie, 4 pieces de 18 dans son entrepont & 8 pieces de 6 sur ses gaillards, avec 40 pierriers; bordant 36 rames ou environ. Les deux frégates sont armées pour faire la course ensemble contre les ennemis de l'Etat, avec 1000 à 1100 hommes d'équipages & les menues armes à proportion, & dont l'armement pourra monter en total à six cens mille livres ou environ, ceux ou celles qui voudront s'intéresser dans ledit armement, auront la bonté de s'adresser à Paris, chez Mrs Chabert & Banquet, Banquiers, rue Thévenot, dans le cul-de-sac de l'Etoile. A Rouen, chez M. Marie, Ecuyer, Maire de ladite Ville, rue gros Horloge. A Caën, à M. Legaigneur, place S. Pierre, armateur desdites deux frégates, lesquels recevront les souscriptions & recevront les actions qui sont de 1000 livres pour la facilité du public, & pour mieux satisfaire Mrs les intéressés, ils nommeront, s'ils le jugent à propos quelqu'un pour être présent aux ventes des prises, qui pourront être faites par lesdites deux frégates, & les fonds qui en proviendront, seront mis à fur & à mesure de la rentrée à un chacun au prorata de son intérêt, sans attendre la fin de la course entiere. Le tout par le sieur Legaigneur, qui rendra compte des mises & benéfices rélativement aux ordonnances de Sa Majesté.

AUTRE.

MADEMOISELLE Geraudly, niéce & éléve de feu M. Geraudly, seule privilégiée du Roi, débite journellement dans sa maison, rue d'Orléans, quartier S. Honoré, vis-à-vis l'hôtel de la Provi-

Digitized by Google

dence, au second sur le derriere. 1°. Un élixir qui fortifie les dents qui branlent, & qui fait croître les gencives. 2°. Un opiat qui nettoie & blanchit les dents. 3°. Une essence qui appaise & guérit sur le champ les douleurs des dents. Les prix sont marqués sur chaque bouteille, sur chaque pot & sur chaque boîte.

AUTRE.

Le sieur Villermé, qui s'est fait annoncer il y a plusieurs années dans le Mercure pour la guérison des écrouelles, avertit de nouveau le public qu'il continue de traiter ces maladies avec tout le succès possible. Ce n'est, comme il l'a déja marqué, ni par des opérations, ni par des topiques, qu'il parvient à les guérir. Appliqué depuis longtemps à connoître & à suivre ces sortes de maladies, il sçait que ces moyens ne peuvent être qu'infructueux, & qu'une affection générale & habituelle, qui a son principe dans toute la masse du sang, ne se détruit pas comme un mal passager. Il emploie intérieurement des remedes, dont une longue expérience lui a confirmé la propriété & l'efficacité, & il a la satisfaction avec plus ou moins de temps suivant les différens sujets, de rendre à leurs parens des enfans dont la santé & l'embonpoint les étonnent, après les lui avoir donnés dans un état qui leur paroissoit désespéré. L'on souhaiteroit peut-être que le sieur Villermé, pour prouver ce qu'il avance, produisît quelque certificat; mais quel est celui qui voudroit consentir qu'il apprît au public que c'est son enfant qu'il a guéri? Personne ne veut être connu, & il doit par état & par considération, garder le silence là-dessus. Tout ce qu'il

Digitized by Google

se croit permis, c'eſt d'aſſurer qu'il ne cherche pas à en impoſer, & qu'il ne dit ici rien qui ne ſoit exactement vrai. Sa demeure eſt toujours à Lardy, à 2 lieues d'Arpajeon, & à neuf de Paris, route d'Orléans.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le ſecond volume du Mercure du mois d'Avril, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 23 Avril 1758.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

Le Chêne & le Temps, Fable à Madame . . . page 5
Réflexions ſur l'Inconſtance, qui tiendront lieu d'un Conte, 7
L'Aveu ingénu, 15
Lettre à M. de Boiſſy, 20
Lettre en réponſe à M. l'Abbé de . . . Chanoine d'Autun, 22
Vers d'une jeune Ecoliere ſur le retour d'un Abbé de ſes amis, & Envoi à M. de Boiſſy, 39
Lettre à M. de . . . ſur la durée de certaines Paſſions, 40
L'Hyver & le Printemps, par M. Varé, à Granville, 45
Réponſe aux Remarques inſérées dans le Mercure

de Février dernier, touchant les Réflexions de M. de Vauvenargues au sujet de Rousseau, 46
Lettre de M. l'Abbé Aubert à M. de Voltaire, en lui envoyant le Recueil de ses Fables, 52
Réponse de M. de Voltaire à M. l'Abbé Aubert, 54
Rondeau, 55
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du premier Mercure du mois d'Avril, 56
Enigme, 57
Logogryphe, 58
Chanson à Mademoiselle D. R. pour l'engager à passer quelques jours de plus qu'elle ne vouloit à la maison de campagne de M. D... 60

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 61
Lettre à M. de Boissy, 73
Lettre à l'Auteur du Mercure, & Réflexions sur la Dissertation militaire de la Colonne, &c. 84
Précis & fragmens de l'Examen abrégé des différentes Iphigénies en Tauride, en forme de Lettres adressés à M. de V... par M. G... D... 92
Mémoire des Libraires associés à l'Encyclopédie, sur les motifs de la suspension actuelle de cet Ouvrage, 97

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Histoire Naturelle. Second Cours public sur l'histoire naturelle, concernant les minéraux, les végétaux & les animaux, relativement aux Arts & aux Métiers, &c. par M. Bomare-de Valmont, 105
Médecine. Lettre à l'Auteur du Mercure, 107
Chirurgie. Observation sur les Injections, 114
Lettre à l'Auteur du Mercure sur les Accouchemens, 121

Digitized by Google

214
Projet de Souscription pour la Carte générale de France, en 173 feuilles, proposé par M. Cassini de Thury, 130
Assemblée publique de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, 135
Séance publique de l'Académie Royale des Sciences, 137
Séance publique de l'Académie de Besançon, &c. 138

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique, 145
Fragment d'une Lettre écrite de Venise, 146
Peinture. Lettre à M. l'Abbé Pernetti, Chevalier de S. Jean, à Lyon, 157
Gravure, 162
Gnomonique. Lettre à M. de Boissy, sur un Cadran Solaire, 163

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 165
Comédie Françoise, *ibid.*
Comédie Italienne, 167
Concert Spirituel, 170

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 175
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 184
Bénéfices donnés, 196
Mariages & Morts, 198
Supplément à la Partie Fugitive, 202
Réponse aux Vers de M. Tanevot, à M. le Contrôleur Général, 203
Replique de M. Tanevot, 204
Ordonnance de M. l'Intendant, de la Généralité de Rouen, &c. 205
Avis divers, 207

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
MAI. 1758.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.*

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols; mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

Comme, à commencer du premier Juin prochain, on doit délivrer dans le courant d'une année 16 volumes de l'Ouvrage intitulé, *Nouveau Choix des anciens Mercures, & autres Journaux*, aux mêmes conditions, & pour le même prix que le *Mercure de France*, on avertit les personnes qui desirent avoir cet Ouvrage d'envoyer le montant de leur abonnement chez M. *Rollin*, Libraire, quai des Augustins, où sera à l'avenir le Bureau, & de s'adresser au Sr LERIS, demeurant chez ledit Sr Rollin; cependant comme ce *Nouveau Choix* a toujours une liaison intime avec le *Mercure de France*, on peut aussi se le procurer par la voie du Bureau du Mercure, & ces deux Ouvrages seront même portés ensemble à ceux qui les prennent par abonnement.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
MAI. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LES DEUX CHIENS ET LE CHAT,
FABLE.

MORTELS, qui ne prenez que la haine pour guide,
N'apprendrez-vous jamais, race ingrate & perfide,
A quel dessein le Ciel vous a doués d'un cœur ?
Il voulut vous faire un bonheur

Digitized by Google

De chérir, d'aider vos semblables.
Renoncer à cette douceur,
Envers l'humanité, c'est vous rendre coupables;
C'est profaner du Ciel le don le plus flatteur.
Veux-tu qu'à tes desirs les Dieux soient favorables?
Lecteur, imite-les, & sois compatissant.
Le plaisir d'être humain devroit-il coûter tant?
Il nous offre de si doux charmes!
L'insensibilité n'offre que de l'ennui.
Malheureux celui qui d'autrui
N'a jamais partagé les larmes!

Deux Chiens logeoient dans la même maison.
Comme voisins, ils avoient l'un pour l'autre
Une rare amitié, dit-on.
Le naturel du Chien, par fois, vaut bien le nôtre.
De la riche Aglaé l'un étoit le Toutou,
Et l'autre le Barbet de la pauvre Claudine.
Celui-ci logé dans un trou,
Près du grenier, faisoit maigre cuisine.
Celui-là commensal d'un superbe logis,
Ne vivoit que de mets exquis.
Mais, admirez d'un Chien la pitié secourable:
Toutou nourrissoit son voisin;
Toutou n'étoit d'aucun festin,
Qu'il n'offrît à Barbet quelques plats de sa table.
Sur un point seulement il avoit du chagrin:
Aglaé qui craignoit de lui gâter la taille,
Car elle étoit, dit-on, folle des animaux,
Pour régaler Barbet, comptoit trop ses morceaux.

Digitized by Google

Il avoit beau s'en plaindre. Enfin, vaille que vaille,
Barbet partageoit ſon deſtin,
Barbet ne mouroit pas de faim.
Les ſoins du bon Toutou n'étoient vus de perſonne.
Notre Chien, diſoit-on, eſt devenu gourmand;
On ne ſçait ce qu'il fait de tout ce qu'on lui donne.
Les gens le maltraitoient: le monde eſt ſi méchant!
Toutou pâtiſſoit, mais n'importe.
Son frere étoit encor cent fois plus malheureux.
Sur l'eſcalier, près de certaine porte,
Etoit un coin, bien connu de tous deux,
Que recéloit les dons du Toutou généreux;
Là chaque jour Barbet ſe reconforte.
Nos deux Chiens vivant de la ſorte;
Un dévot Chat, compagnon de Toutou,
Le vit porter en ce lieu ſa pitance.
Frere, dit-il, es-tu donc fou?
Quelle loi pour un gueux t'oblige à l'abſtinence?
Laiſſe-le faire diette, & manges tout ton ſaou.
L'honnête homme de Chien, ſans ſe mettre en colere,
Lui dit, ſi vous ſçaviez quelle félicité
L'on goûte à ſoulager autrui dans ſa miſere;
Vous auriez pour Barbet la même charité.
Du peu dont je me prive il ſera grande chere.

Digitized by Google

Ne suis-je pas heureux d'avoir ce superflu,
Pour appaiser la faim d'un frere ?
Je conçois qu'un bon cœur peut aimer la vertu,
Pour le seul plaisir de bien faire.
Alte-là, votre Chien a beaucoup trop d'esprit,
Dira quelque Censeur, il parle comme un livre.
Qu'il parle bien ou mal, retenons ce qu'il dit ;
Ses préceptes sont bons à suivre.

L'Abbé AUBERT.

LES ABSENS ONT TORT,

MAXIME FRANÇOISE.

Conte à Madame P. de M... de L...

Je ne suis surpris que de votre étonnement, Madame ; je vous avois prédit que les portraits & vos réflexions seroient furieusement élagués dans le Conte *du Verre naturel* ou *des Conserves*, qu'on vient de mettre dans le Mercure de Mars. Plus j'applaudissois aux idées que vous me donniez ; plus je les trouvois légeres, délicates, satyriques ; plus j'avois sujet de vous dire que le judicieux Auteur du Mercure supprimeroit tous ces détails. Je ne croyois pas, à la vérité, qu'il portât le scrupule si loin. Mais applaudissez à sa sagesse. Je

Digitized by Google

ſçais que vos portraits n'étoient que d'imagination : mais vous ſaiſiſſez ſi adroitement le ridicule, qu'on trouve aiſément des originaux à qui les appliquer. Un ami, à qui je viens de montrer le Conte tel qu'il eſt, & qui eſt au fait de mille anecdotes, m'a aſſuré que le trait du gros Prélat, celui de l'Abbé & de ſon intrigue du licentié, les détails des Auteurs & des Actrices, des Artiſtes, & d'autres que je ne veux ſeulement pas rappeller, étoient peints d'après nature, & que les hiſtoires & bagatelles que vous imaginiez pouvoir arriver, étoient arrivées en effet (1).

Les combinaiſons ſont immenſes dans cet Univers, en hiſtoire comme en phyſique, Madame ; il eſt des Auteurs qui prétendent même qu'en une infinité de jets de caracteres d'imprimerie, il pourroit s'en rencontrer un qui vous préſenteroit tout d'un coup l'Odiſſée d'Homere ou la Henriade de Voltaire.

C'eſt donc parce que vous aviez trop bien imaginé que le Conte dont vous m'aviez fourni l'idée, donné les matériaux,

(1) Nous ſommes très-obligés à l'Auteur de faire ſi bien notre apologie. C'eſt malgré nous que nous avons coupé des Portraits excellens en eux-mêmes ; mais trop vrais en même temps pour ne pas bleſſer ceux qui y ſont bien caractériſés.

Digitized by Google

& presqu'arrangé les portraits, est réduit à si peu de chose. Laissons-en la suite qui auroit un même sort, & que je n'envierai point. Vous conviendrez encore, Madame, qu'il y avoit des choses qui, trois mois avant, étoient d'une louange délicate & naturelle, & qui, dans le temps où le Conte a été publié, auroient peut-être paru une satyre condamnable. Votre Angloise sera mieux accueillie de M. de Boissy (1), n'en doutez pas. Son attention scrupuleuse à éviter le plus petit trait offensant, est connue de tout le monde. Si l'admiration que vous avez pour lui pouvoit augmenter, ce seroit une raison pour la faire croître. Je vous prie, au reste, de ne point adopter la maxime Françoise qui sert d'épigraphe à ce Conte. Je souhaite

(1) Oui sûrement, nous remercions les aimables Auteurs du présent qu'ils nous ont fait d'un Conte si intéressant. Le caractere de la jeune & tendre Lady est admirable. La derniere moitié du Conte nous a paru si touchante, que nous sçavons gré à l'Auteur d'avoir sauvé si à propos les jours expirans de cette Angloise. Nous n'avons rien lu sans exception qui nous ait tant touché, que l'instant où le pere de Lady présente si à propos notre jeune François pour renouer une si belle vie, & unir ce que l'amour a formé de plus parfait. Nous avons pris la liberté de couper quelque chose à l'Aventure de la Françoise, & surtout le passage latin qui nous a paru déplacé.

Digitized by Google

vous revoir avec les sentimens de la jeune Lady, & ne crains rien de la consomption. Votre gaieté, la lecture, & plus que tout cela, l'air du canigou & de nos montagnes met à couvert d'une maladie aussi effrayante. Si vous en étiez attaquée, deux personnes en mourroient. Vous aimez la singularité, je le sçais; vous seriez la premiere Françoise attaquée de ce mal; il suffiroit pour vous rendre immortelle dans les fastes de notre Nation; vous l'emporteriez sur Arthémise, & tant d'autres. Cette raison est séduisante; mais croyez-moi, ne visez pas à tant de gloire. J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Comte de Philette partit de la cour, pour voyager dans les Cours étrangeres. Son pere avoit été employé dans les négociations. Il destinoit son fils à suivre son exemple, à profiter de ses leçons, & à servir l'état. Il avoit trop bien mérité du Prince & de la Nation, pour ne pas espérer que son nom seroit un titre, & le mérite de son fils, un sujet d'espérance de le voir réussir.

Philette partit en versant des pleurs ameres. Son cœur étoit plein d'une vraie passion pour la jeune veuve d'un de ces riches Milords François, qui tiennent, comme ceux d'Angleterre, leur état d'un

Digitized by Google

bon du Prince. Enfin Mélite à vingt & un an, avoit pleuré deux jours un Fermier Général ; qui lui laissoit la dot d'une Princesse. Philette n'avoit point été touché du bien & de l'espérance des richesses. Les traits intéressans de la veuve avoient commencé sa défaite. Son esprit, & un caractere de sentiment & de tendresse avoient achevé de le rendre éperdument amoureux. S'il avoit poussé plus loin son examen, la légéreté & l'inconstance de Mélite l'eussent rendu à lui-même & à son indifférence.

Le pere de Philette avoit feint d'ignorer sa passion. Il ne vouloit ni la désapprouver, ni y applaudir. Il laissoit au temps à décider du sort de son fils.

Deux ans s'étoient passés dans des voyages, où Philette avoit continué de jurer un éternel amour à Mélite. Le mystere de cette passion, & le goût de l'étude & des livres avoit partagé tout le temps de Philette. Il passoit pour un homme profond, à vingt ans. Il étoit parti avec des regrets & une sincérité d'attachement que notre siecle ignore. L'absence de Mélite ne la diminua point.

Toute son occupation étoit, avant son départ, d'aimer Mélite, & de le lui dire, de faire sa cour & d'étudier. Toute son occupation fut depuis d'étudier, d'aimer

Digitized by Google

Mélite & de lui écrire. Ses lettres étoient passionnées & ses sentimens vrais. Mélite y répondoit avec ce feu, ce naturel & cette naïveté charmante, qui donne la supériorité à son sexe sur le nôtre dans ce genre d'écrire. Elle crut n'y pas réussir. Elle étoit belle; elle avoit de l'esprit. On ne se persuadera pas que le doute de son style ne vînt que de modestie.

Mélite lia connoissance avec un Sçavant, homme d'esprit. Elle lui confia sa passion & son embarras. Il devint en même temps, le confident & le secretaire. Sous ce Maître, elle écrivit de grands mots, de belles phrases, de l'esprit & de beaux sentimens. Elle ne parla plus le langage du cœur. Philette sentit la différence, sans en soupçonner la cause. Il s'en plaignit tendrement. Lisius profita du moment, Mélite lui plaisoit. Il commençoit à plaire. Il persuada à Mélite que les plaintes de son Amant annonçoient le changement de sa tendresse. Elle le crut: elle s'en consola.

Lisius étoit à ses pieds, & lui juroit un amour extrême. Il mêloit à ses sermens des gestes expressifs. Mélite n'étoit occupée qu'à se défendre de ses transports. Le trouble augmenta, l'embarras la rendit moins attentive. Lisius triompha, car Philette étoit loin; & nous l'avons dit dès le

Digitized by Google

commencement, chez les François, *les absens ont tort.*

Le réflexion vint à Mélite : elle se rappella le nom de son Amant. Lisius lui plaisoit ; mais elle ne pouvoit quitter l'espérance de devenir Dame de la Cour, & renoncer pour un Amant en *us* au rang que devoit lui procurer le mariage de Philette.

Elle feignit, & ses lettres devinrent plus animées. Elle les écrivit elle-même. Les heures qu'elle passoit avec Lisius, n'étoient plus occupées à écrire sous sa dictée. Elle parloit à Philette le langage le plus naturel de la passion, & elle lui peignoit tout l'amour dont elle goûtoit les charmes avec Lisius.

Philette avoit vu l'Italie & l'Allemagne. Il étoit en Angleterre, & vouloit finir par là ses voyages, & étudier cette Nation profonde, dont le caractere est sujet à de si étranges alternatives, & où les vertus sont souvent des défauts par l'excès où l'on les porte.

Il avoit été présenté à la Cour par l'Ambassadeur de France. Il étoit lié chez les grands, & son caractere le rendoit cher à tous. Une jeune Lady qui avoit une passion extrême pour le françois qu'elle entendoit très-bien, mais qu'elle parloit

Digitized by Google

comme presque toutes les personnes de sa Nation, c'est-à-dire avec des sifflemens qui choquent nos oreilles, cherchoit avec empressement à se trouver avec Philette. Elle aimoit à l'entendre parler. Elle le prioit de l'instruire, de la reprendre; elle l'engagea même à la voir chez elle, pour donner plus de temps à cet exercice. Philette étoit d'une politesse & d'une attention extrême; il n'en avoit pas besoin pour se prêter aux desirs de la jeune Lady. Il étoit galant: elle étoit belle.

Elle étoit grande; elle avoit une taille charmante, des yeux tendres & languissans, des traits réguliers, une belle main; elle avoit du teint, ce que n'ont pas ordinairement les Angloises. Elle avoit enfin tout l'éclat de leur blancheur, sans la fadeur qui l'accompagne.

Le Comte la voyoit souvent; elle le cherchoit; j'en ai dit le prétexte: peut-être ne pénétroit-elle pas elle-même le vrai motif de cet empressement. Pour qui le cœur, & surtout dans les premieres passions, n'est-il pas une énigme?

Les sentimens de la jeune Angloise n'en auroient pu être une pour Philette, s'il n'avoit été préoccupé de son premier amour. Il étoit des mots qu'elle aimoit à répéter avec lui, qu'elle lui faisoit redire,

Digitized by Google

qu'elle repétoit encore, qu'elle feignoit souvent de mal prononcer, pour les entendre plus souvent sortir de la bouche de Philette. Ses yeux rendoient tout le feu & la passion que ces mots expriment. Elle le regardoit tendrement : elle lui faisoit des questions. Une langue nouvelle développe de nouvelles idées, & la jeune Angloise en éprouvoit plus qu'on ne sçauroit dire.

Elle apprenoit par cœur certains morceaux de Télémaque, livre favori des Anglois par la satyre qu'ils croyent y voir du regne de Louis XIV, par ses principes sur le gouvernement & l'autorité des Rois, le bonheur & la liberté des peuples dont on sçait qu'ils sont idolâtres, sans en connoître peut-être la vraie source. Ce n'étoit point à ces endroits que s'attachoit la jeune Lady. Les tendres conversations d'Eucharis ; les sentimens ; la passion du Prince qui l'adoroit ; l'amour de Calypso ; la peinture de ces grottes voluptueuses ornées si délicieusement, & décrites avec tant d'art & de légéreté, se plaçoient aisément dans sa mémoire, ainsi que quelques scenes de Racine. Elle les récitoit ; elle prioit Philette de les lui faire prononcer, & son cœur lui adressoit tout ce qu'elle trouvoit de passionné dans ces Ouvrages.

Une maladie sérieuse du pere de Philette

lui fit abréger le séjour qu'il devoit faire à Londres, & interrompit les plaisirs de la jeune Angloise. Il partit, & la laissa dans la douleur d'une Amante éperdue & désespérée de n'avoir seulement pu découvrir son secret, ni pénétrer celui de son Amant : elle ne sentit toute la violence de sa passion, qu'après le départ de celui qui l'avoit fait naître. Elle s'abandonna aux larmes, aux regrets, sans avoir la triste consolation d'oser la découvrir au Mylord son pere. Son chagrin ne fit que croître, & la jetta dans une langueur qui sembloit devoir la conduire au tombeau.

L'état de Philette n'étoit pas plus tranquille. Aux vives inquiétudes que lui avoit causé la maladie d'un pere qu'il aimoit tendrement, succéda bientôt la crainte de n'être plus aimé de Mélite, ou, au moins, de la trouver peu digne de sa constance & de son amour. Il fut instruit par le bruit public, des assiduités de Lisius auprès de sa maîtresse. S'il étoit sensible, il n'étoit pas moins délicat. Les empressemens trop marqués de Mélite lui déplurent ; même un air de hardiesse & de liberté avoit succédé à cette pudeur, & cette sage retenue qui sera toujours, quoi qu'on dise, le charme le plus séduisant du sexe.

Elle lui témoignoit des transports, &

Digitized by Google

il se souvenoit qu'avant son départ, il n'étoit occupé qu'à se faire pardonner les siens. Ce n'étoit plus en rougissant qu'elle le prévenoit, on lui répondoit, comme autrefois, par un geste léger, un coup d'œil, un mot, un souris qui faisoit son bonheur, & qui auroit semblé indifférent à tout autre qu'un amant aimé. Elle le recherchoit avec affectation; elle couroit où elle sçavoit qu'il devoit être; elle entendoit dire avec plaisir & ne dissimuloit point qu'il l'aimoit, & qu'il en étoit aimé.

Dans les momens de chagrin de Philette, la jeune Lady & ses charmes revenoient à son esprit. Il se rappelloit volontiers sa modestie & sa retenue; mais malgré les torts de Mélite, il ne pouvoit se défendre de l'aimer encore. Il la voyoit souvent, & ne s'appercevoit pas du soin qu'elle avoit de s'instruire quand il la reverroit, de l'heure, du moment où elle devoit l'attendre. Elle le prioit surtout de l'avertir, s'il devoit par un changement de circonstances, la revoir plutôt qu'il ne lui promettoit. Il en soupçonnoit encore moins le motif; tout cela étoit couvert du voile de l'impatience & de l'amour.

Le hazard ne le servit que trop bien pour l'en instruire. L'inquiétude que lui causoit l'état cruel de son ame, le fit ren-

Digitized by Google

dre à la toilette de Mélite beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit promis. Il entre : assez libre pour ne point se faire annoncer, il pénetre dans les appartemens. Il apperçoit au fond de son cabinet de toilette Mélite, & auprès d'elle Lisius, trop occupés du plaisir de se parler pour rien voir & rien entendre. Indigné de son infidélité, peu maître de lui-même ; le bruit qu'il fait pour fuir, fait tourner la tête à Mélite. Elle voit Philette. Elle croit n'être pas vue. Lisius se cache. Elle court après son amant, qui, outré de sa perfidie, ne lui répond que par un geste de mépris. Elle fait de vains efforts. Il sort, & les dernieres paroles qu'il entend de cette femme hors d'elle-même, furent que *les absens ont tort.*

Son indignation auroit augmentée à ces mots, si elle avoit pu croître. Il sortit en détestant les femmes, & leur perfidie. Il étoit trop juste, pour que ce sentiment durât toujours. La réflexion vint. Il se contenta de penser, que le très-grand nombre étoit infidele, & peut-être ne fit-il grace à quelques-unes d'elles, qu'en considération de la jeune Ladi, dont les charmes, la douceur & la modestie lui revinrent à l'esprit. Il se sentoit entraîné malgré lui ; il se reprochoit de n'avoir pas rempli tous les devoirs de la bienséance la plus exacte

Digitized by Google

en s'en éloignant, puisqu'il n'avoit pris congé d'elle, que dans une maison étrangere, & ne s'étoit présenté à l'hôtel du Milord, que dans un instant où elle ne se trouva pas visible.

Il aborda le Comte son pere, accablé de tout son chagrin : il lui fit part de son étrange aventure. Il trouva en lui, moins un pere qu'un ami tendre : heureux les peres qui sçavent prendre ce ton avec leurs enfans ! Combien leur épargnent-ils de folies ! Plus heureux les enfans, qui, à un certain âge, éprouvent que la vie & l'éducation est le moindre bienfait qu'ils doivent à leurs peres ; qui trouvent auprès d'eux toutes les douceurs de l'amitié, & en reçoivent avec le ton qui ne peut que les faire goûter les conseils de sagesse & d'expérience qu'ils n'ont pu acquérir encore. Tel étoit le pere de Philette. Tel fut le bonheur de son fils. Il lui parla de la jeune Angloise. Le pere vit qu'il étoit amoureux, & qu'il ne croyoit pas l'être. Il ne s'opposa point au desir qu'il lui témoigna de repasser en Angleterre. Le prétexte étoit de dissiper son chagrin : l'amour en étoit la raison. Philette partit.

Son premier soin en arrivant à Londres, fut de voir Milord Duc de ***. Il le trouva dans la tristesse & les alarmes. Sa fille

Digitized by Google

étoit attaquée de cette fâcheuse maladie qui conduit à une mort certaine, qui enléve tant d'Anglois, & dont les femmes sont rarement atteintes; mais chez qui elle est plus effrayante & plus cruelle: enfin la jeune Ladi mouroit de la maladie qu'on appelle consomption.

L'état où cette nouvelle mit Philette, seroit difficile à peindre. Il s'attendrit avec le pere de cette fille infortunée. Il versa des larmes avec lui, & Milord ne les prit que pour une marque de sensibilité du jeune François pour ses peines. Il se garda bien de lui proposer de voir sa fille. Elle étoit dans cet état, où le silence seul, la solitude la plus profonde, l'éloignement de tout objet, en ne combattant pas la noirceur qui s'est emparée de ces ames angloises, les font subsister encore quelque temps pour jouir avec amertume de leur sombre douleur, & se pénétrer de la tristesse de leur être.

Philette sortit désespéré; c'est alors qu'il sentit qu'il aimoit. Il courut le lendemain à l'hôtel du Milord renouveller la scene attendrissante de la veille: il osa proposer de voir sa fille, il ne l'obtint pas. Le pere craignoit de hâter le moment qui alloit la lui ravir.

Philette à peine sorti, chercha, mit

tout en œuvre, & gagna enfin celle des femmes qui approchoit le plus près de la jeune Ladi, & qui la servoit sans prononcer une parole. Il la fit consentir à lui dire que le jeune François qu'elle daignoit autrefois prier de lui parler sa langue, brûloit de la voir. Cette femme prit un instant qu'elle crut favorable; mais à peine ouvrit-elle la bouche, que, sans l'entendre, sa maîtresse lui imposa du geste & d'un coup d'œil un silence rigoureux. Elle porta cette triste nouvelle à Philette. Ses instances redoublerent. Elle ne promit rien. Elle lui annonça même qu'à la premiere parole qu'elle oseroit proférer encore, elle seroit pour toujours bannie de la présence de sa maîtresse. Elle n'en étoit que trop sûre. Depuis trois mois, personne n'avoit osé ouvrir la bouche devant elle, & elle-même ne s'étoit exprimée que par un geste & des soupirs. Philette insista avec toute la vivacité de la passion qui l'animoit. Julie tint bon contre ses paroles, mais ne pût résister à ses libéralités. Ainsi vaincue, elle essaya encore, elle dit un mot. Ce qu'elle avoit prévu arriva, elle eut défense de paroître dans cet appartement.

Philette ne se connut plus à ce récit, il donna tout ce qu'il avoit, il promit tout ce qu'il pouvoit avoir. Il obtint de cette

Digitized by Google

femme qu'elle lui montreroit le chemin de l'appartement de sa maîtresse. Rien ne résiste à l'or. Elle le cacha chez Milord Duc, Le moment qu'elle crut favorable arriva. Elle le guide. Il traverse plusieurs pieces obscures. Il entre dans un appartement dont toutes les glaces & les tableaux étoient couverts, il n'étoit éclairé que de deux tristes bougies éloignées d'un lit violet où la jeune Ladi mourante étoit ensevelie dans sa douleur profonde. Il balance, il hésite, il ose approcher d'un pas tremblant, il reste immobile, il s'enhardit un peu, il la nomme d'une voix entrecoupée. Elle jette un cri aigu, elle demeure sans connoissance. Les femmes accourent. Philette étoit dans le même état, un fauteuil l'avoit reçu dans sa chûte & son évanouissement. On le transporte dans un appartement voisin. Milord accourt, averti par le bruit qu'il vient d'entendre. Il est depuis longtemps auprès de sa fille dont l'évanouissement dure encore. Enfin pour la premiere fois qu'elle a parlé depuis plusieurs mois, elle s'écrie qu'un spectre la poursuit, & que cette ombre lui annonce que l'objet qu'elle adore est mort avant elle. Milord son pere s'étonne. Il commence à soupçonner le sujet de la douleur qui la mene au tombeau. Elle étoit trop foible pour lui

Digitized by Google

parler, il remet au lendemain. Il se retire. Le lendemain hélas! eût été trop tard. Elle mouroit. Julie celle de ses femmes que Philette avoit gagnée, ose le nommer: elle lui dit que ce n'est point un ombre: que Philette lui-même venoit se jetter à ses pieds: que c'est lui: que c'est Philette: qu'il l'aime, qu'il l'adore. Ses forces la quittent encore. Elle tombe dans un évanouissement plus cruel que le premier. On avertit Milord. Il étoit auprès de cet amant qui commençoit à ouvrir les yeux à la lumiere. Il court à sa fille: il attend qu'elle revienne à la vie. Le premier signe qu'elle en donne, est d'appeller Philette: elle voit son pere baigné de pleurs, il l'embrasse, il la mouille de ses larmes; elle lui découvre son secret par des paroles entrecoupées. Il la console, il lui apprend que Philette n'est pas loin; qu'elle le verra, que ce n'est pas assez dire qu'il l'aime, puisqu'il l'adore. Milord ajoute qu'il consent à leur amour. On conçoit dans cet état de foiblesse quels ménagemens il fallut prendre pour les faire voir l'un à l'autre. On attendit qu'ils fussent remis de la violence de ces premiers instans. Ils se virent; ils s'aimerent; ils se le dirent. L'himen du consentement des deux peres couronna leur amour. Ils furent & vécurent toujours heureux.

Digitized by Google

feux. La jeune Ladi reprit ſes forces & avec elles tous ſes charmes : il ne lui reſta qu'un air de langueur qui la rendoit plus touchante.

Par le Montagnard des Pyrénées.

VERS

A Madame la Marquiſe de Bouflers ; par M. l'Abbé P...

De Bouflers ſur les cœurs ſi l'empire eſt ſi grand,
Diſoit un jour la Déeſſe de Gnide ;
C'eſt de moi ſeule qu'il dépend :
Qu'on la regarde, & qu'on décide.
C'eſt, repliqua Minerve, un effet de mes ſoins :
Qu'on l'écoute, & puis qu'on prononce.
Du débat les Graces témoins,
Aux deux Divinités firent cette réponſe.
Croyez-nous, terminez des diſcours ſuperflus ;
Bouflers vous doit beaucoup, mais nous doit encor plus :
Tout ce qu'en ſa faveur votre amour ne put faire ;
A vos bienfaits nous l'avons ajouté :
Vous donnez, il eſt vrai, l'eſprit & la beauté ;
Mais c'eſt par nous que vos dons ſçavent plaire.

Digitized by Google

parler, il remet au lendemain. Il se retire. Le lendemain hélas! eût été trop tard. Elle mouroit. Julie celle de ses femmes que Philette avoit gagnée, ose le nommer: elle lui dit que ce n'est point un ombre: que Philette lui-même venoit se jetter à ses pieds: que c'est lui: que c'est Philette: qu'il l'aime, qu'il l'adore. Ses forces la quittent encore. Elle tombe dans un évanouissement plus cruel que le premier. On avertit Milord. Il étoit auprès de cet amant qui commençoit à ouvrir les yeux à la lumiere. Il court à sa fille: il attend qu'elle revienne à la vie. Le premier signe qu'elle en donne, est d'appeller Philette: elle voit son pere baigné de pleurs, il l'embrasse, il la mouille de ses larmes; elle lui découvre son secret par des paroles entrecoupées. Il la console, il lui apprend que Philette n'est pas loin; qu'elle le verra, que ce n'est pas assez dire qu'il l'aime, puisqu'il l'adore. Milord ajoute qu'il consent à leur amour. On conçoit dans cet état de foiblesse quels ménagemens il fallut prendre pour les faire voir l'un à l'autre. On attendit qu'ils fussent remis de la violence de ces premiers instans. Ils se virent; ils s'aimerent; ils se le dirent. L'himen du consentement des deux peres couronna leur amour. Ils furent & vécurent toujours heureux.

Digitized by Google

feux. La jeune Ladi reprit ſes forces & avec elles tous ſes charmes : il ne lui reſta qu'un air de langueur qui la rendoit plus touchante.

Par le Montagnard des Pyrénées.

VERS

A Madame la Marquiſe de Bouflers, par M. l'Abbé P...

De Bouflers ſur les cœurs ſi l'empire eſt ſi grand,
Diſoit un jour la Déeſſe de Gnide ;
C'eſt de moi ſeule qu'il dépend :
Qu'on la regarde, & qu'on décide.
C'eſt, repliqua Minerve, un effet de mes ſoins :
Qu'on l'écoute, & puis qu'on prononce.
Du débat les Graces témoins,
Aux deux Divinités firent cette réponſe.
Croyez-nous, terminez des diſcours ſuperflus :
Bouflers vous doit beaucoup, mais nous doit encor plus :
Tout ce qu'en ſa faveur votre amour ne put faire ;
A vos bienfaits nous l'avons ajouté :
Vous donnez, il eſt vrai, l'eſprit & la beauté ;
Mais c'eſt par nous que vos dons ſçavent plaire.

Digitized by Google

LETTRE
A M. DE BOISSY.

Je dois vous remercier, Monsieur, de la façon obligeante dont vous parlez du Marquis de Cressy. Vous me paroissez un peu prévenu en sa faveur, & vos louanges sont si flatteuses, que le Public les trouvera peut être un peu fortes pour une bagatelle dont tout le mérite est d'être écrit avec quelque soin.

Mais êtes-vous bien sûr, Monsieur, que les inclinations douces & la vertu de Madame de Cressy puissent servir d'objections contre le parti qu'elle prend? & pensez-vous qu'une femme vive, impétueuse, rendît cette mort plus vraisemblable?

Réfléchissez sur ces deux caracteres, vous trouverez assurément qu'une personne douce & tendre, est portée par son naturel à recevoir les plus fortes impressions, à les conserver, à s'en occuper, à se livrer à cette profonde douleur qui rejette toute consolation, conduit à se dégoûter des autres, à s'ennuyer de soi-même, à ne rien espérer du temps; enfin à regarder la vie comme un poids difficile à supporter, &

Digitized by Google

que chaque instant rend plus pesant. Une femme emportée répand au dehors une partie des peines qu'elle ressent : cette partie qui s'exale, diminue la violence de sa passion ; elle perd son Amant, rien n'égale son chagrin ; elle accable de reproches cet Amant infidele, fait mille projets de vengeance qui l'empêchent de précipiter sa mort ; elle pleure, crie, gémit, & peut-être au bout de six mois fera le même éclat pour un autre.

Dans un premier mouvement on se venge, on tue celui qui l'excite ; mais il est très-rare que ce soit un premier mouvement qui porte à se tuer soi-même. C'est une suite de tristes idées ; c'est la noirceur d'une imagination toujours frappée du même objet, ce sont de longues réflexions qui conduisent lentement & par degrés à se lasser d'un état qu'on imagine qui ne peut changer : la raison s'éteint, & l'égarement & la foiblesse nous font préférer l'anéantissement à la douleur.

Madame de Cressy est réduite à vivre avec un homme qu'elle aime encore, mais qu'elle n'aimera bientôt plus, qui a perdu son estime, qui ne peut jamais la regagner ; elle a été trompée, elle en est sûre : tout ce qu'il lui diroit ne la persuaderoit plus. Ah, Monsieur, quelle situation !

Digitized by Google

Un homme vit tous les jours avec une femme qu'il mépriſe; quoiqu'elle ne touche plus ſon cœur, elle l'amuſe, prend de l'empire ſur ſes ſens, excite ſes deſirs, les ſatisfait; c'eſt tout ce qu'il en attend, c'eſt tout ce qu'il en exige : mais une femme qui penſe bien, Monſieur, veut eſtimer ce qu'elle aime. C'eſt au mérite que notre ame s'attache; & lorſque l'objet de notre amour ceſſe de nous paroître digne de notre amitié, de notre tendreſſe, je dirai plus, de notre admiration, que lui reſte-t'il pour nous rendre heureuſes?

Après tout, Monſieur, je ne prétends pas gêner votre extrait. J'aurai un vrai plaiſir à le voir. Si je n'ai pas les talens qui diſtinguent les Auteurs brillans du ſiecle, j'ai l'avantage d'être ſans prévention ſur mon eſprit, & j'ai bien peur que vous n'ayez plus de peine à juſtifier votre éloge que votre critique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

EPITRE

A M. D. H. G. D. T. R.

Mortel charmant, en qui les cieux
Font briller leur plus bel Ouvrage,
Vous, qui penſez toujours en ſage,
Vous, qui parlez comme les Dieux,
D'H... ſi je ſuis heureux,
C'eſt à vous que j'en dois l'hommage.
Déja compagne des Amours,
La ſanté riante & fleurie
Répand ſur l'été de ma vie
L'éclat du printemps de mes jours.
Déja dans la plus noble ivreſſe,
Ma muſe renaît & s'empreſſe
Au milieu des jeux & des ris,
A joindre aux lauriers du Permeſſe,
Et les fruits murs de la ſageſſe,
Et les doux myrthes de Cypris.
Ainſi de la philoſophie,
Les temples pour moi ſont ouverts;
Ainſi le Dieu de l'harmonie
M'invite à de nouveaux concerts:
Puiſſante Reine d'Italie,
Si parmi tant de biens divers
Ma voix plaît encore à Sylvie,
Me voilà Roi de l'Univers.

Digitized by Google

Dans ma paiſible ſolitude
Que manque-t'il à mes deſirs ?
La vérité fait mon étude,
La liberté tous mes plaiſirs.
Loin du tumulte de la Ville,
Des propos & du goût futile,
Qui partagent le ton du jour,
A la raiſon j'offre un aſyle,
Où le travail toujours utile,
Où le repos toujours facile,
Rempliſſent mes vœux tour à tour.
Là, je vous vois renaître encore,
Momens autrefois ſi chéris,
Où ſi ſouvent avant l'aurore,
Fixé ſur les divins écrits
Que le Dieu des Arts fit éclore,
Mon cœur dans les plus doux tranſports
Qu'inſpire la reconnoiſſance,
Evoquoit les illuſtres morts,
Ou, ſans de magiques efforts,
Dans un reſpectueux ſilence,
Perçoit l'affreuſe obſcurité
De ces rives où la lumiere
N'étala jamais ſa clarté,
Et bientôt d'une aîle légere,
Voloit avec vivacité
Vers ces demeures fortunées,
Où les Héros, les demi-Dieux,
Satisfaits de leurs deſtinées,

Digitized by Google

Ignorent le poids des années ;
Et les soupirs des malheureux.
Où suis-je... disois-je en moi-même ;
Quand parvenu dans ces beaux lieux,
Je goûtois le plaisir suprême
De voir les favoris des Cieux !...
Séjour charmant, que je vous aime !
Que vos bois sont délicieux !...
O temps flatteur, temps précieux,
Dont le charme se renouvelle !
Qu'avec transport je me rappelle
Tes fleurs, ton usage & tes jeux !
Qu'un autre aux rives du Pactole
Cherche donc à porter ses pas !
Sans tes attraits, faste frivole,
La vie est-elle sans appas ?
En vain de l'un à l'autre pole,
Epris de ton éclat trompeur,
Les mortels sur la foi d'Eole
Vont braver Neptune en fureur !
Qui sçait du foyer de ses peres
Ecarter les vaines chimeres
Qui naissent d'une folle ardeur,
Y joüit des deux hémispheres,
Et connoît seul le vrai bonheur.

Digitized by Google

PARALLELE de l'Orgueil & de l'Élévation des Sentimens.

L'ORGUEIL a perdu les Anges & les hommes. Il faut donc le regarder comme la ſource de tout mal.

L'élévation conduit au bonheur & à l'immortalité.

Par orgueil on rougit d'être né d'une baſſe extraction. La moindre faveur de la fortune fait bientôt méconnoître ceux de qui on tient le jour, abandonner ſes parens, haïr ſes égaux & même ſes bienfaiteurs.

Par élévation on ſe ſoumet aux ordres de la Providence ſur le choix qu'elle a fait de notre origine. Elle nous préſente les hommes égaux devant elle; & ſi on ſe ſoumet aux diſtinctions des rangs, ce n'eſt que comme aux Ordonnances d'un Royaume étranger, où l'on ſeroit obligé de vivre, & jamais une ame élevée n'a méconnu ſa ſource.

Par orgueil on néglige de s'inſtruire. Les leçons ſont d'une amertume inſupportable. L'on oſe nier le mérite des autres, croyant l'effacer.

Digitized by Google

L'élévation ſeule donne du goût pour l'étude, de la ſoumiſſion pour les conſeils, un deſir ardent de ſurpaſſer les autres en véritable ſcience.

Le moindre revers fait ſuccomber un eſprit qui n'eſt ſoutenu que par l'orgueil.

C'eſt dans les revers que l'élévation triomphe. Elle eſt toujours au deſſus des caprices du ſort.

Par orgueil on envie la fortune de ces hommes que le travail du pauvre enrichit.

Par élévation, on mépriſe la fortune qui peut coûter des remords, & on lui préfere même la pauvreté.

L'orgueil eſt pere de la haine & de la vengeance. Il nourrit le ſouvenir des injures, les imprime dans l'ame en gros caractere, la trouble & la dégrade.

L'élévation connoît la juſte valeur des procédés, rend ſenſible aux inſultes, s'en ſouvient & les mépriſe, prend ſoin de défendre l'honneur attaqué par les méchans, & aime à les humilier par des bienfaits.

Le Maréchal de..... avoit des talens pour la guerre, que l'orgueil & l'avarice, qui en eſt la ſuite, ont obſcurci.

Le Maréchal de T. eſt le meilleur contraſte que l'on puiſſe placer à côté du Maréchal de.....

Digitized by Google

La vertu des femmes a plus souvent succombé sous le poids de l'orgueil que sous celui des sens.

L'élévation combat toujours pour la vertu des femmes. Heureuses celles qui en ont une mesure assez forte pour remporter la victoire contre tout ce qui les attaque !

Un Ministre orgueilleux se croit utile à sa patrie, en exige des hommages, fait graver ses services sur des monumens qu'il croit que la postérité approuvera, abuse de la confiance de son Maître, éleve des palais somptueux, enrichit ses créatures, foule aux pieds ceux qui l'apprécient à sa juste valeur, & regarde le peuple comme l'instrument de sa félicité.

Un Ministre d'un génie élevé n'abuse jamais de la faveur de son Maître, parce qu'il ne craint point de la perdre, mépriser les biens qu'il est le maître de s'approprier, sçait qu'un Citoyen ne peut s'acquitter envers sa patrie, encourage le mérite & les talens, récompense la vertu, & laisse à la postérité le soin de sa réputation. C'est elle qui a le droit d'en juger sainement.

Par orgueil les Guises furent les chefs de la Ligue, profanerent le nom sacré de la Religion, assassinerent leurs concitoyens, & méconnurent leur légitime Roi.

Par élévation dans ces temps d'horreur,

Digitized by Google

le Président de Novion dit au Duc de Mayenne qui osoit prétendre à la couronne : *Je vous regarderai toujours comme mon bienfaicteur, mais jamais comme mon Roi.*

C'est l'orgueil qui a enfanté l'hérésie & tous les malheurs qui la suivent.

L'élévation soumet l'esprit aux décisions de l'Eglise.

Quel malheur pour les peuples gouvernés par un Roi que l'orgueil domine ! Des guerres injustes, le mérite avili, la flatterie étouffant la justice, la vengeance à la place de la clémence, sont un foible esquisse des maux qui les accablent.

L'élévation indique aux Rois les devoirs de leur état, & tous les moyens de les remplir ; l'amour de la paix, celui de la justice, la clémence, la libéralité, l'affabilité, &c.

L'orgueil ne s'empare que des esprits médiocres, & les rétrecit toujours.

L'élévation est la base d'un esprit sublime, & il lui doit son étendue.

Par Madame B. . .

Digitized by Google

VERS

Sur la mort du Moineau de Madame de St...

Lorsque la mort ſous qui tout plie,
Dont rien n'arrête le ciſeau,
Dans un accès de ſa furie
Eut tranché les jours du Moineau,
De la trop ſenſible Leſbie,
Animé du feu le plus beau,
D'une main délicate & tendre,
Catulle ſe plut à répandre
Des fleurs ſur ce triſte tombeau,
Et par la ſublime harmonie
De ſa divine poéſie,
Il rendit à ce bel Oiſeau
Un nouvel être, une ſeconde vie.
Ah ! ſi j'avois, ainſi que lui,
Les graces, le don du génie,
Je célébrerois aujourd'hui
Le trépas du Moineau chéri
D'une Amante encor plus chérie :
Ne pouvant le reſſuſciter
Par toute la docte magie
De la puiſſante pharmacie,
Je voudrois, pour vous conſoler,
Avoir, Æglé, du moins la gloire
De l'éterniſer dans l'hiſtoire :

Digitized by Google

Mais il joüit d'un bien meilleur
Que n'eſt cette frivole vie ;
Son ſort eſt plus digne d'envie :
Il vit encor dans votre cœur,
Et votre amour le déifie.
Cet avantage, en vérité,
Vaut mieux que l'immortalité :
Cependant, crainte qu'on n'oublie
Combien vous l'avez regretté,
Je veux ſur l'endroit mémorable,
Dans lequel il eſt inhumé,
Graver en ſtyle ineffaçable :
Cy gît l'Oiſeau le plus aimable,
C'étoit auſſi le plus aimé.

SUITE ſur M. de Fontenelle, *par M. l'Abbé* Trublet, *contenant des corrections & des additions aux articles précédens.*

MERCURE *d'Avril* 1757, *tome premier*, *page* 75.

Je me ſuis trompé lorſque j'y ai dit que le *Palinod* compoſé par M. de F. lorſqu'il étoit en Rhétorique, à l'âge de 13. ans, remporta un des deux prix. Mais la piece, quoique non couronnée, fut jugée digne de l'impreſſion. Elle porte en tête, *Epigramma honorarium*. C'eſt le titre qu'on

Digitized by Google

donnoit aux pieces qui avoient approché du prix. Les vainqueurs du jeune *Fontenelle* furent le P. *Etienne Dubois*, Jésuite, & M. *Enouf*, Prêtre du Séminaire de *Lisieux*. M. l'Abbé *Suas*, Chanoine & Académicien de *Rouen*, a bien voulu me faire part de ces détails. C'est l'Auteur de l'élégie latine sur la mort de M. de F. dont nous avons parlé dans le *Mercure* de Juin 1757, page 73.

Même Mercure d'Avril, page 83.

Sur les discours de M. *le Haguais* (*François le Haguais.*)

C'est ainsi qu'il faut dire. Cependant M. de F. disoit *des Haguais*, & beaucoup d'autres le disent encore comme lui. M. de F. avoit demeuré chez lui pendant plusieurs années, & il n'en sortit que pour aller loger au Palais Royal. M. *le Haguais* mourut à Paris le 23 Janvier 1724, âgé de 84 ans, & laissant une grande réputation d'esprit & de probité. Il avoit brillé pendant longtemps dans la place d'Avocat Général de la Cour des Aides. Au talent de la parole, & lors même qu'il parloit sur le champ, il joignoit celui de l'action dans un degré rare. Cependant, Orateur né à tous égards, il parloit très-peu en conversation, même dans le tête à tête; & comme M. de F. parloit peu aussi, surtout lors-

Digitized by Google

qu'il n'étoit pas excité, ils passoient quelquefois ensemble un temps assez considérable sans se dire que quelques mots. Cette habitude au silence avoit tellement donné à M. *le Hagnais* l'air silencieux, que s'étant fait peindre par le célebre *Rigaud*, & le portrait étant extrêmement ressemblant, M. de F. le voyant pour la premiere fois, s'écria : *On diroit qu'il va se taire.*

Je me rappelle qu'en me contant ce trait, M. de F. m'ajouta qu'un de ses cousins, fils du grand *Corneille*, étoit si taciturne, qu'on l'appelloit *Corneille Tacite.*

Entre les discours que M. de F. m'a dit avoir composés pour cet ami, en tout ou en partie, il y en a un pour la présentation des lettres de M. le Chancelier *Pontchartrain*, qui succéda à M. *Boucherat* en 1699. Je vais en citer un morceau qui fera désirer au public, qu'on lui donne tous ces discours, comme ceux qui les possédent (r), me l'ont fait espérer. Il y est question de la place de Contrôleur Général des Finances, que M. de *Pontchartrain* avoit remplie pendant 10 ans, avant que d'être Chancelier. Ce morceau peut faire pendant à celui de la police dans l'éloge de M. d'*Argenson*. Il est d'un autre ton &

(r) MM. *Joly-de Fleury*.

Digitized by Google

d'un autre ſtyle, d'un ton plus élevé & d'un ſtyle plus oratoire ; le différent caractere des deux ouvrages demandoit cette différence. Le remerciement de M. de F. lorſqu'il fut reçu le 5 Mai 1691 à l'Académie Françoiſe, avoit déja prouvé qu'il étoit capable, quand il le falloit, de ce qu'on entend ordinairement par éloquence, de ce genre d'éloquence que les Rhéteurs appellent le genre ſublime. (1)

J'invite ſurtout à relire dans le remerciement de M. de F. à l'Académie, l'endroit qui commence par ces mots : *Un grand ſpectacle eſt devant vos yeux*, &c. L'Orateur y parle du ſiége de *Mons*. Cette Ville s'étoit rendue au Roi en perſonne, le 9 d'Avril précédent, après 16 jours de tranchée ouverte. C'eſt un des événemens les plus célebres du Regne de Louis XIV.

Extrait du diſcours prononcé par M. le Haguais, Avocat Général de la Cour des Aides, à la préſentation des lettres de M. le Chancelier de Pontchartrain.

Aux yeux du Vulgaire, il (le Contrôleur Général des Finances) paroît parfaitement heureux. Semblable à ces Dieux que-

(1) On ſçait que les Rhéteurs diſtinguent trois genres d'éloquence, le ſimple, le ſublime & le tempéré.

Digitized by Google

l'antiquité imaginoit à la source des grands fleuves, il est appuyé sur l'urne d'où coulent les trésors; il en regle le cours à son gré, & il en arrose les campagnes qu'il lui plaît de favoriser.

Ce qui est le plus nécessaire aux divers besoins des hommes, ce qui l'est encore davantage à leur avidité, est uniquement entre ses mains.

Aussi, quelle foule de supplians autour de lui! Le moment de son élévation lui donne un monde d'esclaves, attachés à lui par les indissolubles chaînes de l'intérêt. Les plus superbes n'auroient pas de quoi soutenir leur orgueil, s'ils ne se prosternoient à ses pieds, & il devient le centre où aboutissent tous les vœux & tous les respects que produit la plus générale de toutes les passions.

Honoré de la plus intime confiance du Prince, il en tire encore un nouvel éclat. Cette Majesté presque inaccessible aux autres, séparée des plus grands de l'état par un prodigieux intervalle, se laisse voir à lui & plus souvent & de plus près. Il jouit de la précieuse facilité d'approcher d'elle, & elle souffre qu'il soit présent, & quelquefois même qu'il prenne part à la naissance de ces desseins secrets, d'où dépendent les destinées des hommes.

Digitized by Google

Vaine & trompeuse félicité dont tout l'enchantement disparoît au premier regard de la raison !

Tous les besoins d'un grand Royaume pesent sur celui qui préside aux Finances. Toutes les maladies de l'Etat ont droit d'aller troubler son repos, ou, pour mieux dire, elles se font toutes sentir à lui.

Sans cesse de nouveaux maux lui demandent de nouveaux remedes ; souvent de ces remedes même il renaît des maux qu'il faut encore guérir, & cet emploi si brillant & si désirable en apparence, n'est au fonds que le supplice de cet homme condamné par les Dieux à rouler toujours, jusqu'au haut d'une montagne, une pierre & un poids énorme qui retomboit toujours.

Mais ce qui doit le plus coûter à un bon Citoyen, il faut que par les maux particuliers, il prévienne ou soulage les maux publics ; qu'il s'attende que ce soin même paroîtra barbare à tout un Royaume, qui sent les coups qu'on lui porte, & ne voit pas ceux qu'on lui épargne ; qu'il exerce des rigueurs dont l'utilité éloignée & peu sensible, ne le justifie pas auprès de ceux qui les souffrent ; qu'il se refuse d'écouter des gémissemens, légitimes du moins par la douleur présente, que pour prix de ses

Digitized by Google

travaux & de ses veilles, il soit l'objet de toutes les plaintes de ce même peuple dont il assure le repos; qu'il s'entende reprocher jusqu'à la stérilité des campagnes, & devienne responsable des rigueurs du ciel.

Enfin (& quel supplice pour un cœur sincere) c'est un de ses principaux devoirs de rassurer, par son extérieur, ceux qui tremblent pour la fortune de l'Etat. Il faut qu'aux présages les plus menaçans, il oppose un visage serein; qu'il se donne un air tranquille au milieu des plus cruelles inquiétudes, & que, malgré la plus vive sensibilité, il s'efforce de contrefaire l'insensible.

En vain, pour se délasser d'un soin continuel & de la contrainte qu'il s'impose en public, il se réfugie pour quelques momens dans son domestique; il s'y trouve aussi-tôt environné de courtisans que sa fortune lui a rassemblés de toutes parts, ou d'amis qu'elle lui a faits, tous également ardens à recueillir le fruit de son élévation & de ses peines, tous également fertiles & inépuisables en demandes, presque tous comblés sans être satisfaits, & tout au moins ingrats par leur insatiable avidité.

Pour qui cet emploi si pénible l'a-t'il ja-

Digitized by Google

mais été *davantage que* pour M. le Chancelier ? (1).

Encore si avant que d'y parvenir, il en avoit fait l'objet de ses vœux les plus secrets & de sa plus délicate conduite ; si son imagination avoit été longtemps enflammée ou du désir ou de l'espérance. Il eût moins senti des maux qu'il auroit recherchés ; & l'ambition satisfaite lui eût fait aimer jusqu'à ses peines.

Mais ni sa modération ne lui en permettoit le désir, ni les conjonctures n'en auroient permis l'espérance aux plus ambitieux.

Un coup imprévu de la sagesse du Souverain, pareil en quelque façon à ces coups de la providence qui ne tiennent point à la chaîne ordinaire des événemens, l'enleva subitement du sein de la Magistrature qui l'avoit nourri, & le transporta dans une place où tout étoit nouveau, même à sa pensée.

Il y entre, & le plus grand, le plus menaçant des dangers s'offre à lui pour son coup d'essai. (2) Il n'a pas le loisir de s'inf-

(1) La plûpart des Grammairiens condamnent *que* après *davantage*.

(2) M. *de Pontchartrain* succéda en 1689, dans la place de Contrôleur général, à M. *Pelletier* qui s'en étoit démis volontairement.

Digitized by Google

truire, ni d'attendre les tardives leçons de l'expérience ; & quels efforts ſont néceſſaires au plus ſublime eſprit, pour ſuppléer par ſes ſeules vues aux connoiſſances acquiſes !

Quelque ſecours qu'il tirât de cette prompte intelligence qui lui épargne le long circuit des raiſonnemens ordinaires, de cette vivacité de lumiere qui ſaiſit le vrai ſi ſûrement, qu'elle ne laiſſe preſque plus rien à faire aux réflexions, il fallut cependant qu'une extrême application lui tînt lieu d'une longue habitude, & que la force du travail applanît des difficultés qu'il n'appartient ordinairement qu'à l'uſage de ſurmonter, &c.

Mercure de Juillet, page 84.

J'ai parlé dans cet endroit d'un petit ouvrage imprimé en 1695, & intitulé : *hiſtoire de la conjuration faite à Stockolm contre M. Deſcartes.* J'ai dit que M. *d'Artis* (Journal de *Hambourg*, tom. 3 pag. 297) avoit penſé que cette fiction aſſez ingénieuſe, pouvoit bien être de M. de F. J'ai ajouté que je ne le croyois pas, & que je la donnerois plutôt à un Jéſuite, par exemple, au P. *Daniel*. J'ai ſçu depuis qu'elle étoit d'un M. *Gervais* de *Montpellier*, d'abord Proteſtant, enſuite Eccléſiaſtique. J'ignore s'il a fait quelques autres ouvrages.

Digitized by Google

Mercure d'Avril, 1757, *premier volume*, *page* 63, *&* *d'Août*, *pp.* 55, 63, *& suiv.*

Sur la Pluralité des Mondes.

I. Je suis revenu plusieurs fois à cet ouvrage, le plus célebre de tous ceux de M. de F. Les gens de lettres, & même beaucoup de gens du monde, sçavent que M. *Huyghens* en a fait un sur le même sujet. Mais plusieurs ignorent que son livre est postérieur à celui de M. de F. Ils le croient même antérieur de plusieurs années, & ils en concluent que l'ouvrage de M. H. avoit donné à M. de F. l'idée du sien; que dès-lors celui-ci n'est plus un ouvrage original, & qu'ainsi M. de F. n'avoit guere fait sur *les mondes*, d'après le Hollandois *Huyghens*, que ce qu'il fit depuis sur *les oracles*, d'après *Vandale*, Hollandois aussi.

Quand cela seroit, la *pluralité des mondes* & son Auteur n'en seroient pas moins estimables: car ce n'est pas le système sur lequel roule cet ouvrage, qui en fait le mérite; c'est la maniere dont ce système y est exposé. Mais enfin cela n'est pas. Le livre de M. de F. parut à Paris en 1686 & celui de M. H. à la Haye en 1698. Il est écrit en latin, & intitulé: *Christiani Hugenii cosmotheoros, sive de terris cœlestibus,*

Digitized by Google

earumque ornatu, conjecturæ ad Constantinum Hugenium fratrem.

En 1702, il en parut une traduction françoise, sous le titre de *Nouveau Traité de la Pluralité des Mondes, par feu M. Huyghens, de l'Académie Royale des Sciences*, par M. D***, c'est-à-dire, M. *Dufour*.

On trouve un très-bon extrait du livre de M. H. sur l'original latin, dans le journal de M. de *Beauval* tom. 14, page 229, Mai 1698. Cet extrait débute ainsi :

« On a lu d'abord la *Pluralité des Mondes* » de M. de F. comme un badinage ingé» nieux, hazardé pour égayer une conver» sation. Mais les impressions qu'on em» porte de cette lecture, font qu'on revient » ensuite à regarder les choses plus sérieu» sement, & à soupçonner que son systê» me pourroit bien n'être pas absolument » faux. Du moins ceux qui n'y ont pas fait » assez d'attention, en jugeront peut-être » autrement, quand ils le verront soutenu » du suffrage de M. *Huyghens*. Cet Astro» nome si célebre, après avoir bien étudié » la constitution de l'univers, est demeu» ré convaincu que la terre n'est pas le seul » globe qui soit habité, &c. »

On trouve l'extrait de la traduction françoise du livre de M. H. dans le Journal de Trévoux, Mai 1702 ; mais cet ex-

Digitized by Google

trait est bien différent à tous égards, de celui de M. de *Beauval*. L'ouvrage de M. H. y est fort maltraité, & le Journaliste le trouve si peu digne de l'Auteur dont il porte le nom, qu'il doute qu'il en soit effectivement, du moins en entier. Je ne sçache pas que personne en ait jamais douté. Mais il y a plus, & M. de *Chauffepié*, dit positivement dans l'article de M. H. (1) que cet Astronome, qui mourut le 8 Juin 1695, âgé de *66* ans, avoit fait imprimer de son vivant la premiere feuille de son livre, & il le dit pour combattre le doute du Journaliste de *Trévoux*. Celui-ci que nous croyons être le célebre P. de *Tournemine*, ne se borne pas à attaquer plusieurs des raisons de M. H. en faveur de l'opinion de la pluralité des mondes. Il attaque l'opinion même, mais par des railleries & quelques-unes assez ameres, plus que par d'autres raisons, ou du moins en Théologien plus qu'en Physicien. «Le système des » mondes planétaires, dit-il, ne s'accom» mode pas trop des idées de la Théologie. » M. de *Fontenelle* en avoit très-bien senti » les difficultés dans l'ouvrage si ingénieux » & si poli qu'il a fait sur cette matiere. Il » avoit pris soin de les détourner, en di-

(1) Voir son Dictionnaire, t. 2.

» sant

» ſant que les habitans planétaires ne ſont » point du tout des hommes. Comme l'on » ne balance pas ici à dire que c'en ſont » d'auſſi véritables que nous, &c. »

Il eſt vrai que M. H. ſe ſert du mot d'*hommes* ; mais il eſt évident qu'il n'entend par-là que des créatures intelligentes, des animaux raiſonnables. Voici ſes propres paroles, page 32. *In planetis eſſe animantia, quæ ratione utantur.* Il l'avoit déja dit page 7, & il le répete en plus d'un endroit, ajoutant même que, vu la prodigieuſe variété des ouvrages de la nature, il y a toute apparence que les *hommes planétaires* ſont très-différens à pluſieurs égards des *hommes terreſtres*, & qu'en particulier ils ont une autre figure, &c. Dès-lors ce ne ſont plus des hommes que pour les philoſophes.

Je doute fort que ſi ceux qui travaillent aujourd'hui au Journal de *Trévoux*, le P. *Berthier*, par exemple, ſi propre à ce genre de travail, avoient à faire l'extrait du livre de M. H., ils le fiſſent dans le goût du Pere de *Tournemine*, Jéſuite.

II. Si quelque ouvrage pouvoit avoir donné à M. de F. l'idée de ſa *pluralité des mondes*, c'eſt celui qui a pour titre, « *le Monde* dans la Lune, diviſé en deux livres ; » le prémier, prouvant que la lune peut

Digitized by Google

» être un monde ; le second, que la terre » peut être une planette. De la traduction » du sieur de la *Montagne*, (avec cette » épigraphe) : *Mais de quoi (diras-tu) me » peut-il servir de sçavoir cela ? Si ce n'est » pour autre chose, au moins j'apprendrai » qu'il n'y a rien en ce monde qui ne soit de » peu de valeur. Seneque* en sa préface au » premier livre de ses *questions naturelles* (1). » A *Rouen*, chez *Jacques Cailloué*, dans » la Cour du Palais. 1656. Deux parties en » un volume *in* 8°.

J'ai balancé si je parlerois de cet ouvrage, n'ayant aucun éclaircissement à donner, ni sur le traducteur, ni sur l'Auteur, & la chose d'ailleurs n'en valant guere la peine. Le sieur *de la Montagne* m'est entiérement inconnu, & ce n'est peut-être qu'un nom feint. Dans son avis *au Lecteur*, il ne nomme point son Auteur. Il dit seulement que c'est un *sçavant homme, fort célebre en son pays par les excellens ouvrages qu'il a mis au jour, tant en Théologie qu'en mathématique.* Il ne dit pas même en quelle langue le livre étoit composé. Sur tout cela, & de plus, sur le style de la prétendue traduction, je doute que c'en soit une.

(1) Voici le texte de *Séneque* : *Quid tibi, inquis, ista, proderunt ? Si nihil aliud, hoc certè sciam, omnia angusta esse.*

Ce ſtyle, quoiqu'aſſez mauvais, a pourtant un air d'aiſance & de liberté qui décele un original.

Au reſte, quoiqu'il y ait de bonnes choſes dans cet ouvrage, & que M. de F. ait pu le connoître, d'autant plus qu'il avoit été imprimé à *Rouen*, du moins ſi le frontiſpice n'eſt pas trompeur, j'ai parcouru le livre avec aſſez d'attention, pour pouvoir aſſurer que M. de F. n'en a rien emprunté. Si l'on trouve quelquefois les mêmes preuves & les mêmes penſées dans les deux ouvrages, c'eſt uniquement parce qu'ils ſont ſur le même ſujet.

III. On trouve dans le journal de M. de *Beauval*, Juin 1702, tom. 18, pag. 264, l'extrait *de l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences* 1699. C'eſt le premier volume qu'ait donné M. de F. M. de *Beauval* commence ſon extrait par la préface générale, & il en fait les plus grands éloges. J'ai dit ailleurs combien elle fut eſtimée, & combien elle l'eſt encore. Comptant parmi les avantages des mathématiques, qu'elles contribuent à la juſteſſe de l'eſprit, & regardant cette juſteſſe comme néceſſaire dans les ouvrages de tout genre (1), M. de F. avoit dit :

(1) *Horace* penſoit de même, & c'eſt le vrai ſens de ce vers ſi connu ;

Digitized by Google

« L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie, qu'il n'en puisse être » tiré & transporté à d'autres connoissances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes » choses d'ailleurs égales, s'il est fait de » main de Géometre. »

Sur cela M. de B. rapporte l'objection commune, que les mathématiques *dessèchent l'esprit, & qu'en l'accoutumant à des vérités sèches & arides, elles lui donnent du dégoût pour tout ce qui peut l'orner & l'embellir.* « Un Géometre, ajoute-t'il, se » soucie peu d'une pensée ingénieuse & » délicate, & trouve ses supputations algébriques beaucoup plus sûres & plus » solides. »

M. de B. oppose à cette accusation, l'exemple de M. de F. « Il pourroit lui-même, dit-il, servir de raison pour réfuter » la triste idée qu'on se fait des Mathématiciens; il n'apporte point dans le monde l'air distrait & rêveur des Géometres, » & il joint à la politesse & à la délicatesse de l'esprit, la justesse & l'exactitude » des mathématiques. Il ne parle point en » sçavant qui ne sçait que les termes de

Scribendi rectè, sapere est, & principium & fons.
Art poét.

Digitized by Google

» l'art. Le système du monde, qui pour un » autre seroit la matiere d'une dissertation » dogmatique, & qu'on ne pourroit peut-» être entendre qu'avec un dictionnaire, » devient entre ses mains un badinage » agréable, & quand on a cru seulement » se divertir, on se trouve quasi habile en » Astronomie sans y penser ».

IV. Dans le premier volume du *Mercure* d'Avril de cette année, page 64, j'ai indiqué une jolie piece de vers Anglois sur *la pluralité des mondes*. Un de mes amis a bien voulu me la traduire, & la voici.

A une jeune Dame en lui envoyant les Mondes de Fontenelle. *Coll. of. Poems. t. 3, pag.* 233 (1).

« Ce petit ouvrage vous dévoilera les » merveilles de la nature : il adoucira pour » vous les traits de l'austere philosophie. » Vous parviendrez jusqu'à la vérité par un » chemin de fleurs ; vous croirez ne lire » qu'un agréable roman. Trop longtemps » ces hautes connoissances, fruit d'une étu-» de opiniâtre, avoient été reservées à un » petit nombre de sages qui n'en décou-» vroient les beautés qu'en perdant leurs

(1) Cette piece est anonyme, & j'en ignore l'Auteur.

Digitized by Google

» yeux, & qui assis au festin de la scien-
» ce, loin d'en rapporter la gaieté, en
» sortoient mornes & appesantis. Les gens
» de bonne humeur rioient de leur air som-
» bre, & fuyoient une science si triste, à
» l'égal de l'antre de *Trophonius*. Avoient-
» ils tort de craindre des connoissances qui
» les auroient rendu stupides avant que
» d'en faire des Sçavans ? Ici vous contem-
» plerez avec plaisir une eau claire quoi-
» que profonde.

» Votre sexe léger a toujours mépriſé
» les sciences, ne se souciant que de l'art
» de la parure. Le temps inutile pour vos
» pareilles, a été prodigué à quelques his-
» toriettes frivoles, ou à la comédie du
» jour. La meilleure des femmes, peut-
» être, donne quelques heures perdues à
» ce je ne sçais quoi, vuide pour elle de
» sens & de sentiment, & appellé mal-à-
» propos priere. En vain les spheres bril-
» lantes répandoient pendant de belles
» nuits des fleuves de lumiere ; nos belles
» les voyoient parcourir les cieux avec une
» froide indifférence, & instruites par nos
» petits maîtres, elles osoient donner la
» préférence à leurs yeux. Aucune ne sça-
» voit que les étoiles étoient autant de so-
» leils semés dans l'immensité de la natu-
» re ; elles ne connoissoient d'autre monde

Digitized by Google

» que celui-ci. Elles pouvoient bien avoir » une haute idée de leurs charmes, puif- » que, croyant ce monde unique, elles » en font l'unique ornement. Renonce- » riez-vous, comme elles, aux grandes » idées que ce livre fait naître, pour » toutes les bagatelles que votre ſexe ad- » mire ? Non, ſoutenez vos droits au bon » ſens, & montrez aux hommes que la » raiſon n'eſt pas faite pour eux ſeuls.

» Et vous, fieres beautés, qui préten- » dez aux autels, & qui regarderiez com- » me des ſacrileges, ceux qui refuſeroient » de vous adorer; liſez ceci, & ſoyez » vaines, ſi vous l'oſez encore.

» Vous même, dont l'empire eſt ſi étendu » & ſi aſſuré, que ſeriez-vous pour nous » ſans les agrémens de votre eſprit ? Quand » tous ceux qui vous voient, vous ver- » roient avec mes yeux; quand aucune » maladie ne viendroit ternir votre beau- » té; quand vous ſeriez enfin tout ce que » je penſe de vous, & tout ce que ceux » qui vous connoiſſent, en penſent com- » me moi, quel eſpace, quelle durée pour » vos charmes ? une iſle, & au plus la moi- » tié d'un ſiecle.

La ſuite pour le Mercure prochain.

Digitized by Google

VERS

A Mademoiſelle Frogier-Dupleſſis.

Vous, que Plutus & les Amours
Careſſerent dès votre enfance,
Qui voyez couler tous vos jours
Dans les plaiſirs & l'abondance ;
Vous, que les graces ont ornée
Des appas les plus ſéduiſans,
Qui dès votre quinzieme année
Avez le cœur de mille Amans ;
Aimable Eglé, dont la tendreſſe
Feroit ma ſeule volupté,
Que j'envie la félicité
De l'objet qui vous intéreſſe !
Heureux celui qui tous les jours
Vous voit, vous entend, vous admire,
Dont vous écoutez les diſcours,
Qui vous aime, & peut vous le dire !
Ah ! que mon ſort ſeroit heureux
Si vous répondiez à ma flamme,
Et ſi vous ſentiez en votre ame
Ce que m'ont inſpiré l'éclat de vos beaux yeux.
Hélas ! ſi de l'amour la douce tyrannie,
Si le feu le plus pur & la plus vive ardeur
Avoient pu, belle Eglé, mériter votre cœur,
Vous feriez maintenant le bonheur de ma vie.

Digitized by Google

Je ne respire que pour vous ;
De vos divins attraits mon ame est embrasée,
Et je me fais le plaisir le plus doux
D'occuper mon esprit de votre chere idée.
Cependant vous me haïssez,
Vos beaux yeux évitent ma vue :
Vous me bravez, cruelle, & sans fin vous versez
Dans mon cœur enflammé le poison qui le tue.
Par quel crime ai-je pu m'attirer vos rigueurs ?
Hélas ! divine Eglé, depuis que je soupire,
La raison n'eut jamais sur moi le moindre empire :
Pardonnez à l'Amour ses fréquentes erreurs ;
Mais, quel que soit mon sort, votre gloire m'est chere,
Et qui l'offenseroit essuyeroit mon courroux :
Je n'aspirerois pas au bonheur de vous plaire,
Si je ne me croyois un cœur digne de vous.

QUILANFER.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

J'AI l'honneur, Monsieur, de vous envoyer la traduction que j'avois faite, il y a long-temps, de quelques pensées détachées

Digitized by Google

de Pope & de Swift : un de mes amis à qui j'ai montré ces pensées, m'a appris qu'il y en avoit une partie dont on avoit inséré la traduction dans l'Année Littéraire (1754, N°. 27, pag. 103). J'ai lu cette traduction, & je n'ai pas cru devoir pour cela supprimer celle que j'ai faite des mêmes morceaux.

M. Fréron dit quelque-part, si je ne me trompe, que la plûpart de nos Traducteurs de l'Anglois, au bout de quelques leçons se dépêchent d'envoyer leurs thêmes à l'Imprimeur. Aussi trouve-t'on qu'il ne leur manque guere que le goût de leur propre langue, & l'intelligence de celle qu'ils veulent traduire. Je ne dis pas cependant que ce soit le cas de l'Auteur de la traduction dont je parle, dans laquelle on pourroit seulement désirer plus d'élégance, plus de précision, une *littéralité* moins timide & plus fidelle, & surtout le ton propre aux pensées détachées. On peut en juger par quelques traits que je citerai en notes. Je n'ai pas prétendu d'ailleurs reprendre toutes les fautes que j'ai cru appercevoir, parce que les détails de critique sont fastidieux, lorsqu'ils ne sont relevés ni par l'importance des objets, ni par le nom des Auteurs. Je laisse d'ailleurs à celui que je critique, le plaisir de s'égayer aux dépens de ma tra-

Digitized by Google

duction, & il aura d'autant plus d'avantage, que je ne me suis pas donné la peine d'en vérifier l'exactitude, en la confrontant avec l'original que je n'ai pas dans ce moment entre les mains. Je suis, &c.

PENSÉES détachées, traduites de l'Anglois de Pope & de Swift.

(1) Il n'y a jamais eu de partis, de factions, de sectes, de cabales, de quelque nature que ce soit, où les plus ignorans n'ayent été les plus ardens : car l'abeille n'est pas un animal plus occupé qu'un sot : ce sont cependant des instrumens nécessaires aux Politiques, & peut-être qu'il en est des Etats comme des horloges, dans lesquelles on se sert de gros poids pour aider & régler le mouvement des ressorts plus deliés & plus utiles.

Prétendre émouvoir la multitude par

(1) Je ne sçais pourquoi cette pensée a été ainsi mutilée dans la traduction dont j'ai parlé. « Un » sot est plus *affairé* que l'abeille la plus diligente. De *tels* instrumens sont pourtant nécessaires » aux Politiques. Il en est peut-être des états » comme des horloges qui demandent *plusieurs* » *poids de plomb*, pour aider & rendre régulier le » mouvement des parties les plus déliées & les » plus nécessaires. »

Digitized by Google

des traits fins & délicats, c'eſt eſſayer de couper du marbre avec un raſoir.

La fineſſe & l'élévation de l'eſprit ne ſont pas ſi utiles que le bon ſens. Il y a beaucoup de gens d'eſprit pour un homme de ſens ; celui qui ne porteroit ſur lui que de l'or, ſeroit tous les jours embarraſſé faute de monnoye.

La ſcience eſt comme le mercure, qui eſt un des plus puiſſans & des plus excellens remedes dans des mains habiles, & des plus dangereux dans des mains malhabiles.

Les plans de gouvernemens trop compliqués ſont comme des chef-d'œuvres d'Horlogerie, dont la juſteſſe dépend de la combinaiſon de tant de mouvemens différens, qu'ils ſe dérangent très-facilement.

La vanité d'un homme eſt préciſément en proportion de ſon peu de jugement.

(1) La modeſtie n'a beſoin d'être recom-

(1) Cette penſée avoit été rendue ainſi : « La » modeſtie ne peut jamais produire de bons effets, » & par rapport à nous-mêmes, & vis-à-vis du » Public. Un homme qui prétend à peu *vit tranquille* : un glorieux, au contraire, eſt continuel- » lement dans la gêne pour paroître ce qu'il n'eſt » pas. Si nous avons du génie & des talens, notre » modeſtie eſt ce qui le prouve le mieux aux autres : ſi nous ſommes dépourvus de lumieres & » d'eſprit, notre modeſtie eſt encore le meilleur

Digitized by Google

mandée que par elle-même : un homme ſans prétention eſt toujours à ſon aiſe, au lieu que la vanité exige un travail continuel pour paroître ce qu'on n'eſt pas. Si nous avons de l'eſprit, la modeſtie le prouve aux autres ; ſi nous n'en avons pas, elle en cache le défaut. De même que la rougeur ſur le viſage d'une proſtituée, peut quelquefois la faire prendre pour une honnête femme, la modeſtie peut auſſi faire paſſer ſouvent un ſot pour un homme d'eſprit.

L'avantage de l'homme n'eſt pas tant d'être exempt de fautes que de ſçavoir les réparer. Il en eſt des erreurs de l'eſprit, comme des mauvaiſes herbes d'un champ, qui, arrachées & brûlées ſur le terrein qui les a produites, l'engraiſſent & le rendent meilleur qu'il n'auroit été, ſi elles n'y fuſſent pas venues.

(1) Pourquoi rougir d'avouer qu'on s'eſt

» moyen de cacher ce qui nous manque *de ce côté-là*. Car de même que la *pudeur* peut quelquefois faire prendre une fille publique pour une honnête femme, ainſi la modeſtie peut faire prendre un ſot pour un homme d'eſprit. » Quelle élégante préciſion !

(1) « Un homme ne devroit jamais rougir d'avouer qu'il *a tort* ; car, en faiſant cet aveu, c'eſt comme s'il diſoit qu'il eſt plus ſage aujourd'hui qu'il ne l'étoit hier. »

Digitized by Google

trompé ! n'eſt-ce pas dire qu'on eſt plus ſage aujourd'hui qu'on ne l'étoit hier ?

Se mettre en colere, c'eſt punir ſur ſoi-même les fautes d'autrui.

La ſuperſtition eſt la (1) conſomption de l'ame.

L'Athée n'eſt qu'un fou qui ſe moque ridiculement de la religion, mais l'Hypocrite joue de ſang froid Dieu & la religion. Il trouve plus aiſé (2) de tomber à genoux que de s'élever à une bonne action. C'eſt un débiteur impudent, qui vient tous les jours cauſer familiérement avec ſon créancier, ſans lui payer jamais ce qu'il lui doit.

Quand nous ſommes jeunes, nous travaillons en eſclaves pour nous procurer de quoi vivre agréablement dans la vieilleſſe : & quand nous ſommes vieux, nous nous appercevons qu'il eſt trop tard pour vivre comme nous nous l'étions propoſé.

Un homme de génie n'eſt pas incapable d'affaires, mais il eſt au deſſus des affaires. Un cheval fier & plein de feu, porteroit un bât tout auſſi-bien qu'un âne,

(1) Le *ſpleen*.

(2) Le premier Traducteur a rendu ainſi cet endroit : « Il trouve plus aiſé de *ſe baiſſer pour ſe* » mettre à genoux, que de *ſe lever* pour faire une » bonne action, &c. »

Digitized by Google

mais il eſt trop bon pour être employé à ce vil ſervice.

Je ne jette preſque jamais les yeux ſur un bel édifice, ou ſur quelque monument de pompe & de magnificence, que je ne me diſe à moi-même : cela eſt bien peu de choſe pour raſſaſier l'ambition & remplir les deſirs d'une ame immortelle !

(1) Si vous voulez réunir à une ſeule religion tous les hommes raiſonnables & ſans prévention, faites les converſer tous les jours enſemble.

S'il eſt raiſonnable de douter de beaucoup de choſes, nous devons ſurtout douter de notre raiſon qui prétend tout expliquer.

Les mauvais Critiques qui diſent du mal des mauvais Auteurs, ſont comme ces Charlatans qui crient ſans ceſſe qu'on ſe donne bien de garde des faux orviétans ; ils decrient les drogues d'autres fourbes pour faire paſſer les leurs.

En France un Ecrivain n'en attaque guere un autre, s'ils n'ont eu enſemble quelque démêlé perſonnel ; en Angleterre les Auteurs ne louent guere que ceux avec qui il ſont liés d'intérêt ou d'amitié.

(1) La premiere traduction dit : « Il ne faut » pour *rendre* d'une ſeule Religion tous les gens » ſenſés, &c. »

Digitized by Google

(1) Je n'ai jamais connu perſonne qui ne fût en état de ſupporter les malheurs des autres avec la fermeté d'un Chrétien.

Les hommes ſont reconnoiſſans au même degré qu'ils ſont vindicatifs.

La diſſipation eſt le bonheur de ceux qui ne ſçavent pas penſer.

(2) La plûpart des vieillards reſſemblent aux anciennes chroniques. Ils nous font des détails ennuyeux, mais vrais de leur temps, & ne ſont bons à connoître que pour cet uſage.

L'œil des Critiques eſt ordinairement comme un microſcope travaillé avec ſoin. Il découvre bien les fibres les plus déliées, les particules les plus menues d'un objet, mais il n'embraſſe pas tout l'objet; il n'en réunit pas toutes les parties, & fait perdre l'harmonie de l'enſemble.

Une femme ne hait jamais un homme parce qu'il a de l'amour pour elle; mais elle pourra bien le haïr s'il n'a que de l'amitié.

(1) M. de la Rochefoucault avoit dit : *Nous avons tous aſſez de force pour ſupporter les maux d'autrui.*

(2) Voici la premiere traduction : « Les vieilles » gens ſont comme les vieilles chroniques, pour » la plûpart : elles renferment des récits ennuyeux » & vrais du temps paſſé, & ne valent la peine » d'être conſultées que pour cela. »

Digitized by Google

(1) Le cri général eſt contre l'ingratitude : cela eſt injuſte ; il devroit être contre l'orgueil. Une ingratitude ouverte & volontaire n'eſt faite que pour des ames vraiment méchantes, mais ordinairement celui qui rend ſervice, croit faire plus qu'il ne doit à celui qu'il oblige, & celui-ci croit preſque toujours avoir reçu moins qu'il ne méritoit.

Un Roi d'Angleterre peut bien n'être qu'un inſtrument, un *homme de paille*, mais s'il ſert à intimider nos ennemis, & à défendre nos poſſeſſions, il eſt utile. Un épouvantail que nous mettons dans nos champs, eſt auſſi un *homme de paille*, mais il défend nos bleds.

Penſées de Swift.

Nous avons préciſément autant de religion qu'il nous en faut, pour nous haïr

(1) On avoit traduit : « Le cri général eſt contre l'ingratitude ; mais ces clameurs ſont déplacées : le cri général devroit être contre la vanité. Il n'y a *que* des malhonnêtes gens *qui* ſoient capables d'une ingratitude *marquée* & volontaire. Mais il n'y a preſque perſonne *qui* ne penſe *qu'il* a fait plus *que* celui à *qui* il a rendu ſervice ne méritoit, tandis *que* ce dernier, de ſon côté, croit *qu'il* a reçu beaucoup moins *qu'il* ne méritoit. »

Digitized by Google

mutuellement ; mais nous n'en avons pas assez pour nous aimer.

Je ne me souviens plus si l'Arioste a mis les conseils au nombre des choses perdues sur la terre, qu'on retrouve dans la lune ; ils doivent y être aussi-bien que le temps.

La religion semble être tombée en enfance ; elle auroit besoin de miracles pour se soutenir, comme dans sa naissance.

Les plaisirs vifs sont balancés par un égal degré de peine & de langueur : s'y livrer, c'est dépenser cette année une partie du revenu de l'année prochaine.

Un homme sage employe la derniere partie de sa vie à se guérir des préjugés, des foiblesses, & des fausses opinions qu'il a contractés dans la premiere.

Quand un vrai génie paroîtra dans le monde, vous le reconnoîtrez à cette marque, que tous les sots se ligueront contre lui.

Quelques Ecrivains, sous prétexte de détruire les préjugés, déracinent les vertus, l'honnêteté & la religion.

Hérodote nous dit que dans les *pays* froids, les animaux ont rarement des cornes, & que dans les pays chauds ils en *ont* de fort grandes. Cela pourroit avoir une plaisante application.

Digitized by Google

Quoi qu'en disent les Poëtes, il est sûr qu'ils ne donnent l'immortalité qu'à eux-mêmes ; c'est Homere & Virgile que nous admirons dans leurs poëmes. Ce n'est ni Achille, ni Énée. Il en est autrement des Historiens, nos pensées se fixent sur les actions, les événemens & les personnes dont ils nous parlent, & nous ne pensons guere à l'Écrivain.

Ceux qui jouissent de tous les avantages de la vie, sont dans une telle situation, qu'il y a mille événemens qui peuvent troubler leur bonheur, & très-peu qui puissent l'augmenter.

Je suis porté à croire qu'au jour du jugement, le sçavant qui aura manqué de mœurs, & l'ignorant qui aura manqué de foi, trouveront peu d'indulgence ; l'un & l'autre seront sans excuse. Cela rend les avantages de la science & de l'ignorance presque égaux, mais quelques doutes de plus dans le sçavant, & quelques vices dans l'ignorant, seront peut-être pardonnés à la force de la tentation.

Si un homme vouloit tenir compte de toutes les opinions qu'il a eues sur l'amour, la religion, la politique, les sciences, &c. quel cahos d'inconséquences & de contradictions ne trouveroit-il pas à la fin !

Quand je jette les yeux sur la plûpart de

Digitized by Google

ceux que nos Dames honorent de leurs faveurs, je ne puis me défendre d'avoir quelque vénération pour la mémoire de ces cavalles, dont parle Xénophon, qui, tant qu'elles étoient dans leur jeuneſſe & leur beauté, ne vouloient pas ſouffrir les careſſes d'un âne.

Vouloir, comme les Stoïciens, corriger ſes défauts en détruiſant les paſſions, c'eſt ſe couper les pieds quand on manque de ſouliers.

Il ne devroit pas être permis aux Médecins d'opiner en matiere de religion, par la même raiſon que les Bouchers (1) ne ſont pas admis à être *Jurés*, quand il s'agit de vie & de mort.

Si l'on voit ſi peu de mariages heureux, c'eſt que les jeunes femmes perdent leur temps à faire des filets, & ne ſongent pas à faire des cages.

La cenſure eſt une taxe que le public impoſe ſur le mérite ſupérieur.

Les vieillards voient mieux à une certaine diſtance, avec les yeux de l'enten-

(1) On ſçait qu'en Angleterre un homme accuſé d'un crime eſt jugé par douze *Jurés*, qui ſont choiſis parmi les perſonnes de ſon état. Les Bouchers ſeuls ne peuvent être *Jurés*, quand le crime eſt capital, à cauſe de la préſomption de cruauté, ſans doute, que leur profeſſion ſuppoſe.

Digitized by Google

dement, comme avec ceux du corps.

Un payſan mourant de l'aſthme, diſoit : Ah ! ſi cette maudite reſpiration peut une fois ſortir, je l'empêcherai bien de rentrer.

La loi, dans un pays libre, eſt, ou doit être la détermination du plus grand nombre de ceux qui ſont propriétaires des terres.

(1) Chacun deſire de vivre longtemps ; mais perſonne ne veut être vieux.

Très-peu de gens, à proprement parler, vivent à préſent ; mais tous ſe diſpoſent à vivre dans un autre temps.

J'ai connu des gens d'une grande réputation de ſageſſe dans les affaires publiques & dans les conſeils, gouvernés par des valets imbécilles.

J'ai connu de grands Miniſtres diſtingués par l'eſprit & les connoiſſances, qui n'employoient jamais que des ſots.

J'ai connu des gens de la plus grande fineſſe, perpétuellement dupés.

Les Princes font ordinairement de meilleurs choix, que les ſubalternes qu'ils

(1) J'ai traduit cette penſée pour faire voir qu'il peut échapper à un homme de beaucoup d'eſprit, de grandes puérilités. C'eſt préciſément parce que chacun veut vivre long-temps, que perſonne ne veut être vieux.

Digitized by Google

chargent de la distribution des places.

Les plus louables & les plus grandes choses ne sont pas celles que demande le grand nombre, mais la grande probité. Aussi un Roi, pour se faire une réputation de bienfaisance, n'a besoin que d'être un honnête homme & d'être bien conseillé.

Malgré les plaintes si communes sur les vices des gens en place, je n'ai point connu de Ministres & d'hommes à la tête des affaires, si méchans que leurs inférieurs. Leur éducation & leurs connoissances les préservent de cent bassesses ordinaires, & s'ils deviennent durs ou injustes, ils y sont entraînés plus par la nécessité de leur situation, que par un penchant naturel au mal.

L'envie s'attache surtout à la réputation des hommes vertueux, comme les oiseaux & les vers s'attachent aux meilleurs fruits.

Digitized by Google

VERS

A M. D. H. G. D. L. R. pour le premier Jour de l'An.

Il est un lieu dans l'Univers,
Impénétrable à l'imposture,
Où la vérité simple & pure,
Fait seule entendre ses Concerts,
Loin de la foule mensongere,
Guidé par la sincérité,
J'aurois, pour vous, dans ce temple enchanté,
Offert aux Dieux mes vœux & ma priere;
Mais ils vous ont déja comblé
De tous les dons qui sçavent plaire.
Quand on a tout, cher d'H... lai,
Les souhaits n'ont plus rien à faire.

Le mot de l'Enigme du second Mercure d'Avril est l'*Œil*. Celui du Logogryphe est *Récrimination*, dans lequel on trouve *Nation*, *ré*, *cri*, *mimi*, *Nonce*, *Carme*, *or*, *once*, *air*, *ramier*, *rame* & *Antoine*.

Digitized by Google

ENIGME.

Dans un palais d'yvoire on me trouve enfermée ;
Je ne suis point au large, & ne suis point gênée:
Le bien, le mal, sont tous à mon pouvoir ;
Je possede beaucoup sans pourtant rien avoir.
Iris, pour toi, j'ai toujours l'avantage
Dans ma prison, de te donner pour gage
Tout ce que peut sur un cœur amoureux
Inspirer sans regret la force de tes yeux.

*Par M. de V***.*

La personne qui nous a envoyé l'Enigme du premier volume d'Avril, l'a mise sous le nom de Mademoiselle de la Boissierre, de Moulins, qui nous a chargé de publier son désaveu. Nous prions très-instamment ceux qui nous feront l'honneur de nous adresser leurs productions de ne pas commettre de semblables infidélités ; car nous ne pourrions nous dispenser de démasquer aux yeux du Public ces faussaires, si nous parvenions à les reconnoître.

LOGOGRYPHE.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

A tes yeux quelquefois vile avant que de naître ;
Si je plais, à l'art seul je dois ce que je suis ;
Quelque part où le goût me force de paroître,
J'ai toujours l'heureux don de charmer les ennuis ;
Mon sein loge un captif que tu chéris peut-être ;
Il fut long-temps sans gloire : en honneur aujourd'hui,
Je lui donne des fers, on en reçoit de lui :
Cher Lecteur, à ces traits peux-tu me méconnoître ?
J'ai neuf pieds dans mon tout, je renferme un poisson,
Une arme, un élément, un être sans raison ;
Du Berger & du Roi le lugubre appanage ;
Un peuple de l'Asie, & son vaste héritage :
L'Artisan fabuleux d'un horrible forfait,
Que le soleil, dit-on, n'éclaira qu'à regret ;
Ce que porte sans cesse une vile monture,
Pour Cérès en automne un vrai lieu de torture ;
Ce qui pare un Pontife : un Empereur Romain :
Du corps une partie ; un fleuve ultramontain.
Ce n'est pas tout, Lecteur, il te reste à résoudre
Ce que possede un Prince, un lieu d'où part la foudre ;
Un asyle sur mer, un péché capital,

Digitized by Google

Du ſuprême Ouvrier l'induſtrieux rival ;
Certain pays en France ; animal amphibie ;
Une marque d'honneur, un ton dans l'harmonie ;
Enfin, ſans t'ennuyer d'un détail importun,
Au Prêtre, au Magiſtrat, un ornement commun.

BLAND-DE S. JUST.

CHANSON.
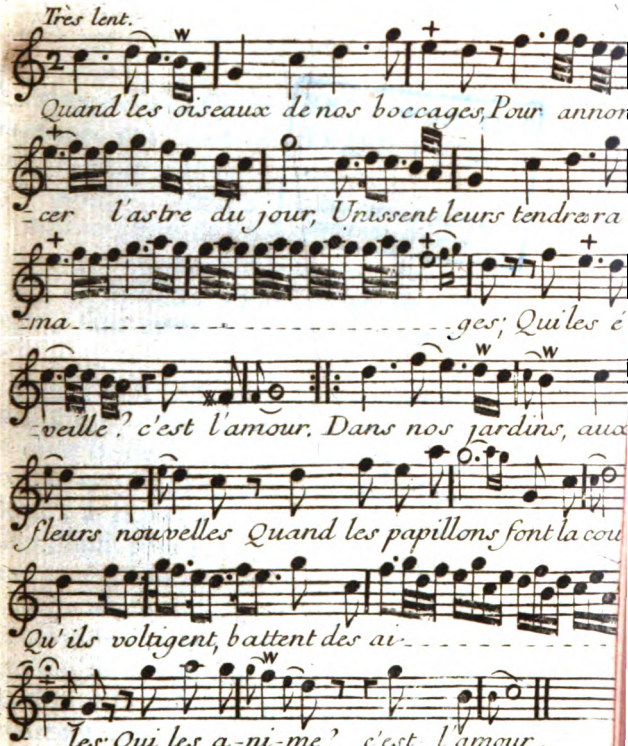
QUAND les Oiſeaux de nos boccages,
Pour annoncer l'aſtre du jour,
Uniſſent leurs tendres ramages :
Qui les éveille ? c'eſt l'amour.

Dans nos jardins aux fleurs nouvelles,
Quand ces Papillons font la cour,
Qu'ils voltigent, battent des aîles :
Qui les anime ? c'eſt l'amour.

*Par M. Ball***, pour la Comteſſe S. A.*

Digitized by Google

Chansonette.



Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DÉFENSE de la Chronologie fondée sur les monumens de l'histoire ancienne contre le système chronologique de M. Newton; par M. Fréret, Pensionnaire & Secretaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres. *A Paris*, chez *Durand*, rue du Foin, au Griffon, 1758, *in* 4°. de 506 pages, sans compter la préface qui en a 55.

Voici un ouvrage posthume de feu M. Fréret, qu'il avoit achevé près de vingt ans avant sa mort. Le nom de l'Auteur qui avoit fait une étude approfondie de la chronologie, à laquelle il avoit consacré ses veilles, suffit pour en donner l'idée la plus avantageuse. Nous osons dire que le succès de ses autres productions en ce genre de littérature, dont il a enrichi le recueil des mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, sert à la justifier. Il y a beaucoup d'apparence que le traité chronologique que nous annonçons, n'eût jamais vu le

Digitized by Google

jour sans les soins de M. de Bougainville; entre les mains duquel il étoit resté manuscrit. C'est à lui qu'on est redevable de sa publication, & par là il acquiert un droit réel à la reconnoissance de tous les gens de lettres, qui font entrer la science des temps dans le plan de leurs recherches sur l'antiquité. Ç'auroit été une vraie perte pour eux, que la privation du travail de de notre sçavant Académicien, que nous jugeons très-propre à répandre de nouvelles clartés sur la chronologie des anciens peuples, obscurcie par la fable dont les mensonges ont altéré la vérité des événemens des premiers siecles. M. de Bougainville a trop senti par lui-même son utilité, pour laisser plus longtemps un ouvrage de cette nature enseveli dans la poussiere du cabinet. M. Fréret l'avoit toujours destiné à l'impression; s'il s'est arrêté au simple projet sans l'exécuter, on doit en rejetter la faute sur des occupations qui l'ont empêché de revoir ce traité avec l'attention nécessaire pour le mettre en état de paroître au jour. Quoi qu'il en soit, M. de Bougainville remplit aujourd'hui les premieres intentions de l'Auteur: il satisfait à l'engagement qu'il avoit contracté avec le public, en réitérant plusieurs fois la promesse de lui en faire part. Il s'excuse de ne

Digitized by Google

s'être pas acquitté plutôt de sa parole sur des obstacles qui ont différé l'impression de ce livre, & dont il a jugé à propos de supprimer le détail. Il est du moins heureux pour M. Freret, que ne l'ayant point publié de son vivant, il se soit trouvé après sa mort une personne du mérite de M. de Bougainville, qui fasse les fonctions d'éditeur. Cet ouvrage est précédé d'une préface de sa façon, qui nous a paru très-bien écrite. Elle est divisée en deux parties, dont la premiere est un préliminaire qui contient une exposition circonstanciée des faits qui ont occasionné la composition des *nouvelles observations sur le système chronologique de M. Newton.* C'est le titre que porte le traité dont il s'agit. Nous nous flattons que nos lecteurs nous sçauront quelque gré de leur en donner ici d'après l'éditeur, un précis qui les instruise du fonds de cette dispute littéraire.

M. Newton jouissoit de la réputation la plus brillante, qu'il devoit à la sublimité de ses spéculations philosophiques. Elles lui attiroient l'admiration des plus célebres Mathématiciens de l'Europe, dont plusieurs se faisoient honneur de le regarder comme leur maître, en adoptant ses hypotheses.

Les heureuses découvertes qui étoient

Digitized by Google

le fruit de ſes méditations, marquoient aſſez la vaſte étendue de ſon génie; mais on ne connoiſſoit pas encore l'univerſalité de ſes talens, parce qu'il ſuffiſoit pour ſa gloire, de s'être produit dans la république des lettres en qualité de profond Géometre & d'excellent Phyſicien. On ignoroit que depuis quelques années, il travailloit à un nouveau plan de chronologie, dont l'objet étoit la réforme des annales des nations, qui ont le plus figuré dans l'antiquité. Il employoit à le dreſſer ſes momens de loiſir, ou interrompant le cours de ſes occupations ordinaires, il cherchoit à s'en délaſſer par un travail d'un autre genre. On ne ſe ſeroit ſans doute pas imaginé, qu'il eût choiſi l'étude d'une ſcience qui, à divers égards eſt auſſi épineuſe & auſſi compliquée dans ſes calculs, que peuvent l'être les opérations algébriques. Il falloit aſſurément poſſéder au plus haut degré l'eſprit de combinaiſon, & s'être rendu toutes ſortes de calculs bien familiers, pour ſe propoſer comme un ſimple amuſement, ce qui demande, de la part du commun des hommes, l'application la plus pénible & l'attention la plus réfléchie. Au reſte, cela prouve que ce penchant invincible de la nature pour certaines études préférablement à d'autres, étend mê-

Digitized by Google

me ſes droits juſqu'aux objets que nous faiſons ſervir à notre délaſſement, en les rapprochant, par une analogie imperceptible, de notre goût primitif. M. Newton n'avoit mis qu'un petit nombre d'amis particuliers dans la confidence de ſes travaux chronologiques. Comme la probité n'étoit en aucune façon liée à ce ſecret, qui n'en étoit un que par un pur effet de ſa délicateſſe qui provenoit d'un grand fonds de modeſtie, il ne fut pas ſi bien gardé qu'il ne perçât dans le public. La Princeſſe de Galles, depuis Reine d'Angleterre, prenoit l'intérêt le plus vif aux études de notre Philoſophe, pour qui elle étoit pénétrée d'eſtime; juſques-là qu'elle ſe félicitoit de l'avoir pour contemporain. Elle fut une des premieres perſonnes à qui il communiqua ſes vues générales ſur l'ancienne chronologie. Ayant été frappée de la nouveauté de ſes idées, qui portoient l'empreinte de ce génie inventeur, dont brillent toutes ſes productions, elle le pria de faire, pour ſon uſage ſeul, un abrégé de tout l'ouvrage qu'il avoit compoſé ſur cette matiere. Il étoit trop flatté de l'amitié dont cette Princeſſe l'honoroit, pour ne la pas ſatisfaire ſur ce qu'elle lui demandoit. Les précautions qu'on employa pour tenir le manuſcrit caché, furent une foible ref-

Digitized by Google

ſource contre la curioſité d'une infinité de gens attentifs à tout ce qui pourroit ſortir de la plume d'un homme auſſi célebre que M. Newton. Quelques-uns tenterent adroitement les moyens de ſe procurer une copie du manuſcrit, qui avoit été remis entre les mains de la Princeſſe, & ils furent aſſez heureux pour réuſſir dans leur tentative. Il s'en fit pluſieurs autres copies, dont il s'en échappa une qui parvint en France par les ſoins d'un noble Vénitien appellé l'Abbé Conti, qui l'y avoit apportée d'Angleterre, où il avoit réſidé. Elles ne tarderent pas à ſe multiplier par la même voie, & elles ſe répandirent rapidement dans Paris. M. Fréret, dont la paſſion pour l'étude de la chronologie augmentoit encore l'empreſſement qu'il avoit de connoître l'ouvrage manuſcrit du Mathématicien Anglois ſur ce ſujet, obtint d'un de ſes confreres, aſſocié à l'Académie des Belles-Lettres, la communication d'une de ces copies qu'il tranſcrivit de ſon côté. C'eſt ſur ce précis qu'il ſe livra à un examen rigoureux du nouveau ſyſtême, qui l'allarma d'autant plus que le point de vue ſpécieux, ſous lequel il ſe préſentoit d'abord, pouvoit en impoſer au premier coup d'œil. En effet, il étoit très-capable de ſéduire ceux qui ne ſe donnent pas la

Digitized by Google

peine de pénétrer dans le fonds des choſes, afin d'être en état d'en juger ſainement. Cette alarme étoit autoriſée par les changemens conſidérables qu'il introduiſoit dans l'ordre des temps, que les Ecrivains les plus exacts de l'antiquité marquoient pour l'établiſſement des premiers Empires : changemens qui ne tendoient à rien moins qu'à ſapper la foi de tous les monumens, d'où l'on fait dépendre la fixation des époques capitales de l'hiſtoire ancienne. On prétendoit y ſubſtituer une hypotheſe chronologique, appuyée ſur des principes dont on abuſoit dans les conſéquences, ou qui péchoient dans l'application. M. Fréret réfléchiſſant ſur le danger des nouvelles opinions ſi promptes à s'accréditer, quand elles ont pour Auteurs des hommes célebres, forma la réſolution de combattre celles dont il s'agit, & de maintenir la vérité des dattes établies ſur les témoignages hiſtoriques. Ces opinions avoient beau lui paroître autant de paradoxes, il ſçavoit que plus elles tenoient de la ſingularité, plus il étoit à craindre qu'elles ne trouvaſſent de zélés partiſans dans la perſonne de ces littérateurs toujours avides de la nouveauté des ſentimens, & prêts à adopter les idées même les plus bizarres, dès qu'elles offrent une ample matiere à faire bril-

Digitized by Google

ler leur esprit. Il commença par traduire en françois l'abrégé chronologique en question : il accompagna cette traduction d'*Observations générales*, dans lesquelles, sans hazarder une critique prématurée des simples assertions dénuées des preuves de détail, qui devoient être discutées dans le corps de l'ouvrage d'où on les avoit extraites, il s'attacha aux fondemens du système. Il se proposa, en les ruinant, de renverser le nouvel édifice qu'on s'efforçoit de construire sur les débris des monumens de l'antiquité les plus authentiques.

M. Fréret n'avoit d'abord d'autre dessein en travaillant à ces observations, que de les communiquer à quelques amis, qui vouloient avoir une notion nette & distincte du système chronologique de l'Auteur Anglois, & sçavoir le jugement qu'en portoit notre Académicien si exercé dans ces sortes de matieres. Mais à la vue d'une nouvelle traduction de cet abrégé dont il se divulgua plusieurs copies en peu de temps, il se détermina à rendre publique la sienne, à laquelle il joignit ses remarques. C'est ce qu'il crut être d'autant plus en droit de faire, que le manuscrit ne lui avoit pas été confié sous la condition du secret. Il céda alors aux pressantes sollicitations que lui faisoit la personne qui di-

Digitized by Google

rigeoit la nouvelle édition de l'*Hiſtoire des Juifs*, *par M. Prideaux*, qui s'imprima à Paris en 1726, pour l'engager à publier ſa traduction & ſes obſervations à la ſuite de ce grand ouvrage. Ce ſont ces deux morceaux qui terminent le ſeptieme volume. M. de Bougainville a fait réimprimer les ſeules obſervations à la tête des nouvelles. Cependant M. Fréret, avant que de les donner à l'impreſſion, exigea du Libraire qui s'en étoit chargé, qu'il écrivît trois fois différentes, à M. Newton, pour le prévenir de ſes intentions, & avoir l'aveu de ce fameux Géometre. Il ſe flattoit de l'obtenir, parce qu'il ne préſumoit pas que le Sçavant Angloiſ, dont la modeſtie & la candeur étoient connues de toute l'Europe, pût lui ſçavoir mauvais gré des objections qu'il propoſoit contre ſon ſyſtême ſur la chronologie des anciens peuples. C'étoit même moins des difficultés qu'il formoit, que des doutes dont il demandoit l'éclairciſſement : ſi d'ailleurs il combattoit l'hypotheſe du nouveau Chronologiſte, il le faiſoit avec tous les égards dûs à ſa grande réputation : le ton de déférence qu'il prenoit dans cet écrit, témoignoit aſſez l'eſtime ſincere & profonde qu'il avoit pour la ſupériorité de ſon mérite. La publication de l'ouvrage de M.

Digitized by Google

Fréret ayant été suspendue pendant six mois entiers, comme le Libraire ne recevoit aucune réponse de la derniere lettre, dans laquelle il donnoit avis, à M. Newton, que son silence seroit pris pour un effet de son approbation, notre Académicien crut qu'il seroit inutile d'attendre plus longtemps. Il laissa le Libraire maître d'agir conformément à l'usage établi, & de se munir d'un privilege pour l'édition de l'ouvrage. Tous ces faits sont détaillés avec exactitude, autant qu'il nous paroît, dans un avertissement que M. Fréret a mis à la tête de ses *Nouvelles Observations*. On est étonné, qu'après avoir employé les mesures nécessaires pour ôter à M. Newton tous les sujets de plainte qu'il auroit pu former, il ait essuyé de sa part des reproches très-vifs; jusques-là qu'ils devenoient personnels. Il falloit que cet illustre Philosophe eût oublié en ce moment sa douceur naturelle, pour taxer d'irrégularité une pareille conduite, qui, tout bien considéré, nous semble fort innocente. Disons plutôt, que son extrême sensibilité dans cette occasion, provenoit d'un grand fonds de prédilection pour son système de chronologie, auquel il a paru s'intéresser par-là, beaucoup plus qu'à aucune de ses découvertes géométriques,

Digitized by Google

dont quelques-unes avoient éprouvé également des contradictions & des critiques. Cependant il avoit vu ces attaques d'un œil assez tranquille, pour ne pas éclater par des plaintes dures & ameres contre ceux qui en étoient les Auteurs. Il fit insérer dans les *transactions philosophiques* de l'année 1726, n°. 389, vol. 33, pag. 315, un écrit de sa façon, sous le titre de *remarques sur les Observations faites sur l'abrégé chronologique de M. Newton, traduit en françois, & publié à Paris, par l'Auteur des Observations.* Ces remarques furent traduites en françois, & imprimées à Paris dans le cours de la même année. M. Newton y accusoit l'observateur de ne s'être proposé d'autre but, en réfutant son système, que la satisfaction maligne d'étouffer, pour ainsi dire, au berceau, une production *qu'il chérissoit comme l'enfant de son loisir.* Il lui reprochoit ensuite de fréquentes méprises, où l'avoit fait tomber la précipitation dont il avoit usé pour le combattre. Il ajoutoit encore que, faute d'avoir bien entendu le véritable sens des deux principes fondamentaux du système, il avoit altéré ses idées, pour lui attribuer des sentimens différens des siens. M. Fréret fut sensiblement touché d'imputations aussi graves, qu'il n'avoit prévues, ni méritées. Comme

il travailloit à son apologie, il apprit la mort de M. Newton, arrivée en 1727. Cet événement ralentit l'ardeur avec laquelle il se hâtoit de la finir ; car il cherchoit moins à se justifier aux yeux du public, qui étoit à portée de le juger sur son ouvrage, qu'aux yeux de M. Newton lui-même, qu'il estimoit trop, pour ne pas souhaiter que ce grand homme lui rendît justice, en se formant de son procédé une idée plus avantageuse. Il crut, après de mûres réflexions, qu'il valoit mieux attendre la publication de l'ouvrage tout entier, annoncée par les amis de l'Auteur. En effet, le système chronologique vit le jour dès l'année suivante. Il parut à Londres en 1728 sous ce titre, *la Chronologie des anciens Royaumes corrigée*, avec une dédicace à la Reine d'Angleterre, par M. Conduitt, neveu de M. Newton. L'Editeur fit imprimer conjointement la chronique sur le manuscrit original. On donna sur le champ en France une traduction de l'ouvrage & de l'abrégé. Il ne fut plus question alors d'encourir le reproche de combattre le nouveau système sur un simple abrégé, dont on qualifioit d'infidelles, les copies qui s'en étoient faites. Il étoit aisé de vérifier la justesse des critiques, que l'hypothese chronologique de M. Newton avoit essuyé, par la lec-

Digitized by Google

ture de l'ouvrage complet qui contenoit le développement des principes sur lesquels elle étoit établie. Si la maniere plus ingénieuse que solide, dont cet illustre Géometre avoit sçu procéder à une réforme générale de l'ancienne chronologie, avoit mis dans son parti & avoit engagé à prendre sa défense, des personnes qui, par l'étendue de leurs connoissances tenoient un rang distingué dans la République des Lettres, il faut avouer que parmi les Chronologistes de profession, le nombre de ses adversaires l'emportoit infiniment sur celui de ses partisans. Il s'est trouvé au sein même de sa nation, toute prévenue qu'elle est en faveur de son rare mérite, d'habiles gens, entre lesquels on doit compter principalement MM. Bedford & Schutiford, qui ont osé attaquer vigoureusement le nouveau système, en même temps qu'ils ont admiré la fécondité du génie de son Auteur qui, sur quelque sujet qu'il s'exerçât, sembloit fait pour s'ouvrir des routes inconnues aux autres. Dès que l'ouvrage de M. Newton eut été publié, M. Fréret s'appliqua à le lire avec la plus scrupuleuse attention. L'examen réfléchi qu'il en fit, ne contribua pas peu à le confirmer dans le jugement qu'il avoit porté sur le nouveau système. Il servit à convaincre

Digitized by Google

notre Académicien qu'il ne s'étoit mépris, ni sur les principes de l'hypothese du célebre Anglois, ni sur les conséquences, comme on le lui avoit reproché, & qu'ainsi les difficultés qu'il avoit proposées à ce sujet, subsistoient dans toute leur force. Ces motifs réunis l'engagerent à composer ce traité, où il a mis dans un plus grand jour ses objections contre les points fondamentaux du système, en réfutant pié à pié & dans de plus amples détails, les raisonnemens que M. Newton a employés pour l'accréditer. Il l'a intitulé *Nouvelles Observations*, &c. par lesquelles il a pris à tâche de justifier les premieres, qu'il avoit données au public.

M. de Bougainville commence la seconde partie de sa préface par une analyse sommaire de l'ouvrage de M. Newton, qui offre le précis de son système; d'où il passe à celle du traité de M. Fréret, dont il développe le plan, les vues & la méthode. Il expose les divers objets que le docte Académicien embrasse dans le cours de ses recherches, & les résultats généraux des principes, sur lesquels notre Auteur se fonde. L'art avec lequel il les rapproche les uns des autres, en fait appercevoir la liaison, & en saisit tous les rapports, marque de sa part autant de pénétration que

Digitized by Google

de sagacité. Ce n'est point ici une analyse froide & nue, dont la sécheresse soit capable de rebuter; elle devient intéressante sous la plume élégante de l'Editeur qui l'accompagne de réflexions aussi fines que judicieuses. Son travail nous dirigera dans le compte que nous allons rendre de l'ouvrage de M. Fréret. Il est divisé en trois parties, dont chacune renferme plusieurs *sections* soudivisées en *articles*. La premiere partie traite de la chronologie grecque, dont elle contient les points les plus importans discutés en six sections. La premiere section fournit des remarques préliminaires sur l'évaluation des générations dans les familles royales, sur leur durée en général, & sur la maniere de les distinguer des regnes. C'est l'un des deux principaux argumens sur lesquels roule tout le système chronologique de M. Newton. Les Anciens comptoient trois générations environ pour un siecle, en les évaluant chacune sur le pied de trente-trois ans. Ce sçavant Mathématicien reçoit ce calcul pour le cours ordinaire de la nature; mais il accuse les Ecrivains grecs d'en avoir fait une fausse application, en supposant mal-à-propos chaque regne équivalent à une génération; ce dont ils faisoient la base de leur chronologie. Un résultat de la durée

totale des regnes pris des successions des Rois dans plusieurs Monarchies anciennes & modernes, qu'il passe en revue pour cet effet, lui donne occasion d'en déduire un calcul moyen, à la faveur duquel il réduit ces regnes à dix-huit ou vingt ans, l'un portant l'autre. Il est aisé de voir par-là combien cette réduction abrege l'intervalle qui sépare les époques de l'ancienne histoire.

M. Fréret avoit reproché à M. Newton, dans ses premieres observations, de confondre les générations avec les regnes. Le nouveau Chronologiste prétendit dans sa réponse les avoir expressément distingués. Le sçavant Académicien insiste ici sur l'objection qu'il lui avoit faite à ce sujet; & restraint la question à sçavoir si M. Newton a toujours évalué les générations à trente-trois ans; & si ce sont seulement les regnes qu'il a réduits à dix-huit ou vingt ans. Il s'attache à montrer 1°. qu'il a supputé certaines suites de regnes égaux à des générations, tels que furent constamment ceux des Rois de Sparte; 2°. qu'il a souvent confondu les regnes héréditaires, avec les regnes électifs, qui, l'un portant l'autre, ne durent tout au plus que dix-neuf ou vingt ans; 3°. que dans les différentes suites des regnes héréditaires, dont il a produit les sommes totales, il ne s'est point em-

Digitized by Google

barraſſé de la diſtinction qu'il faut mettre entre les regnes ſucceſſifs, & les regnes collatéraux. Ce défaut d'attention a cauſé de fréquentes mépriſes de ſa part, en évaluant ſur le pied de trois générations ſucceſſives, trois regnes équivalens à une ſeule. Il ſuffit d'examiner l'ordre de la ſucceſſion totale des Rois de France des trois races, pour en tirer une induction oppoſée à la méthode que ſuit M. Newton. Les ſoixante-quatre regnes ne ſont que quarante-cinq générations. Ce Géometre compte 1295 ans pour leur durée totale; il en reſulte donc près de vingt-neuf ans pou rchaque génération.

M. Newton allegue les trente Rois d'Angleterre qui ont regné pendant ſix cens quarante-huit ans, depuis Guillaume le Conquérant, juſqu'à la Reine Anne. Cependant on ne trouvera dans la totalité de cette ſucceſſion, que vingt générations, dont chacune excede trente-deux ans. La même réduction aura lieu dans toutes les ſuites des Princes héréditaires, ſoit anciens ou modernes.

M. Fréret ne s'arrête point à prouver, par une longue énumération, que la durée des générations eſt égale dans toutes les familles Royales connues, & dans les familles particulieres. Il a ſuppléé à ce dé-

Digitized by Google

tail qu'il supprime ici, par un mémoire exprès sur cette matiere, dont on peut lire un extrait dans le quatorzieme volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Au reste M. de Bougainville nous dit s'être assuré, par lui-même, de l'exactitude du calcul de M. Fréret, en le vérifiant pour sa propre instruction sur toutes les suites de Souverains modernes, dont cet habile Académicien ne fait point mention.

Le dernier article de cette section est terminé par une idée générale des preuves, qui servoient de fondement à l'ancienne Chronologie. M. Fréret, se propose d'y montrer que les Ecrivains de l'antiquité avoient des moyens plus sûrs pour la détermination des dates qui s'y rapportent, que la durée des regnes successifs, ou l'évaluation des générations. Ces moyens consistoient dans les secours qu'ils tiroient des généalogies que les Grecs prirent soin de recueillir, lorsqu'ils commencerent à cultiver les Lettres. On doit y joindre encore les archives des Villes, les registres des Temples, les actes des Particuliers, les suites des Magistrats; celles des Prêtres, de certaines Divinités, les Inscriptions, les Annales, les Traités de paix ou d'alliance; enfin les Monumens de tou-

Digitized by Google

te eſpece, qui ſubſiſtoient de leurs temps; & qu'ils étoient par conſéquent à portée de conſulter. C'étoient autant de titres ſur leſquels ils fondoient d'une maniere inconteſtable leur chronologie, en remontant d'époques en époques, juſqu'au premier âge de leur nation.

M. Fréret, employe toute ſa ſeconde ſection à faire voir l'incompatibilité du nouveau ſyſtême, avec les époques chronologiques, autoriſées par Hérodote & Thucydide, les deux plus anciens Hiſtoriens Grecs qui nous reſtent. Il prend à tâche ſurtout, d'établir ſans replique l'accord de leurs textes ſur tous les points eſſentiels, & particuliérement ſur l'époque du retour des Héraclides dans le Péloponeſe.

Notre Académicien a pour but dans la ſection ſuivante de conſtater les preuves de la chronologie des deux Hiſtoriens que nous venons de nommer, par le nombre des générations dans toutes les illuſtres familles de la Grece, comme celles de Cadmus, d'Ajax, & de pluſieurs autres, qu'il examine chacune ſéparément. Il montre la conformité des calculs qui en réſultent avec ceux d'Hérodote & de Thucydide.

La quatrieme ſection a pour objet la

Digitized by Google

discussion des preuves sur lesquelles M. Newton appuie la détermination de plusieurs dates particulieres de l'histoire Grecque, qui sont relatives à la généalogie des descendans de Cadmus, établis à Lacédémone, & à celle de la famille des Héraclides de Corinthe, & des Cypselides.

M. Fréret fixe dans la cinquieme, conformément au témoignage des anciens, l'époque de la premiere institution des Jeux Olympiques par Hercules, & de leur renouvellement par Iphitus; ensuite il détermine le temps de la législation de Lycurgue, qui passe constamment pour avoir été contemporain d'Iphitus, & avoir même eu part à l'établissement de ces Jeux. Il confirme la date dont il s'agit par la suite des générations postérieures à ce Législateur Lacédémonien, & par l'intervalle qui s'est écoulé depuis le retour des Héraclides, jusqu'aux Jeux Olympiques. La chronologie de l'histoire d'Athenes, sous le gouvernement des Rois & des Archontes, fait le sujet de la sixieme section.

Voilà, en peu de mots, le plan de cette *premiere Partie*, que nous nous bornons à indiquer. Les personnes curieuses de s'instruire du détail des preuves que produit l'Auteur, pourront se satisfaire par la lecture de l'ouvrage, où les points de la

Digitized by Google

chronologie Grecque les plus embarrassés & les plus épineux, sont approfondis par une combinaison exacte, & développés avec autant de clarté que de précision. Il y regne un fond d'érudition, d'autant plus estimable, qu'elle n'y est point semée avec profusion. Comme M. Fréret cherche moins à éblouir qu'à convaincre ses Lecteurs, il l'a sçait si bien ménager dans le choix des raisons qu'il employe pour détruire les argumens de son adversaire, qu'elles acquierent par-là un nouveau degré de force. Il justifie Eratosthene du reproche que M. Newton lui fait d'avoir trop étendu l'espace des temps historiques de la Grece, & rétorque l'accusation contre l'illustre Anglois, qui les abrege mal-à-propos d'un siecle entier, en assignant au retour des Héraclides, & à tous les faits qui y sont liés, une date plus récente de cent ans que celle qu'Hérodote, Thucydide, & tous les Ecrivains antérieurs au regne d'Alexandre, ont marquée pour cet événement. C'est en procédant de la même façon à un examen rigoureux des calculs de M. Newton, pour la fixation des autres époques qu'il restitue aux annales de la nation Grecque, les cinq cens ans qu'il a plu au nouveau Chronologiste de leur retrancher.

La suite au prochain Mercure.

Digitized by Google

La Platine, l'Or blanc, ou le huitiéme métal. Recueil d'expériences faites dans les Académies Royales de Londres, de Suede, &c. sur une nouvelle substance métallique tirée des mines du Pérou, qui a le poids & la fixité de l'or. Ouvrage intéressant pour les amateurs de l'histoire naturelle, de la physique & de la chymie; nécessaire aux Orfévres & Affineurs, pour n'être point trompés sur des alliages qui résistent aux épreuves de l'or; utile dans les arts qui peuvent employer cette substance à fabriquer des miroirs qui ne se ternissent point à l'air, & à ôter au cuivre sa facilité à contracter le verd-de-gris. *A Paris*, chez *Lebreton*, Imprimeur ordinaire du Roi, rue de la Harpe; *Durand*, rue du Foin; *Pissot*, quai de Conty, *Lambert*, rue de la Comédie Françoise. 1758. Prix trente sols broché.

Cet ouvrage est d'une utilité plus générale, que son titre ne paroît d'abord l'annoncer. Non-seulement les Artistes, mais tout le monde est intéressé à connoître une nouvelle substance, qui n'a déja que trop causé de désordre dans la société. L'Auteur cite entr'autres, une personne qui, sur une partie de lingots d'or, a perdu plus de douze mille livres, par rapport à la platine qui s'y trouvoit mêlée, & qui, résistant

Digitized by Google

tant également aux quatre grandes épreuves auxquelles on soumet ce roi des métaux, ne pouvoit en être séparé par les voies ordinaires.

Pour rassurer le commerce justement allarmé, & auquel des théorêmes métallurgiques reçus de temps immémorial, devenoient inutiles, on y donne deux manieres sûres & faciles, pour reconnoître la présence de ce métal, en quelque petite quantité qu'il puisse être allié à l'or. On y trouve aussi le moyen de rompre leur union.

Après avoir exposé les tromperies qu'on peut tenter à son aide, l'Auteur cherche à rendre ce métal utile à la société. Sa couleur blanche & brillante, sa dureté extrême & sa propriété de ne point se ternir à l'air, qu'il communique dans un degré éminent aux autres métaux, le rend propre à bien des usages dont quelques-uns sont indiqués. Dans l'histoire naturelle de ce métal, qui sert d'introduction à l'ouvrage, on remarque que depuis le commencement du monde jusqu'en 1729, l'on ne connoissoit que onze substances métalliques, quoiqu'on en compte quatorze, sçavoir huit métaux & six demi-métaux. Si ce que les Journaux allemands nous annoncent aussi d'une nouvelle pierre pré-

Digitized by Google

cieuſe différente de toutes celles qui portent ce nom, ſe trouve vrai, l'on verra combien l'étude de l'hiſtoire naturelle a déja enrichi notre ſiecle, & la rapidité de nos progrès depuis que les hommes quittant le voile du myſtere, maſque ordinaire de l'ignorance, ſe communiquent réciproquement leurs découvertes.

Non-ſeulement les Chymiſtes trouveront amplement de quoi ſe ſatisfaire par la délicateſſe des expériences, & la clarté & l'exactitude des procédés, mais une analyſe auſſi bien conduite, peut ſervir de guide & de modele aux curieux, ſur la maniere d'interroger la nature & lui arracher ſon ſecret.

Les Alchymiſtes mêmes devront en être ſatisfaits. On les y invite à employer leurs arcanes, pour donner à cet or blanc une teinture fixe qui le perfectionne, & dont la lettre du Chymiſte Italien, qui termine ce recueil, ſemble démontrer la poſſibilité.

ESSAIS hiſtoriques de Monſieur de Saint-foix, 4^e. partie. *A Londres*, & ſe trouvent à *Paris*, chez *Ducheſne*, Libraire, rue S. Jacques, au deſſous de la fontaine S. Benoît, au temple du goût, 1757.

Cette quatrieme partie des Eſſais hiſtoriques eſt précédée d'une préface dans laquelle

Digitized by Google

quelle M. de Saintfoix commence par rappeller le plan de son ouvrage. « Quelques-» uns de mes Lecteurs, dit-il, m'obligent » de leur dire & de répéter ici, que mon » objet, en composant ces Essais, n'a pas » été de rapporter uniquement des anecdo-» tes singulieres, & des faits curieux & » intéressans; mais de faire connoître par » les faits nos anciennes loix, nos coutu-» mes, nos mœurs, le caractere & le gé-» nie de notre nation. Après avoir peint » les François entr'eux & dans la vie civi-» le, j'ai cru que je devois les faire voir à » la guerre, & dans une guerre de plus » de trois cens ans contre un peuple tou-» jours notre ennemi, & dont les Rois » possédant une partie de la France à titre » de Vassaux, tenterent d'arracher le scep-» tre à leurs (1) Souverains. J'ai cru en » même temps qu'on me sçauroit gré de » présenter de suite & sous un même coup » d'œil, des événemens qui ont une inti-» me liaison les uns avec les autres, & dont » le fil est sans cesse interrompu dans l'his-» toire générale, par d'autres événemens » qui leur sont absolument étrangers.

(1) Les Rois d'Angleterre écrivoient à nos Rois, *illustri Domino nostro Regi Francia.* Nos Rois leur répondoient: Féal & amé, *Fideli & amico Regi Anglia. Acta publica Anglia.*

cieuſe MERCURE *L'hiſtoire d'Angleterre de Rapin de Toi-*
» *ras a eu* un grand ſuccès, & le mérite à
» *bien des égards.* Mais on voit clairement
» que c'eſt en partie le chagrin, l'aigreur
» & la haine qui lui ont mis, comme à
» Larrey, la plume à la main, & qu'il
» s'eſt orgueilleuſement flatté de faire re-
» pentir ſa patrie de l'avoir contraint à
» s'exiler. Tous nos Rois, ſelon cet Hiſto-
» rien, ont été des Princes injuſtes, tou-
» jours occupés des moyens de dépouiller
» leurs grands Vaſſaux de leurs poſſeſſions,
» ne ſe faiſant aucun ſcrupule d'enfreindre
» les traités les plus ſolemnels, dès qu'ils
» entrevoyoient quelque avantage à les
» violer. Ses réflexions ſur le caractere de
» la nation en général, ne ſont pas moins
» outrageantes & moins odieuſes.

» Depuis 1727 que ſon ouvrage a paru,
» & qu'on le lit dans toute l'Europe, il
» eſt étonnant qu'en France perſonne n'ait
» penſé à lui répondre.

« Dans l'hiſtoire des guerres que je trai-
» te (c'eſt toujours M. de Saintfoix qui
parle; ſon ſtyle eſt rempli de tant de beau-
tés, qu'on ne ſçauroit mieux faire que de
ſe ſervir de ſes propres paroles), il y a qua-
» tre époques principales. La confiſcation
» faite par Philippe Auguſte ſur Jean ſans
» terre, en 1203; le traité de S. Louis

Digitized by Google

» avec Henry III en 1259 ; les prétentions » d'Edouard III à la couronne de France, » en 1339, & le traité de Brétigni en » 1360. Rapin de Toiras a fait des disser- » tations ou de longues réflexions sur ces » quatre points principaux ; je crois que » j'y ai répondu d'une façon convaincan- » te, & qui ne laisse aucuns moyens à la » replique. Dans le cours des autres événe- » mens, c'est presque toujours par ses ga- » rants même & par les actes publics d'An- » gleterre, que je fais voir des fréquentes » prévarications, & la tournure infidelle » de sa narration.

« Lorsque je suis en contradiction avec » nos Historiens, & par conséquent avec » ceux qui les ont copiés sans réflexion & » sans examen, je dis mes raisons, c'est » au lecteur à juger si elles sont bonnes. » Nous avons aujourd'hui, surtout de- » puis la publication (1) des actes d'An- » gleterre, des secours & des éclairciſſe- » mens que ces Historiens n'avoient pas : » quiconque enfin n'aura pas lu & relu ces » actes avec beaucoup d'attention, ne pour- » ra jamais donner qu'un tableau peu fide- » le de ce qui s'est passé sous les regnes de » Philippe de Valois, du Roi Jean, de

(1) En 1717.

Digitized by Google

» Charles V, de Charles VI & de Charles VII. »

En lisant l'ouvrage de M. de Saintfoix, on se convaincra qu'il a rempli tous les objets qu'il s'étoit proposés. Les recherches les plus épineuses, la saine critique, les traits les plus frappans de l'histoire, les caprices les plus singuliers des mœurs & des usages, un style toujours noble, précis & élégant, caractérisent ses Essais historiques. Le plus grand éloge que nous puissions faire de cette quatrieme partie, est de dire qu'elle est digne de celles qui l'ont précédées, & que tout le monde a entre les mains. Nous allons en rapporter quelques traits, qui mettront le lecteur en état d'en juger.

Dans l'article de quelques modes & habillemens, M. de Saintfoix dit : « Sous » François II, les hommes trouverent qu'un » gros ventre donnoit un air de majesté » & les femmes s'imaginerent aussi-tôt qu'il » en étoit de même d'un gros cul. On avoit » de gros ventres & de gros culs postiches, » & cette ridicule mode dura 3 ou 4 ans. » Ce qu'il y eut encore de singulier, c'est » que lorsqu'elle commença, les femmes » parurent ne plus se soucier de leurs visages, & commencerent à le cacher. Elles

Digitized by Google

» prirent un loup (1), & n'allerent plus » que masquées dans les rues, aux promenades, en visite & même à l'Eglise. Au » masque, succederent les mouches. On » prétend qu'elles en mettoient en si grande quantité, qu'on avoit de la peine à » les reconnoître.

L'article des livrées est des plus curieux. » Les armoiries devenues fixes & héréditaires, introduisirent en même temps les » livrées, & de même que chacun s'étoit » fait des armoiries à sa fantaisie, chacun » composa & arrangea des livrées comme il » voulut. J'ai dit qu'on mettoit ses armoiries » sur sa cotte d'armes & sur son bouclier; » on portoit d'ailleurs une écharpe dont la » couleur aidoit à faire connoître de quelle province on étoit. Les Comtes de Flandre avoient pour couleur le verd foncé, » les Comtes d'Anjou le verd naissant; les » Ducs de Bourgogne le rouge; les Comtes de Blois & de Champagne, l'aurore » & le bleu; les Ducs de Lorraine, le jaune; les Ducs de Bretagne le noir & le » blanc: ainsi les Vassaux de ces différens » Princes avoient des écharpes différentes. » Ceux de ces Vassaux qui leur étoient alliés, ou qui possédoient auprès d'eux

(1) Espece de masque.

Digitized by Google

» quelque charge considérable, affectoient
» de joindre aux couleurs de leurs livrées
» particulieres, une petite bande ou petit
» galon plus ou moins large de la livrée de
» leur Seigneur. Voilà pourquoi l'on re-
» marque communément du verd foncé
» dans les livrées de la noblesse de Flandres
» & de la moitié de la Picardie; du verd
» naissant dans les livrées de la noblesse
» d'Anjou; du rouge dans les livrées de la
» noblesse de Bourgogne; de l'aurore &
» bleu dans les livrées de la noblesse du
» Blésois & de la Champagne; du jaune
» dans les livrées de la noblesse de Lorrai-
» ne & du Duché de Bar; du noir dans
» les livrées de la noblesse de Bretagne. La
» noblesse des environs de Paris, qui relé-
» voit immédiatement du Roi, a commu-
» nément du bleu dans ses livrées, parce
» que le bleu étoit la couleur de nos Rois.
» On demandera sans doute, pourquoi il
» y a aussi du blanc & du rouge dans la li-
» vrée Royale; parce que le blanc étoit de
» temps immémorial la couleur générale &
» désignative de la nation; à l'égard du
» rouge, parce que nos Rois lorsqu'ils te-
» noient Cour pléniere, étoient vêtus d'u-
» ne grande soutane rouge, sous un long
» manteau bleu, semé de fleurs de lys d'or.
» Sous Charles V, on porta des habits

» *blasonnés*, c'est-à-dire qu'on les chamarroit de toutes les pieces armoriales de » son écu. »

« Sous Charles VI, on imagina l'habit » *mi-parti* semblable à celui des Bedeaux.

Cette quatrieme partie est presque partout aussi curieuse & aussi intéressante, que les traits que nous avons transcrits.

TRAITÉ du célebre Dagoumer sur l'ame des bêtes, traduit du latin en françois, par le révérend Pere Grégoire Martin, ancien lecteur des Minimes. Se vend douze sols. *A Lyon*, chez *Geofroy Regnault*, Imprimeur-Libraire, rue Merciere, 1758.

M. Dagoumer a été Professeur dans les colléges de Lisieux, de Navarre & d'Harcourt. C'est dans les cahiers qu'il dictoit à ses écoliers, qu'on a pris ce court traité sur l'ame des bêtes, qui ne renferme rien de fort particulier par rapport à la solution des principales difficultés attachées à cette grande question.

DISCOURS qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Dijon, par le P. Millot, Jésuite. *A Lyon*, de l'imprimerie d'*Aimé de la Roche*, Imprimeur-Libraire, rue Merciere, à la Couronne d'or, 1757. Le sujet de ce Discours est de sçavoir, *s'il est plus utile d'étudier les hommes que les livres.*

Digitized by Google

ADRESSE à la Nation Angloise, Poëme patriotique, par un Citoyen, sur la guerre présente. *A Amsterdam*, & se trouve *à Paris*, chez *Laurent Prault*, Quai des Augustins, près la rue Gît-le-Cœur, à la Source des Sciences, 1757.

LETTRE à l'Auteur de l'Histoire du Diocèse de Paris, contenant quelques Remarques sur le Chapitre ayant pour titre, *Luzargues* & l'Abbaye d'Hérivaux. *A Genève*, 1758.

HISTOIRE universelle de Diodore de Sicile, servant à l'Histoire de l'origine des Peuples & des anciens Empires, traduite en François, avec des Notes géographiques, chronologiques, historiques & critiques; par M. l'Abbé Terrasson, de l'Académie Françoise, nouvelle édition en 7 volumes *in*-12. Prix 21 liv. reliés. *A Paris*, chez *Debure*, l'aîné, Quai des Augustins, à l'Image S. Paul, 1758.

De tous les Auteurs qui ont écrit l'Histoire des premiers temps, c'est-à-dire, l'Histoire de l'origine des Peuples & des anciens Empires, il n'en est aucun qui pour l'exactitude des faits puisse être mis en comparaison avec Diodore de Sicile. Cet Historien après avoir dépouillé tous les livres qui existoient de son temps, &

Digitized by Google

toutes les fables du merveilleux dont on avoit revêtu la vérité, se transporta dans les différentes contrées pour y visiter les monumens, s'instruire des traditions, & donner la dernière authenticité à ce que sa critique lui avoit fait reconnoître pour incontestable. L'Histoire & les mœurs des anciens Egyptiens, des Assyriens, des Medes, des Perses, des Scytes, des Grecs, des Gaulois & des Romains; enfin l'Histoire générale de l'ancien Monde se trouve dans cet ouvrage, aussi utile qu'instructif. Quoique ce ne soit ici qu'une traduction, elle se fait pourtant lire avec plaisir. Le style est très-correct, fort clair, & quelquefois élégant. D'ailleurs ce qui occupe le plus dans une pareille lecture, c'est la multitude des événemens, & la différence étonnante qu'on est à portée de remarquer entre les usages anciens & ceux de nos jours. Cette nouvelle édition est très-bien exécutée; le papier est beau & les caractères fort nets.

TARIF des droits d'entrée & de sortie des cinq grosses Fermes, ordonnés être perçus par l'Edit de 1664, sur toutes les marchandises; augmenté de notes & observations sur les mutations des droits depuis ledit Tarif; sur les précautions à

prendre pour la forme des Déclarations, & sur les obligations des Négocians & des Employés, pour prévenir toutes difficultés; suivi des Ordonnances de 1681 & 1687, renfermant la régie des Fermes, & commentées des Edits, Déclarations, Réglemens & décisions du Conseil, rendus sur lesdites Ordonnances. Nouvelle édition en deux gros volumes, grand *in*-8°. *A Rouen*, chez *Jacques-Nicolas Besogne*, Libraire & Imprimeur, au Palais 1758.

C'est ici une troisieme édition du Tarif donnée en 1664, pour la perception des droits des cinq grosses Fermes, augmenté de plusieurs Arrêts & Réglemens qui ont changé ou modifié les premieres dispositions.

Le premier volume comprend le Tarif de 1664, tel qu'il a été arrêté au Conseil d'Etat du Roi, le 18 Septembre de la même année, avec les citations des nouveaux Arrêts d'un caractere différent, & à chaque article sur lesquels les droits ont été changés & tels qu'ils se perçoivent aujourd'hui. Comme aussi des observations utiles & indispensables, pour assurer la perception de tous ces droits.

A ce Tarif on a joint les Ordonnances de 1680, 81 & 87, comme preuves justificatives. On observe sur cette der-

Digitized by Google

niere, qu'elle a été trouvée en manuscrit à la mort d'un homme de distinction & de lettres, & augmentée des Arrêts rendus en interprétation. Il y avoit en tête, *cet ouvrage a été commenté par une personne de talens & sçavant dans les Fermes*: raisons qui ont engagé l'Editeur à se conformer au manuscrit qui lui a été communiqué.

Le second volume contient la plus grande partie des Arrêts & Réglemens rendus depuis le Tarif de 1664 : je dis la plus grande partie, car on n'a pas rapporté ceux qui n'ont plus force de loi, & qui ont été suivis d'autres qui les ont rendus inutiles. On a même cru devoir se restraindre sur quelques-uns à rapporter le dispositif.

Cet ouvrage est nécessaire & même d'une utilité indispensable au Public, aux Négocians en particulier, & aux Employés des Fermes. Il préviendra une perception irréguliere, préjudiciable au commerce ou aux intérêts du Roi. Chacun y trouvera sans peine, sans recherche, & sans grande lecture, tous les éclaircissemens qu'il pourra désirer. On y a renfermé tout ce qui peut avoir rapport aux droits des cinq grosses Fermes, tant sur le commerce de la Compagnie des Indes,

Digitized by Google

que sur celui des Isles Françoises, comme aussi les privileges dont jouissent différentes Villes. Ce livre se trouve, *à Paris*, chez *Durand*.

Élémens de Tactique, Ouvrage dans lequel on traite de la formation des troupes, des évolutions de l'Infanterie & de la Cavalerie, des principaux ordres de bataille, de la marche des armées & de la castramétation : vol. *in*-4°. dédié à Monseigneur le Dauphin; par M. le Blond, Maître de Mathématique des Enfans de France, &c. *A Paris*, chez *Ch. Ant. Jombert*, Imprimeur-Libraire du Corps Royal de l'Artillerie & du Génie, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame, 1758.

La tactique a toujours été regardée comme une des plus importantes parties de l'art militaire. Elle traite de la formation des troupes pour combattre, de leurs différens mouvemens, des ordres de bataille, &c. Les Grecs avoient cultivé cette science avec beaucoup de soin, & ils avoient des Professeurs publics pour l'enseigner. Les Princes de l'Europe ayant négligé jusqu'à présent un établissement si utile, on ne peut se former dans la tactique que par le secours des livres & par la pratique. Mais comme les connoissances qu'on acquiert

Digitized by Google

par l'usage sont toujours très-tardives & très-bornées, un Ouvrage où l'on expliqueroit les regles & les principes de la tactique avec ordre & méthode, ne pourroit être que d'une grande utilité pour préparer l'esprit & le mettre en état de se rendre compte des différentes manœuvres militaires, & pour en posséder la science parfaitement.

Il paroît que c'est-là l'objet que M. le Blond s'est proposé dans ses Elémens de Tactique. « Notre intention a été, dit-il, » d'exposer avec ordre les regles fondamentales de la tactique, & de les faire » entrer aisément dans l'esprit du Lecteur, » en lui rendant compte des raisons sur » lesquelles les opérations qu'on lui enseigne, sont établies. »

Cet Ouvrage est divisé en quatre livres. On trouve dans le premier le détail de l'arrangement des troupes, & tout ce qui concerne la formation du bataillon & de l'escadron.

Le second livre traite des évolutions de l'Infanterie & de la Cavalerie, l'Auteur en abrégeant, ce que les Auteurs militaires ont écrit sur ce sujet, & même en la rectifiant quelquefois, enseigne d'une maniere également claire & lumineuse, tous les différens mouvemens du bataillon & de l'es-

Digitized by Google

cadron : on y trouve plusieurs observations sur le quart de conversion, les différentes manieres de défiler, la formation des bataillons quarrés, triangulaires, ronds, octogones, de la colonne d'attaque, de retraite du Chevalier de Folard, &c.

Le troisieme livre a pour objet l'armée, & tout ce qui lui appartient ; l'Auteur y fait voir par le sentiment des Militaires les plus célebres, que la supériorité du nombre ne peut seule décider des succès à la guerre, & que la science du Général est toujours plus avantageuse que le grand nombre de troupes. Il examine aussi quel doit être à peu près le rapport de la Cavalerie à l'Infanterie dans les armées, suivant la nature des différens pays qui peuvent être le théâtre de la guerre.

Après avoir parlé de tout ce qui appartient à l'armée, de ses différens Officiers, de l'artillerie, &c. M. le B. entre dans le détail des ordres de bataille. Il s'est renfermé sur ce sujet dans ce qu'il y a de plus universellement établi par les Militaires les plus célebres : il examine quels sont les avantages & les inconvéniens de la ligne pleine, proposée par M. le Maréchal de Puységur, & les différentes manieres dont on peut fortifier l'ordre de bataille par le mélange de la Cavalerie & de l'Infanterie.

Digitized by Google

Ce livre eſt terminé par un précis des regles générales qui ſervent de baſe à la marche ou au mouvement des armées, & par le détail de la marche des troupes dans les colonnes, & des différentes manieres de les remettre en bataille.

Le quatrieme livre traite de la caſtramétation. M. le Blond ayant déja donné un Ouvrage particulier ſur cette matiere en 1748, ajoute ici tout ce qui lui a paru néceſſaire pour en former un Traité complet.

Telles ſont les différentes matieres qui compoſent les Elémens de Tactique : « Cet » Ouvrage, pour nous ſervir des termes du » Cenſeur (M. Bélidor), eſt fait avec » beaucoup de ſoin & d'érudition ; il com- » prend les meilleures maximes qu'ont pu » donner ſur la tactique les plus grands » Maîtres de l'Art ; & il ſera d'une très- » grande utilité pour l'inſtruction du Mi- » litaire qui trouvera renfermé dans un » volume, ce qui ne ſe rencontre point » dans un très-grand nombre d'autres. »

Le même Libraire a reçu de Hollande quelques Exemplaires de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, & ſur les mœurs & l'eſprit des Nations, depuis Charlemagne juſqu'à nos jours*; par M. de Voltaire, en 7 vol. *in*-8°.

Digitized by Google

On a joint à chaque volume une Table raisonnée des matieres qu'il contient. Prix 18 liv. brochés, & 22 liv. reliés.

LETTRE à M. de Boissy, en réponse à celle du Solitaire de Bretagne. Mercure de Février.

Le solitaire de Bretagne, Monsieur, expose ses sentimens avec tant d'égards pour M. l'Abbé Velly, qu'il semble permettre qu'on défende le texte qu'il attaque. Il est reconnu que Guillaume n'eût jamais pensé à faire la conquête de l'Angleterre, s'il n'y avoit été appellé par le vœu général de la plus saine partie de la nation angloise. Je dis la plus saine partie, parce que tout Etat de quelque composition qu'il soit, renferme dans son sein de bons & de mauvais patriotes. Ces derniers même sont quelquefois les plus nombreux, & ne doivent pas être considérés par un Législateur qui n'a contracté aucun ferment avec une nation, parce qu'ils empêchent le bien général de tout un Etat. On pourroit trouver dans eux la cause des troubles qui ont agité l'Angleterre depuis quelques siecles. C'est dans des circonstances pareilles, que Guillaume, après avoir essayé de gouverner

ſes nouveaux ſujets par l'amour & par la raiſon, ſe vit contraint de changer leurs anciennes loix, où les eſprits inquiets ſe trouvoient des ſujets de révoltes, en s'appuyant ſur des prétendus privileges & des uſages tolérés par foibleſſe, qui commettoient les Citoyens entr'eux, ou détruiſoient l'harmonie du corps politique. Combien la grande Charte, piece ſi douteuſe & tant reclamée en Angleterre, n'y a-t'elle pas produit de troubles dans les derniers ſiecles. Guillaume ne fit donc rien contre la juſtice & le droit public, lorſqu'il ôta à ſes ſujets des prétextes éternels de diviſion, d'autant plus qu'il n'avoit fait aucune capitulation à cet égard. L'exemple d'Alexandre ne prouve rien contre lui, les circonſtances étoient différentes. Alexandre eſt beaucoup moins à louer, d'avoir conſervé aux peuples qu'il avoit ſubjugués leurs mœurs & leur loix, qu'il n'eſt blâmable d'avoir abandonné celles de ſes propres ſujets pour prendre celles des vaincus, & vouloir y aſſervir même les vainqueurs, puiſqu'aux yeux de la raiſon, de l'humanité & de la vertu, les loix de la Grece avoient tout l'avantage ſur celles des Perſes telles qu'elles étoient alors. C'eſt-là ce qui rendit Alexandre ſi inſupportable aux Macédoniens, & les porta, malgré les

sentimens que leur inspiroient ses grandes actions, à conspirer tant de fois contre lui : mais ce Prince étoit d'autant moins excusable, qu'il violoit les capitulations qu'il avoit faites avec des sujets libres, tels qu'étoient les Macédoniens ; au lieu que Guillaume qui avoit subjugué les Anglois par la force de ses armes, n'avoit contracté aucun engagement avec eux. Il pouvoit donc avec justice, fondé sur les principes d'un bon Roi, changer les loix de ses nouveaux sujets, s'il y voyoit plus d'avantages pour leur tranquillité & pour leur bonheur ; ce qui, à la vérité, ne lui auroit pas été permis, s'il avoit été lié par le serment de les maintenir. Il en faut conclure, que la pensée de M. l'Abbé Velly a toute l'exactitude & la justesse qu'on peut exiger. Le Solitaire de Bretagne lui rendra sans doute cette justice, puisqu'en produisant son opinion, il a montré les sentimens & les principes les plus chers à l'humanité. Son style fait juger aussi-bien de son esprit, que de son cœur. Combien de gens répandus dans tous les cercles, sont bien plus dans la solitude que lui !

J'ai l'honneur d'être, &c.

EUBIN.

A Lyon, le premier Février 1758.

Digitized by Google

LIVRES nouveaux qui se trouvent à *Geneve* & à *Coppenhague*, chez *Cl.* & *Ant. Philibert*, ou qui sont actuellement sous presse.

Aventures de Télémaque *in*-12, 2 vol. sous presse.

Memoires de Maintenon *in*-12, 6 volumes, avec des remarques critiques de M. de Voltaire, tirées de son essai sur l'histoire universelle, en attendant les 9 volumes de lettres qui sont sous presse.

Newtonis principia, par souscription, suivant le plan qu'on va publier.

Lettres Persannes, *in*-12, 2 vol. avec le temple de Gnide, nouvelle édition.

Choix littéraire, *in*-8°, 11 vol. & le 12^e^ sous presse.

Forme du Gouvernement de Suede, *in*-8°.

Instruction pour le Gouverneur du Prince Royal de Suede, *in*-8°.

Histoire du Dannemarck, avec le monument de la Mythologie des Celtes, & le portrait du Roi, avec la carte géographique, *in*-4°, 2 volumes, par M. le Professeur Mallet.

Lettres sur le Dannemarck, par M. Royer.

Mercure Danois, depuis Mars 1753 qui continue.

Dictionnaire universel du commerce, des freres Savary, avec des augmentations

Digitized by Google

très-considérables, & sur de beau papier, *in-folio*, 4 vol. sous presse par souscription.

Gazette universelle du commerce, ou tableau du négoce actuel des quatre parties du monde.

La dévotion réconciliée avec l'esprit, par M. de Pompignan, Evêque du Puy, nouvelle édition bien corrigée, *in*-12.

Mes Loisirs ou pensées diverses, avec l'apologie du genre-humain, par M. le Chevalier Darc, *in*-12, nouvelle édition.

Le grand Dictionnaire historique, ou le mêlange curieux de l'Histoire sacrée & profane, qui contient en abrégé l'histoire fabuleuse des Dieux & des Héros de l'antiquité Payenne : les vies & les actions remarquables des Patriarches, des Empereurs, des Rois, des Princes illustres, des grands Capitaines, des Papes, des saints Martyrs & Confesseurs, des Peres de l'Eglise, des Evêques, des Cardinaux & autres Prélats célebres, des Hérésiarques & des Schismatiques ; l'Histoire des Religions & sectes des Chrétiens, des Juifs & des Payens ; des Conciles généraux & particuliers ; des Auteurs anciens & modernes, des Philosophes, des inventeurs des Arts, & de ceux qui se sont rendus recommandables en toute sorte de Profes-

Digitized by Google

sons, par leur science, par leurs ouvrages, & par quelque action éclatante; l'établissement & le progrès des Ordres Religieux & Militaires, & la vie de leurs Fondateurs; les généalogies des familles illustres de France, & des autres Pays de l'Europe; la description des Empires, Royaumes, Républiques, Provinces, Villes, Isles, Montagnes, Fleuves & autres lieux considérables de l'ancienne & de la nouvelle Géographie, où l'on remarque la situation, l'étendue & la qualité du pays, la religion, le gouvernement, les mœurs & les coutumes des Peuples; les dignités, les Magistratures ou titres d'honneur; les actions publiques & solemnelles, les Jeux, les Fêtes, &c. les Edits & les Loix, dont l'Histoire est curieuse, &c. Le tout enrichi de remarques, de dissertations & de recherches curieuses, pour l'éclaircissement des difficultés de l'Histoire, de la Chronologie & de la Géographie, par Messire Louis Moréri, Prêtre, Docteur en Théologie. Nouvelle édition, dans laquelle on a refondu les supplémens de M. l'Abbé Goujet. Le tout revu, corrigé & augmenté par M. Drouet; dix volumes *in-folio* proposés par souscription. *A Paris*, 1758.

Il sembloit que, pour porter ce Dictionnaire au degré de perfection dont il est

Digitized by Google

susceptible, il suffisoit d'y refondre les derniers supplemens, afin d'épargner à ceux qui le consultent l'embarras & le désagrément de recourir à différens volumes, pour chercher ce qui doit se trouver dans un seul, à son ordre alphabétique. C'est effectivement l'unique objet que s'étoit d'abord proposé l'homme de Lettres qui s'est chargé de la nouvelle édition qu'on annonce au Public. Mais ayant examiné avec soin quelques parties détachées de ce recueil, il y a remarqué des défauts essentiels & multipliés, par le rapport que tant d'articles ont les uns avec les autres.

Par exemple, on trouve dans le Moréri des listes chronologiques des Souverains des différens Etats, où les époques du commencement & de la fin de leur regne sont indiquées. Ces époques ne s'accordent pas toujours avec celles qu'on donne dans les articles particuliers de chacun d'eux. En parlant des Conciles tenus dans une Ville, on leur assigne des dates souvent différentes de celles sous lesquelles on les a rangés dans la liste même des Conciles. Tantôt on suit pour les années des Consulats la supputation de Varron, tantôt on suit celle des marbres Capitolins. Les années qu'on fait répondre aux Olympiades sont le plus souvent fautives. Beaucoup de renvois

Digitized by Google

renvois ſont défectueux, & n'indiquent pas les titres qu'il faut conſulter. Une multitude d'articles concernant les mêmes perſonnes ou les mêmes lieux, ſont employés pluſieurs fois ſous des dénominations différentes. D'autres n'ont pas aſſez d'étendue pour donner une notion ſuffiſante des objets qu'on prétend y traiter.

Toutes ces défectuoſités, dont l'Editeur s'eſt aſſuré par un travail de huit années, l'ont déterminé à diriger ſon travail ſur un nouveau plan; il a vérifié la plûpart des époques; il a refondu les uns dans les autres les articles répétés, & a indiqué par des renvois le nom le plus connu, ſous lequel il les a placés.

Il fait une mention honorable de tous les Scavans, les Artiſtes, les Littérateurs, morts depuis le dernier ſupplément, ſur leſquels on a pu avoir des Mémoires exacts. Les Journaux de différent genre ont été d'un grand ſecours pour remplir cet objet; comme auſſi les Mémoires, les Critiques & les Remarques que différentes perſonnes ont fourni depuis la derniere édition.

Le prix de ce Dictionnaire en dix volumes *in-folio* en feuilles, ſera, pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit, de *deux cens quarante livres.* Mais pour favoriſer ceux qui voudront dès-à-préſent en aſſurer un

Digitized by Google

exemplaire, les Libraires ci-après nommés, ont fixé le prix desdits dix volumes à *cent quatre-vingt livres* qu'on payera selon l'ordre qui suit :

Le premier payement, en levant la souscription, 60 liv. Le second payement en Mars prochain, en recevant les six premiers volumes, 72 liv. Le troisieme en Juillet 1759, en retirant les quatre derniers volumes, 48 liv. Total 180 liv.

On ne recevra des assurances pour cet Ouvrage que jusqu'au dernier jour de cette année 1758.

Les Souscripteurs sont priés de faire retirer leurs exemplaires dans le courant de 1759. Passé ce temps les avances seront perdues pour eux. Sans cette condition, on n'auroit pas proposé l'avantage de la souscription. On pourra souscrire, chez *le Mercier*, rue S. Jacques, au Livre d'or; *Desaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais; *Jean-Thomas Hériſſant*, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire; *Bondet*, rue S. Jacques, à la Bible d'or; *Vincent*, rue S. Severin; *Le Prieur*, rue S. Jacques, à la Croix d'or.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE.

LETTRE de M. Coleſſe, Curé de Châteauvieux, en Berry, à M. l'Abbé Hardi, du College Mazarin, à Paris, ſur la ſituation du lieu d'où les Hébreux partirent en quittant l'Egypte, & ſur le jour où ils paſſerent la Mer Rouge.

Il étoit, Monſieur, très-naturel d'en croire Joſephe ſur un point qui concerne les antiquités Judaïques; & le R. P. Sicard, ſur la ſituation d'une contrée de l'Egypte, nommée dans l'Ecriture, puiſque ce Miſſionnaire a fait une étude particuliere du local de ce Royaume, & des textes des Livres ſaints qui y ont rapport: appuyé de l'autorité de l'un, & des diſſertations géographiques de l'autre, vous auriez trouvé, Monſieur, dans les reſſources de votre génie de quoi défendre long temps l'opinion que vous aviez embraſſée d'après

Digitized by Google

eux : mais à peine Dom Calmet nous a-t'il fait entrevoir la vérité, que vous lui avez rendu l'hommage le plus prompt, & en même temps le plus glorieux pour elle, pour vous, Monsieur, & pour le sçavant homme à qui elle doit votre conquête. Vous avez plus fait encore. Devenu tout à coup le défenseur & le soutien de la cause qui venoit de nous paroître préférable, vous avez travaillé avec le plus grand zele à lui faire des prosélites, en levant un obstacle qui n'avoit pas, il est vrai, arrêté Dom Calmet, mais qui pouvoit faire peine à bien d'autres.

Vous avez pensé, avec raison, qu'il ne falloit pas faire partir les Hébreux des environs de *Tanis :* vous avez bien vu qu'il étoit hors de toute vraisemblance, que six cens mille hommes chargés de leur bagage & des dépouilles de leurs ennemis, & traînant avec eux une multitude innombrable de vieillards, de femmes, d'enfans, d'esclaves & de troupeaux, ayent pu en trois jours faire trente lieues, presque toujours à travers des montagnes & des défilés. Pour abréger leur marche, vous ne les faites partir que des environs de *Rameſſés*, & vous suivez en cela l'Ecriture ; mais, ainsi que Dom Calmet, vous placez cette Ville à 25 lieues de la Mer

Digitized by Google

Rouge, & cette distance épouvante encore bien des gens.

Rassurons-les, Monsieur, & abrégeons la route des Israélites de cinq à six lieues encore de plus. Pourquoi rester dans l'embarras, quand on peut s'en tirer aussi facilement ? Plaçons (puisqu'on le veut) *Tanis* à 30 lieues de la Mer Rouge ; mais commençons par en éloigner de cinq à six lieues, en avançant vers l'Orient, le palais qu'habitoit *Pharaon*. C'est sans doute dans ce séjour & sous les yeux de ce Tyran, que Moyse fit éclater les merveilles terribles dont la derniere opéra la délivrance d'Israël ; c'est là que se devoit commencer la sanglante exécution, dont la vengeance de Dieu avoit chargé l'Ange exterminateur ; mais rien ne nous force de placer ce lieu de malédiction dans la ville même de *Tanis*. Ce n'est point dans cette Ville, c'est dans les plaines qui l'environnoient, IN CAMPO *Taneos*, que se formerent les orages, qui se répandirent ensuite dans tout le reste de l'Egypte. Ainsi le palais de l'endurci Pharaon étoit situé non dans *Tanis*, mais dans les plaines de *Tanis* ; IN CAMPO *Taneos*. Nous pouvons donc le rapprocher de cinq à six lieues vers l'Orient, & placer ensuite *Rameſſés* à cinq ou six lieues plus près encore de la Mer Rouge. Pour expli-

Digitized by Google

quer l'Ecriture à cet égard, il nous suffit que Moyse & Aaron ayent pu s'y rendre dans la même nuit, où ils reçurent enfin de Pharaon la permission d'aller sacrifier dans le désert. Car, comme vous l'observez très-bien, Monsieur, il est inutile de faire partir les Couriers de Pharaon pour aller chercher Moyse & Aaron à *Rameſſés*, d'en faire venir ces deux Chefs du peuple de Dieu, pour les y ramener ensuite, & tout cela dans les cinq ou six heures qui précéderent le départ des Hébreux. Ces Ministres du Seigneur sûrs de la promesse, & de la protection du Maître qu'ils servoient, se tenoient sans doute à la Cour, pour y attendre le moment fixé par l'Eternel pour la délivrance de son peuple. C'est vers le milieu de la nuit du 14 au 15 du mois, qui fut dans la suite le premier de l'année hébraïque, qu'arriva ce moment tant desiré, & si long-temps attendu. Pharaon, au cri de toute l'Egypte baignée dans le sang de ses premiers nés, appella Moyse & Aaron, & les pressa vivement de partir. *Vocatisque Pharao, Moyse & Aaron, ait eis: Surgite & egredimini*, Exod. 12, 3. Ainsi en ne mettant du palais du Tyran à Rameſſés que cinq à six lieues, Moyse & Aaron purent y venir de grand matin annoncer aux Hébreux l'heureuse

Digitized by Google

nouvelle de leur délivrance. Ils se mirent en marche au même instant, & arriverent sur le soir à Socoth d'autant plus aisément, qu'une aussi grande multitude étoit sans doute campée dans la plaine, ou cantonnée dans les villages bien en avant de *Rameſſés*. Leur quartier général, dans les suppositions que je viens d'établir, n'étant éloigné de la Mer Rouge que de 18 lieues environ, il est donc facile, malgré leur multitude, d'y faire arriver les Israélites le troisieme jour, c'est-à-dire le 17 au soir. Je voudrois, Monsieur, qu'il fût aussi facile de leur en faire faire le trajet miraculeux dans la même nuit; mais j'y trouve de grandes difficultés. Je ne les propose qu'en les soumettant, Monsieur, à votre jugement, & à celui de tous ceux qui voudront bien me communiquer leurs lumieres. Je suis disposé à en profiter avec toute la docilité possible. L'exemple que vous venez, Monsieur, d'en donner est trop beau: il me sera glorieux de l'imiter.

Lorsque la main du Seigneur ouvrit à son peuple un passage à travers les flots de la Mer Rouge, Pharaon & son armée étoient campés à Phihahiroth: or en considérant les différentes circonstances détaillées dans l'Exode, chap. 13 & 14; il n'est

Digitized by Google

pas possible de les y faire arriver le 17.

Les Hébreux partis de Rameſſés le 15 au matin, arriverent le même jour à *Socoth*, & le lendemain à Etham, à l'extrêmité du déſert. Là, *Dieu parla à Moyſe; & lui dit: Parlez aux Enfans d'Iſraël, & leur dites, qu'ils retournent pour aller camper vers Phihahiroth.* Exod. 14, 1 & 2. *Reverſi caſtramentur è regione Phihahiroth.* Il étoit tout naturel que les Hébreux arrivés à Etham à l'extrêmité du déſert, au lieu de prendre leur route le long du bord occidental de la Mer Rouge, ayant cette mer à leur gauche, la laiſſaſſent à droite pour traverſer l'iſthme de Suès, puiſqu'alors la mer ne les auroit point arrêtés. Mais le Dieu d'Iſraël avoit ſes deſſeins. Il vouloit faire tout à la fois éclater ſa plus grande miſéricorde ſur ſon peuple, & ſa vengeance la plus terrible ſur Pharaon & ſon armée. Il ne conduiſit donc pas, dit l'Ecriture, les Hébreux fugitifs par le chemin le plus court, le plus aiſé, le ſeul même qu'ils ſembloient devoir ſuivre pour ſe rendre dans la terre de Chanaan; mais il les fit tourner par le chemin du déſert le long de la Mer Rouge. *Non eduxit eos Deus per viam terræ Philiſtiim quæ vicina eſt... ſed circumduxit per viam deſerti quæ eſt juxta mare rubrum*, Exod. 13, 17.

Digitized by Google

& 18. Ce chemin, au rapport du P. Sicard, eſt un défilé aſſez long, mais fort étroit, entre le bord occidental de la mer & les montagnes. Les Hébreux s'y enfoncerent en quittant Phihahiroth, aſſez avant pour que les Egyptiens ayent pu venir camper à Phihahiroth même; d'où je conclus d'abord, que ce ne peut être le 17 au ſoir que les Egyptiens s'y ſoient rendus. Car les Hébreux, qui y vinrent coucher le même jour, devoient en être aſſez éloignés lorſque les Egyptiens y arriverent: ils avoient donc marché le 18, en s'enfonçant dans le défilé aſſez avant vers le midi pour pouvoir y camper; ce qui ne put s'exécuter par cette immenſe multitude, qu'en un ou deux jours: ainſi les Egyptiens ne les rencontrerent au plutôt que le ſoir du 18 au 19. Je ne penſe pas même qu'ils ayent pu ſe trouver ſi-tôt en préſence des ennemis, la raiſon en eſt claire.

Or Pharaon, qui avoit accordé à Moyſe la permiſſion d'aller ſacrifier dans le déſert à la diſtance de trois journées, ni les Egyptiens, qui avoient fourni volontiers aux Hébreux des vaſes d'or & d'argent pour les mettre en état de faire avec plus de magnificence & d'éclat les cérémonies du grand Sacrifice, ne devoient être inquiets, & ne le furent point en effet les deux pre-

Digitized by Google

miers jours. Ils virent avec plaisir les Hébreux laisser à leur gauche le chemin de l'Orient qui pouvoit faciliter leur fuite, & s'avancer pendant ces deux jours au Sud-est vers le désert. Ils ne commencerent à s'allarmer, que lorsqu'en sortant d'Etham, les Israélites parurent en effet songer à se mettre en sûreté. Alors on annonça à Pharaon que le prétexte d'un Sacrifice couvroit la fuite véritable des Hébreux. Alors le Tyran changea de sentimens, *immutatum est que cor Pharaonis.* Il s'abandonna à toute sa fureur; elle ne fit même qu'augmenter, quoiqu'il apprît qu'après avoir fait quelques pas dans la route qui pouvoit les sauver, les Israélites avoient tourné tout-à-coup à droite pour entrer dans ce défilé, qui est entre le bord occidental de la Mer Rouge & les montagnes. L'espérance de les y renfermer & de les forcer à y mourir de faim, ou à venir redemander leurs premiers fers, lui fit hâter ses préparatifs, qui, si les Hébreux n'avoient pas changé de route, auroient été très-inutiles contre des fuyards qui avoient deux journées d'avance, & pouvoient en 24 heures entrer dans le pays des Philistins. Pharaon *monta donc sur son char, rassembla tous les charriots de l'Egypte, parmi lesquels il y en avoit 600 d'élite;* il fit prendre les armes à

tout son peuple, Exod. 14, 6 & 7; poursuivit vivement les Hébreux, les joignit sur le bord de la mer, & les renferma en campant à Phihahiroth, dans le défilé où ils s'étoient engagés.

Ne prenons point à la rigueur ces expressions de l'Ecriture, *il prit avec lui* TOUT SON PEUPLE, ET TOUT CE QU'IL Y AVOIT DE CHARRIOTS *en Egypte*; *omnem populum assumpsit secum . . . utilitque* QUIDQUID *curruum in Egypto fuit.* Je veux qu'elles signifient simplement que Pharaon assembla une grande armée: comment, n'en ayant pris la résolution que le troisieme jour après le départ des Hébreux, put-il rassembler une armée capable de faire tête à 600000 combattans, la fournir de vivres, & la faire trouver le même jour à Phihahiroth, c'est-à-dire à plus de 20 lieues de l'endroit d'où elle dut partir? Cela est-il concevable!

Je veux même que dès le jour que les Hébreux partirent de Rameſſés, le Tyran qui ne ſçavoit ce que c'étoit que de garder ſa parole, eût retracté dans ſon cœur la permiſſion qu'il venoit de leur accorder, & qu'il eût pris ſur le champ la réſolution de courir après eux. Il ne put partir qu'après avoir raſſemblé cette armée immenſe; & à moins de la faire par miracle, & de

Digitized by Google

lui donner des aîles, il eſt impoſſible qu'elle ait pu joindre les Hébreux le 17, & conſéquemment il eſt impoſſible que ceux-ci ayent paſſé la Mer Rouge la nuit du 17 au 18.

Je crois, Monſieur, que le ſyſtême que vous avez établi ſur cet époque eſt très-beau; mais cette époque eſt-elle bien vraie? C'eſt ce qu'on aura de la peine à croire, juſqu'à ce que vous l'ayez rendue plus vraiſemblable. Cela ne vous ſera pas difficile ſans doute: vous avez vu, mieux que moi, les difficultés; mais je n'ai pas apparemment vu, comme vous, ce qui peut les diminuer, & peut-être même les anéantir tout-à-fait.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L. COLESSE, Curé de Châteauvieux, Diocèſe de Bourges.

MEDECINE.

OBSERVATION sur les effets mortels de la Poudre d'Alliot. Par M. Thiéry, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

ON m'invita au commencement de Janvier dernier, à visiter M. Bocanne, Prêtre de la Paroisse de la Magdeleine Fauxbourg S. Honoré; je trouvai ce malade avec un délire continuel, la voix entrecoupée, & la respiration très-gênée. La langue étoit tellement gonflée, sans aucun signe d'inflammation dans le voisinage, qu'à peine il la pouvoit tirer: le ventre étoit mol, tuméfié & insensible; mais le pouls étoit si inégal, si irrégulier, & accompagné de tant d'intermittences, que ne me ressouvenant pas d'avoir vu sauver des malades avec cette espece de pouls, je ne craignis point d'assurer aux personnes qui s'y intéressoient, qu'il y avoit gangrene dans les principaux visceres, & que le sieur Bocanne étoit perdu sans ressource. Notre malade cependant, réveillé par la présence du Médecin, faisoit tous ses efforts pour

Digitized by Google

rappeller ſes idées, & répondre aux queſtions que j'avois à lui faire. Il me confirma ce que j'avois déja appris des perſonnes de ſa connoiſſance, que s'étant trouvé incommodé quelques jours avant les fêtes de Noël, & ayant eu un peu de fievre, que je jugeai par les circonſtances n'avoir été qu'une ſimple fievre cathairale, il avoit eu recours à ſon remede ordinaire, la poudre d'Alliot; qu'il en avoit pris neuf priſes les quatre à cinq premiers jours; que néanmoins il avoit continué ſes fonctions pendant toutes les fêtes; qu'au ſurplus il étoit dans l'habitude, depuis douze ans, de prendre cette poudre tous les mois, pour ſe préſerver, diſoit-il, de tous maux, quoiqu'il ne fût naturellement ſujet à aucunes maladies, ſinon à des battemens de cœur, & à des étouffemens. D'abord je lui repréſentai, ainſi qu'aux aſſiſtans, combien il étoit dangereux, & même criminel, d'employer pour ſoi ou pour les autres, non ſeulement ces poudres d'Alliot dont j'avois déja vu de funeſtes effets, mais tous autres remedes d'une certaine force, quand on n'avoit pas les connoiſſances néceſſaires pour les mettre en uſage dans les cas convenables. Puis réfléchiſſant ſur la compoſition de cette poudre (1), je preſ-

(1) Elle eſt principalement réſineuſe : il

crivis un électuaire composé de mucilages, & pour boisson ordinaire, le petit lait édulcoré avec les sirops de guimauve, &c. j'ajoutai l'usage répété de lavemens adoucissans. Le second jour le malade paroissoit

paroît qu'il y a eu en différens temps quelques variétés dans cette poudre. Celle qu'on débitoit il y a dix à douze ans sous le nom de poudre d'Aix ou d'Alliot, passoit assez généralement pour un mêlange de Jalap, de Scammonée & de racine de Squine. M. Rouelle, de l'Académie Royale des Sciences, dont l'habileté en fait d'analyses est si connue, trouva quelques années après que cette poudre n'étoit autre chose que l'Electuaire Diacarthame, dont on peut voir la composition dans toutes nos Pharmacopées, & à laquelle on avoit ajouté une grande quantité de sucre pour la masquer. La poudre dont notre malade fit usage est noire, & pese une dragme & douze grains pour chaque prise. Elle est aussi composée de résines, comme les précédentes, & paroît être un mêlange de Jalap, de Scammonée, & de quelque Tithymale; le tout torréfié, tant pour diminuer la virulence de ces drogues, que pour les déguiser. De nouveaux essais, dès que la saison fournira des plantes fraîches, détermineront plus particuliérement les substances qui entrent dans cette poudre dangereuse. En attendant nous n'avons qu'à rougir que le sieur Alliot, que nous apprenons n'avoir eu ni confiance, ni considération dans sa patrie, ait porté le nom de Médecin, & ait été ou assez ignorant pour croire qu'un purgatif résineux pourroit convenir dans toutes les maladies & à tous les tempéramens, ou assez de mauvaise foi pour tâcher de le persuader au peuple.

Digitized by Google

moins mal, les évacuations étoient abondantes sans être forcées : je fis mêler des laxatifs & des tempérans aux remedes dont on continuoit l'usage. Cependant le délire étoit augmenté, & la même espece de pouls subsistoit toujours. Me ressouvenant alors des succès heureux que j'avois souvent éprouvé de la térébenthine, non seulement dans le malade dont l'histoire est rapportée au n°. I. (1) du Journal de Médecine, mais dans d'autres maladies très-graves des visceres de l'abdomen, j'ordonnai un mêlange où elle entroit en assez grande dose, & qui fut pris en très-grande partie. Je dois dire à la louange de ce remede, qu'en allant le lendemain matin faire ma visite, je trouvai le pouls plein, fort, égal & sans intermittences. Un changement aussi favorable qu'il étoit peu espéré ; le tempérament du malade qui étoit charnu & sanguin ; la couleur assez vive du visage, joint aux autres circonstances, & nommément à ce qu'il s'étoit déja passé cinq à six jours depuis qu'il avoit cessé l'usage de ses poudres, me déterminerent à tenter une saignée que j'avois rebutée jusqu'à ce moment. Elle fut donc faite du

(1) Voyez dans le Journal de Médecine du mois d'Avril dernier, Observations sur quelques maladies peu communes.

pied ce matin même ; le malade la soutint très-bien : le sang paroissoit sortir avec impétuosité. Immédiatement après on appliqua à la nuque du col une large emplâtre vésicatoire, ainsi que je l'avois prescrit. Mais trompeuse espérance ! soins superflus ! le sieur Bocanne ne tira d'autres fruits de ces secours que de pouvoir remplir avec plus de connoissance & d'édification les derniers devoirs de la Piété Chrétienne : à sept heures du soir il n'étoit plus. Je demandai à M. le Curé de la Magdeleine, qui sçavoit le jugement que j'avois porté de la maladie dès ma premiere visite, que le corps fût ouvert. Animé, comme il l'est, de l'amour du bien public, non seulement il y consentit, mais il témoigna que le désirant lui-même, il avoit résolu de m'en prier, afin que cette ouverture pût servir d'exemple à ses Paroissiens. Elle fut faite le 7 Janvier au matin, 36 heures après la mort, en présence de beaucoup de personnes.

D'abord nous remarquâmes que la peau étoit en plusieurs endroits parsemée de grandes taches vertes & violettes, qui nous annoncoient une corruption plus prompte qu'on ne l'observe communément dans un pareil espace de temps après la mort. Dès que le sieur Banniere,

Digitized by Google

Chirurgien, eut ouvert l'abdomen, il en sortit une vapeur fœtide, quoique l'incision eût été faite habilement & sans blesser les intestins. Mais à mesure qu'on découvroit les principaux viscères, leur altération parut si sensible & si éloignée de l'état naturel, qu'elle frappoit d'étonnement les personnes les moins instruites. Le foie, la rate, les reins, le poumon étoient de couleur de poix noire, friables, secs, gonflés, comme si on les eût légérement soufflés. Je ne pourrois en donner une idée plus exacte qu'en les comparant, tant à l'extérieur que dans leur substance la plus intime, à différentes masses d'amadou d'un brun foncé, qu'on auroit rendue moins compacte en la soufflant. Il est digne de remarque qu'il ne sortit pas une goute de sang, tant par l'ouverture des tégumens, que par les incisions les plus profondes que je fis faire au foie, à la rate, aux poumons : cependant il faut se ressouvenir que le malade n'avoit été saigné qu'une seule fois, comme on l'a dit; qu'il étoit replet, sanguin, & à la fleur de son âge; que sa maladie avoit été trop courte pour qu'il eût eu le temps de maigrir sensiblement; & qu'enfin il n'avoit été privé d'alimens solides que cinq à six jours avant sa mort.

Digitized by Google

L'eſtomac ſurtout à ſon fond, le pilore, l'épipoloon, le duodénum étoient, en pluſieurs endroits, pénétrés de cette ſinguliere eſpece de gangrene que nous venons de d'écrire. L'eſtomac étoit vuide, ſa tunique interne ou veloutée, ainſi que celle du duodénum, paroiſſoit détruite. Les autres inteſtins, qui étoient fort gonflés, n'offroient rien de particulier, du-moins quant à l'extérieur. Le cœur étoit ſi flaſque & ſi gros, qu'à peine pouvoit-on reconnoître ſa figure. Il n'y avoit pas une goutte de ſang dans ſes cavités : ſa ſubſtance, qui eſt naturellement très-compacte, étoit ſinguliérement molle : il étoit adhérent au péricarde, & ne faiſoient enſemble qu'une maſſe commune : cette maſſe étoit de la couleur & de la conſiſtence que nous avions trouvée au foie, aux poumons, &c. Mais d'ailleurs on ne découvrit ni polipes, ni oſſifications, ſoit au cœur, ſoit dans les grands vaiſſeaux, ni aucune ſorte de vice auquel on pût attribuer les battemens de cœur & les palpitations qui affligerent notre malade pendant pluſieurs années. Il y a donc toute apparence que ces accidens n'étoient produits que par ſympathie, & par l'irritation des entrailles excitée par les poudres d'Alliot, qu'il étoit dans l'habitude de prendre. On peut

Digitized by Google

croire auſſi que le delire qui accompagna ſa derniere maladie, étoit produit en grande partie par les priſes du même remede dont il venoit en dernier lieu de faire uſage. Car ayant auſſi voulu examiner le cerveau, je n'y trouvai aucun engorgement, ſoit lymphatique, ſoit inflammatoire, ni aucun autre vice ſenſible. Seulement, loin d'être mol & friable, comme les autres viſceres, il avoit un peu plus de fermeté & de conſiſtence que dans l'état ordinaire.

Ayant fait le rapport de cette ouverture à M. le Curé de la Magdeleine, & ayant ajouté que l'hiſtoire de la Médecine, ne rapportoit d'auſſi grands changemens dans le corps, qu'à la ſuite des poiſons ou des fievres peſtilencielles, ce digne Paſteur ſe rappella pour lors avec le plus vif chagrin, que ſon prédéceſſeur étoit mort auſſi par l'uſage des poudres d'Alliot; que le corps ayant été ouvert, Meſſieurs les Médecins y trouverent pluſieurs traces de gangrene; que M. Bocanne, loin de ceder à ſes fréquentes exhortations, & de quitter ſes poudres, les faiſoit prendre en cachette à pluſieurs malades; ce qui produiſoit communément les effets les plus funeſtes; que nommément dans un jeune homme, à qui le ſieur Bocanne ne put

nier d'avoir donné ſes poudres, elles furent ſuivies d'une mort très-prompte. Des exemples ſi frappans & ſi bien conſtatés ne ſçauroient être rendus trop publics. Ils ſerviront peut-être à arrêter ces perſonnes téméraires, qui, ſans conſidération du péril auquel elles s'expoſent elles-mêmes, ou leur prochain, oſent ſe ſervir d'armes dangereuſes qu'elles ne connoiſſent pas, & employer à tout haſard des remedes qui ne peuvent être que deſtructeurs, ſoit par leur nature, ſoit par l'abus qu'on en fait, ſoit enfin par les circonſtances dans leſquelles on les employe, tandis que ceux qui, par goût & par les devoirs de leur profeſſion, ont fait une longue étude de l'humanité & de ſes maux, oſent à peine s'en rapporter à leurs lumieres, à leur expérience & à celle de pluſieurs ſiecles, quand, dans des maladies un peu difficiles, il s'agit de la juſte application des remedes les plus connus & les plus expérimentés.

« Je certifie que les faits énoncés dans » la préſente obſervation ſont authenti- » ques, & que l'on peut ajouter foi à » l'expoſé qu'en fait M. Thierry. A Pa- » ris, ce 4 Avril 1758. *Cathelin*, Curé de » la Magdeleine de la Ville-L'Evêque. »

Digitized by Google

ELOGE de M. de Réaumur, lu à l'assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, le mercredi 5 Avril, par M. de Fouchy, Secretaire perpétuel.

RENÉ-ANTOINE Ferchault, Ecuyer, Seigneur de Réaumur, des Angles & de la Bermoudiere, Commandeur & Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle, Membre des Académies des Sciences d'Angleterre, de Prusse, de Russie, de Suede, de celle de l'institut de Bologne, naquit à la Rochelle en 1683 de René Ferchault, Seigneur de Réaumur, Conseiller au Présidial de cette Ville, & de Géneviéve Bouchel.

Il fit ses premieres études à la Rochelle; & sa philosophie chez les Jésuites de Poitiers, de-là il alla en 1699 faire son droit à Bourges, où un de ses oncles, Chanoine de la Sainte Chapelle de cette Ville, l'avoit appellé. Ce voyage fut accompagné d'une circonstance singuliere: M. de Réaumur avoit alors à peine 17 ans. On osa confier à sa conduite un frere cadet qu'il avoit. La confiance qu'on avoit en lui ne fut point trompée; il possédoit déja la prudence d'un

Digitized by Google

homme fait, & le Mentor de 17 ans s'acquitta parfaitement de son devoir.

Les études que M. de Réaumur avoit faites jusqu'alors, l'avoient mis en état de s'appliquer aux sciences pour lesquelles il se sentiroit de l'inclination; les mathématiques & la physique eurent bientôt fixé son choix, & il se hâta de se rendre à Paris, pour cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature.

Quelqu'immense variété de caracteres qu'on puisse rencontrer dans les habitans de cette Capitale, il n'étoit pas sûr qu'il pût aisément y trouver quelqu'un de son âge aussi avide que lui de connoissances, aussi livré à l'étude & au travail, d'un esprit aussi net, & d'un cœur aussi droit que le sien; en un mot, qui, dans le feu de la premiere jeunesse, eut toute la solidité d'esprit & toute la conduite d'un homme fait. Il fut cependant assez heureux, pour rencontrer ce trésor, & nous ne craignons point que le public nous désavoue, quand nous ajouterons que ce fut en la personne de M. le Président Hénault son parent, qui devint bientôt son ami, & n'a jamais cessé de l'être.

M. de Réaumur ne tarda pas à se faire connoître pour ce qu'il étoit. Venu à Paris en 1703, dès 1708 il fut jugé digne d'a-

Digitized by Google

tre membre de cette Compagnie, où il obtint le 14 Mars, âgé seulement de 24 ans, la place d'éleve de M. Varignon, vacante par la promotion de feu M. Saurin à celle d'associé.

Dès la même année, il donna une maniere générale de trouver une infinité de courbes décrites par le mouvement de l'extrémité d'une ligne droite, qui, parcourant par l'autre bout une courbe donnée, est assujettie à passer toujours par un même point. M. Carré avoit résolu ce problême en 1705; mais il n'avoit considéré que le seul cas dans lequel la courbe génératrice étoit un cercle. M. de Réaumur entreprit de le porter à sa plus grande généralité; en effet, sa théorie s'applique à toutes les courbes possibles, & ne laisse rien à désirer sur cette matiere.

L'année suivante fut marquée par un autre ouvrage géométrique sur les développées. On avoit bien déterminé les courbes formées par les rayons perpendiculaires à tous les points d'une autre courbe; mais personne ne s'étoit encore avisé de déterminer la nature de celles que formoient des lignes qui rencontroient une courbe donnée sous un angle constant plus ou moins grand qu'un droit. Cette condition donne au problême toute la généralité possible,

possible, & la maniere ordinaire de considérer ces courbes, n'en est qu'un cas particulier.

Cet ouvrage fut le dernier mémoire de mathématique que donna M. de Réaumur : il étoit dès-lors chargé de la description des arts, & en même temps le goût qu'il avoit pour l'histoire naturelle, commença à l'entraîner vers d'autres recherches, qui ne lui permirent plus que quelques applications toujours utiles & ingénieuses de la géometrie à ces différens objets.

Dès la même année, il lut ses observations sur la formation des coquilles ; on ignoroit encore si elles croissoient comme le reste du corps animal par une intus-susception, ou par l'addition extérieure & successive de nouvelles parties. Ses observations fines & délicates leverent cette incertitude, & apprirent que les coquilles se formoient par l'addition de nouvelles parties, & même qu'elle étoit la cause de la variété de couleur, de figure & de grandeur qu'elles affectent ordinairement. Les observations que ces recherches l'engagerent à faire sur les limaçons, lui firent découvrir un insecte singulier, qui vit non-seulement sur ces animaux, mais dans l'intérieur de leur corps, d'où il ne sort que lorsque le limaçon les en chasse

Digitized by Google

Elles lui donnerent de même occasion de démêler le mouvement progressif d'un grand nombre de coquillages, & la prodigieuse variété des organes que l'Auteur de la nature a employés pour ce seul usage, dans les différentes especes de ces animaux.

On sera peut-être surpris que dans la même année, qui pourroit paroître bien remplie par ce que nous venons de rapporter, il ait pu donner un travail tout différent, quoique du même genre sur l'histoire de la soie des araignées. Les expériences de M. Bon, premier Président de la Chambre des Comptes de Montpellier, avoient fait voir que les araignées sçavoient filer une soie qui pouvoit être utilement employée; mais il restoit encore à s'assurer s'il étoit possible de les nourrir en assez grande quantité, & sans des frais qui excédassent le profit qu'on en pouvoit tirer. L'ingénieux Académicien entreprit cette pénible recherche, & il en résulta que la découverte de M. le Président Bon n'étoit que de simple curiosité, & que le commerce n'en pourroit tirer aucun avantage. Ce travail porté à la Chine avec les mémoires de l'Académie, attira l'attention du célébre *Cam-hi*, qui regnoit alors; ce Prince le fit traduire en Tartare, voulut

Digitized by Google

que trois des Princes ſes fils l'étudiaſſent avec ſoin, & lui en rendiſſent compte, & ajouta que pour avoir une ſi grande ardeur de découvrir, il falloit être Européen.

On ſçavoit depuis longtemps que pluſieurs animaux marins étoient attachés à différens corps ſolides, ſoit que cette adhérence fut perpétuelle, ſoit qu'elle pût ceſſer à la volonté de l'animal; mais on ignoroit par quels moyens elle s'opéroit. M. de Réaumur entreprit de les découvrir, & on doit à ſes recherches la connoiſſance des filieres, des moules & des pinnes marines, de l'uſage du prodigieux nombre des jambes de l'étoile de mer, pour s'attacher aux corps ſolides, de la glu qu'emploient d'autres animaux pour la même fin, en un mot d'un grand nombre de manieres employées à cet effet, & deſquelles on n'avoit eu juſques-là aucune idée.

Ces mêmes recherches offrirent à M. de Réaumur un autre objet bien ſingulier, qu'il ne cherchoit pas. Elles lui firent découvrir un poiſſon différent de celui qui fourniſſoit la pourpre des Anciens, & qui jouiſſoit de la même propriété, & de plus, des grains ſemblables à des œufs de poiſſon qui ſe rencontrent en très-grande abon-

Digitized by Google

dance sur les côtes de Poitou. Ces grains donnent, en les écrasant, une teinture jaunâtre très-solide, qui, exposée à l'air, devient en peu de minutes d'un très-beau pourpre. Nouvelle maniere de teindre, ignorée jusqu'ici, & dont les recherches de M. de Réaumur ont enrichi la physique & le Royaume.

Un travail d'un tout autre genre l'occupoit encore dans le même temps; il faisoit des expériences pour déterminer si la force d'une corde étoit plus grande ou moindre, que la somme des forces des cordons qui la composent; elles décidèrent contre l'opinion reçue jusqu'alors, que la force de la corde étoit moindre que la somme de celles de ses cordons; d'où il suivoit nécessairement, que moins une corde différoit d'un assemblage de cordons paralleles, c'est-à-dire, moins elle étoit torse, & plus elle devoit être forte. Paradoxe de méchanique alors bien singulier, que les expériences de M. Duhamel ont mis depuis au rang des choses démontrées.

Tous les habitans des bords de la mer & des rivieres, assuroient que lorsque les écrevisses, les crabes, les homards avoient perdu une de leurs pattes, il leur en revenoit une autre. Mais comment se prêter à un pareil phénomene; c'étoit, disoit-on,

Digitized by Google

renverser toutes les idées de la saine physique. M. de Réaumur bien instruit que souvent ce qui paroît le moins vraisemblable n'en est pas moins vrai, consulta l'expérience, & il trouva que sur ce point, les Physiciens avoient tort, & que le peuple avoit raison. Il démêla de plus toutes les circonstances de cette reproduction, plus singulieres peut-être encore que la chose même.

Voici encore une merveille de la mer, de laquelle on doit l'explication à M. de Réaumur; la torpille ou tremble, étoit redoutée de tous ceux qui la connoissoient, par la propriété qu'elle a d'engourdir la main & le bras qui la touchent. On avoit tenté depuis long-temps, mais toujours inutilement, d'expliquer ce phénomene; on en étoit réduit aux grandes extrêmités, c'est-à-dire à une émission de corpuscules torporifiques. M. de Réaumur eut le courage de tenter des expériences difficiles & fâcheuses, & l'avantage de démêler à l'aide de l'anatomie l'admirable structure des muscles, qui, par la vîtesse du coup qu'ils donnent, produisent l'engourdissement qu'on ressent en touchant la torpille. Les objets dont nous venons de parler, n'intéressoient que la curiosité physique. Ceux qui suivent, sont d'un genre

Digitized by Google

différent, ils vont directement au bien de la société.

Le premier, fut la découverte des mines de Turquoise. La Perse étoit regardée comme le seul lieu de l'univers où les Turquoises, du moins les belles, prissent naissance; on en étoit même si bien persuadé, qu'on regardoit comme Turquoises orientales, toutes celles qu'on trouvoit parfaites. Le travail que M. de Réaumur avoit entrepris sur les arts, lui fit connoître des mines de cette matière, abandonnées depuis longtemps dans le Languedoc. Il sollicita les ordres nécessaires pour en avoir des morceaux, il fit des expériences pour connoître le degré de feu qui leur donne la couleur, il détermina la forme & la dimension des fourneaux, & il résulta de ses recherches, que les Turquoises étoient des os fossiles pétrifiés, colorés par une dissolution métallique que le feu y faisoit étendre, & que de plus, celles de France ne le cédoient, ni en grosseur, ni en beauté aux plus belles qui se trouvent en Perse.

L'art de faire les perles fausses, par lequel les hommes sont venus à bout de contrefaire si parfaitement une des plus belles productions de la nature, qu'elle en a perdu presque tout son prix, n'avoit pas

Digitized by Google

échappé à M. de Réaumur ; mais il y joignit une recherche bien intéreſſante pour la phyſique. Ce fut celle de la matiere qui donne la couleur aux perles fauſſes, & qui ſe tire d'un petit poiſſon nommé *able*, ou *ablette*. Ce ſeul article pourroit ſervir de réponſe à ceux qui oſent blâmer les obſervations faites ſur des ſujets petits en apparence, & prouver que les moindres ouvrages de l'Auteur de la nature, ne méritent pas moins notre admiration, que les plus grands. Cette recherche ſur les perles fauſſes, fut ſuivie par un examen de la nature des véritables perles que M. de Réaumur regarde, comme une maladie de l'animal. C'étoit bien les dégrader de l'origine céleſte qu'on leur accordoit autrefois.

Ce travail fut bientôt après ſuivi d'un autre encore plus intéreſſant, de l'hiſtoire des rivieres auriferes de France, dans lequel, avec le détail de cet art ſi ſimple qu'on emploie, à retirer les paillettes d'or qu'elles roulent dans leur ſable, on voit briller partout l'eſprit du Phyſicien.

Nous ne pourrions ſans excéder les bornes qui nous ſont preſcrites, parler ici de tous les morceaux intéreſſans dont il a enrichi nos mémoires. Telles ſont ſes recherches ſur le banc de coquilles foſſiles dont

Digitized by Google

on tire en Touraine cette immenſe quantité de fragmens qui ſervent à fertiliſer les terres, & qu'on nomme falun ; ſur la nature des cailloux qu'il fait voir n'être que des pierres plus pénétrées de ſuc pierreux, plus lapidifiées, s'il m'eſt permis d'uſer de ce mot, que les pierres ordinaires, mais moins cependant que le cryſtal de roche ; ſur le noſtoch, cette plante ſinguliere qui ne paroît qu'après les grandes pluies d'été, ſous une forme gélatineuſe, & hors delà devient inviſible, ou au moins méconnoiſſable ; ſur la lumiere des dails, eſpece de coquillage qui luit dans l'obſcurité avec d'autant plus de force, qu'il eſt plus frais ; ſur la facilité avec laquelle le fer & l'acier s'aimantent par la percuſſion ; nous ſupprimons, dis-je, tous ces ouvrages, & bien d'autres qui auroient pu, à juſte titre, faire une réputation brillante à un autre Phyſicien, pour en venir à des objets plus grands & plus intéreſſans, & par conſéquent plus dignes de lui : car ſi la gloire de grand Phyſicien lui fut chere, celle de bon Citoyen le flatta toujours davantage.

De ce nombre eſt l'ouvrage qu'il fit paroître en 1722, ſous le titre de l'art de convertir le fer en acier, & d'adoucir le fer fondu.

Perſonne n'ignore les uſages infinis du

Digitized by Google

fer ſous les trois formes de fer fondu, ou fonte de fer, de fer forgé ou en barres, & enfin d'acier. Dans le premier état, le fer eſt ſuſceptible de fuſion; mais il eſt aigre & dur, & refuſe également de ſe laiſſer étendre ſous le marteau, & de ſe laiſſer entamer par le ciſeau. Dans le ſecond, il eſt malléable, & ſe peut limer & couper; mais auſſi il a perdu la propriété d'être fuſible ſans addition. Enfin dans le troiſieme, il acquiert une propriété bien plus ſinguliere, celle de durcir & de devenir caſſant. Si après l'avoir chauffé juſqu'à rougir, on le trempe dans l'eau froide, & c'eſt ce qu'on nomme trempe de l'acier, l'aigreur de la fonte de fer ne permet pas d'en faire des ouvrages qui ayent beſoin de ſoupleſſe; moins encore de ceux qui doivent être cizelés, percés, en un mot travaillés au ſortir de la fonte. Aucun outil ne pourroit les entamer, & on riſqueroit beaucoup de les caſſer.

D'un autre côté, la maniere de convertir le fer forgé en acier, étoit un ſecret abſolument ignoré en France, & poſſédé par les Etrangers qui tiroient de nous de très-groſſes ſommes pour cette marchandiſe.

Le travail que M. de Réaumur avoit fait ſur les arts, lui avoit ſouvent donné oc-

casion d'étudier le fer dans ses différens états : il avoit reconnu que l'acier ne différoit du fer forgé, qu'en ce qu'il avoit plus de soufre & plus de sels. C'en fut assez pour l'engager à rechercher les moyens de donner au fer ce qui lui manquoit pour être acier, & après un nombre infini de tentatives dont les mauvais succès ne le rebuterent point, il parvint au but qu'il s'étoit proposé, à convertir le fer forgé en acier de telle qualité qu'il le vouloit. Ce succès, après plusieurs établissemens que divers accidens ont renversés, a cependant transporté chez nous un art duquel nos voisins étoient si jaloux, & attiré presqu'entiérement en France cette branche de leur commerce.

Les mêmes expériences qui avoient montré à M. de Réaumur que l'acier ne différoit du fer, que parce qu'il avoit plus de soufres & de sels, lui avoient aussi appris que la fonte de fer ne différoit du fer forgé, que parce qu'elle en avoit trop, parce qu'elle étoit de l'acier trop acier. Il chercha donc à lui ôter ce trop, & y réussit au point de produire des ouvrages de fer fondu, aussi bien reparés que ceux de fer forgé, & qui ne devoit pas en coûter la vingtieme partie. Nous ne dissimulerons pas qu'on ne leur ait reproché des défauts, &

Digitized by Google

que les premiers établissemens de cette manufacture n'ayent échoué : mais ne s'est-on point un peu trop lassé de perfectionner cet art, & peut-être aussi trop pressé de le condamner ? Quoi qu'il en soit, M. de Réaumur a ouvert en cette partie une nouvelle carriere, & on lui aura toujours l'obligation d'avoir enseigné aux hommes un art absolument ignoré jusqu'à lui.

Feu M. le Régent, bon Juge en pareille matiere, crut devoir récompenser ce service rendu à l'Etat par une pension de 12000 liv. M. de Réaumur pouvoit l'accepter sans condition, & bien d'autres l'eussent fait en sa place ; mais il osa porter ses vues plus loin, & demander à M. le Duc d'Orléans, qu'elle fût mise sous le nom de l'Académie qui en jouiroit après sa mort, pour subvenir aux frais des expériences nécessaires à la perfection des arts : idée bien digne d'un Académicien vraiement Citoyen. Le Prince Régent sentit toute la noblesse de ce procédé, & lui accorda sa demande. Les Lettres-Patentes qui assurent ce fonds à l'Académie, & qui lui en prescrivent l'usage, furent expédiées le 22 Décembre 1722, & enrégistrées à la Chambre des Comptes.

La découverte de cet art fut bientôt suivie de celle d'un autre, alors inconnu en

Digitized by Google

France, & qui nous rendoit encore tributaires de l'étranger. Le fer blanc, ces feuilles de fer étamé qui eſt d'un uſage ſi commode & ſi étendu, ne ſe fabriquoit qu'en Allemagne. Ce n'étoit pas qu'on ne ſçût ici que du fer blanchi s'étame très-facilement, lorſqu'après l'avoir frotté ou ſaupoudré de ſel ammoniac, on le plonge dans l'étain fondu; mais ſi on eût entrepris d'enlever aux feuilles de fer noir leur écaille, & de les étamer par cette méthode, elles auroient beaucoup plus coûté que les feuilles étamées venues d'Allemagne. Il devoit donc y avoir un moyen abrégé & peu coûteux, de nettoyer & de décaper ces feuilles. M. de Réaumur entreprit ſur les plus légers indices de trouver ce ſecret, dont les Manufacturiers Allemands étoient ſi jaloux. Il le trouva en effet. Trempant ces feuilles dans une eau de ſon aigrie, & les laiſſant enſuite rouiller dans des étuves, on détache l'écaille du fer, & on la peut aiſément enlever en les écurant avec le grés: elles ſont alors en état d'être facilement étamées, ſi on les plonge dans un creuſet plein d'étain fondu couvert d'un doigt ou deux de ſuif, qui d'une part empêche l'étain de ſe convertir en chaux, & de l'autre fournit en ſe brûlant, aſſez de ſel ammoniac à la feuille qui le traverſe,

Digitized by Google

pour lui permettre de se bien étamer, & graces au travail de M. de Réaumur, les manufactures de fer blanc se sont multipliées en France, & nous avons lieu d'espérer que le Royaume sera bientôt en état de n'en plus tirer de l'étranger.

Un troisieme art que l'Etat doit encore tout entier à ses recherches, est celui de faire de la Porcelaine. On croyoit autrefois la Chine privilégiée de la nature sur cet article. Elle possédoit seule, disoit-on, la terre précieuse propre à former ces vases que nous admirons. En vain la Saxe s'étoit-elle procuré une manufacture de porcelaine; en vain même en avoit-on composé ici d'imparfaite à la vérité, mais qui cependant étoit porcelaine; rien n'avoit pu réveiller la curiosité des Physiciens, ou du moins leurs tentatives avoient été inutiles, & le secret de la porcelaine soigneusement gardé en Saxe, étoit encore un secret pour nous. M. de Réaumur entreprit de le deviner : des observations très-simples sur les cassures du verre, de la porcelaine & de la potterie de terre, lui apprirent qu'on devoit regarder la porcelaine comme une demi-vitrification : or, une demi-vitrification se peut obtenir, ou en exposant au feu une matiere vitrifiable, & l'en retirant avant qu'elle soit

Digitized by Google

totalement vitrifiée, ou en compoſant la pâte de deux matieres dont l'une ſe vitrifie, & l'autre puiſſe ſoutenir le feu le plus violent ſans changer de nature. Une épreuve aiſée pouvoit faire voir, ſi la porcelaine de la Chine étoit de l'une ou de l'autre eſpece; il ne falloit que l'expoſer à un feu violent: ſi elle étoit une matiere à demi vitrifiée, elle devoit achever de ſe convertir en verre; ſi au contraire elle étoit de la ſeconde eſpece, elle devoit ſoutenir, ſans changer, le feu le plus vif. Ce fut en effet ce qui arriva: la porcelaine de la Chine reſta porcelaine, & toute celle de l'Europe ſe changea en verre; ce qui montroit bien la différence de leur nature: mais en ſçachant que la porcelaine de la Chine étoit compoſée de deux matieres, il falloit encore ſçavoir quelles elles étoient, & ſi la France en produiſoit de pareilles. Les mémoires & les échantillons envoyés par les Jéſuites François, Miſſionnaires à la Chine, comparés avec ceux que les ſoins du Prince Régent avoient engagé les Intendans des différentes Provinces à faire remettre à M. de Réaumur, lui eurent bientôt fait voir que nous poſſédions en ce point mieux que la Chine, & qu'il ne tenoit qu'à nous de mettre nos tréſors en œuvre. Il en fit des eſſais qui réuſſirent parfaite-

Digitized by Google

ment : il contrefit de même celle de l'Europe, & transporta par ce moyen dans le Royaume, un art utile & un objet de commerce qui lui étoit absolument étranger : il fit plus, il imagina une troisieme espece de porcelaine capable de résister au feu le plus vif, & qui n'est que du verre recuit avec des précautions aisées. Si cette derniere n'a pas autant d'éclat que les deux autres, le peu qu'elle coûte, & la facilité qu'on a de s'en procurer aisément partout, en doivent rendre la découverte précieuse.

Voici encore un travail suivi d'un autre genre, & peut être plus intéressant pour la Physique, que ceux dont nous venons de parler. Les thermometres ordinaires ou de Florence, marquoient bien l'augmentation du chaud & du froid, mais chacun les marquoit, pour ainsi dire, à sa maniere, & par conséquent la chaleur & le froid indiqués par l'un, ne pouvoient être comparés à ceux qui étoient marqués par un autre ; & le thermometre n'apprenoit rien autre chose, sinon que dans l'endroit où il étoit, il faisoit plus ou moins chaud, sans que ce plus ou moins de chaleur ou de froid, pût être comparé à celui de tout autre endroit. Feu M. Amontons avoit déja travaillé en 1703 sur cette matiere, mais quelqu'ingénieuses

Digitized by Google

que fussent ses vues, elles n'avoient pu encore le débarrasser de toute incertitude.

M. de Réaumur entreprit de remédier à ces inconvéniens; il en démêla les sources: ils venoient de l'inégalité d'où l'on faisoit partir la division de celle du calibre du tuyau, & enfin de la différente dilatabilité de l'esprit-de-vin qu'on employoit. Pour obvier à toutes ces erreurs, il prit pour terme ou zéro de sa division, le point où s'éleve la liqueur lorsque la boule est plongée dans l'eau qui commence à se glacer; il donna les moyens de régler les divisions proportionnellement à l'augmentation de la liqueur, & non par les parties aliquotes de la longueur du tuyau; & enfin il enseigna à réduire l'esprit-de-vin à un degré constant de dilatabilité. Ces circonstances réunies donnerent à ses thermometres une si grande uniformité de marche, qu'ils ont fait abandonner presque toutes les constructions ordinaires, & qu'ils ont été adoptés presque universellement par les Physiciens. On ne se sert plus guere que de ceux de *M. de Réaumur*; car son nom y est demeuré attaché, & forme à sa gloire un monument plus durable qu'une colonne ou qu'un obélisque. Cette construction de thermometre a donné lieu de comparer la température des climats les

Digitized by Google

plus éloignés ; de conſerver toujours, & dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud ou de froid ; de preſcrire aux ſerres qui contiennent des plantes étrangeres, le degré de chaleur qui leur convient ; en un mot elle fait une époque mémorable dans la Phyſique.

Le dernier art que nous devons à ſes ſoins, eſt celui de conſerver les œufs, de faire éclorre & d'élever les oiſeaux ſans le ſecours de l'incubation.

On connoiſſoit depuis longtemps l'induſtrieuſe maniere par laquelle les Egyptiens ſubſtituoient à l'incubation, l'action d'un feu ſagement ménagé, mais le détail en étoit inconnu : les Berméens, ſeuls poſſeſſeurs de l'art de conduire les fours à poulets, en faiſoient un myſtere impénétrable : mais eût-on pu réuſſir à leur dérober leur ſecret, il étoit plus que vraiſemblable que la différence de climat l'auroit rendu inutile parmi nous. Toutes ces difficultés n'arrêterent point M. de Réaumur : il démêla le ſecret des Berméens ; il inventa une infinité de manieres d'employer avec ſuccès le feu, ſouvent même celui qui ſervoit à d'autres uſages ; il y ſubſtitua la chaleur du fumier, inventa de longues cages où les petits nouvellement éclos ſont mis comme en dépôt, les boîtes fourrées qui leur

Digitized by Google

ſervent de meres pour les couver lorſqu'ils en ont beſoin ; il propoſa des nourritures de leur goût, & qui ſe peuvent trouver partout en abondance ; en un mot on peut dire que l'art qu'il a ſubſtitué à celui des Egyptiens, eſt autant au deſſus du leur que les connoiſſances de M. de Réaumur étoient au deſſus de celles des Berméens.

Ses recherches lui apprirent encore qu'on pouvoit conſerver des œufs frais auſſi longtemps qu'on le vouloit, en les enduiſant de vernis, d'huile, de graiſſe, en un mot de quelque matiere qui bouche les pores de la coquille, & empêche ce qu'elle contient de s'évaporer. Par cet ingénieux moyen, on peut non ſeulement conſerver les œufs tant qu'on le juge à propos, même dans les climats les plus chauds, mais encore faire venir en œufs ſuſceptibles d'être couvés, une infinité d'oiſeaux rares & trop délicats pour ſoutenir la fatigue d'une longue traverſée.

Pendant que M. de Réaumur étoit occupé de tous ces objets, il en ſuivoit encore un autre d'une plus grande étendue, & capable ſeul d'occuper un Phyſicien : il travailloit à l'*Hiſtoire des Inſectes*, dont il donna le premier volume en 1734. Ce premier volume contient l'Hiſtoire des che-

Digitized by Google

nilles. M. de Réaumur y établit sept caracteres distinctifs, qui constituent la division des chenilles en sept classes, & qui peuvent contenir tous les genres & les especes de ces insectes. On ne conçoit qu'à peine combien il a fallu de recherches & d'observations pour parvenir à cet arrangement: rien n'exige plus d'art que la recherche du vrai système de la nature. Il examine ensuite les diverses manieres de vivre de ces animaux, tant sous la forme de chenilles, que sous celle de chrysalides; les divers changemens qu'elles subissent; leur maniere de prendre la nourriture, de filer la soie qui leur est nécessaire; en un mot il présente aux yeux tout le détail intéressant de la vie de ces insectes si mépriſés, & cependant si dignes de l'attention des Philosophes. Le second volume qui parut en 1736, est une continuation du même sujet, & contient de plus l'Histoire des chenilles dans leur troisieme état, ou sous la forme de papillons. Le temps ne nous permet pas d'entrer ici dans le détail très-curieux de leurs figures, des poussieres qui colorent si admirablement leurs aîles, de leur accouplement, de leur ponte, & de l'industrie qu'ont ces animaux de placer leurs œufs dans des endroits qui puissent être convenables aux chenilles qui doivent en sortir.

Digitized by Google

Le troiſieme volume contient l'Hiſtoire des teignes, non ſeulement de celles qui ſont ſi pernicieuſes aux étoffes de laine & aux pelleteries, mais encore de celles qui vivent dans des feuilles d'arbres & dans les eaux; & ſi l'article qui concerne les premieres eſt plus intéreſſant pour nous par les moyens que donne M. de Réaumur de les détruire, l'Hiſtoire des ſecondes offre des faits ſi ſinguliers, qu'on ne peut ſe refuſer à l'admiration en la liſant: elle eſt ſuivie de celle d'une autre eſpece d'animaux auſſi à craindre pour nos jardins que les teignes le ſont pour nos meubles, celle des pucerons. Il y a joint celle des vers qui les dévorent, & celle des galles produites ſur les arbres par les piquûres de quelques inſectes, & qui leur ſervent ſouvent d'habitation.

Des galles proprement dites, M. de Réaumur paſſe, dans ſon quatrieme volume, aux galles inſectes, qui ſont réellement des animaux, mais condamnés par la nature à être toujours fixés & immobiles ſur les branches des arbres, & à l'étrange myſtere de leur multiplication. Il vient enſuite aux mouches à deux aîles, & aux vers ſous la forme deſquels elles ont paſſé le premier temps de leur vie, parmi leſquelles ſe trouvent les couſins, & toute

Digitized by Google

leur singuliere histoire. Viennent ensuite dans le cinquieme volume, les mouches à quatre aîles, & surtout les abeilles, ces mouches si merveilleuses qui s'étoient déja attiré l'admiration des hommes à juste titre; & si M. de Réaumur détruit quelqu'un des faits sur lesquels elle étoit fondée, il en fait connoître tant d'autres plus réels, que la gloire des abeilles n'en est sûrement pas ternie.

Les abeilles ne sont pas les seules mouches qui sçachent faire du miel: plusieurs especes du même genre vivent séparées & en petites troupes. Elles sçavent se procurer différens réduits convenables pour les vers qu'elles doivent produire, & dans lesquels elles enferment leurs œufs avec la nourriture qui sera nécessaire au ver jusqu'à sa transformation. C'est par celles-ci que commence le sixieme & dernier volume des insectes; de-là il passe aux guêpes, tant celles qui vivent en république, que celles qui sont destinées à vivre séparées; puis au formicaleo & aux demoiselles; puis enfin aux mouches éphémeres, ces insectes singuliers qui, après avoir été poissons pendant trois ans, n'ont à vivre sous la forme de mouches qu'un petit nombre d'heures, pendant lesquelles elles subissent une métamorphose, s'accouplent,

Digitized by Google

pondent & couvrent de leurs cadavres l'eau même qu'elles avoient habitée. Ce volume eſt précédé d'une Préface qui contient l'admirable découverte des polypes, de ces animaux, qui ſe multiplient ſans accouplement; qui, lorſqu'on les a retournés, digerent auſſi bien avec la peau de leur dos, qu'ils digéroient dans l'état naturel avec leur eſtomac, & dont les tronçons, lorſqu'on les coupe, deviennent des animaux parfaits; propriété alors unique, mais qu'on leur a depuis reconnu commune avec bien d'autres animaux.

Une collection d'oiſeaux deſſéchés qu'il avoit trouvé le ſecret de ſe procurer & de conſerver, lui donna lieu de faire des expériences ſingulieres qui ont jetté un grand jour ſur une queſtion importante d'anatomie : on étoit extrêmement partagé ſur la maniere dont ſe fait la digeſtion dans le corps animal : les uns vouloient que ce fût par trituration, c'eſt-à-dire, que l'eſtomac broyât les alimens; les autres au contraire ſoutenoient que la digeſtion s'opéroit par des diſſolvans, & ſans que l'action de l'eſtomac y eût aucune part. Les expériences de M. de Réaumur ont fait voir que l'une & l'autre maniere de digérer étoit en uſage; que la digeſtion des oiſeaux carnaſſiers ſe faiſoit abſolument par des diſſolvans, que

Digitized by Google

les autres digéroient par trituration, & que la force de leur estomac étoit plus que suffisante pour briser les matieres les plus dures.

Les observations de M. de Réaumur, sur les oiseaux, lui firent faire des remarques sur l'art avec lequel les différentes especes de ces animaux sçavent construire leurs nids. Il en fit part à l'Académie en 1756, & ç'a été le dernier Ouvrage qu'il nous ait communiqué. Ce n'étoit pas cependant qu'il discontinuât ses travaux : son âge n'avoit nullement affoibli son ardeur, & nous espérions le posséder encore plusieurs années; la bonne santé dont il jouissoit, peut-être plus encore la sagesse avec laquelle il avoit toujours vécu, sembloient nous en donner le droit. Il avoit seulement déféré aux prieres de ses amis, en renonçant au voyage qu'il avoit coutume de faire tous les ans en Poitou, & s'étoit contenté d'aller passer ses vacances à la Bermondiere, terre située dans le Maine, & qui lui avoit été léguée par un de ses amis. Ce fut là qu'il fit une chûte peu dangereuse en apparence, mais qui lui occasionna un contrecoup dans la tête, duquel il mourut le 17 Octobre dernier, âgé d'environ 75 ans.

Des arrangemens de famille l'avoient

obligé en 1735, de prendre la charge d'Intendant de l'Ordre de S. Louis, dont il a rempli les fonctions jusqu'à sa mort, avec la plus grande exactitude, sans vouloir jamais accepter aucun des émolumens de cette place, qu'il a toujours remis en entier à la personne à laquelle elle appartenoit, & pour laquelle il s'étoit prêté à la conserver. C'étoit remplir à la fois & dans toute leur étendue les devoirs de bon parent & de bon citoyen.

Les ouvrages de M. de Réaumur, que nous avons indiqués, font assez connoître l'étendue & la force de son esprit; mais il faudroit un autre plume pour peindre son cœur. Ami vrai, toujours prêt à saisir l'occasion de donner des marques de son attachement, il ne négligoit rien de ce qui pouvoit le témoigner: son credit, ses connoissances qui lui avoient tant coûté à acquérir, n'étoient chez lui que comme en dépôt pour le besoin de ses amis: il étoit si exact à venir s'informer de leur état, lorsqu'ils étoient malades, que quelques uns qui ne le voyoient pas assez à leur gré, disoient qu'ils souhaitoient avoir la fiévre pour jouir plus souvent de sa présence. Les revers de fortune arrivés à ses amis, ne faisoient que resserrer les nœuds qui l'attachoient à eux. Avec de tels sentimens

Digitized by Google

mens il étoit bien digne d'en avoir de la plus haute distinction. Ce sera presque en faire la liste, que de dire qu'elle comprenoit tout ce qu'il y avoit de distingué en Europe, soit par la naissance, soit par les talens : les plus grands hommes se faisoient honneur de son amitié. S'il a eu quelqu'ennemis, car quel grand homme a pu en être exempt, il n'a jamais commis les premieres hostilités, & ne leur a guere opposé que l'éclat de sa gloire & le flegme de la Philosophie. La douceur de son caractere le rendoit très-aimable dans la societé ; il ne faisoit jamais sentir la supériorité de son génie, & on sortoit instruit d'avec lui, sans qu'il eût pensé à instruire, & presque sans s'en être apperçu. Ses mœurs n'étoient pas moins pures que ses lumieres : fidele aux devoirs qu'impose la religion, il s'en est toujours acquitté de la maniere la plus exacte & la moins équivoque.

On a pu voir par ce que nous avons dit de lui, jusqu'à quel point il étoit citoyen : mais nous ne devons pas oublier de faire voir combien il étoit Académicien, si cependant ces deux qualités peuvent être séparées, & ne sont pas plus essentiellement liées qu'on ne le pense communément. Son attachement pour l'Académie

Digitized by Google

étoit sans bornes: aucun Académicien ne prit jamais plus de part à tout ce qui regardoit, & les travaux, & le bien de cette Compagnie; il a voulu même être Académicien jusqu'après sa mort, par le don qu'il lui avoit fait par son testament, de ses papiers & de son cabinet. L'Académie travaille actuellement à mettre en ordre cent trente-huit porte-feuilles, qui ont été trouvés chez lui, remplis d'ouvrages complets ou commencés, d'observations, & d'une infinité d'autres pieces. On y a trouvé la plus grande partie de l'Histoire des Arts, presqu'en état d'être publiée, & quantité de mémoires sur le reste. L'Académie ose assurer le Public, qu'elle ne négligera rien pour le mettre en état de recueillir cette partie de la succession de M. de Réaumur.

La place de Méchanicien pensionnaire, a été remplie par M. l'Abbé Nollet, associé dans cette même classe.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Nouvelle Méthode courte & facile, pour apprendre promptement à jouer de la flûte-traverſiere, ou clôture de principes, pour faciliter cet inſtrument à ceux qui ne ſont que très-médiocrement verſés dans la muſique, & leur faire éviter tout défaut d'habitude; par M. Atys, Maître de Flûte: dédiée à Meſſieurs les Commerçans. Ce Livre peut ſe jouer ſur le violon & le pardeſſus de viole. A Paris, chez l'Auteur, rue Traverſiere, en entrant par la rue S. Honoré, & aux adreſſes ordinaires.

Cette nouvelle Méthode contient un Avis que l'Auteur dit être très-important. C'eſt dans cet Avis qu'il nous apprend que « ſoit que l'on joue debout ou aſſis, il faut » tenir le cou droit, la tête plus haute » que baſſe, un peu tournée vers l'épaule

Digitized by Google

» gauche ; les mains hautes, sans lever les » coudes ni les épaules ; le poignet gau- » che ployé en dehors, & le même bras ni » près, ni loin du corps. Si on est debout, » il faut être bien campé sur ses jambes, » le pied gauche avancé, le corps posé » sur la hanche droite, le tout sans aucu- » ne contrainte. On doit surtout observer » de ne faire aucun mouvement du corps » ni de la tête, comme plusieurs font en » battant la mesure. Il ne faut pas que la » tête aille chercher la flûte. On doit sen- » tir au contraire que cette dernière est » destinée à faire elle seule le chemin. »

Voici comme l'Auteur s'exprime sur la maniere de gouverner le souffle pour acquérir l'embouchure de la flûte traversiere. « Il ne faut pas souffler par secousses ; mais » il faut avoir grand soin de tirer les deux » coins des levres d'une maniere riante. » Quand on est parvenu à faire parler la » flûte, il faut appuyer sur le son par de- » gré, de sorte que le milieu de ce son » soit plus enflé que le commencement & » la fin ; ce qui se fait aisément en lâchant » les levres & les serrant par gradation. » Le vent qui se trouve resserré, sort avec » plus de force, & grossit naturellement le » son. Pour régler votre embouchure dans » le commencement, soufflez dans la flûte

Digitized by Google

» vis à une chandelle allumée ; si la chan-
» delle varie, la flûte n'est pas bien em-
» bouchée. »

Après la gamme des tons naturels de la flûte, des cadences naturelles, des cadences dieses & des cadences B mols, on trouve plusieurs airs destinés à servir d'exemples. Le tout ensemble contient 58 pages, format de Musique.

Les Songes heureux & malheureux, Cantatille avec accompagnement, par Mlle d'A ***, gravé par Mlle Vendome, prix 1 liv. 16 sols. *A Paris*, chez M. *Bayard*, rue S. Honoré, à la Regle d'or ; chez M. *Leclerc*, rue du Roule, à la Croix d'or ; & chez Mlle *Castagneri*, rue des Prouvaires, à la Musique royale.

Le Journal de Musique du mois d'Avril commence par un *Dialogue*, en forme de scene. M. de la Garde nous avertit que si ce genre est goûté du Public pour la variété, de temps en temps il aura soin d'en insérer. On trouve après une *Brunette*, suivie d'une *Pastourelle*, ensuite un *Duo*. Une *Musette tendre* termine ce Journal, qui soutient très-bien la réputation de ceux qui l'ont précédé.

Digitized by Google

Essai sur l'accompagnement du Claveſſin, pour parvenir facilement & en peu de temps à accompagner avec des chiffres ou ſans chiffres, par les principes les plus clairs & les plus ſimples de la compoſition; par M. Clément. Se vend chez l'Auteur, cloître Saint Nicolas du Louvre, & aux adreſſes ordinaires de Muſique, 1758.

Le Dictionnaire de Broſſard, l'examen qui en fut fait dans le Journal de Trévoux, & les excellens Traités de M. Rameau ſont les ſources où M. Clément a puiſé cet Eſſai ſur l'accompagnement du Claveſſin. On y trouve la définition des termes de l'art, ſuivis des principes qui nous paroiſſent traités très-méthodiquement.

GRAVURE.

Le ſieur le Rouge, Ingénieur-Géographe du Roi, rue des Auguſtins, vient de donner la Siléſie en deux grandes feuilles, beaucoup plus exactement que ceux qui l'ont précédé. C'eſt une exacte réduction de la Siléſie en 16 feuilles de l'illuſtre Wicland. *A Schubarth.* Prix 3 liv.

Plus le Comté de la Marck, en une feuille. Prix 1 liv. 4 ſols.

Plus 50 Cartes *in*-4°. contenant tous

Digitized by Google

les théâtres de guerre en Allemagne, & les détails de l'Empire ; réduites, corrigées & gravées avec soins sur celles de Homan, Hasse & Mayer. Prix 24 liv. *Nota*, que le Sr le Rouge s'engage à fournir gratis la suite en 50 autres Cartes, le 30 Septembre prochain à ceux qui prendront les 50 susdites feuilles, & on s'assurera de belles épreuves.

CARACTERE de Finance nouvellement gravé ; par Gando le jeune, Graveur & Fondeur de caracteres d'Imprimerie, rue S. Jacques, la seconde porte cochere après l'Enseigne de S. Thomas d'Aquin, à Paris, 1758. Ce caractere est sur le corps de Parangon ; il est gravé pour l'impression de certains ouvrages légers & de goût, qu'on voudroit faire passer pour être écrits. Il est utile pour les Epîtres dédicatoires, Lettres circulaires & de change, Billets de commerce, d'invitation d'assemblée, de cérémonie, &c. nécessaire surtout pour les ouvrages d'Intendance, comme Mandemens, Permissions, Ordonnances, Avertissemens, Ordres, Défenses, &c. Pour des Placets, pour les ouvrages du Secretariat des Evêchés ; pour les Bureaux, les Fermes, les Gabelles, les Finances, & pour l'impression de petites pieces fugitives en vers, & autres ouvrages que le goût & la curiosité

Digitized by Google

dicteront. Ce caractere eſt augmenté de lettres ornées, pour tenir lieu de petites capitales. Le prix eſt de trente-ſix ſols la livre. Cette Fonderie s'augmente & s'embellit de jour en jour. Parmi ſes beaux caracteres romains, il s'en trouve trois, ſçavoir, petit Romain ordinaire, Gaillarde & petit Texte gros œil, qui ſurpaſſent en beauté tout ce qui a paru juſqu'à ce jour.

ARTS UTILES.

JOYALLERIE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure ſur les Feuilles à mettre ſous les pierres de différentes couleurs.

MONSIEUR, la crédulité du Public, & ſon avidité pour toutes les nouveautés, ont donné lieu à tant de charlataneries déguiſées, ſous le nom de ſecrets, que preſque chaque famille prétend avoir le ſien; & que parmi la foule de ceux qui ſe prévalent du même ſecret, il n'en eſt aucun qui ne prétende que le ſien ſeul eſt le véritable. Mais à la ſatisfaction de la Joyaillerie, il n'en eſt pas de même du ſecret annoncé l'année derniere par les Demoiſelles Goujon, petites nieces des Demoi-

Digitized by Google

selles Trochus. Ce secret regarde les feuilles à mettre sous les pierres de différentes couleurs, & la teinture de toute sorte de pierres. Il n'est personne dans ce genre de Commerce, qui ignore la perte qu'il avoit soufferte par la mort des Demoiselles Trochus. Depuis cette époque, en vain s'est on efforcé de réparer cette perte & d'imiter leurs feuilles & la teinture de leurs pierres; l'on n'a pu mettre ces feuilles à l'abri d'une altération subite, soit qu'elles fussent teintes, ou seulement polies à blanc; & l'on n'a pu sauver la vivacité du coloris des pierres teintes. Le Public n'a que trop senti qu'il n'étoit plus de Demoiselles Trochus; mais trois jeunes Demoiselles, héritieres du secret de leurs grandes tantes, se sont fait un amusement de s'appliquer à faire revivre ce secret précieux, pour le commerce de M. leur pere, & pour tant d'autres, & l'ont poussé même à une plus grande perfection. Depuis l'année derniere qu'elles ont eu soin d'en instruire le Public, j'en ai fait différens envois chez l'Etranger, & j'en ai reçu & en reçois journellement mille témoignages de satisfaction. Je me crois donc obligé, Monsieur, pour le bien du commerce en général, & par reconnoissance pour les talens des jeunes De-

Digitized by Google

moiſelles qui en font leur plaiſir, de vous prier d'inſérer cette lettre dans votre Mercure, & d'annoncer leur demeure dans la Place Dauphine, où l'on trouvera le nom de Monſieur leur pere ſur la porte. Malgré mes invitations réitérées, ces jeunes Demoiſelles ſe ſont toujours refuſées à ſe faire connoître au Public ; c'eſt une ſorte de modeſtie que j'oſe regarder comme déplacée. J'ai l'honneur d'être, &c.

TOURTEAU. Paris, le 22 Mars 1758.

MANUFACTURES.

RÉFLEXIONS ſur la ſituation des principales Manufactures de France, & particuliérement de celle de Tours, in-fol. 7 *pag.*

L'OBJET de ce Mémoire eſt de démontrer que les Manufactures de Tours ont diminué des trois quarts depuis 1754 ; que cette diminution de commerce a occaſionné le déſœuvrement de 18000 Ouvriers. Ce n'eſt point à la guerre, dit l'Auteur, qu'il faut imputer ce renverſement ; car dans le cours de la guerre précédente, cette Manufacture s'eſt ſoutenue dans l'état le plus floriſſant. Il en ſortoit tous les ans onze à douze mille pieces d'étoffe. C'eſt dans le ſein même de la derniere paix,

Digitized by Google

qu'elle a reçu les coups qui la ruinent. Voici à quoi il attribue cette décadence.

Son principe est, que l'édifice de toutes les Manufactures de France porte sur deux colonnes.

La premiere est une défense absolue, mais sévere, d'introduire & de porter les étoffes de fabrique étrangere.

La seconde est une défense également absolue & sévere, d'importer en France ou d'y imiter tout ce qui s'appelle toile peinte ou indienne. L'Auteur ajoute que ces deux colonnes jusques ici inébranlables, se trouvent aujourd'hui presque renversées.

Les étoffes étrangeres font tort, surtout, aux grandes Manufactures. Les toiles peintes empêchent le débit des étoffes en laine, fil, coton & soie.

On pourra objecter, que l'impression des toiles & des étoffes sera une branche de plus pour le commerce de la France; que nous n'avons pas plus de raison que nos voisins de nous en priver, que notre industrie est capable de perfectionner cet art, & de le porter à un si haut degré, qu'il en pourra résulter une exportation considérable. A cette difficulté l'Auteur répond:

Premiérement, que quand il est question d'introduire une nouvelle Manufacture,

Digitized by Google

la prudence exige de prendre garde qu'elle ne nuise à aucune autre déja établie, soit dans la même espece, soit dans une espece différente.

Secondement, il y a à cet égard une différence prodigieuse, entre la France & les Etats voisins. Ils n'ont point, comme la France qui est le centre des arts, des Manufactures de conséquence, que ce métier puisse intéresser. Ils n'ont point, comme la France, des soies nationales à employer. Ils n'ont point, comme la France, des Colonies riches en coton, dont l'emploi pur ou le mêlange soit avec le fil, la laine ou la soie, occupe des Fabriques considérables. Ils n'ont pas, comme la France, un si grand nombre d'habitans qu'il importe d'occuper.

Telles sont les principales raisons qu'on fait valoir pour interdire les indiennes. Au ton du Mémoire, il est aisé de reconnoître qu'il a été dicté par des Fabricans pénétrés des malheurs qu'ils ont déja éprouvés, & de la chûte dont ils sont menacés. Ce n'est pas que les avantages de l'Etat ne servent de fondement à tous leurs motifs; mais à moins d'avoir sous les yeux la situation d'une affaire si intéressante, il n'est guere possible d'y mettre autant de zele, de chaleur & de profondeur.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

Le jeudi 13 Avril, le ſieur *de Sainti* a chanté ſur le Théâtre de l'Académie Royale de Muſique, l'Ariette du *Carnaval du Parnaſſe*. La beauté de ſon organe a obtenu les plus grands applaudiſſemens. Sa voix eſt bien décidée. C'eſt une baſſe-taille ſans équivoque. Comme cet Acteur n'avoit jamais monté ſur les planches, ſon étonnement & ſon embarras ont maſqué ſon jeu, & il n'a pas été poſſible de juger de ſon talent pour le théâtre.

Le rôle de Vénus qui eſt dans le quatrieme acte de l'Opera d'*Enée* & *Lavinie*, a été chanté le vendredi 15 Avril, par Mlle Arnoud. C'eſt ſon coup d'eſſai dans la Tragédie. Le Public a vu avec grand plaiſir qu'elle n'y étoit pas déplacée. Auſſi lui a-t'on accordé des applaudiſſemens auſſi ſinceres, & en auſſi grand nombre que

Digitized by Google

ceux qu'elle avoit déja obtenus dans l'Ariette & dans la Pastorale.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le samedi 15 Avril, les Comédiens François ont donné la derniere représentation d'*Astarbé*. C'étoit la cinquieme depuis la rentrée. Cette piece en avoit eu le même nombre avant la clôture du Théâtre. C'est un succès qui doit beaucoup flatter M. Collardo, & l'encourager à cultiver un talent si bien accueilli du Public.

Digitized by Google

COMÉDIE ITALIENNE.

La nouvelle *Ecole des Femmes*, continue d'entraîner tout Paris aux Italiens. Une piece bien conduite, bien dialoguée, & conforme à nos mœurs, dans laquelle Madame Favart chante, & Mlle Catinon danſe, ne pouvoit manquer d'obtenir le plus grand ſuccès. Le mercredi 26 Avril, on en étoit à la dixieme repréſentation.

Le ſieur Marignan a continuée ſon début dans les rôles d'Arlequin. Son jeu s'eſt développé, & il a obtenu des applaudiſſemens.

Digitized by Google

Prospectus du Théâtre Italien.

PARMI les beaux monumens de l'esprit humain, les nations éclairées accorderent toujours un rang distingué aux poëmes dramatiques. Charmés, comme nous le sommes, de tous les bons ouvrages écrits dans ce genre, je me suis étonné mille fois, que personne n'ait encore entrepris de nous donner le théâtre Italien. On a paré de ce titre un ramassis de pieces, méprisées de tous les gens de goût. Juger d'après un tel recueil, du talent des Italiens pour le dramatique, c'est leur faire plus d'injustice qu'ils ne nous en feroient, s'ils décidoient de notre mérite en ce genre, par les productions de Jodelle & de Garnier. Du temps de ces derniers, l'Italie, cette restauratrice des arts, rappelloit sur la scene les mêmes spectacles qui ravissoient Athenes : le Trissin & Ruccelai, dirigés par Euripide & par Sophocle, enchantoient leur patrie, & réveillant l'esprit de leur nation, l'on vit éclorre pendant le seizieme siecle, des tragédies comparables à celles des Grecs. La Comédie eut des succès non moins éclatans; elle l'emporta sur celle de l'antiquité par une conduite plus réguliere, par des situations

Digitized by Google

plus théâtrales, par la variété des caracteres, par des dialogues précis & remplis de saillies. Les Italiens, dans leurs poëmes dramatiques, toucherent d'abord à la perfection; tandis que chez nous les prédécesseurs de Corneille & de Moliere, passerent par tous les degrés des inepties du théâtre, sans arriver au but. On peut assurer que ceux de nos Ecrivains qui ont mal parlé du Théâtre Italien, ne le connoissoient pas. Ils avoient lu quelques Censeurs d'Italie, d'un goût trop difficile, & il n'en fallut pas davantage pour former leur décision. Si les étrangers s'en rapportoient au sentiment de Dacier & du pere Rapin, touchant Racine & Corneille, à peine ils daigneroient jetter les yeux sur les chef-d'œuvres de ces grands hommes. J'ai souvent oui dire que les Italiens n'avoient qu'une Comédie, qui est la Mandragore de Machiavel, & qu'ils n'ont point & n'auront jamais de Tragédies, leur langue n'étant propre que pour des madrigaux, & nullement pour des sujets majestueux. Tout connoisseur ne disputera point aux Italiens la gloire d'avoir excellé dans la carriere de Virgile & d'Horace, & conviendra qu'il n'est aucune langue plus propre que la leur à exprimer les passions théâtrales. Douce, abondante, éner-

Digitized by Google

gique, pleine de tours variés, elle se plie à tout avec une facilité surprenante, s'éloigne de la prose, sans donner dans le style lyrique, & se revêt de toutes les graces & de tout le sublime de la poésie, sans s'écarter du naturel, ni tomber dans le bas. Combien ne doivent pas perdre des pieces dépouillées de l'harmonie des vers, & traduites en une langue moins riche. Malgré ce désavantage, j'espere que mon Ouvrage plaira, & j'ose me flatter qu'on ne refusera plus aux Poëtes dramatiques Italiens, les éloges qui leur sont dûs. Ma traduction occasionnera infailliblement bien des reproches plus vrais encore que ceux qui ont été faits à M. D***. On verra de nos Auteurs, qui n'ont pas même déguisé le titre des pieces qu'ils ont dérobées aux Italiens. On peut compter plus de cinq cens Tragédies & plus de huit cens Comédies, toutes en cinq actes, faites en Italie durant le seizieme siecle : j'en donnerai un catalogue à la fin de mon dernier volume. Je ne pense point qu'il y ait aucun caractere, aucun sujet dans la fable ou dans l'histoire, qui n'ait été traité dans ce temps-là. J'ai choisi d'après le Marquis de Maffei, & d'autres excellens Juges, la plûpart des pieces qui entreront dans mon recueil. Il sera composé de quinze

Digitized by Google

volumes *in*-12. Il en paroîtra un chaque mois, à commencer par celui de Juillet 1758. A la tête du volume des Tragédies, je mettrai l'hiſtoire du Théâtre Italien, ſuivi d'un parallele entre nos Tragédies & les Italiennes; & au commencement du 1^er^. tome des comédies, je placerai une diſſertation aſſez étendue ſur les Auteurs comiques d'Italie. Je donnerai l'abrégé de la vie de chaque Auteur, & des anecdotes curieuſes touchant pluſieurs de leurs pieces.

1^er^. vol. La Sophoniſbe du Triſſin. La Roſemonde de Ruccelai. L'Orbêque de Girardi. La Canacé de Spéroni.

2^e^. vol. L'Horace d'Arétin. La Didon & la Mariamne de Dolce. Le Torriſmond du Taſſe. La Sémiramis de Manfrede. La Tullie de Louis Martelli.

3^e^. vol. L'Alcippe de Céba. La Giſmonde de Razzi. La Mérope & le Tancrede de Torelli. Le Mithridate de Cortellini. Les Troyennes de Bragazzi.

4^e^. vol. L'Aſtyanax de Gratarolo. L'Hidalbe de Vénier. L'Eliſe de Cloſio. La Cléopâtre & le Créſus du Cardinal Delfino. Le Soliman de Bonarelli.

5^e^. vol. L'Ariſtodeme de Dottori. La Jocaſte & l'Ezzelin de Baruffaldi. La Polixene & le Criſpe d'Annibal Marcheſi. L'Iphigénie en Tauride de Pierre Martelli.

Digitized by Google

6^e. vol. L'Alceſte & le Cicéron de Pierre Martelli. Temiſto de Salio. L'Achille de Montanari. Le Conradin de Caracci. La Didon de Zanotti.

7^e. vol. L'Ulyſſe de Lazzarini. La Mérope de Maffei. Le Brutus & le Céſar de Conti. Deux pieces de Métaſtaſio.

8^e. vol. Six Tragédies, tant de Métaſtaſio que d'Apoſtolo Zéno.

Les ſept derniers volumes comprendront les Comédies, au nombre de quarante. Elles ſont tirées des Auteurs les plus eſtimés du bon ſiecle, comme de Bibiena, de l'Arioſte, de Firenzuola, de Salviati, de Doménichi, de Lorenzino de Médici, d'Ambra, de Machiavel, du Laſca, de Nicolas Secchi, de Marie Secchi, d'Annibal Caro, d'Hercules Bentivoglio, de Dolce, de Porta, de Lanci, &c.

Les ſouſcriptions coûteront 30 livres. Ceux qui n'auront point ſouſcrit en payeront 40. Le papier & le caractere ſeront les mêmes que ceux du Proſpectus. Chaque volume aura pour le moins 400 pages. Les ſouſcriptions ſeront ouvertes juſqu'au 15 de Juin. On s'adreſſera à M. DE CEDORS, demeurant à l'hôtel Dauphin, grande rue de Taranne, ou à M. JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine, à l'image Notre-

Digitized by Google

Dame. On ne ſe chargera point de faire remettre les exemplaires.

Nouveau Ballet du ſieur Noverre.

Le ſieur Noverre a donné, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de Lyon, le 18 Novembre 1757, un nouveau Ballet qui a pour titre, *la Toilette de Vénus*, ou *les Ruſes de l'Amour*, Ballet héroï-pantomime.

Scene premiere.

Le théâtre repréſentoit un ſalon où l'on voyoit Vénus à ſa toilette. Une troupe de Nymphes s'empreſſoient à l'orner. L'Amour préſidoit à ce conſeil de coquetterie. En reconnoiſſance de ſes avis, trois Nymphes mettoient tous leurs ſoins à lui préparer un caſque. Vénus parée, les Nymphes emporterent la toilette qui devenoit inutile. L'Amour fut encore conſulté: il témoigna ſa ſatisfaction en ſe plongeant dans les bras de ſon adorable mere. Dans cette douce ivreſſe, il forma le projet de s'introduire dans le cœur des Nymphes, qui n'avoient pas encore reſſenti le charme de ſes feux.

Scene II.

Vénus & les Nymphes formerent une

Digitized by Google

entrée dans laquelle la Déesse des Amours invita ses compagnes à la tendresse. Charmée du succès de ses conseils, elle dansa seule en caractérisant la volupté. Les Nymphes répéterent sa danse.

Scene III.

Dans une entrée générale l'Amour instruisit les Nymphes. Il peignit la molleſſe, le dépit, la légéreté & l'inconstance ; ses tendres & aimables écolieres rejetterent ses douces leçons. Enfin ce Dieu s'élança dans des bras qui le reçurent avec transport.

Scene IV.

L'Amour assuré de sa victoire, commença à fuir les Nymphes, qui ne purent le quitter, & la scene resta vuide.

Scene V.

L'Amour reparut ensuite ; il changea le théâtre en une forêt couverte, bien percée, & terminée par un pont dans le lointain.

Scene VI.

Les Nymphes cherchant toujours l'Amour, entrerent avec précipitation. Le plaisir qu'elles eurent à le trouver, fut mêlé de la surprise que leur causa le chan-

Digitized by Google

gement du lieu. L'Amour disparut encore, les Nymphes continuerent à le poursuivre, & furent en même temps apperçues par une troupe de jeunes Faunes.

Scene VII.

Les Nymphes reculerent d'effroi; mais les Faunes avancerent avec fierté, & se rendirent les maîtres de cinq de ces Nymphes. Les autres s'échapperent. La jalousie s'empara du cœur des Faunes. Ils en vinrent aux mains, les arbres furent déracinés, le combat devint opiniâtre; cependant les Nymphes profiterent de cet instant pour s'échapper. La victoire fut long-temps incertaine; enfin elle se décida, & la moitié des Faunes terrassa l'autre.

Scene VIII.

Les Nymphes reparurent avec des couronnes de fleurs. Les unes les poserent sur la tête des Vainqueurs, les autres les jetterent à leurs pieds. Chaque personnage exprima le sentiment dont il étoit pénétré.

Scene IX.

Vénus & l'Amour reparurent; celui-ci d'un regard puissant ranima les Faunes vaincus. Le combat recommença, les Vainqueurs succomberent, les couronnes

Digitized by Google

leur furent arrachées. Mais par le charme de l'amour, elles se partagerent. Cet événement merveilleux ramena la paix, & l'amour unit chaque Amant à son Amante.

Scene derniere.

Les Faunes & les Nymphes exprimerent leur joie par un Ballet, qui commença par une chaconne. Elle fut coupée par différens pas particuliers, & termina le divertissement.

On nous écrit de Lyon que ce Ballet y a fait le plus grand effet, que les pas & les expressions y étoient très-bien entendus, & que la lutte des Faunes formoit surtout un tableau des plus pittoresques.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE PRAGUE, *le 3 Avril.*

CE qu'on ſçait ici de certain des marches & des mouvemens des Pruſſiens en Siléſie, ſe réduit au détail ſuivant. Le Roi arriva le 17 Mars de Breſlau à Landshut; il alla le 19 à Criſſau, & le lendemain il y transféra ſon Quartier Général. Ses Troupes ſont partagées en trois Corps. L'un d'environ vingt-cinq mille hommes eſt campé entre Fraüſtad & Glogau, près des frontieres de Pologne, pour obſerver les mouvemens de l'armée Ruſſienne. Il y a dans la Haute Siléſie un autre Corps deſtiné à agir du côté de la Moravie. Le troiſieme Corps eſt dans la Luſace, pour aſſurer la communication entre la Saxe & la Siléſie. Ce dernier fait partie de l'armée que le Roi commande en perſonne, & qui eſt forte, à ce qu'on prétend, de plus de cinquante mille hommes.

Les premiers pas des Pruſſiens ont été dirigés vers le Comté de Glatz. Ils s'y ſont portés en force, pour faire abandonner ce canton au Général Janhus, & s'étendre eux-mêmes de ce côté-là; ce qui leur a réuſſi. Leur grande ſupériorité a obligé le Général Janhus de ſe replier, ſuivant les ordres qu'il en avoit, ſur Mittelwalde, & delà ſur Senſtenberg; mais ce n'a pas été ſans coup

Digitized by Google

férir. L'ennemi dans cette retraite, a essuyé un feu continuel, qui lui a fait perdre bien du monde. Les Prussiens depuis ont fait occuper Grulick par cinq mille hommes d'Infanterie & quelques chevaux. De là ils ont fait des excursions jusqu'à Wigstatl, & ont pillé le canton. Cependant, soit qu'ils ayent eu avis des dispositions qui se faisoient pour les recevoir vigoureusement, s'ils étoient avancés vers nos frontieres, soit qu'ils ayent voulu prévenir le débordement des eaux qui leur eût coupé la retraite, s'ils avoient été attaqués, ils n'ont pas gardé longtemps ce poste. Dès le 25, ils revinrent à Mittelwalde, ils marcherent ensuite sur Schonfeld, passerent Habetschwerd, & prirent de nouveau poste à Ullersdorff. Le Corps entiers des Prussiens, dont on croit que le véritable objet étoit d'enlever le magasin que nous avons à Leutomyssel, étoit, au rapport de leurs Déserteurs, de quinze à seize mille hommes. Il étoit commandé par le Général de la Mothe-Fouquet, le Prince François de Brunswick & le Général Putkammer.

L'ennemi continue de se renforcer du côté de Landshut. Il se retranche aussi à Liebeau & à Schoenberg.

Les postes que les Prussiens ont du côté de Braunau vers les frontieres de la Silésie, ont déja tenté plusieurs fois de surprendre nos postes avancés; mais ils ont toujours été repoussés avec perte.

L'armée du Feld-Maréchal Comte de Daun s'est mise en marche le 24, & s'avance du côté de Braunau.

Les Prussiens ayant échoué dans la tentative qu'ils ont faite pour pénétrer dans ce Royaume par Grulick, en ont fait depuis une nouvelle du

Digitized by Google

côté de Reinerts. Le Prince François de Brunswick, avec un Corps de quatre mille hommes, s'eſt porté le 28 Mars ſur ce dernier poſte, & après s'être formé ſur les hauteurs dont la Place eſt environnée, il a fait attaquer par deux côtés différens un Détachement de nos Troupes légeres qui en formoit la Garniſon. L'Officier qui le commandoit, étant obligé de céder à la ſupériorité de l'ennemi, fit ſa retraite en ſi bon ordre, qu'on ne put jamais entamer ſa Troupe, quoique les Pruſſiens l'attaquaſſent à la fois par quatre côtés. Une autre Compagnie de nos Troupes légeres vint à ſon ſecours, & le Colonel de Zettwitz, qui commande dans ces quartiers-là, s'avança, pour la ſoutenir, avec quatre Compagnies des mêmes Troupes. Le feu de part & d'autre fut très-vif; mais enfin les ennemis furent obligés de ſe replier avec perte, & de ſe retirer par Ruckers. Ils font preſque tous les jours de pareilles tentatives, pour ſurprendre de petits poſtes ſur la frontiere, & il s'y fait de continuelles eſcarmouches.

De Hanau, *le 2 Avril.*

L'évacuation de Hanau, que toutes les diſpoſitions des François avoient annoncée, ne paroît rien moins que prochaine. Le Comte de Lorges, qui y commande, a reçu depuis peu ordre d'y reſter avec la Garniſon, & de s'y fortifier. On a repris en conſéquence, dès le jour de Pâques, les travaux avec plus d'activité que jamais. Toutes les Troupes, l'artillerie & les munitions, qui depuis le 26 Mars marchoient vers le Rhin, reviennent ſur leurs pas; la Garniſon eſt même augmentée de deux Bataillons, & l'on garnit de canon les remparts.

Digitized by Google

DE DUSSELDORP, *le 5 Avril.*

Les Troupes aux ordres du Duc de Broglie vont passer successivement le Rhin, & seront bientôt toutes rassemblées dans ces quartiers-ci. Elles sont partagées en deux colonnes, dont chacune marche en trois Divisions. La premiere Division de la Colonne de la droite, est composée des quatre Bataillons du Régiment du Roi, & des dix Escadrons des Carabiniers; la seconde, de l'artillerie, des deux Bataillons de Dauphin, & de la Brigade Impériale de trois Bataillons; la troisieme, des deux Bataillons de Touraine, de deux Escadrons de Montcalm, & des Grenadiers de cette Colonne. Les trois Divisions de la Colonne de la gauche, consistent 1°. en deux Bataillons de Provence, un de Foix, un de Tournaisis, un de la Marck, deux de Rochefort, & deux de Planta. 2°. Deux de Castellas, deux de Diesback, deux Escadrons de Royal Allemand, deux de Nassau, & deux de Poly. 3°. Deux Bataillons de Vaubecourt, un de Royal Lorraine, avec les Grenadiers de cette Colonne, & six Escadrons des Hussards Impériaux de Czeczeni.

Une partie de ces Troupes étoit sortie de *Soest* le 28 du mois de Mars à midi, & elles étoient à peine à quatre cents pas de la Ville, lorsque des Hussards Prussiens Noirs & Jaunes, se montrerent avec quelques Chasseurs. Les Hussards de Czeczeni les chargerent, & les repousserent le sabre à la main jusques sous les remparts de Soest. Il y a eu dans ce choc de part & d'autre environ quarante hommes tués ou blessés, & à peu près autant de chevaux. Le Marquis de Lostanges, Colonel des Cuirassiers, qui voulut être de la partie, a eu son cheval tué sous lui.

Digitized by Google

De Bautzen, dans la Haute Luſace, *le 27 Mars.*

Il eſt arrivé dans ces cantons un Corps de Troupes Autrichiennes aux ordres du Général de Sincere. Ce Général vient d'établir des poſtes de communication avec la Boheme, & avec l'armée du Comte de Daun. Par la poſition qu'il a priſe, il eſt en même temps à portée de troubler de ce côté-là les communications entre l'armée Pruſſienne & la Saxe. Un Détachement de Huſſards, qui fut envoyé il y a quelques jours à la découverte, s'eſt avancé juſqu'à Cotbus, eſt entré dans cette Ville, a enlevé la Caiſſe que le Roi de Pruſſe y faiſoit garder, & s'eſt retiré ſans obſtacle avec ſon butin.

De Wesel, *le 12 Avril.*

Les Troupes qui ſont cantonnées ſelon l'ordre de bataille, peuvent ſe raſſembler en deux fois vingt-quatre heures, & elles s'occupent avec ſuccès de leurs réparations. Pluſieurs Régimens ſont déja complets, avec le ſecours des Miliciens qui y ont été incorporés. Chaque Officier Général eſt avec la Diviſion dont le commandement lui eſt deſtiné pour la campagne prochaine, & veille par ce moyen au rétabliſſement de la diſcipline. Ainſi il y a lieu d'eſpérer que dans peu de temps, notre armée ſe trouvera en auſſi bon état qu'elle étoit, il y a un an, avant que de paſſer le Rhin.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le 9 du mois d'Avril, M. le Marquis de Pauluy, Miniſtre d'Etat, prêta ſerment entre les mains du Roi, pour la charge de Tréſorier de l'Ordre du Saint-Eſprit.

Les deux nouveaux Maréchaux de France (MM. les Comtes de Bercheny & de Conflans) prêtèrent auſſi ſerment le même jour en cette qualité.

Le Roi ayant fait choix de M. le Maréchal Duc de Beſle-Iſle pour remplir la charge de Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, Sa Majeſté a appellé près de ſa perſonne M. de Crémille, Lieutenant-Général de ſes Armées, pour aider M. le Maréchal de Beſle-Iſle dans les fonctions & dans les détails de ſon Département, & ſous ſes ordres.

La Vacance du Parlement ayant obligé de remettre la Proceſſion qui ſe fait tous les ans le 22 de Mars, en mémoire de la réduction de cette Capitale ſous l'obéiſſance de Henry IV, elle ſe fit en la maniere accoutumée le 7 de ce mois. Les Lettres du Roi avoient été portées la veille aux Compagnies, dont la préſence y eſt requiſe, ſuivant l'uſage, par M. de Gizeux, Maître des cérémonies de France en ſurvivance.

L'Eſcadre Angloiſe, commandée par l'Amiral Hawke, eſt entrée le 4 Avril après-midi aux rades de la Rochelle, & a mouillé le 5 dans celle de l'Iſle Daix. Elle en eſt repartie le 7 au matin.

Digitized by Google

Cette Escadre étoit composée de sept Vaisseaux de ligne ; *le Ramillies*, de 90 canons ; *le Royal-George* & *le Royal-Guillaume*, de 100 canons chacun ; *le Torbay*, de 74 ; *le Bedford*, de 70 ; *l'Intrépide*, de 64 ; & *le Windsor*, de 60, avec trois Frégates & un Senaw. L'Amiral Hauke a fait débarquer quelque monde à l'Isle Daix, & y a fait brûler les plattes formes, outils de travailleurs, tombereaux, charetes, sauciſſons, faſcinages, ponts, & généralement tout ce qui s'eſt trouvé de combuſtible dans les fortifications proviſionnelles que l'on y exécutoit. Tous les habitans & ouvriers qui étoient à l'Isle Daix, s'en étoient retirés à Fouras dans le moment où l'Escadre Angloiſe a paru, & il n'y étoit reſté que quelques Soldats. Les Anglois en ont emmené ſept ou huit avec eux. Les Vaiſſeaux du Roi *le Floriſſant*, *le Dragon*, *le Sphinx*, *le Hardy* & *le Warwick*, qui étoient en rade avec quelques Frégates, n'étant point en état de réſiſter à des forces ſi ſupérieures, ſe ſont réfugiés dans la Charente entre Fouras & l'Isle Madame, & ils s'y ſont entraverſé de maniere à empêcher l'entrée de la riviere à l'Eſcadre Angloiſe, ſi elle eût fait quelques tentatives pour forcer le paſſage. On avoit fait des diſpoſitions à Rochefort, pour nuire par tous les moyens praticables aux Vaiſſeaux Anglois, s'ils n'en avoient pas prévenu l'effet par leur retraite. Cependant les Chaloupes canonnieres *l'Anguille* & *l'Aventure*, armées chacune d'un canon de 24, & commandées par les ſieurs de Kergariou & de Camiran, Enſeignes de Vaiſſeau, ont fort incommodé le Vaiſſeau Anglois *l'Intrépide*, qui étoit échoué ſur le banc de Boyard, & qui attendoit la haute mer pour ſe mettre à flot. Nos Chaloupes ſeroient même parvenues à le déſemparer, ſans le Vaiſſeau *le*

Digitized by Google

Windsor & quelques Frégates qui ont mis sous voile pour le dégager. Les Fregates *la Thetis*, *l'Anemone* & *l'Ecureuil*, commandées par les sieurs de Goimpy, de Feuquieres, Lieutenant de Vaisseau, du Guaspern & de Queralbeau, Enseignes, conduisoient un convoi de Navires de commerce de Brest à Rochefort. *L'Anemone* a gagné l'entrée de la Charente avec une partie du convoi, & le reste s'est mis sous la protection de la Citadelle de Saint-Martin de Ré, avec les Fregates *la Thetis* & *l'Ecureuil*. Cette premiere s'est même emparé dans le Pertuis-Breton du Corsaire Anglois *le Franc-Maçon*, de 10 canons & de 70 hommes d'équipage, & l'a fait entrer à Saint-Martin de Ré à la vue de l'Escadre Angloise.

Le 14 Avril, le Roi tint le Sceau pour la vingt-septieme fois.

Sa Majesté, à l'occasion de la mort de Mademoiselle de Charolois, alla le même jour rendre visite à la Princesse de Conty, & à Mademoiselle de Sens, chez qui se trouverent le Prince & la Princesse de Condé.

La Reine, Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, Monseigneur le Comte de Provence, Madame Infante, Madame & Mesdames Victoire & Louise, visiterent aussi ces Princesses.

Le 15, la Princesse de Conty & Mademoiselle de Sens, allerent faire leurs révérences au Roi, à la Reine & à la Famille Royale.

Le même jour, Madame Louise donna le voile à la Dame de Ziner, dans l'Abbaye de Saint Cyr.

Le 19, MM. l'Evêque de Digne & l'Evêque d'Aire prêterent serment entre les mains du Roi.

Les sieurs Guyot de Saint-Amand & de Gangy

Digitized by Google

prêterent serment entre les mains du Roi le 9 du même mois ; le premier, pour la charge de Lieutenant de Roi de la Province du Chalonnois ; le second, pour la charge de Lieutenant de Roi au Département & Sénéchaussée de Poitiers & de Lusignan.

Le Roi reçut le même jour Chevaliers de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, M. le Marquis de Fosseuse, Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la Reine, Menin de Monseigneur le Dauphin, & MM. les Comtes de Biernay, Soulieutenant des Gendarmes de Berry ; de Lordat, Soulieutenant des Chevaux-Légers de Bretagne ; de Murinais, premier Cornette des Chevaux-Legers d'Aquitaine ; de Noé & de Saisseval, Guidons de Gendarmerie.

M. l'Evêque de Digne a été sacré le 16 Avril dans l'Eglise des Missions Etrangeres, par M. l'Archevêque d'Embrun, assisté des Evêques de Dol & de Vence.

M. l'Evêque d'Aire a été sacré le même jour à Meaux par l'Evêque de cette derniere Ville, assisté de l'ancien Evêque de Troyes & de celui de Condom.

L'Académie Royale des Sciences ayant élu le sieur Bezout & le Comte de Lauragais, pour remplir les deux places d'Adjoints-Méchaniciens, vacantes par la promotion de M. le Chevalier d'Arcy & de M. Vaucanson à celles d'Associés Ordinaires, le Roi a bien voulu agréer son choix.

Le Corps de Mademoiselle de Charolois, après avoir été embaumé, a été exposé pendant plusieurs jours dans une Chambre de parade, éclairée par un grand nombre de lumieres, & tendue de blanc. Il fut porté le 13 Avril au Couvent des Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques, pour y

Digitized by Google

être inhumé. Le cortége du Convoi étoit composé de cent Pauvres, couverts de draps gris, & tenant chacun un flambeau; des Officiers, des Suisses & des Valets de Chambre de la Princesse à cheval; de plus de cent cinquante Valets de pieds, de sept Carrosses drapés à six chevaux harnachés & caparaçonnés de noir, qui étoient remplis par les Ecuyers, les Gentilshommes, les principaux Officiers, & les Femmes de Chambres; & de deux Carrosses à huit chevaux. Dans le premier de ces deux Carrosses, étoit le Corps de la Princesse, avec les deux Aumôniers. La Princesse de Condé étoit dans le second avec la Princesse de Rohan, la Dame de Remy, sa Dame d'Honneur, la Dame du Guesclin, sa Dame de Compagnie, & les Dames attachées à la Princesse défunte. Lorsqu'on fut aux Carmelites, le Corps fut descendu du Carrosse par les huit Valets de Chambre, & porté sous le portique intérieur de l'Eglise, où les Religieuses, tenant chacune un cierge à la main, étoient rangées à droite & à gauche avec toute l'Ecclésiastique, le Supérieur de la Maison à leur tête. L'Evêque de Valence en camail & en rochet, accompagné du Curé de Saint Sulpice en étole, en présentant le Corps & le Cœur de la Princesse aux Carmelites, leur fit un discours auquel le Supérieur répondit; ensuite ces Religieuses commencerent l'Office des Morts. Les prieres finies, les huit Valets de Chambre porterent le Corps près de la fosse, & l'y ayant descendu, le Cœur fut posé sur la croix du cercueil. La Princesse de Condé qui menoit le deuil, étoit en longue mante, dont la queue étoit portée par le sieur de Tourailles, son second Ecuyer.

On vient de publier un Edit du Roi portant création de trois millions deux cens mille livres

actuelles & effectives de Rentes héréditaires à quatre pour cent sur les Aydes & Gabelles, par forme de remplacement des Rentes créées par l'Edit de Juin 1720. Chaque constitution particuliere desdites Rentes ne pourra être moindre que de mille livres de principal, qui produiront quarante livres de rente. Il n'y aura sur ces Rentes aucune retenue de vingtieme ni dés deux sols pour livre du dixieme, & de toutes autres impositions. Les Communautés Ecclésiastiques, les Hôpitaux, & tous gens de main-morte, ainsi que les Etrangers non-naturalisés & ceux mêmes qui demeureront hors du Royaume, pourront acquérir lesdites Rentes & en jouir, sans être obligés à aucune formalité, ni payer aucuns droits d'amortissemens. On pourra en transmettre la propriété à d'autres par voie de reconstitution. A commencer du premier Janvier 1760, on remboursera tous les ans en deniers comptans une partie des capitaux desdites Rentes jusqu'à leur extinction totale, & ce remboursement se fera par la voie du sort, en forme de Loterie, en la maniere qu'il est porté & expliqué par l'Edit. Les capitaux desdites Rentes seront fournis moitié en argent, moitié en contrats.

Les lettres de Livourne annoncent que la Frégate *la Rose*, de 26 canons, commandée par le sieur de Sade, Capitaine de Vaisseau, a conduit à Malte le 9 Mars le Corsaire Anglois *le Léopard*, de 36 canons, dont elle s'est emparé après un long combat.

Le Capitaine Ferdinand de Renaud, qui commande le Corsaire *le Duc d'Aren*, de Boulogne, s'est rendu maître des Brigantins Anglois *le Salomon*, chargé d'orge & de farine, & *la Fortune*, ayant pour cargaison du sucre, du sel, des vins, des fruits, &c. & il les a fait conduire à Dunkerque. Le mê-

Digitized by Google

me Corsaire a pris un troisieme Bâtiment Anglois chargé de charbon de terre, qui s'est échoué aux environs d'Ostende.

Le Navire Anglois *le Thomlesson*, d'Antigues, de 200 tonneaux, chargé de sucre & de coton, est arrivé à Morlaix : il a été pris par le Corsaire *le Comte de Langeron*, de Saint-Malo.

On mande de Marseille, qu'il y a été conduit un Brigantin Anglois appellé *le Constant*, chargé raisins secs, qui a été pris par les Corsaires *la Constance & le Charron*, de ce port.

Le Corsaire *la Ville-Helio*, de Vannes, ayant rencontré le 17 Juillet dernier au Cap Finistere le Navire Anglois *l'Elisabeth*, sorti de Roterdam le 2 du même mois sous pavillon Hollandois, le somma d'amener & d'exhiber ses papiers. Ce Bâtiment ayant refusé d'amener, le Corsaire François l'attaqua, & après un combat sanglant, s'en rendit maître à l'abordage. Cette prise si légitime a fait l'objet d'une contestation qui a été jugée le 8 de ce mois au Conseil des Prises, en faveur du Corsaire de Vannes. Elle est estimée plus de quatre cens mille livres.

Le Capitaine Adrien de Lille, commandant le Corsaire *la Fulvie*, de Dunkerque, s'est rendu maître des Navires Anglois *l'Ellis*, de Liverpool, de 200 tonneaux, armé de 4 canons & de 15 hommes, & *la Providence*, de Bristol, de 350 tonneaux, armé de 24 canons & de 60 hommes. Ces deux Bâtimens, qui alloient à la Jamaïque chacun avec un chargement consistant en vivres & en marchandises seches, ont été conduits à Morlaix. Le Capitaine de Lille, en société avec le Corsaire *le Maurepas*, de Dunkerque, a fait de plus pour environ cinquante mille livres de rançons.

Le Navire Anglois *l'Ulysse*, de la Nouvelle-

Digitized by Google

Yorck, d'où il venoit avec un chargement composé de bois de campêche, & de 80 barrils de goudron, a été pris par le Corsaire *l'Espérance*, de Bayonne, où il est arrivé.

Le Capitaine Durbecq de la Ciotat, commandant la Galliote *la Curieuse*, qui a été armée en course à Marseille au mois de Janvier dernier, s'est rendu maître à la hauteur de Malaga, d'un Navire Anglois dont le Capitaine a offert deux mille livres sterlings pour sa rançon.

BÉNÉFICES DONNÉS.

Sa Majesté a nommé à l'Evêché d'Autun, M. l'Abbé Comte de Bouillé, Doyen des Comtes de Lyon, & premier Aumônier du Roi; à l'Abbaye de Brantôme, Ordre de S. Benoît, Diocese de Périgueux, M. l'Abbé Bertin, Vicaire Général du même Diocese, & Conseiller Clerc au Parlement de Bordeaux; à l'Abbaye de Préaux, même Ordre, Diocese de Lizieux, la Dame de de Saint-Chamans, Abbesse de Saint Jean de Bonneval-lès-Thouars, Diocese de Poitiers; à l'Abbaye de Saint Jean de Bonneval-lès-Thouars, la Dame Bouchard d'Esparbès-de Lussan-d'Aubeterre, Grande Prieure de l'Abbaye de Sainte Croix de Poitiers.

MARIAGES ET MORTS.

Messire Jean-Pierre Damas, Marquis de Thiange, fils de feu Louis-François Damas, Comte de Thiange & d'Anlezy, & de Dame Magde-

Digitized by Google

leine-Angélique de Gaſſion, épouſa le 4 Avril Demoiſelle Michelle-Perette le Veneur de Tillieres, fille de Jacques Tanneguy le Veneur, Comte de Tillieres, & de feue Dame Michelle-Julie-Françoiſe Bouchard d'Eſparbès de Luſſan d'Aubeterre de Jonſac. Ils ont reçu la Bénédiction Nuptiale dans la Chapelle de l'hôtel de Châtillon.

Meſſire Claude-Antoine de Beziade, Marquis d'Avarey, Grand Bailli d'Orléans, fils de feu Meſſire Charles, Marquis d'Avarey, & de Dame Marguerite-Eliſabeth Meigret, fut marié le 5 à Angélique-Adélaïde-Sophie de Mailly, fille de Louis, Comte de Mailly, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majeſté, premier Ecuyer de Madame la Dauphine, & de Dame Anne-Françoiſe-Eliſabeth Aubuiſſe de Melun. La Bénédiction Nuptiale leur a été donnée dans l'Egliſe de Saint Euſtache par l'Archevêque de Toulouſe.

M. le Marquis de Chauvelin, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Grand-Croix honoraire de l'Ordre de Saint Louis, & Ambaſſadeur de Sa Majeſté auprès du Roi de Sardaigne, épouſa le même jour dans la Chapelle particuliere de l'hôtel du Duc de Broglie, la Demoiſelle Agnès-Thereſe Mazade d'Angeville.

Mademoiſelle de Charolois, Princeſſe du Sang, eſt morte en cette Ville le 8 d'Avril, vers les cinq heures du matin, âgée de ſoixante-deux ans, neuf mois & ſeize jours. Cette Princeſſe, qui ſe nommoit Louiſe-Anne de Bourbon Condé, étoit fille de Louis, Duc de Bourbon-Condé, Prince du Sang, Grand-Maître de la Maiſon du Roi, & Gouverneur du Duché de Bourgogne, mort le 4 Mars 1710; & de Louiſe-Françoiſe de Bourbon, légitimée de France, fille du feu Roi, morte le 16 Juin 1743.

Digitized by Google

Messire N. de Brancas, Abbé Commendataire de l'Abbaye royale d'Aulnay, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Bayeux, est décédé le 11 du mois d'Avril.

Messire Charles-Marie-Léopold, Comte de Dunois, Maître de Camp en second du Régiment Colonel général des Dragons, & fils aîné du Duc de Chevreuse, est mort le 12 à Ruremonde, à l'armée du bas-Rhin, dans la dix-huitieme année de son âge.

ARREST du Conseil d'Etat du Roi, qui permet à toutes personnes de faire le commerce des Laines, tant nationales qu'étrangeres, comme aussi de les faire circuler dans tout le Royaume, en exemption de tous droits d'entrée & de sortie, &c. Du 20 Mars 1758.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE Roi s'étant fait représenter, en son Conseil, l'Arrêt rendu en icelui le 4 Août 1716, par lequel il auroit été dérogé aux dispositions d'autres arrêts des 9 Mai & 2 Juin 1699, qui défendent à toutes autres qu'aux Marchands de laine & aux Fabricans d'acheter des laines pour les revendre & en faire trafic, & ordonné qu'à l'avenir ce commerce seroit entiérement libre & permis à toutes personnes; Autre arrêt du 9 Décembre 1749, par lequel Sa Majesté a exempté de tous droits d'entrée & de sortie, & des droits locaux dépendans de la Ferme générale, les laines qui passeroient des provinces des cinq grosses Fermes dans les provinces réputées étrangeres, & des provinces réputées étrangeres dans celles des cinq grosses Fermes: & Sa Majesté étant infor-

mée que par arrêt du 7 Avril 1714, il a été fait défenses de sortir les laines de la province de Languedoc pour les transporter dans les autres provinces du Royaume, sans en avoir une permission expresse & par écrit du sieur Intendant & Commissaire départi dans ladite province; ce qui empêche l'effet de la liberté que Sa Majesté a eu intention de procurer au commerce des laines: qu'il paroît subsister aussi quelques autres réglemens, qui restreignent la liberté de ce commerce. A quoi Sa Majesté désirant pourvoir; ouï le rapport du sieur de Boullongne, Conseiller ordinaire au Conseil royal, Contrôleur général des finances, le Roi étant en son Conseil, a ordonné & ordonne que les arrêts des 4 Août 1716 & 9 Décembre 1749, seront exécutés selon leur forme & teneur; en conséquence, permet à toutes personnes de faire le commerce des laines, tant nationales qu'étrangeres; comme aussi de faire circuler librement lesdites laines dans tout l'intérieur du Royaume, en exemption de tous droits, soit d'entrée & de sortie, lorsqu'elles passeront des provinces réputées étrangeres dans celles des cinq grosses Fermes, & de celles des cinq grosses Fermes dans les provinces réputées étrangeres, qu'autres droits locaux, à l'exception néanmoins de ceux dépendans des Fermes des Aides & Domaines: dérogeant à cet effet Sa Majesté, tant à l'arrêt du 7 Avril 1714, qu'à toute autre disposition contraire au présent arrêt; sans préjudice toutefois du droit de ving-cinq livres du cent pesant, que les laines nationales continueront d'acquitter à la sortie du Royaume, conformément à l'article V de l'arrêt du 9 Décembre 1749. Enjoint Sa Majesté aux sieurs Intendans & Commissaires départis pour l'exécution

Digitized by Google

de ſes ordres dans les provinces & généralités du Royaume, de tenir la main à l'exécution du préſent arrêt. Fait au Conſeil d'Etat du Roi, Sa Majeſté y étant, tenu à Verſailles le vingtieme jour de Mars mil ſept cent cinquante-huit. *Signé* Phelipeaux.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, Dauphin de Viennois, Comte de Valentinois & Diois, Provence, Forcalquier & terres adjacentes : A nos amés & féaux Conſeillers en nos Conſeils, les ſieurs Intendans & Commiſſaires, départis pour l'exécution de nos ordres dans les provinces & généralités de notre Royaume ; Salut. Nous vous mandons & enjoignons par ces préſentes ſignées de nous, de tenir, chacun en droit ſoi, la main à l'exécution de l'arrêt dont l'extrait eſt ci-attaché ſous le contre-ſcel de notre Chancellerie, cejourd'hui rendu en notre Conſeil d'Etat, Nous y étant, pour les cauſes y contenus : Comman ons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de ſignifier ledit arrêt à tous qu'il appartiendra, à ce que perſonne n'en ignore ; & de faire pour l'entiere exécution d'icelui, tous actes & exploits néceſſaires, ſans autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & lettres à ce contraires ; aux copies duquel, collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, voulons que foi ſoit ajoûtée comme aux originaux : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtieme jour de Mars, l'an de grace mil ſept cent cinquante-huit, & de notre regne le quarante-troiſieme. *Signé* LOUIS. *Et plus bas*, Par le Roi, Dauphin, Comte de Provence. *Signé* Phelipeaux. Et ſcellé.

Digitized by Google

Pour le Roi. Collationné aux originaux, par nous Ecuyer, Conseiller Secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France & de ses finances.

AVIS.

NOUVELLE invention pour les ouvrages d'armées, par le sieur Lafontaine Dulin, élève de l'Ecole Militaire, inventée par feu M. le Chevalier de Lussan, Ingenieur. Il est auteur artiste des lits, tables, siéges, tabourets, échaudées, secrétaires, suisnieres, fauteuils, bidets, tables de nuit, tables à écrire, & chaises de commodités. Il fait aussi une nouvelle piece qui sert de bidet & de chaise de commodité, dans la même piece, il y a un reservoir, des flacons, éponges & une seringue, le tout formant le nécessaire des Officiers militaires, tant sur terre que sur mer, plusieurs de ces pieces sont utiles pour la chasse.

Le tout fait par principes de Mathématiques, combinaisons Géométrique, & par expérience Métaphysique.

Ayant considéré que toutes les sujetions qui sont dans les ouvrages ordinaires, joint à leur pesanteur & au grand nombre de pieces qu'il faut pour faire une des pieces ci-dessus, ne sont que très-nuisibles & embarrassantes à monter pour les Domestiques, & même pour les voituriers d'un endroit à l'autre; j'ai trouvé le moyen de les réduire, & certaines pieces de cinq six liv. sans pourtant en diminuer le mérite & la solidité, au contraire.

Dans ma construction, j'ai réuni ensemble toutes les pieces qu'il faut, pour en faire une,

Digitized by Google

& sont par ce moyen plus faciles à monter que celles dont on fait usage actuellement.

Je peux parler affirmativement de la solidité de mes ouvrages, vu qu'ils tombent à plomb ou perpendiculairement ; ce qui fait que l'on est toujours bien assis : je fais aussi toutes sortes d'ouvrages de Menuiserie, Ebénisterie, & d'un bon goût. J'ai eu l'honneur d'en faire pour plusieurs Officiers Généraux ; pour leurs Altesses Sérénissimes Monseigneur le Comte de Clermont ; Monseigneur le Prince de Soubise & de Rohan ; Monsieur le Marquis de Maurange, Lieutenant général ; M. le Marquis de Gamache, M. le Marquis de Livie, M. le Comte de Milfort ; & pour beaucoup de Tapissiers-Tenciers. L'on trouve chez l'Artiste, de ces sortes d'ouvrages prêts à mettre en usage.

Il demeure grande rue du Fauxbourg S. Antoine, chez M. Persoa, Marchand Epicier.

AUTRE.

Le sieur Bagonde, Marchand à Paris, rue Saint Denis, à côté de Sainte Catherine, à l'enseigne de la Toilette, débite toujours avec succès, l'eau Anticaustique, ainsi appellée à cause de sa vertu souveraine, pour la guérison prompte & sure de toutes sortes de brûlures de quelque nature qu'elles puissent être. Personne n'ignore combien est vive la douleur excitée par l'action du feu : la guérison d'une brûlure est ordinairement assez longue, parce que le mal augmente pendant dix à douze jours. Ce n'est d'abord qu'une longeur plus ou moins grande : survient ensuite des tumeurs séreuses, vulgairement appel-

Digitized by Google

lées cloches, la partie affligée se gonfle, & s'enflamme de plus en plus, tout cela est accompagné de douleurs aiguës, qui souvent occasionnent la fiévre, la peau du malade se roidit, les petites fibres ne pouvant plus faire leurs fonctions se détruisent, & enfin on reste souvent estropié. La liqueur Anticaustique, appliquée à froid, & souvent renouvellée, remedie à tous ces accidens: elle commence par appaiser la douleur, & elle arrête ensuite très-promptement tous les progrès que le mal pourroit faire. Le prix est de 3 liv. le flacon de demi-setier, le demi flacon 30 sols. Cette eau peut se transporter en tous lieux & se conserve toujours, pourvu que les bouteilles soient bien bouchées. On donnera une instruction pour l'employer.

AUTRE,

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, l'attention que vous avez d'insérer dans votre Mercure, tout ce qui peut concourir à l'avantage & à la satisfaction du public, me fait espérer que vous voudrez bien lui annoncer un Remede nouveau, dont les bons effets ont été constatés par un grand nombre de cures surprenantes. C'est un Topique éprouvé avec le plus grand succès pour les Rhumatismes simples & goutteux, pour la sciatique, la paralisie commençante, pour toutes les maladies de nerf, les fraîcheurs des parties, contre les anchiloses, exostoses, écrouelles, & généralement contre toutes les tumeurs froides.

Il agit principalement par les urines, souvent

Digitized by Google

par un suintement considérable, qui évacue l'humeur, & quelquefois par les selles. Comme on doit être en garde contre les nouveautés en fait de Médecine, j'ai voulu par moi-même reconnoître les effets du remede, & ai suivi quelques maladies dont la guérison radicale a levé tous mes doutes. Vous me permettrez d'en citer une, que je croyois au dessus de toutes les ressources de l'art. La nommée Leroi âgée d'environ 60 ans, demeurant rue Dauphine chez un Ceinturonnier, étoit travaillée depuis plus de trois mois d'un rhumatisme goutteux, qui lui faisoit souffrir les plus cuisantes douleurs : elle avoit été traitée inutilement par plusieurs Médecins & Chirurgiens qui désespéroient de sa guérison. Je la trouvai au lit dans un état pitoyable, & avec des douleurs si vives, qu'elle ne pouvoit se remuer, ni souffrir qu'on la touchât ; le bras gauche perclus & entiérement desséché, & au genouil du même côté une anchylose énorme ; enfin elle étoit à l'extrêmité : un mois de l'usage du remede l'a rétablie entiérement. Je vous en citerois un grand nombre d'autres, si les bornes de votre recueil me permettoient de donner plus d'étendue à cette lettre. Soyez persuadé, Monsieur, que c'est l'intérêt seul de la vérité & celui du public, qui m'ont déterminé à vous écrire. Ceux qui me connoissent, n'en douteront point, & les malades qui auront éprouvé par l'usage l'efficacité du topique, nous sçaurons gré à l'un & à l'autre de l'avoir indiqué. Le privilege qui vient d'être délivré par M. le premier Médecin du Roi, & par Mrs de la commission royale de Médecine, prouve encore plus que tout ce que je pourrois dire, qu'on ne sçauroit avoir trop de confiance en ce remede. Le sieur Berthelot qui le distribue, demeure à l'hôtel de Tour, rue du Paon,

Digitized by Google

& avertit qu'il ne retirera point de lettres qu'elles n'aient été affranchies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Giraud.

AUTRE.

LECLERC, Maître Perruquier, rue de la Harpe, près S. Côme, vend & distribue une Pommade Chymique, parfaite pour fortifier la racine des cheveux, les empêcher de tomber & les faire revenir; elle est aussi d'usage pour faire revenir les sourcils, & ce n'est qu'après plusieurs expériences faites par nombre de personnes qui en ont fait usage, qu'il donne des Certificats de vérité de l'effet de ladite Pommade, à tous ceux & celles qui l'ignorent; & on ne trouvera la véritable Pommade Chymique que chez le sieur Leclerc. Il vend le pot 3 liv. & 6 liv.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Mai, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Avril 1758.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

Les deux Chiens & le Chat, Fable, page 5
Les Absens ont tort, maxime françoise; Conte à Madame P... de M... de L... 8
Vers à Madame la Marquise de Boufflers, par M. l'Abbé P... 25
Lettre à M. de Boissy, 26
Epître à M. D. H. G. D. T. R. 29
Parallele de l'orgueil & de l'élévation des Sentimens, 32
Vers sur la mort du Moineau de Madame de St.. 36
Suite sur M. de Fontenelle, par M. l'Abbé Trublet, contenant des corrections & additions aux articles précédens, 37
Vers à Mademoiselle Frogier-Duplessis, 56
Lettre à l'Auteur du Mercure, & Pensées détachées, traduites de l'Anglois de Pope & de Swift, 57 & 59
Vers à M. D. G. D. L. R. pour le premier Jour de l'An, 71
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du second Mercure du mois d'Avril, ibid.
Enigme, 72
Logogryphe, 73
Chanson, 74

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux; 75
Lettre à M. de Boissy, en réponse à celle du Solitaire de Bretagne, 114

Digitized by Google

ART. III. Sciences et Belles Lettres.

Hiſtoire. Lettre de M. Coleſſe à M. l'Abbé Hardi, &c. 127

Médecine. Obſervations ſur les effets de la Poudre d'Alliot. Par M. de Thierry, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, 133

Eloge de M. de Réaumur, lu à l'aſſemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, &c. 142

ART. IV. Beaux-Arts.

Muſique, 171

Gravure, 172

Jayallerie. Lettre à l'Auteur du Mercure, ſur les feuilles à mettre ſous les pierres de différentes couleurs, 176

Manufactures. Réflexions ſur la ſituation des principales Manufactures de France, & particuliérement de celle de Tours, 178

ART. V. Spectacles.

Opera, 181

Comédie Françoiſe, 182

Comédie Italienne, 183

Proſpectus du Théâtre Italien, 184

Nouveau Ballet du ſieur Noverre, 189

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 193

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 198

Bénéfices donnés, 205

Mariages & Morts, *ibid.*

Arrêt du Conſeil d'Etat du Roi, au ſujet du commerce des laines, 207

Avis divers, 210

La Chanſon notée doit regarder la page 74.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JUIN. 1758.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
JUIN. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LES ÉCOLIERS ET LES AMANDES AMERES,
FABLE.

Loin des yeux redoutés d'un Précepteur sévere,
Deux Ecoliers faisoient dans un jardin,
Ce qu'en leur langue familiere
On appelle, je crois, l'école buissoniere.
Un Amandier fut le premier butin

Digitized by Google

Qui s'offrit à la gourmandiſe
De notre couple libertin.
Son fruit leur paroiſſoit être de bonne priſe;
Mais l'arbre étoit ſi haut,
Qu'avec un ſaut
On n'y pourroit atteindre.
Que faire? il faut ruſer. L'un forme un échaffaud
De ſon dos recourbé, d'où l'autre, ſans rien craindre,
A l'arbre livrant maint aſſaut;
Remplit ſes poches comme il faut.
Il n'eſt bouton ni branche à qui l'on eût fait grace;
Mais juſtement aſſez près de la paſſe
Un Villageois que du plus loin l'on prend
Pour un Régent.
Un rien fait peur à qui conſcience reproche;
C'eſt ainſi qu'un voleur dès qu'il entend marcher,
Ou quelque choſe qui s'approche,
Croit d'abord que c'eſt un Archer.
En peu nos deux Marmots ont déſerté la place,
Bientôt ils ont gagné la claſſe,
Et par plus d'un menſonge adroit,
Déja ſur leur abſence ils ont obtenu grace.
Empreſſés de jouir du fruit d'un tel exploit,
Les voilà tous deux en cachette
Qui cherchent à croquer leurs amandes. L'on jette
La premiere qu'on a trouvé d'un mauvais goût;

Digitized by Google

Une autre ſuit, qu'on caſſe & mange, & puis qu'on crache ;
Voyons donc celle-là ; mais en vain on ſe fâche ;
Tout eſt de même juſqu'au bout.
Leurs dégoûts n'étoient point de fantaſques chimeres.
Sçavez-vous ce qu'ils avoient pris ?
Il avoient pris partout des Amandes ameres.

C'eſt ainſi qu'un bien mal acquis
Dont trop ſouvent un ſot préſume ;
Quand il croit en goûter les fruits,
Ne lui préſente qu'amertume.

*A Lyon, par M. de R***.*

N'EN CROYEZ QUE VOS YEUX,

ANECDOTE.

LISE étoit née avec un cœur ſincere, une ame ſenſible, un caractere heureux ; mais ſurtout avec un eſprit facile & naturel. Elle avoit dans un degré éminent ce goût pour les ſciences qu'ont aſſez ordinairement les perſonnes de ſon ſexe, qu'on éteint en elles, en les éloignant de tout ce qui pourroit leur en faciliter l'étude, & leur en faire ſentir les agrémens.

Le hazard ſervit Liſe. Un frere, l'idole

Digitized by Google

de ſa maiſon, étoit élevé par des Maîtres habiles. La tendreſſe qu'on avoit pour lui empêchoit qu'on ne le confiât à des mains étrangeres. L'exemple des Princes même ne put déterminer le Marquis de *** à mettre ſon fils au College.

Pour exciter l'émulation de ce jeune éleve, Léandre enfant de condition du voiſinage, qui profitoit auſſi de l'éducation domeſtique qu'on donnoit à ſon aîné, venoit ſouvent étudier & diſputer avec le jeune Marquis. Il avoit à peine neuf ans. Liſe en avoit ſept, & je ne ſçais par quel inſtinct, par quelle union de caractere Léandre & Liſe aimoient déja à ſe trouver enſemble.

Le plaiſir d'être avec Léandre, plus encore peut-être que celui de partager ſes occupations, entraîna Liſe à imiter les études de ſon frere, à répéter quelques-unes de ſes leçons, on s'en amuſa quelque temps. La choſe devint ſérieuſe. On vit que Liſe réuſſiſſoit. On la laiſſa continuer. Elle ſe livra à ſon goût naiſſant, & fit bientôt des progrès rapides. Elle paſſoit & Léandre & ſon frere.

La liaiſon qui ſe trouvoit tout naturellement entr'elle & ce jeune homme, ne déplaiſoit point. Léandre étoit de qualité, je l'ai dit. Il devoit avoir du bien. On

Digitized by Google

voyoit aiſément qu'ils ſe plaiſoient l'un à l'autre. Les deux familles ſembloient ſouhaiter cette alliance. L'âge ſeul la faiſoit différer.

Après les premieres études, Léandre alla faire ſes exercices. Liſe fut miſe au Couvent. Sa modeſtie égaloit ſes talens. A l'exception de quelques amies de confiance qui la trouvoient ſur ſes livres, & à qui elle ne pouvoit dérober ſon application à l'étude, on n'imaginoit pas dans ſon Couvent qu'elle ſçût autre choſe que coudre, filer au rouet & broder; & comme elle n'avoit pas la même hardieſſe que ſes compagnes à parler ſans ceſſe, à décider de tout, & à trancher net ſur quelque ſujet qui ſe préſentât, elle paſſoit pour un eſprit borné, & on l'appelloit ordinairement la bonne Liſe, tant la modeſtie eſt compagne du ſçavoir.

On acheta à Léandre en vue de cette alliance une charge de magiſtrature diſtinguée. Son aîné étoit au ſervice, ainſi que le frere de Liſe. Ce dernier obtint un Régiment. Il s'y faiſoit honneur. On l'attendoit à la fin de la campagne pour conclure le mariage de ſa ſœur, lorſqu'on apprit qu'il venoit d'être tué à la tête de ſa troupe à la célebre bataille de Fontenoi.

Cette mort changeoit la fortune de Liſe.

Digitized by Google

Elle devenoit héritiere de tous les biens d'une grande maiſon. Quelqu'eſtime, quelqu'amitié que le Marquis ſon pere, eût pour Léandre, il penſa à une autre alliance. Le Comte de ***, ſans être de la même maiſon, portoit le même nom, avoit les mêmes armes : il n'en fallut pas davantage au Marquis pour rechercher ce mariage.

Le moindre Gentilhomme de Province veut conſerver ſon nom ; il en eſt peu qui ne le croie lié à la gloire & à la fortune de l'état. Les grands Seigneurs ont cette paſſion & cette idée bien plus vive encore. C'eſt une folie, mais elle tient à une infinité d'avantages. Eh ! ſi l'on ôtoit de l'univers toutes les folies qui le gouvernent, qu'y reſteroit-il ?

Enfin pour ſoutenir ſon nom & ſa maiſon, le Marquis de *** rechercha le Comte du même nom pour ſa fille. Ce dernier n'avoit point de bien. Le Marquis manquoit de parole à Léandre : il forçoit le goût de ſa fille. Il s'expoſoit à la voir malheureuſe. Son nom le touchoit plus que tout cela. Les hommes ſont plaiſans, dit M. de Fontenelle, ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils tâchent de lui dérober deux ou trois ſyllabes qui leur appartiennent ; voilà une belle chicanne qu'ils s'avi-

Digitized by Google

ſent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir eux & leurs noms.

Le Marquis ne philoſopha pas tant. L'amour du ſien le fit paſſer pardeſſus tout. Liſe fut ſacrifiée. Elle ne put ſe défendre contre la volonté d'un pere abſolu.

Léandre continua à la voir après ſon mariage. Ils liſoient enſemble. Le même commerce d'eſprit ſubſiſtoit entr'eux. Ils paſſoient des jours charmans. Liſe eſtimoit ſon mari, & lui étoit même attachée. Le Comte admiroit ſon épouſe, & l'aimoit tendrement. Léandre pour jouir tout entier du plaiſir de l'étude, & de cet heureux loiſir qui fait le bonheur du ſage & de cette ſociété, s'étoit défait de la charge qu'il n'avoit pris que pour ſe donner un état, & épouſer Liſe. La félicité de ces trois perſonnes étoit parfaite.

Quelques diſcours déplacés la troublerent. Le Comte eſſuya des plaiſanteries ſur le goût de ſon épouſe. On la diſoit plus décidée pour le Sçavant que pour la ſcience. Il ne put tenir long-temps. Le véritable amour n'eſt jamais ſans jalouſie. Mais une jalouſie ſans ſujet & ſans raiſon eſt le martyre des Amans. C'eſt le délire, c'eſt la fievre de l'amour.

Liſe, ſans avoir de paſſion pour ſon

Digitized by Google

époux, avoit le cœur trop bien placé pour le rendre malheureux. A la vérité, elle avoit donné occasion aux soupçons. Léandre ne pouvoit vivre sans Lise. Lise pensoit & agissoit comme lui. Ils le témoignoient assez. Ils cherchoient la solitude. Les ennuyeux les fatiguoient. Ils évitoient les conteurs de nouvelles, les discurs de rien, les mauvais plaisans. Ils fuyoient enfin ce que le grand monde recherche, les cercles nombreux, où l'on tue le temps par des discours inutiles, où l'on parle toujours sans rien dire. Ils n'avoient aucun goût pour le jeu. Si quelqu'un d'un esprit éclairé, d'une conversation intéressante, se joignoit à eux, ils étoient enchantés, ils le recherchoient; & s'ils se trouvoient souvent seuls, c'est qu'ils trouvoient peu de personnes pour mettre en tiers dans leur conversation. Qu'on n'imagine ici ni fatuité, ni pédanterie, on se tromperoit. Lise & Léandre se prêtoient à tout sans affectation. Ils sçavoient dévorer l'ennui qu'on trouve à chaque pas, lorsque la décence l'exigeoit. Mais ils l'évitoient autant qu'il leur étoit possible.

Je l'ai dit, quelques plaisanteries rendirent cette conduite suspecte au Comte. Il parla à Lise. Lise ne balança pas à rompre avec Léandre. Elle connoissoit le fond

Digitized by Google

de son cœur & sa maniere de penser. Elle lui dit clairement la chose : elle lui fit goûter ses raisons. Ils cesserent de se voir.

La jalousie est un mal qui ne se guérit guere. Le Comte feignit d'être tranquille. Il auroit dû l'être. Que pouvoit-il exiger de plus ? Léandre évitoit jusqu'aux sociétés où Lise se trouvoit ; & à peine se permettoit-il chez le Comte les visites d'une bienséance indispensable. Trois ans s'écoulerent dans cette gêne. Le Comte auroit dû s'occuper d'autre chose que de ses soupçons. Le bien de Lise lui étoit disputé. Son pere étoit mort. Certains droits d'une substitution fort litigieuse étoient prétendus par un proche parent. Ce procès étoit de la derniere importance. Si le Comte le perdoit, il ne lui restoit rien des grands biens que Lise lui avoit apportés. A peine les siens suffisoient pour payer les frais d'une affaire aussi importante. Il en étoit inquiet, mais moins que des liaisons secrettes qu'il soupçonnoit toujours entre Léandre & son épouse. Elle étoit à la campagne depuis quelques mois. Pendant son absence, il faisoit travailler à la ville à des réparations considérables, ou plutôt il étoit tout occupé du dessein d'éclaircir ses soupçons. Il fit pratiquer une porte dérobée, qui donnoit de son cabinet dans l'ap-

Digitized by Google

partement de son épouse. Il l'avoit placée de façon, & si bien ménagée, que sans qu'on pût l'appercevoir ni s'en douter, il pouvoit tout voir & tout entendre dans la chambre. Dès qu'il eût ainsi disposé la chose, il envoya son équipage à Lise, la pria de revenir en hâte, lui dit à son arrivée que son procès étoit perdu. Il avoit répandu cette nouvelle en ville, & avoit poussé la feinte aussi loin qu'elle peut aller. Il ajouta à son épouse que pour arrêter la vivacité de sa partie & les frais, il partoit pour la ville du Parlement, où elle avoit été jugée, & seroit absent plusieurs jours. Deux Laquais, qui couroient avec lui, étoient partis. La chaise étoit prête : il étoit encore grand matin. Il fait ses adieux à son épouse; & en sortant de l'appartement, il donne ordre sécrétement à un valet-de-chambre, qui lui étoit affidé, de monter à sa place. Il le charge de lettres qu'il dit pressées, & lui défend de revenir sans avoir réponse positive. Il écrivoit à un ami de le retenir quinze jours. Tout ainsi disposé, il court à son embuscade. Son impatience fut bientôt satisfaite. A peine le jour étoit-il levé, qu'il entendit un des gens de Léandre qui demandoit à Madame, de la part de son Maître, la permission de la voir. Lise étoit au lit, &

Digitized by Google

répondoit déja qu'elle ne vouloit voir perſonne. Lorſque Léandre lui-même entra, le Comte l'entendit : il ne ſe poſſéda plus : il vouloit prendre une vengeance éclatante de ſa perfide épouſe & du traître Léandre. Il cherche ſes armes, s'apperçoit avec déſeſpoir qu'elles lui manquent, & qu'il les a oubliées. Cet inſtant lui donna le temps de la réflexion. Il revient, il ſe place, il écoute. Je viens, Madame, dit Léandre, d'apprendre une nouvelle, à laquelle vous ne doutez pas que je ne ſois bien ſenſible. Il y a trois ans que nous nous évitons. Je veux continuer à le faire. Vos deſirs ſont des ordres pour moi; & je mourrois de vous cauſer la moindre peine, ou à l'époux que vous aimez. Mais permettez que la ſéparation que nous nous ſommes preſcrite, n'éteigne pas l'amitié dans nos cœurs. Si j'avois cru trouver quelqu'autre que vous capable de garder mon ſecret, je vous aurois fait paſſer par des mains étrangeres cette bourſe de deux mille livres que je vous préſente.

Ce n'eſt point un don, parce que vous ne l'accepteriez pas. Je vous les prête. Je ſçais l'acharnement de votre partie. On trouve peu d'amis quand la fortune paroît s'éloigner. J'ai cru vous faire plaiſir en cette occaſion. Vous direz à M. le Comte,

Digitized by Google

ſi vous le jugez à propos, la main d'où vous tenez cet argent; mais aſſurez-le qu'il eſt à lui, & qu'il ne le rendra qu'à ſa commodité. Adieu, Madame, voilà la premiere fois que je vous parle depuis que vous m'avez fait goûter les raiſons de ne point nous voir. Voilà, ſelon les apparences, la derniere.

Léandre ſe retiroit, & laiſſoit Liſe à peine remiſe de la ſurpriſe de cette viſite, & étonnée de ce procédé. Le Comte n'étoit plus à lui-même, toute ſa fureur s'étoit changée en admiration, & en ſentimens de reconnoiſſance pour un ami ſi généreux. A peine eut-il la force d'ouvrir la porte qu'il avoit pratiquée. Il appelle Léandre, qui ne ſçait que croire de cette voix, & qui balançoit à retourner ſur ſes pas. Un cri que jette Liſe, éperdue à la vue de ſon époux, termine l'incertitude de Léandre. Il rentre: il voit le Comte aux genoux de Liſe appuyé ſur ſon lit, mouillant une main de ſes larmes, ne pouvant proférer que quelques mots entrecoupés; Liſe dans une ſituation & un effroi qui approchoit de l'évanouiſſement. Léandre n'étant plus à lui-même, ne ſçait que penſer.

Enfin le Comte ſe remettant un peu: Je viens expier mes ſoupçons à vos pieds.

Digitized by Google

O très-aimable Liſe ! dit-il. Léandre, ſuis-je digne d'entrer dans une amitié auſſi pure & auſſi généreuſe que celle qui anime vos deux cœurs ! ...

Le Comte leur dit comme il venoit de tout entendre. Il leur conta ſes ſoupçons, les moyens qu'il avoit pris pour les éclaircir ; ſa rage, ſon déſeſpoir ; enfin ſon admiration pour la générosité d'un ami tel que lui, & pour une épouſe auſſi eſtimable. Aimez moi, Léandre, lui dit-il. Mon procès n'eſt point perdu ; & pour vous montrer comme je veux vivre avec vous, partons enſemble ; venez ſolliciter avec moi. Ils partirent, & revinrent après avoir gagné cette affaire importante.

Rien ne fut égal à l'amitié qui régna depuis entre ces trois perſonnes.

J'arrivois comme le Comte lui-même racontoit cette hiſtoire à un ami. Vous êtes jaloux, lui diſoit-il, *n'en croyez que vos yeux.* Je le priai de recommencer ce récit en ma faveur. Il le fit, & me permit de ne le point taire. Il vouloit même que je nommaſſe les maſques. Mais quand les noms y ſeroient, la ſingularité de ce fait auroit peine peut-être à trouver créance au loin, & perſonne ne l'ignore dans le pays où elle s'eſt paſſée.

Par le Montagnard des Pyrénées.

Digitized by Google

ÉPITRE

A Madame de P...

POURQUOI, laissant dans l'oubli d'un village,
Aminte, fuir les beaux jours de votre âge,
Ensevelir vos innocens attraits ?
Quoi donc le Sage à l'ombre des forêts
Va-t'il chercher la raison qui l'éclaire ?
Tantôt errant dans un bois solitaire,
Et vous riant des songes de la Cour,
Vous préférez un champêtre séjour
A ces palais, que l'oisive molleſſe
D'un Grand épris de sa vaine nobleſſe,
Fait enrichir de meubles somptueux.
Tantôt avec un ami vertueux,
Vous enchantez par une sage étude
L'heureux loisir de votre solitude.
Dans ces beaux lieux la douce liberté,
A la faveur de votre obscurité,
File toujours vos jours purs & tranquilles.
La liberté fuit le faste des villes.
O ! que ne puis-je en des bocages frais
Goûter encor les charmes de la paix !
Jours fortunés, où, dans l'indépendance
D'une commode & paisible indolence,
Je me plaisois dans des sentiers fleuris
A promener mes volages esprits !

Digitized by Google

Adieu, beau parc, adieu, ſombres allées,
Calme profond des riantes vallées ;
Adieu, doux chants des innocens oiſeaux,
Ombres des bois, délicieux côteaux :
Je n'irai plus ſur l'émail des prairies
Entretenir mes libres rêveries.
La dure loi de la néceſſité
M'arrache, hélas ! d'un ſéjour enchanté.
Je vais languir dans ces manoirs horribles ;
Où les ennuis & les travaux pénibles,
A la vertu forment nos foibles cœurs
Contre l'attrait des plaiſirs corrupteurs.
Ciel ! dans les fers de la miſanthropie
Je vis long-temps mon ame enſevelie :
Je crus qu'alors dans ſa muette horreur,
Mon cœur alloit ſe briſer de douleur.
L'Oiſeau captif regrette le bocage,
Où voltigeant ſous un épais feuillage,
Il ſe plaiſoit à chanter ſes amours ;
Tel dans l'ennui qui noircit mes beaux jours,
Mon cœur épris d'agréables menſonges,
M'emporte encor ſur les aîles des ſonges
Vers les plaiſirs de votre heureux château.
Aimable Aminte, en mon ſéjour nouveau,
Ne croyez pas qu'au matin de ma vie
Je m'abandonne à la mélancolie.
Quoi ! je pourrois me rendre malheureux
Par les ennuis d'un ſéjour odieux ?
Semant de fleurs ſa plus pénible voie,

Digitized by Google

Le sage sçait d'une innocente joie
Trouver partout le solide bonheur,
L'erreur des sens ne peut troubler son cœur;
Ainsi charmant ma triste solitude
Par les douceurs d'une facile étude,
Et m'en faisant un noble amusement,
Je vais pour vous rimer en badinant
Sur le tableau de mon noir domicile.
Sous un ciel dur, dans un sauvage asyle,
Que les Normands inondent en tout temps;
Loin des plaisirs & de tous agrémens,
Je vis au haut d'un quatrieme étage,
Dans le réduit du plus pauvre hermitage.
Là, relégué tous les jours, je pâlis
A pénétrer dans les profonds écrits
De nos Docteurs sur la théologie.
Là, quelquefois l'aimable poésie,
Contre l'ennui mon unique plaisir,
Vient m'amuser aux heures du loisir.
Enfin j'y joins le glorieux mérite
De m'éclairer & de vivre en hermite;
Un gîte étroit, des lits peu délicats,
De longs travaux & de très-courts repas,
Des mets grossiers, & beaucoup d'eau rougie;
Tel est le train de notre obscure vie.
Heureux encor si, pour charmer nos maux,
On nous laissoit un paisible repos.
Hélas! tandis que ma lampe allumée,
Luit en secret dans ma niche fermée,

Digitized by Google

Et que je veille à vous rimer des vers ;
Quels cris troublans le ſilence des airs ;
Ont diſſipé l'illuſion chérie,
Où s'égaroit ma tendre rêverie ?
C'eſt un Caron, noir enfant de la nuit ;
Qui dans ce lieu, pour ramener le bruit ;
Sorti, je crois, des rives du Cocite,
Au ſon perçant d'une cloche maudite,
Vient tous les jours m'arracher au ſommeil,
Long-temps avant le lever du ſoleil.
En ce moment je finis, chere Aminte :
Vous le ſçavez : les fers de la contrainte
M'ont enchaîné dans des devoirs gênants :
Trop occupé pour rimer plus long-temps,
Je vous ſouhaite une ſanté fleurie,
Et le long cours d'une agréable vie ;
Juſqu'à l'automne, où briſant mes liens,
J'irai jouir de vos doux entretiens.

POTET.

LETTRE du P. Barre, Chanoine Régulier de l'Abbaye de Sainte Geneviève ; Chancelier de l'Univerſité de Paris, ſur les Portraits hiſtoriques.

UN portrait hiſtorique eſt le tableau des vertus & des vices du perſonnage que l'on veut repréſenter ; le peindre au natu-

Digitized by Google

rel, n'eſt pas une choſe ordinaire : il eſt rare qu'il n'échappe au peintre des défauts, qui ne donnent priſe à la critique, & qui ne faſſent au moins douter de la fidélité ou de l'exactitude de ſon pinceau.

M. de la Mothe trouve les portraits d'Homere chargés de minuties ; Longin y remarquoit des ombres, mais il les croyoit néceſſaires pour en relever les beautés.

Tacite *eſt un grand peintre*, dit M. de la Bletterie ; *s'il peint en raccourci, ſes traits n'en ſont que plus vifs & plus frappans.... Il étoit ſeul capable d'écrire le regne d'un Prince artificieux tel que Tibere, & de ſonder les replis de ce cœur impénétrable* (1). « Tacite paroît à d'autres Connoiſſeurs » trop ſubtil dans ſes caracteres : il ne voit » que du myſtere dans les actions les plus » communes : Tibere n'y eſt jamais au » naturel ; il ne fait point ſans deſſeins les » actions les plus ordinaires ; ſon repos n'y » eſt jamais ſans une conſéquence qui in- » téreſſe l'Etat, & ſes moindres mouve- » mens n'embraſſent que des menées. »

Quelle figure fait dans les Hiſtoriens du onzieme & du douzieme ſiecle Guillaume Duc de Normandie, le conquérant de la Grande Bretagne ! C'étoit *un Dieu*,

(1) Mêlanges de poéſies & d'éloquence, édit. 1700.

Digitized by Google

ſelon les Normans, & *un Diable*, ſelon les Anglois. A ces traits ſi exagérés, qui ne voit les préjugés de deux Nations ennemies !

Luitprand, Auteur du dixieme ſiecle, nous repréſente les Grecs de ſon temps, comme des hommes *ſans foi*, *ſans courage*, *ſans honneur*. Luitprand étoit Italien, & les Italiens avoient les Grecs en horreur.

Paul Jove, Guichardin & Fra-Paolo s'imaginent bien connoître Léon X. Néanmoins ils s'expriment ſi diverſement ſur ſon caractere, que Céſar, Caton, Auguſte ne ſont pas entr'eux plus différens de mœurs, que ce Pape l'eſt dans ces Hiſtoriens.

Pour donner le véritable caractere d'un homme célebre, il faut avoir des idées nettes de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualités. Il y a des vices qui prennent la couleur des vertus : la témérité reſſemble par quelques traits au courage, la profuſion à la libéralité, la lenteur à la prudence, l'obſtination à la fermeté ; leur voiſinage cache leur différence ; leur apparence trompe, elle éblouit, & un Prince perd ſon caractere ſous le pinceau & la plume d'un Ecrivain ſuperficiel.

D'autres Auteurs attribuent à leur Héros une vertu ou un vice, non parce qu'ils

Digitized by Google

croient l'appercevoir en lui ; mais ils ne veulent pas perdre une expreſſion ingénieuſe : c'eſt une antitheſe, un jeu de mots, un colifichet dont ils ſont jaloux. *Ils ſont dans leurs deſcriptions*, dit le P. Bouhours, *ce que les Goths étoient pour l'architecture : ces Barbares incapables d'arriver à la noble ſimplicité des Grecs & des Romains, croyoient y ſuppléer par les extravagances de leur imagination.*

D'ailleurs le ſoin trop ſcrupuleux de ne laiſſer aucun défaut à un perſonnage, fait au moins douter de la reſſemblance de ſon portrait : ſi le Héros en profite, la vérité peut en ſouffrir. La plûpart des Hiſtoriens repréſentent Charlemagne comme un Monarque accompli ; mais il étoit ambitieux, il étoit guerrier : un Prince de ce caractere n'eſt pas toujours un exact obſervateur de la juſtice. « (1) Tout bon qu'étoit Charle-» magne, dit M. le Gendre, il étoit quel-» quefois ſi colere, qu'irrité contre les » Saxons ſouvent rebelles, il en fit décoller » quatre mille cinq cens en un jour : » exécution épouvantable, qui marque » bien autant de férocité dans le juge, que » de crime dans les coupables. »

Il eſt preſqu'impoſſible de trouver tous

(1) Mœurs des François, p. 74, édit. *in*-12.

les

Digitized by Google

les genres de mérite rassemblés dans un même sujet. (1) Un Auteur qui les réuniroit pour en faire un caractere particulier, imiteroit le burlesque de ce peintre, qui fit un portrait extravagant d'une Hélene, qu'il vouloit représenter parfaitement belle; il s'avisa de lui donner toutes les beautés qu'on peut imaginer, & fit une figure ridicule, semblable à celle que décrit Horace dans son Art poétique.

Un Auteur juge souvent du mérite d'un Prince par le succès de ses entrepriſes. Ses armes sont-elles heureuses? c'est un grand Capitaine, la justice est de son côté. Eprouve-t'il quelques revers de la fortune? on blâme son entrepriſe, on oublie ses talens pour la guerre. Eudes, Duc d'Aquitaine, descendant de Clovis, petit fils de Charibert, Roi de Toulouse, s'oppose aux entrepriſes de Charle-Martel; il défend la couronne de ses Ancêtres contre un Maire usurpateur; il perd deux batailles: l'hiſtoire (2) en conséquence le déclare rébele, ou elle en fait un Aventurier. *Eudes nous paroîtroit Grand*, dit le sçavant & le judicieux D. Vaiſſete, *s'il avoit eu le bonheur & les panégyriſtes de Charle-Martel.*

(1) Saint-Evremont, de la vérité & la fauſſeté des Ouvrages d'esprit.

(2) Hiſt. de Lang. t. 1, p. 400.

Digitized by Google

On ignore pourquoi Louis V eſt caractériſé *fainéant* : ce Prince n'a régné qu'un an environ. Pendant un regne ſi court, il aſſiége Rheims, s'en rend maître, & ſe prépare à marcher au ſecours du Comte de Barcelone contre les Sarrazins : il meurt empoiſonné, à l'âge de vingt ans, les armes, pour ainſi dire, à la main. L'hiſtoire raconte ces faits, & ne ceſſe de ſurnommer *fainéant*, le jeune Prince à qui elle les attribue. Quelle contradiction ! quelle injuſtice !

Les Médailles ne ſont pas toujours des modeles à propoſer pour repréſenter le caractere des Empereurs Romains. M. Vaillant en rapporte plus de cinquante frappées par les Colonies en l'honneur d'Héliogabale. Caracalla en comptoit un plus grand nombre, qui lui donnoient les titres les plus flatteurs. Commode fut nommé *Pieux*, *Débonnaire*, *Pere de la Patrie*, par le Sénat Romain.

Magni ſæpè viri mendacia magna loquuntur.

Le ſçavant Léibnitz ſouhaitoit qu'une main habile (1) s'appliquât à réformer les portraits exagérés à tous égards, & qu'elle les rapprochât de leurs originaux. Comme

(1) Lettre à M. de la Bruyere.

Digitized by Google

ce travail pouvoit devenir immenſe par la multitude des caracteres qu'il falloit corriger, il conſeilloit de s'attacher ſeulement à retoucher ou à refaire les portraits des grands hommes les plus célebres, que la flatterie, ou la calomnie & l'ignorance ont défigurés. Une entrepriſe ſi glorieuſe fut propoſée à M. de la Bruyere, qui en ſentit d'abord toutes les difficultés. Il ne voyoit que de loin les anciens Héros. En effet, leurs actions, leurs mœurs, comme les objets de la vue, ſe perdent dans un grand éloignement; leur antiquité n'offre guere que des ruines, & ces débris de leur hiſtoire ne ſont aſſez ſouvent connus que ſur la parole des Auteurs, dont la plume a été conduite par le préjugé, ou par l'ignorance.

Ces obſtacles ne rebuterent point M. de la Bruyere; il commença par dreſſer le plan de ſon Ouvrage; mais ſa mort arrivée en 1696, ravit au Public l'eſpérance de le voir exécuté. C'eſt une ébauche d'Apelle: quel Peintre oſera la finir?

Digitized by Google

EPITRE.

Eglé, loin de briſer ma chaîne,
Chaque inſtant va ſerrer mes nœuds;
Je vais au charme qui m'entraîne
Céder ſans être malheureux.

Quoique d'une vaine eſpérance
L'Amour n'oſe plus me flatter,
Le prix qu'il met à ma conſtance
Eſt aſſez doux pour m'arrêter.

Heureux de voir briller ſa flamme,
Sans qu'elle faſſe mon tourment!
Ce Dieu n'éteint point dans mon ame
Les deſirs & le ſentiment.

Mais ſur mes défauts il m'éclaire.
Toujours trop prompt à t'allarmer:
Frémis, dit-il, de lui déplaire:
Que tu connois peu l'art d'aimer!

On n'excuſe plus à ton âge
Les tranſports des jeunes Amans:
Il ſied mal d'avoir leur langage,
Quand on n'a plus leurs agrémens.

Ridicule dans ſon délire,
Trop peſant s'il eſt ſérieux,

Digitized by Google

Un Philoſophe qui ſoupire
Devient aiſément ennuyeux.

Un rien l'émeut ou l'embarraſſe :
Il veut tout prévoir, tout parer ;
Mais il ne fait rien avec grace,
L'eſprit ne ſert qu'à l'égarer.

C'eſt ainſi que l'Amour lui-même
Vient de m'arracher ſon bandeau ;
Mais je vois toujours ce que j'aime,
A la lueur de ſon flambeau.

D'une illuſion trop charmante,
Je ne veux bannir que l'erreur :
Belle Eglé, tout ce qui m'enchante
Ne ſortira point de mon cœur.

Cacher mon trouble & ma foibleſſe,
Si vous formez quelque lien :
Vous voir, vous écouter ſans ceſſe,
Vous aimer ſans exiger rien.

Quand le matin dans la prairie,
Je vais pour vous cueillir des fleurs ;
Dans une douce rêverie,
Si mes yeux ſe couvrent de pleurs.

Avoir ſoin d'effacer leurs traces
Pour me trouver à ce réveil :
Qu'Hebé, les Amours & les Graces
Parent après un doux ſommeil.

Digitized by Google

Dans vos yeux n'avoir l'air de lire
Que tout ce qu'un esprit divin
Pour nous éclairer vous inspire,
Et n'y plus chercher mon destin.

Bannir la douleur qui m'accable,
Plaisanter sans en abuser;
Ne prétendre à paroître aimable
Qu'autant qu'il faut pour amuser.

Belle Eglé, tel est le système
Que je vais suivre dès ce jour :
Auprès de vous la raison même
Dicte les leçons de l'Amour.

DERNIERE suite sur M. de Fontenelle, *par M. l'Abbé* Trublet, *contenant des corrections & des additions aux articles précédens.*

MERCURE de Septembre 1757.

I. Dans ce *Mercure*, page 37 & suivantes, j'ai parlé du poëme présenté à l'Académie françoise pour le prix de poésie de 1687, sur *le soin que le Roi prend de l'éducation de la noblesse dans ses places & à Saint Cyr*, & j'ai dit que je le soupçonnois de M. de *Fontenelle*. J'en ai depuis

Digitized by Google

trouvé la preuve dans *l'hiſtoire des ouvrages des Sçavans par M. Baſnage de Beauval* (j'ai déja cité plus d'une fois ce journal), Septembre 1687, article 14 tome 1 page 132. Le Journaliſte dit qu'on lui écrit de Paris, que *M. de Fontenelle a remporté le prix de l'Académie françoiſe pour la proſe*, (c'eſt ſon *diſcours ſur la patience*), & *qu'il a eu le premier* acceſſit *pour les vers; que Mlle. Deshoulieres a eu le prix; que quelques-uns ont prétendu qu'il y avoit eu un peu de faveur dans ce jugement, mais que M. de F. auſſi galant qu'il l'eſt, n'a pas beſoin de raiſons pour ſe conſoler de cette préférence, & même que ſi l'ouvrage de Mlle. Deshoulieres avoit eu beſoin d'une galanterie, M. de F. auroit laiſſé volontiers quelques négligences dans le ſien, pour laiſſer à cette jeune Muſe le plaiſir de la victoire; que d'autres ont inſinué que Madame Deshoulieres avoit fait elle même la pièce, mais que c'eſt ſans doute une médiſance*, &c.

J'avois fait moi-même toutes ces conjectures dans le *Mercure* de Septembre, quoique perſonne ne m'eût jamais dit que ce poëme fût de M. de F., & que je n'euſſe été amené à le ſoupçonner, que parce que je le trouvai dans le recueil intitulé *le Porte-feuille*, &c. entre deux autres piéces du même Auteur, & qu'ayant lu celle-ci par

Digitized by Google

occaſion, car je ne l'avois jamais lue dans le recueil de l'Académie, je fus frappé de la reſſemblance du ſtyle. Quelques jours après, je fis part de ma conjecture à quelques gens de lettres, & leur lus quelques morceaux de ce poëme. Ils convinrent de cette reſſemblance. M. *Boullier* ayant lu le *Mercure* de Septembre, m'écrivit le 4 Octobre que j'avois bien deviné, & m'indiqua le *Journal de M. de Beauval.*

Celui-ci dans la ſuite de ſon article, loue M. de F. de poſſéder dans la proſe & dans la poéſie, deux talens preſque incompatibles; *le feu*, ajoute-t'il, *qui fait les bons Poëtes, & le jugement ſi néceſſaire pour la proſe. On peut bien juger*, pourſuit-il, *qu'il n'échappera pas à Mrs. de l'Académie françoiſe, & le ſeul défaut qui ſera dans leur choix, eſt de ne l'avoir pas fait pluiôt.*

M. de B. ajoute une choſe comme ayant été écrite de *Paris* en *Hollande*, mais qui n'avoit pu l'être que par quelqu'un bien mal inſtruit; & c'eſt *que, pour faire à M. de F. une eſpece de réparation de ne l'avoir pas encore élu, Mrs. de l'Académie lui avoient accordé la ſurvivance de la premiere place qui vaqueroit.*

Ce n'eſt point là l'uſage de cette Compagnie. Elle l'a pourtant fait une fois en

Digitized by Google

faveur de M. *Peliſſot*, après qu'il eut publié ſon *hiſtoire de l'Académie françoiſe*. Il fut reçu ſurnuméraire, avec l'aſſurance de la premiere place vacante, qu'il remplit en effet; en ſorte qu'il fut reçu deux fois, & prononça deux remerciemens.

Dans le ſecond tome du même Journal, Février 1688 page 286, l'anecdote du poëme de M. de F. pour le prix de 1687, eſt confirmée par des vers de *Ménage* adreſſés à Mlle. *Deshoulieres*, *ſur le prix remporté par elle, concurremment avec Mrs. de Fontenelle & Duperrier*, qui y ſont nommés. Voici ces vers :

Hulleria virgo in certamine Poëtarum victrix.
Ad Paulum *Peliſſonem*, Magiſtrum Libellorum Supplicum.

Pramia, qui melius celebrarent carmine Magnum,
Obtuleras doctis, docte Peliſſo, *viris.*
Certatim ecce tibi vatum lectiſſima turba
Magnanimum Regem, regia bella canunt.
Fontanelle *canis, noſtri nova gloria Pindi:*
Et tu, Pereri, *carmine utroque potens.*
Hulleria *ipſa viris audet concurrere virgo;*
Hulleria, *Franca gloria Calliopes.*
Et toto cœtu certantum judice, victrix
Effigiem Magni, pramia magna, refert.
Et decuit, Musâ prognatam principe Nymphen,
Mortales doctis vincere carminibus.

Digitized by Google

II. J'ai dit dans le premier volume du *Mercure* d'Avril de cette année page 54, qu'on attribuoit à *Racine* les *couplets* que j'y ai rapportés, sur la réception de M. de F. à l'Académie françoise. J'ai sçu depuis, qu'on les attribuoit aussi à Mlle. *Deshoulieres*, aidée sans doute par sa mere, & ce qu'on vient de lire au sujet de la victoire de cette Demoiselle sur M. de F. rend cette conjecture assez vraisemblable. Peut-être, à cette occasion, se passa-t-il quelque chose dont la mere & la fille furent blessées. Elles purent du moins l'être de ce que je viens de citer du *journal de M. de Beauval*; croire même que M. de F. y avoit quelque part, & dès-lors devenir ses ennemies.

On sçait que Madame *Deshoulieres* l'étoit de *Racine* & de *Despréaux*, & l'on connoît les sonnets qui se firent de part & d'autre à l'occasion de la *Phedre* de *Racine* & de celle de *Pradon*. Il étoit donc assez naturel que Madame *Deshoulieres* & M. *de Fontenelle* fussent amis, puisqu'ils avoient les mêmes ennemis en la personne de *Racine* & de *Despreaux*. Cependant M. de F. m'a dit qu'il n'avoit point eu de liaison particuliere avec Mad. *Deshoulieres*; mais il ne m'a jamais parlé des *couplets* sur sa réception à l'Académie, au lieu qu'il l'a

Digitized by Google

souvent fait de ceux de *Racine* sur *Aspar*, quoique beaucoup plus malins. En général, M. de F. parloit assez volontiers de l'inimitié que *Despréaux* & *Racine* avoient pour lui, & il en contoit plusieurs traits. Il m'a dit de plus, que le Pere *Bouhours* avoit offert de le racommoder avec eux, & qu'il l'avoit remercié. Ce refus ne leur fait pas d'honneur auprès de ceux qui ont bien connu M. de F. Pacifique, sage, politique même, si l'on veut, il ne se fût pas refusé à une réconciliation qu'il eût cru sincére.

Le P. *Bouhours* a loué M. de F. dans *la maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit*. Parlant page 188, de quelques petits ouvrages, parmi lesquels il nomme les *nouveaux dialogues des morts*; il dit: « *Ces* » *petits ouvrages ont un caractère très-spiri-* » *tuel & très-agréable.* » (Voyez encore la table des matieres, au mot *dialogue*.) Le pere B. devoit estimer beaucoup M. de F. *Voiture* étoit l'Auteur favori de ce Jésuite, & si M. de F. a quelque rapport avec quelqu'un des Ecrivains qui l'ont précédé, c'est avec l'enjoué, le galant, l'ingénieux *Voiture*.

M. de F. a loué aussi le P. *Bouhours*, & notamment celui de ses ouvrages que je viens de citer. C'est dans son *discours sur*

l'églogue. « L'Auteur, dit-il, de l'agréable » livre *de la maniere de bien penſer dans* » *les ouvrages d'eſprit*, condamne la *Silvie* » du *Taſſe*, qui, en ſe mirant dans une » fontaine, & en ſe mettant des fleurs, » leur dit qu'elle ne les porte pas pour ſe » parer, mais pour leur faire honte. Il » trouve la penſée trop recherchée, & » trop peu naturelle pour une bergere, & » on ne peut ſe diſpenſer de ſouſcrire à ce » jugement qui part d'un goût fort déli- » cat. »

Mais il faut tout dire. Cette louange, que ce *jugement partoit d'un goût fort délicat*, & l'épithete d'*agréable*, donnée au livre *de la maniere de bien penſer*, diſparurent dès la troiſieme édition du *diſcours ſur l'églogue*, c'eſt-à-dire, après la mort du P. *Bouhours*, & elles n'ont point reparues depuis; en ſorte qu'il n'eſt plus reſté dans ce *diſcours*, qu'une approbation toute ſimple & ſans aucun éloge, de la cenſure que le Pere *Bouhours* avoit faite de la penſée du *Taſſe*.

Mercure d'Octobre 1757, 1 *vol. p.* 31. *au bas.*

Parlant de Mlle. *d'Achy*, depuis Madame la Marquiſe de *Mimeure*, j'ai dit que *M. de F. l'avoit aimée, autant qu'il étoit capable d'aimer.*

Digitized by Google

Il s'eſt peint lui-même à cet égard, à l'égard de l'amour, dans ce qu'il fait dire à *Macate*, dans celle de ſes comédies qui porte ce titre. *Phormion*, eſclave de *Macate*, croit ſon maître amoureux de *Mirtale*, niece de leur hôte *Démoſtrate*. *Macate* lui dit qu'il ne l'eſt point.

« Eh que diable êtes-vous donc? *Répond Phormion*; car à la fin vous me mettez en colere; je vous en demande pardon. »

Macate.

» *Mirtale* eſt aimable de ſa figure; ſa converſation eſt vive & amuſante; je me plais avec elle; je lui dis volontiers des choſes obligeantes, des galanteries.

Phormion.

» Eh bien, c'eſt être amoureux que tout cela.

Macate.

» Oh que non! ſa figure me paroît aimable, ſans me tranſporter; ſa converſation m'amuſe, ſans me cauſer d'émotion. Je ſuis bien aiſe de la voir; mais ſi j'en manque l'occaſion, je remets ſans peine à une autre fois. Je lui dis des galanteries qui ne ſont que des agrémens de converſation, des choſes flatteuſes qui, quoique vraies, pour la plus grande par-

Digitized by Google

» tie, n'ont pourtant d'autre dessein que » de lui prouver que je puis avoir un peu » d'esprit. Je voudrois lui paroître aima- » ble, mais sans aucun desir sérieux d'en » être aimé.

Phormion.

» Tout cela est subtil. Il y a donc bien » de la façon à être amoureux? Je ne croyois » pas qu'il y en eût la moitié tant.

Macate.

» Il y en a tant, que je ne l'ai jamais » été. Tu m'as vu vivre comme les gens » de mon âge, être dans des commerces » de femmes, prendre les plaisirs de l'a- » mour; mais je n'ai point eu d'amour.

Phormion.

» Vous en avez bien pris le meilleur, » puisque vous en avez pris les plaisirs. » A quoi diable serviroit le reste?

Macate.

» Il serviroit à me remplir le cœur, à » me ravir, à m'élever au dessus de moi- » même. Je me sens un vuide dans l'ame » qui commence à m'être insupportable. » Il me manque d'aimer. »

Ici M. de F. fait tenir à *Macate* le lan- gage commun, celui des opéras & des

Digitized by Google

romans; langage vrai néanmoins, & malheureusement trop vrai de la part des ames tendres & sensibles. M. de F. étoit bien éloigné de s'en mocquer comme M. *Despréaux*, & de le trouver faux & ridicule, en jugeant des autres cœurs par le sien. Le Philosophe ne tombe point dans cette mépriſe, & ne croit point qu'une maniere d'être & de sentir soit hors de la nature, parce qu'il ne l'éprouve point. Bien loin même d'en nier la possibilité, il en voit, avant toute expérience, l'existence & la réalité dans la connoissance qu'il a du cœur humain; mais revenons à celui de M. de *Fontenelle*.

S'il n'a point senti l'amour, l'amour *passion*, ni même aucune autre passion, il les connoissoit bien toutes; d'où il est arrivé que, si dans ses ouvrages il a quelquefois manqué le ton du sentiment, il n'a jamais manqué le sentiment même; mérite rare, même dans les Auteurs les plus exempts du défaut reproché à M. de F., & cela doit être ainsi. Un homme qui a plus de sentiment que de lumiere est sujet à s'égarer, dès qu'il n'a plus le sentiment pour guide; &, pour répéter l'expression dont je viens de me servir, il manque souvent le sentiment, lorsque le sentiment lui manque. J'en pour-

Digitized by Google

rois citer plus d'un exemple parmi des Ecrivains très-juſtement célébres.

II. Madame de *Forgeville* m'a conté qu'elle avoit dit un jour à M. de *Fontenelle : je l'emporte autant ſur vous en ſentiment, que vous l'emportez ſur moi en eſprit ;* & qu'il avoit répondu : *cela pourroit bien être.* Il ſe connoiſſoit bien lui-même, & à tous égards, du côté de l'eſprit & des talens, auſſi-bien que du côté du cœur. Il ſçavoit les qualités qui lui manquoient, comme Ecrivain, & très-réellement il s'en eſtimoit beaucoup moins. Cependant il n'eût pas voulu les avoir, parce qu'il ſçavoit qu'on ne les a guere qu'aux dépens d'autres qualités plus favorables au bonheur, & que le bonheur eſt l'eſſentiel, eſt tout.

III. M. de F. *effectif* en amitié, mais non *affectueux*, n'a du moins jamais cherché à le paroître.

Dans la ſociété, il étoit complaiſant par raiſon plus que par caractere, indulgent par l'un & par l'autre.

Il étoit poli ſans être flatteur, quoiqu'il dît ſouvent des choſes flatteuſes ; c'eſt qu'elles étoient toujours vraies.

Je ne l'ai jamais entendu donner une louange fauſſe. Il n'y a perſonne qu'on ne puiſſe louer avec vérité, il y a du bien

Digitized by Google

partout ; il ne s'agit que de le voir, & M. de F. le voyoit, non-seulement parce qu'il étoit éclairé, mais parce qu'il aimoit à le voir. En effet, il voyoit mieux le bien que le mal, qu'il auroit pourtant bien vu s'il l'avoit voulu ; mais il en détournoit exprès la vue. *On ne le voit toujours que trop*, disoit-il, *on le voit sans le regarder, & l'on y perd.* En effet, les autres nous en plaisent moins, & il est de notre intérêt qu'ils nous plaisent.

Doux & non *doucereux ;* ce n'étoit pas des douceurs que M. de F. disoit aux femmes, encore moins des fadeurs ; c'étoit des galanteries plus ou moins fines & ingénieuses, selon que celles à qui il les disoit, avoient plus ou moins d'esprit. Mais toujours vrai dans ces galanteries mêmes, il n'en disoit qu'aux femmes qui lui plaisoient. C'est de la fausseté, &, si cela se peut dire, de la *banalité*, que naît la fadeur, encore plus que de la trivialité & de la platitude.

Les galanteries sont doublement banales, lorsqu'on en dit à toutes les femmes, & qu'on dit les mêmes à toutes. Celles de M. de F. avoient toujours le rapport le plus juste, & la convenance la plus parfaite aux femmes qui en étoient l'objet. Il saisissoit finement ce qui distinguoit chacu-

Digitized by Google

ne d'elles, ce qui faisoit leur mérite & leur agrément particulier, & l'exprimoit en un mot, le peignoit d'un trait. Point de verbiage, point de phrases. En général, il parloit comme il écrivoit, & n'en parloit que plus naturellement.

La fadeur des galanteries ordinaires vient quelquefois encore d'un faux air de passion. On veut paroître tendre, on n'est que *langoureux*. Celles de M. de F. inspirées, non à la vérité, par l'amour, mais par un goût plus ou moins vif, & non par la seule envie de briller & de dire de jolies choses; ses galanteries, dis-je, étoient enjouées, sans pourtant être badines, ni un pur jeu d'esprit. Ceux qui ont trouvé M. de F. badin & *joli*, lorsqu'il n'étoit qu'enjoué & agréable, ne connoissoient pas les nuances, ou ne vouloient pas les connoître, quand il s'agissoit de lui.

On connoît l'épigramme de *Rousseau*, qui finit par ce vers :

C'est le pédant le plus joli du monde.

M. de F. n'étoit ni *pédant*, ni *joli*; c'étoit un Philosophe aimable. Mais, pour peu que les choses se ressemblent, la satyre les confond; c'est même en cela que consiste principalement son art.

Digitized by Google

Je dirai plus : M. de F. avoit des défauts, peut-être même des foiblesses ; mais il n'avoit point de ridicule. Beaucoup d'esprit & de raison, joints à un caractere vrai, l'en avoient sauvé.

Mais pour revenir à ses galanteries, en voici une entre plusieurs autres, qui réunit tous les caracteres que je leur ai attribués.

Etant un jour dans le jardin d'une maison où il avoit dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit ouvrage d'yvoire d'un travail si délicat, qu'on n'osoit le toucher, de crainte de le briser. Chacun l'admirant, *pour moi*, dit M. de F., *je n'aime point ce qu'il faut tant respecter.* Madame la Marquise de *Flamarens* survint tandis qu'il parloit : elle l'avoit entendu ; il se retourne, l'apperçoit, & ajoute : *je ne dis pas cela pour vous, Madame.*

M. de F. a été fertile en pareilles galanteries jusques dans ses dernieres années, & l'on peut dire de lui, à bien meilleur titre encore qu'on ne l'a dit de *Benserade.*

Ce bel-esprit eut des talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
. . . . . .

Il fut vieux & galant sans être ridicule, &c.

Digitized by Google

IV. Dans une lettre en prose & en vers de M. de *S. Hyacinthe* à M. *Titon du Tillet* sur son *Parnasse*, & écrite de *Londres* en 1728, on trouve un éloge fort étendu de M. de F. M. de S. H. étoit *fâché* que M. *du Tillet* n'eût point *érigé sa statue sur son Parnasse*. La vie, ajoute-t-il, ne doit point empêcher les honneurs qui lui sont dûs, « & quand vous feriez pour lui une ex-» ception, il n'y a personne qui ne re-» connût avec plaisir que cette distinction » est dûe au mérite de M. de F. »

L'éloge en vers que M. de S. H. fait ensuite de M. de F. roule principalement sur son universalité à tous égards; universalité de connoissances, de talens, de qualités & de vertus. Le Poëte fait un dénombrement badin de la plûpart des sciences & des arts, & conclut par dire :

Soit en *ie* enfin,
Soit en *ique*,
Il sçait tout, & le sçait très-bien.
Il sçait plus, il sçait être aimable;
Plus modeste qu'un Ecolier,
Et plus galant qu'un Cavalier,
Où, Diable, trouver son semblable? (1)

(1) Cette Lettre est imprimée dans le *Parnasse François*, de M. *Titon-du Tillet*.

Digitized by Google

P. S. Les deux nouveaux volumes des *œuvres de feu M. de Fontenelle*, c'eſt-à-dire, le 9^e^ & le 10^e^ ſont maintenant en vente chez *Brunet*, au Palais. A la tête du 9^e^ eſt un *avertiſſement du Libraire* dont voici le début.

» Parmi les ouvrages de M. de *Fonte-*
» *nelle* contenus ce volume & dans le
» ſuivant, les uns n'avoient point été im-
» primés, les autres l'avoient été ſéparé-
» ment ou dans différens Journaux, dans
» les *Mercures* & autres recueils. On nous
» a invités à les raſſembler, ſurtout depuis
» que M. l'Abbé *Trublet* les a preſque tous
» indiqués dans les *Mercures* d'Avril, de
» Septembre & d'Octobre 1757. C'eſt d'a-
» près lui que nous allons dire un mot des
» principaux de ces ouvrages. »

Cet *avertiſſement* n'apprendra donc rien à ceux qui ont lu ce que j'ai mis dans les *Mercures* de 1756, 57 & 58, ſur M. de F. & ſes ouvrages, & par conſéquent il ſeroit ſuperflu d'en donner ici un extrait détaillé.

Cet avertiſſement eſt ſuivi de « l'éloge
» de M. de F. par M. de *Fouchy*, Secrétaire
» perpétuel de l'Académie des Sciences,
» lu dans l'aſſemblée publique d'après Pâ-
» ques 1757; de ſon portrait par Mada-
» me la Marquiſe de *Lambert*, & de quel-

Digitized by Google

» ques autres petits morceaux où il a paru » bien caractérisé. »

Le dernier de ces morceaux est celui par lequel j'ai terminé l'article *Fontenelle*, qu'on m'a demandé pour la nouvelle édition du *Dictionnaire de Moreri* qui paroîtra en 1759.

J'ai deux remarques à faire sur l'éloge de M. de F. par M. de *Fouchy* page 26, on y lit ce qui suit :

» Un Mathématicien (1), aujourd'hui » l'un des premiers Professeurs en ce gen» re (2), se trouva en province dans une » telle situation, qu'une somme de 600 » livres lui étoit absolument nécessaire. Il » avoit eu autrefois occasion de donner » quelques leçons à un homme de qualité, » riche, & qui l'avoit quitté en l'accablant » de protestations d'amitié & d'envie de » l'obliger. Il crut pouvoir s'adresser à lui ; » mais en même temps & par une espece » d'instinct, il s'adressa aussi à M. de F., » dont il connoissoit l'humeur bienfaisante » plus que personne. Il leur écrivit à tous » deux, & leur peignit sa situation. Les » deux lettres firent l'effet qu'on pouvoit » en attendre : le courtisan qui n'avoit » plus besoin du Mathématicien, ne dai-

(1) M. *Beauzée*.
(2) A l'Ecole Militaire.

Digitized by Google

» gna pas lui faire réponſe, & celle de » M. de *Fontenelle* qui arriva l'ordinaire » ſuivant, fut accompagnée d'une lettre » de change de la ſomme demandée. La » différence des deux procédés fut ſentie » par celui qui en étoit l'objet. C'eſt de » lui-même que je tiens ce fait, c'eſt à ſa » priere que j'en fais part au public. »

1°. Je ſçavois ce trait de la bienfaiſance de M. de F., mais pas aſſez exactement pour le rapporter. J'ignorois entr'autres, le nom de celui qui en étoit l'objet. M. de F. n'avoit jamais voulu le dire, & ne dît même ſa bonne action que parce qu'on la devina. Il fut obligé de s'adreſſer à un ami pour la lettre de change, & comme il n'avoit point d'affaires, du moins en province, on vit bien qu'il s'agiſſoit d'un don ou d'un prêt; & à la fin il en convint, en exigeant néanmoins le ſecret.

2°. M. *Beauzée* eſt en effet profeſſeur à l'*Ecole Royale Militaire*; mais profeſſeur de grammaire & non de mathématiques, quoiqu'il les ait ci-devant enſeignées.

En attendant que l'Auteur du Mercure rende compte des tomes 9 & 10 des *œuvres* de M. de F., je vais indiquer d'après *l'avertiſſement du Libraire*, ce que le public y trouvera de nouveau, ou de moins connu.

Digitized by Google

1°. *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles.*

« Nous y avons joint, dit M. *Brunet*, » une critique qui en fut faite dans le » temps, une réponse de M. de F. à cette » critique, & une réplique à cette ré» ponse. »

2°. *Une lettre de M. de F. à M. Basnage de Beauval, en reponse à quelques objections contre un endroit de la pluralité des mondes.*

Le Libraire a cru devoir imprimer aussi la *lettre* qui contient ces objections. « Elle » pouvoit, dit-il, n'être donnée que par » extrait, parce qu'elle est trop longue, » & de plus assez médiocre. On nous a » conseillé de la donner entiere, parce » qu'on en goûteroit davantage celle de » M. de *Fontenelle*.

3°. Plusieurs fragmens *sur la raison humaine, l'esprit humain, l'instinct, l'histoire, sur une République*, &c. (voyez le 1 vol du Mercure d'Octobre 1757.)

4°. Des *remarques sur quelques comédies d'Aristophane, sur le théâtre Grec*, &c.

5°. *Eloge de M. Perrault, de l'Académie des Sciences.*

Le Libraire a cru pouvoir lui donner place dans les *œuvres de M. de F.* parce que plusieurs gens de lettres le croient de lui,

Digitized by Google

lui, ſur quelque reſſemblance de ſtyle avec ſes autres éloges, & ſur ſes liaiſons avec MM. *Perrault*, & avec M. *Baſnage de Beauval*, dans le journal duquel on trouve ce morceau, t. 4, Novembre 1688. M. *Perrault* étoit mort dans le mois d'Octobre précédent.

6°. Les *préfaces de l'ancienne hiſtoire de l'Académie des Sciences, de l'analyſe des infinimens petits, par M. le Marquis de l'Hôpital*, des *élémens de la géométrie de l'infini*, & quelques petits avertiſſemens ſupprimés dans les dernieres éditions de M. de F. « On a cru, *dit le Libraire*, que du » moins à l'égard de la proſe, il ne fal- » loit rien perdre d'un excellent Ecrivain » qui ne ſe négligeoit jamais. »

7°. *Enone*, & le *retour de Climene*, paſtorales.

8°. *Prologue* en vers libres, d'une Comédie intitulée, *Pigmalion, Prince de Tyr.*

9°. *La Comète*, Comédie en un acte en proſe, repréſentée ſous le nom de M. de *Viſé*, en 1691. (*Voyez ſur ces différens ouvrages les* Mercures *de Septembre & d'Octobre*, 1757.

Le 10^e volume, dit le Libraire, « eſt » terminé par pluſieurs petites pieces de » poéſie, dont pluſieurs n'avoient point » encore vu le jour. Nous réſervons à un

Digitized by Google

» autre temps, *ajoute-t'il*, celles des *Mer-*
» *cures* de M. *de Visé*.

Ici M. *Brunet* fait espérer un onzieme tome, dont « une grande partie, *dit il*, » contiendra des lettres de M. de F., & » peut-être même quelques unes de celles » qui lui ont été écrites, lorsqu'elles pa- » roîtront dignes de l'impression, ou né- » cessaires à l'intelligence des siennes.

» Enfin, *continue M. Brunet*, on trou- » vera dans ce onzieme volume, quel- » ques morceaux qui devoient naturelle- » ment entrer dans les précédens; mais » qui ont échappé à notre attention, ou » qui ne nous sont parvenus que lorsque » l'impression a été achevée. »

Je ne doute point que ce onzieme volume ne soit attendu avec impatience, & qu'on ne presse M. *Brunet* de le donner, dès qu'il aura rassemblé de quoi le former.

Il a cru devoir mettre dans le dixieme tome, les opéra de *Psyché* & de *Bellerophon*, parce qu'ils sont en grande partie de M. de F., quoiqu'on les ait cru dans le temps, de *Thomas Corneille*, & que depuis ils ayent été imprimés sous son nom. Mon avis n'étoit pourtant pas de les redonner. On a ces deux poëmes dans le *recueil des Opéra*. D'ailleurs, à peine lit

Digitized by Google

on les meilleurs ouvrages lyriques ; & ceux-ci, avec de grandes beautés, ne sont pas du premier ordre en leur genre. Il auroit du moins fallu supprimer les fêtes ou divertissemens, & tout ce qu'on appelle *canevas* ; ils ne sont pas de M. de F. Rien n'est plus foible & plus insipide dans la plûpart des Opéra, que les vers des divertissemens ; mais surtout dans *Psyché* & dans *Bellerophon*.

On sçait encore que le prologue de *Bellerophon* n'est pas de M. de F. (*voyez sa lettre sur cet Opéra, aux Auteurs du* Journal des Sçavans, t. 3 *de ses œuvres.*)

Les premiers vers de la premiere scene du premier acte,

Non, les soulevemens d'une ville rebelle, &c.

sont d'une grande beauté & d'une grande noblesse. Le sujet de la tragédie y est exposé avec autant de netteté que de précision, & je doute qu'on trouvât dans aucun autre opéra, une exposition plus parfaite, c'est-à-dire, à la fois plus courte & plus claire. Telle doit être toute *exposition*, mais surtout celle d'un poëme lyrique. J'ai dit ailleurs que quand M. de F. fit *Bellerophon*, il n'avoit tout au plus que 21 an.

Je termine ici mes *Fontenelliana*. Ce n'est pas faute de matiere ; mais je crains

Digitized by Google

de laſſer mes Lecteurs. On veut réimprimer en Hollande ces *Anecdotes* ; j'y joindrai alors de nouvelles additions & de nouvelles corrections (1). J'invite donc les Gens de Lettres à m'en fournir. Quelques-uns l'ont déja fait, entr'autres M. l'Abbé *Saas*, Chanoine de *Rouen*. Ils peuvent compter ſur ma reconnoiſſance ; j'oſe ajoûter ſur celle du public. Tout ce qui regarde M. de F. l'intéreſſera davantage de jour en jour.

(1) J'avertis d'avance que je réformerai preſque entiérement ce que j'ai dit (*Merc. de Mai* 1758, *page* 49 *& ſuiv.*) ſous le livre intitulé : *Le Monde dans la Lune, &c.* Cet ouvrage eſt effectivement une traduction de l'Anglois de *Wilkins*, Evêque de *Cheſter*, par *Jean de la Montagne*, Proteſtant, &c. On peut, en attendant, conſulter le Dictionnaire de M. *de Chauffepié*, article *Wilkins*, & celui de *Bayle*, article *Xenophanes*.

Digitized by Google

ÉLOGE funebre des Athéniens enterrés au (1) *Céramique, traduit du Grec de Platon; par le P. Power, Jéſuite* (2).

Nous avons rendu à ces illuſtres morts tous les devoirs publics & particuliers que la Religion preſcrit, & leurs manes peuvent déſormais repoſer en paix, & (3) paſſer ſans obſtacle la rive fatale. Il nous reſte encore de célébrer par un éloge ſolemnel leurs actions glorieuſes: les loix nous l'ordonnent, la raiſon nous le com-

(1) Le Céramique étoit un fauxbourg d'Athenes, dans lequel on enterroit, aux dépens du Public, tous ceux qui mouroient au ſervice de la patrie. On célébroit tous les ans en ce lieu une fête ſolemnelle en l'honneur des morts, & cette cérémonie étoit toujours terminée par un éloge funebre.

(2) Le Pere *Power* eſt déja connu avantageuſement de nos Lecteurs, par ſon portrait de M. *de Fontenelle*, inſéré dans le ſecond volume du Mercure de Juillet 1756. Il nous fut communiqué par M. l'Abbé *Trublet*, qui l'a encore rappellé avec de juſtes éloges dans le Mercure de Mars de cette année. *Note de l'Auteur du Mercure.*

(3) Les Anciens croyoient que les ames des morts ne pouvoient paſſer le Styx, ni être reçues dans les champs Elyſées, avant qu'on eût rendu à leurs corps les honneurs de la ſépulture.

Digitized by Google

mande : car il n'appartient qu'à l'éloquence de répandre sur les actions des Héros cet éclat vif & durable, qui en fait appercevoir tout le mérite aux contemporains, & en fait passer la mémoire à la postérité. Mais un discours de la nature de celui-ci doit renfermer, avec de justes louanges des morts, des instructions salutaires pour les vivans. Ces généreuses victimes de la patrie ont laissé des freres, des fils & des petit-fils ; des peres, des meres & des ayeux. Il est du devoir d'un Orateur public d'inspirer aux uns des sentimens d'une noble émulation, & de fournir aux autres des motifs d'une juste consolation. Pour cela, que dois-je me proposer ? que dois-je principalement envisager dans ces grands hommes, qui durant leur vie ont fait, par leur vertu la joie de leurs parens, & qui ont racheté par leur mort les vies & les fortunes de leurs concitoyens ?

La nature, dans les divers degrés par lesquels elle les a conduits à la vertu, semble m'avoir tracé le plan que je dois suivre dans leur éloge. Elle les y prépara par une illustre naissance ; elle les y forma par une heureuse éducation. Je parlerai donc premiérement de leur naissance, secondement de leur éducation ; troisiémement je ferai voir que par une vertu constamment sou-

Digitized by Google

tenue, ils se sont toujours montrés dignes de l'une & de l'autre.

Le sang dont ils étoient sortis, ne prenoit pas sa source dans une Nation étrangere. Il avoit coulé jusqu'à eux à travers une longue suite d'Ancêtres, depuis les premiers habitans de cette contrée. Le titre glorieux d'Athéniens, ils le durent à la naissance, & non à l'adoption. Enfans de la patrie, si-tôt qu'ils furent nés, ils entrerent dès-lors en partage de toute la grandeur de leur mere. La patrie de son côté ne les traita pas en marâtre, mais en mere véritable. Elle éleva leur enfance, elle forma leur jeunesse; & c'est encore dans son sein, dans ce sein où ils prirent la vie & l'accroissement, que leurs cendres reposent. Je crois donc devoir commencer leur éloge par celui de la patrie même. Le lustre que je répandrai sur elle, rejaillira nécessairement sur eux.

La terre que nous habitons, mérite d'être louée, non seulement par nous, mais par tous les peuples du monde. Car indépendamment de tous les autres titres qui la distinguent, 1°. jamais contrée ne fut si chere aux Dieux. Il n'en faut pas d'autre preuve que la célebre contestation qui s'éleva à son sujet entre Neptune & Minerve. Or, quel mortel seroit assez insensé

Digitized by Google

pour refuſer ſes éloges à un pays auquel les Divinités mêmes ont donné un témoignage ſi éclatant de leur eſtime ?

Secondement, tandis que le reſte de la terre ne produiſoit que des bêtes farouches & de vils animaux : l'Attique jalouſe d'une plus noble fécondité, donna naiſſance à l'homme, qui ſurpaſſe infiniment en intelligence tous les autres animaux, & ſeul connoît les Dieux, les loix & le devoir. (1) Oui, Meſſieurs, c'eſt du ſein même de cette terre que naquirent les Ancêtres de ces Héros, & les nôtres. En voulez vous la preuve ? La voici. La nature donne à tout ce qui eſt fécond, de quoi nourrir les fruits de ſa fécondité. A quel ſigne diſtingue-t'on ſûrement une femme, qui eſt devenue mere, d'avec une autre qui ne l'eſt pas ? Une liqueur ſalutaire ſe répand dans le ſein de la premiere, & y forme deux ſources abondantes, où l'enfant encore tendre trouve une nourriture proportionnée à la délicateſſe de ſes organes. Ce principe s'applique encore

(1) Tout ce morceau eſt indigne d'un Philoſophe auſſi ſenſé que l'eſt généralement Platon. On peut dire cependant pour excuſer ce grand homme, que dans un diſcours tel que celui-ci, il étoit obligé de s'accommoder aux idées du peuple. Or les Athéniens étoient extrêmement entêtés de l'origine qu'il leur attribue ici.

Digitized by Google

mieux à la terre qu'à la femme : car la formation des corps dans le sein de la femme, n'est qu'une imitation de leur origine primitive dans les entrailles de la terre. Voici donc mon raisonnement. De toutes les contrées du monde, l'Attique est la premiere qui ait produit le bled & les autres grains qui sont la nourriture la plus naturelle de l'homme ; elle est donc la premiere qui ait enfanté des hommes. C'est elle aussi qui a donné naissance à l'olive, dont le jus munit nos membres contre la fatigue, & répare nos forces épuisées.

Ce ne fut que par de semblables présens, que la patrie signala sa tendresse envers nos ancêtres, durant l'espece d'enfance qui suivit leur formation. Mais lorsque nourris & fortifiés par ses soins, ils eurent comme atteint l'âge de l'adolescence, elle leur choisit parmi les Dieux mêmes, des chefs & des instructeurs qui polirent leurs mœurs, leur firent connoître les arts, leur mirent en main des armes, & leur en apprirent l'usage. Je ne cite pas ici les noms de ces Divinités, que personne n'ignore.

Nés & élevés de la sorte, nos Ancêtres établirent une forme de gouvernement, qui mérite de fixer pour quelques momens nos regards. Du caractere du gouverne-

Digitized by Google

ment dépend celui des Citoyens. Un bon gouvernement forme de bons Citoyens, comme un mauvais gouvernement produit de mauvais Citoyens. Quelle idée devons-nous donc avoir d'un gouvernement tel que le nôtre, qui du temps de nos Ancêtres a été si fécond en vertus de toute espece, & dont l'heureuse influence agissant toujours avec une puissance égale, reproduit sans cesse dans les enfans les grandes qualités de leurs peres ?

Ce gouvernement a presque toujours été, & est encore une *Aristocratie*. Que d'autres l'appellent *Démocratie*, ou qu'on lui donne le nom qu'on voudra, c'est *une Aristocratie fondée sur le consentement libre du peuple*. La magistrature souveraine y a toujours été une véritable royauté, tantôt héréditaire, & tantôt élective. La puissance & l'autorité y sont toujours données à ceux que leur probité & leur sagesse en rendent plus dignes. Etre né de parens obscurs, pauvres & sans crédit, n'est pas une raison pour en être exclu, ni descendre d'une famille illustre ou opulente, un titre suffisant pour y parvenir, ainsi qu'il arrive dans les autres Etats. Le mérite est parmi nous le seul principe de l'élévation.

Nous sommes redevables de cette com-

Digitized by Google

duite si sage, à l'égalité de notre naissance. Les autres Etats sont composés d'une foule confuse d'hommes de rangs & d'intérêts différens, dont les uns sont accoutumés dès l'enfance à obéir en esclaves, & les autres à commander en maîtres. Cette inégalité dans les conditions rompt l'équilibre du gouvernement, & produit les tyrannies & les oligarchies. Mais pour nous, nous regardant tous comme autant de freres issus d'une mere commune, nous ne nous permettons pas les noms odieux de maître & d'esclave. La nature, en nous faisant tous naître égaux, nous soumet à des loix égales, & semble nous intimer une défense de reconnoître entre nous d'autre supériorité, que celle qui est fondée sur une plus grande réputation de vertu & de prudence.

C'est à ces idées de liberté imprimées par l'éducation dans des ames naturellement élevées, qu'il faut attribuer toutes les belles actions, par lesquelles les Ancêtres de ces Héros & les nôtres, & ces Héros eux-mêmes se sont distingués, soit au service de la patrie, soit dans le commerce de la vie privée. Ce fut à la lumiere de ces idées éclatantes, qu'ils se convainquirent qu'il étoit de la dignité d'Athenes de protéger la liberté des Grecs contre les

Digitized by Google

Grecs, & celle de la Grece contre les Barbares.

Je ne rappellerai pas ici les victoires que nos Ancêtres remporterent sur Eumolpe & sur les Amazones, qui avoient entrepris d'envahir l'Attique, ni d'autres faits encore plus reculés, comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Thébains en faveur des Argiens, & celle qu'ils firent aux Argiens en faveur des Héraclides; parce que le temps ne me permet pas d'en parler avec toute l'étendue qui convient, & que d'ailleurs vos Poëtes les ayant souvent célébrés en très-beaux vers, les foibles images que j'en pourrois tracer dans une prose simple & unie, seroient fort au dessous des grandes idées que vous en avez déja conçues. Je laisse donc ces événemens sur lesquels la poésie a répandu une si vive lumiere, pour m'attacher à d'autres qui n'ayant pas eu le même avantage, sont encore couverts d'ombres. Que les Poëtes, à mon exemple, fassent désormais de ces mêmes événemens la matiere de toutes leurs compositions, & qu'ils s'efforcent de leur conserver dans les vers le même éclat qu'ils ont eu dans la réalité. Je les y invite : je les y exhorte.

La guerre des Perses est le premier objet qui va m'occuper. Cette Nation déja maî-

Digitized by Google

treſſe de l'Aſie, menaçoit l'Europe de l'eſclavage; mais elle trouva dans le courage de nos peres une digue que tous ſes efforts ne purent renverſer.

Pour bien ſentir combien Athenes acquit de gloire en cette occaſion, il eſt néceſſaire d'être inſtruit de l'état où étoient alors les Perſes. Leur puiſſance embraſſoit l'Aſie entiere, & avoit eu le temps de s'y cimenter ſous les regnes de trois Rois. Le premier de ces Princes, qui étoit Cyrus, après avoir rendu la liberté, autant par ſon habileté que par ſon courage, aux Perſes ſes compatriotes, avoit ſoumis les Medes ſes anciens Maîtres, & conquis toutes les Provinces de l'Aſie juſqu'à l'Egypte. Son fils Cambyſe recueillit cette riche ſucceſſion, & y ajouta toutes les contrées de l'Egypte & de la Libye, que leur ſituation ne rendoit pas inacceſſibles. Darius, ſucceſſeur de Cambyſe, étendit ſes conquêtes par terre juſqu'à la Scythie, & occupoit par ſes flottes la mer & les Iſles. Une ſi énorme puiſſance tenoit le courage de tous les peuples comme enchaîné. Les Nations les plus fortes & les plus belliqueuſes, dans la crainte d'en être entiérement accablées, avoient pris le parti de s'y ſoumettre.

Darius étoit vivement piqué contre nous & contre les Erétriens, depuis l'in-

Digitized by Google

cendie de Sardes, & ce fut pour satisfaire son ressentiment qu'il nous déclara la guerre. Il avoit assemblé une armée de cinq cens mille hommes, & fait équipper une flotte de trois cens gros vaisseaux, outre un nombre prodigieux de petits bâtimens destinés à transporter les troupes. Il donna le commandement de toutes ces forces à Datis, en lui ordonnant, s'il vouloit conserver sa tête, de lui amener les Athéniens & les Erétriens enchaînés. Ce Général ayant d'abord dirigé sa route vers Erétrie, emporta en trois jours cette Ville, alors très-bien peuplée, & une des plus belliqueuses de la Grece. Il mit tous les habitans aux fers, & afin qu'il pût assurer son Maître qu'il ne lui en étoit pas échappé un seul, il fit faire dans toute l'Erétrique des recherches aussi exactes que singulieres. Une chaîne de soldats prolongée par ses ordres sur la frontiere dans tout l'espace qui sépare les deux golphes, marcha en se tenant toujours serrée jusqu'à l'extrêmité opposée; desorte que dans une si grande étendue de pays, il ne se trouva pas une seule portion de terre qui ne fût parcourue & visitée. Il se proposoit d'en faire bientôt autant dans l'Attique, dont la conquête ne lui parut pas devoir coûter davantage que celle de l'Erétrique. Dans

Digitized by Google

cette idée, il avança vers Marathon.

Tandis que les Perſes exécutoient de ſi grandes choſes, & qu'ils en projettoient encore de plus grandes, la Grece entiere demeuroit dans l'inaction. Aucun des peuples qui la compoſent, n'avoit envoyé du ſecours à Erétrie : nous n'en reçûmes que des Lacédémoniens, encore celui qu'ils nous donnerent, ne joignit notre armée que le lendemain de la bataille. Tous les autres Etats ſaiſis d'épouvante, & préférant une ſûreté paſſagere à une gloire immortelle, refuſerent de prendre aucune part à cette guerre.

Quiconque fera attention à ces diverſes circonſtances, ne pourra s'empêcher de regarder comme un prodige, le courage que firent paroître nos Ancêtres dans cette occaſion. Quoique réduits à leurs ſeules forces, ils ſoutinrent à Marathon le choc de l'Aſie aſſemblée. Ils firent plus. Ils y vengerent l'univers de la fierté des Perſes, & les premiers apprirent à toutes les Nations que cette puiſſance n'étoit pas invincible, & que le nombre & les richeſſes ſont de foibles inſtrumens de victoire, quand ils ſe trouvent oppoſés au courage. C'eſt pourquoi, j'oſe dire que ces grands hommes ne ſont pas ſeulement les auteurs de nos jours, mais encore les peres de

Digitized by Google

notre liberté & de celle de toute la Grece. Car c'eſt dans les trophées de Marathon, les premiers que la Grece ait élevés des dépouilles des Barbares, & comme à l'école de ces Héros, que les Grecs ont pris les premieres leçons de ce généreux mépris qu'ils ont toujours marqué depuis pour les Perſes. Les vainqueurs de Marathon occupent donc, à juſte titre, la premiere place dans cet éloge : la ſeconde doit être donnée à ceux de Salamine & d'Artémiſe.

Il me ſeroit aiſé de m'étendre ſur les louanges de ces derniers. Eh ! que n'aurois-je point à dire de leur patience dans les travaux, de leur fermeté dans les dangers qu'ils eurent à eſſuyer ſur la terre & ſur la mer ? Mais pour me borner à ce qui les diſtingue le plus ; je me contenterai de remarquer qu'ils mirent comme la derniere main à ce qui n'avoit été qu'ébauché à Marathon. En effet, cette premiere victoire nous avoit ſeulement appris qu'une poignée de Grecs pouvoit vaincre une infinie multitude de Barbares dans les combats de terre, & nous ignorions encore s'il en étoit de même dans les batailles navales. Les Perſes avoient même, dans cette partie de la guerre, la réputation d'être invincibles, à cauſe du nombre & de la force

Digitized by Google

de leurs vaisseaux, de leurs richesses & de leur habileté dans la marine. C'étoit là comme un lieu de terreur qui tenoit encore captive les ames de la plûpart des Grecs. Or les Vainqueurs de Salamine rompirent, si j'ose ainsi parler, ce lien honteux, & acheverent de nous convaincre que toute multitude, soit d'hommes, soit de vaisseaux, est par elle-même peu formidable.

Le troisieme événement, & suivant l'ordre des faits, & par le degré d'héroïsme qu'il suppose; c'est la bataille de Platée, où la Grece nous fut encore une fois redevable de son salut. Il est vrai que les Lacédémoniens partagerent avec nous la gloire de cette journée; mais là, comme durant tout le cours de la guerre, ce qu'il y eut de plus difficile dans l'exécution, & de plus glorieux par le succès, ce furent incontestablement ces illustres morts qui l'exécuterent.

Cependant les Barbares, quoiqu'affoiblis par tant de défaites, tenoient plusieurs Villes sous leur puissance, & le bruit couroit que le Roi avoit dessein de faire passer une nouvelle armée dans la Grece. Nous devons donc des louanges & des actions de graces particulieres à ces autres héros, qui, par de nouveaux exploits,

Digitized by Google

mirent comme le ſceau à nos premieres victoires, & établirent enfin notre liberté ſur des fondemens inébranlables. Je parle ici de ces grands hommes qui ſignalerent leur courage en diverſes ſortes de combats, ſur les bords de l'Eurymedon, en Chypre, en Egypte & ailleurs. Victorieux dans tous les endroits où ils combattirent, ils purgerent la mer des reſtes des Barbares qui l'infeſtoient, porterent la terreur du nom Athénien juſqu'au trône du Roi, & contraignirent ce Prince de donner déſormais toute ſon attention à la défenſe de ſes Etats & de ſa perſonne, & non à la ruine de la Grece. Par là finit une guerre, dans laquelle Athenes avoit ſacrifié, s'il m'eſt permis de parler ainſi (1), juſqu'à ſon exiſtence, pour conſerver ſa liberté & celle de tous les Grecs.

Nous éprouvâmes alors un des plus or-

(1) Lorſque Xercès entra dans la Grece, les Athéniens ne voulant pas ſe ſoumettre à ce Prince, & déſeſpérant de pouvoir lui réſiſter dans leur Ville, prirent le parti de l'abandonner. Tous les hommes en état de porter les armes ſe mirent ſur la flotte : les autres avec les femmes & les enfans ſe retirerent à Trézenes. Xercès ayant trouvé Athenes ſans défenſe, y entra, & la réduiſit en cendres. Thémiſtocle y ramena les habitans après la bataille de Salamine, & la fit rebâtir avec plus de magnificence qu'auparavant.

Digitized by Google

dinaires effets de la prospérité. Nos succès & la considération qu'ils nous donnoient dans la Grece, exciterent dans quelques-uns de nos voisins, une émulation qui dégénéra bientôt en jalousie. Delà naquit une nouvelle guerre, dans laquelle nous fûmes contraints, malgré toutes nos répugnances, d'employer contre les Grecs, les mêmes armes dont nous venions de nous servir pour leur défense. Les Lacédémoniens commencerent les hostilités, en attaquant la Béotie. Il y eut d'abord un petit combat à Ganagra, où l'avantage fut assez égal de part & d'autre, mais dont les suites auroient été funestes, si un événement plus heureux n'eût fixé le sort de la guerre. Car déja les autres alliés des Béotiens, oubliant ce qu'on doit à un peuple qu'on s'est engagé à défendre, s'étoient retirés chez eux, lorsqu'au bout de trois jours nous remportâmes cette célebre victoire des Œnophytes, qui, en faisant sentir à ces Alliés infidelles l'injustice de leur fuite, les ramena à leurs premiers engagemens, & étonna tellement les ennemis, qu'ils s'empresserent de faire la paix. Ce fut là le premier exploit des Athéniens en faveur de la liberté publique, depuis la guerre des Perses : exploit d'autant plus glorieux, qu'il affranchit les Grecs, non

plus de l'oppreſſion des Barbares, mais de celle des Grecs mêmes, & qu'il répandit un nouvel éclat ſur notre fidélité, notre courage & notre bonheur dans la défenſe de nos alliés.

Quelque temps après, la guerre s'alluma contre nous de toutes parts. La Grece entiere, ſans égard pour la reconnoiſſance qu'elle nous devoit, entra dans une ligue dont le but étoit de nous perdre. Trop foibles pour réſiſter ſur terre à tant d'ennemis, nous abandonnâmes l'Attique à leurs ravages, & ayant porté toutes nos forces ſur notre flotte, nous cherchâmes celle des Lacédémoniens, & la défîmes entiérement. Un ſi grand avantage nous rendoit maîtres du ſort de Lacédémone, & ſa qualité d'auteur & de chef de la ligue, ſembloit nous autoriſer à n'éteindre notre vengeance que dans ſes ruines. Nous en uſâmes cependant très-modérément avec elle, nous pardonnâmes tout le mal qu'elle nous avoit fait, & nous lui accordâmes la paix à des conditions raiſonnables, perſuadés que la vengeance qui ſurvit à la victoire, n'étoit légitime dans des Grecs qu'à l'égard des Barbares, & que l'intérêt commun de toute la Grece ne devoit jamais être ſacrifié au reſſentiment particulier d'une ſeule Ville.

Digitized by Google

On vit alors avec évidence, ce dont auparavant on auroit pu douter, que de tous les peuples de la Grece, les Athéniens étoient les plus braves & les plus puissans. En effet, avoir écrasé avec nos seules forces une ligue si formidable, & vaincu, comme dans un combat particulier, le peuple le plus belliqueux de la Grece, & qui, autrefois uni avec nous, avoit si souvent triomphé des Barbares; cela formoit en faveur de notre supériorité, une preuve certaine & sans replique.

Une paix si glorieuse fut interrompue par une autre guerre, dans laquelle il arriva beaucoup de choses contraires à notre attente, & qui coûta la vie à plusieurs de ceux qui reposent ici. Je parle de la guerre de Sicile. Le besoin qu'avoient les Léotins d'un prompt secours, & la religion des sermens qui nous lioient à ce peuple, furent les motifs qui nous y engagerent. Les commencemens en furent heureux: mais notre armée n'ayant pu être renforcée, ni ravitaillée à propos dans un si grand éloignement, elle s'affoiblit peu à peu, & l'entreprise échoua. Ce désastre toutefois ne porta aucun préjudice à notre gloire. Nos ennemis eux mêmes rendirent témoignage à la bravoure de nos troupes. D'ailleurs ce triste événement fut balancé par

Digitized by Google

d'autres plus heureux ; car ſans parler de pluſieurs avantages moins conſidérables, nous nous emparâmes en un ſeul jour de tous les vaiſſeaux que les ennemis avoient dans l'Helleſpont. Ainſi ce qui ſe paſſa dans cette guerre de plus contraire à notre attente, ce fut de voir des Grecs emportés par une animoſité forcenée, & perdant toute honte, mandier contre d'autres Grecs l'appui d'un Roi barbare, exciter cet ennemi implacable de toute la nation, contre un peuple qui en avoit toujours été le plus zélé défenſeur, rappeller contre nous dans la Grece un Prince que, de concert avec nous, ils en avoient chaſſé, mettre enfin en mouvement toutes les forces de l'Aſie & de l'Europe, pour accabler plus ſûrement Athenes. Au reſte, tant d'efforts ne ſervirent qu'à faire mieux éclater notre puiſſance & notre courage ; car tandis que les ennemis tenoient le peu qui nous reſtoit de vaiſſeaux bloqués dans le port de Mitylene, & qu'ils ſe promettoient d'être bientôt maîtres d'Athenes même, ayant trouvé de quoi équipper une nouvelle flotte de ſoixante vaiſſeaux, nous la fîmes monter par l'élite des Citoyens, & ſecondés de ce même courage qui nous avoit tant de fois aſſuré la victoire, nous défîmes nos ennemis, & ſauvâmes nos amis

Digitized by Google

& nos Alliés. Les Auteurs de cette victoire méritoient un sort différent de celui qu'ils ont éprouvé. Leurs corps engloutis dans les ondes, n'ont pu être réunis ici aux cendres de leurs freres; mais nous ne cesserons jamais de rappeller tous les ans le souvenir de leurs vertus & de leur gloire. Nous leur fûmes redevables, non seulement de cette victoire; mais de plus, de tous les succès qui la suivirent; car un avantage si inespéré rétablit le crédit de nos armes, & leur rendit leur ancienne activité, par la persuasion où il mit tous les Grecs, qu'il falloit d'autres forces que celles des hommes pour abattre Athenes.

Cette idée étoit vraie & n'a pas été démentie; car les malheurs que nous avons éprouvés depuis, ce sont nos divisions intestines, & non les ennemis du dehors qui les ont causés. Non, Messieurs: les étrangers n'ont porté jusqu'ici aucune atteinte considérable à la République: c'est de nos propres mains que sont partis les coups qui nous ont accablés; c'est par nous-mêmes que nous avons été vaincus.

A peine libres d'ennemis étrangers, nous commencions à goûter les douceurs d'un repos acheté par tant de fatigues, lorsqu'une guerre plus funeste que toutes les précédentes, s'enflamma dans le sein mê-

Digitized by Google

me de la République. Il faut cependant dire à notre gloire, que quelque animés que fussent les esprits, on ne se permit aucun des excès si ordinaires dans les guerres civiles. S'il est de la destinée de tous les Etats de sentir de temps en temps de pareilles agitations, heureux du moins ceux qui n'en sont pas plus affectés que ne le fut alors Athenes! Avec quelle joie les habitans de la Ville & ceux du Pirée se virent-ils réunis après leurs discordes? Quelle amitié vive prit dans tous les cœurs la place de l'animosité? Avec quels ménagemens traita-t-on les habitans d'Eleusine, contre l'attente de toute la Grece? Une si grande modération ne peut être que l'effet du sang dont nous sommes formés, qui étant le même dans tous, fait couler avec lui dans tous nos cœurs les principes d'une amitié sincere, universelle & inaltérable. Quoique ceux qui périrent durant ces divisions soient morts les mains teintes du sang de leurs Concitoyens, ils n'ont pas cependant perdu tout droit à notre souvenir. Après nous être réconciliés entre nous, nous devons nous réconcilier avec eux, & puisqu'il ne nous reste plus d'autre voie pour leur témoigner notre amitié, il convient au moins qu'ils partagent avec leurs vainqueurs les honneurs de cette auguste cérémonie,

cérémonie, & les fruits des sacrifices que nous y offrons ; car ce ne fut ni la scélératesse, ni la haine, mais un pur malheur qui les arma contre leurs freres. Ils avoient les mêmes sentimens, comme ils étoient du même sang que nous. Aussi malheureux, mais pas plus coupables, ils doivent obtenir de nous le même pardon que nous avons obtenu les uns des autres.

A tant d'orages succéda enfin un calme heureux, & qui sembloit devoir être durable ; car d'un côté trouvant les Barbares excusables, d'avoir cherché dans les maux qu'ils nous causerent, de quoi réparer la honte de leurs propres défaites, nous ne songions pas à en tirer vengeance ; & de l'autre vivement indignés contre les Grecs qui, après avoir reçu de nous les services les plus essentiels, avoient, par la plus insigne ingratitude, conspiré contre nous avec les Barbares, détruit tous nos vaisseaux, ces mêmes vaisseaux auxquels ils avoient été si souvent redevables de leur salut, & rasé nos murs, à l'abri desquels les leurs avoient si longtemps subsisté, nous résolûmes d'abandonner désormais ces ingrats à la tyrannie de leurs oppresseurs, soit Grecs, soit Barbares. Ces dispositions parurent aux Lacédémoniens l'effet de notre

Digitized by Google

foibleſſe. Ils crurent nous avoir entiérement abattus, & avec nous l'unique ſoutien de la liberté publique. Dans cette perſuaſion ils firent enfin éclater le projet qu'ils méditoient depuis longtemps, d'aſſervir tous les autres Etats de la Grece.

Il eſt inutile que je m'étende ſur les événemens dont j'ai déſormais à vous entretenir. Ils ſe ſont paſſés ſous nos yeux, & tout le monde en eſt inſtruit. Nous avons vu les premiers peuples de la Grece, les Argiens, les Béotiens, les Corinthiens épouvantés, conſternés, venir implorer la protection d'Athenes; & ce qui eſt encore plus glorieux, & preſque divin, nous avons vu le Roi lui-même, dans des circonſtances preſque déſeſpérées, ſe jetter entre les bras de cette Ville, dont il avoit pourſuivi la ruine avec tant d'acharnement. Si l'on peut faire aux Athéniens quelque reproche légitime, c'eſt d'être trop ſenſibles aux malheurs des autres peuples, & trop vifs à prendre en main la défenſe des foibles injuſtement opprimés. Nous ne méritâmes jamais mieux ce reproche que dans cette occaſion; car malgré la réſolution que nous avions priſe, de ne jamais nous intéreſſer pour des peuples dont nous avions ſi grand ſujet de nous plaindre, nous ne fûmes pas les maîtres de réſiſter à leurs

Digitized by Google

prieres ; nous nous chargeâmes encore une fois de les défendre, nous les garantîmes pour lors de l'esclavage, & s'ils y sont tombés depuis, c'est qu'ils s'y sont eux-mêmes précipités. Quant au Roi, nous n'osâmes le secourir ouvertement, par respect pour les Trophées de Marathon, de Salamine & de Platée : nous permîmes seulement à ceux des Citoyens qui en auroient la volonté, & particuliérement aux exilés, de se mettre à son service ; mais ce secours, tout foible qu'il étoit, lui fut d'une si grande utilité, que nous pouvons nous glorifier à juste titre, d'avoir été les principaux Auteurs de sa délivrance.

Dès que nos murs furent relevés, & notre marine parfaitement rétablie, voyant qu'il ne nous étoit pas permis de suivre nos sentimens pacifiques, nous reprîmes les armes contre les Lacédémoniens en faveur des Pariens. Le Roi se trouva pour cette fois au nombre de nos alliés. Mais comme il craignoit notre puissance renaissante, surtout après que les Lacédémoniens nous eurent abandonné l'empire de la mer, il chercha un prétexte plausible pour rompre les engagemens qu'il avoit contractés. Les Lacédémoniens dans une circonstance semblable, avoient consenti qu'il s'emparât des Villes grecques situées

Digitized by Google

en Asie. Il fit demander à nous & à nos Alliés un pareil consentement : ce ne fut pas qu'il espérât l'obtenir ; il se proposoit seulement de nous obliger à lui fournir, par notre refus, le prétexte qu'il cherchoit : mais il fut trompé en partie ; car les Corinthiens, les Argiens, les Béotiens & tous les autres Alliés ne firent aucune difficulté de lui accorder sa demande ; ils s'engagerent même par serment à lui abandonner toutes ces Villes, à condition qu'il fourniroit l'argent nécessaire pour la conduite de la guerre. Pour nous, nous rougîmes de prendre part à un accord si honteux, retenus par cette façon de penser noble & élevée, par cet amour de la liberté publique, par cette fermeté de conseils toujours soutenue & indépendante des circonstances, par cette intégrité d'ame inaccessible à la corruption, par cette haine invétérée contre les Barbares ; sentimens qui naissent avec nous, & que forme dans nos cœurs la pureté d'un sang véritablement Grec & exempt de tout mêlange barbare ; car les Pélops, les Cadmus, les Egyptus, les Danaus & tant d'autres, Barbares de naissance, Grecs seulement par adoption, n'ont jamais uni leur sang au nôtre. Nous sommes, je le répete, véritablement Grecs, & exempts

Digitized by Google

de tout mêlange avec les Barbares. De-là vient cette horreur généreuse que nous avons toujours eue pour le caractère & la conduite de certains peuples. Quoi qu'il en soit, nous nous vîmes encore une fois abandonnés de tous nos Alliés, pour n'avoir pas voulu nous déshonorer, ni violer les loix les plus saintes, en livrant des Grecs aux fers des Barbares. Les circonstances où cet abandon nous mettoit, étoient toutes semblables à celles, qui avoient déjà causé notre ruine : mais nous sçûmes, moyenant la protection des Dieux, nous en démêler avec succès & avec gloire. Nous fîmes la guerre de maniere à faire souhaiter la paix à nos ennemis, & nous conservâmes nos murs, nos vaisseaux & nos colonies. Il périt dans cette guerre plusieurs braves Citoyens : le désavantage des lieux fut fatal à quelques-uns auprès de Corinthe ; une trahison en fit mourir un grand nombre à Léchée. Je ne fais que vous en rappeller le souvenir, non plus que de ceux qui délivrerent le Roi de Perse, & de ceux qui enleverent aux Lacédémoniens l'empire de la mer. C'est à vous, Messieurs, de suppléer aux éloges que le tems ne me permet pas de leur donner, en célébrant sans cesse leur mémoire, & en ornant leurs noms des titres les plus glorieux.

Digitized by Google

Le récit que je viens de faire ne comprend qu'une partie des grandes actions, par lesquelles ces héros, & tous les autres Citoyens qui ont répandu leur sang pour la patrie, se sont distingués en différens temps. Celles dont il me resteroit à parler sont en bien plus grand nombre, & non moins éclatantes; mais il a fallu me borner. Que ces grands hommes soient toujours présens à votre mémoire. De leurs exemples, il sort comme une voix, qui vous marque le rang que vous devez tenir après eux dans la République, & vous avertit de le garder fidélement, comme un soldat courageux garde celui que son Général lui a assigné, sans reculer en arriere, vaincus & repoussés par le vice & la corruption.

O enfans de tant de héros! je vous exhorte présentement, & je ne cesserai jamais de vous exhorter, en faisant retentir à vos oreilles la renommée de vos ancêtres, à tendre sans cesse à toutes les vertus où l'homme peut atteindre. Je vais vous rapporter les sublimes leçons que vos peres, en partant pour les combats, nous ont ordonné de vous enseigner, en cas que la mort les empêchât de vous instruire eux-mêmes. Je ne vous dirai que ce que j'ai entendu de leur bouche, & ce qu'ils vous

Digitized by Google

diroient eux-mêmes, s'ils pouvoient revivre. Vous devez donc vous imaginer que c'eſt leur voix que vous entendez. Or voici ce qu'ils vous diſent.

« Chers enfans, cet appareil funebre » vous apprend aſſez que vous êtes nés de » peres vertueux. Nous pouvions prolonger nos jours au dépens de notre honneur : mais nous avons mieux aimé » mourir avec gloire, que de faire honte » à nos Ancêtres, de nous couvrir nous-mêmes d'opprobre, & de tranſmettre à » nos deſcendans le funeſte héritage d'une » éternelle ignominie. Nous étions perſuadés que celui qui fait entrer le deshonneur dans ſa famille, ſe condamne lui-même à la mort, & qu'il eſt deſtiné, » ſoit qu'il vive, ſoit qu'il meure, ſoit » ſur la terre, ſoit dans les enfers, à être » un éternel objet d'horreur pour les » Dieux & pour les hommes. Soyez donc » donc attentifs à nos leçons. A quelques » objets que vous aſpiriez, que la vertu » ſoit le guide qui vous y conduiſe. Tout » ce que les hommes eſtiment le plus, » talens, connoiſſances, richeſſes, ſans la » vertu, n'entraîne que honte & ruine. » Quel éclat peuvent donner les richeſſes » à un homme qui eſt indigne de les poſſéder ? Ce ſont des choſes que nous poſ-

Digitized by Google

» ſédons moins pour nous que pour les
» autres. La beauté & la force du corps,
» jointes à une ame timide & vicieuſe,
» loin d'orner celui qui en eſt doué, ne
» ſervent, par l'éclat qu'elles jettent ſur lui,
» qu'à faire mieux briller ſes défauts, & à
» les rendre plus difformes. La ſcience la
» plus étendue, que la juſtice & les autres
» vertus n'accompagnent pas, n'eſt point
» ſageſſe, mais trompeuſe ſubtilité. C'eſt
» pourquoi que le premier & le dernier
» de vos ſoins, & le ſeul qui occupe en
» tout temps & en tous lieux toutes vos
» penſées, ſoit celui de ſurpaſſer, s'il eſt
» poſſible, vos peres, vos ayeux, & tous
» ceux de votre race, en vertu & en gloire.
» Sçachez que ce ſeroit pour nous une
» humiliation affligeante de vous vaincre
» en vertu, & que ce ſeroit le plus beau
» de nos triomphes d'être vaincus par vous.
» Oui, notre défaite à cet égard ſeroit
» pour nous une victoire. Au lieu donc de
» perdre la gloire que vos Ancêtres vous
» ont laiſſée, efforcez-vous ſans ceſſe de
» l'augmenter & de l'étendre. Perſuadez-
» vous qu'il n'y a rien de plus honteux
» pour un homme d'une naiſſance illuſtre,
» que d'être plus reſpectable par le mérite
» de ſes Ancêtres, que par ſes qualités
» perſonnelles. La gloire eſt dans une fa-

Digitized by Google

» mille comme un tréſor précieux. Diſſiper
» ce tréſor, ne pas l'enrichir de l'éclat de
» ſes propres vertus, pour le tranſmettre
» avec de nouveaux accroiſſemens à ſa
» poſtérité, eſt une lâcheté & un opprobre.
» Si vous faites de ces maximes la regle de
» votre conduite, vous entrerez dans ces
» demeures, chéris & dignes de l'être,
» lorſque la commune deſtinée vous y fera
» deſcendre. Au contraire, ſi vous les né-
» gligez, la honte de votre vie pourſuivra
» vos manes juſques dans les enfers, &
» vous rendra éternellement haïſſables.
» Voilà ce que nous avions à dire à nos
» enfans.

» Quant à nos peres & meres, s'ils vi-
» vent encore, & s'ils ſont affligés de no-
» tre perte, nous les exhortons d'abord à
» ſe former des cœurs qui ſoient à l'épreu-
» ve de l'infortune. La vie eſt ſi féconde
» en diſgraces, que quiconque ne veut pas
» s'en laiſſer tout-à-fait accabler, doit tra-
» vailler ſans ceſſe à y rendre ſon ame in-
» ſenſible. Mais de plus qu'ils ſe ſouvien-
» nent que de toutes les choſes qu'ils ont
» demandées aux Dieux, ils ont obtenu
» celle qu'ils demandoient avec le plus
» d'ardeur. Car ils ne déſiroient pas que
» leurs enfans fuſſent immortels, mais
» qu'ils fuſſent vertueux & dignes de

Digitized by Google

» louange. Ils ont été exaucés en cela, & » il n'étoit pas au pouvoir des Dieux mê- » mes de leur accorder une plus insigne » faveur. Ils n'ont pas dû s'attendre que » tout leur réussît au gré de leurs vœux : » un bonheur si pur n'est pas le partage de » l'homme mortel durant sa vie. S'ils sça- » vent s'élever au dessus des malheurs, ils » prouveront par cet acte d'héroïsme qu'ils » ont donné le jour à des Héros. Mais s'ils » cedent à l'infortune, ils laisseront lieu » de soupçonner, ou qu'ils ne sont pas vé- » ritablement nos peres, ou que tous les » éloges qu'on nous donne, ne sont que » des mensonges. Loin de nous deshono- » rer ainsi, ou de se deshonorer eux-mê- » mes, ils doivent faire ensorte que le Pu- » blic ayant devant les yeux le spectacle » de leurs vertus, en soit plus porté à » ajouter foi au récit des nôtres, & qu'une » ressemblance parfaite entre notre carac- » tere & le leur, leur assure la gloire d'être » les auteurs de nos jours. L'ancienne ma- » xime *rien de trop*, est d'une grande sagef- » se. Quiconque attache son bonheur à la » destinée d'autrui, éprouvera des balan- » cemens perpétuels de joie & de tristesse, » effets inévitables de l'instabilité des cho- » ses humaines. Celui-là seul est solide- » ment heureux, qui établit en soi-même

Digitized by Google

» les principes de sa félicité. Il est seul ca-
» pable d'atteindre la perfection de la sa-
» gesse & de l'héroïsme. Soit que les Dieux
» lui donnent, ou qu'ils lui ôtent des biens
» & des enfans, il conformera sa conduite
» à la maxime que nous venons de citer :
» sa joie & sa douleur seront également
» modérées. C'est-là le modele que nous
» présentons à nos parens, & c'est celui
» que nous suivons nous-mêmes : car nous
» ne regrettons que foiblement la vie, &
» s'il falloit la perdre une seconde fois, une
» crainte trop vive ne nous empêcheroit
» pas d'en faire le sacrifice. Nous prions
» nos peres & meres de prendre de sem-
» blables sentimens, & d'y persister tant
» qu'ils vivront. Les larmes & les soupirs
» ne pourroient avoir d'autre effet que de
» les avilir. Car qu'ils ne s'imaginent pas
» que tout cet appareil de douleur nous
» fût agréable. Si dans l'état où nous som-
» mes, il pouvoit exciter dans nous quel-
» que sentiment, ce seroit celui d'un ex-
» trême déplaisir. S'ils veulent nous don-
» ner des marques d'amour que nous puis-
» sions agréer, qu'ils supportent leurs
» malheurs avec patience. Notre destinée
» est la plus glorieuse que l'homme puisse
» désirer. Ils doivent donc nous féliciter,
» au lieu de nous plaindre. Nous leur

Digitized by Google

» recommandons nos femmes & nos en-
» fans. Le soin qu'ils en prendront, écar-
» tera de leurs esprits l'idée de leurs infor-
» tunes, & sera en même temps plus con-
» forme à la vertu, plus digne de leur ca-
» ractere, & plus agréable à nos manes que
» des plaintes & des larmes inutiles. Tel
» est le discours que nous adressons à nos
» peres & meres. Pour ce qui est de la pa-
» trie, nous la prierions, s'il étoit néces-
» saire, de prendre sous sa protection nos
» parens & nos enfans, de fournir aux uns
» les secours dont ils ont besoin dans leur
» vieillesse, & de procurer aux autres une
» éducation digne de leur naissance : mais
» nous ne doutons pas qu'elle ne préven-
» ne à cet égard nos prieres & nos désirs. »

O enfans ! ô peres de ces héros ! voilà les enseignemens qu'ils vous ont laissés, & que je vous ai répétés par leur ordre avec tout le zele d'un véritable Citoyen. Je vous exhorte de nouveau en leur nom, & je vous supplie, vous, qui êtes leurs enfans, de marcher fidélement sur leurs traces, & vous, qui êtes leurs peres, de vous réjouir de leur destinée. Vous retrouverez dans nous le soutien que vous avez perdu dans eux. Nous nous empresserons tous, en particulier & en commun, de procurer à chacun les ressources que la

Digitized by Google

condition demande. Vous êtes vous-mêmes témoins des attentions de l'Etat pour les parens & les enfans de ceux qui meurent à son service. Il ordonne aux Magistrats d'exercer sur eux une vigilance particuliere, de défendre les parens contre l'injustice & l'oppression, & de faire donner aux enfans une éducation convenable. Il met tout en usage pour que ces Orphelins ne souffrent pas de la perte de leurs peres. Il en prend à leur égard les sentimens & le titre, il veille sur leur enfance avec l'affection la plus tendre, & après les avoir conduits jusqu'à l'âge viril, avant que de les renvoyer dans leurs familles, il leur présente les armes de leurs peres, & les en fait revêtir en cérémonie, afin que la vue de ces instrumens de la gloire paternelle, excite en eux un vif désir de se signaler à leur tour, & que le premier usage qu'ils font de leurs forces, étant comme un essai d'héroïsme, soit pour eux l'augure & le gage d'une vie vertueuse & pleine de gloire.

Il ne fait pas paroître moins de zele pour étendre & perpétuer la gloire des morts. Il fait célébrer tous les ans en ce lieu une fête solemnelle en leur honneur, où il offre pour tous en commun les mêmes sacrifices qu'on offre pour chacun d'eux dans leurs

Digitized by Google

familles. Il a de plus établi des combats & des courſes autour de leurs tombeaux. Il engage les Poëtes par l'appas des plus glorieuſes récompenſes, à chanter leurs vertus & leurs exploits. Partageant ainſi ſes ſoins entre les morts, leurs enfans & leurs parens, il agit envers les morts comme un héritier reconnoiſſant, envers les enfans comme un pere tendre, & envers les parens comme un fils attentif aux beſoins de leur vieilleſſe.

Tout ce que je viens de dire, doit être gravé dans votre mémoire, & ſervir à vous conſoler des pertes que vous avez faites. Ainſi vous rendrez vous plus agréables aux vivans & aux morts, & vous ſerez plus en état de profiter des remedes qu'on offre à vos malheurs, & d'en fournir vous-mêmes aux autres. La cérémonie eſt finie : que l'aſſemblée, après avoir dit toute d'une voix, ſuivant l'uſage, un dernier adieu aux morts, ſe retire.

Digitized by Google

VERS

*A Madame C**, C** de V***, de Marseille.*

Envoyer un bouquet dans un autre hémisphere,
Et trouver moyen que les fleurs
Ne perdent rien de leurs vives couleurs,
Flore m'a dit qu'on ne sçauroit le faire ;
Et je l'ai crue. Assurer de mes feux,
Une beauté que j'aime, que j'adore,
Le lui dire cent fois, le lui redire encore,
L'Amour m'a dit que cela valoit mieux ;
Et je l'ai cru : les Amans sont crédules.
Ah ! si vous m'écriviez que vous m'aimez toujours,
Ma crainte, un noir soupçon, sans doute ridicules,
N'empoisonneroient plus mes jours :
Alors la joie & ma tendresse extrême,
Par cet aimable aveu rendroient mon cœur charmé.
On croit tout d'un objet aimé ;
Et vous sçavez si je vous aime.

D. D. B. D. T.

Digitized by Google

Le mot de l'Enigme du Mercure de Mai eſt *la Langue*. Celui du Logogryphe eſt *Tabatiere*, dans lequel on trouve *raie, brette, air, bête, biere, Arabe, Arabie, Atrée, bât, aire, tiare, Tibere, tête, Tibre, état, batterie, baie, ire, art, Brie, rat, titre, ré & rabot.*

ENIGME.

J'ai le corps gros & le col mince ;
Je ſuis ſans tête & plein d'eſprit :
Chez le Curieux & le Prince,
Plus qu'autre part eſt mon crédit :
Je ſuis ſoumis au temps, comme lui, variable :
Je vais & viens ; cependant je ſuis ſtable,
Reſtant fixe à l'endroit où l'on veut me placer :
C'eſt aſſez, cher Lecteur, je te laiſſe y penſer.

Dans le Mercure de Mai nous nous étions bornés à apprendre au Public que Mademoiſelle de la Boiſſiere, de Moulins, déſavouoit l'Enigme qui a paru ſous ſon nom dans le premier volume du Mercure d'Avril. Comme il nous eſt revenu qu'elle ne ſe contente point de ce déſaveu, au-

Digitized by Google

quel elle dit n'avoir aucune part, & qu'elle ſouhaite que nous inſérions ici la Lettre qu'elle nous a écrite à ce ſujet, & qui contient celui qu'elle fait elle-même, nous ne croyons pas pouvoir lui refuſer la ſatisfaction qu'elle exige de nous. La voici :

MONSIEUR, j'ai été extrêmement ſurpriſe de trouver dans le premier volume du Mercure d'Avril, une Enigme au bas de laquelle eſt le nom de Mademoiſelle de la Boiſſiere : c'eſt celui ſous lequel je ſuis le plus connue, il n'y a point d'autre perſonne à Moulins qui porte ce nom. Je puis vous aſſurer, Monſieur, que cette Enigme n'eſt point de moi, que l'on vous en a impoſé, & au Public, lorſqu'on vous l'a adreſſée ſous mon nom. Je n'ai jamais donné dans la littérature, encore moins dans la poéſie. Je ne me flatte pas d'avoir aſſez de connoiſſance pour juger ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe, ni aſſez d'eſprit pour l'entendre. Telle qu'elle eſt je la déſavoue, & j'ai tout ſujet de me plaindre de la perſonne qui vous l'a adreſſée ſous mon nom. Si on a prétendu me faire honneur, de m'ériger en Auteur, en faiſant inſérer dans le Mercure un ouvrage auquel je n'ai aucune part, on auroit dû me demander mon conſentement, & ſûrement je ne

Digitized by Google

l'aurois pas donné ; je n'ai point la ſotte vanité de vouloir paroître ce que je ne ſuis pas. Si on a voulu me donner un ridicule, ma plainte eſt encore mieux fondée ; je ne crois pas l'avoir mérité : je me flattois d'avoir vécu juſqu'à préſent de façon à ne me point faire d'ennemi. De quelque part que ce procédé vienne, il eſt intéreſſant pour moi que le Public ſoit déſabuſé. Ainſi, Monſieur, je vous demande en grace de vouloir bien inſérer dans votre prochain Mercure la Lettre que j'ai l'honneur de vous adreſſer. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante, *LA BOISSIERE.*

A Moulins, ce 12 Avril 1758.

LOGOGRYPHE.

Je ſuis fille de l'air, l'on ne me voit jamais :
Les vents étendent mon empire ;
Et dans le moment où j'expire,
Au creux d'un roc à demi je renais.
Mon nom contient un pays de l'Attique ;
Une Ville en Hollande, & l'autre en Dauphiné ;
Et quand il plaît à qui m'a combiné,
Je deviens un ton de muſique.
J'immortaliſe & Pindare, & Rouſſeau ;
Mes bords ſont environnés d'eau ;

Digitized by Google

Je gouverne un état sur les côtes d'Afrique,
Où le Chrétien reçoit des fers du Musulman ;
Et j'embellis par ma structure
Un Temple à Rome, à Stamboul le Divan.
Des simples je fais des victimes ;
Je défends l'innocence, & je punis les crimes ;
Je nourris le Clergé, je nourris le vieillard ;
L'on me recueille sur l'hymette :
Je fus au ciel élevé sur un char,
Je parois, après la tempête,
Sur les mâts & sur le gaillard.
De l'Egyptien idolâtre
J'obtins des Autels à Memphis :
D'un sexe léger & folâtre,
Dans la saison des amours & des ris,
Je releve les tendres graces :
Si je lui plais, il plaît par moi.
De l'orage quand les menaces
Répandent un cruel effroi,
J'offre aux vaisseaux un sûr asyle,
Où dans un parage tranquille,
Ils bravent la mer en fureur.
Je mords le métal le plus dur.
Diane trouve en moi le nom qu'elle eut d'une Isle :
Chez les Romains, je divisois les temps :
Victorieux, je montai sur le trône
Des Empereurs de Babylone :
Au sage Grec, je confiai les vents ;
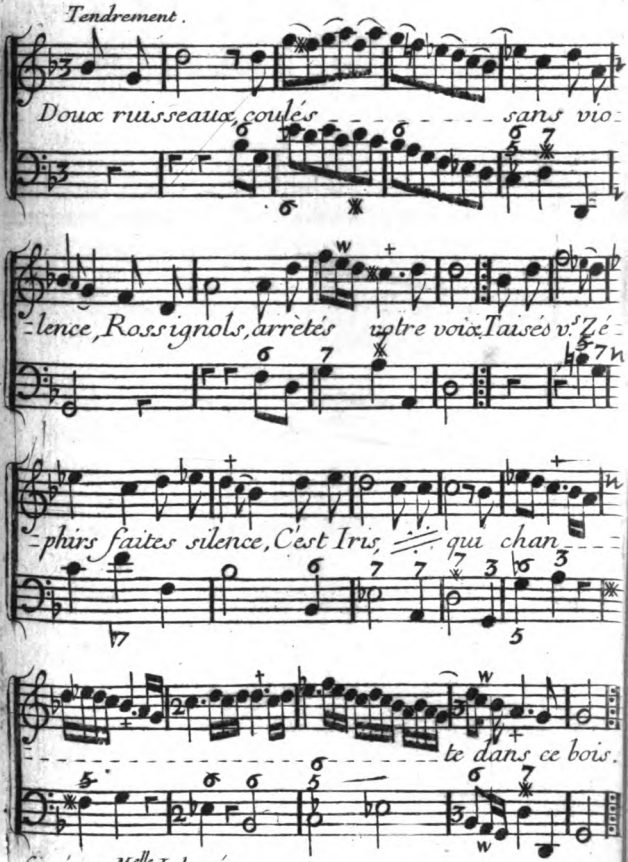
Digitized by Google

Je ſauve un doigt d'une pointe inhumaine,
Je cauſai le trépas du vaillant fils d'Alcmene:
Par moi du corps ſe font les mouvemens;
Je ſuis un oiſeau de riviere,
Et des liqueurs la ſubſtance groſſiere,
Un ſimple contre les poiſons:
Enfin, malgré l'éclat du Dieu de la lumiere,
Si je manquois à l'homme, il iroit à tâtons.

CHANSON.

Doux ruiſſeaux coulez ſans violence:
Roſſignols, arrêtez votre voix:
Taiſez-vous, Zéphyrs, faites ſilence;
C'eſt Iris qui chante dans ce bois.

Digitized by Google



Gravé par Mlle Labassée.
Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Suite de l'Extrait de la Défense de la Chronologie fondée sur les monumens de l'histoire ancienne contre le système chronologique de M. Newton ; par M. Fréret, &c.

M. Fréret parcourt un champ d'une plus vaste étendue dans la seconde partie de cet Ouvrage. Elle ne renferme que trois sections, dont les deux premieres traitent de la chronologie de l'histoire Orientale. Il prélude par des observations générales sur les antiquités Egyptiennes & sur celles des Chaldéens. Il expose la méthode qu'il faut suivre pour parvenir à distinguer les traditions fabuleuses de ces peuples, des traditions véritables ; ensuite il propose les moyens de les concilier, & de réduire à leur valeur historique ces espaces immenses d'années que le préjugé national assignoit parmi eux à la durée de leur Monarchie.

Ces remarques le conduisent par degrés à une discussion approfondie de l'époque

Digitized by Google

toire de ce temps-là désigne sous le nom de *Pasteurs*. Ils en étoient les maîtres absolus, lorsque Jacob vint y chercher un asyle. Le Prince qui revêtit Joseph de la dignité de Ministre de ses Etats, étoit un de ces Rois *Pasteurs*, qui ne furent entiérement expulsés qu'au bout de 511 ans. Le temps de leur domination fut marqué par toutes les vicissitudes de la fortune. Après avoir donné la loi pendant plusieurs siecles, ils se virent réduits à la recevoir. Un premier échec les dépossséda du trône de Memphis, sous le regne d'Aliphragmuthosis vers l'an 1878 avant l'Ere Chrétienne. Ce Monarque leur enleva cette Capitale, les chassa de l'Egypte, & les contraignit de se renfermer dans des marais du Delta. C'est à cet événement que se rapporte l'époque du passage d'Inachus dans la Grece.

Quarante-huit ans après, de nouvelles révolutions affoiblirent encore ce peuple d'étrangers. Les Egyptiens, sous la conduite de Thethmosis leur Roi, les forcerent dans les lieux qui leur servoient de retraite, & où ils s'étoient retranchés. Ils les obligerent pour la plûpart de se retirer dans la Palestine & dans la Phénicie, au nombre de 240000, d'où ils se répandirent dans la partie montagneuse de la terre de Chanaan.

Après

Digitized by Google

Après la défaite des *Paſteurs* par Thethmoſis en 1830, ceux d'entr'eux qui ſe ſentirent aſſez forts pour réſiſter aux attaques des naturels du pays, demeurerent en Egypte. Ils ſe cantonnerent dans les environs de Péluſe, où ils conſerverent leur indépendance juſqu'au regne d'Aménophis. Ce Prince ſuperſtitieux ſe faiſant, pour ainſi dire, un devoir d'extirper une race proſcrite comme impure par les Miniſtres de ſa Religion, leur déclara ouvertement la guerre, & marcha contr'eux. Cela les mit dans la néceſſité de pourvoir à leur défenſe. Ils ſignalerent leur liberté expirante par une dévaſtation entiere de l'Egypte. Ils remporterent de grands avantages ſur Aménophis, qui n'échappa à leur pourſuite, qu'en fuyant vers les frontieres de l'Ethiopie. Le ſuccès de leurs armes s'étant ſoutenu pendant treize ans, ils furent enfin vaincus par Séſoſtris, fils de ce Prince, qui les extermina. Ceux qu'épargna le fer du Vainqueur, ſubirent le joug de la ſervitude la plus onéreuſe. Les Iſraélites, dont les Ancêtres avoient paſſé en Egypte au temps de la puiſſance de ces *Paſteurs*, furent enveloppés dans la même diſgrace. Cet eſclavage commun a donné lieu de les confondre depuis les uns avec les autres. Les horreurs des diſcordes civi-

Digitized by Google

les qui désolerent l'Egypte dans le cours de cette guerre cruelle & sanglante, qui précéda la ruine des *Pasteurs*, furent cause que plusieurs de ses Habitans abandonnerent leur patrie, loin de laquelle ils allerent, sous la conduite de différens Chefs, chercher des retraites, & fonder des Etats. Ce fut alors que Danaüs passa dans la Grece, où il établit une colonie.

La troisieme section beaucoup plus longue que les deux précédentes, contient 15 articles, où l'Auteur traite un grand nombre de questions aussi curieuses qu'importantes, & qui ont été assez peu éclaircies jusqu'à présent pour mériter une explication plus détaillée. Il la destine principalement à combattre l'identité prétendue de Sésostris & d'Osiris, que M. Newton suppose d'après M. Prideaux, qui a avancé une semblable opinion sur quelques traits de ressemblance qu'il a observés dans les actions que l'histoire attribue à ces deux Héros de l'antiquité. Comme si des rapports vagues dans la vie de plusieurs hommes, occasionnés par un pur effet du hazard, suffisoient pour les identifier. M. Fréret fait voir que cette identité est contraire à ce que l'Ecriture nous apprend de la Religion Egyptienne au temps de Jacob, de Joseph & de Moyse. Il prouve par le

Digitized by Google

texte des Ecrivains sacrés, que le culte qui en dépendoit n'avoit point souffert les changemens que M. Newton se persuade lui être arrivés; qu'il fut dans les siecles postérieurs à Salomon, le même que celui qui subsistoit dans ce pays au temps de Moyse, & que parconséquent le culte d'*Osiris* & d'Apis étoit établi long-temps avant Sesac, contemporain de Salomon & de son fils Roboam. Il résulte de l'impossibilité que Sésostris ait pu être le même que l'Osiris des Egyptiens, des difficultés insurmontables que le sçavant Académicien forme contre l'hypothese de M. Newton sur la nature de l'idolâtrie, qu'il soutient avoir commencé par le culte des hommes apothéosés. Il n'a point de peine à montrer que ce sentiment contredit l'idée que les Anciens nous donnent de la Religion Egyptienne. « Les Dieux adorés » en Egypte, dit notre Auteur, étoient » de deux especes. Les uns étoient les Dieux » supérieurs, qui étoient tels par leur na- » ture. Les autres étoient des hommes il- » lustres, que la reconnoissance, l'admira- » tion & la flatterie avoient mis au rang » des Dieux, à cause de leurs grandes ac- » tions, & des découvertes utiles que le » genre humain leur devoit dans les Arts » & dans les Sciences. D'abord on s'étoit

Digitized by Google

» contenté de les associer aux grandes Di-
» vinités, à celles de la classe supérieure.
» Ces Dieux du second ordre étoient sub-
» ordonnés aux premiers. Ils n'étoient d'a-
» bord que les exécuteurs de leurs volon-
» tés, & leurs Ministres dans le gouverne-
» ment de l'Univers. Mais dans la suite,
» on les confondit ensemble, on leur
» donna un pouvoir égal; & comme les
» hommes préferent volontiers dans la
» Religion les objets sensibles, & ceux qui
» frappent leur imagination, aux objets
» purement métaphysiques, les Divinités
» du second ordre prirent peu à peu la
» place des premieres, & les firent pres-
» qu'entiérement oublier. »

Un examen réfléchi de l'origine de l'idolâtrie le conduit nécessairement à discuter celle que lui attribuoit Evhemere, le premier Auteur du système qui concerne l'apothéose, ou le culte des hommes morts, adopté & renouvellé par M. Newton. Cet ancien Ecrivain qui fleurissoit du temps des successeurs d'Alexandre, avoit composé un ouvrage sur l'histoire fabuleuse, où il prétendoit que toutes les Divinités n'étoient que de simples hommes semblables à nous, que l'admiration pour leurs belles actions, la reconnoissance pour leurs bienfaits, & souvent la terreur qu'ils avoient

Digitized by Google

inſpirée, avoient placés dans ce rang ſublime. Les peuples naturellement portés à la ſuperſtition, s'étoient aviſés d'adreſſer leur culte & leurs adorations à ces hommes qu'ils avoient changés en des êtres d'une nature ſupérieure à la nôtre. Ils s'imaginoient qu'ils étoient devenus immortels, impaſſibles & tout-puiſſants, & ils les regardoient comme les diſpenſateurs des biens & des maux qui nous arrivent dans ce monde.

Cet Evhemere avoit affecté de marquer le temps & le lieu de la naiſſance, de la mort & de la ſépulture de toutes ces Divinités. Son hypotheſe, bien loin d'être reçue favorablement, excita une indignation générale, même parmi ceux d'entre les Payens qui paroiſſoient le plus indifférens ſur leur Religion. Elle ſe préſentoit à leurs yeux comme un moyen imaginé pour en anéantir l'idée dans l'eſprit des hommes. M. Fréret obſerve qu'il ſuffit de conſidérer ce ſyſtême en lui-même, dont la nouveauté eſt ſenſible, pour être convaincu de ſon abſurdité & de ſa fauſſeté, même parmi les Grecs qui admettoient l'apothéoſe. En effet, on ne ſçauroit nier que cette aſſociation des ames humaines aux Dieux ſupérieurs, ne ſoit la ſeule maniere dont on puiſſe concevoir l'origine du culte des

Digitized by Google

hommes déifiés. « Mais cette association, » dit notre Académicien, ne fera jamais » que des Dieux secondaires & subalter- » nes, dont le culte ne pourra s'établir que » par une longue suite de générations, & » ces Dieux ne parviendront même pres- » que jamais à être égalés aux Dieux supé- » rieurs. » C'est ce qu'il confirme par des exemples tirés du culte religieux des Grecs, qui distinguoient ces Divinités supérieures des subalternes, qu'ils nommoient toujours des Héros & des demi-Dieux. Il montre par l'histoire de celui de Bacchus, que ce Dieu ne fut jamais regardé comme un homme, ou comme un Héros. Il expose ensuite l'opinion des Egyptiens touchant le même Bacchus, Hercule & Pan, qu'ils soutenoient n'avoir jamais été des hommes. Il fait voir que l'apothéose a été inconnue aux peuples de l'Orient; que S. Paul, en s'adressant aux Gentils, a toujours supposé que les Dieux du Paganisme n'étoient pas des hommes déifiés; que les Phéniciens rejettoient le culte des Héros; enfin que les Prêtres d'Egypte nioient que les hommes pussent s'élever à la nature des Dieux, & les Dieux descendre à l'humanité. Ces remarques sont suivies de deux digressions, dont l'une a pour objet la variation de l'écliptique, dont les Egyptiens

Digitized by Google

entretinrent Hérodote ; l'autre roule sur leur antiquité reconnue par Solon & par Platon. M. Fréret se propose d'établir dans le dernier article de cette seconde partie de son Traité, que les Egyptiens ont conservé sous la domination des Grecs & des Romains, le même éloignement pour le culte des hommes morts, qu'ils en avoient témoigné dans les premiers âges de leur Monarchie, & dans les siecles florissans de leur indépendance. Cela donne lieu au développement de leur système religieux, qu'il explique d'après les idées d'Hermes de Porphyre, de Jamblique, & de quelques autres Platoniciens modernes. Si notre analyse n'excédoit déja par sa longueur les bornes ordinaires, nous aurions pu entrer dans quelque détail sur ce que renferme de curieux ce morceau, qui nous paroît fait avec beaucoup de soin, & très-propre à intéresser ceux qui s'appliquent à approfondir la théologie de ces anciens temps du Paganisme. Nous osons dire à la louange de l'Auteur, qu'il manie son sujet d'une maniere également sçavante & philosophique. C'est le témoignage que lui rend M. de Bougainville, au jugement duquel nous acquiesçons volontiers. Il est bon de l'entendre parler lui-même. « C'est » un sujet immense, dont les profondeurs

Digitized by Google

» inaccessibles au génie sans érudition ;
» impénétrables à l'érudition sans génie,
» renferment une infinité de problêmes,
» qu'un sçavant Philosophe est seul en état
» de résoudre. Je ne crains pas d'être dé-
» savoué par ceux qui connoissent les écrits
» imprimés de M. Fréret, quand je leur
» annonce que ce dernier Ouvrage ache-
» vera de les convaincre qu'il étoit tout ce
» qu'il faut être pour lutter avec succès
» contre de pareilles questions. Il le prouve
» dans le cours de l'Ouvrage entier, mais
» principalement à mes yeux dans cette
» seconde partie, où brillent à la fois toute
» la force & la sagacité de l'esprit, tout
» l'art de la critique & toutes les richesses
» du sçavoir. Des discussions fines & mé-
» thodiques y conduisent le Lecteur à des
» dénouemens singuliers, mais simples,
» dont la nouveauté l'étonne, dont la vé-
» rité le frappe, & qu'il adopte sans efforts
» comme des idées naturelles, qui n'avoient
» besoin que d'être développées en lui.
» Les découvertes y naissent les unes des
» autres. La chaîne qui lie les conséquen-
» ces aux principes, les vraisemblances
» aux vérités, met entr'elles un accord si
» parfait, que les conjectures mêmes em-
» pruntent des faits dont elles dépendent,
» ou qu'elles expliquent une solidité qui
» leur donne du corps. »

Digitized by Google

M. Fréret ne s'eſt attaché juſqu'ici à combattre que les preuves hiſtoriques & morales du ſyſtême de M. Newton, en employant des argumens du même genre, que les moyens mis en uſage par ſon Adverſaire. Il lui reſtoit à examiner les preuves aſtronomiques, dont ce Géometre a voulu étayer ſon hypotheſe, & que ſes partiſans font valoir avec beaucoup d'emphaſe. C'eſt ce que notre Auteur entreprend de faire dans la troiſieme partie qui ſe diviſe en deux ſections. Cette matiere eſt liée à des calculs ſi compliqués, qu'elle eſt, pour ainſi dire, hériſſée de difficultés qu'on ne parvient à réſoudre que par le travail le plus opiniâtre. Mais les éclairciſſemens qu'elle reçoit par ces ſortes de diſcuſſions compenſent la ſéchereſſe des détails épineux & pénibles qu'elle comporte, & qui ſuppoſent néceſſairement une connoiſſance plus que médiocre de l'ancienne aſtronomie. L'objet de la premiere ſection eſt un réfutation dans les formes de l'hypotheſe de M. Newton ſur le temps de l'établiſſement de l'année Egyptienne. Suivant la ſuppoſition du nouveau Chronologiſte, les Egyptiens s'étoient ſervis, avant le regne d'Ammon, pere de Seſac ou Séſoſtris, d'une année de 360 jours, qui différoit auſſi ſenſiblement de

Digitized by Google

l'année Lunaire que de l'année Solaire. Ce Prince fut le premier qui ajouta cinq jours épagomenes au douze mois, & qui donna 365 jours à l'année, dont l'usage ne fut pas d'abord commun. Elle n'eut cours dans toute l'Egypte que 72 ans après la mort de Séfostris, vers l'an 884 avant l'Ere chrétienne, sous le regne d'Aménophis, fils de Zarah, Roi d'Ethiopie, au temps duquel M. Newton rapporte l'entiere expulsion des *Pasteurs* en 930, & qu'il prétend être le Menès d'Hérodote, l'Osimandyas de Diodore, & le Memnon des Grecs. Il présume que les Prêtres Egyptiens, à la faveur de leurs observations du lever & du coucher héliaque des étoiles, furent alors en état de régler leur Calendrier, en corrigeant la forme défectueuse de l'année qu'ils avoient suivie jusques-là. Il croit que ce fut pour consacrer la mémoire de cette correction, dont il attribue l'honneur à Aménophis, qu'ils placerent autour de son tombeau dans le fameux édifice appellé *Memnonium*, un cercle d'or de 365 coudées de circonférence, & le diviserent en 365 parties égales, qui faisoient allusion au même nombre des jours dont leur année étoit composée. Il suppose encore que le commencement de cette année nouvelle fut fixé par eux au jour de l'équinoxe du

Digitized by Google

printemps. Mais comme elle a environ six heures de moins que l'année tropique, il arriva qu'en quatre ans l'équinoxe avançoit d'un jour, & que par une suite de cette anticipation annuelle, au lieu de concourir avec le premier jour du premier mois, c'étoit sur le second de ce mois qu'il tomboit. La même chose avoit lieu pour les levers & les couchers des étoiles. Ainsi, selon M. Newton, lorsque ces Prêtres introduisirent dans la Chaldée l'usage de l'année de 365 jours, 137 ans après l'an 884, qui est celui de son établissement en Egypte, le jour de l'équinoxe du printemps ne répondoit plus au premier jour de l'année; mais au trente-quatrieme jour cinq heures du second mois. L'établissement de cette année à Babylone, est l'époque que M. Newton assigne à l'Ere de Nabonassar, qui commence au 26 Février de l'an 747 avant l'Ere chrétienne.

Ces différentes assertions discutées en détail par notre Académicien, lui paroissent appuyées sur des fondemens ruineux, & par conséquent très-faciles à renverser. Il montre que l'Aménophis dont il s'agit ici, n'est ni le Ménès d'Hérodote, ni l'Osimandyas de Diodore; que M. Newton a tort de le faire auteur de la réforme du Calendrier Egyptien; que son tombeau

n'avoit point été orné du cercle d'or, mais celui d'un Roi d'Egypte plus ancien que Séſoſtris, & qui régnoit plus de ſeize cens ans avant l'Ere chrétienne; enfin que l'établiſſement de l'année de 365 jours eſt de la plus haute antiquité. Les raiſons qu'il oppoſe à celles que le nouveau Chronologiſte produit en faveur de ſon hypotheſe, ſe réduiſent aux articles ſuivans. 1°. Les Egyptiens avoient une année vague de 365 jours, dont le commencement varioit tous les ans de ſix heures quelques minutes. C'étoit leur année religieuſe. Les Prêtres ſe firent un point capital d'en conſerver l'uſage; en conſéquence duquel les fêtes des Dieux qui changeoient tous les quatre ans de jour par rapport au mouvement du ſoleil dans l'écliptique, parcouroient toutes les ſaiſons, & ſanctifioient ſucceſſivement tous les jours de l'année ſolaire vraie.

2°. Ils avoient de plus une année civile, dont le commencement étoit fixe, & qui ſervoit à régler la culture des terres, le temps des fermages, & celui du paiement des impôts annuels qui ſe prenoient ſur le produit des terres.

3°. Les commencemens de ces deux années, dont l'une indiquoit les fêtes, & l'autre marquoit les uſages civils, ſe réuniſſoient au bout de 1460 ans par leur

Digitized by Google

concours au même point de l'écliptique. Comme l'année civile commençoit au lever héliaque de la canicule, nommée *Sothis* en Egypte, cet espace de 1460 ans, dont le premier & dernier instant étoient déterminés par le retour commun des deux années aux mêmes points du ciel, formoit un cycle connu sous le nom de *Cycle Sothiaque ou Caniculaire*. La réunion du premier jour de l'année vague avec celui du lever héliaque de l'étoile *Sothis* sous le climat de l'Egypte, marquoit la fin d'une de ces périodes, & le commencement d'une autre.

4°. Censorin témoigne expressément que l'année dans laquelle il écrivoit, étoit la centieme d'un nouveau cycle, & que la réunion ou le commencement du cycle avoit concouru avec l'année du second Consulat de l'Empereur Antonin, le treizieme jour avant les Calendes d'Août, c'est-à-dire le 20 Juillet d'une année Julienne, qui est indubitablement la 138^{e} de l'Ere vulgaire. Cette année répondoit donc à la premiere du nouveau cycle Egyptien, & à la derniere du cycle précédent. Ce cycle antérieur à celui de Censorin, avoit parconséquent commencé au mois de Juillet de l'an 1322 avant l'Ere vulgaire, c'est-à-dire 438 ans entiers avant

Digitized by Google

la date établie par M. Newton pour le premier établiſſement de l'année Egyptienne de 365 jours.

5°. M. Fréret va plus loin encore. Il fait voir que le cycle révolu immédiatement avant celui pendant lequel écrivoit Cenſorin, n'eſt pas le plus ancien cycle Egyptien. Il n'étoit que le ſecond; & celui de la centieme année, d'où date Cenſorin, étoit le troiſieme. On trouvera donc, en remontant au premier cycle, qu'il avoit commencé 2920 ans avant le cent trente-huitieme de Jeſus-Chriſt, ou l'an 2782 avant l'Ere chrétienne. La réalité de ce premier cycle eſt une choſe facile à conſtater, même par l'Ecriture dont notre Auteur tire des preuves inconteſtables, pour montrer que l'année vague de 365 jours, étoit en uſage chez les Egyptiens au moins du temps de Moyſe, & que parconſéquent elle étoit de la même ancienneté que le cycle caniculaire, qui eſt compoſé de ces années. Ainſi ces deux choſes ont une liaiſon ſi étroite, que l'une ne ſçauroit ſubſiſter ſans l'autre, & que l'exiſtence prouvée de ce cycle eſt une démonſtration de l'année de 365 jours.

L'examen de l'époque de Chiron déterminée dans le nouveau ſyſtême par l'aſtronomie, fait le ſujet de la ſeconde

Digitized by Google

ſection, qui ſe partage en quatre articles. C'eſt, ſans contredit, le côté le plus impoſant ſous lequel l'hypotheſe de M. Newton ſe préſente à l'eſprit des perſonnes qui ne jugent que d'après les apparences, & qui ſont par cela même moins en garde contre l'illuſion des moyens dont il ſe ſert pour les établir. Comme la chronologie paroît recevoir ſa plus grande certitude des ſecours qu'elle tire de l'aſtronomie, M. Newton autoriſe ſon calcul abrégé d'une preuve qui en découle, & qui donne à ſon raiſonnement l'air d'une démonſtration. Il s'agit de la détermination de l'âge des Argonautes par le lieu des colures dans l'ancienne ſphere Grecque réglée par Chiron, pour leur uſage dans le cours de la navigation qu'ils avoient entrepris. M. Halley, qu'on n'accuſera pas aſſurément d'avoir été prévenu contre le nouveau ſyſtême, avoue de bonne foi que c'en eſt l'endroit le plus problématique; parce qu'il dépend entiérement de deux ſuppoſitions, ſçavoir 1°. que Chiron avoit deſſiné une ſphere céleſte pour l'uſage des Argonautes; 2°. que cette ſphere étoit celle qu'avoit ſuivie Eudoxe, deux choſes qui ſont avancées gratuitement. La théorie de la préceſſion des équinoxes fournit à M. Newton l'argument principal par le-

Digitized by Google

quel il ſe propoſe d'abréger de plus de 400 ans la chronologie Grecque. Il eſt conſtant par les obſervations les plus exactes, que les points équinoctiaux, & généralement tous les points de l'écliptique, ont un mouvement rétrograde & continu, qui les porte d'Orient en Occident contre l'ordre des ſignes, & dont la quantité meſurée eſt d'un degré en 72 ans. Chiron, ſelon M. Newton, fixa l'expoſition des points cardinaux, au 15^{e} degré de leurs ſignes. Meton, l'an 316 de l'Ere de Nabonaſſar, obſerva le ſolſtice d'été au huitieme degré du Cancer. Par conſéquent les ſolſtices avoient rétrogradé de ſept degrés, & comme un degré équivaut à 72 ans, ſept degrés parcourus produiſent un intervalle de 504 ans, qui, ajoutés aux 316 de l'Ere de Nabonaſſar, qui s'étoient écoulés juſqu'au temps de l'obſervation de Meton, ne font remonter l'expédition des Argonautes qu'à l'an 936 avant l'Ere chrétienne. Il n'eſt point queſtion de la juſteſſe de ces calculs qu'on ne conteſte point à M. Newton. M. Fréret combat uniquement la vérité des faits auxquels le nouveau Chronologiſte les applique, & les conſéquences qu'il en tire pour accréditer ſon hypotheſe. En effet, ſi cette ſphere ancienne n'eſt pas celle de Chiron, il eſt évident qu'on n'a

Digitized by Google

aucune raiſon d'en déduire l'époque des Argonautes, ni fonder ſur le calcul qui en réſultera, une chronologie totalement oppoſée à celle qui eſt appuyée ſur le témoignage des meilleurs Ecrivains de l'Antiquité. C'eſt ce qu'il s'attache à prouver, en remarquant 1°. que le premier planiſphere connu des Grecs differoit abſolument de celui auquel Eudoxe a comparé les obſervations du ſolſtice faites par Meton; ou que du moins ſi cette ſphere eſt celle qu'Eudoxe a employée, elle avoit été réformée de maniere à n'être plus la même; que conſéquemment on ne peut inférer l'époque des Argonautes de la poſition aſſignée pour lors aux étoiles dans cette ſphere qui avoit été corrigée pluſieurs ſiecles après eux; 2°. qu'il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur ce qui nous reſte des monumens de l'aſtronomie ancienne, pour ſe diſpenſer d'avoir recours à cette correction de ſphere primitive, & pour être à portée de voir divers Calendriers dreſſés ſucceſſivement, & dont il eſt facile de déterminer les époques, par les différences qu'on obſerve dans la repréſentation de l'état du ciel ſur chacun de ces Calendriers; 3°. que celui qu'Eudoxe a ſuivi, n'a été dreſſé qu'au temps d'Héſiode, & que ſi l'on examine avec ſoin les frag-

Digitized by Google

mens qui subsistent encore de quelques autres, on parviendra à en découvrir dans le nombre, un dont la date est beaucoup plus ancienne; puisqu'elle répond au commencement du quinzieme siecle avant Jesus-Christ; 4°. enfin que le temps de ce premier essai de l'astronomie concourt à peu près avec l'époque marquée par les meilleurs Ecrivains pour l'entreprise des Argonautes; qu'ainsi la détermination astronomique de cet événement, loin de détruire leurs calculs, comme on voudroit le supposer, est une preuve de plus en leur faveur. Au reste, M. Fréret, avant que de passer à une discussion de la prétendue démonstration astronomique de M. Newton, donne une traduction d'un morceau qui y est relatif, & qu'il a extrait de l'Ouvrage que M. Wisthon a publié contre le nouveau système. Elle y est attaquée dans un très-grand détail, qu'il abrege selon l'exigence des cas. Il commente quelquefois le texte du célebre Astronome Anglois, aux remarques duquel il en ajoute d'autres qui lui ont paru propres à confirmer les idées de M. Wisthon. Il fait ensuite des objections qui lui sont particulieres contre cette même preuve astronomique, dont M. Newton & ses partisans se prévalent; & pour leur donner toute la

Digitized by Google

force dont elles ſont ſuſceptibles, il ſe livre aux plus profondes diſcuſſions des Calendriers des différens âges, qu'il compare les uns avec les autres. Il fait obſerver la marche progreſſive des conſtellations, indiquée ſur ces planiſpheres, par la diverſité des lieux qu'elles y occupent. De ces différentes poſitions miſes en parallele avec celles que les catalogues de Bayer & de Flamſtéed attribuent aux mêmes étoiles, il déduit les époques qui doivent être aſſignées à ces planiſpheres anciens. Il examine un paſſage de Columelle allégué par M. Newton, qui s'en autoriſe ſans rapporter les paroles expreſſes de cet Auteur, pour avancer que Meton avoit placé le colure des ſolſtices au 8^e. degré. Il ſe propoſe de montrer que le ſçavant Anglois s'eſt mépris groſſiérement ſur le ſens de ce paſſage, qui bien loin de favoriſer ſon ſyſtême, lui eſt formellement contraire. Cet examen l'engage par occaſion dans des recherches ſur les Calendriers ruſtiques des Anciens. Des éclairciſſemens ſur les Calendriers qui portoient le nom de Meton, & ſur ceux qui étoient, ſelon les apparences, plus anciens que le temps d'Héſiode, terminent cette ſection & l'ouvrage entier. Il eſt aiſé de juger de ſon utilité par l'analyſe que nous venons d'en

Digitized by Google

faire. On peut assurer qu'elle est supérieure à celle d'un écrit purement polémique; puisque l'objet de ce Traité n'est pas une simple réfutation des hypotheses singulieres & hardies de M. Newton; son plan embrasse encore la solution des plus importantes questions de la chronologie de tous les peuples de l'antiquité, & la fixation de toutes les époques générales, & de celles d'un infinité de faits particuliers sur chacun desquels il aspire à découvrir la vérité. S'il nous étoit permis de déclarer ce que nous pensons du travail de l'Auteur, sans prétendre pour cela diminuer le mérite de celui des autres personnes qui ont attaqué le nouveau système, nous dirions que nous n'en connoissons aucun, qui en ait développé les principes avec plus d'ordre & de clarté, ait saisi les difficultés qui en naissent avec plus de précision, & les ait combattus avec plus de force que M. Fréret.

Code Louis XV, ou recueil des principaux Edits, Déclarations, Ordonnances, Arrêts, Sentences & Reglemens concernant la justice, police & finances avec les tables chronologiques & alphabétiques des matieres, en 6 volumes. *A Paris*, au Palais, chez *Claude Girard*, vis-à-vis la

Digitized by Google

Grand-Chambre, au nom de Jésus, 1758. Ce recueil commence au 29 Septembre 1722, & finit au 27 Janvier 1736. Il est nécessaire à tous les Officiers de Justice & intéressés dans les Finances, même à tous les particuliers en général; il sert de suite à tous les livres de réglemens sur toute sorte de matieres.

Afin que ce recueil soit complet, le Libraire se propose de donner tous les deux mois un nouveau volume. Le septieme paroîtra dans le mois de Mai. Les six volumes déja imprimés & que nous annonçons, se vendent 18 liv. reliés. Chacun des nouveaux volumes se vendra également 3 liv. relié.

L'on trouve chez le même Libraire tous les Edits, Déclarations & Arrêts des différentes Cours, en recueil ou séparément.

LA Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits, par M. l'Abbé Batteux, Professeur de Philosophie grecque & latine au Collége Royal de France, de l'Académie Royale des inscriptions & Belles-Lettres, 4 volumes *in*-12. *A Paris*, chez *Desaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais 1758.

La mémoire & la philosophie d'Epicure ont été persécutées pendant plusieurs siecles, avec un zele qui tenoit de l'emporte-

Digitized by Google

ment. Le nom seul de ce Philosophe étoit presque un blasphême ou une infamie. Depuis environ deux cens ans ce Philosophe a été vengé des traits envenimés de la calomnie & de l'ignorance. La sagesse de ses mœurs, son désintéressement dans toute sa conduite, en un mot sa vertu l'ont suffisamment justifié du reproche de libertinage qu'il a encouru en différens temps par l'abus que ses prétendus disciples ont fait de sa morale qui, prise dans les notions de la nature, n'a rien absolument de répréhensible. En effet, dire avec lui que le plaisir est la récompense de la vertu, & le faire consister, à son exemple, dans une parfaite tranquillité de l'ame, exempte des mouvemens désordonnés qu'y excitent les passions, ce n'est pas chercher à en anéantir toute idée dans l'esprit des hommes. Néanmoins M. le Batteux commence par remarquer qu'il faut apporter de grands tempéramens dans cette réhabilitation de la mémoire d'Epicure, qu'on outre à présent presqu'au même point, qu'on a exagéré autrefois les défauts de sa Philosophie. C'est dans cette vue qu'il s'est proposé de faire une révision succincte des pieces de ce procès, pour me servir de ses propres expressions. Il craint que les honneurs actuels rendus à Epicure,

Digitized by Google

ne faſſent trop d'impreſſion ſur des eſprits peu en garde contre une doctrine, dont les conſéquences peuvent être dangereuſes.

M. le Batteux diviſe ſon ouvrage en deux parties. La premiere contient l'expoſition de la doctrine d'Epicure, & la ſeconde, les pieces juſtificatives, c'eſt-à-dire les fragmens qui nous reſtent des ouvrages de ce Philoſophe.

M. le Batteux donne en même temps un portrait d'Epicure. » Il paroiſſoit, dit-il, » d'un caractere franc, ingénu, plus occupé du bien des autres que du ſien propre. » Il ſembloit propoſer ſes idées ſans art & » ſans détour, ſe déclarant hautement contre les couleurs de l'éloquence & contre » les fineſſes de la dialectique, affectant » d'attaquer en plein jour, ſans caſque ni » bouclier, avec une ſorte de confiance » qui en donnoit à ceux qui l'écoutoient. » Il viſita toutes les écoles de la Grece, entendit tous les maîtres de ſon temps, & » s'il ne connut pas toutes leurs penſées, » c'eſt qu'il crut en avoir aſſez vu pour » n'avoir pas beſoin de connoître le » reſte.

» Peu ſatisfait de ce qu'on avoit voulu » lui apprendre, il ſongea à donner des » idées nouvelles. Il fit un plan qu'il préſenta comme neuf, & qu'il prétendit

Digitized by Google

» avoir exécuté seul & de ses propres fonds, » sans aucun emprunt. Il composa trois » cens volumes sans y faire entrer aucune » citation, parce qu'apparemment il ne » croyoit pas que la philosophie dût citer, » ou que ses prédécesseurs méritassent de » l'être.

La doctrine d'Epicure sur la divinité est très-bien exposée par M. le Batteux. Voici comme il s'exprime. « Dieu, a dit Epicu- » re, est un Etre heureux & immortel: » deux attributs que tous les Philosophes » renferment dans la notion de Dieu, mais » qu'Epicure emploie par préférence à d'au- » tres, pour des raisons essentielles à son » système : les voici.

» Tout être qui a ces deux qualités, » n'est, selon lui, capable de haine ni d'a- » mour, sentimens qui supposent la foi- » blesse : par conséquent on ne le touche » point par les bienfaits, ni on ne l'offen- » se par les injures. Tranquille & renfermé » en lui-même, il n'empêche ni ne trou- » ble la tranquillité de qui que ce soit. » C'est donc mal à propos que les hommes » prêtent à la divinité leurs idées d'amour » & de haine, de récompense & de puni- » tion, & qu'ils lui refusent le repos par- » fait, parce qu'ils n'en trouvent pas le » modele en eux-mêmes.

Quant

Digitized by Google

Quant à l'homme, « vous êtes, dit Epi-
» cure, un réseau d'atomes, un tissu de
» certaines parcelles formé par certaines
» combinaisons que le hazard a exécutées
» d'une certaine maniere, & qui doivent
» se rompre au bout d'un certain temps par
» les loix essentielles de la nature. Votre
» ame même n'est qu'un entrelassement de
» corps très-subtils répandus dans cette por-
» tion organique de matiere sensible, que
» vous appellez votre corps. Ce ne peut
» être autre chose, puisque toute chose est
» nécessairement atome & vuide : ou, si
» vous le voulez, choix & arrangement d'a-
» tomes combinés avec le vuide.

Les idées de la Divinité & de l'ame sont combattues par Monsieur le Batteux avec beaucoup de précision & de clarté. La morale Epicurienne est analysée dans toutes ses parties sous la plume de notre Auteur. Quoiqu'elle n'ait point tous les défauts que les ennemis de ce Philosophe, ou du moins des gens trop prévenus contre sa personne lui ont imputés, on ne sçauroit disconvenir de son imperfection, dès qu'on la ramene aux notions puisées dans la révélation. Les seules lumieres de la raison sont insuffisantes pour atteindre à la pureté qui caractérise la morale évangélique. La seconde partie contient les pieces justifi-

Digitized by Google

catives. La premiere eſt une lettre d'Epicure à Menœcée rapportée par Diogene Laërce. On trouve enſuite la traduction des maximes fondamentales, que le même Hiſtorien nous a tranſmiſes ſur la Divinité, la mort, les fins morales de l'homme & les principes de ſes devoirs : c'eſt la philoſophie en Aphoriſmes. Il y a encore le portrait du ſage, ou le plan général de ſa conduite par rapport à lui-même & à la ſociété. Le tout eſt terminé par deux lettres, l'une à Hérodote & l'autre à Pythocles. Cette ſeconde partie eſt très-curieuſe, intéreſſante, & donne *une expoſition parfaite de la morale d'Epicure.*

HISTOIRE de la Louiſiane contenant la découverte de ce vaſte pays, la deſcription géographique, un voyage dans les terres, l'hiſtoire naturelle, les mœurs, les coutumes & la religion des naturels avec leurs origines ; deux voyages dans le Nord du nouveau Mexique, dont un juſqu'à la mer du Sud : ornée de deux cartes & de 40 planches en taille-douce. Par M. le Page du Pratz, 3 volumes *in*-12. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné ſur le quai *des Auguſtins*, à S. Paul ; chez la veuve *Delaguette*, rue S. Jacques à l'Olivier ; chez *Lambert*, rue de la Comédie Françoiſe, 1758.

Digitized by Google

L'idée désavantageuse que fait naître en France le nom de Missisipi, a fait rétablir par M. le Page du Pratz celui de la Louisiane, qui est le premier que les Européens ont donné à ce vaste pays. Cet Ecrivain y a demeuré pendant seize ans. Il a fait des voyages dans les terres, il a appris la langue des naturels, les a interrogés, & a examiné la nature du sol & ses productions. L'état actuel du commerce & les moyens de l'accroître ont été également l'objet de son attention. Muni de tous ces matériaux, il a entrepris d'écrire l'histoire d'un peuple & d'un pays, que, suivant les apparences, on ne sçauroit mieux connoître.

L'Auteur passa en Amérique lors de l'établissement de la Compagnie d'Occident. Il donne l'histoire de sa traversée & des détails sur tous les lieux où son vaisseau toucha, & son arrivée à l'Isle Dauphine. Il fut d'abord s'établir aux environs du lieu où l'on devoit bâtir la nouvelle Orléans. Instruit que le pays des Natchez étoit plus abondant & sous un ciel plus serein, il remonta le fleuve l'espace de cent lieues, & alla s'y fixer.

Pendant son séjour aux environs de la nouvelle Orléans, un petit crocodile de cinq pieds de long vint se placer à une toise près de son feu : une femme esclave

Digitized by Google

& naturelle du pays, l'assomma à coups de bâton, sans marquer aucune crainte : elle lui apprit que ces animaux n'étoient point dangereux, & que dans cette contrée lorsqu'on en appercevoit quelques-uns, les femmes & les enfans couroient après, & les tuoient. Il faut que dans ce climat les crocodiles ne soient pas aussi voraces qu'*ils le* sont en Egypte.

M. le Page du Pratz fut encore témoin d'une Ambassade de paix que la nation des Tchitimachas envoya au Commandant des François. Un sauvage de cette nation avoit tué un Missionnaire ; on en demanda raison les armes à la main. Après quelques combats, les Tchitimachas demanderent la paix & envoyerent un Ambassadeur.

Ces Sauvages arriverent par le fleuve dans plusieurs troncs d'arbres creusés en batelets. Ils avançoient toujours en chantant la chanson *du calumet*, qu'ils agitoient au vent & en cadence, pour annoncer leur ambassade. Elle étoit composée du *Porte-Parole*, comme le nomment ces peuples, ou Chancelier, & d'une douzaine d'autres hommes. Dans ces occasions, ils sont parés de ce qu'ils ont de plus beau à leur goût.

Ce calumet de paix est un tuyau de pipe long au moins d'un pied & demi : il est gar-

Digitized by Google

ni d'une peau du col d'un canard branchu, dont le plumage de diverſes couleurs, eſt très-beau, & l'extrêmité eſt une pipe. Au même bout eſt attaché une eſpece d'évantail de plume d'aigle blanc en forme de quart de cercle, au bout de chaque plume eſt une houpe de poil teint en rouge éclatant, l'autre bout du tuyau eſt à nu pour pouvoir fumer. Ceux qui accompagnent le porte-calumet, ont en main un chichicois qu'ils agitent en cadence, c'eſt-à-dire, une calebaſſe percée par les deux bouts pour y mettre un petit bâton, dont un bout dépaſſe pour ſervir de manche. Ils mettent dedans du gros gravier, ou des feves ou des haricots ſecs; ce qui produit un grand bruit.

Il n'y avoit pas plus de cent pas de l'endroit, où cet Ambaſſadeur avec ſa ſuite débarqua, juſques à la cabane du Commandant; cependant ces Sauvages mirent une demi-heure à faire ce chemin. Tous leurs pas étoient réglés par la meſure & la cadence. Arrivés près du Commandant, la muſique ceſſa, & le Porte-parole lui dit: Te voilà donc & moi avec toi! Ils s'aſſirent tous par terre, appuyerent leurs viſages ſur leurs mains, & entrerent pendant quelques momens dans un parfait recueillement.

Digitized by Google

Le Porte-parole s'étant levé avec deux autres, l'un emplit de tabac la pipe du calumet, l'autre apporta du feu. Le premier alluma la pipe, le Porte-parole fuma & la préſenta, après l'avoir eſſuyée, au Commandant pour en faire autant. Celui-ci ayant fumé, toute ſa ſuite prit à ſon tour le calumet & fuma. Le Porte-parole le reprit & le donna au Commandant François, afin qu'il le gardât. Alors ce Porte-parole reſta ſeul debout, & les autres députés s'aſſirent auprès du préſent qu'ils avoient apporté au Gouverneur. Il conſiſtoit en peaux de chevreuil, & en quelques autres paſſées en blanc. Cet Orateur étoit revêtu d'une robe de pluſieurs peaux de caſtor couſues enſemble; elle étoit attachée ſous l'épaule droite, & paſſoit ſous l'épaule gauche; il ſe ſerra le corps de cette robe, & commença ſa harangue d'un air majeſtueux. Nous allons en rapporter la traduction françoiſe qui donnera une idée de l'éloquence que la ſeule nature inſpire à ces peuples.

« Mon cœur rit de joie de me voir de-
» vant toi. Nous avons tous entendu la pa-
» role de paix que tu nous as fait porter.
» Le cœur de toute notre nation en rit de
» joie juſqu'à treſſaillir : les femmes ou-
» bliant à l'inſtant tout ce qui s'eſt paſſé,

Digitized by Google

» ont danſé ; les enfans ont ſauté comme » des jeunes chevreuils, & couru comme » s'ils avoient perdu le ſens. Ta parole ne » ſe perdra jamais ; nos cœurs & nos oreil- » les en ſont remplis, & nos deſcendans » la garderont auſſi longtemps que l'an- » cienne parole durera. Comme la guerre » nous a rendus pauvres, nous avons été » contraints de chaſſer pour t'apporter de » la pelleterie, & de préparer les peaux » avant que de venir vers toi.. Mais nos » hommes n'oſoient s'éloigner à la chaſſe, » à cauſe des autres nations, dans la crainte » qu'elles n'euſſent pas encore entendu ta » parole, & parce qu'elles ſont jalouſes de » nous ; nous ne ſommes même venus qu'en » tremblant dans le chemin, juſqu'à ce » que nous euſſions vu ton viſage.

» Que mon cœur & mes yeux ſont con- » tens de te voir aujourd'hui, de te parler » moi-même, à toi-même, ſans craindre » que le vent emporte nos paroles en che- » min. Nos préſens ſont petits, mais nos » cœurs ſont grands pour obéir à ta paro- » le. Quand tu parleras, tu verras nos jam- » bes courir & ſauter comme celles des » cerfs, pour faire ce que tu voudras. »

Ici l'Orateur fit une pauſe, puis élévant la voix, il reprit avec gravité.

« Ah ! que ce ſoleil eſt beau aujourd'hui

Digitized by Google

» en comparaiſon de ce qu'il étoit quand » tu étois fâché contre nous ! Qu'un mé- » chant homme eſt dangereux ! Tu ſçais » qu'un ſeul a tué le François, dont la » mort a fait tomber avec lui nos meilleurs » guerriers ; il ne nous reſte plus que des » vieillards, des femmes & des enfans ; » tu as demandé la tête du méchant hom- » me pour avoir la paix, nous te l'avons » envoyée, & voilà le ſeul vieux guer- » rier qui a oſé l'attaquer & le tuer ; n'en » ſois point ſurpris, il a toujours été un » vrai homme & un vrai guerrier : il eſt » parent de notre Souverain, & ſon cœur » pleuroit jour & nuit, parce que ſa fem- » me & ſon enfant ne ſont plus depuis » cette guerre ; mais il eſt content & moi » auſſi aujourd'hui, parce qu'il a tué ton » ennemi & le ſien. Auparavant le ſoleil » étoit rouge, les chemins étoient remplis » de ronces & d'épines, les nuages étoient » noirs, l'eau étoit trouble & teinte de » notre ſang, nos femmes pleuroient ſans » ceſſe, nos enfans crioient de frayeur, » le gibier fuyoit loin de nous, nos mai- » ſons étoient abandonnées, nos champs » en friche, nous avions tous le ventre » vuide & nos os paroiſſoient. »

« Aujourd'hui le ſoleil eſt chaud & bril- » lant, le ciel eſt clair, il n'y a plus de

Digitized by Google

» nuages, les chemins ſont nets & agréa-
» bles, l'eau eſt ſi claire que nous nous
» voyons dedans, le gibier revient, nos
» femmes danſent juſqu'à oublier de man-
» ger, nos enfans ſautent comme de jeu-
» nes faons de biche, le cœur de toute la
» nation rit de joie de voir qu'aujourd'hui
» nous marcherons par le même chemin
» que vous tous François; le même ſoleil
» nous éclairera, nous n'aurons plus qu'u-
» ne même parole, nos cœurs n'en feront
» plus qu'un, nous mangerons enſemble
» comme freres; cela ne ſera-t'il pas bon? »

Nous ne finirions point ſi nous voulions rapporter tous les traits auſſi curieux qu'inſtructifs dont cette hiſtoire eſt remplie. Contentons-nous de dire que la lecture en eſt fort agréable, & que l'Auteur mérite de grands éloges. Il a préféré la ſimplicité de l'Hiſtorien, au ton ſouvent emphatique du Voyageur, qui affecte de ne rien raconter que de merveilleux.

Nous annonçons le tome 9 du Mercure de Vittorio Siri, Conſeiller d'Etat, & Hiſtoriographe de Sa Majeſté Très-Chrétienne, contenant l'hiſtoire générale de l'Europe de 1640 juſques en 1655, traduit de l'Italien de M. Requier. *A Paris*, chez *Durand*, rue du Foin, la premiere

Digitized by Google

porte cochere à droite en entrant par la rue S. Jacques, 1758.

« M. GALLIMARD attentif à ne conſtituer » perſonne en dépenſe que le moins qu'il » lui eſt poſſible, propoſe par ſouſcription » une Méthode latine, laquelle pouvant » contenir ſept à huit volumes, eſt con- » çue de façon que les jeunes Etudians ſe- » ront diſpenſés de chercher leurs mots » dans le dictionnaire, & de faire aucuns » thêmes, accoutumés qu'ils ſeront, dès » leur bas âge, à parler, ſans héſiter, une la- » tinité épurée, par de très-faciles moyens » qu'en donne cette méthode.

» Ces ſouſcriptions au nombre de 1500 » au moins, ſeront reçues à raiſon de 30 » ſ. ſeulement pour l'impreſſion de chaque » volume *in*-8° broché, ſans aucun autre » aſſujettiſſement pour les ſouſcripteurs, » que de conſigner au ſieur *Ballard*, Impri- » meur, *à Paris*, rue S. Jean de Beauvais, » ce prix modique de 30 ſols pour chaque » volume, à meſure qu'il devra s'en im- » primer un nouveau, afin que le public » que l'Auteur ne cherche point à ſurpren- » dre, ni à gêner en aucune façon par des » engagemens forcés, puiſſe s'aſſurer de ſa » franchiſe & de ſon déſintéreſſement.

Le plan de cette méthode ſe trouve ex-

Digitized by Google

pliqué dans le *Pont-aux-ânes*, ouvrage que M. Gallimard donna l'année derniere & dans lequel il s'étoit proposé des comptes faits à l'imitation de Barême.

LETTRE du Roi de Pologne, Staniſlas I, où il raconte la maniere dont il eſt ſorti de Dantzick durant le ſiege de cette Ville. *A la Haye*, & ſe vend *à Paris*, chez *Tilliard*, Libraire, à S. Bénoît, quai des Auguſtins.

REFLEXIONS diverſes de M. le Chevalier de Bruix. *A Londres*, & ſe vend *à Paris* chez *P. G. Lemercier*, rue S. Jacques, au livre d'or, 1758.

SUPPLÉMENT aux Tablettes Dramatiques de M. le Chevalier de Mouhy, de l'Académie des Belles-Lettres de Dijon, depuis la rentrée du théâtre juſqu'à la clôture, pour les années 1757 & 1758, contenant les pieces nouvelles, les pieces remiſes, les pieces imprimées, les débutans, les ballets, les anecdotes du théâtre depuis le dernier ſupplément, & les morts des Auteurs & des Acteurs. *A Paris*, chez *Jorry*, quai des Auguſtins, près le pont S. Michel, aux Cicognes; chez *Lambert*, rue de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe; chez

Digitized by Google

Ducheſne, rue S. Jacques au temple du goût, 1758.

De Turbis Gallia modernis Sacerdotium, inter & Parlamentum Regium, &c. Auguſta Vindelicorum, in-4°. 1757, pp. 154.

Reflexiones & principia meliora de Juriſdictione Eccleſiaſtica, oppoſita principiis Poloni nobilis, in-4°. *Francofurti & Lipſiæ, apud Joannem-Fredericum Gaum*, 1757. pp. 122.

Livres nouvellement imprimés, qui ſe trouvent chez Cha. Ant. Jombert, *Imprimeur-Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.*

Voyages d'Italie, ou Recueil de notes ſur les Ouvrages de Peinture & de Sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie; par M. Cochin, Graveur du Roi, Garde des Deſſeins du Cabinet de Sa Majeſté, Secretaire de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture, & Cenſeur Royal, 3 vol. *in*-8°, 1758.

Dictionnaire hiſtorique, théorique & pratique de Marine, par M. *Savérien*, deux volumes *in-octave*, petit format, avec

Digitized by Google

des planches en taille douce, 1758. Prix relié 9 liv.

Nouveau Cours de Mathématique à l'usage de l'Artillerie & du Génie, où l'on explique les parties les plus utiles de cette science à la théorie & à la pratique des différens sujets qui peuvent avoir rapport à la guerre : nouvelle édition considérablement augmentée ; par M. *Belidor*, Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, Membre des Académies Royales des Sciences de France, d'Angleterre & de Prusse. Prix 15 liv. en petit papier, & en grand 24 liv.

Politique Militaire, ou Traité de la Guerre ; par M. Paul Hay-du Châtelet, Conseiller d'Etat, Intendant d'armée, l'un des Quarante de l'Académie, en un vol. *in*-12, 2 liv. 10 sols.

Milice des Grecs, ou Tactique d'Elien, ouvrage traduit du Grec ; par M. Bouchaud-de Bussy, Major du Régiment des Grenadiers Royaux d'Ally, 2 vol. *in*-12, 5 liv.

Manuel de l'Artificier, où se trouvent les compositions Chinoises du P. d'Incarville, pour représenter des fleurs de diverses especes, un vol. *in*-12, 3 liv.

Méthode pour laver & fondre, avec économie, les mines de fer relativement à leurs différentes especes ; Piece qui a rem-

Digitized by Google

porté le prix proposé par l'Académie de Besançon : par M. Robert. Broché 1 l. 4 s.

Dictionnaire d'Architecture civile & hydraulique, où l'on explique les termes de l'art de bâtir & de ses différentes parties, comme la décoration extérieure & intérieure des édifices, le jardinage, la menuiserie, la charpenterie, la serrurerie, la construction des écluses & des canaux, &c. par *d'Aviler*. Nouvelle édition considérablement augmentée, *in*-4°, grand papier, 15 liv.

Le Cours d'Architecture du même Auteur, *in*-4°, 24 liv.

Dictionnaire portatif de l'Ingénieur, où l'on explique les principaux termes des sciences les plus nécessaires à un homme de guerre ; par M. *Belidor*, *in*-8°, 3 liv. 12 sols.

Histoire de Polybe, avec un commentaire ou un corps de science militaire, enrichie de notes historiques & critiques ; par M. *de Folard*. En 7 vol. *in*-4°. avec figures, 72 liv.

Supplément du même Ouvrage, ou le tome VII séparé, contenant les nouvelles découvertes sur la guerre : Lettre critique d'un Officier Hollandois ; & Sentimens d'un homme de guerre sur le système militaire du Chevalier *de Folard*, avec les

Digitized by Google

réponses à ces critiques, *in*-4°, 1753, 10 liv.

Essai sur la Cavalerie tant ancienne que moderne, avec les instructions & ordonnances qui y ont rapport, & l'état actuel des troupes à cheval, *in*-4°, 13 l. 10 s.

L'Art de la Guerre pratique, où il est amplement traité de tout ce qu'un Militaire doit sçavoir & pratiquer sur chaque partie de la guerre; par M. *de Saint Geniés*, Capitaine d'Infanterie. En 2 vol. *in*-12, 5 liv.

Relation du fameux siege de Grave en 1674, & du siege de Mayence en 1689, avec le plan de ces deux Villes, *in*-12, 3 liv.

Mémoires des deux dernieres Campagnes de M. de Turenne, en Allemagne, & de ce qui s'est passé, depuis sa mort, sous le commandement du Comte de Lorge, *in*-12, 2 liv. 10 sols.

Rêveries, ou Mémoires de M. le Maréchal-Comte de Saxe, 2 vol. *in*-12, avec figures, 6 liv.

Géométrie élémentaire & pratique, par feu M. *Sauveur*, de l'Académie Royale des Sciences, revue, corrigée & augmentée par M. *le Blond*, Maître de Mathématique des Enfans de France, *in*-4°. avec figures, 1753. 12 liv.

Digitized by Google

Le Guide des jeunes Mathématiciens, traduit de l'Anglois de *Jean Ward*, par le R. P. Pézenas, *in*-8°. avec figures, 7 l.

Hiſtoire de la quadrature du cercle, & des découvertes que ſes recherches ont occaſionnées ; par M. *de Montucla*, de la Société royale de Lyon, *in*-12. fig. 3 liv.

Hiſtoire générale des Mathématiques ; par le même Auteur. En 2 vol. *in*-4°. avec figures.

Traité des Courbes algébriques, 1 vol. *in*-12, 3 liv.

Hiſtoire générale & particuliere de l'Aſtronomie, où l'on trouve tout ce qui a été découvert dans cette ſcience juſqu'à préſent ; par M. *Eſtève*. En 3 vol. *in*-12, 8 liv.

Quelques Exemplaires de la magnifique Hiſtoire Militaire du Prince Eugene de Savoye, du Duc de Malborough & du Prince de Naſſau-Friſe, enrichie des Plans néceſſaires : trois grands volumes *in-folio*, 150 liv. en feuilles.

Le même Libraire vient de faire l'acquiſition du Traité des Senſations, par M. l'Abbé de Condillac, 2 vol. *in*-12, prix 5 liv. relié ; & du Traité des Animaux, 1 vol. *in*-12. Prix 1 liv. 16 ſols broché.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE.

ELOGE DE M. NICOLE.

FRANÇOIS Nicole naquit à Paris le 23 Décembre 1683, de Jean Nicole, & de Marie Jollimois tous deux d'honnête famille.

Il fit ſes premieres études au collége des Jéſuites : ſon pere qui étoit homme de lettres, & qui avoit même préſidé à l'éducation de quelques jeunes gens, lui ſervit de repétiteur, avec une attention d'autant plus ſcrupuleuſe, qu'il le deſtinoit à l'état eccléſiaſtique ; mais il n'avoit pas compté que les talens du jeune homme viendroient traverſer ſes vues. Ceux qu'il avoit pour les mathématiques ſe montrerent de ſi bonne heure, que M. l'Abbé de Gamache fut étonné d'en trouver tant, & de ſi bien marqués dans un auſſi jeune homme, & plus étonné encore du chemin

Digitized by Google

qu'il avoit fait seul & sans guide dans cette épineuse carriere ; il crut lui devoir faciliter les moyens de suivre avec avantage un travail, dans lequel il avoit eu déja des succès si marqués. Dans cette vue, il en parla à feu M. de Montmort de cette Académie. Celui-ci n'héfita pas un moment à s'emparer du jeune Nicole âgé pour lors d'environ 15 à 16 ans. Il le prit chez lui, & lui ouvrit les routes de la haute géométrie. Les progrès rapides qu'il y fit, furent dignes du maître & du disciple ; bientôt M. de Montmort trouva en lui un compagnon d'études, en état de le suivre & même de l'aider dans ses plus profondes recherches, & bientôt aussi M. Nicole eut acquis, malgré sa jeunesse, la réputation d'un des plus sçavans Mathématiciens de Paris.

Le premier ouvrage par lequel il se fit connoître pour Géometre à l'Académie, fut un essai de la théorie des roulettes qu'il lui présenta en 1706. Cet ouvrage y donna une si grande idée de sa capacité, que l'Académie crut devoir s'assurer un tel sujet ; il fut nommé le 12 Mars 1707 à la place d'éleve de M. Carré, vacante par la vétérance de M. de Beauvilliers, & feu M. Saurin, bon Juge en pareille matiere, prédit hautement que ce jeune homme, i

Digitized by Google

peine âgé pour lors de 23 ans, pouſſeroit l'algebre au plus haut point où elle pût être portée. Il juſtifia bientôt le choix de l'Académie, en donnant l'ouvrage entier dont il n'avoit préſenté l'année précédente qu'une légere idée. Dans cet ouvrage, il examine toutes les courbes qui peuvent être décrites par un point pris ſur le rayon d'une courbe quelconque qui roule ſur une autre courbe, ſemblable ou différente, ou même ſur une ligne droite, ſoit que ce point ſoit pris au dedans de la courbe, ſoit qu'on le prenne ſur le rayon prolongé : il détermine celles qui peuvent être géométriques, c'eſt-à-dire, qui ont un rapport conſtant entre les abſciſſes & les ordonnées, & celles qui ne ſont que méchaniques, c'eſt-à-dire, qui n'ont pas cette propriété, celles qui peuvent être rectifiées & celles qui n'en ſont pas ſuſceptibles. Il a même pouſſé dans la ſuite ſon travail ſur cette matiere, juſqu'aux roulettes formées ſur la ſuperficie convexe d'une ſphere : en un mot, il a traité ce ſujet avec tant d'exactitude, & l'a élevé à une ſi grande généralité, que la cycloïde ordinaire de quelques propriétés de laquelle la découverte a fait tant d'honneur à l'illuſtre M. Hughens, ſe trouve confondue dans la foule de ces courbes, & devient, s'il m'eſt per-

Digitized by Google

mis de parler ainſi, une partie infiniment petite de l'ouvrage de M. Nicole.

Son goût étoit entiérement tourné du côté des théories générales. C'eſt aſſez ordinairement celui des Géometres, qu'un uſage continuel du calcul infinitéſimal accoutume à regarder les objets qu'ils traitent ſous toutes les faces poſſibles, & à les conſidérer toujours d'un point de vue aſſez élevé pour en embraſſer toute l'étendue.

On a de lui en ce genre, une méthode générale pour déterminer la nature des courbes, qui en coupent ſous le même angle une infinité d'autres données de poſition.

Il commença en 1717 un traité du calcul des différences finies, qu'il continua depuis en 1723, 1724 & 1727. On ſçait aſſez combien l'application du calcul à l'infini a prouvé d'avantages à la géométrie; mais on ne s'étoit pas encore apperçu, que les regles du calcul infinitéſimal pouvoient dans de certaines circonſtances être appliquées avec ſuccès à des quantités finies. Taylor Géometre Anglois, en donna la premiere ouverture dans ſon ouvrage de *Methodo incrementorum*. C'en fut aſſez pour engager M. Nicole, qui ſentit toute l'utilité de cette théorie, à la traiter dans toute l'étendue dont elle étoit ſuſceptible. Il

Digitized by Google

donne dans son ouvrage la maniere de calculer toutes les suites de nombres, soit entiers, soit fractionnaires, composé de termes formés par un produit, dans lequel il n'entre qu'une seule grandeur indéterminée, qui croisse toujours d'une même quantité. Toute cette théorie est poussée dans son ouvrage au plus grand degré de généralité, sans rien perdre du côté du détail, ni du côté de la précision, quelqu'abstraites que puissent être ces matieres. Le génie aidé du travail viendra toujours à bout d'y répandre une lumiere & un ordre, qui va jusqu'à leur donner, du moins aux yeux des Géometres, une espece d'agrément.

Il reprit encore en 1737 la matiere des suites, & ce ne fut que pour donner un exemple de la facilité avec laquelle ses méthodes pouvoient être employées, en résolvant par leur moyen plusieurs problêmes très-difficiles à résoudre par les méthodes ordinaires.

Un autre corps d'ouvrage aussi étendu que ce dernier, est son traité des lignes du 3^e^ ordre, qu'il lut à l'Académie en 1729. On sçait que les différentes courbes tirent leur ordre de la puissance à laquelle l'ordonnée est élevée dans l'équation qui exprime leur nature : la ligne droite compose seule le premier ordre, parce que l'ordonnée a

Digitized by Google

toujours un rapport constant avec la partie de l'axe qu'elle coupe. Dans les sections coniques qui composent le second ordre, ce n'est plus entre les parties de l'axe & les ordonnées, que se rencontre le rapport qui en constitue la nature; mais entre ces mêmes parties de l'axe & les ordonnées élevées à la 2^e puissance ce qui leur a fait donner le nom de lignes du second ordre: les lignes du troisieme ordre ont leurs ordonnées élevées à la 3^e puissance; mais il s'en faut bien qu'elles ne soient aussi simples, ni en aussi petite quantité que celles du second ordre. Leur nombre est très-considérable, & la bizarrerie de leur cône déja si grande, que le calcul seul peut les suivre dans tous leurs détours, & que le Géometre est, pour ainsi dire, continuellement obligé d'appeller les yeux de l'esprit au secours de ceux du corps. M. Newton avoit déja travaillé sur ce sujet dans son excellent ouvrage intitulé *Enumeratio linearum tertii ordinis*; mais il n'avoit pas, à beaucoup près, épuisé la matiere. M. Nicole s'en saisit après lui: le travail même le conduisit à quelques réflexions nouvelles sur les sections coniques. Il le termina par l'ingénieuse construction d'un solide, dont les différentes sections engendrent les lignes du troisieme ordre, comme celles du

Digitized by Google

cône produiſent les lignes du ſecond. On juge bien que ce ſolide n'eſt pas auſſi ſimple que le cône, & de plus, M. Nicole y a été conduit de démonſtration en démonſtration, & le hazard n'a eu nulle part à cette découverte.

On peut rapporter au même temps un événement ſingulier, qui a fait trop d'honneur à M. Nicole, pour que nous puiſſions nous diſpenſer d'en parler dans cet éloge.

Un Lyonnois, nommé M. Mathulon, crut ſi bien avoir trouvé la quadrature exacte du cercle, qu'en la publiant, il n'héſita pas à dépoſer à Lyon chez un Notaire une ſomme de mille écus, payable à celui qui, au jugement de l'Académie des Sciences, démontreroit la fauſſeté de ſa ſolution. M. Nicole piqué de l'eſpece d'inſulte que le défi de M. Mathulon faiſoit aux Géometres, & peut-être plus encore à la Géométrie, démontra le paralogiſme dans un Mémoire qu'il lut le 23 août 1727, & le 1er Septembre ſuivant. L'Académie jugea qu'il avoit été très-bien démontré que la figure rectiligne que M. Mathulon donnoit pour égale au cercle, non-ſeulement ne lui étoit pas égale; mais que même elle étoit plus grande que le polygone de 32 côtés circonſcrit au cercle. Par les

Digitized by Google

conditions énoncées dans l'acte même du dépôt, les mille écus étoient bien légitimement acquis à M. Nicole : il n'étoit pas riche ; cependant malgré ces raisons, il se contenta d'avoir vaincu, sans vouloir s'enrichir des dépouilles de son ennemi, & transporta généreusement son droit à l'Hôtel-Dieu de Lyon, qui retira effectivement cette somme. S'il étoit glorieux pour lui d'avoir eu assez de sçavoir en mathématique pour démêler le paralogisme, il doit l'être encore plus, d'avoir eu le cœur assez généreux pour abandonner aux pauvres le fruit de sa victoire : les qualités du cœur doivent toujours avoir le pas sur celles de l'esprit.

Non-seulement le mémoire que M. Nicole lut alors, démontroit évidemment la fausseté de la prétendue quadrature du Sr. Mathulon ; mais encore il donnoit une méthode générale pour découvrir celle de presque toutes les fausses solutions qu'on pourroit vouloir donner de ce problême. La pierre de touche de M. Nicole est la comparaison qu'il en fait, à des polygones d'un très-grand nombre de côtés inscrits & circonscrits au cercle, entre lesquels la véritable valeur de sa circonférence doit nécessairement se trouver. Il en a depuis donné en 1747 des tables toutes calculées

Digitized by Google

culées pour divers polygones, & les a poussées jusqu'à celui de 393, 216 côtés: il pouvoit se dispenser de les porter si loin; la plûpart des quadratures qu'on présente à l'Académie sont bien en deçà de ces limites. Quoi qu'il en soit, on peut, au moyen de ces tables, découvrir d'un coup d'œil l'erreur d'une quadrature proposée, étant évident qu'elle est fausse, si la circonférence qu'elle donne au cercle, excéde celle d'un polygone de même rayon, qui lui est circonscrit, ou est moindre que celle du polygone qui lui seroit inscrit. Aucune n'a pu jusqu'ici soutenir cet examen, & M. Nicole sera toujours, pour ainsi dire, au moyen de ses tables, l'Examinateur & le Juge de toutes les quadratures qui pourront être présentées dans la suite.

Il a donné encore à l'Académie, un travail assez suivi sur le cas irréductible du troisieme degré qui l'occupa depuis 1738, jusqu'en 1744.

Tous les Géometres sçavent qu'une équation a autant de racines, c'est-à-dire, de quantités auxquelles l'inconnue peut être égale, que la puissance à laquelle l'inconnue est élevée, a de degrés: ainsi les équations du second degré dans lesquelles l'inconnue est élevée seulement au quarré

Digitized by Google

ou à la deuxieme puiſſance, ont deux racines, & celles du troiſieme degré en ont trois : mais ſi ces trois racines ſe trouvent toutes trois réelles, inégales & incommenſurables, elles ne peuvent être réduites par les regles ordinaires en d'autres quantités, & c'eſt ce qu'on appelle le cas irréductible du troiſieme degré.

Cardan, qui vraiſemblablement eſt le premier qui ait oſé tenter la réſolution des équations du troiſieme degré, fut arrêté par cet obſtacle, & tout ce qu'il put faire, ce fut de trouver une formule propre à exprimer la plus grande de ces trois racines ; & ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que cette formule qui exprime une quantité réelle, contient elle-même des imaginaires.

M. Nicole voulut lever cette difficulté, il trouva moyen de convertir cette formule en une ſuite, où les termes qui contiennent les imaginaires ſont alternativement affectées des ſignes plus & moins, & par conſéquent ſe détruiſent : mais cette ſuite avoit un autre inconvénient. Elle étoit du genre de celle qu'on ne peut ſommer par les méthodes connues. Ce nouvel obſtacle le piqua. A force de travail, il parvint à démêler des circonſtances, où cette ſuite ſi rebelle ſe laiſſe ſommer & même aſſez facilement.

Digitized by Google

Ce fut la matiere d'un ouvrage qu'il donna en 1741, en faisant l'application de cette méthode à la fameuse trisection de l'angle qu'il trouve par ce moyen avec une facilité infinie. De nouvelles tentatives faites en 1743 & en 1744, augmenterent encore l'étendue des limites dans lesquelles le cas irréductible cesse de l'être, & lui firent voir une grande quantité de circonstances, où l'on peut approcher si près qu'on voudra de la réduction, lorsqu'on ne peut l'obtenir. Si M. Nicole n'a pu épaissir absolument cette matiere, au moins aura-t-il toujours la gloire d'avoir attaqué avec succès un problême si redoutable, de l'avoir résolu dans plusieurs cas, & d'en avoir beaucoup diminué la difficulté, lors même qu'on en peut obtenir l'entiere solution.

M. Nicole n'étoit pas cependant si fort attaché à ses théories générales, qu'il ne tournât quelquefois ses vues vers des objets particuliers. Il s'est prêté plusieurs fois à des solutions de problêmes proposés, soit par les Géometres de l'Académie, soit par les Etrangers. Il a donné même quelques propositions nouvelles de géométrie élémentaire, objet en apparence bien inférieur à ceux qui l'occupoient ordinairement; mais c'étoit pour l'intérêt même de

Digitized by Google

la géométrie, qu'il descendoit, pour ainsi dire, de la haute région qu'il y occupoit. C'étoient d'ailleurs des vérités nouvelles qu'il enseignoit. Les hommes en pourront-ils jamais trop connoître.

Il donna en 1730 un travail assez suivi sur les jeux. Il étoit impossible que la familiarité qu'il avoit eue avec M. de Montmort ne lui eût donné quelques idées sur cette matiere. Les mémoires qu'il donna à ce sujet, étoient destinés à déterminer le sort de plusieurs joueurs de forces inégales qui joueroient ensemble un certain nombre de parties. On sçait en général qu'il y a à parier en faveur du plus fort ; mais on ne devineroit pas aisément, combien le plus grand ou le moindre nombre de parties change la probabilité & la somme qu'on auroit à parier. Le calcul algébrique peut seul fixer les idées sur une pareille matiere, & donner, pour ainsi dire, des loix au hazard & à la fortune.

L'esprit géométrique que M. Nicole possédoit au plus haut degré, ne communiquoit au sien aucune sécheresse. Il n'étoit Mathématicien qu'à l'Académie ou dans son cabinet. Hors de là, c'étoit un homme aimable & très-propre à vivre dans la meilleure compagnie : il l'avoit aussi toujours aimée ; ses liaisons étoient pres-

Digitized by Google

que toutes avec les personnes de la plus haute considération. Il avoit été admis de bonne heure dans la société de l'illustre Comtesse de Caylus, de feu M. le Duc de Villeroi, & de M. le Duc de Villeroi d'aujourd'hui : il a été toujours lié avec toute la maison de Pontchartrain, & avec celles de Ségur & de Mortemart : nous n'avons garde d'oublier l'attachement qu'il a toujours conservé pour M. de Montmort, aujourd'hui Major des Gardes du Corps. Il étoit fondé sur la reconnoissance qu'il avoit des services que feu M. de Montmort lui avoit autrefois rendus ; il avoit été aussi lié d'une très-étroite amitié avec feu M. le Comte de Nocé. Bien d'autres auroient cru voir dans ce favori du Prince Régent une porte ouverte à la fortune. Le Mathématicien Philosophe n'y vit qu'un homme digne de son attachement, & n'employa jamais pour lui-même le crédit de son ami.

Il avoit toujours joui d'une assez bonne santé : l'été dernier ses jambes commencerent à s'enfler ; il passa tout l'automne à la campagne avec M. le Duc de Villeroi, sans aucune incommodité : ce Seigneur vouloit même l'engager à y passer l'hyver ; mais M. Nicole lui témoigna une si forte envie d'assister à l'Assemblée publique de

Digitized by Google

la Saint Martin, qu'il fallut lui permettre de revenir à Paris, en exigeant de lui de retourner à Villeroi peu de jours après : il ne fut pas en son pouvoir de tenir cette parole. Il se forma sur ses jambes une érésipele, qui d'abord ne parut exiger que du régîme. Le mal devint plus considérable, mais on ne croyoit pas le danger si pressant qu'il l'étoit. Je le vis encore le samedi 7 Janvier, n'étant pas en apparence plus mal qu'à l'ordinaire, & causant fort gaiement avec plusieurs de ses amis; mais dès le lendemain les accidens parurent ménaçans : il n'hésita pas à demander les secours spirituels, & à mettre ordre à ses affaires; car sa tête fut toujours épargnée par la maladie, & peu d'heures après il expira. Il n'avoit point été marié, & il a institué pour ses Légataires universels M. de Billy, Gentilhomme Lyonnois, son ami particulier depuis 40 ans, & M. de Montbazin, Avocat au Parlement.

La place de Pensionnaire Méchanicien de M. Nicole, a été remplie par M. de Montigny, déja Pensionnaire surnuméraire dans la même classe.

Digitized by Google

BOTANIQUE.

MEMOIRE où l'on prouve que les Plantes qui exiſtoient anciennement, & dont on a vanté les vertus médicinales, doivent exiſter encore.

LA prévention où l'on eſt que nombre de plantes médicinales connues des Anciens n'exiſtent plus, peut venir de trois principes, 1°. du peu d'application à les chercher, ou du peu de bonheur à les trouver; 2°. de la variété des noms; 3°. des vertus que les Anciens leur ont ou fabuleuſement, ou hyperboliquement attribuées. Si par la raiſon que les Botaniſtes modernes ne font pas mention dans leurs catalogues d'une plante dont les Anciens ont parlé; on devoit inférer que cette eſpece exiſtoit dans les ſiecles précédents, & n'exiſte pas dans le nôtre, on pourroit retorquer l'argument, & dire qu'un nombre conſidérable d'eſpeces exiſtent actuellement, & n'ont pas exiſté par le paſſé. En ſuivant cette façon de raiſonner, nous trouverions que ce que nous avons perdu eſt très peu de choſe, en comparaiſon de ce que nous

Digitized by Google

avons gagné, & nous serions autorisés à conclure que la nature est plus vigoureuse & plus féconde que dans les siecles passés. Le fameux Pitton-de Tournefort est parvenu à connoître 8846 especes de plantes, tant terrestres que marines. Dioscoride n'en a jamais connu la dixieme partie. Cette prodigieuse augmentation doit-elle être attribuée à des nouveaux efforts de la nature ? Non, sans doute ; mais à une plus grande application des curieux modernes dans la recherche de ses productions.

Ces mêmes Modernes peuvent-ils se flatter d'avoir passé en revue tout ce qui existe dans l'univers, champ par champ, montagne par montagne, forêt par forêt ? M. de Tournefort, dans un voyage qu'il fit au Levant, & où il ne parcourut peut-être pas la 8e partie de l'Asie, découvrit 1356 especes de plantes inconnues aux Européens. Combien dans les mêmes endroits y en eut-il qui durent échapper à sa vue ! Combien de pays où jamais aucun Botaniste n'a pénétré ! Concluons donc que si nous ne connoissons pas telle ou telle plante préconisée par les Anciens, c'est moins par un défaut de son existence, que parce que le hazard ne nous l'a pas encore présentée, ou parce qu'elle ne croît que dans des régions éloignées, ou dans des lieux jusqu'à

Digitized by Google

préſent inacceſſibles ou impénétrables.

Le café qu'on a cru pendant long-temps être une production de la ſeule Arabie heureuſe, s'eſt trouvé par hazard & en abondance dans les montagnes de l'Iſle de Bourbon. Un navire François y ayant relâché, le Capitaine, qui par curioſité apportoit en France quelques branches de cet arbre, avec les feuilles & les fruits, les montra aux habitans, qui ſurpris du cas qu'il en faiſoit, lui dirent tout de ſuite qu'ils en voyoient de ſemblables tous les jours dans leur Iſle. Le gingſeng des Chinois, cette plante ſi merveilleuſe parmi eux, à laquelle ils attribuent les plus grandes vertus, & qu'ils ornent des plus belles épithetes, comme le ſimple ſpiritueux, le pur eſprit de la terre, la recette de l'immortalité, &c. croît dans des forêts de la Tartarie dépendante de l'Empereur de la Chine, pour qui ſeul eſt réſervé tout ce qu'on en cueille, partie en forme de tribut, partie vendu à poids d'argent, & qu'il revend lui-même au quadruple. La premiere connoiſſance en vint en Europe par des Jéſuites Miſſionnaires, qui confirmoient la perſuaſion générale du pays. Le Pere Lafitau, autre Jéſuite, Miſſionnaire chez les Iroquois, a cependant trouvé la même plante dans les forêts du Canada.

Digitized by Google

La variété des noms contribue beaucoup à fortifier la premiere erreur : une même plante a eu dans un temps un nom différent de celui qu'elle porte aujourd'hui. Les descriptions des Anciens sont en général très-peu exactes ; à quoi on doit ajouter que la diversité du terrein & du climat pouvant occasionner quelque différence accidentelle dans la même espece, il n'est pas surprenant que les Botanistes superficiels ayent méconnu dans les livres telle ou telle plante fort connue dans les montagnes ; d'où mal-à-propos ils ont conclu que la plante nommée par les Anciens, étoit toute autre que celle qui étoit trouvée par les Modernes. Cette remarque est appuyée de l'autorité respectable de l'illustre feu M. de Fontenelle.

Non seulement la différence des siecles & des pays peut induire en erreur ; mais un même siecle, un même pays jettent très-souvent la confusion dans une même plante. Saumaise, dans son Traité de *Synonymis hyles Jatricæ*, démontre que les Anciens ne désignoient pas toujours la même plante par le même nom. L'un lui donnoit le nom du pays où elle naissoit ; un second, de celui qui l'avoit découverte ; un troisieme, de sa forme ; un quatrieme, de sa vertu. Les Botanistes Modernes s'imagi-

Digitized by Google

nant que ces différens noms ſignifioient différens objets, ne ceſſent de ſe plaindre amérement de la perte des eſpeces qui n'ont jamais exiſté.

Preſque tous ceux qui aſſurent que l'eſpece de cinnamomum n'eſt point perdue, s'accordent à la trouver dans l'arbre de la canelle. En effet, le mot latin par lequel on déſigne cet arbre, n'eſt autre que cinnamomum. Les vertus que les Modernes prétendent lui connoître de faciliter l'accouchement, les menſtrues, les urines, d'éclaircir la vue, de ſoulager les hydropiques, &c. ſont les mêmes que Dioſcoride attribue au cinnamomum. Ce que Pline dit de cette derniere eſpece ſe trouve dans l'autre : *Viliſſimum quod radicibus proximum, quoniam ibi minimum corticis, in quo ſumma gratia, qua de cauſa præferantur cacumina, ubi plurimum cortex;* & encore : *Frutex & caſſia eſt, juxtaque cinnamomi campos naſcitur.* En effet, l'Iſle de Ceylan qui produit la canelle, nous donne auſſi la caſſia-lignea, dont la meilleure, ſuivant Galien, eſt très-ſemblable au cinnamomun, & en eſt un ſupplément par ſa vertu. Il en eſt préciſément de même à l'égard de la canelle; il faut ſeulement une plus forte doſe de *caſſia-lignea.* On obſervera en paſſant qu'on ne nous vend preſque

Digitized by Google

jamais la canelle sans un mêlange de casse.

Il est à croire que ceux qui regrettent encore le véritable *balsamum*, ne se fondent que sur ce qu'ils ont lu dans Pline, qui assure que le terroir de la Judée lui est si privativement propre, qu'aucun autre ne peut le produire : *Uni terræ Judeæ concessum . . . fastidit balsamum alibi nasci.* Or comme on ne trouve plus cet arbre en Judée, on s'est imaginé que l'espece en étoit perdue pour tout le monde. Pline s'est trompé sur ce fait : Dioscoride dit que non seulement il venoit en Judée, mais encore en Egypte. Il est plus croyable que Pline, étant naturel de la Cilicie, beaucoup moins éloignée de l'Egypte que Rome. D'ailleurs les Hébreux n'ont jamais fait honneur à leur patrie de cette production. C'étoit une tradition parmi eux, rapportée par Josephe, que la Reine de Saba avoit, dans sa visite à Salomon, apporté cette plante en Judée : *Aiunt etiam quod Balsami plantum, cujus hodie quoque ferax est nostra Regio, illius Reginæ munificentia ferri acceptam oporteat.* Le baume venoit donc originairement de l'Afrique ; & si la Reine Saba régnoit en Egypte, comme le dit le même Josephe, cette notice est relative à celle de Dioscoride, qui fait

Digitized by Google

auſſi trouver ce baume en Egypte. Malgré cela l'arbre ne ſe trouve plus en Egypte, ou ſe trouve ſeulement, comme quelques-uns le prétendent, dans un jardin du Grand-Seigneur, à quatre mille du Caire, lieu vénéré par les Chrétiens d'Orient, qui croient par tradition particuliere que la Sainte Vierge conſacra cet endroit par ſon ſéjour, & qu'elle y alloit laver à une fontaine les langes de ſon fils, motif bien ſuffiſant par une ſuite de la même tradition, pour que le précieux baume dont il eſt queſtion ne vînt nulle autre part. Dans le vrai cette plante croît en abondance en Arabie, aux environs de la Mecque & de Medine, non ſeulement dans les terres cultivées, mais encore dans les incultes, au grand avantage des naturels du pays, qui la vendent aux Pélerins, qui de leur côté en font auſſi un commerce. Que ce baume ſoit de la même eſpece que celui qui dans un temps ſe trouvoit en Egypte, la conformité de la plante, & les deſcriptions que nous en ont laiſſées Pline & Dioſcoride, le prouvent. Il eſt vrai que les effets ne répondent pas ordinairement à la haute eſtime qu'en font les Auteurs; ce qui peut provenir de ce que les naturels du pays ſont dans l'uſage de vendre à la place du ſuc tout pur qu'on tire du tronc

Digitized by Google

par inciſion, & en très-petite quantité; une liqueur extraite de la graine ou des feuilles, ou même du bois de la plante, à laquelle ils ajoutent encore la thérébentine de Chypre, & d'autres drogues. Bien loin donc que nous devions regretter le baume ſi vanté des Anciens, nous avons l'avantage de poſſéder le ſeul qu'ils connoiſſoient, & d'autres peut-être auſſi parfaits qui nous viennent de divers endroits de l'Amérique, & de différentes eſpeces d'arbres.

Les grandes vertus qu'on attribue aux plantes, donnent lieu à la troiſieme erreur.

Les Modernes prennent à la lettre les hyperboles, par leſquelles les Anciens les exhaltoient; d'où il arrive que quoiqu'ils ayent les mêmes eſpeces ſous la main, la grande différence des effets les leur fait méconnoître. Combien ſe ſont-ils rompu la tête pour découvrir ce que pouvoit être le Nephentes d'Homere! Ce Poëte raconte que cette herbe venoit ſeulement en Egypte, & qu'Hélene en faiſoit uſage comme d'un remede divin contre la mélancolie. Sa vertu étoit ſi efficace, qu'elle rendoit joyeux & contens ceux qui étoient accablés des plus cruels chagrins. Trop malheureuſe Cléopâtre, un ſi grand ſpécifique

Digitized by Google

devoit-il naître inutilement pour vous dans vos propres Etats! On ne trouve aujourd'hui ni en Egypte, ni hors de l'Egypte, aucune plante d'une qualité auſſi admirable: difficulté bien aiſée à réſoudre, en diſant qu'Homere la créa dans ſon imagination, ou comme Poëte, ou comme Médecin; car ſuivant quelques Auteurs, il exerçoit cette profeſſion. D'autres ne le font mentir qu'à demi, c'eſt-à-dire, dans la fauſſe attribution des vertus merveilleuſes, & prétendent que le *Nephentes* eſt le même que le *Helenium* que nous poſſédons.

Chaque jour nous voyons tomber les remedes de la haute eſtime qu'on en a faite dans la nouveauté. L'honneur de l'invention dure à peine autant que la vie de l'Auteur. Ainſi ſe ſuccedent les remedes à la mode les uns aux autres ſans interruption.

Il en eſt de même des plantes. Quels tréſors immenſes ne nous étoient pas venus de l'Amérique! que d'excellens ſpécifiques! aujourd'hui, à la réſerve du quinquina, *nihil invenimus in manibus noſtris.* L'hypécuana tant célébrée pour les dyſſenteries, n'eſt pas plus que les autres, à l'abri du mépris. L'expérience a fait voir qu'elle y étoit non-ſeulement inutile, mais

Digitized by Google

extrêmement contraire. Il n'y a pas bien des années qu'un Chirurgien François établi à Lisbonne, publia comme un remede souverain pour la pleurésie, l'apoplexie, les fiévres intermittentes, le mauvais goût du sené, &c. une certaine herbe qu'il avoit apportée du Brésil, & qu'il nommoit *Simarouba*. Malheureusement pour le Charlatan, quelques petites feuilles presque réduites en poudre, tomberent par hazard dans les mains de M. Homberg & de M. Marchant. Une petite graine qu'ils y découvrirent & qu'ils semerent, leur donna dans le temps ce qu'on appelle *scrophularia aquatiqua*, & ils n'y reconnurent par l'expérience, que la seule qualité d'ôter au sené son mauvais goût, sans lui rien faire perdre de sa vertu purgative.

Nous devrions bien, après avoir été si longtemps dupés, suivre l'exemple des Hollandois. Ces rusés Négocians, non contens des profits considérables qu'ils faisoient sur le thé qu'ils apportoient en Europe (& dans lequel, si nous étions de bonne foi, nous avouerions n'avoir encore trouvé que la vertu d'éloigner le sommeil), se mirent en tête de persuader aux Orientaux que notre sauge, plante qui ne se trouve pas en Asie, avoit des propriétés incomparablement au dessus de celles

Digitized by Google

du thé. Leur projet réussit au-delà de leur espérance ; de façon qu'aujourd'hui, si on en croit quelques Auteurs, les Orientaux leur donnent quatre fois autant de thé, qu'ils leurs cedent de sauge. Quel immense commerce ne pourrions-nous pas faire dans bien des contrées, en y portant & vantant avec le même enthousiasme qu'on fait ici, un nombre infini de plantes qui ne nous servent à rien.

SUJETS proposés par l'Académie Royale des Sciences & Beaux Arts, établie à Pau, pour trois Prix qui seront distribués le premier Jeudi du mois de Février 1759.

L'ACADÉMIE ayant jugé à propos de réserver les deux Prix qu'elle avoit à distribuer cette année, en donnera trois en 1759. Les deux à des Ouvrages en prose qui seront au plus d'une demi-heure de lecture, & qui auront pour sujets ; l'un, *Pourquoi les hommes les plus distingués par la naissance & par les richesses, sont si souvent Littérateurs de profession, & presque jamais Artistes ?* Et l'autre, *Est-il plus difficile d'éclairer les hommes, que de les conduire ?* Le troisieme prix sera pour un Ouvrage de poésie, de cent vers au plus, sur ce

Digitized by Google

ſujet, *La Renaiſſance des Lettres en Europe dans le ſeizieme ſiecle.*

Il ſera fait de chaque Ouvrage deux Exemplaires qui ſeront adreſſés à M. de Pomps, Secretaire de l'Académie.

On n'en recevra aucun après le mois de Novembre, & s'ils ne ſont affranchis des frais du port.

Les Auteurs mettront à la fin de leur Ouvrage une ſentence; ils la répéteront au deſſus d'un billet cacheté, dans lequel ils écriront leurs noms avec leur adreſſe.



Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Le ſieur *de Mongaultier* continue toujours avec ſuccès ſon Ouvrage périodique intitulé, *Récréations chantantes*, dont il vient de faire imprimer la ſeconde & la troiſieme partie. Le prix de chaque partie eſt de 1 liv. 4 ſols en blanc. Elles ſe vendent également en feuilles ſéparées, ſi l'on veut, & le prix eſt de 6 ſols la feuille. A Paris, chez l'Auteur, quai de la Mégiſſerie, proche l'Arche Marion, à l'enſeigne du Lion d'or; cher le ſieur Dumeſnil, Marchand de Fer, s'adreſſer à la boutique où l'Auteur vend ſes Ouvrages, & aux adreſſes ordinaires de Muſique.

Nota. Chaque feuille eſt contrôlée d'un double fleuron, afin que l'on ne prenne point d'autres feuilles que celles-là.

Le Journal de Muſique du mois de Mai

Digitized by Google

commence par une Cantatille qui a pour titre, *la Rose* & *le Zéphyr*. On trouve ensuite un *Duo*, qui est suivi d'une *Musette*. Un *Vaudeville* le termine.

Six Sonates à deux violons ou pardessus de violes, dédiées à M. le Marquis d'Estampes, Baron de Mauny, Seigneur de Planne, Tauberville, Beaulieu, & autres lieux, Colonel aux Grenadiers de France. Composées par M. Milandre, & gravées par M. Ceron. Œuvre troisieme. Prix six livres. A Paris, chez l'Auteur, rue Quincampoix; chez le Bonnetier, près S. Josse, & aux adresses ordinaires.

Ces Sonates sont fort agréables, mérite très-rare en ce genre de musique, & qui semble lui assurer beaucoup de succès.

Don *** connu par ses talens & par la connoissance qu'il a de la Guitarre, *vivement* sollicité par les Amateurs de cet instrument, s'est déterminé de mettre au jour une Méthode de sa composition, par laquelle on apprend facilement & sans beaucoup d'étude, à en jouer tant en tablature qu'en musique. L'Auteur y donne une connoissance du manche aussi étendue qu'elle peut l'être, & en même temps il s'est attaché à en simplifier l'étude, & à

Digitized by Google

rendre ſes principes à la portée de tout le monde. Il y a joint ſix Duo pour ceux qui voudront s'habituer à jouer par muſique. Ces Principes ſe vendent à Paris, chez M. le Menu, Marchand, rue du Roule, à la Clef d'or, & aux adreſſes ordinaires de Muſique. Prix ſix livres.

Et à Madrid, chez Guerrero Luthier, à la Puerta del Sol.

SCULPTURE.

FIGURE ÉQUESTRE DE LOUIS XV.

La ville de Paris voulant tranſmettre à la poſtérité l'amour des François pour le Monarque qui les gouverne avec autant de gloire, que de ſageſſe & de prudence, demanda & obtint en 1749 la permiſſion de lui ériger une ſtatue équeſtre. Afin que ce monument de zele & de reconnoiſſance approchât de très-près de la plus grande perfection, on chargea M. Bouchardon de l'exécuter. Cet habile Artiſte a parfaitement répondu à la juſte confiance qu'on avoit en ſes talens. Car on a dit dans le temps que ſon modele étoit d'une très-grande beauté,

Digitized by Google

Il ne ſera queſtion ici que de la fonte de la figure du Roi & du cheval, qui ſont d'un ſeul jet, ce qui a parfaitement réuſſi. Il y a cent ans que cette entrepriſe auroit paru au deſſus des forces humaines. Alors on fondoit les figures par parties, & on les rajoutoit enſuite le moins mal qu'on pouvoit. La figure équeſtre de Louis XIV qui eſt dans la place Vendôme, eſt la premiere qui ait été fondue d'un ſeul jet, & qui, à quelque choſe près, a ſervi de modele à toutes celles qu'on a fondues depuis.

La maniere dont on jetta en fonte cette figure, ne nous eſt aujourd'hui connue que par un ouvrage que M. de Boſrand fit pluſieurs années après, & dans lequel il raſſembla ce dont la tradition l'avoit inſtruit. Cet Ouvrage a pour titre, *Deſcription de ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze d'un ſeul jet, la figure équeſtre de Louis XIV, élevée par la ville de Paris dans la place de Louis le Grand*, 1699. Soit que M. de Boſrand eût été mal inſtruit, ou que dans la fonte de cette figure de Louis le Grand on ne s'y fût pas pris de la meilleure maniere, il eſt certain que le détail donné dans la *Deſcription*, &c. a préſenté en pluſieurs occaſions de très-grands inconvéniens. Auſſi a-t'on ſuivi une route

Digitized by Google

toute différente, qui a été justifiée par un plein succès.

Cette fonte a été conduite par M. Marits, un des plus habiles hommes de ce siècle en ce genre, & à qui on doit la nouvelle découverte de l'art de forer les canons de fer. Il a donné les desseins de la fosse, du fourneau, des armures, & de tout ce qui a été nécessaire à ce grand ouvrage. De son propre aveu, il a été très-bien secondé par le sieur Gor, Fondeur, & par la vigilance de M. le Prévôt des Marchands & des Echevins : de sorte qu'on n'avoit point d'exemple qu'une pareille fonte eût été achevée avec tant de promptitude, même en deux fois plus de temps.

La fosse & le fourneau avoient été commencés il y a environ trois ans ; mais on ne mit la main au moule, autrement dit *le creux*, qu'au mois de Février 1757. Le sieur le Vasseur fut chargé de cette opération. Il moula en particulier avec du plâtre chaque partie de la figure. Il fallut ensuite avec de la cire fondue enduire intérieurement & avec un pinceau, ce même moule. Après plusieurs couches de cires, on en mit avec la main une épaisseur égale à celle qu'on vouloit donner au bronze. Ce moule ainsi garni, fut transporté dans la fosse, & rajusté sur une carcasse de fer.

Digitized by Google

Toutes les parties rapprochées, on coula dans l'intérieur du plâtre mêlé avec de la brique pilée ; enſuite le moule fut retiré. Alors la figure équeſtre qui étoit auparavant dans l'attelier, ſe trouva tranſportée dans la foſſe, & en cire, avec cette circonſtance qu'on avoit ménagé dans l'intérieur une eſpece de carcaſſe de fer, jointe à de groſſes barres du même métal, qui excédoient d'environ trois pieds la longueur des jambes, & qui étoient deſtinées à retenir la figure ſur le pied'eſtal.

Cette figure en cire fut réparée par M. Bouchardon. On la couvrit enſuite de pluſieurs couches de potée extrêmement fine, & broyée ſur le marbre. C'étoit un ſecond moule qu'on formoit, & tout d'une piece. Les premieres couches de potée furent miſes au pinceau. Celles-ci furent recouvertes avec de la potée moins fine, appliquée en quantité. Le tout fut entouré d'une armure de fer. On plaça enſuite des briques tout autour de ce moule, & on acheva de combler la foſſe avec de la maçonnerie. Ce moule de potée fut totalement achevé le 25 Février de cette année.

Le moule rempli de cire ſe trouva donc enterré dans la foſſe. Il communiquoit avec l'air extérieur par pluſieurs tuyaux en

Digitized by Google

en cire & recouverts de potée. Les uns devoient ſervir de canaux pour couler la matiere, & les autres d'évent pour laiſſer ſortir l'air. Ces derniers tuyaux étoient en très-grand nombre. Il y en avoit pluſieurs ſur chaque partie du cheval & de la figure du Roi.

On mit le feu au moule : par-là on en fit ſortir la cire par des trous qu'on avoit ménagés exprès. Ce feu fut redoublé pendant quarante-trois jours ; ce qui rougit le moule, en chaſſa toute humidité, & en fit le recuit.

Dans cet intervalle, on faiſoit les préparations néceſſaires à la fonte. Les matieres furent miſes dans le fourneau. On y alluma le feu le vendredi 5 du mois de Mai à onze heures du matin. Le lendemain à cinq heures & demi du ſoir, la matiere fut coulée dans l'eſpace de cinq minutes quatre ſecondes ; ce qui fait environ trente heures de fuſion.

M. le Comte de Saint-Florentin, M. le Duc de Chevreuſe, Madame la Ducheſſe de Chevreuſe, M. le Marquis de Marigny, M. le Prévôt des Marchands, M. l'Empereur, premier Echevin ; M. Viarme, déſigné pour ſucceſſeur de M. de Bernage, & pluſieurs autres perſonnes diſtinguées par leur naiſſance ou leurs emplois,

Digitized by Google

furent témoins de l'ouverture du fourneau. Lorſqu'ils virent la matiere refluer par tous les évents, ils ſe livrerent aux tranſports de leur joie, qui furent ſuivis du bruit de pluſieurs boîtes tirées pour annoncer cet heureux événement à tous les habitans de la Capitale.

La matiere refluant par les évents étoit en effet une preuve que le moule étoit rempli, & qu'il ne s'y étoit point fait de crevaſſe qui laiſsât échapper la fonte. C'étoit un plein ſuccès, admirable en ce que la figure du Roi & le cheval ſont d'un ſeul jet.

On avoit mis dans le fourneau ſoixante milliers de matiere; mais la figure reparée, elle ne peſera guere qu'environ 24 à 25 milliers.

Il eſt à ſouhaiter que M. l'Empereur, premier Echevin, qui a ſuivi de près toutes ces opérations, qui en a fait prendre les deſſeins, & dreſſer des procès-verbaux, les mette en ordre & au jour. Il eſt lui-même habile Artiſte, & il a tout vu & examiné en homme d'art. Son ouvrage détruiroit non ſeulement toutes les erreurs répandues dans le livre de M. de Boſrand; mais encore il nous inſtruiroit des moindres détails de cette importante opération. Le ſoin avec lequel il a ramaſſé ſes maté-

Digitized by Google

riaux, ne nous permet pas de douter qu'il ne rempliſſe à cet égard les deſirs du Public.

GRAVURE.

SUITE de la Liſte des Souſcripteurs pour la gravure des Tableaux du cabinet du Roi; par Feſſard, Graveur du Roi, & de ſa Bibliotheque, rue S. Honoré, chez M. le Noir, Notaire, vis-à-vis la rue de Léchelle, & à la Bibliotheque du Roi, rue de Richelieu.

ANNONCER ces nouveaux Souſcripteurs, c'eſt annoncer le ſuccès de cette entrepriſe. Les Amateurs & Curieux de tous pays s'intéreſſant & contribuant à la réuſſite d'un auſſi beau projet, fourniſſent au Sr Feſſard les moyens de le ſuivre avec vivacité. Les perſonnes qui voudront voir les Tableaux & le commencement de l'ouvrage, pourront ſe tranſporter tous les mardi & vendredi de chaque ſemaine juſqu'à une heure après-midi, à la Bibliotheque du Roi, où le Sr Feſſard travaille: il ſe fera un vrai plaiſir de les y recevoir, & de profiter de leurs conſeils & de leurs avis. Les recon-

Digitized by Google

noiſſances des ſouſcriptions ſe délivrent toujours chez lui & à la Bibliotheque, & chez le ſieur Buldet, Marchand d'Eſtampes, au grand Cœur, rue de Gêvres, chez lequel on trouve un aſſortiment général de ſes Gravures : ainſi qu'à Lyon, chez le ſieur Goubert, Marchand d'Eſtampes.

C'eſt au 15 du préſent mois que devoit ſe fermer cette ſouſcription ; mais comme il eſt revenu au ſieur Feſſard que des perſonnes ne ſouſcrivoient pas à cauſe du retard des gravures de la Chapelle des Enfans-Trouvés, il a reculé le terme juſqu'à la fin du mois d'Août prochain. Il a déja annoncé dans les Journaux que des maladies en avoient été la premiere cauſe, à quoi l'on doit joindre encore le manque d'habiles Eleves, dont il eſt pourvu aujourd'hui. Une nouvelle raiſon de retard eſt l'augmentation de l'ouvrage. Il n'avoit promis que des planches de 19 pouces de haut ſur 11 de larges. La Gloire en fait une de 30 pouces de large ſur 23 de haut. Le maître-Autel exige auſſi un changement dans ſa grandeur. Il en eſt de même de la planche générale ; ce qui fait, tout bien combiné, trois planches de plus.

Noms de Souſcripteurs.

M. Pommier, Ingénieur du Roi des

Digitized by Google

Ponts & Chauſſées aux Etats de Languedoc, réſident à Alais.

Madame de Caumartin, Intendante de l'Iſle; M. le Baron de Thiers; M. Boutin fils, Receveur Général des Finances; M. de la Live de la Briche, Secretaire des Commandemens de la Reine; M. de Bachaumont, Ecuyer; M. de Montcellé, Secretaire des Commandemens de la Reine.

De Dannemarck.

M. Waſerſehble, Conſeiller de Juſtice, Secretaire des affaires Etrangeres; M. le Baron de Bernſtorff, Miniſtre & Secretaire d'Etat; M. le Comte de Moltke, grand Maréchal de la Cour; M. Thot, Miniſtre des Finances; M. Pleſſen, Major Général de Cavalerie; M. Malhman, Bibliothécaire du Roi; M. Pilo, premier Peintre du Roi; M. Philibert.

Paris.

M. de Neuville, Fermier Général; M. le Comte de Calemberg, à Bruxelles; M. le Préſident de Cotte; M. Goubert, à Lyon.

On peut dire en général que l'eſtime qu'on accorde à un Ouvrage, fait naître aſſez volontiers le deſir d'en connoître l'Auteur. Cette réflexion convient parti-

Digitized by Google

culiérement à l'excellent Traité de la population. Dès qu'il a paru, tous les suffrages se sont réunis pour applaudir au génie bienfaisant qui l'a produit. L'ami des hommes n'a trouvé que des amis dans ses Lecteurs : on s'est empressé de voir son portrait au dernier sallon, & la belle maniere dont M. Aved l'a exécuté, n'a été qu'un moyen de plus pour attirer les regards du Public sur ce portrait intéressant à tous égards. M. de Marcenay-Deghui vient de le graver, le zele a animé ses travaux. Dans cette nouvelle Estampe, le 16^e de son œuvre, qu'il a dédiée à M. le Marquis de Mirabeau lui-même, on lit l'épigraphe suivante, qui renferme en trois mots ce que l'ami des hommes a fait pour les éclairer, & pour mériter leur reconnoissance :

Ipse hominum pariter lumen, amicus, amor.

Cette Estampe se trouve chez l'Auteur, quai de Conti, la seconde porte cochere après la rue Guénégaud, & chez M. Lutton, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, butte Saint Roch. Voici une petite liste des Estampes les plus intéressantes que le même Graveur a mises au jour.

La *Bohemienne*, du Presteniers.

Digitized by Google

Le *Portrait de Rembrandt*, d'après ce Peintre.

Celui *du Tintoret*, auſſi d'après lui.

Le *Tobie qui recouvre la vue*, d'après Rembrandt.

L'*Homme à la plume blanche avec ſon épouſe*, d'après Rembrandt.

La *Bataille*, d'après Parocel le pere.

Le *Clair de Lune*, d'après Vernet.

Le *Teſtament d'Endamidas*, d'après le Pouſſin, annoncé au mois de Novembre dernier, & quelques autres petites planches qui complettent le nombre des 16 annoncées.

ARTS UTILES.

OPTIQUE.

LETTRE de M. l'Abbé de la Ville, à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, relativement à la mention que vous avez faite de moi dans le Mercure de Mars de cette année, page 179, je ſuis accablé de ports de lettres, qu'on m'adreſſe inceſſamment de Province. Cette réputation que vous avez bien voulu me

Digitized by Google

donner, malgré moi, me devient en quelque façon à charge ; puiſqu'elle m'eſt tout-à-fait diſpendieuſe. Ce qui me met dans le goût de refuſer à l'avenir toutes les lettres qu'on pourroit m'adreſſer, ſi elles ne ſont affranchies. Elles me deviendroient extrêmement incommodes, puiſque par-là je ne pourrois plus retirer les miennes. J'ai l'honneur de vous prier, Monſieur, à ce ſujet de vouloir bien en prévenir le Public. Je crois qu'il ſuffira d'inſérer ma Lettre dans votre Mercure, & je me flatte que vous me ferez la grace d'employer promptement cet article, auſſi bien que de me croire très-parfaitement, Monſieur, Votre très-humble, &c.

L'Abbé DE LA VILLE.

A Paris, le 21 *Avril* 1758.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

Le mardi 18 Avril, Mlle Arnould a joué pour la premiere fois le rôle de *Lavinie*. Son succès a été complet. Le tragique paroît même le genre qui lui convient le mieux. C'est du moins celui où elle a paru dans le plus beau jour. Ses gestes sont nobles sans fierté, & expressifs sans grimaces. Son jeu est vif & animé, & ne sort point de la belle nature. Cette excellente Actrice s'est déja corrigée en partie d'une sorte de lenteur qu'elle mettoit dans la scene, & qui ne peut tout au plus convenir qu'à l'Ariette. Le mauvais exemple l'avoit séduite. Nous l'invitons à ne s'écouter qu'elle même, si elle veut approcher de plus en plus de la perfection.

Un si grand succès nous dispenseroit presque de dire que Mlle Arnould n'a plus quitté le rôle, qu'elle a ramené le Public à l'Opera; enfin qu'elle a embelli *Enée* &

Digitized by Google

Lavine d'une apparence de nouveauté.

Les *Amours des Dieux* & la *Provençale*, ont été donnés le 27 Avril pour la derniere fois. Mlle Arnould qui chante tous les jours, s'eſt très-bien acquittée du rôle de la Provençale. Le ſieur Deſentis a rendu ſon Ariette avec toutes les graces dont la Baſſe eſt ſuſceptible.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le ſamedi 29 Avril, les Comédiens François ont repréſenté pour la premiere fois la *Fille d'Ariſtide*, Comédie en proſe & en cinq actes.

L'innocence & la vertu perſécutées, tel eſt le tableau principal qu'a voulu nous préſenter dans cette Piece Madame de Graffigny, qui a des droits ſi bien acquis ſur l'eſtime du Public, par les Ouvrages qu'elle lui a déja donnés. En aller chercher les traits dans l'ancienne *Athenes*, c'étoit, ſans doute, vouloir inſtruire ſa propre Nation en la ménageant.

La diverſité des opinions ſur cet Ouvrage retiré du théâtre, nous feroit ſouhaiter d'être en état d'en donner un extrait aſſez étendu pour pouvoir les fixer. Mais nous ſommes forcés nous-mêmes d'attendre

Digitized by Google

l'impreſſion de cette piece, dont nous nous bornerons ici à expoſer le plan.

Cléomene, ancien Sénateur d'*Athenes*, avoit ſuivi le célebre Ariſtide, ſon ami, dans ſon éxil à *Mégare*: ſes ſoins, ſon amitié, ſa fortune même, lui en avoient adouci l'injuſtice & la rigueur. A ſa mort, il ſe chargea de Théoniſe, ſa fille; mais comme le ſéjour de *Mégare* lui étoit devenu inſupportable par le caractere tracaſſier, importun, indiſcretement zélé de *Cratobule*, ſon beau-frere, il étoit revenu à Athenes y chercher la ſolitude qu'on trouve dans les grandes Villes, mais ſans pardonner à ſa patrie, & ſurtout au Sénat, l'injuſtice de la proſcription de ſon ami.

Cette même proſcription lui avoit donné un dégoût inſurmontable pour toutes les affaires, ſoit publiques, ſoit domeſtiques. Les ſiennes étoient dans un déſordre qui étoit la ſuite de ſa négligence & de ſon goût pour la retraite. Ce qui l'avoit mis à ſon retour dans la néceſſité de les confier à *Parmenon*, affranchi d'*Ariſtide*, pour les rétablir avec le temps, s'il étoit poſſible.

Théoniſe avoit été élevée à *Mégare* avec *Thraſile*, fils de *Cratobule*: leurs cœurs s'étoient liés par une intelligence douce & ſecrette. Mais *Cratobule*, Officier de mer,

Digitized by Google

ayant obligé ſon fils à prendre malgré lui le même ſervice, les avoit ſéparés. Dans un combat naval, *Thraſile* tombé dans la mer, paſſa pour y avoir été englouti : *Cratobule* bientôt conſolé de cette perte par la ſingularité de ſon caractere, ne ſongeoit plus qu'à unir *Glaucé*, ſa fille, à *Phérès*, fils de *Cléomene*.

Tels ſont les faits préliminaires de la piece dont nous allons tracer rapidement l'action.

La haine de Phérès pour *Théoniſe*, qui a toute la confiance de *Cléomene*; l'envie qu'il témoigne à *Dromon*, ſon eſclave, de la rendre odieuſe à ſon pere; les ordres preſſans qu'il lui donne d'abuſer de la naïveté de *Thaïs* pour tirer d'elle les prétendus ſecrets de *Théoniſe*, ſa maîtreſſe; les larmes que la fille d'*Ariſtide* verſe dans le ſein de *Parmenon* ſur la mort de *Thraſile*; la ſituation fâcheuſe des affaires de Cléomene dont *Parmenon* s'entretient avec elle; l'impatience & la dureté d'un Créancier qui exige un paiement qui paroît à *Parmenon* impoſſible à faire; l'opiniâtreté de *Cléomene* à ne vouloir entendre parler de rien qui ſoit étranger à ſa philoſophie oiſive; les nouveaux dangers dont *Parmenon* le menace par rapport au Sénat dont il a refuſé d'écouter les Députés qui ve-

Digitized by Google

noient le consulter sur les affaires publiques : voilà les traits principaux qui servent à l'exposition & au développement de la Piece.

Cratobule persuadé avec la confiance que donnent les fausses préventions, que *Cléomene* pourroit aller jusqu'à épouser *Théonise*, arrive à Athenes. Il se lie avec *Pherès*, augmente ses soupçons, insulte *Théonise*, & l'accuse de profiter du dérangement des affaires de son bienfaicteur, tandis qu'elle vient dans l'instant d'appaiser les poursuites du Créancier dont on a parlé, en sacrifiant une somme qu'un Débiteur honnête de son pere lui avoit remise, & qui étoit sa seule ressource.

Excédée de persécutions injustes, & révoltée contre les calomnies dont on la noircit, *Théonise* ne peut rester dans une maison où elle cause innocemment tant de troubles. *Cléomene* alors, pour la mettre à l'abri des desseins de *Cratobule*, & la faire rentrer dans les droits de Citoyenne dont sa qualité de fille d'un Proscrit la privoit, se détermine à lui offrir sa main, après lui avoir proposé celle de son fils, & avoir senti la répugnance invincible qu'elle avoit à l'accepter. *Il faut*, dit-il, *que nos chaînes ne durent qu'un moment, &c. .... Recevez mon serment. Je promets de mourir* votre époux.

Digitized by Google

A peine *Théonise* a-t'elle reçu le serment de son bienfaiteur, qu'elle voit *Thrasile* à ses genoux. Son étonnement, son embarras, sa réserve & sa contrainte, ne confirment que trop à son Amant les soupçons que lui a imputés la naïve *Thaïs* trompée par *Cratobule*.

Pherès les surprend ensemble : il en avertit *Cratobule*. Tous deux conviennent de faire enlever *Théonise* dans la nuit. *Thaïs* les entend : elle confie leur complot à *Thrasile*, que son désespoir ramene, & le fait cacher dans la maison.

Les Ravisseurs sont repoussés & mis en suite par *Thrasile*. Le bruit de cet événement est entendu de *Cléomene*, que *Pherès* & *Dromon* cherchent à tromper sur les éclaircissemens qu'il en demande. Il est d'abord instruit de l'entrevue de Théonise & de son Amant : il apprend ensuite que *Trasile* a été caché la nuit dans la maison. Il fait venir *Thaïs* : il l'interroge ; & la naïveté des réponses qu'elle fait en tremblant ouvre son esprit à tous les soupçons, que son respect pour la vertu de Théonise lui faisoit rejetter.

La fille d'*Aristide* livrée au désespoir où l'a laissée *Cléomene* dont la répugnance pour toute discussion, ne lui a pas permis d'assez longs éclaircissemens, apprend en-

Digitized by Google

tor de *Parmenon* que *Cléomene*, l'ami de son pere, est condamné par le Sénat à une amende dont le défaut de paiement va le précipiter dans les horreurs d'une prison peut-être éternelle. *Théonise* épouvantée, voit qu'elle n'a plus qu'un sacrifice à faire pour son bienfaicteur : elle s'y résout. Elle court vendre sa liberté à un Marchand d'Esclaves, tandis que *Parmenon* va promptement avertir *Thrasile* de tout ce qui se passe.

Celui-ci à qui le Sénat avoit promis la premiere grace qu'il demanderoit, pour s'être distingué dans la bataille dont il est venu annoncer le succès, implore auprès de ce même Sénat le droit de Citoyenne pour *Théonise*. La République fait encore plus. Elle rétablit la mémoire d'*Aristide*, érige un monument à sa gloire, & dote sa fille. *Cléomene* instruit du sacrifice, & plus encore de l'innocence de *Théonise*, la rend à ce jeune Héros, en la dégageant de ses premiers sermens.

COMÉDIE ITALIENNE.

LA *Nouvelle Ecole des Femmes*, dont le succès s'est toujours soutenu d'une maniere brillante, vient d'être imprimée à

Digitized by Google

Paris, chez *Prault fils*, quai de Conti, à la Charité. Cette piece n'a rien perdu à la la lecture, elle eſt écrite avec eſprit; nous prions nos lecteurs de ſe rappeller le plan que nous en avons donné dans le ſecond volume d'Avril de cette année; car nous nous contenterons aujourd'hui d'en tranſcrire quelques traits, qui feront juger du ton du dialogue.

Par exemple, la maniere dont le Chevalier juſtifie Laure aux yeux de Mélite, nous a paru très-adroite. Acte 1^er^. Scene V.

Le Chevalier.

« Pour vous ſatisfaire, Madame, entrons dans le détail. Que reprochez-vous » à Laure? Elle eſt aimable, dites-vous; » n'eſt-ce pas bien fait à elle, & eſt-ce à » vous, Madame, à lui faire un défaut » d'une qualité que vous poſſédez plus que » perſonne?

Mélite.

» Je vous remercie de la galanterie; » mais point de comparaiſon.

Le Chevalier.

» Elle a des talens: d'accord; mais ces » talens ne ſont point avilis par l'uſage » qu'elle en fait. C'eſt pour le bonheur des » perſonnes qui la connoiſſent, que l'art

Digitized by Google

» chez elle a ſçu embellir la nature ; &
» comme les talens ſont des faveurs que la
» nature fait à peu de perſonnes, elle les
» charge d'en amuſer, par forme de dé-
» dommagement, celles à qui elle les re-
» fuſe. Laure eſt jeune, ajoutez-vous: grand
» défaut, j'en conviens ; mais c'eſt le ſeul
» que les femmes pardonnent : elles ſça-
» vent qu'il ne dure pas. Laure fait beau-
» coup de dépenſe & tient une maiſon, il
» eſt vrai ; mais elle eſt riche, & ſa ri-
» cheſſe n'eſt point le fruit du deshonneur.
» Un vieux garçon fort opulent prêt à l'é-
» pouſer, mourut ſans parens ; il a laiſſé
» à ſa maîtreſſe tout le bien que huit jours
» plus tard il auroit laiſſé à ſa femme. De-
» puis quand eſt-il défendu à l'amour d'ê-
» tre auſſi généreux que l'hymen ? Laure
» ne voit que des gens fort riches & du
» plus haut étage : ſans doute, ce ſont
» eux avec qui elle peut mettre ſon mérite
» dans le plus beau jour. C'eſt un tableau
» fini qui a beſoin d'être vu par des con-
» noiſſeurs. Enfin elle n'eſt point mariée :
» quelles entraves vous mettez à votre
» bonheur, Meſdames, ſi vous ne pouvez
» jouir honnêtement de quelques années
» de votre vie ſans la perte de votre liber-
» té :..... ſçachez donc que Laure n'a ni
» les raffinemens de la coquetterie, ni les

Digitized by Google

» artifices de l'infidélité, ni les noirceurs » de la perfidie : la liberté, l'amour & la » philoſophie chez elle ſe tiennent par la » main ; c'eſt une ame noble, mais ſenſi- » ble, qui ſe livre avec décence à toute la » vivacité de ſes goûts, & qui ſçait allier » la dignité des ſentimens les plus reſpec- » tables, avec l'extérieur de la conduite » la plus galante. »

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût dans ce premier acte un peu plus de gaieté, & cela avec d'autant plus de raiſon, que le ſecond eſt fort agréable. Tout y eſt également intéreſſant, le dialogue en eſt vif & l'action très-animée. Parmi les différentes ſcenes de ce ſecond acte, nous ferons choix du commencement de la ſixieme, dans laquelle Laure fait une mauvaiſe querelle à S. Fard pour ranimer ſa paſſion & inſtruire Mélite dans l'art de la coquetterie.

ACTE II, SCENE VI.

Laure, Saint-Fard.

Laure *à ſa toilette, s'ajuſtant quelques boucles de cheveux.*

» Ah! Monſieur, vous voilà; je ſuis » fort aiſe de vous voir : eh bien! on ne

Digitized by Google

» peut donc pas avoir la clef de votre lo-
» ge ?

S. Fard.

» Je me ſuis fait un plaiſir de vous l'ap-
» porter moi-même.

Laure.

» Un plaiſir d'apporter une clef : cela
» s'appelle mettre du plaiſir partout. Mais
» voilà une belle heure pour aller à un
» opéra nouveau.

S. Fard tire ſa montre.

» Il n'eſt que cinq heures & demi, Ma-
» dame, & vous n'y arrivez jamais avant
» ſix heures.

Laure.

» D'accord ; mais préciſément aujour-
» d'hui je voulois y aller de bonne heure.

S. Fard.

» Et c'eſt pour cela que votre toilette
» n'eſt pas encore finie :

Laure.

» Ce petit ton ironique veut me prou-
» ver apparemment que je n'ai pas le ſens
» commun.

S. Fard.

» Quelle idée, charmante Laure ! quel-

Digitized by Google

» qu'un mieux que moi ſçait-il ce qui en » eſt ?

Laure.

» Et pourquoi le ſçauriez-vous plus » qu'un autre ? N'ai-je donc de l'eſprit que » pour vous, ou vous croyez-vous ſeul ca- » pable d'en juger ?

S. Fard.

» Ni l'un ni l'autre, Madame, mais je » défie que perſonne s'y intéreſſe plus que » moi, & c'eſt cet intérêt qui me fait diſ- » tinguer toutes vos bonnes qualités mieux » que perſonne.

Laure.

» Oh ! pour le coup, voilà un compli- » ment qui vous eſt d'une grande reſſource: » les hommes ſont admirables, ils ne nous » ont pas plutôt lancé l'épigramme, qu'a- » vec quelque fadeur ils content tout rac- » commoder, & que nous ſommes con- » tentes. Oh bien, Monſieur, gardez vo- » tre compliment pour une meilleure oc- » caſion, & votre loge pour un autre » jour.

S. Fard.

» Vous n'allez donc point à l'opéra ?

Laure.

» Si vraiment, n'y a-t-il que votre lo-

Digitized by Google

» ge dans le monde ? J'ai celle du Baron, » qui, plus attentif que vous, me *l'a envoyée dès le matin.*

S. Fard.

» Et vous l'avez acceptée ?

Laure.

» Pourquoi non ?

S. Fard.

» Le Baron eſt heureux, Madame. Si » j'avois imaginé que vous euſſiez pu dou» ter de mon exactitude, vous auriez eu la » clef de la loge dès hier : ainſi celle du » Baron....

Laure.

» Soit : tout ce tracas de cleſs me rompt » la tête. Laiſſons cela.

S. Fard.

» Volontiers, je connois votre ſincéri» té. Là avouez que quand je ſuis arrivé, » vous aviez un petit beſoin de gronder, » dont vous m'avez donné la préférence.

Laure.

» Pourquoi non ? c'eſt une faveur ; ai» meriez-vous mieux que je l'euſſe gardé » pour un autre ? (*elle ſe leve, on ôte la toi*» *lette*) Vous en ſentirez mieux le plaiſir » de m'entendre chanter l'air que vous

Digitized by Google

» m'avez envoyé ; les paroles ſont ſimples » & modeſtes, voilà comme je les aime, » &c.

Le peu d'étendue de notre premier extrait (1), ne nous permit pas de développer toute l'adreſſe du dénouement. Nous y ſuppléérons ici d'autant plus volontiers, que c'eſt la partie de la piece qui fait le plus d'honneur à M. de Moiſſy : car elle établit ſon talent pour le théâtre.

On doit ſe rappeller que dans le premier acte, le Chevalier fait inutilement ſes efforts pour inſpirer le parti de la vengeance à Mélite. N'ayant rien obtenu par ſes diſcours, il dit *à part* : » je n'ai plus de reſ» ſource, que dans l'amuſement qu'elle » pourra prendre à la fête que je lui pré» pare ici ; ne ménageons rien pour la ren» dre agréable ». Marton eſt dans ſa confidence.

Dans le troiſieme acte, Mélite eſt en habit de bal, elle demande à Marton qu'elle lui aide à inventer quelque amuſement, qui puiſſe intéreſſer & ſurprendre S. Fard.

Marton.

» Pour ce ſoir,

(1) Second volume d'Avril.

Digitized by Google

Mélite.

» Oui pour ce ſoir, pour l'inſtant même, s'il le faut.

Marton.

» Que voulez-vous que j'imagine en ſi » peu de temps ? Ma foi, Madame, chantez, danſez autour de lui.

Mélite.

» Quoi ! ſeule ? J'aurai l'air d'une folle.

Marton.

» D'accord : tout ce que je peux faire » pour votre ſervice, c'eſt de partager » cette folie avec vous.

Mélite.

» Cela ne réuſſira pas mon enfant, & » je manquerai mon début.

Marton.

» Voilà pourtant tout ce qui ſe préſente » à mon imagination : auſſi votre deſſein » eſt ſi extraordinaire !... Mais... attendez... » juſtement... Madame, j'ai votre affaire.

Mélite.

» Comment !

Marton.

» Monſieur le Chevalier qui prétend ; » comme vous ſçavez, vous conſoler de

Digitized by Google

» vos chagrins, doit ce soir vous donner » un divertissement; je suis dans le secret, » il a fait assembler ici *incognito* des danseurs & des danseuses dont il veut vous » régaler, employons-les pour en amuser » S. Fard.

Mélite.

» Fort bien! cela vient on ne peut pas » mieux.

Marton.

» Vous serez la premiere femme qui aura fait servir à l'amusement de son mari » une fête préparée par son amant; mais » cette singularité en rendra le tour plus » plaisant.

Mélite.

» Et si le Chevalier revient pendant le » divertissement.

Marton.

» Ne craignez rien, il est trop fin pour » dire à S. Fard, qu'il est l'auteur de cette » galanterie, & vous pourrez vous l'attribuer toute seule.

Mélite gayement.

» Tu as raison », &c.

Que ce divertissement est bien amené! il sort du fond du sujet. Il est annoncé dès le premier acte, & lié à tous les événemens

Digitized by Google

mens de la piece. On déſireroit ſeulement qu'il fût un peu moins précipité. Si Laure fût venue à ce bal maſquée, elle y auroit jetté un nouvel intérêt, & auroit été témoin du ſuccès de ſes leçons. Ces petits défauts n'empêchent pas que la *nouvelle Ecole des Femmes* ne ſoit fort agréable, & dans le goût du vrai comique. Auſſi a-t'elle eu 18 repréſentations.

CONCERT SPIRITUEL.

Le jeudi 4 mai, jour de l'Aſcenſion, le Concert ſpirituel a commencé par une ſymphonie: on a éxécuté enſuite *Omnes gentes* motet à grand chœur de M. Cordelet. Mlle Lemiere & M. Deſentis ont chanté *Cantemus*, petit motet de M. Mouret. M. Vachon a joué un concerto de ſa compoſition. Mlle Fel a chanté un petit motet pour le jour. Le Concert a fini par *In exitu*, motet à grand chœur de M. Mondonville.

Le 14 mai, jour de la Pentecôte, le Concert a commencé par une ſymphonie: on a éxécuté enſuite *Venite, exultemus*, motet à grand chœur de M. Daveſne. La Signora Anna Chirri Dehel chanta un air Italien. Mlle Lemiere & M. Larivée chan-

Digitized by Google

terent un petit motet de M. Mouret. M. Balbaſtre joua un concerto d'orgue. Mademoiſelle Bel chanta *Exultate, juſti*, concerto de voix de M. Mondonville. Le Concert a fini par *Laudate Dominum, quoniam*, &c. motet d'orgue du même Auteur.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE STRALSUND, *le 9 Avril.*

LES Prussiens avoient établi vis-à-vis de l'isle de Rugen, près de Stahlbroë, une batterie qui incommodoit beaucoup les Suédois. Ceux-ci ayant pris la résolution de la détruire, firent partir le 2 du mois d'Avril de Danholm, à un quart de lieue de cette Ville, plusieurs bâtimens plats chargés d'artillerie. La canonnade, qui fut très-vive de part & d'autre, dura depuis cinq heures jusqu'à neuf heures du matin, & les Suédois sont venus à bout de ruiner entiérement cette batterie.

Depuis les détachemens que les Prussiens ont été obligés de faire, pour s'opposer aux progrès des Russiens, ils n'ont plus ici que quinze ou seize mille hommes. Ainsi les Suédois se disposent à quitter incessamment l'isle de Rugen & Stralsund, pour pénétrer une seconde fois dans la Poméranie Prussienne.

Malgré les assurances par écrit, données par le Maréchal de Lehwald aux Etats de la Poméranie Suédoise, qu'il ne seroit exigé d'eux aucune autre contribution, que celle qu'ils ont déja payée, le Comte de Dohna, qui a pris le commandement de l'armée Prussienne, leur demande

Digitized by Google

encore ſoixante mille écus, & une certaine quantité de bled.

De Ratisbonne, *le 7 Avril.*

On écrit de Roſtock, que le 28 du mois de Mars, les Pruſſiens ayant empêché d'ouvrir les portes de la Ville, commencerent de grand matin à viſiter toutes les maiſons, & enleverent indiſtinctement tous ceux qui leur parurent propres à porter les armes. La viſite dura juſqu'à neuf heures, & quantité de Négocians ſe trouvant compris dans le nombre de ces recrues bourgeoiſes de nouvelle eſpece, la conſternation fut générale. Cependant les cris des femmes, des enfans & du peuple, obligerent le Commandant Pruſſien à faire relâcher pluſieurs hommes d'un âge avancé; mais ce ne fut qu'en leur déclarant qu'aucun d'eux ne ſeroit exempt d'entrer au ſervice du Roi de Pruſſe, à moins qu'il ne fût remplacé par un autre en état de ſervir. Comme à cette premiere viſite, on ne put faire aſſez de recrue pour completter le nombre auquel les Pruſſiens ont taxé cette Ville, la nuit ſuivante ils recommencerent à faire de nouvelles recherches, & ils s'emparerent encore d'un grand nombre d'habitans.

De Hambourg, *le 19 Avril.*

L'impoſſibilité où ſe trouvent les habitans du Duché de Mecklenbourg, de payer les contributions en argent qui leur ont été impoſées, a enfin été reconnue, & le Roi de Pruſſe en conſéquence, a permis d'accorder une diminution de cinq cens mille écus.

Les Troupes Pruſſiennes répandues dans ce mê-

Digitized by Google

me Etat, vont l'évacuer, pour se rendre à l'armée de Poméranie, qui a besoin de renforts. Le détachement qui bloquoit la ville de Schwerin étoit déja retiré le 13.

Tous les avis qui viennent de Poméranie, marquent que les Prussiens fortifient considérablement Stettin, & que par ordre du Roi de Prusse, on coupe dans les forêts voisines quarante mille palissades, pour être transportées dans cette Ville.

Du Quartier général de l'Armée Impériale sur les frontieres de Silésie, le 18 Avril.

Une colonne de Troupes Prussiennes, aux ordres du Général de la Mothe-Fouquet, composée d'environ six mille hommes, Infanterie, Cavalerie & Hussards, s'est portée de Winschelbourg à Braunau, & s'est emparé de ce poste, où nous n'avions qu'un détachement de cent cinquante hommes, pour observer les mouvemens de l'ennemi, & en donner avis sur le champ, avec ordre de se retirer, s'il s'avançoit avec des forces supérieures. Cette colonne a été bientôt suivie d'un corps d'environ trois mille hommes qui ont marché de Friedland à Ruppersdorff. Un détachement de ce corps obligea d'abord nos postes avancés de se replier sur une redoute établie à portée de Podisch; mais à l'arrivée de deux cens Hussards qui venoient relever ces postes, les ennemis furent contraints de se retirer eux-mêmes jusqu'à Ruppersdorff. Les ennemis dans ce petit choc n'ont perdu que neuf hommes tués, & deux faits prisonniers; mais le nombre de leurs blessés doit être plus grand. Nous y avons eu deux soldats tués, un Lieutenant & onze hommes blessés, & le sieur de Fourar, Lieutenant-Colonel du Ré-

Digitized by Google

giment de Huſſards de l'Empereur, ayant eu ſon cheval tué ſous lui, a été fait priſonnier, ainſi que quatre ſoldats qui venoient pour le dégager.

Le 8 Avril, le Colonel Pruſſien le Noble, avec un bataillon de Volontaires & deux Eſcadrons de Huſſards, ayant tout-à-coup débouché d'un bois, attaqua vigoureuſement nos poſtes avancés d'Halbſtadt. La ſupériorité du nombre obligea d'abord les nôtres à ſe replier juſqu'à une redoute qui étoit hors de portée. Mais le Général Laundon, commandant dans cette partie, fit fur le champ des diſpoſitions qui arrêterent les Pruſſiens. Un détachement de Huſſards, ſoutenu par des Croates, tomba rapidement le ſabre à la main ſur les ennemis, & les obligea de ſe replier eux-mêmes avec la plus grande précipitation. Les Pruſſiens, protégés par un feu très-vif, tâcherent de regagner le bois, & d'y reprendre poſte; mais les Croates les ayant tournés, les en empêcherent, & les remenerent battant juſqu'à Halbſtadt.

Pendant cette action, un autre détachement Pruſſien, compoſé d'Infanterie & de Cavalerie, fit la même tentative du côté de Dieterbaſch; mais le Général Laundon y pourvut encore, & l'ennemi fut repouſſé avec perte.

Enfin le lendemain, un troiſieme corps de Pruſſiens venant de Schwartzwaſſer, voulut pénétrer du côté de Schatzlar; mais il n'oſa rien entreprendre, parce que le poſte que nous y avions, lui parut bien diſpoſé à le recevoir, & il s'en retourna comme il étoit venu.

Depuis, le corps du Colonel le Noble, renforcé de trois bataillons de Grenadiers, parut vouloir de nouveau forcer une redoute que nous avions établie à Potiſch. Cependant cette expédition ſe borna à détacher quelques troupes, pour débar-

Digitized by Google

raſſer les environs de Hutberg des abbatis qu'on y avoit faits ; & le poſte que nous y avions, ſe défendit avec tant de vigueur, que l'ennemi fut contraint d'abandonner l'entrepriſe. Ainſi toute la troupe rentra dans ſes quartiers à Dieterſbach, & travailla ſur le champ à ſe retrancher près d'une ferme à portée de-là. La nuit ſuivante, le Général Laundon fit attaquer par les Croates le retranchement des Pruſſiens, & l'ennemi, après quelque perte, fut encore obligé de ſe retirer.

On vient d'apprendre que la ville de Schweidnitz s'eſt rendue aux ennemis, la nuit du 16 au 17 du mois d'Avril, aux mêmes conditions qu'elle s'étoit rendue ci-devant aux troupes de l'Impératrice-Reine.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le Roi jugeant à propos de faire paſſer inceſſamment entre les mains des hommes Monſeigneur le Duc de Bourgogne, a nommé Gouverneur de ce Prince M. le Comte de la Vauguyon, Lieutenant général de ſes Armées, Chevalier de ſes Ordres, & Menin de Monſeigneur le Dauphin ; Précepteur, M. l'Evêque de Limoges ; Sous-Gouverneurs, MM. les Chevaliers de la Ferriere & de Beaujeu ; le premier, Brigadier d'Infanterie, & Capitaine au Régiment des Gardes Françoiſes ; le ſecond, Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jéruſalem ; Sous-Précepteur, M. l'Abbé de Radonvilliers, Abbé de l'Abbaye de

Digitized by Google

Saint Loup de Troyes ; Lecteur, M. l'Abbé d'Argentré, Vicaire général du Diocese de Limoges ; Gentilshommes de la Manche, M. le Baron de Luppé, Colonel du Régiment royal Cantabre ; M.M. les Marquis de Marbœuf, Colonel du Régiment de Dragons de son nom ; de Montesquiou, Colonel dans le Corps des Grenadiers de France, & de la Haye, Capitaine de Cavalerie.

Le Roi a donné à M. l'Evêque d'Orléans la survivance de la Direction générale des Œconomats & de la Régie des biens des Religionnaires, exercées actuellement par M. le Comte du Muy ; & Sa Majesté a voulu que ce Prélat pût lui en rendre compte, lorsque, pour cause d'absence ou de maladie, M. le Comte du Muy ne pourroit pas travailler avec Elle.

Le 23 Avril, le Roi, la Reine, & la Famille Royale, signerent le contrat de mariage de M. le Marquis de la Côte, Officier des Chevaux-Légers de la Garde, avec Mademoiselle de Digoine.

M. de Persan, ci-devant Capitaine au Régiment Colonel Général de la Cavalerie, a obtenu l'agrément du Roi pour la place de Lieutenant Mestre de Camp du même Régiment.

Le 30 Avril, M. le Comte de la Vauguion & M. l'Evêque de Limoges, prêterent serment entre les mains du Roi ; le premier, en qualité de Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & le second, comme Précepteur de ce Prince.

Le même jour, les Etats de Bourgogne eurent audience de Sa Majesté. Ils furent présentés par M. le Prince de Condé, Gouverneur de la Province, & par M. le Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secretaire d'Etat. La députation, qui étoit conduite par M. Desgranges, Maître des Cérémonies, étoit composée, pour le Clergé, de M.

Digitized by Google

l'Abbé Dusers, qui portoit la parole; de M. le Comte de Tonnerre, pour la Noblesse, & de M. de la Ramisse, Maire d'Auxonne, pour le Tiers-Etat. Elle eut audience de la Reine & de la Famille Royale.

Les Etats d'Artois eurent aussi l'honneur d'être admis à l'audience du Roi, pour la présentation du cahier. M. le Duc de Chaulnes, Gouverneur de la Province, & M. le Comte de Saint-Florentin, pour le M. le Maréchal-Duc de Belle-Isle, qui a le département de cette Province, & qui étoit indisposé, les présenterent à Sa Majesté, & ils furent conduits par M. de Giseux, Maître des Cérémonies en survivance. Les Députés étoient, pour le Clergé, M. l'Abbé de Cry, Chanoine de la Cathédrale d'Arras & Vicaire général du Diocese, portant la parole; pour la Noblesse, M. le Baron de Wismes; & pour le Tiers-Etat, M. de Camps, Avocat, ancien Echevin de la ville d'Arras.

Le premier de Mai, la Faculté vérifia le bon état de la santé de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Il en fut dressé un procès-verbal qui fut présenté à Sa Majesté par M. le Comte de Saint-Florentin, & on en remit deux copies en forme, l'une à Madame la Comtesse de Marsan, & l'autre à M. le Comte de la Vauguyon. Vers le midi, Madame la Comtesse de Marsan conduisit Monseigneur le Duc de Bourgogne à l'appartement du Roi, & remit ce Prince entre les mains de Sa Majesté, qui lui témoigna toute sa satisfaction du succès de ses soins pour la premiere éducation de ce Prince. Un moment après le Roi remit Monseigneur le Duc de Bourgogne entre les mains de M. le Comte de la Vauguyon. Les mouvemens de l'ame de ce Prince, au moment d'une séparation

Digitized by Google

ſenſible, ſe peignirent ſur ſon viſage, & firent admirer à la fois l'excellence de ſon cœur & ſa fermeté dans un âge ſi tendre.

Promotion d'Officiers Généraux & de Brigadiers.

Lieutenans Généraux. MM. le Comte de Moncan, Commandant en Languedoc; le Marquis de Crillon; de Torcy, Commandant à Nancy; le Comte d'Aſpremont, Commandant un Bataillon du Régiment des Gardes Françoiſes; de Landreville, Lieutenant des Gardes du Corps dans la Compagnie de Luxembourg; le Comte d'Affry, Lieutenant Colonel du Régiment des Gardes Suiſſes; le Baillif de Grille, Capitaine-Lieutenant des Grenadiers à cheval; le Chevalier du Châtelet; le Comte de Vauban; les Marquis de la Cheze, d'Havrincour, de Poyanne, de Barbançon, ces deux derniers Inſpecteurs Généraux de Cavalerie & de Dragons; de Berville & d'Eſcorailles, premier Soulieutenant de la Compagnie des Chevaux-Légers de la Garde du Roi; le Comte de la Serre, Inſpecteur général d'Infanterie; de Montmort, Major des Gardes du Corps; le Marquis d'Aubeterre; le Comte de Montmorency; le Duc d'Aiguillon, Commandant en Bretagne, & de Sabrevois, du Corps Royal de l'Artillerie & du Génie.

Maréchaux de Camp, de la Maiſon du Roi, Infanterie & Cavalerie.

MM. le Chevalier de Vogué, Exempt des Gardes du Corps dans la Compagnie de Luxembourg; le Baron de Beuſenvald, Capitaine au Régiment des Gardes Suiſſes; le Comte de Chabannes, Soulieutenant de la ſeconde Compagnie des Mouſquetaires; le Marquis de Caryoiſin, Soulieutenant

Digitized by Google

de la premiere Compagnie des Mouſquetaires ; le Vicomte de Merainville, Soulieutenant de la Compagnie des Gendarmes de la Garde du Roi.

De la Gendarmerie. M. le Comte de Bouville, Soulieutenant des Gendarmes Anglois.

De l'Infanterie. MM. de Vaux-de la Broſſe, Lieutenant Colonel du Régiment du Comte de la Marche ; le Comte de Polignac, Colonel du Régiment d'Enghien ; Robert, Colonel Réformé à la ſuite du Régiment de Picardie ; le Comte de Grammont ; le Marquis de Balleroy ; le Comte de Waldner, Colonel d'un Régiment Suiſſe ; le le Chevalier de Croiſmare, Lieutenant Colonel du Régiment du Roi ; Chevalier de Grollier, Colonel du Régiment de Foix ; le Chevalier de Beauteville, Commandant dans les Cevennes ; le Marquis de Langeron, Colonel du Régiment de Condé.

Du Corps Royal de l'Artillerie. MM. le Chevalier d'Eſpicquetieres & de Roſtaing, tous deux du Corps Royal de l'Artillerie & du Génie.

Du Corps du Génie. M. de Rivérſon, du Corps Royal de l'Artillerie & du Génie.

De la Cavalerie. MM. le Chevalier de Montbarey, Lieutenant-Colonel du Régiment Royal ; les Comtes de Clermont-Tonnerre & de Maugiron, Meſtres de Camp d'un Régiment : de Baye, Meſtre de Camp Réformé à la ſuite du Régiment Royal Rouſſillon ; les Marquis de Bellefont & de Bezons, chacun Meſtre de Camp d'un Régiment.

Des Dragons. MM. les Comtes d'Aubigny, Lieutenant-Colonel du Régiment de Dragons de Marbeuf, & d'Harcourt-Lillebonne, Meſtre de Camp d'un Régiment de Dragons.

Brigadiers d'Infanterie. MM. le Comte d'Heſſenſtein, Colonel ; le Chevalier d'Aubonne, Capitaine dans le Régiment des Gardes Françoiſes ;

Digitized by Google

Conrad-Bely de Belfort, Aide-Major dans le Régiment des Gardes Suiſſes ; le Chevalier de Montazet, Colonel Réformé à la ſuite du Régiment d'Eu ; le Marquis d'Hérouville, Colonel du Régiment de Bourgogne ; les Comtes de Drummont-de Melfort, Colonel Réformé à la ſuite du Régiment Royal Ecoſſois, & de Civerac, Colonel du Régiment Royal des Vaiſſeaux ; Filtz-Gerald, Colonel Réformé à la ſuite du Régiment de Clare ; le Comte de Lewenhaup, Colonel du Régiment de Madame la Dauphine ; le Chevalier de Chantilly, Colonel d'un Régiment de Grenadiers Royaux ; le Beuf, Colonel dans le Corps Royal de l'Artillerie & du Génie, & Chabrié, Colonel-Commandant un Bataillon du Corps Royal de l'Artillerie & du Génie.

Brigadiers de Cavalerie. MM. le Marquis de Montalembert, Enſeigne de la Compagnie des Chevaux-Légers de la Garde du Roi ; Hébert, Aide-Major des quatre Compagnies des Gardes du Corps ; Pinon de Saint-Georges, Meſtre de Camp d'une Brigade de Carabiniers, & du Poral, Meſtre de Camp Réformé à la ſuite du Régiment des Cuiraſſiers ; le Marquis de Laubeſpine, Meſtre de Camp Réformé à la ſuite du Meſtre de Camp général ; les Comtes d'Houdetot, Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de Berry, de Bourbon-Buſſet, Meſtre de Camp d'un Régiment, & de Béthune, Meſtre de Camp du Régiment Royal Pologne.

Brigadiers de Dragons. MM. le Vicomte de Thiange, Meſtre de Camp d'un Régiment ; le Chevalier d'Aubigné, auſſi Meſtre de Camp d'un Régiment.

Sa Majeſté a donné le Régiment de Nice, *Infanterie*, vacant par la mort de M. le Comte de la

Digitized by Google

Queuille, à M. le Marquis de Juigné, Colonel dans les Grenadiers de France. Les quatre Régimens de Cavalerie, de Maugiron, de Clermont-Tonnerre, de Bellefont & de Bezons, vacans par la promotion, ont été accordés par le Roi; le premier, à M. le Comte de Trafegnies, Major du Régiment royal Etranger; le fecond, à M. le Marquis de Noé, Lieutenant-Colonel du Régiment de Cavalerie de Monfeigneur le Dauphin; le troifieme, à M. le Duc de Chartres, & le quatrieme, à M. le Marquis de Vauffieux, Capitaine dans le Régiment de Dragons du Roi. M. le Chevalier de Flamarens a obtenu celui d'Harcourt-Lillebonne, Dragons, qui vaquoit par la même promotion.

Le Roi a donné à M. d'Ormeffon, Intendant des Finances, la place de Confeiller d'Etat, vacante par la mort de M. Pallu, Intendant général des Claffes de la Marine.

MM. les Chevaliers de l'Ordre de Saint Michel tinrent le 8 Mai Chapitre dans le grand Couvent des Religieux de l'Obfervance. M. le Maréchal Duc de Biron, Chevalier des Ordres du Roi, y préfida en qualité de Commiffaire de Sa Majefté. Il reçut Chevaliers MM. Maris, Directeur Général des fontes de l'Artillerie du Royaume, de l'Ecluſe, Doyen des Députés du Commerce, & Taitbout, Greffier de la Ville.

Le Roi a tenu le Sceau pour la vingt-huitieme & vingt-neuvieme fois.

Le 14 Mai, Fête de la Pentecôte, MM. les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint Eſprit, s'étant aſſemblés vers les onze heures du matin dans le Cabinet du Roi, Sa Majeſté tint chapitre, & Elle nomma les Cardinaux de Geſvres & de Luynes, Commandeurs de cet

Digitized by Google

Ordre. Les preuves de Nobleſſe de l'Abbé Comte de Bernis, lequel avoit été propoſé le 2 Février dernier, pour être Commandeur du même Ordre, ayant été préalablement faites, l'information de ſes vie & mœurs & ſa profeſſion de foi furent admiſes. Le Roi ſortit enſuite de ſon appartement pour aller à la Chapelle. Sa Majeſté, devant qui deux Huiſſiers de la Chambre portoient leurs maſſes, étoit en manteau de cérémonie, le Collier de l'Ordre & celui de la Toiſon d'Or pardeſſus. Elle étoit précédée de Monſeigneur le Dauphin, de MM. le Duc d'Orléans, le Prince de Condé, le Comte de Charolois, le Prince de Conty, le Comte de la Marche, le Comte d'Eu, le Duc de Penthievres, & les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Le nouveau Commandeur en rochet & en camail, marchoit entre les Chevaliers & les Officiers. Avant la grande Meſſe, qui fut célébrée par l'Archevêque de de Narbonne, Prélat-Commandeur de l'Ordre du Saint-Eſprit, Sa Majeſté monta ſur ſon trône & revêtit des marques de l'Ordre M. l'Abbé Comte de Bernis. Le Roi après la Meſſe fut reconduit à ſon appartement en la maniere accoutumée.

Sa Majeſté a diſpoſé du Régiment des Carabiniers en faveur de Monſeigneur le Comte de Provence, & Elle a nommé M. le Comte de Giſors, Meſtre de Camp Lieutenant de ce Régiment.

M. le Duc d'Orléans préſenta le 14 Mai au Roi, à la Reine, à Monſeigneur le Dauphin, à Madame la Dauphine, à Monſeigneur le Duc de Bourgogne, à Madame Infante, à Madame & à Meſdames, MM. le Marquis de la Tour-du-Pin, & le Chevalier de Durfort, pour remercier Sa Majeſté du Régiment de Chartres, Infanterie, accordé au premier, & du Régiment de Char-

Digitized by Google

tres, Cavalerie, accordé au second.

Le même jour, M. le Prince de Condé présenta auſſi à Leurs Majeſtés & à la Famille Royale, M. le Comte de Maillé, pour remercier Sa Majeſté du Régiment de Condé, Infanterie, qui lui a été accordé.

Le 16, le Roi, la Reine, & la Famille Royale ſignerent le contrat de mariage de M. le Duc de Rohan, avec Damoiſelle Emilie d'Uzès, fille de M. Charles-Emmanuel, Duc d'Uzès, & de Dame Emilie de la Rochefoucauld.

Le ſieur Gualterio, Archevêque de Mira & Nonce du Pape, eut le même jour une audience particuliere du Roi, dans laquelle il fit part à Sa Majeſté de la mort du Pape Benoît XIV, & lui préſenta une lettre du Sacré Collége. Il fut conduit à cette audience par M. Dufort, introducteur des Ambaſſadeurs.

Benoît XIV, (Proſper Lambertini) Bolonnois, né le 31 Mars 1675, avoit été nommé Cardinal le 9 Décembre 1726, & il fut élevé au ſouverain Pontificat le 17 Août 1740. Il eſt mort âgé de quatre-vingt trois ans, un mois & deux jours, & en a regné près de dix-huit. La ſageſſe, la modération, la vaſte érudition & l'affabilité de ce Pontife, rendront ſa mémoire célebre, & le font univerſellement regretter.

M. le Cardinal de Tavannes, Archevêque de Rouen, & Grand Aumônier de France, a été élu le 19 Avril Proviſeur de Sorbonne, à la place du feu Cardinal de Tencin.

Le Capitaine de Laſtre, commandant le Corſaire *le Printemps*, de Dunkerque, a pris & conduit en ce port le Sloop Anglois *la Charmante Eliſabeth*, chargé de vin, de thé & autres marchandiſes.

Digitized by Google

Le même Corſaire s'eſt emparé d'un autre bâtiment Anglois, appellé *le Jean & Suſanne*, qui eſt arrivé au Havre, & il a fait de plus trois rançons montant enſemble à 167 guinées.

La Comteſſe de la Serre & *l'Europe*, autres Corſaires de Dunkerque, ſe ſont auſſi rendus maîtres, le premier, du bateau Anglois *le Bon Succès*, le ſecond, du Brigantin *la Marguerite*, qu'il a rançonné pour 60 guinées.

On mande de Cherbourg, que le Corſaire *le Conquérant*, de ce port, y a conduit un bateau Anglois chargé de farine & de froment.

Le Capitaine Jean-Baptiſte de Cock, commandant le Corſaire *le Comte de Maurepas*, de Dunkerque, a remis à Morlaix les ôtages de deux rançons qu'il a faites, & qui montent enſemble à 760 guinées.

Le Corſaire *l'Aurore*, de Bayonne, commandé par le Capitaine Guillaume Lavernis, s'eſt rendu maître des navires Anglois *le Guillaume*, chargé d'huile, *le Plaiſant*, de Londres, ayant pour chargement de la chaux & des briques, qui a été conduit à Liſbonne, & *le Carry*, de Londres, lequel s'eſt trouvé en ſi mauvais état, qu'on a été obligé d'y mettre le feu, après en avoir retiré l'équipage & les principaux effets de la cargaiſon.

Le Capitaine Danglade, commandant le Corſaire *l'Aimable Françoiſe*, de Bayonne, a relâché, moyennant une rançon de 2500 livres ſterlings, le Navire Anglois *le Carry*, de Glaſcow dont il s'étoit emparé.

On apprend par des lettres écrites de Marſeille, que le Brigantin Anglois *la Cerès*, dont la cargaiſon conſiſte en 40 barriques de ſucre, 8 balles de draps, & 8 balles de cuirs forts, a été pris par

Digitized by Google

le Capitaine Pierre Donjon, commandant le Navire *le Saint-Charles*, armé en guerre & marchandises, & a été conduit par relâche à Barcelone.

Le 2 de Mai, les Vaisseaux du Roi *le Dragon*, *le Belliqueux*, *le Sphinx*, *le Hardi*, *le Florissant*, les Frégates *la Zephire*, *la Bellone*, & *l'Aigrette*, *le Rhinoceros* armé en flûte, & quatre autres bâtimens frétés pour le compte du Roi, partirent de Rochefort sous les ordres des sieurs de Maurville & Duchaffaut-Desbenes, Capitaines.

On mande de Dunkerque, que le Capitaine Robert, commandant le Corsaire *la Comtesse de la Serre*, de ce port, a pris & y a fait conduire le Brigantin Anglois *la Résolution*, chargé de sel, & qu'il a rançonné pour onze cens cinquante-cinq guinées quatre autres bâtimens dont il s'étoit emparé.

Il est arrivé à Brest un navire Anglois de 100 tonneaux, qui a été pris par le sieur Perée, commandant le Corsaire *le Comte de la Riviere*, de Granville, & dont la cargaison est composée de riz & d'indigo.

BÉNÉFICE DONNÉ.

Sa Majesté a donné le Prieuré de Saint Maurice, Ordre de Sainte Géneviéve, Diocese & Ville de Senlis, à M. l'Abbé Bachoud, Prêtre du Diocese de Lyon.

Digitized by Google

MORTS.

Louis de Boissy, de l'Académie Françoise, que le grand nombre de productions qu'il a mises au théâtre, ont rendu célebre, est mort à Paris le 19 Avril, âgé de soixante-trois ans 4 mois 24 jours. Il étoit né à Vic en Carladès dans l'Auvergne, le 26 novembre 1694, de Pierre Boissy, Conseiller du Roi, Juge Prévôt du Carladès; & de Marie-Félice de Comblat, sortie d'une famille distinguée de cette Province. La Cour l'avoit choisi pour remplacer dans la composition du Mercure de France, feu M. de la Bruere, qui en avoit obtenu le privilege. Il en avoit été chargé depuis le mois de Janvier 1755. Il avoit cru ne pouvoir mieux répondre à l'honneur du choix qu'on avoit fait de lui pour la direction de ce Journal, qu'en s'occupant uniquement du travail que comporte cet ouvrage périodique, qui étoit devenu l'objet de toute son application pendant les dernieres années de sa vie. Il avoit apporté tous ses soins à intéresser le public à sa lecture, qu'il avoit tâché de rendre également agréable & instructive. Ce que nous oserons seulement nous permettre de remarquer à sa louange, c'est qu'ils n'ont pas paru avoir été infructueux. Le Mercure passe actuellement par brévet entre les mains de M. Marmontel, dont les talens en divers genres de littérature, sont assez connus pour n'avoir pas besoin de nos éloges. Il nous suffira de dire, que les contes ingénieux dont il a enrichi ce recueil à différentes fois, étoient autant de titres pour mériter qu'on lui en confiât la rédaction. Il doit com-

Digitized by Google

mencer par le premier volume du mois d'Août. Nous avertissons que le Bureau du Mercure continuera de se tenir chez M. Lutton. C'est à lui qu'on prie d'adresser les piéces qu'on enverra pour être insérées dans cet ouvrage.

Dame Marguerite Camille de Grimaldi de Monaco, épouse de M. Louis de Gand de Merodes de Montmorency, Prince d'Isenghien, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général de la Province d'Artois, & Gouverneur des Ville & Citadelle d'Arras, est morte à Paris, le 27 du mois d'Avril, âgée de cinquante-huit ans.

Dame Marie-Eléonore-Auguste de Bethune, épouse de Messire Louis-Armand de Seigliere de Belleforiere, Marquis de Soyecourt, Brigadier des Armées du Roi, Mestre de Camp du Régiment Dauphin Etranger, Cavalerie, est décédée le même jour à Paris, dans la trente-deuxieme année.

M. François de Crussol d'Amboise, Archevêque de Toulouse, Abbé des Abbayes Royales de Charroux, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Poitiers, & de Saint Germain, même Ordre, Diocèse d'Auxerre, est mort à Paris, le 30, âgé de cinquante-cinq ans. Il avoit été nommé à l'Evêché de Blois en 1734, & à l'Archevêché de Toulouse en 1753.

Messire René-Bertrand Pallu, Conseiller d'Etat, Intendant Général des Classes de la Marine, est mort à Paris, le deux de Mai, âgé de soixante-six ans.

M. le Comte de la Queuille, Brigadier des Armées du Roi, & Colonel du Régiment de Nice, Infanterie, mourut à Paris le 3.

Messire Paul Sanguin, Marquis de Livry, premier Maître d'Hôtel du Roi, & Capitaine des

Digitized by Google

Chaſſes de la Capitainerie Royale de Livry & Bondi, eſt mort à Paris, le 16, dans la quarante-neuvieme année de ſon âge.

Il eſt mort dans un des fauxbourgs de Vienne, une veuve nommée Catherine Lienhardt, âgée de cent dix-huit ans.

Il eſt mort dans la Paroiſſe de Saint Saturnin au Diocèſe de Lodève, une fille appellée Marie Granouillet, âgée de cent un ans.

La nommée Marie Miraſſou, veuve d'un Laboureur, eſt morte dans la Paroiſſe de Lagor, près d'Ortez en Bearn, le 18 Mars, âgée de cent huit ans.

AVIS.

Le ſieur Couſin vient de perfectionner un bandage à reſſort pour l'exomphale réduit. Il a préſenté ce bandage à la Faculté de Médecine, qui, ſur le rapport des Commiſſaires qu'elle avoit nommés pour l'examen, a jugé que ce bandage par ſes grands avantages, ſurpaſſoit de beaucoup ceux qui avoient juſqu'ici été propoſés pour cette maladie. L'on trouve de plus chez lui, des bandages élaſtiques à reſſort & ſans reſſort, à charnieres & à corps ouverts. Il a toujours regardé ceux à corps ouverts d'acier trempé, comme préférables par leurs ſuccès, & ſe flatte de contenir toutes les décentes de telle nature qu'elles puiſſent être; l'on trouve auſſi chez ledit ſieur, botine pour les enfans, ſuſpenſoirs & peſſaires. Il demeure rue Comteſſe d'Artois, entre la rue Monconſeil & celle de la Truanderie, à Paris.

Digitized by Google

AUTRE.

Le frere François Lefévre, Cordelier à Mante sur Seine, vient d'inventer & construire une machine hydraulique, qui tourne à tous vents, sans que l'on soit obligé de la tourner comme les moulins à vents. Elle est propre à épuiser des marais, ou lacs, & donner de l'eau dans les prairies, jardins & ailleurs; cette Machine tirera au moins 2 muids ou 600 pintes mesure de Paris, à 12 pieds d'élévation, à 24 pieds de haut; elle tirera cinq quart de muids, ou 375 pintes, & ainsi du reste à proportion. Dans les vents médiocres, elle fera au moins cinq tours de roue par minutes, & dans les vents un peu forts, elle en fera 10 ou 12. L'Auteur assure qu'elle ne coûtera pas plus de deux mille livres, à faire faire, les matériaux compris, & pour la mettre en état d'opérer.

AUTRE.

Eau souveraine pour guérir les maux de dents, les conserver & fortifier les gencives: maniere de s'en servir.

On en met six gouttes dans deux cuillerées d'eau chaude pour se laver la bouche tous les matins. Quand on aura mal aux dents, on en prendra de pure plein une petite cuiller à café, que l'on gardera dans sa bouche.

On peut mettre du coton imbibé de cette eau dans la dent gâtée ou cariée. Cette eau appaise la douleur des dents, les empêche de se gâter, raffermit & fait croître les gencives, & guérit le scorbut.

Digitized by Google

Le prix eſt de 3 liv. la bouteille. Il faut s'adreſſer rue Dauphine, au Magaſin de Montpellier, chez M. Brouet Epicier-Droguiſte.

Fautes à corriger dans le ſecond Mercure d'Avril.

PAGE 71, chargé des dépouilles de *quinze* ennemis vaincus. *Effacez* quinze.

Page 73, la poſſibilité d'*un* exécution, *liſez*, une.

Fautes à corriger dans le Mercure de Mai.

PAGE 75, que receloit, *liſez*, qui receloit, &c.

Page 86, que l'hypotheſe Chronologique de M. Newton avoit eſſuyé, &c. *liſez* eſſuyée.

Page 87, Schutford, &c. *liſez* Schuckford.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Juin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 29 Mai 1758.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

Les Ecoliers & les Amandes ameres, Fable ; page 5
N'en croyez que vos yeux, Anecdote, 7
Epître à Madame de P. . . . 18
Lettre du P. Barre, Chanoine Régulier de l'Abbaye de Sainte Géneviéve, Chancelier de l'Université de Paris, sur les Portraits Historiques, 21
Epître, 28
Derniere suite sur M. de Fontenelle, par M. l'Abbé Trublet, contenant des corrections & additions aux articles précédens, 30
Eloge funebre des Athéniens enterrés au Céramique, traduit du Grec, par le P. Power, Jésuite, 73
Vers à Madame C**, C** de V**, de Marseille, 87
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure du mois de Mai, 89
Enigme, ibid.
Logogryphe, 90
Chanson, 92

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Suite de l'Extrait de la Chronologie fondée sur les monumens de l'Histoire ancienne, contre le système chronologique ; par M. Fréret, &c. 93
Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 116

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Histoire, Eloge de M. Nicole, . . . 137

Digitized by Google

Botanique. Mémoire où l'on prouve que les plantes qui existoient anciennement, & dont on a vanté les vertus médicinales, doivent exister encore, 151

Sujets proposés par l'Académie Royale des Sciences & Arts, établie à Pau, 161

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique, 163

Sculpture, 165

Gravure, 171

Optique. Lettre de M. l'Abbé de la Ville, à l'Auteur du Mercure. 175

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 177

Comédie Françoise, 178

Comédie Italienne, 183

Concert Spirituel, 193

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 195

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c, 199

Bénéfice donné, 209

Morts, 210

Avis divers, 212

La Chanson notée doit regarder la page 92.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DEC 11 1935

Digitized by Google

Digitized by Google